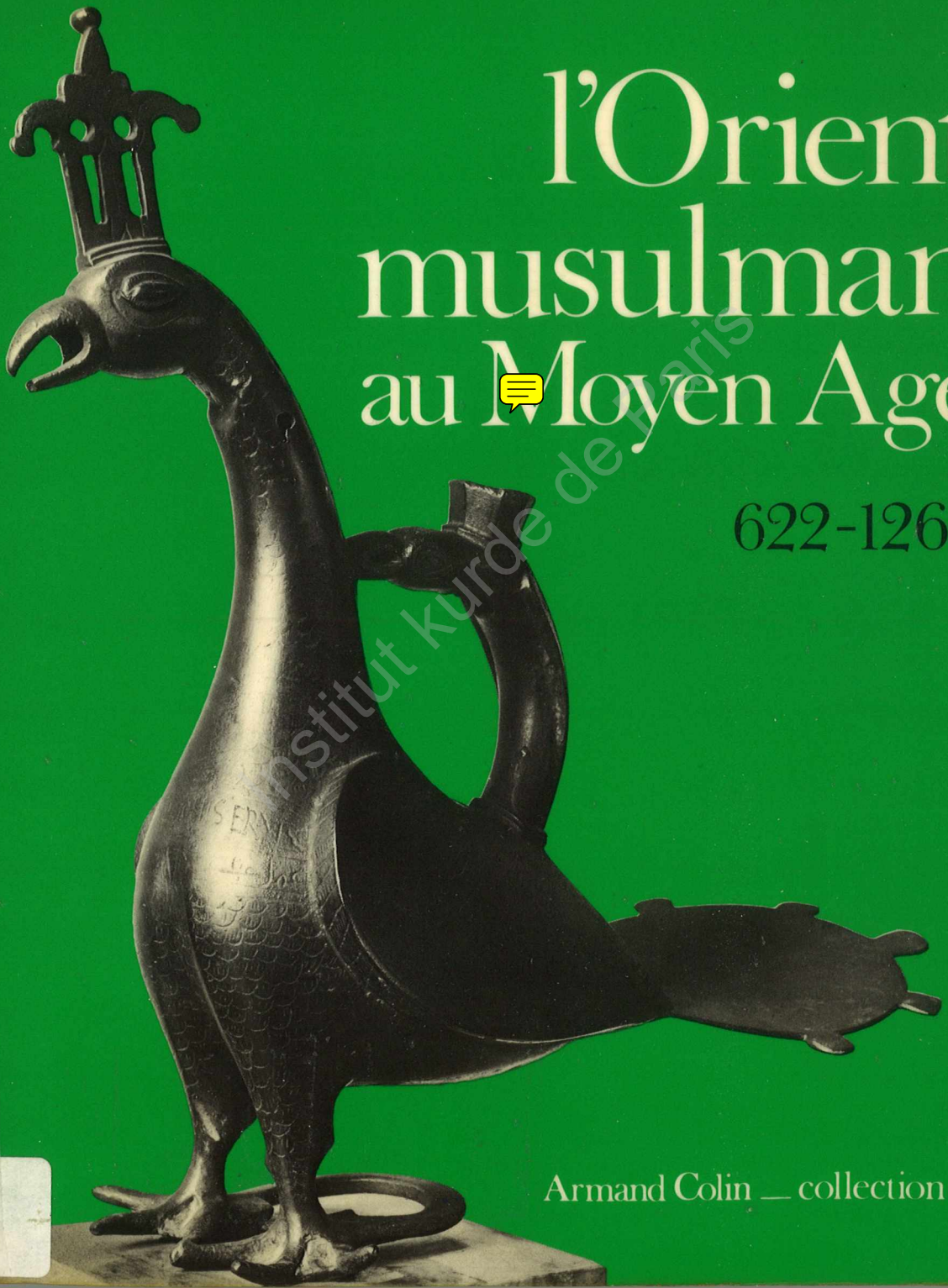
Nikita Elisséeff

l'Orient musulman au Moyen Age

622-1260



Institut kurde de Paris

Armand Colin — collection U

Nikita Elisséeff

Diplômé de l'École nationale des Langues orientales et de l'École pratique des Hautes Études, Docteur ès lettres avec une thèse remarquée sur *Nûr ad-Dîn, un grand prince musulman de Syrie au temps des Croisades*, il a été directeur-adjoint de l'Institut français d'études arabes de Damas de 1956 à 1966. Depuis cette date, il enseigne à l'Université de Lyon où il devient en 1970 professeur d'histoire et d'archéologie du monde musulman, et où il est responsable de la formation de 3e cycle "Orient chrétien et musulman". Ses nombreuses publications, dans les revues scientifiques et dans l'*Encyclopédie de l'Islam*, portent sur le monde arabe au Moyen Age.

Institut kurde de Paris

Document de couverture : Aquamanile en bronze, XIe siècle, musée du **Louvre**. (Photo Giraudon.)

Gén. 47 98

l'Orient musulman au Moyen Age

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Nikita Elisséeff

l'Orient musulman au Moyen Age

622-1260

Institut Kurde de Paris

Armand Colin
103, bd Saint-Michel, Paris 5e

Institut kurde de Paris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les «copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective» et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, «toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite» (alinéa 1er de l'article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Librairie Armand Colin, Paris, 1977

Avant-propos

> La formation du monde musulman est un phénomène capital qui a modifié la physionomie de l'univers et qui a introduit de façon durable une composante nouvelle.
>
> Gaston WIET

Au moment où dans les milieux les plus divers on parle d'un dialogue euro-arabe, comment peut-on rester ignorant des ressorts profonds de l'histoire d'une aussi vaste région de l'univers que celle que recouvre le *dâr al-Islâm*, le monde musulman ?

L'époque que nous traitons s'étend du VII^e^ au XIII^e^ siècle, c'est-à-dire de l'avènement de l'Islâm à l'échec de la poussée mongole face aux Mamelouks du Caire. Cette époque comprend « la phase arabe » de l'histoire médiévale du monde musulman et est marquée par l'apparition des Turcs qui, dès la seconde moitié du XIII^e^ siècle, inaugureront la « phase turque », appelée en arabe la *dawlat al-Atrâk*.

Nous avons cherché à montrer le déroulement des différentes étapes de l'évolution historique de l'Orient musulman au Moyen Age. A cet Orient, nous avons donné pour limites géographiques le Nil et l'Amû Darya d'ouest en est, la chaîne du Taurus et celle du Hadramawt du nord au sud.

Notre ouvrage est découpé chronologiquement par dynasties majeures, ce qui parfois a pu entraîner des répétitions.

Nous avons attaché une certaine importance à l'introduction géographique, car il s'agit d'une région généralement peu familière à l'étudiant français. Cette présentation du cadre nous a paru aussi nécessaire, parce qu'il est à l'origine des conditions économiques et souvent sociales qui ont influencé l'évolution des événements politiques.

On connaît mal en général l'histoire du Moyen Age de l'Orient musulman : quelques idées sur l'apparition de l'Islâm et une vague silhouette de Muhammad, parfois l'on a entendu parler des Omeyyades en tant qu'adversaires des Byzantins, le nom du califat 'abbâsside évoque la figure légendaire de Hârûn ar-Rashid, héros des *Mille et Une Nuits* et contemporain de Charlemagne.

Les X^e^ et XI^e^ siècles ne tiennent guère de place dans les programmes officiels, bien que ce

soient deux siècles importants pour l'histoire du monde musulman. Le x^e^ siècle, parce qu'il fut le siècle non seulement de la dislocation de l'empire 'abbâsside et de la création d'États indépendants comme l'Égypte, mais encore de l'éclipse de l'orthodoxie et de l'apogée du shî'isme. L'importance du xi^e^ siècle vient de ce qu'il porte la marque de l'emprise turque sur l'Asie Antérieure avec l'installation des sultans seldjouqides à Baghdâd et aussi de ce qu'en Terre d'Islâm la politique prend alors un aspect idéologique.
L'Orient musulman aux xii^e^ et xiii^e^ siècles est connu à travers les Croisades, trop longtemps présentées du point de vue occidental, et une image romantique de Saladin ; mais on mentionne rarement l'avènement du régime des Mamelouks et le succès de ceux-ci face à la vague des envahisseurs mongols, stoppés en Palestine et refoulés au-delà de l'Euphrate en 1260.

Au cours de la présentation des faits essentiels, nous avons essayé d'exposer les problèmes religieux, les structures institutionnelles et les questions économiques ; ainsi trouvera-t-on au début de l'ouvrage un exposé du climat spirituel et religieux dans lequel est apparu l'Islam et un développement sur le Coran qui éclairera le contexte islamique, essentiel pour comprendre les hommes et les institutions de l'Orient arabe. Nous avons fait suivre le chapitre consacré aux califes abbassides d'un exposé des institutions gouvernementales à l'apogée du califat de Baghdâd et évoqué l'activité économique de cette région du monde. Si nous n'avons parlé ni des différents aspects de la civilisation islamique ni de ses traditions artistiques, c'est que d'autres que nous ont déjà magistralement traité ces sujets dans des collections similaires.

La documentation dont dispose l'historien est différente d'un continent à l'autre, ce qui ne signifie nullement qu'elle soit surabondante lorsque l'on a à traiter d'un carrefour de continents comme l'Orient musulman. Il n'y a pratiquement pas en Orient musulman d'équivalent des importants dépôts d'archives sur la base desquels on s'appuye pour construire l'histoire de l'Occident médiéval. Plus encore que son collègue spécialiste de Moyen Age occidental, l'historien du monde musulman médiéval souffre de l'inégalité de la documentation, de l'insuffisance de sources accessibles, trop de manuscrits arabes anciens restant inédits et le nombre même de traductions des grands textes de l'historiographie arabe étant encore bien modeste.

Les recherches historiques sur l'Orient musulman sont, il est vrai, relativement récentes, surtout si on les compare à celles qui depuis plusieurs siècles sont consacrées à l'Antiquité classique. La nouveauté de ces recherches, encore trop souvent cantonnées dans le domaine des spécialistes, constitue un handicap, mais à mesure que les chercheurs occidentaux et leurs confrères orientaux auront fait faire de nouveaux progrès à la recherche historique sur l'Orient médiéval, qu'ils auront multiplié et publié leurs travaux dans les divers secteurs des sciences de l'Histoire, les lacunes se combleront. Il conviendra alors de remanier périodiquement les ouvrages de synthèse pour donner une image chaque fois plus précise d'un monde qui nous paraît différent du nôtre et bien plus complexe que lui.

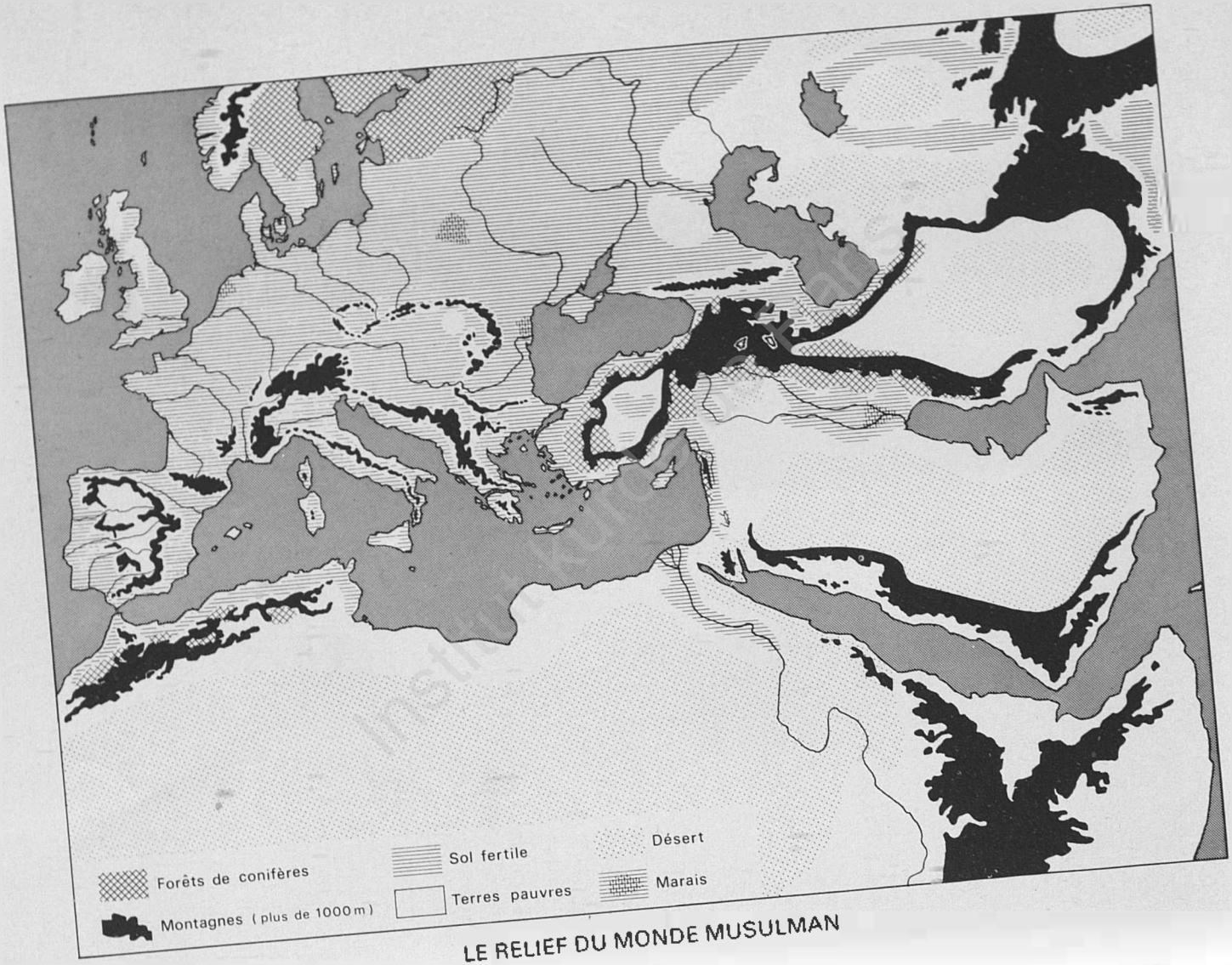
La transcription des mots arabes adoptée ici est celle de la nouvelle édition de l'*Encyclopédie de l'Islâm*, sauf pour le « k » dur transcrit par « q ».

INTRODUCTION GÉOGRAPHIQUE

Institut kurde de Paris

Les frontières du monde musulman ont sans cesse changé au cours des siècles ; limitées d'abord au Hidjâz et à la péninsule Arabique, l'expansion de l'Islâm les a portées jusqu'à l'Atlantique à l'Ouest, à la vallée de l'Indus et à la mer d'Aral à l'Est, à la mer Noire au Nord et à l'océan Indien au Sud. L'histoire de l'Islam médiéval s'est déroulée à l'intérieur de ce vaste périmètre qui comprend d'Ouest en Est le Maghrib, l'Afrique transsaharienne et la péninsule Ibérique, l'Arabie, la Syrie et la Djéziré, l'Anatolie, l'Iraq, le plateau iranien et les oasis de Transoxiane. Les centres de gravité de l'empire se trouvent alors dans la région que l'on désigne de nos jours par les termes du Moyen-Orient et dont les pôles sont Damas, Baghdâd et Le Caire. Les axes sur lesquels se fixent les concentrations majeures de population sont le Nil ainsi que l'Euphrate et le Tigre, les deux fleuves de Mésopotamie. Un axe secondaire Est-Ouest part des axes principaux le long de la Méditerranée jusqu'au complexe ibéro-maghrébin.

Les limites du bloc islamique coïncident avec celles de la zone sèche septentrionale du vieux monde. Des deux côtés de l'Équateur, il existe deux zones tropicales dont le climat parfois chaud et humide est propre aux forêts vierges, parfois sec est alors générateur de savanes. Les terres tropicales sont limitées dans chacun des hémisphères par des zones sèches. Dans le vieux monde, cette zone s'étend au Nord du continent africain et descend



LE RELIEF DU MONDE MUSULMAN

jusqu'au tropique du Cancer, tandis qu'en Asie centrale elle remonte jusqu'au 50e degré de latitude nord. Cette zone sèche comporte, entre les 15e et 30e parallèles, de vrais déserts comme ceux du Sahara, de Libye, d'Arabie, de l'Iran, du Turkestan oriental (Kara Kum) et du Gobi, mais elle comprend aussi des steppes habitables dont les ressources sont toutefois insuffisantes pour permettre la vie d'agglomérations importantes. Les secteurs africain et asiatique de la zone sèche sont spécifiquement musulmans.

Dans ces limites, le relief est très varié. Des hauts plateaux et des chaînes de montagne, qui culminent à 4 500 m dans l'Atlas, à près de 4 000 m dans le Taurus et dépassent 5 000 m au Nord de l'Iran, marquent des régions dont la vie dépend du régime des pluies. L'eau a un rôle déterminant dans le territoire du monde musulman. Si l'on prend une carte de pluviométrie on s'aperçoit que la zone isohyète des cinq cents mm de précipitation annuelle coïncide en gros avec les limites des pays musulmans. La culture intense du sol n'est possible qu'en certains endroits dotés d'eau pérenne comme les vallées d'Égypte et de Mésopotamie ainsi que de Syrie et de Transoxiane, dont la zone de fertilité s'étend jusqu'à la limite d'infiltration des eaux. Au-delà commence le désert stérile. Des points d'eau donnent naissance à des oasis comme Tadmur/Palmyre. La relation entre la terre et l'eau est capitale pour déterminer la vie agricole et le nomadisme pastoral. Des centres urbains et des marchés agricoles témoigneront parfois de civilisations fort anciennes, tandis que de vastes étendues presque sans culture seront parcourues par des pasteurs pratiquant la transhumance.

Le climat aussi est un élément de l'unité des pays islamiques. Certes les côtes de ces pays sont très étendues, mais pour la plupart elles longent des mers intérieures qui n'exercent guère d'influence sur l'intérieur des terres, où règne le plus souvent un climat continental soumis à de grandes variations de température. Ainsi la Mésopotamie, qui est une des régions les plus chaudes du monde, connaît des températures de près de 45° en été et de — 10° en hiver, mais l'amplitude la plus grande est enregistrée sur les hauts plateaux iraniens avec 45° en été et — 30° en hiver.

Le relief du Moyen-Orient arabe

Nous examinerons les particularités du Moyen Orient arabe, domaine où se constitua et se développa la civilisation arabo-musulmane, dont l'aire comprend la péninsule Arabique, la Syrie et la Mésopotamie cernées au Nord par un arc de cercle fertile et habitable, berceau des trois religions monothéistes souvent appelé le Croissant fertile, et l'Égypte ainsi que le plateau iranien.

Cette aire constitue une masse continentale qui, au Nord et au Nord-Est, se soude à l'Eurasie. Située entre le 38e et le 13e parallèle, elle s'étend jusqu'aux confins de la zone tropicale humide, jusqu'au bord de l'océan Indien.

Au Sud, la péninsule arabique ou *Djazirat al-Arab* est une région essentiellement tabulaire ; il n'y a de montagnes qu'en bordure à l'Ouest, au Sud et à l'Est. C'est une zone d'ondulations non plissées avec quelques cassures sans cours d'eau. Géologiquement l'Arabie représente un prolongement de l'Afrique saharienne. Sur le socle qui date du

primaire, trois massifs subsistent : le massif arabo-nubien, auquel appartient la chaîne arabique de granit et de gneiss qui va de la presqu'île du Sinaï au Nord du Yémen ; le massif abyssino-yéménite, constitué de roches éruptives et de coulées de lave ; enfin le massif granitique arabo-somalien, orienté O.-E. depuis la côte des Somalies jusqu'au Hadramawt. Ce socle connut divers soubresauts géologiques et l'ensemble de la couverture subit une série de mouvements à l'époque des plissements alpins : alors apparurent des cassures et des fractures, dont la plus importante s'étend vers le Nord depuis la fosse du Mozambique en Afrique orientale et la région des Grands Lacs de l'Afrique équatoriale pour constituer la mer Rouge. Entre la mer et la chaîne arabique, s'allonge une plaine côtière, la Tihama, de largeur variable mais généralement modeste. Au Sud de la mer Rouge, existe une aire volcanique avec des vestiges tourmentés dans sa partie méridionale, tandis que vers le Nord s'étendent des coulées de lave plus calmes, constituant les hautes terres du 'Asîr et du Hidjâz dont le nom signifie « la barrière ». Les montagnes sont suffisamment élevées dans l'angle S.-O. de la péninsule pour recevoir des pluies qui justifient l'appellation d'Arabie Heureuse, l'antique *Arabia Felix*, où l'agriculture est possible grâce à un système d'irrigation perfectionné. La chaîne du Hadramawt se termine au Oman et reçoit, à l'époque de la mousson d'été, des pluies qui ont creusé quelques vallées sur sa face externe. En dehors de ces torrents, il n'y a pas, en Arabie, de systèmes hydrographiques, seuls quelques wâdis larges et profonds coupent la chaîne arabique à l'Ouest. Grâce aux eaux souterraines, des puits et de rares sources permettent l'existence d'oasis au Hidjâz.

L'intérieur de la péninsule est constitué de plateaux atteignant 2 000 m au Sud et s'abaissant à 500 m au Nord. A l'Est du Yémen et au Nord du Hadramawt s'étend presque jusqu'au rivage du golfe une des zones les plus arides du monde, le *Rub' al-Khâlî*. En allant vers le Nord, on trouve le désert de sable du Nedjd. Ce sable est produit par l'érosion éolienne ; repris par le vent il provoque la constitution des dunes. Au-delà de la région du Yamâma, s'étend le désert pierreux du Nefoud, prolongé vers le Nord par la Bâdiyyat ash-Shâm. La frontière peut être définie par la ligne de rencontre du désert et des terres ensemencées. Une grande artère commerciale, la route de l'encens, qui reliait l'océan Indien à la Méditerranée en passant à l'Est de la chaîne arabique, permettait d'assurer le trafic Sud-Nord. Cette artère avait, après Yathrib, un embranchement vers l'Iraq en passant par le wâdi Rummâ.

Au Nord du Moyen-Orient arabe, se trouve une zone massive limitée par des chaînes disposées en un arc de cercle de 2 500 km. Ces chaînes sont des plissements alpins récents. Elles commencent au Taurus, qui culmine à plus de 3 000 m et prolonge vers l'Est les montagnes de Chypre et la chaîne côtière de l'Amanus. Un certain nombre de passages naturels permettent de franchir cette barrière, comme les portes de Cilicie dans le Taurus et les hautes vallées que l'Euphrate et le Tigre ont taillées dans le Taurus arménien. A l'Est, les plissements montagneux prennent une orientation N-O. — S.-E. et deviennent plus simples dans la chaîne du Zagros, qui limite le Kurdistân, la région des Djibâl, au-delà desquels se situent le Caucase, et le massif de l'Elburz qui se dresse au Sud de la Caspienne. Le Zagros borde la frange occidentale du haut plateau iranien.

La diversité de l'Iran et sa complexité défient une description sommaire. Nous rappellerons seulement que le centre de la région est occupé par une haute plaine sèche, que l'on y trouve l'un des plus durs déserts du monde, mais qu'il existe aussi des zones où la vie pastorale et l'agriculture sont florissantes lorsqu'il y a un cours d'eau. Empire plusieurs fois millénaire, l'Iran eut son centre de gravité tantôt en bordure de la plaine haute, tantôt en Mésopotamie avant d'être intégré dans le monde de l'Islâm, auquel il donnera une nuance particulière de mysticisme.

A l'Ouest, le Moyen-Orient arabe a pour limite la Méditerranée. Dans cette région, que nous appellerons la Syrie-Palestine, la côte méditerranéenne avec ses massifs montagneux souvent importants est constituée de deux secteurs de nature fort différente : d'une part, le secteur compris entre le mont Cassius et le mont Carmel, qui fut le rivage de la Phénicie ; et, d'autre part, le secteur allant du Carmel au wâdî al-ʿArîsh, la façade maritime du pays des Philistins. Dans le secteur septentrional, la côte est inhospitalière au Nord du Nahr al-Kabîr (Eleutheros), vers le Sud quelques ports utilisent une baie comme Lâdhikiya, Beyrouth, ou bien une crique comme Djubayl ou un îlot comme la marine de Tripoli ou Saydâ. Sur ce tronçon de côte, la montagne est à faible distance de la mer et la profondeur de la frange côtière dépasse rarement vingt-cinq kilomètres. Des épis montagneux délimitent de petits districts dans cette étroite plaine. Sur le piémont, il existe une zone d'altitude moyenne couverte de cultures en terrasses sur les pentes situées face à la mer. Si l'habitat ne dépasse pas l'altitude de 750 m, il existe des pâturages et des vestiges de forêts de cèdres à plus de deux mille mètres. Au sud de Tyr, la montagne s'éloigne progressivement de la côte et s'abaisse ; un plateau ondulé aboutit à la plaine d'Esdrelon, dominée par le mont Carmel (562 m) qui constitue un cap abritant Acre/ Akkâ des vents du Sud. La vallée du Cison/Kishon, qui permet le passage vers la Galilée et au-delà vers Tibériade et le Haurân, constitue la limite du premier secteur. Le second secteur, qui s'étire du mont Carmel au wâdî al-ʿArîsh, appelé par les chroniqueurs occidentaux le Torrent d'Égypte, est bien différent. Le rivage est sablonneux et bas, mais l'arrière-pays est constitué de sables roux, auxquels succèdent vers l'Est des sols noirs fertiles. Sur cette côte, les ports sont rares : Qaysariya et Asqalân furent des places maritimes âprement disputées au Moyen Age. A quatre kilomètres de la côte, Gaza est la dernière cité importante avant la frontière de l'Égypte. Plus à l'Est, une région montagneuse, le Néguеb, borde la dépression de la mer Morte et va au Sud s'adosser au massif du Sinaï qui culmine à 2 600 m.

Le contrecoup des mouvements alpins est marqué dans cette région par une longue faille tectonique appelée le fossé syrien, ou le sillon médian, qui prolonge vers le Nord la mer Rouge. La partie qui touche à l'Asie Antérieure commence à l'Est la presqu'île du Sinaï par le golfe d'Aqaba, le fond remonte par le wâdî al-ʿAraba, puis un désert rocheux descend vers la mer Morte à − 395 m. Au Nord de la mer Morte, se trouve l'embouchure du Jourdain qui a traversé la dépression du Ghawr après être sorti du lac de Tibériade. Le fond de la dépression remonte vers le Nord et atteint − 2 m au lac de Houlé, puis le fossé va s'élargir. On pénètre alors dans la Biqâʿ, la « Syrie creuse », la Coelésyrie des Romains, qui est une plaine large de huit à douze km et longue de cent vingt, bordée par les croupes

des avant-monts libanais et les flancs occidentaux de la chaîne de l'Anti-Liban. C'est une des régions les plus fertiles de l'Orient. Au seuil de Ba 'labakk, à mille mètres d'altitude, on franchit la ligne de partage des eaux. Légèrement plus au Nord commence la vallée de l'Oronte *(nahr al-'Asi)* qui franchit gorges et paliers, traverse la dépression du Ghâb au pied d'Apamée ; à l'Ouest d'Antioche, avant de se jeter dans la Méditerranée, il reçoit dans le lac de 'Amq les eaux du Nahr 'Afrîn et Nahr al-Aswad qui descendent du Taurus par deux vallées parallèles, extrêmes témoins de la grande fracture. Le long du fossé, il y a plusieurs massifs montagneux. Sur le bord occidental du sillon des hauteurs atteignent deux cents mètres dans le désert du Négueb. A l'Ouest de la mer Morte, le plateau montagneux de Judée s'élève jusqu'à 800 m à Jérusalem ; au rivage du lac de Tibériade commencent les hauteurs de Galilée qui culminent à 1 200 m. Plus au Nord, la chaîne du Liban fait écran entre la mer et la plaine ; la séparation entre le Liban Sud et le Liban Nord, qui culmine à près de trois mille, est marquée par l'ensellement du col du Baydar (1 600 m). Au-delà de la trouée de Hims, le djabal Ansârîya va rejoindre le massif du Cassius.

Sur le rebord oriental se succèdent du Sud au Nord les hauteurs où est blottie Pétra, puis les monts de Mo 'ab avec Kérak et le mont Nébo. Plus avant, le massif calcaire d'Adjlûn (1 248 m). Le lac de Tibériade est bordé à l'Est par les hauteurs fertiles du Djaulân. Enfin au lac de Houlé commence à s'élever la chaîne de l'Anti-Liban avec le massif calcaire de l'Hermon, véritable château d'eau de la Syrie du Sud. De 2 800 m il descend à 1 400 m à la hauteur de la vallée du Baradâ, puis le massif s'élève par gradins jusqu'à 2 300 m et s'abaisse au niveau de la plaine à la trouée de Hims. Le fossé est ensuite bordé par le djabal Zâwiya, l'antique massif calcaire du Bélus. Plus au Nord, dominant la plaine de Tourmanîn, le djabal Sam 'ân assure le relais avec le Taurus. Dans la chaîne de l'Anti-Liban se détache du massif du Qalamûn en direction du N.-E. le djabal Bishri, qui se prolonge au-delà de l'Euphrate, en Djéziré, par le djabal 'Abd al-'Aziz et le djabal Sindjar.

A l'Est du fossé syrien se sont aussi produits des phénomènes volcaniques, dont les plus importants sont des coulées de lave et des cratères de volcans, notamment en Syrie du Sud au djabal Druze, dans le Ladjâ et au Safâ ainsi que dans le massif du Waar en Syrie centrale. Il y a aussi des résurgences volcaniques à quelque trois cents km au N.-E. du fossé dans le massif du Diyâr Bakr.

La troisième région importante est le désert syrien. C'est un vaste plateau légèrement incliné d'Ouest en Est, qui s'étend du sillon médian à l'Euphrate. Une partie de ce plateau élevé est constituée par des steppes couvertes de graminées : ce n'est pas un vrai désert, c'est le *Hamad*, région inhabitée, mais non inhabitable quand il y a de l'eau, ainsi qu'en témoignent les ruines de Palmyre et celles des deux Qasr al-Hayr.

A l'Ouest du secteur asiatique du Moyen-Orient, l'Égypte, pays de civilisation fort ancienne, joue un rôle important dans le monde musulman dès le lendemain de la conquête arabe. L'Égypte a pour limite occidentale le désert de Libye, au Nord un millier de km de côte basse sur la Méditerranée, rocheuse dans sa partie occidentale et sablonneuse dans l'autre, à l'Est la mer Rouge avec de hautes montagnes proches du rivage, des plages

étroites et des récifs coralliens, au Sud la limite se situe dans la région des cataractes au-dessous du tropique du Cancer. Pays à faibles ondulations, l'Égypte est avant tout la fille du Nil. Le fleuve qui ne dépend en rien du climat local, car il est constitué par les eaux étrangères dont celles du Nil Bleu, venues du lac Tsana situé à 1 850 m, coule entre deux déserts dans une vallée encaissée de 100 à 300 m dans l'épaisseur du plateau et atteignant 25 km dans sa plus grande largeur. Depuis le wâdî Halfa jusqu'à la pointe du delta, le Nil parcourt un millier de km entre le désert libyque à l'Ouest (c'est un désert de pierres et de sable où la seule tache de verdure est l'oasis de Siwa), et le désert arabique qui se termine à l'Est par un bourrelet de roches volcaniques au voisinage de la mer Rouge. Le delta est un vaste triangle de 200 km déterminé par la branche de Rosette et la branche de Damiette avec un front de mer de 500 km de large. Le climat aride impose ici comme ailleurs sa primauté sur la vie végétale et animale, mais l'absence de pluies est compensée par la crue annuelle du Nil qui rythme la vie ; l'eau monte du 17 juin au 26 septembre, puis elle se retire jusqu'en avril-mai, laissant à la culture des terres qui ont reçu les eaux vertes du Nil Blanc et les eaux rouges chargées du limon véhiculé par le Nil Bleu[1]. L'eau du fleuve sert à tout : au transport, à la boisson des hommes et des bêtes, à l'irrigation ; cette utilisation de l'eau influe sur la vie administrative, agricole et démographique. C'est le Nil, plus que la religion, qui fait l'unité de l'Égypte, comme le note le sociologue Nieuwenhuijze.

Le climat et le milieu

Le climat du Moyen-Orient arabe est le moins méditerranéen des climats du pourtour de la Méditerranée, dit Jean Dresch[2]. Les mers n'y exercent qu'une influence très réduite. On distinguera trois zones climatiques. D'abord, la zone méditerranéenne, soumise alternativement aux brises de la mer et aux vents de la terre ; elle ne représente qu'une frange côtière. Puis une zone désertique d'aspect, qui prolonge le Sahara et se soude au Turkestan ; elle est traversée dans sa largeur par trois grands fleuves, le Nil qui coule du Sud au Nord, l'Euphrate et le Tigre dont les cours sont orientés Nord-Sud. Dans cette zone, qui reçoit moins de deux cents mm de pluie par an, règne un climat subdésertique qui détermine un mode de vie particulier, où se côtoient nomades-pasteurs et sédentaires, comme c'est le cas autour de Palmyre ; à l'Est de l'isohyète de 100 mm apparaît une végétation de type saharien. Il existe enfin une zone tropicale surchauffée, notamment au Sud de la péninsule Arabique. Dans cette zone, le réchauffement du sol appelle les vents de mer et donne naissance à la mousson d'été, dont les précipitations permettent au 'Asîr, au Yémen et au Hadramawt d'être appelés l'Arabie Heureuse ; lors de la mousson d'hiver, soufflent des vents secs continentaux ; l'alternance, notée dans l'Antiquité par le Grec Hippalos, réglait au Moyen Age la navigation à voile dans l'océan Indien. Il faut enfin signaler l'existence dans le désert arabo-syrien de redoutables vents de sable, ainsi que celle d'un vent chaud soufflant du Sud connu sous le nom de khamsîn ou shlûk en Orient et de sirocco au Maghrib.

1. La construction du Haut Barrage d'Assouan a profondément modifié l'écologie.
2. *Géographie*, p. 257.

Dans son ensemble, le Moyen-Orient arabe est constitué de pays chauds, avec des températures dont le contraste s'accentue au fur et à mesure que l'on s'éloigne de la mer. Tandis qu'en Arabie et en Haute Égypte, juin est le mois le plus chaud, plus au Nord c'est en juillet que l'on enregistre les plus hautes températures, les moyennes en Iraq atteignent 35° à 36° avec des maxima moyens de 43° à 44° et des maxima absolus de près de 60°. Le mois de janvier est partout le plus froid. Les minima moyens sont de 1° à 0° à Mossoul et de 2° 2 au Caire. Après février, les températures remontent. Il n'y a pratiquement que deux saisons opposées et de durées inégales, sans véritable transition. Un été de plus de six mois est marqué par une absence totale de précipitations de mai à octobre, sauf au Sud de l'Arabie. A un automne pratiquement inexistant, succède un hiver court, mais profondément marqué à l'intérieur. Il gèle en Syrie à Damas comme sur le plateau iranien à Téhéran. Au début de mars, commence le printemps, la végétation éclôt, même le désert est fleuri ; fin avril des bouffées de vent chaud annoncent l'arrivée prochaine de l'été sans nuages au ciel immuablement bleu.

Pour les précipitations qui comprennent les pluies, la rosée et la neige il faut distinguer au Moyen-Orient arabe deux secteurs, l'un au Nord, l'autre au Sud. Au Nord, la seule source d'humidité atmosphérique est la Méditerranée, car du Nord, de l'Est et du Sud n'arrivent que des souffles desséchants. Les seuls vents pluvieux viennent de l'Ouest, ils déposent leur humidité sur les pentes des montagnes ; d'où dans la région syrienne des pluies massives qui alimentent les réserves d'eau des nappes phréatiques, sur lesquelles repose la vie du pays. Au Sud, la péninsule Arabique ne bénéficie guère de l'humidité atmosphérique de la mer Rouge, de l'océan Indien et du golfe Arabo-persique, car cette humidité est stoppée par le relief côtier qui bénéficie de la pluie de la mousson. La distribution des pluies est inégale, et la pluviométrie décroît du Nord au Sud et varie d'Ouest en Est. L'approvisionnement en eau du sous-sol dans le Moyen Orient arabe est assuré moins par la fréquence que par l'abondance des précipitations sur les terrains perméables à la surface.

L'hydrographie dépend des précipitations atmosphériques plus que du relief et de la structure géologique. Dans le Moyen-Orient arabe, il existe deux types de régime en hydrographie, celui du *wâdi* et celui du *nahr*.

Les *wâdis* sont des ravinements ; leurs lits sont le plus souvent à sec et l'eau n'y coule que pendant un bref moment après la pluie. Ce flot souvent torrentiel emporte tout sur son passage et accélère l'érosion ; quand il arrive dans une cuvette il y dépose ses cailloutis et ses alluvions. Les éléments poreux laissent passer l'eau dans le sol. Pendant quelque temps, il y aura de l'humidité qui permettra à des touffes d'herbe de pousser. Les wâdis changent parfois de lit et ne sont guère domesticables malgré les efforts faits pour fixer leurs berges. Beaucoup de wâdis sont empruntés par les itinéraires, comme le wâdî Sirhân au Sud de la Palestine ou le wâdî ar-Rummâ au Nord-Est de l'Arabie.

Le *nahr* est un cours d'eau pérenne qui se trouvera en nombre dans les régions où il y a des chutes de pluies abondantes et saisonnières et où la structure géologique comporte une couche perméable absorbant une certaine quantité d'eau, qui reparaît au contact d'une couche argileuse sous la forme d'une source vauclusienne. Sur les côtes de Syrie et du

Liban, le *nahr* est un torrent côtier très court, dont la vallée permet la pénétration humaine à l'intérieur.

Le climat donne aux eaux terrestres un rôle essentiel pour la vie agricole. Dans le Moyen-Orient, sous un ciel avare de pluies, la moindre source, le plus petit filet d'eau marque d'un point de verdure le paysage fauve. Toute la nature se dresse en Orient contre l'eau pérenne : exposée aux vents et au soleil, elle s'évapore à la surface, quand le sol souvent perméable des lits ne l'absorbe pas ; il arrive aussi qu'un obstacle mette un terme au parcours de l'eau et la force à se perdre dans un marécage. En Palestine, le Jourdain se perd après de larges méandres dans la mer Morte. En Syrie, le Litanî et l'Oronte coulent l'un du N. au S. et l'autre du S. au N. pour se jeter en Méditerranée ; le Baradâ, qui a apporté la prospérité à Damas, se perd à la limite du désert après avoir donné presque toute son eau aux nombreuses dérivations de la Ghûta. Au Nord, le Quwayq passe à Alep et se perd dans le marécage du Matkh. Le Nahr ʿAfrîn et le Nahr al-Aswad viennent mêler leurs eaux à celles de l'Oronte dans le lac de ʿAmq. L'Euphrate bénéficie des eaux de Sadjûr, du Balîkh et du Khâbûr, mais il subit une très forte évaporation, car sa pente est très douce, tandis que le Tigre au flot rapide, qui reçoit sur sa rive orientale les deux Zab et le Diyala, a une bien moindre déperdition. Les deux fleuves mêlent leurs eaux dans le Shatt al-ʿArab au nord du golfe Arabo-persique. Dans l'ensemble, le réseau hydrographique est bien modeste, mais depuis des millénaires les habitants de cette région du monde ont déployé des trésors d'ingéniosité pour utiliser la moindre goutte d'eau, grâce à un savant et complexe système d'irrigation dont les canaux et les digues permettent la vie agricole.

Dans le Moyen-Orient arabe, le rude milieu auquel l'homme doit s'adapter exerce sur lui une influence profonde. Deux formes de vie s'offrent à lui : la vie nomade dans le désert, qui domine la région par son immensité, ou la vie citadine dans les villes situées sur le pourtour du désert ou le long des fleuves ou sur les grands itinéraires commerciaux. Les deux modes de vie coexistent dans la zone steppique, où les hommes s'adonnent aux activités agricoles et à la vie pastorale.

Un tableau schématique nous donne les types d'hommes suivants dans le Moyen-Orient arabe.

Le bédouin, pasteur chamelier, se déplace suivant des itinéraires traditionnels fixés pour la transhumance ; il est parfois propriétaire de terres, sur lesquelles il installe des fermiers ; le demi-nomade se trouve sur la périphérie de la steppe, là où il y a assez d'humidité pour la culture ; celle-ci jusqu'à une époque récente était pratiquée par les nomades moutonniers le long de l'Euphrate ; il existe des nomades montagnards en contact avec la montagne et la plaine qu'ils cherchent à coloniser.

Le paysan de montagne se rencontre dans les chaînes côtières du Liban et de Syrie ; il ignore le grand nomade. Il est propriétaire et le plus souvent jardinier. Le véritable paysan, le fellâh, travaille dans les oasis, il est soumis au nomade ou semi-nomade en Iraq et Djéziré. En Égypte, où le sol appartenait il y a peu de temps encore aux gros propriétaires, le paysan est journalier, métayer ou fermier. Au Moyen Age, le régime général était celui de la grande propriété : l'État musulman concédait des terres *(iqtâʿ)* en usufruit aux

notables ; ceux-ci pour avoir de meilleurs revenus veillaient aux travaux et faisaient cultiver leurs terres avec des contrats de métayage. Il existait aussi des territoires collectifs appartenant à des villages et exploités par les habitants de l'agglomération avec partage des revenus : c'est le système dit *musha 'a*.

La vie citadine a joué depuis des millénaires un rôle important au Moyen-Orient, zone de passage et zone de villes. Certaines cités sont mortes et réduites à l'état de tertre *(tell)*, d'autres continuent à vivre encore de nos jours. Elément essentiel, la ville est un centre commercial ; elle s'enrichit quand elle pratique une économie ouverte ; pour vivre et faire vivre les voyageurs, elle est obligée de s'entourer d'une zone de culture ; ensuite des artisans s'y établissent et créent une industrie locale ; lorsqu'elle prend une importance politique, les fonctions publiques s'y développent. La prospérité est le fait de l'activité des individus, qui établissent les contacts internationaux indispensables à des affaires prospères ; dès qu'il y a un ralentissement dans l'entretien des relations économiques, il y a un début de désurbanisation.

Trois continents se juxtaposent dans le Moyen-Orient arabe et en font un important carrefour, vers lequel convergent des routes maritimes d'Europe et de l'Extrême-Orient, des routes continentales comme la route de l'or du Niger vers l'Iraq, la route de l'encens du Yémen au bord de la mer Noire, la route de la soie de la Chine lointaine à la Syrie du Nord et la route des fourrures des forêts russes aux marchés de Baghdâd et d'autres ports reliant la Méditerranée à l'Iran. Les grandes vallées constituaient des voies de communications fluviales ayant un service de batellerie. La région était aussi couverte d'un réseau fort dense de routes de pèlerinage, certains lieux saints comme Jérusalem ou des sites bibliques étaient visités par les fidèles des trois religions monothéistes abrahamiques, dont tous les prophètes sont nés et ont vécu en Orient. D'autres lieux saints étaient plus spécialement fréquentés par les Musulmans, comme la Mekke ou Médine.

Si le Moyen-Orient arabe a sa spécificité, due à la géologie et au climat, nous allons voir que l'histoire a donné une certaine diversité aux pays qui le constituent.

Institut du monde arabe - Paris

Chapitre 1

LE PROCHE-ORIENT AVANT L'HÉGIRE

Institut kurde de Paris

LES ANCIENS ÉTATS ARABES

Le désert domine la péninsule Arabique et impose le nomadisme pastoral ; les migrations de groupes plus ou moins importants avaient pour origine tantôt l'accroissement démographique des Arabes, tantôt une récession de la vie économique et du commerce caravanier en Arabie du Sud. C'est sur le pourtour de « l'Océan désertique, domaine du nomade », pour reprendre une expression de Maxime Rodinson[1], autour de points d'eau et dans des régions qui bénéficiaient de la pluie que s'établit une population de sédentaires qui s'adonnèrent à la culture des céréales et des palmiers-dattiers dans les oasis.

Au cours du II[e] millénaire, la domestication du dromadaire devait permettre une amélioration de la condition du nomade, qui peut développer ses relations avec le sédentaire et aider celui-ci à étendre le rayon d'action de son commerce, des caravanes reliant les différents centres humains. Il y eut alors une immigration vers l'intérieur du pays, où existait une population ancienne de faible densité. Dans la région située au Nord de la péninsule entre la Mésopotamie et la Syrie, des nomades constituent des tribus errantes. Ces bédouins pauvres et dépourvus de matériel culturel sont cités sous le nom

1. M. Rodinson, *Mahomet*, p. 33.

d'Aribi dans les textes cunéiformes des IXe-VIe siècles av. J.-C. Dès cette époque les Arabes s'infiltrent dans les plaines fertiles au Nord du désert syrien et bientôt sur la frange du Croissant fertile. Ils s'assimilent, parfois se sédentarisent et adoptent pour langue l'araméen en attendant d'être plus tard plus ou moins hellénisés. Les auteurs grecs les appellent les *sarakénoi*, terme qui devait longtemps servir à désigner les Arabes du Nord. Nous savons qu'au milieu du VIe siècle av. J.-C. des guerriers arabes aident Cyrus Ier à conquérir Babylone, le Moyen-Orient fut alors annexé à l'Empire achéménide. Des Arabes fournirent des chameliers à Xerxès, d'autres furent alliés des rois d'Asie Mineure qui luttaient contre la Perse.

Lorsque Alexandre conquit l'empire achéménide, il soumit aussi l'Arabie dont les habitants durent fournir à l'armée grecque armes et vêtements. Après la mort d'Alexandre, la majorité des Arabes de la partie occidentale de l'Arabie ainsi que les colonies arabes de la côte syro-libanaise se rallièrent à Antiochus. Dans les guerres qui ensanglantèrent l'Orient au Ier siècle av. J.-C. les Arabes se battirent aux côtés des Romains contre Mithridate (79 av. J.-C.), ils luttèrent en Syrie contre Pompée qui les battit en 63, quelques années plus tard ils servirent contre les Parthes.

Depuis le VIIe siècle des groupes s'organisent et vont constituer des États ; parmi ceux-ci il faut noter, au Sud de la mer Morte, le royaume arabe des Nabatéens, qui dura jusqu'en 106 après J.-C., date à laquelle Trajan mit un terme à son autonomie en le transformant en *Provincia arabia*. Au Ier siècle av. J.-C., cet État s'était étendu jusqu'au Hauran et à Damas ; au Sud-Ouest, il atteignait la côte de la mer Rouge et la partie orientale du Delta du Nil. Pétra, la capitale du royaume, bien protégée par les montagnes, fut un vaste emporium, qui étonne encore aujourd'hui par l'ampleur de ses monuments taillés dans le calcaire rouge.

Un autre royaume se développa au centre du désert syrien à côté d'une source abondante : c'est Tadmur, que l'on connaît plus souvent sous le nom de Palmyre. Cité importante dès le Ier siècle av. J.-C., elle reste indépendante de Pompée qui venait de réduire la Syrie en province romaine. Palmyre perdit sa liberté au Ier siècle de l'ère chrétienne, puis elle fut ville libre au milieu du IIe siècle, colonie romaine de la fin du IIe au milieu du IIIe siècle. En 265, Odeinat, prince de Palmyre, reçut de Rome le titre de *Dux* pour le récompenser d'une dure défaite infligée à Shâpûr Ier Ibn Ardashîr qui, cinq ans plus tôt, avait fait prisonnier l'empereur Valérien. Sous Zénobie, veuve et héritière d'Odeinat, la puissance et l'extension de Palmyre atteindront leur apogée et provoqueront une réaction de Rome, qui anéantira le royaume et fera prisonnière sa reine.

La politique romaine, qui consista à gagner les Arabes comme confédérés ou auxiliaires contre les bédouins du désert arabo-syrien et contre les Parthes, fut reprise et développée par les empereurs d'Orient.

Lakhmides et Ghassânides

La période de la rivalité byzantino-sassanide qui dura près de trois siècles, du début du IVe siècle au début du VIIe, verra apparaître dans les conflits deux États arabes, qui eurent des

liens de vassalité l'un avec le souverain sassanide, l'autre avec l'empereur byzantin. La marche perse de l'Euphrate reste sous l'autorité des Lakhmides jusqu'en 602, tandis que la marche syrienne est tenue par les Ghassânides dont les chefs sont nommés phylarques par le basileus.

1. *Les Lakhmides*

Sur la lisière orientale du désert syrien et à l'Ouest de l'Euphrate vivent un certain nombre de tribus arabes ; les Sassanides choisissent dans la tribu de Tanûkh la famille des Banû Lakhm pour en faire les rois d'un État vassal dont la capitale était al-Hira, où cette famille s'était installée au début du IIIe siècle. Elle était en bons termes avec les Romains, si l'on en croit l'inscription de Namara (328). Les contacts avec les populations araméennes cultivées de Mésopotamie contribuèrent à un rapide développement du royaume lakhmide, où vinrent se réfugier de nombreux nestoriens victimes de la persécution grecque. Les Lakhmides adoptent le nestorianisme, et al-Hira devient le siège d'un évêché.

Au service des Sassanides, les Lakhmides eurent à participer à des opérations contre les Byzantins, mais avec le temps ils eurent tendance à mener leur propre politique entre l'Iran et Byzance, qui l'un et l'autre leur versaient des subsides. Les Lakhmides établirent des relations avec les tribus du centre de l'Arabie, kindites et Ma 'add. L'apogée de cet État se place sous le règne d'al-Mundhir III (503-554), qui fut battu par le Ghassânide al-Hârith et trouva la mort près de Qinnasrin en Syrie du Nord. Après la mort d'an-Nu 'mân III, en 602, Khusraw II Parwiz nomma un gouverneur sassanide.

2. *Les Ghassânides*

A la fin du IVe siècle, des groupes de tribus émigrent du Sud de la péninsule Arabique vers le Nord ; pendant un siècle leurs chefs seront vassaux de l'empereur. Au VIe siècle, les souverains byzantins pour se défendre contre les Perses choisissent les Banû Ghassân, Arabes monophysites installés en Jordanie ; en échange de subsides ces derniers fourniront à l'armée byzantine des cavaliers, qui constitueront un contingent mobile très efficace et seront ainsi les héritiers des archers palmyréniens dont Vespasien s'était servi et des recrues levées à Palmyre par Trajan. Leurs princes recevront de l'empereur le titre de phylarque. Ils n'avaient pas de capitale fixe ; leurs centres furent Djâbiya dans le Djawlân, Djillik au Sud de Damas et plus tard Sergiopolis-Rusâfa au Sud de l'Euphrate. Au milieu du VIe siècle, se situe le règne du plus célèbre de leurs rois, Hârith b. Djabalâ, qui avec ses escadrons participe aux campagnes contre les Perses. Vers 540, Justinien confère à celui que les Grecs appellent Arethas le titre de phylarque et la dignité de patrice *(bitriq)*. En 554, celui-ci est vainqueur des Lakhmides au cours du *Yawm* Halîma, comme nous l'avons dit plus haut. En 569, son fils al-Mundhir lui succède ; il va attaquer les Lakhmides et l'année suivante s'empare d'al-Hira, qu'il brûle. Peu après, il a des démêlés avec Justin II auxquels un traité signé à Sergiopolis-Rusâfa met un terme. En 580, il reçoit de l'empereur Tibère les mêmes titres que ceux qui avaient été conférés à son père, phylarque et patrice. Al-Mundhir a-t-il rêvé de fonder un État monophysite syrien indépendant ou bien sa puissance inquiétait-elle Constantinople ? Les Byzantins le prennent par surprise, il est

condamné à mort et l'empereur Maurice commue sa peine à la déportation en Sicile. Par vengeance, son fils Nu 'mân ravage toute la Syrie ; il est arrêté à son tour et rejoint son père en déportation. Le royaume ghassânide est alors partagé entre quinze chefs, dont la plupart rallient les Perses.

Les Ghassânides qui sont restés en Syrie sont très éprouvés en 612-614, lors de la campagne de Khusraw II qui occupe Damas et Jérusalem et atteint Alexandrie en 619. Au terme du premier quart du VII^e^ siècle, Héraclius, le successeur de Maurice, doit faire face à une crise profonde ; il réagit et remporte la victoire sur les Perses en 628. Par une politique religieuse maladroite, l'empereur, manquant d'esprit de tolérance, va s'aliéner les Arabes, qui feront défection lors des premières attaques sérieuses des musulmans venus d'Arabie.

Les royaumes de l'Arabie du Sud

Dans le Sud-Ouest de la péninsule arabe, région que les Romains appelaient Arabia Felix et les Arabes le Yamân, le pays est fort différent. Les pluies régulières des moussons font vivre la végétation sur un sol fertile, l'irrigation permet l'agriculture, la culture des fruits et des légumes ainsi que celle de la vigne et de précieuses épices, tandis que sur la côte méridionale poussent des arbres à myrrhe et à encens. Les populations sudarabiques devaient très tôt développer des relations commerciales avec l'Égypte, Delos et la Mésopotamie ainsi qu'avec l'Inde et l'Afrique orientale et elles se servirent pour leur trafic terrestre des bédouins d'Arabie.

Au milieu du premier millénaire av. J.-C. il se produit un mouvement d'émigration vers l'Arabie depuis les bords de l'Euphrate par suite, semble-t-il, d'un surcroît de population. Deux courants se développent le long de chacune des côtes occidentale et orientale ; ainsi des Arabes sont venus du Nord de l'Arabie s'installer au Sud de la péninsule. Au VIII^e^ siècle, il existe dans cette région quatre royaumes Ma 'in, Saba', Qatabân et Hadramawt. L'État minéen se trouve au Nord de Saba', celui de Qatabân au S. et au S.-O., et le Hadramawt à l'Est. Les dates de ces États sont controversées ; pour certains, Ma 'in et Saba' auraient été contemporains ; pour d'autres Ma 'in aurait précédé Saba'. D'après les documents les plus reculés, les deux royaumes rivaux auraient existé dans la seconde moitié du III^e^ millénaire. Les plus anciens témoignages, qui sont des inscriptions cunéiformes, ne remontent pas au-delà du VIII^e^ siècle av. J.-C., à l'époque où le roi assyrien Tiglat Pilasar III (745-725) occupa une partie de la Syrie et soumit le royaume sabéen.

A la fin du II^e^ siècle avant notre ère, les Himyarites, mentionnés sous le nom de Homeritai par les auteurs grecs classiques, dominent les Sabéens, et leurs souverains prennent le titre de « Roi de Saba' et des Dhû Raydân » ; plus tard ils ajouteront « du Hadramawt et du Yamanat ». Au premier siècle de notre ère, les Himyarites gouvernent toute l'Arabie méridionale, et Rome entretient des relations commerciales avec ce royaume. Au IV^e^ siècle, les rois éthiopiens d'Axoum arrivent à imposer leur domination ; les empereurs byzantins maintiennent de bonnes relations avec les Himyarites pour assurer leur commerce et pour empêcher les Sassanides de venir s'installer dans cette région de l'Arabie.

Des expéditions archéologiques menées depuis environ un quart de siècle ont permis non

seulement de compléter la très riche documentation épigraphique qui nous donne des textes juridiques, administratifs et religieux, mais encore de recueillir des pièces de monnaies et des objets d'art qui témoignent d'influences hellénistiques et indiennes, d'étudier des installations hydrauliques dont la plus célèbre est le barrage de Ma'rib, de connaître l'architecture et l'urbanisme des cités anciennes.

Au milieu du IV^e^ siècle, une tribu d'origine sudarabique, vaincue à la suite de diverses révoltes, doit quitter le Hadramawt : c'est la tribu de Kinda. L'histoire de cette tribu se déroule dans des secteurs géographiques différents. Une partie des Kindites se réfugie au Nord dans le Nadjd, d'où des éléments vont aller en Irak, en Palestine et en Syrie. Certains vont en Arabie centrale occuper une partie du territoire des tribus Ma 'add. Le chef des Kindites réussit à subjuguer les tribus, il les regroupe en une véritable confédération, ce qui est un signe d'évolution, car les bédouins sont traditionnellement jaloux de leur indépendance tribale. Au V^e^ siècle, l'Arabie du Sud est unifiée, son souverain Ab Karib As 'ad fait des incursions très lointaines avec le concours de bédouins mercenaires ou de vassaux comme les rois de Kinda. Parmi ceux-ci, Hudjr Âkil al-Murâr remporte quelques succès, et son territoire comprend la plus grande partie de l'Arabie centrale. Après sa mort, il y eut des conflits entre tribus. A la fin du V^e^ siècle, sous le règne de son petit-fils al-Hârith b. 'Amr, connu chez les Byzantins sous le nom d'Arethas, la dynastie de Kinda atteint son apogée. Dès les premières années du siècle suivant, al-Hârith est aussi le maître de tous les Arabes d'Iraq et le souverain lakhmide d'al-Hira se soumet à lui. En 525, le roi de Kinda est nommé phylarque des Arabes par l'empereur de Byzance, mais il meurt l'année suivante. La situation politique des Kindites, déjà compliquée, le sera encore davantage après la bataille de Kulab, un épisode des rivalités tribales, au cours de laquelle s'affrontèrent en 530 deux fils d'al-Hârith, Shurahbîl et Salama, avec leurs partisans. Le dernier prince de la tribu de Kinda fut le grand poète Imru'l-Qays b. Hudjr, qui ne parvint pas à venger son père assassiné par des membres de la tribu des Banû As 'ad et mourut dans la première moitié du VI^e^ siècle à Ankara au retour d'un séjour à Constantinople, où il avait demandé de l'aide pour mener à bien sa vengeance.

A cette époque les deux religions monothéistes abrahamiques rivalisent en Arabie du Sud. Par réaction contre les Éthiopiens chrétiens, les Himyarites donnent en 510 le pouvoir à un prince qui s'était converti au judaïsme, Dhû Nuwâs Yûsuf Ash 'ar. Ce prince persécute les chrétiens du Sud de l'Arabie et entre en relation avec les Perses. L'empereur, informé de la situation, y voit une menace pour Byzance ; il demande alors en 512 à son allié le roi d'Axoum d'envahir les territoires de l'Arabie du Sud-Ouest. Lorsque le calme est revenu, le gros des troupes est rapatrié en Afrique ; Dhû Nuwâs profite de la situation pour déclencher une violente et sanglante persécution contre les chrétiens de Nadjrân. Une nouvelle fois Byzance demande à Axoum d'intervenir. Une armée éthiopienne, commandée par Aryât, franchit le détroit de Bâb al-Mandab et inflige en mai 525 une cuisante défaite au souverain himyarite qui meurt, dit une légende, en se noyant volontairement dans la mer avec sa monture. Des éléments éthiopiens restés en Arabie se révoltent en 530 et portent au pouvoir Abraha, un ancien esclave chrétien, qui pendant un premier temps se rend indépendant d'Axoum, puis s'en rapproche et adopte une politique agressive à l'égard

de la Perse. En 542, se produisit une rupture au barrage de Ma'rib ; Abraha fit des réparations, « mais peu de temps après arriva la catastrophe qui transforma la fertile plaine de Saba' en une steppe désertique », à laquelle fait allusion la sourate XXXIV du *Coran*. En 547, Abraha fait campagne contre la tribu de Ma 'add qu'il bat. D'après la tradition musulmane, Abraha aurait en 570 dirigé contre La Mekke une expédition que l'on appelle « la guerre de l'Éléphant ». Il est difficile de prolonger le règne d'Abraha jusqu'à cette date, et il faudrait savoir si la tradition n'a pas effectué un transfert du succès de 547, attesté par les inscriptions, sur l'année 570. La dynastie fondée par cet ancien esclave régnera jusqu'à l'invasion perse. Les Himyarites, las de la tutelle de leurs maîtres africains, font appel aux Perses, qui en 575 arriveront par mer. Après avoir chassé les Éthiopiens, ils feront de l'Arabie du Sud un protectorat perse, en maintenant comme chef nominal un descendant des rois himyarites, Sayf Ibn Dhî-Yazân.

LES GRANDES PUISSANCES À LA VEILLE DE L'HÉGIRE

Au VII[e] siècle, La Mekke est en relation avec les deux grandes puissances de ce siècle, Byzance et l'Iran, deux empires indo-européens qui se partagent l'Orient sémitique et dont les destins sont étroitement liés. Les trois siècles qui précèdent l'avènement de Muhammad sont remplis de luttes, et devaient épuiser les deux antagonistes qui se disputent l'hégémonie économique mondiale.

L'empire byzantin, dont la capitale, depuis 330, est Constantinople, était grec de langue, melkite orthodoxe de religion et romain en bien des points de son système administratif. Ses limites sont celles de l'empire romain d'Orient. En 600, l'empire byzantin comprend le plateau d'Anatolie, la Syrie, l'Égypte et le Sud-Est de l'Europe jusqu'au Danube ; il contrôle alors les îles méditerranéennes, quelques régions de l'Italie et a des points d'appui sur les côtes de l'Afrique du Nord. Dans son domaine sont incluses Gaza et Damas, où arrivent de riches caravanes. Le pouvoir de l'empereur ne s'arrêtait qu'à la Nubie. Vers l'Ouest, en Afrique du Nord, la domination byzantine ne dépassait pas la Cyrénaïque. Les populations araméenne de Syrie et copte d'Égypte étaient hostiles à Byzance et professaient le monophysisme, qui considère qu'il n'y a qu'une seule nature dans le Christ dont la nature humaine a été absorbée par la nature divine.

La puissance rivale, à l'Est de Byzance, est l'empire des Sassanides d'Iran, qui avaient succédé aux Parthes au III[e] siècle après J.-C. Cet empire comprend les terres riches qui s'étendent de la Mésopotamie à l'Afghanistan et à l'Oxus au Nord-Est ; il occupe un plateau, celui d'Iran, et contrôle une province sémitique, l'Iraq. La capitale de cet État, dont la religion officielle est le zoroastrisme, se trouve à Ctésiphon-Madâ'in au Sud de l'actuelle Baghdâd. La structure interne de l'empire sassanide est moins stable que celle de l'empire byzantin. Le despotisme militaire, qui caractérise son régime, s'appuie sur des troupes mercenaires, ce qui suscite des mouvements de mécontentement dans les tribus des provinces orientales du Khwarizm, de la Bactriane et de la Sogdiane. La situation est explosive et dangereuse pour le régime.

L'offensive perse au début du VII[e] siècle

Au cours du VII[e] siècle, la rivalité des deux empires provoque une série de campagnes qui ont pour théâtre surtout le territoire byzantin et dont les Perses sortiront vainqueurs. De 603 à 628 se déroule en Orient la dernière grande guerre entre les empires byzantin et sassanide. Les forces des deux antagonistes subissent de lourdes pertes et finalement le statu quo sera rétabli.

Les Byzantins voulaient récupérer la Mésopotamie, jadis romaine sous Trajan, ainsi que l'Arménie. Les Perses songeaient à rétablir le grand empire de Darius et rêvaient d'occuper la Syrie et l'Égypte ; leurs objectifs étaient l'accès à la mer Noire au Nord et l'accès à la Méditerranée à l'Ouest. Ils agiront par la diplomatie et par les armes pour les atteindre.

Au début du VII[e] siècle, au moment de l'avènement de Phocas (novembre 602), Byzance connaît des difficultés intérieures. Sur les marches de l'empire la révolte gronde parmi les troupes, les villes sont secouées par des émeutes, la situation est partout alarmante. Avec Khusraw II Parwiz on assiste à un changement dans la conduite de la guerre : les Perses ne limiteront plus leurs actions à des raids, ils chercheront désormais à conquérir et occuper une région et à ramasser du butin. Après avoir effectué des opérations dans le Tûr Abdîn et le Diyâr Bakr, les Perses en 609 vont franchir l'Euphrate vers l'Ouest à la hauteur de Manbidj qu'ils occupent ; en 610, ils prennent Antioche. A Constantinople, Héraclius a succédé à Phocas tandis que les Perses continuent leur progression en Syrie et, en 612, Apamée, Hims et Damas tombent à leur tour. Jérusalem est assiégée, elle est occupée, le 5 mai 614, après un long siège. La relique de la Vraie Croix fait partie du butin emporté à Ctésiphon. Après avoir consolidé ses positions en Syrie-Palestine, Khusraw va commencer la campagne contre l'Égypte, dont le blé servait alors à ravitailler Constantinople. Entre 617 et 619, la Basse-Égypte est occupée, Alexandrie est assiégée et prise par la ruse. La conquête de l'Égypte va priver Byzance de son blé. Ce pays restera environ dix ans sous l'autorité perse et ne ravitaillera plus Constantinople.

Les succès perses s'expliquent en partie par la haine que les Orientaux, qu'ils soient jacobites, nestoriens ou juifs, éprouvaient pour Byzance, qui les frappait tous de lourds impôts et souvent les persécutait. Assez rapidement, l'empire sassanide se trouva paradoxalement affaibli par son expansion démesurée et, lorsque le basileus Héraclius va réagir pour rétablir la situation en Orient, il parviendra à récupérer ses positions en Syrie. Il décide d'attaquer par l'Arménie et le Caucase. Grâce à des querelles dans la famille royale sassanide, l'empereur remporte une victoire sur les Perses près de Ninive, en décembre 627. La route de Ctésiphon est ouverte aux Byzantins, les Perses leur restituent les provinces qu'ils avaient occupées, ils en évacuent certaines, mais la Syrie et l'Égypte resteront jusqu'en été 629 entre les mains d'un général perse révolté. En 630, les croix volées par les Perses sont restituées et, parmi elles, la Vraie Croix, qui retrouve sa place à Jérusalem. Le retour de la sainte relique symbolisait pour Byzance le triomphe du christianisme sur le zoroastrisme, sur le judaïsme et sur les hérésies.

L'Iran épuisé ne peut empêcher des mouvements d'invasion à l'Est, d'abord une incursion des Khazars du côté du Caucase, puis des Turcs, qui arrivent en Bactriane. Le souverain

sassanide sera incapable plus tard de s'opposer à la pression des jeunes forces arabes unies par la nouvelle idéologie musulmane. Assez rapidement, l'Iran deviendra partie intégrante du califat.

A Byzance, un certain nombre de manifestations de la vie sociale montrent que c'est précisément à cette période que s'écroulèrent les dernières survivances de relations esclavagistes. Les révoltes militaires, les soulèvements dans les thèmes, les hérésies chrétiennes, tout souligne cette crise, d'où l'empire sortit avec des forces nouvelles, jetant les bases de structures sociales originales, celles de la société féodale. Un système gouvernemental plus pratique que celui des Sassanides permettra à Byzance de résister sur tous les fronts à l'offensive de deux groupes de peuples dynamiques : les Slaves et les Arabes. Mais ces assauts devaient accélérer les processus de féodalisation. Tandis que l'économie servile et le système du colonat s'écroulaient sous les coups des révoltes, une classe nouvelle apparaissait dans l'empire, celle des paysans libres groupés en communes.

Deux puissances mondiales se trouvaient aux prises avec les contradictions internes d'une société d'économie servile arrivée au terme de son évolution ; elles cherchaient dans la politique extérieure une issue à la crise et ne la trouvaient pas. « L'histoire de Byzance et de l'Iran à la veille de la conquête arabe est une des pages les plus intéressantes de l'histoire mondiale, dont le destin se jouait au Proche-Orient aux limites des VI^e^ et VII^e^ siècles », dit la grande historienne soviétique Nina Pigoulevskaïa.

L'Islâm apparaîtra à un moment où s'établissent dans le monde oriental de nouvelles structures économiques et sociales et une nouvelle répartition des forces politiques.

ÉVOLUTION DE LA SOCIÉTÉ À LA VEILLE DE L'HÉGIRE

Après la grande crise du III^e^ siècle dans le Monde Antique, nous voyons apparaître les premiers symptômes d'une société de type féodal. Dans l'empire romano-byzantin, le processus va se dérouler lentement sans possibilité de retour au passé. Dans les campagnes, le travail de l'esclave est remplacé par le travail du serf ; en ville, l'esclave sera progressivement remplacé par l'artisan libre.

Certes, les différences de structures de la société arabe reflètent les différences de développement des diverses régions de l'Arabie mais on peut affirmer qu'au VI^e^ siècle les mœurs patriarcales primitives évoluaient très rapidement. D'après l'état de la documentation actuelle, les Arabes nomades sont dans leur majorité des descendant de sédentaires qui se firent pasteurs aux premiers siècles de notre ère, lorsque le commerce et l'agriculture connurent un certain déclin en Orient.

A l'époque de la Djâhiliyya, la société comprenait en Arabie des sédentaires, dont les uns vivaient dans les cités marchandes et les autres dans les oasis, où séjournaient aussi les semi-nomades moutonniers soumis aux migrations saisonnières, comme les grands nomades chameliers. Dans l'Arabie du Sud, le sédentaire civilisé vivait dans le luxe et l'opulence dans des États organisés, où les familles sacerdotales gardiennes des temples et

gérantes de leurs trésors jouaient un rôle social important. La population agricole sédentarisée avait une structure sociale fondée sur la communauté villageoise ; un certain nombre de ces communautés formaient une unité sociale désignée en arabe par le mot *sha 'b*. Le lien économique assurait la cohésion de la confédération dominée par tel ou tel sha 'b. Il existait une administration fédérale, un roi détenait le pouvoir exécutif, il y avait un corps législatif et une assemblée délibérative. Dans les cités, les oasis et les steppes cultivées se maintenaient des structures sociales propres à la vie du désert.

La société bédouine

Entre l'époque à laquelle vécut le Christ et celle de Muhammad, la vie nomade connaît un certain réveil et, au VI^e^ siècle, s'amorce en Arabie un déclin de la société agraire auquel correspond une prédominance des structures bédouines moins sensibles dans la fertile partie S.-O. de la Péninsule.

La vie nomade implique une adaptation au milieu aride marqué par la discontinuité de la végétation et l'apparition de plantes adaptées à la sécheresse (ce milieu a pour limite l'isohyète de cent millimètres). Il faut noter que la notion de bédouin surajoute à la notion de nomade pasteur un caractère guerrier, lié à l'élevage du dromadaire et à une certaine forme d'organisation tribale.

La société bédouine a pour cadre la tribu ; celle-ci n'appartient à aucune localité, ni même à aucune région délimitée. En vérité, nous sommes encore mal renseignés sur l'ancienne organisation tribale arabe, aussi n'en donnerons-nous que les grands traits. Un certain nombre d'entités autonomes de nomades, regroupant des clans et dominées par l'un de ceux-ci, constituent une société tribale de structure simple. Le bédouin est un homme libre, il ne connaît pas d'organisation professionnelle ; il n'y a ni classes d'âge, ni sociétés secrètes, mais les conditions matérielles de vie dans les déserts du Proche-Orient ne lui permettent pas, sous peine de mort par épuisement, de survivre sans s'associer à d'autres. Hors de la tribu, l'homme ne peut subsister. S'il n'y a pas dans cette société de « divisions horizontales », en revanche la « structure verticale » est très prononcée, elle trouve son expression dans la généalogie chère aux Arabes, qui souvent assimilent la tribu à une large famille. Un système généalogique très ramifié rattache chaque individu par famille, clan, tribu et confédération à l'un des deux grands ancêtres, 'Adnân pour les Arabes du Nord, ou Qahtân pour les Arabes du Sud. Ce système certes s'appuie sur des faits bien établis, mais il n'est pas à l'abri de quelques artifices. Le profond brassage, dû aux migrations et aux guerres, peut, au niveau de la tribu, troubler l'harmonie d'un lignage, qui pourra subir d'autres déviations, car « le clan lui-même admet dans son sein des éléments étrangers, clients protégés ou confédérés qui finissent par s'y intégrer totalement par le mariage ou grâce à l'alliance du sang », vieux rite magico-religieux.

Une tribu *(qabîla)* se définit comme étant un large ensemble d'individus se reconnaissant un ancêtre commun dont le nom est porté par le groupement, Banû Fulân (les descendants d'Un Tel) et ayant des liens de consanguinité étroite. Une grande solidarité lie le groupe qui, de ce fait, est responsable de chacun de ses membres ; cette solidarité collective se

manifeste notamment dans le cas de vengeance de l'homicide d'un bédouin[1]. L'application du talion *(qisâs)*, un des piliers de la société bédouine, incombe à tous les membres de la tribu, et l'enchaînement des meurtres ne peut s'arrêter que par l'acceptation d'une compensation, la *diya'* (le prix du sang), qui peut être payée en argent ou par équivalences de la somme en nature, en dromadaires par exemple.

La société bédouine étant fondée sur le principe d'égalité, chaque membre de la tribu est l'égal de chacun des autres. En fait, toutes les égalités n'existent pas, car certains clans ont pu s'enrichir, et il y a donc des riches et des pauvres. Tout groupe se choisit un chef, le *sayyid* – qui plus tard prendra le nom de shaykh – élu pour ses qualités éminentes. Son pouvoir est limité, il dirige les débats du conseil *(madjlis)* des notables *(sarîh* ou *samîm)* et des chefs de famille, il ne peut prendre aucune mesure coercitive, il veille au bon ordre et règle les transhumances. La tribu a aussi un chef responsable des opérations militaires, *'aqîd* ou *ra'is*. Un *hakam*, arbitre plutôt que juge, propose aux parties litigantes une solution en appliquant le droit coutumier *('adâ* ou *'urf)* en matière de droit pénal, d'obligations ou de contrats. Il y a le devin, *al-kâhin*, qui n'exerce aucun rôle sacerdotal et qui est, dans son extase et ses visions, inspiré par un *djinn* ; il s'apparente à un personnage marquant, le *sha'ir*, le poète inspiré lui aussi par les djinns, qui va par son art de la versification influencer l'opinion publique et être le « champion » de la tribu dans les joutes oratoires à l'occasion des grandes foires. Une langue commune à toutes les tribus d'Arabie s'élaborait ainsi grâce aux poètes.

Sur le plan spirituel, le bédouin a une foi assez primitive ; il « peut être superstitieux, mais il est réaliste et la rude vie du désert l'a prédisposé, moins à la méditation sur l'infini..., qu'à une exacte appréciation de sa force et de son impuissance[2] ». Pour lui, l'homme n'est limité dans son activité que par ce qui appartient au destin aveugle, au *dahr*, source de ce qui arrive à l'homme, bon ou mauvais. Le bédouin avait un idéal moral dans lequel la religion ne jouait aucun rôle et auquel le *'ird* le poussait à se conformer : son modèle était un être doué de la *muruwwa*, qui comporte courage et endurance, fidélité à son groupe et à ses obligations sociales, générosité et hospitalité.

Les structures sociales des Arabes au VI^e^ siècle restent assez floues et semblent être les mêmes chez les nomades que chez les sédentaires. La famille est fondée sur la descendance paternelle sans tenir compte de la différence des mères ; on note une prédominance de l'homme sur la femme, qui s'exprime par le droit à la polygamie et à la répudiation. Quels que soient l'âge et la situation de la fille le consentement paternel est requis pour le mariage. Grâce à son travail et à son potentiel de maternité, la femme représente en effet un bien de famille que le chef de cette dernière cède à un mari contre le versement d'un don nuptial *(mahr)*. C'est une « garantie », un « douaire », qui, en cas de répudiation, reste chez la femme. Dans les structures de la famille, la conscience de la consanguinité donne une forte cohésion au groupe ; aussi attribue-t-on beaucoup d'importance à l'ascendance et à la descendance, ce qui aboutit à l'endogamie obligatoire avec des mariages entre proches

1. Voir Bishr FARÈS, *L'Honneur chez les Arabes*.
2. M. RODINSON, *Mahomet*, p. 38.

cousins, l'idéal étant pour l'homme d'épouser la fille de l'oncle paternel *(bint al-'amm)*. Notons enfin que la famille se rassemble dans le *bayt* qui sera la tente noire chez le nomade ou la maison chez le sédentaire. Le chef de famille vit avec sa femme, ses enfants et ses esclaves ; quand les garçons se marient, ils s'installent dans une tente à l'écart et ont à leur tour une famille. Les tentes des enfants seront plantées en cercle autour de la demeure du chef : ce sera le *douar (dawar)*. L'ensemble du campement compose un clan *(qâ'im)*, dont la structure est fondée sur la parenté paternelle.

LA SITUATION RELIGIEUSE EN ASIE ANTÉRIEURE

Pour mieux comprendre l'apparition de l'Islâm au début du VII^e^ siècle et son expansion à travers l'Asie Antérieure et au Nord de l'Afrique, il n'est pas inutile de dresser un tableau de la situation religieuse en Orient à cette époque.

Si l'on considère comme ligne de partage l'Euphrate, l'Asie Antérieure est scindée en deux : d'une part le monde asiatique à l'Est, d'autre part le monde méditerranéen à l'Ouest. Dans l'un et l'autre les civilisations s'interpénètrent et chacun est imprégné à des degrés divers d'hellénisme.

A l'Est, les différents groupes humains sont nestoriens ou pauliciens, s'ils adhèrent au christianisme ; s'ils sont fidèles à la religion la plus ancienne, ils sont zoroastriens. En s'éloignant vers l'Asie, on trouve des peuples qui suivent l'enseignement de Bouddha (VI^e^ siècle av. J.-C.) ou de Confucius (VI^e^-V^e^ siècle av. J.-C.), ou bien qui adorent la triade hindouiste de Brahmâ, Vishnu et Çiva.

A l'Ouest, le christianisme domine, l'Église apostolique n'est pas encore partagée entre Rome et Byzance, elle est catholique au sens qualitatif du terme.

En Afrique du Nord, plus ou moins christianisée, les Berbères connaissent aussi le manichéisme qui depuis le III^e^ siècle s'était répandu jusqu'aux régions extrêmes de l'Occident et de l'Orient et dont le message s'inspire du gnosticisme judéo-chrétien et du zoroastrisme iranien.

Nombreux furent les Arabes qui adoptèrent le christianisme dont la vitalité était alors grande en Orient. Le christianisme leur fut enseigné par les moines orthodoxes de Palestine et de Syrie ; l'on sait quel sentiment de ferveur certaines tribus nomades ont éprouvé pour saint Siméon le Stylite, vénéré en Syrie du Nord. Certains furent même canonisés très tôt, comme saint Maurice martyr et ses soixante-dix compagnons, saint Bacchus et saint Serge (mar Sarkis), martyrs du IV^e^ siècle (le tombeau de ce dernier fut un lieu de pèlerinage chrétien important à Sergiopolis-Rusâfa au Nord de Palmyre à quelques kilomètres de l'Euphrate) ou saint Euthyme le Grand (377-473), qui convertit un grand nombre d'Arabes, ou encore saint Savas (439-531), l'anachorète fondateur de la Grande Laure du Cédron, sans oublier Elias, un Arabe de naissance, qui fut patriarche de Jérusalem entre 494 et 517. Au IV^e^ siècle, il y avait déjà en Syrie une importante population sédentaire convertie au christianisme, comme en témoignent les nombreuses églises du Nord de la

Syrie, du massif du Bélus et de la région de Hama ainsi que celles du Haurân au sud de la Syrie, notamment à Ezra' a, et les monuments du grand centre religieux que fut Bosra. Au Ve siècle, les tribus arabes comme les Banû Ghassân ou les Banû Lakhm vivant sur les franges fertiles de la Syrie et de la Mésopotamie avaient embrassé le christianisme, puis elles furent sollicitées les unes par le monophysisme et les autres par le nestorianisme.

Aux Ve et VIe siècles, l'Orient chrétien était déchiré par les grandes querelles dogmatiques qui trouvaient un appui dans les particularismes des peuples constituant l'empire byzantin. Orthodoxes, monophysites et nestoriens rivalisaient pour occuper les hauts postes dans l'administration. Constantinople et les régions voisines pratiquaient l'orthodoxie, que les empereurs protégeaient ouvertement. Ses adeptes étaient appelés « melkites », partisans du roi (de *melek*, roi), ou chalcédoniens, allusion au concile de 451 qui condamna le monophysisme. Il faut noter que le terme d'« orthodoxe » était utilisé par chacune des Églises, qui donnait aux autres une appellation différente ; ainsi les orthodoxes – selon les auteurs – peuvent être les chalcédoniens ou melkites ou bien les nestoriens ou encore les jacobites monophysites. C'est en 429 que le patriarche Nestorius de Constantinople prêcha qu'en Jésus il y a deux personnes : la personne divine et la personne humaine et que Dieu habite en l'homme-Jésus comme dans un temple. Une telle conception aboutissait à la négation de l'Incarnation et enlevait à Marie le titre de « Mère de Dieu » *(Théotokos)*. Le concile d'Éphèse en 431 condamne le nestorianisme, mais la doctrine trouve des défenseurs à Édesse, en Syrie du Nord, d'où elle se répandra plus tard en Mésopotamie et aura Nisibîn comme centre. Ensuite, elle pénétrera en Perse avant de gagner la Chine.

En 410, sous Yazdigird Ier (399-420), l'Église de Perse au concile de Séleucie se déclare autonome, constitue six provinces ecclésiastiques et adhère officiellement à la foi de Nicée ; elle se proclame indépendante dix-huit ans avant que ne débute la controverse nestorienne. A la fin du Ve siècle, affirmant son hostilité vis-à-vis de Byzance et des monophysites d'Antioche, elle adhère au nestorianisme, pour montrer que ses adeptes n'étaient pas des ennemis de l'empire sassanide.

Après 608 et jusqu'à 628, il y aura vacance du patriarcat, ce qui sera le signe d'un affaiblissement qui permettra une diffusion rapide de l'Islâm lors de la conquête musulmane.

Depuis le VIIe siècle avant notre ère, la religion officielle de l'Iran est le mazdéisme, religion dualiste fondée sur l'opposition du bien et du mal, dont le livre est l'*Avesta*, recueil des paroles sacrées révélées à Zoroastre – Zarathoustra, et sa glose, le *Zend*. Religion fort ancienne, l'enseignement de l'*Avesta* avait perdu de son attrait pour les foules ; en revanche, le monothéisme apportait à la Perse sassanide quelque chose de neuf et de vivant. Le christianisme se répand en Iran sous sa forme nestorienne facilement acceptable pour une population élevée dans le concept dualiste du monde ; il trouve des adeptes parmi les artisans et les commerçants des villes.

Malgré la bienveillance de Khusraw II, il y eut des persécutions contre les chrétiens, notamment contre les Iraniens convertis dont certains trouvèrent le martyre. La réaction contre le nestorianisme fut, en Orient surtout, l'œuvre des monophysites. Ces chrétiens

considèrent l'union des deux natures du Christ si étroite qu'ils aboutissent à nier leur coexistence dans sa personne. Pour eux, la nature humaine avait été absorbée au moment de l'union hypostatique par la nature divine, qui lui est infiniment supérieure ; elle s'était perdue dans la divinité, disait-on, comme un morceau de cire dans un brasier. La doctrine monophysite, ou doctrine de la nature unique du Christ, détruit, comme les nestoriens d'ailleurs, le dogme de l'Incarnation, puisque, au lieu de l'Homme-Dieu, il ne reste plus que la nature divine. Reconnue au concile d'Éphèse de 419, mais condamnée au 4e concile œcuménique de Chalcédoine en 451, cette doctrine fut adoptée, par haine de Byzance, par l'Église d'Arménie, fondée à la fin du IIIe siècle par saint Grégoire l'Illuminateur. La doctrine eut aussi des adeptes en Mésopotamie, où les Banû Tanûkh, une des plus puissantes tribus arabes ayant pour centre al-'Anbar sur l'Euphrate, furent de fervents monophysites, ce qui n'empêcha pas plus tard le rappel des exploits de leurs cavaliers dans les recueils arabes classiques des *Ayyâm al-'Arab*. Les monophysites constituèrent une forte majorité en Syrie-Palestine avec les jacobites et le patriarcat d'Antioche, et ils furent les maîtres en Égypte avec les Coptes et le patriarcat d'Alexandrie. Le clergé monophysite était proche des populations locales par la langue, et il eut dans le peuple de larges appuis qui lui permirent de tenir tête aux autorités byzantines.

Le monophysisme n'était pas un simple courant philosophique ou dogmatique ; il était lié à des aspirations politiques, notamment au séparatisme provincial que manifestait la population non grecque de l'empire – essentiellement les Syriens et les Coptes, las de subir les tracasseries de l'orthodoxie officielle –, qui accueillit en 610 les Perses zoroastriens comme des libérateurs. L'aire géographique du syriaque, ou araméen, langue des monophysites, faisait d'eux des gens indépendants de Byzance sur le plan idéologique et difficilement contrôlables. Ils gardaient des traditions littéraires et philosophiques qui s'étaient élaborées en Syrie au cours des siècles. Si les souverains et la noblesse arabes étaient christianisés et soutenaient les monophysites par haine de Byzance, peut-on conclure que les tribus aient été christianisées ? En fait, les fidèles suivaient leurs évêques dont ils écoutaient les avis. Mais qui pouvait comprendre les disputes christologiques qui agitaient l'Église aux Ve et VIe siècles ? Ces disputes ne devaient s'apaiser qu'au 6e concile de 680 à Constantinople, avant de reprendre au VIIIe siècle avec la querelle des Iconoclastes.

Au VIIe siècle, les Arabes se trouvaient dans les sphères d'influence de chacun des trois courants du christianisme oriental de l'époque. Ils parlaient la même langue avec des variantes dialectales, et les liens entre eux, bien qu'ils se soient trouvés sous diverses dominations politiques, étaient plus étroits qu'on ne le pense généralement.

Avec le christianisme, l'écriture syriaque, qui plus tard donnera naissance à la graphie arabe, connaît une grande diffusion ; grâce aux ouvrages manuscrits, des pensées nouvelles se répandent dans le monde arabe, le niveau moral s'élève. Même si le christianisme ne pénètre pas profondément le milieu arabe, il exerce sur lui une influence certaine, notamment en faisant connaître le monothéisme, élément commun aux religions abrahamiques.

LA RELIGION EN ARABIE AVANT L'ISLÂM

L'Arabie se présentait à l'aube du VII[e] siècle comme un lieu de rencontre des croyances religieuses et des forces politiques de l'époque. Les contacts avaient lieu dans quelques cités ou oasis, comme Yathrib, at-Ta'if, La Mekke et Nadjrân où les caravanes venaient apporter aux sédentaires, avec leurs marchandises, des conceptions nouvelles. A l'intérieur du pays, la structure physique ou géographique de celui-ci empêchait la propagation rapide des idées et donc d'une foi nouvelle définie ; elle permit en revanche une longue survie des croyances ancestrales. Le paganisme domine dans l'ensemble de l'Arabie, mais le culte est différent au Sud et au Nord.

Les Arabes du Sud, ceux du Yémen et du Hadramawt, adorent des dieux et des déesses personnifiant des planètes à qui étaient consacrés des temples desservis par des prêtres, administrateurs des biens et des dons offerts. Le culte consistait en offrandes de parfums, en sacrifices d'animaux, en prières et en pèlerinages.

Les Arabes du Nord avaient des croyances plus réalistes. Pour eux, la terre était peuplée de djinns, les divinités auraient habité des arbres et des pierres dressées ou bétyles (de *bayt-ilah*, maison du dieu), autour desquels on pratiquait des rites circumambulatoires. Ce sont des rites que l'on continuera à observer à la Ka'ba après l'avènement de l'Islâm, gestes et pratiques qui survivent aussi chez les chrétiens d'Orient dans le rite funéraire et lors du mariage et du baptême. Les djinns en foule hantent le monde, ils sont plus nombreux chez le sédentaire que chez le nomade, et il faut se défendre contre eux sans leur nuire ; cette superstition subsistait encore naguère même chez des chrétiens et des musulmans de Syrie.

Les lieux d'adoration constituaient des terres d'asile comme à Rome ; on y effectuait des pèlerinages au cours desquels on observait des rites bien définis. La garde des sanctuaires était confiée à certaines familles sacerdotales, comme les Banû Quraysh à La Mekke.

Dans cette religion primitive, tout n'était pas harmonie ; mais ni les bédouins, ni les marchands, ni les citadins, ni les habitants des petites bourgades agricoles n'éprouvaient de réel sentiment religieux ou de besoin métaphysique. Dans l'ensemble, les Arabes se fiaient aux devins pour résoudre leurs problèmes et laissaient intactes les formes traditionnelles qui reconnaissaient un certain nombre de divinités de chaque sexe. Au-dessus de ces multiples divinités, une triade de déités principales groupait al-Lât, la déesse du Soleil, 'Uzzâ, identifiée par certains à Vénus, et Manât, la déesse du Sort qui coupait le fil du Destin. On les appelait les filles de Dieu, *banât Allâh*. Elles étaient soumises à une divinité supérieure toute-puissante, régnant dans les cieux et connue sous le nom arabe d'Allâh (Dieu), et qui allait bientôt éliminer toutes les divinités pour devenir le Dieu unique.

Des hommes que le *Coran* appelle les *hunafâ'* (pl. de *hanîf*) enseignent une religion monothéiste abrahamique, débarrassée, disent-ils, des scories du judaïsme et du christianisme.

Si la masse arabe se montrait indifférente aux problèmes de la métaphysique, il y avait des êtres dont l'esprit était ouvert aux questions religieuses. Ils allaient subir des influences

extérieures, juives et chrétiennes, qui apportaient des éléments nouveaux au paganisme arabe. Ce paganisme est entamé par des courants monothéistes venus du Nord, de l'Est et du Sud de la péninsule ; en contrepartie, si l'on peut dire, les marchands du Hidjâz ont des contacts avec le judaïsme et le christianisme sous ses différentes formes.

Le hidjâzien, à la fin du VI^e^ siècle, a acquis la notion d'un être supérieur qui est le père des divinités admises par lui, mais il ne lui rend pas encore de culte particulier.

Le judaïsme est solidement implanté en Arabie à cette époque. Des communautés juives sont venues s'installer en Arabie du Sud comme au Hidjâz, en suivant les voies commerciales sous la pression des persécutions subies dans leur pays d'origine, soit sous Titus en 70, soit sous Hadrien au II^e^ siècle, soit au moment de la suppression du patriarcat à Jérusalem en 425. Alors, à vrai dire, le judaïsme se déplaça plutôt vers l'empire sassanide, où il fut à l'abri des persécutions chrétiennes. A l'aube du VI^e^ siècle, les rabbins y achevèrent le Talmud de Babylone, qui jouira d'une plus grande autorité que le Talmud palestinien rédigé vers le milieu du IV^e^ siècle.

Le Talmud, qui consigne la tradition rabbinique, est constitué par la *Mishnah* hébraïque, qui est un ensemble de traités codifiant les traditions orales, élaborée entre 135 et 217 après J.-C. juste après les persécutions d'Hadrien, et la *Gemarah*, ensemble de commentaires sur la *Mishnah*, fixés par écrit en araméen. Le judaïsme semble connaître un grand essor dans l'Arabie du Sud, où des habitants sont acquis à la loi mosaïque et parmi eux un prince qui en fit la religion de l'État. L'élan d'Israël, note Régis Blachère[1], est brisé en 523, lorsque les Abyssins avec l'appui des Byzantins abattent la puissance du cheikh Masruk Dhû Nuwâs. Moins d'un demi-siècle plus tard, les Abyssins seront chassés de l'Arabie du Sud par les Perses, qui avaient la sympathie des juifs.

Des communautés juives fort actives vivent dans la plupart des oasis occidentales du Nord du Hidjâz à Yathrib et au Nord de cette ville à Khaybar. Comme les communautés du Yémen, elles ont une organisation proche de celle des tribus arabes, dont elles parlent la langue. Les tribus juives des Banû Nadîr, des Banû Khunayqa et des Banû Qurayza sont mêlées aux rivalités des tribus arabes Awz et Khazradj. Les communautés juives eurent certes une influence dont il faut tenir compte, mais elles ne pratiquèrent pas le prosélytisme.

En Arabie, les influences chrétiennes vont s'exercer en partant des régions périphériques, Palestine, Iraq, Abyssinie. Le christianisme pénétrera sous des formes diverses à l'intérieur de la péninsule. Au Nord-Ouest s'exercera l'influence monophysite, venue de Palestine et de la Damascène, au Nord-Est l'influence nestorienne dont le centre est al-Hîra en Mésopotamie mais qui, en fait, sera plus forte au Sud (les Nestoriens eurent même des évêques en Arabie du Sud à San ·a et dans l'île de Socotra). L'Arabie du Sud, d'autre part, était en contact étroit avec les chrétiens d'Abyssinie monophysites et comptait aussi bon nombre de juifs. Cette région sera, pour des raisons économiques, l'enjeu de luttes dont les antagonismes religieux ne seront que les prétextes. Les Byzantins cherchèrent à répandre leur influence par la diffusion du christianisme ; ils eurent un allié actif dans la région de la

1. BLACHÈRE R., *Problème de Mahomet*, p. 21.

mer Rouge en la personne du souverain éthiopien d'Axoum. Au centre de la péninsule, un certain nombre de tribus, dont les Kindites, adhèrent au christianisme, mais on ignore sous quelle forme. En Arabie centrale et dans les environs de La Mekke, en dehors de quelques ermitages dans le Wâdî al-Qurra, il n'y eut pas de colonies chrétiennes organisées, et le seul centre important se trouvait au Sud du Hidjâz à Nadjrân, où étaient venus se réfugier les monophysites, victimes des persécutions de Justinien. Après les massacres de chrétiens par le shaykh juif du Yémen Masruk Dhû Nuwâs en 525, Nadjrân eut des rapports étroits avec l'Église monophysite d'Éthiopie dont elle cherche l'appui et qui s'établit au Yémen avec l'accord de Byzance à cette époque. Elle n'en fut chassée qu'en 570, au profit des nestoriens, par les Perses qui avaient été appelés par les juifs, alors maîtres de Sanâ'.
Telle était la situation religieuse en Arabie, lorsque naquit Muhammad.

L'ARABIE ET LA RIVALITÉ ÉCONOMIQUE ENTRE LA PERSE ET BYZANCE

Les deux derniers millénaires avant Jésus-Christ et l'époque romaine sont caractérisés en Orient par une âpre lutte visant au contrôle des routes commerciales entre l'Occident et l'Orient sur terre et sur mer. L'Arabie dont les Assyriens avaient réussi au VIII^e^ siècle av. J.-C. à contrôler la route de l'encens ne put au VI^e^ siècle de notre ère échapper à la convoitise des grands de l'époque.

A l'Est, le golfe Arabo-persique est le vestibule de la Mésopotamie, les deux rives sont contrôlées par le souverain perse, les navires en provenance de l'océan Indien jettent l'ancre au port d'Ubulla dans le Shatt al-'Arab, de là les produits remontent vers le Nord par le Tigre ou l'Euphrate. A l'Ouest, Byzance, héritière de Rome, désirant se soustraire aux droits de douane imposés par la Perse, cherche à conserver en mer Rouge une voie de commerce vers l'Inde par le détroit de Bâb al-Mandab avec un port d'escale à 'Adûlis sur la côte de l'Érythrée, où arrivaient les produits de l'Extrême-Orient et de l'Afrique orientale. Pour conserver la liberté de passage il fallait contrôler le Sud-Ouest de l'Arabie, ce dont fut chargé le roi d'Axoum, un monophysite ; mais devant l'ennemi commun perse, qui soutenait les nestoriens, on fit taire les querelles christologiques. Le commerce avec l'Inde était difficile, car les Perses, comme le signale déjà Procope de Césarée, tenaient tous les ports et marchés de l'Inde, où ils achetaient la totalité des produits et exerçaient un véritable monopole sur les denrées d'exportation. Dix ans plus tard, une flotte sassanide débarquera au Yémen et coupera la voie maritime dont Byzance se servait. Des centres de commerce en Arabie, le plus illustre est certes La Mekke, avec laquelle les Byzantins cherchèrent à la fin du VI^e^ siècle à avoir de bonnes relations. Mieux qu'aucune autre ville de la péninsule, parce qu'elle était un important carrefour de routes et surtout parce qu'elle était un gros marché et avait un grand sanctuaire, La Mekke put devenir le lieu privilégié du rassemblement des Arabes bien avant l'apparition de l'Islâm. Cette métropole était connue des auteurs anciens sous le nom de Macoraba et citée sous cette forme par Ptolémée. Plusieurs siècles avant l'avènement de l'Islâm, La Mekke, malgré son climat et la

nature rocailleuse de son environnement, mais grâce à sa fameuse source de Zamzam, connaissait une grande activité économique et religieuse. Située sur la route de l'encens ou route des aromates, qui à travers l'Arabie occidentale reliait Sabâ à Gaza, La Mekke, à mi-chemin entre deux mondes, l'eurasiatique et l'africain, jouait le rôle important d'intermédiaire dans le domaine du commerce international.

Les caravanes marchandes d'Arabes, ayant obtenu moyennant compensation financière la protection *(himâya)* des bédouins, assuraient sous la conduite d'un *rahhâl* le trafic sur les routes commerciales reliant l'Arabie méridionale à l'Egypte, à la Palestine et à la Syrie ; l'échange des marchandises se faisait aux postes frontières, comme Qulzum pour l'Egypte, Ayla et Gaza pour la Palestine ou Bosra pour la Syrie du Sud. Le Hidjâz et La Mekke présentaient pour Byzance une importance particulière, car par cette région passait le courant d'échanges entre l'océan Indien et la Méditerranée, qui lui permettait d'acquérir les produits d'Extrême-Orient les plus précieux et les plus recherchés en Occident, à savoir les épices et surtout la soie. La Mekke, où le commerce était soumis à des redevances multiples, vivait du transit des marchandises, ce qui créait des conditions économiques où les échanges, les mouvements d'argent et l'usure participaient au développement de la ville. La population de La Mekke vivait de crédit, et du fait que l'on y importait les monnaies les plus variées le changeur y joua un rôle de premier plan. Parmi les anciens bédouins sédentarisés se révélaient des hommes d'affaires et des financiers habiles, qui pouvaient prendre en main l'organisation des caravanes sillonnant l'Arabie. Les hommes et les femmes de La Mekke étaient financièrement intéressés dans les caravanes, ils constituaient des sociétés pour les commanditer et les bénéfices étaient de 50 à 100 %.

La lutte pour le contrôle des voies commerciales devait amener Byzance à chercher, en 590, à contrôler la grande cité marchande de La Mekke : non seulement des marchands byzantins ou syriens byzantinisés s'y installent, mais encore les Grecs favorisent l'arrivée au pouvoir d'une faction probyzantine. Toutefois les Mekkois, bien qu'ils aient eu plus de sympathie pour les Byzantins que pour les Perses, n'avaient nul désir de se soumettre ni aux uns, ni aux autres.

Des foires annuelles se tenaient dans de grands centres comme al-Hira, Bosra ou La Mekke. Mais dans cette dernière la foire était associée à un important pèlerinage. La Mekke compte alors dans ses environs des lieux vénérés comme Minâ, ʿArafa et Muzdalifa qui chaque année attirent de nombreux pèlerins. D'autre part, le territoire de la cité est inviolable, il est *haram* et bénéficie chaque année de plusieurs mois « sacrés », au cours desquels on observe la trêve de Dieu. Ces mois étaient choisis en automne et au printemps ; en ce temps-là le calendrier lunaire comptait un mois intercalaire ce qui permettait aux hommes de suivre le rythme de la nature.

L'un des sanctuaires de La Mekke, la *Kaʿba*, était l'objet d'une vénération particulière. Déjà avant l'avènement de l'Islâm, visiter au moins une fois dans sa vie la Kaʿba, y accomplir les rites circumambulatoires et baiser sept fois la Pierre Noire sacrée était le rêve le plus cher de tout Arabe. Dans ce sanctuaire respecté de tous, les tribus déposèrent leurs idoles — totems ou divinités — et purent effectuer leurs mouvances avant de revenir à période fixe honorer leurs dieux. Le sanctuaire fut entretenu avec soin, car il sauvegardait

l'inviolabilité de La Mekke et favorisait le pèlerinage annuel des tribus nomades, qui apportaient un substantiel revenu financier aux habitants de la cité. Le synchronisme des activités religieuses et commerciales était parfaitement organisé et attirait un grand nombre de représentants des tribus les plus lointaines. Au cours des foires qui se tenaient dans l'oasis voisine du sanctuaire, des poètes venaient chanter en vers les héros de leur tribu, on organisait des épreuves d'adresse et de courage, des unions politiques étaient scellées et des plans d'opérations commerciales élaborés. Les maîtres de La Mekke, les Qurayshites, occupaient parmi les tribus arabes une situation privilégiée. Gros propriétaires d'esclaves, ils contrôlaient toute la production artisanale de La Mekke, qui était entièrement fondée sur le travail servile. Gardiens des sanctuaires, les Qurayshites avaient établi un réseau solide et étendu de relations avec les diverses tribus arabes avec lesquelles ils avaient souvent des liens de parenté. C'est dans ce milieu que naquit et fut élevé Muhammad.

Institut kurde de Paris

Chapitre 2

LA NAISSANCE DE L'ISLÂM

Institut kurde de Paris

MUHAMMAD

Muhammad à La Mekke

Il est difficile de connaître le déroulement des premières années de sa vie, car les documents historiques font cruellement défaut. L'Occidental est encore souvent influencé par les préjugés d'un passé hérité de l'époque des Croisades où le fondateur de l'Islâm était représenté comme l'incarnation de Satan, ou bien il reste sensible à l'argumentation de certains orientalistes qui, il y a un demi-siècle, voyaient dans l'Islâm une « erreur de l'histoire, une déviation de l'ordre providentiel ». Il est difficile de cerner la personnalité et le rôle historique de Muhammad, car la déformation de la légende s'est exercée soit dans le sens du dénigrement, soit dans celui de l'exaltation. La tradition populaire, en Orient, voit en lui la somme de toutes les vertus et le pare de qualités et de pouvoirs surnaturels. L'idéalisation de l'homme marqué du signe de la dignité prophétique a effacé, en partie, l'humanité de Mahomet qui, de marchand, devint un chef religieux, dont personne ne songe désormais à nier la sincérité foncière, et un homme d'Etat, qui dut faire face aux problèmes économiques, sociaux et politiques qui se posaient au début du VII[e] siècle à La Mekke et à Yathrib (Médine).

Pour connaître la personnalité du fondateur de l'Islâm, nous disposons d'une part du *Coran* dont nous reparlerons, d'autre part des traditions *(hadîth)* dont furent extraites les données biographiques qui ont permis de constituer une « Vie de Mahomet » *(sîra)*. L'idée de cette rédaction est de beaucoup postérieure à la mort du Prophète ; en effet, la première biographie sérieuse, ordonnée chronologiquement, est l'œuvre d'Ibn Ishâq mort en 151/768, elle fut remaniée et abrégée par Ibn Hishâm mort en 219/834, soit plus de deux siècles après Muhammad. Cette œuvre porte le titre de *Sîrat ar-Rasûl*, « La Vie du Prophète »[1].

Suivant les différentes sources, la date de naissance de Muhammad se situe entre 579 et 573. On adopte généralement 571 qui fut appelée « l'année de l'Éléphant » en souvenir de l'animal que montait Abraha, souverain d'Arabie du Sud qui, cette année-là, serait venu attaquer La Mekke.

Le père de Muhammad s'appelle ʿAbd Allâh et son grand-père est ʿAbd al-Muttalib, de la famille des Banû Hâshim, dont la fortune était fondée sur le commerce caravanier avec la Syrie. Les Banû Hâshim appartenaient à la tribu de Quraysh et occupaient à La Mekke les plus hautes charges. ʿAbd al-Muttalib avait remis en état le puits de Zamzam dont ʿAbd Allâh fut le gardien ; c'est ainsi que les Qurayshites eurent le privilège de l'abreuvement officiel des pèlerins *(siqâya)* en eau sacrée de Zamzam. Ils avaient aussi le monopole du ravitaillement des pèlerins en nourriture *(rifâda)*. La famille pratiquait l'exogamie, et c'est ainsi que ʿAbd Allâh épousa à vingt-quatre ans Amina, fille de Wahb, apparentée aux Banû Khazradj de Yathrib, ce qui explique en partie le choix de cette ville lors de l'exode de La Mekke.

D'après la légende, de même que l'Esprit Saint — *Rûh* — avait apporté le souffle de Dieu dans le sein de Marie, mère de Jésus, un ange transmit à ʿAbd Allâh un rayon de la lumière divine — *Nûr* —. D'autre part, une voix entendue entre veille et sommeil confirme à Âmina qu'elle porte en elle un prophète. La voix lui enjoint d'appeler l'enfant Ahmad. On ne sait pas pourquoi il fut finalement appelé Muhammad.

La légende musulmane, pour développer le culte du Prophète, a ajouté aux traditions des faits miraculeux qui annoncent ou accompagnent la naissance des grands hommes.

Lorsque Muhammad vient au monde, marqué par deux anges du sceau de la Prophétie entre les deux épaules, son père est déjà mort. La mère du Prophète meurt lorsque l'enfant n'a que six ans et ne lui laisse aucun héritage valable. L'orphelin est alors recueilli par son grand-père, ʿAbd al-Muttalib, qui s'émerveille de la précocité de l'enfant. ʿAbd al-Muttalib meurt à son tour après avoir, pendant deux ans, assuré l'existence de son petit-fils, dont les oncles vont s'occuper désormais. Muhammad est accueilli par Abû Tâlib, à qui venait de naître un fils, ʿAli ; celui-ci allait vouer un attachement indéfectible à son cousin dont il sera plus tard le gendre.

Sur la jeunesse de Muhammad, nos renseignements sont rares ; le jeune garçon semble avoir vécu une adolescence heureuse, choyé par sa tante Fâtima bint ʿAmr. La légende

1. Elle a été traduite en anglais par Alfred GUILLAUME en 1955.

situe à cette époque de sa vie les contacts avec le christianisme et notamment la fameuse rencontre avec le moine Bâhira à Bosra en Syrie du Sud.

Dans sa vingtième année, Muhammad entre au service d'une veuve aisée, Khadîdja, qui cherchait quelqu'un de sûr pour accompagner ses caravanes. Cinq ans plus tard, elle a alors une quarantaine d'années, elle épouse Muhammad, mariage que les psychanalystes expliquent par la frustration de l'orphelin. Khadîdja, dans la tradition musulmane, est comptée parmi les quatre grandes figures féminines de l'Histoire avec Asiya, femme de Pharaon, Kulthum, sœur de Moïse, et Maryam bint `Imrân, mère de `Isâ (Jésus). Tant qu'elle fut en vie, Muhammad n'eut ni d'autre épouse ni de concubine. De ce mariage il eut sept enfants : trois fils qui moururent en bas âge et quatre filles dont la plus jeune, Fâtima, allait plus tard épouser `Alî.

Avant d'avoir ses visions prophétiques, Muhammad pratique le culte de ses ancêtres : il fait la prière à la Ka`ba, où il observe le rite circumambulatoire du *tawâf*, et participe aux cérémonies du pèlerinage (*`umra* et *hadjdj*).

Alors circulent en Arabie des *hanîf-s*, ascètes monothéistes, et l'on assiste à l'évolution d'un polythéisme diffus vers un monothéisme absolu. Parmi les *hanifs-s* de La Mekke, il y a un cousin de Khadîdja, Waraqa b. Nawfal ; il était savant et connaissait, en plus de l'arabe, le syriaque et l'hébreu. Il semble avoir pu exercer quelque influence sur l'évolution spirituelle de Muhammad.

Le *Coran* ne nous renseigne qu'imparfaitement sur les origines et les débuts de la mission de Muhammad. Son apostolat, bien analysé par Régis Blachère dans *Le Problème de Mahomet*, passe par trois phases. Il a quarante ans, quand il se sent appelé à une mission prophétique : il entre dans une période de crises, d'hallucinations et de visions, au cours de laquelle Khadîdja, par son appui moral, joue un rôle important auprès de son mari. Muhammad s'en va faire retraite dans une grotte sur le mont Hîra[1]. Il y aura sa première révélation dans la nuit du 26 au 27 ramadân. Cette nuit, qui s'appelle *Laylat al-Qadar*, sera commémorée plus tard chaque année et marquée par la lecture nocturne du *Coran* dans les mosquées. La révélation du *Coran* — *Tanzîl* — est faite par l'Ange Gabriel-Djibrîl, qui dit à Muhammad « *iqrâ'* !, Récite ! » et lui apprend à réciter les paroles de Dieu, le Verbe d'Allâh, qu'il lui dictera par fragments pendant vingt ans. Lorsqu'il reçut la révélation, Muhammad sentit planer sur lui l'Esprit *(Rûh)*, qui sera tantôt le Verbe d'Allâh, tantôt l'Esprit de sainteté. Il reçoit aussi de Dieu le *nahyi* ou *ilmân*, l'inspiration qui lui permet de diriger les fidèles. On retrouve alors le rôle de l'Esprit et des Anges comme agents du gouvernement du monde.

Muhammad est troublé, puis pendant trois ans il n'entend plus la voix de Dieu et connaît une phase de dépression. Khadîdja et un cousin *hanîf* de celle-ci, Waraqa, lui redonnent confiance ; les premiers adeptes sont sa femme, son cousin `Ali, son fils adoptif Zayd b. Haritha, un esclave affranchi, et deux notables mecquois : `Uthmân et Abû Bakr.

La question importante est de connaître l'origine des idées de Muhammad. Païen comme son entourage, il n'ignore pas les courants monothéistes qui influent alors sur l'Arabie.

1. Noter la valeur religieuse des grottes dans l'histoire de l'Humanité.

Mais savait-il lire ? Savait-il écrire ? Il semble bien n'avoir connu que l'arabe comme langue, et c'est par la voie orale seulement qu'il put avoir connaissance de la *Torah* et des *Evangiles*. Il ne les avait pas pratiqués et en ignorait le contenu réel. A côté de nettes influences juives, nous remarquons des influences chrétiennes de diverses tendances, nestoriennes ou monophysites, dans le *Coran*.

Il faut noter qu'à la différence du Christianisme, l'Islâm n'est construit ni sur l'Amour ni sur l'Espérance, mais sur la Foi absolue en Dieu ; d'ailleurs l'absence du dogme de la Rédemption dans le *Coran* permet de penser que Muhammad fut surtout instruit dans le hanifisme. Il veut faire reconnaître l'Unicité divine (« Allâh est le seul Dieu véritable »), introduire la croyance au Jugement Dernier et la notion de la rétribution selon les œuvres.
Le nouveau prophète connaît une période d'apaisement relatif, où il reprend confiance ; en 613 il commence sa prédication. Celle-ci est constituée de trois thèmes : attente et crainte du châtiment divin, foi en Allâh unique et Créateur et rejet du culte des faux dieux, enfin obéissance à Dieu et témoignage de reconnaissance pour Ses bienfaits.

A la ressemblance des grands prophètes d'Israël, Jérémie, Ezéchiel et Isaïe, Muhammad est un avertisseur. Ses prédécesseurs, d'après le *Coran*, sont Abraham, Moïse et Jésus. Puis d'avertisseur, il devient initiateur d'une Loi qui enserrera la vie entière du croyant. Muhammad propage une croyance et une règle de vie, il apporte la *Bushra* — la Bonne Nouvelle, l'Évangelion. Alors se produit la rupture avec le paganisme mekkois : il cherche à convaincre, il n'est pas seulement venu rétablir le monothéisme primitif d'Abraham, selon l'enseignement des *hanif*-s, mais il se présente comme le dernier maillon de la chaîne des prophètes que Dieu a envoyés aux hommes, il est le « sceau des Prophètes ». Il préconise, au début, une réforme morale et sociale, ce qui manifeste une résonance évangélique. L'attaque contre le polythéisme suscite de vives réactions à La Mekke ; Abû Tâlib intervient en faveur de son neveu, mais les brimades ne cessent pas. Les Mekkois défendent, avec l'appui des chefs nomades, les idoles qui sont liées au culte de la Ka'ba, au pèlerinage et à la foire, dont le rôle paraît capital pour la vie économique. En 614, 'Umar, homme influent, qui plus tard se fera musulman, veut supprimer Muhammad. Malgré l'appui des Banû Hâshim, la situation devient tendue à La Mekke, et Muhammad conseille en 615 à ses adeptes de quitter la ville. Un premier groupe de onze hommes et quatre femmes, puis un second de soixante-dix hommes, sans compter femmes et enfants, et enfin un troisième de quatre-vingt-deux personnes gagnent l'Abyssinie monophysite, où ils sont bien traités.

A La Mekke même, les fidèles de Muhammad continuent à accomplir les rites de la Ka'ba, notamment le *tawâf*, ils font les prières à la Pierre Noire, effectuent les pèlerinages, mais en détachant leur pensée des faux dieux et en les consacrant tout entières à Allâh. Ils se réunissent en lieu sûr pour écouter la prédication.

Il faut dater de la période mekkoise de la prédication le grand miracle de la vie du Prophète, mentionné dans le *Coran* : son ascension nocturne. Mené par l'ange Gabriel, chevauchant al-Burâq il serait allé de La Mekke à Jérusalem et de là il serait monté au septième ciel. D'après les traditions, il y aurait eu deux étapes : une jusqu'à Jérusalem *al-Isrâ*, et l'autre la montée au Ciel depuis Jérusalem, *al-Mi'râdj* (mot à mot l'échelle). Les

Qurayshites accusent Muhammad d'être possédé par un djinn, d'être *madjnûn*. Dans l'ensemble, la tentative de réforme religieuse à La Mekke apparaît alors comme un échec, bien que 'Umar b. al-Khattâb, ancien adversaire et futur calife, ait rejoint la communauté musulmane.

En 619, Muhammad condamne les faux dieux et évoque le problème du déterminisme ; cette même année, il perd sa femme Khadîdja et, trois jours plus tard, son oncle et fidèle protecteur, Abû Tâlib. La situation est grave : à la tête des Banû Hâshim se trouve désormais Abû Lahab, l'homme de la Flamme, qui bien qu'étant son oncle est un ennemi acharné de Muhammad. Ce dernier, privé d'appui, est alors frappé d'ostracisme et exclu du clan. La petite communauté de fidèles *(mu'minûn)* compte une centaine de membres et elle n'a aucune chance de s'imposer à La Mekke. Muhammad va chercher à proposer sa foi hors de La Mekke, il songe à at-Tâ'if et à Yathrib. A Tâ'if, oasis située à 1 650 m d'altitude, un des greniers de La Mekke et lieu de résidence des riches Mekkois en été, il n'a aucun succès. Il songe alors à l'oasis de Yathrib au Nord de La Mekke, située dans une plaine arrosée et fertile où étaient installés des membres de la tribu de sa mère, les Banû Khazradj. A l'occasion du pèlerinage de 620, Muhammad prend des contacts avec les gens de Yathrib. Cette année, Abû Bakr lui promet en mariage sa fille de sept ans 'A'ishâ ; il devient ainsi son parent par alliance. Conscient d'avoir une mission divine à remplir, il cherche un centre d'action hors de La Mekke. Les conversions se multiplient dans les deux tribus arabes de Yathrib : aux six Banû Khazradj convertis en 620 s'ajoutent en 621 douze nouveaux fidèles, qui prêtent serment au défilé d'al-Aqaba. En juin 622, le pacte de 621 est renouvelé à al-Aqaba, et les soixante-douze Yathribains dont deux femmes doivent, à la demande de Muhammad, désigner douze *nuqabâ'* pour veiller aux affaires les concernant. On retrouve dans ces douze personnages les douze *nuqabâ'* de Moïse et les douze apôtres du Christ. Un nouveau lien va unir les hommes, celui de la religion, et non plus celui des relations tribales. Muhammad devient responsable de l'existence d'un certain nombre d'individus, il devient le chef d'une communauté. La situation étant tendue à La Mekke, à la fin de 622 il invite ses disciples à quitter la ville par petits groupes pour échapper aux poursuivants et à rallier Yathrib, située à dix jours de marche plus au Nord. C'est une véritable fuite : traqués, les musulmans se réfugient dans des grottes. Le Prophète restera trois jours caché dans les rochers avec Abû Bakr. Ce déplacement s'appellera l'**Hégire** *(hidjra)* et ceux qui y participèrent seront les *Muhâdjirûn* (les Émigrants).

Muhammad à Médine

Muhammad lui-même rejoint ses partisans le 24 septembre 622. Une ère nouvelle va commencer : l'ère hégirienne. Le premier jour du calendrier musulman est fixé au vendredi 1er muharram de l'An I et correspond au 16 juillet 622.

L'établissement à Yathrib marque le début de la troisième phase de l'apostolat du Prophète ; elle est elle-même divisée en deux périodes : la première de 622 à la fin de 627 et la seconde de 628 à 632.

Après un bref séjour à Qubâ au Sud de l'oasis de Yathrib, où se trouvera la première

mosquée, le Prophète se rend à Yathrib. Il y accepte l'hospitalité dans la famille de sa mère, chez Abû Ayyûb al-Ansârî. Il fait construire une maison dans la vallée. Les travaux durent sept mois. C'était une bâtisse fruste, avec un mur de trois mètres de haut en briques séchées. Au milieu, une cour avec du gravier, sur le côté Sud-Est s'ouvraient des pièces où logeaient Muhammad, ses filles et son épouse Sawda, puis, lorsqu'il eut d'autres épouses, d'autres pièces furent construites. Au Nord un abri fut aménagé, des troncs de palmier sur lesquels reposait un toit en nattes de feuilles de palmier renforcées par du pisé. Dans cette maison, les fidèles, groupés autour du Prophète, feront la prière en commun.

A Médine, Muhammad devient conducteur d'hommes et il interprète les ordres de Dieu, il est à la fois législateur et juge.

Il va réussir à créer une véritable communauté entre les Émigrés, les *Muhâdjirûn*, et les convertis de Yathrib, les *Ansâr*, les Auxiliaires. Il y a alors rupture des liens sociaux et familiaux entre les émigrés et leurs parents restés à La Mekke, qui sont des « incroyants » ; la cohésion tribale est brisée. Pour marquer la communion du nouveau groupe, Muhammad a recours à une coutume préislamique, celle de la fraternisation par le sang.

Contrairement aux usages de l'époque, Muhammad reste à la tête de son groupe et il est reconnu comme chef par les Ansârs de la tribu de Khazradj, auxquels les immigrants auraient dû, selon les usages, s'affilier par des liens de clientèle. L'ensemble constitue une communauté théocratique en dehors de la société contemporaine et régie par la Révélation. Celle-ci prend dès lors une forme et une langue juridique pour régler les problèmes de la vie pratique et définir les obligations rituelles du croyant. Le lien de cette communauté sera la religion et non plus l'esprit de clan.

Dans l'entourage de Muhammad, qui, après la mort de Khadjîdja, avait épousé Sawda bint Zam ʿa qui l'aide à élever ses filles, on craint une emprise du couple Fâtima- ʿAlî et on procède à des alliances matrimoniales politiques. En février 623, on fait épouser à Muhammad ʿA'ishâ, promise par Abû Bakr et qui a une douzaine d'années, puis une troisième co-épouse, Hafsa, fille de ʿUmar et veuve sans enfant de Khumays al-Sahmî ; il épousera aussi plus tard Zaynab b. Djahsh, la femme divorcée de son fils adoptif Zayd. Au début de 624, Fâtima et ʿAlî ont un fils Hasan, un an plus tard naît un second fils Husayn : Muhammad est deux fois grand-père.

Il y a alors à Yathrib, à côté des deux tribus yéménites Awz et Khazradj, trois grandes tribus juives arabisées fort puissantes, les Banû Nadîr, les Banû Qurayza et les Banû Qaynuqâ. Muhammad avait escompté leur conversion, mais elles demeuraient fidèles à leur foi et allaient bientôt se trouver gênées par la prédication du Prophète. Les juifs commencent alors à contester les dons de prophète de Muhammad et rappellent que Dieu jusque-là n'avait parlé aux hommes que par le truchement des juifs. Ceux-ci ne peuvent pas accepter qu'un prophète puisse être Arabe. Muhammad avait déjà fait quelques emprunts cultuels aux juifs pour se les concilier, par exemple le jeûne de Tishrî qui se fit le 10 muharram *(ʿashûra)*, les ablutions, la *salât az-Zuhr* (office de midi) et l'orientation de Jérusalem pour la prière. Muhammad insiste auprès des juifs sur les liens qui, par Abraham, unissent les deux communautés, mais ses interlocuteurs font la sourde oreille et

le Prophète finit par rompre avec eux quinze mois après l'Hégire, à la mi-février 624.
A Médine, commence dès lors une période offensive de la prédication ; la nouvelle religion en tant que religion indépendante va se constituer. En l'an 2 H/624, Muhammad, pour marquer la rupture, change de *qibla*, il se tourne pour la prière vers la Ka 'ba, fondée par Abraham et son fils Ismâ 'îl, ancêtre des Arabes, et fait du Hidjâz le centre de la vraie religion. Ce retour préparait l'avenir en confirmant la valeur du sanctuaire qui attirait les hommages de presque toutes les tribus du Hidjâz et où les premiers musulmans avaient prié à La Mekke. Il introduit le ramadân, mois de jeûne, en souvenir de la Révélation qu'il reçut : on jeûne au cours de ce mois tant que la lumière du jour est perceptible et que l'on peut distinguer un fil blanc d'un fil noir.

Muhammad, suivant la doctrine du hanîfisme, va se poser en restaurateur de la religion originelle d'Abraham, déformée au cours des ans par les juifs et les chrétiens. « Tout être naît musulman », dit une tradition et ce sont les parents qui en font un juif ou un chrétien.
D'autre part la Ka 'ba a été, pour Muhammad, souillée par les idoles, il faut la purifier et pour cela retourner à La Mekke, devenue désormais le pôle d'attraction de la nouvelle religion.

La situation matérielle des Émigrants est difficile à Médine. Les Émigrants n'avaient pas de terre à travailler et ils ne pouvaient aller se louer comme ouvriers chez les juifs : il n'y avait qu'une issue, les razzias et le butin. C'étaient des opérations de pur brigandage, qui n'avaient rien de la guerre sainte. On décide d'attaquer les caravanes de La Mekke et les Nomades, pour avoir quelques revenus et pour gêner l'économie de la grande cité ; ces opérations s'appellent les *maghâzis* – razzias. En mars 624/ramadân de l'an 2, on décide d'intercepter une caravane qurayshite rentrant de Syrie. Les troupes musulmanes ont un effectif de trois cents hommes, elles se dirigent vers Badr au S.-O. de Médine, près des points d'eau, elles rencontrent un millier d'hommes venus de La Mekke au secours de la caravane menée par Abû Sufyân et qui maintenant avait passé la zone dangereuse. Les Qurayshites attaquent avec succès puis sont mis en déroute. La défaite des Mekkois qui laissent des morts et des prisonniers est une perte de prestige pour la grande cité, tandis que ce premier succès sur les incroyants confirme les musulmans dans leur foi et renforce leur position à Yathrib. Le butin certes ne valait pas celui de la caravane, mais son partage suscita bien des jalousies ; on décida de demander des rançons pour le rachat des prisonniers et de répartir ensuite le montant. Alors fut instituée la législation militaire musulmane, selon laquelle un cinquième du butin, le quint *(khums)*, revenait au Prophète et le reste aux combattants. Après la mort du Prophète, le quint sera attribué au chef de la communauté.

La victoire de Badr, qui n'était « que la suite d'une expédition de brigandage tentée par des Émigrants sans ressources », provoqua une crise de fanatisme chez les musulmans qui, n'ayant ni maisons, ni jardins, n'hésitèrent pas pour en acquérir à s'attaquer un mois plus tard aux Banû Qaynuqâ, juifs établis dans l'oasis. Après les avoir bloqués durant quinze jours, ils les laissèrent partir vers le Nord et confisquèrent leurs biens au profit des Émigrants.
Pendant que l'empire byzantin redressait sa situation politique et reprenait certaines des

provinces qui lui avaient été soustraites par le souverain sassanide, personne ne prêtait attention à la nouvelle d'un combat en Arabie entre deux groupes d'Arabes où les moins nombreux, quelque trois cents hommes, avaient battu un millier d'adversaires. Mais, comme le note Berthold Spuler, des combats entre les deux grands empires il ne reste plus de souvenir vivant, tandis que la victoire des trois cents eut pour résultat que, de Rabat à Djakarta et de Kazan à Dakar, des hommes prient aujourd'hui un seul Dieu sous le nom arabe d'Allâh.

Tandis que les razzias continuent, les Qurayshites, évincés de la route caravanière occidentale, organisent une milice de mercenaires africains. Au début de 625, ils songent à venger l'échec de Badr et quelques mois plus tard ils se dirigent au nombre de trois mille vers Yathrib. Muhammad est averti de cette attaque, les musulmans hésitent sur la tactique à suivre : défensive ou offensive, les partisans de l'offensive l'emportent. Ils rencontrent les Mekkois trois fois plus nombreux à Ohod, à quatre km au Nord de Médine. Muhammad est blessé au cours du combat et les gens de La Mekke remportent la victoire, mais ils rentrent chez eux sans exploiter leur succès. Celui-ci aurait été dû, semble-t-il, à une erreur tactique du Prophète. Les morts d'Ohod laissèrent des veuves et des orphelins dont il fallut assurer l'existence, c'est de cette époque que datent les nouvelles capacités successorales des femmes (Cor. IV, Sourate des Femmes, 8 à 18). Rien n'est donc réglé, mais les juifs Banû Nadîr, compromis avec les Qurayshites avec lesquels ils font du commerce, sont assiégés dans Yathrib. Ils se rendent, renoncent à leurs biens et, expulsés de la ville, ils émigrent vers le Nord dans l'oasis de Khaybar et à Adhri'a. En mars 627, poussés par la colonie juive de Khaybar, les Qurayshites décident d'en finir avec Muhammad et ses partisans. Le chef des Mekkois est Abû Sufyân, de la tribu d'Umayya, il a des intelligences à l'intérieur de Yathrib et en particulier avec les juifs Banû Qurayza. Muhammad, prévenu de l'attaque, rassemble ses hommes et décide de ne pas sortir de la ville. Imitant alors un procédé perse, il fait creuser autour de la ville, dépourvue de défenses comme la plupart des cités à cette époque, une tranchée *(khandaq)*, destinée à briser l'élan de la cavalerie ennemie. L'adversaire hésite à passer à l'attaque ; vers le quinzième jour, une tornade providentielle sème le désordre chez les Mekkois qui lèvent précipitamment le siège. Le sort des Banû Qurayza qui avaient joué le rôle d'une cinquième colonne est décidé le jour même : les hommes seront massacrés dans leur quartier où ils résisteront un mois, les femmes et les enfants seront réduits en esclavage.

La « guerre du Fossé » marque la fin de l'opposition médinoise et le début d'une action offensive de l'Islām naissant, qui va partir à la conquête du monde. Poursuivant leurs expéditions, ils prennent les oasis de Dûmat al-Djandal, de Fadak et de Tayma et contrôlent ainsi la route caravanière vers la Syrie.

En dhû'l-qa'da 6/début avril 628, Muhammad décide d'accomplir le pèlerinage de La Mekke. Quinze cents partisans l'accompagnent, les Mekkois interdisent l'accès de leur territoire, c'est alors qu'a lieu la négociation de Hudaybîya : si Muhammad renonce au pèlerinage cette année, il sera autorisé à venir l'année suivante trois jours pour accomplir la *'umra*, le pèlerinage mineur. Cet accord avait l'avantage de reconnaître — de droit — les musulmans. En mai 628, les musulmans attaquent la colonie juive de Khaybar à 150 km

au Nord de Yathrib ; après six semaines de combats, les musulmans sont vainqueurs et s'emparent d'un butin considérable dont une partie prélevée sur son propre lot par le Prophète va constituer un embryon de Trésor public de la communauté *(Bayt al-Mâl)*.

Un accord est intervenu pour le maintien de la paix : les juifs sont autorisés à travailler moyennant la cession de la moitié de leurs récoltes aux musulmans. Ce sera souvent plus tard le montant du prix de la trêve entre les musulmans et leurs adversaires.

En dhû'l-qa'da 7/mars 629, comme convenu, les musulmans accomplissent la *'umra* et rentrent à Yathrib. A La Mekke, grâce à 'Abbâs, l'oncle du Prophète, et à Abû Sufyân, le chef militaire, qui se convertissent, un mouvement favorable à Muhammad s'esquisse. Le Prophète, tout en organisant les structures de sa communauté, cherche à gagner des adeptes au-delà du Hidjâz ; il envoie vers le Nord, en Jordanie, pour établir sa domination sur les Ghassânides qui y résident, une armée de trois mille hommes. Elle est battue à Mu'ta, dans une plaine fertile au Sud de la mer Morte, par les Byzantins en djumâdâ I 8/août-sept. 629. A la fin de cette année, Muhammad à la suite d'un différend avec les Mekkois déclare caduc l'accord de Hudaybiya et marche sur la Ville Sainte ; il y pénètre le 20 ramadân 8/11 janvier 630, une amnistie est proclamée. Muhammad réussit à « gagner les cœurs » et l'ordre est donné de détruire les trois cent soixante idoles de la Ka'ba. L'enceinte du sanctuaire, Haram, est déclarée sacrée. Il affranchit la population de La Mekke, car, la ville ayant été conquise par la force des armes, les habitants étaient considérés comme des prisonniers. Les Mekkois prêtèrent serment d'allégeance *(bay' a)* au Prophète.

Il restait encore à réduire at-Tâ'if, résidence d'été de nombreux Mekkois, où la tribu des Banû Hawâzin s'est convertie, à apaiser certaines tribus bédouines et tenir en respect des adversaires comme al-Aswad, Tulayha et Musaylima. De mars 630 à mars 631, de nombreuses tribus vont se rallier sans pour autant adhérer à l'Islâm, elles paieront alors un tribut ; les accords de conversion stipulent l'observance du versement régulier de l'aumône légale *(zakât)* et des garanties réciproques de respect des conventions. Chaque tribu soumise acceptait de détruire son idole et le sanctuaire de celle-ci. Mais, si le sanctuaire est détruit, l'emplacement conserve pour les fidèles sa valeur sacrée et l'on y construira souvent plus tard une mosquée ou bien on y honorera, dans un oratoire, un saint de l'Islam. Il y a des pourparlers avec les chrétiens de Nadjrân, qui sont placés sous la protection des musulmans ; ils pratiquent librement leur religion et payent tribut suivant un traité dont le texte sera souvent invoqué comme exemple de tolérance.

En dhû'l-hidjdja 9/mars 631, Muhammad délègue Abû Bakr pour présider au pèlerinage à sa place. L'année suivante, malgré un état de santé précaire, le Prophète le dirige lui-même et c'est à cette occasion que seront fixés tous les actes et tous les rites qui constituent le *hadjdj*, comme les « stations » à 'Arafat, Muzdalifa et Mîna, lieux de pèlerinage pré-islamiques. Il faut noter que chaque tribu conservera dans la plaine de 'Arafat la place qu'elle y occupait avant son adhésion à l'Islâm, ainsi que son rang dans la procession entre les sanctuaires et sa place à Mîna pour le sacrifice. Ce dernier pèlerinage s'appellera le pèlerinage de l'Adieu. En safar 11/mai 632, Muhammad tombe malade, le 10 rabi' I/vendredi 5 juin il confie la direction de la prière à Abû Bakr et, trois jours plus tard, le 13

rabi' I II/lundi 8 juin 632, il meurt dans la chambre de 'A'ishâ en lui tenant la main. Yathrib deviendra *Madînat an-Nabî*, la ville du Prophète, ou simplement *Madîna* (Médine).

Muhammad lui-même, à qui l'on accorde l'*isma* prophétique, la grâce divine, n'a jamais accompli de miracles ; le seul miracle que les musulmans lui reconnaissent est l'*i'djâz*, c'est-à-dire « le caractère inimitable et unique du Coran dans son contenu et dans sa forme ».

D'après un hadîth attribué à 'A'ishâ : « Quand le Prophète fut mort, les bédouins apostasièrent, les juifs et les chrétiens redressèrent la tête. Les musulmans furent un troupeau de moutons trempés par la pluie d'une nuit d'hiver. Leur Prophète n'était plus là. Enfin Allâh les rassembla autour d'Abû Bakr[1]. » Le premier calife saura rassurer les Médinois et maintiendra la cohésion de la communauté musulmane.

A la disparition du Prophète, le jeune Islâm apparaît, selon l'expression de Régis Blachère, comme un hanîfisme abrahamique rénové. Rien n'est encore fixé du message de Mahomet : le texte du *Coran* ne sera consigné que plus tard, l'État ne recevra ses structures qu'au cours des années à venir. C'est en se fondant sur l'héritage de Muhammad, épars chez ses disciples, que l'on allait regrouper les traditions et créer la *Sunna*, sur laquelle s'appuiera un Islâm que les siècles allaient modeler.

LE CORAN

Structure du Coran

Le livre sacré de l'Islâm, *al-Qur'ân al-Karîm*, est composé des révélations reçues par Muhammad entre 612 et 632, d'abord à La Mekke, puis à Médine. Il faut noter avant tout une différence fondamentale entre la *Bible* et le *Coran*. La *Bible* est une œuvre collective à laquelle de nombreux auteurs, réputés avoir été inspirés par le Saint-Esprit, ont contribué à des dates différentes, chacun selon ses particularités et s'exprimant dans sa propre langue. Le *Coran*, au contraire, est unique, il a été transmis par un seul homme s'exprimant dans sa langue, l'arabe. Loin d'être une langue morte comme le latin, l'arabe, tout en étant langue liturgique, est la langue vivante de nombreux pays musulmans, quand elle ne constitue pas un élément important des langues comme le turc, le persan, l'urdu, le swahili et même le malais. Pour les musulmans orthodoxes, Muhammad n'a pas composé le Livre, celui-ci lui a été révélé et dicté par l'ange Gabriel. Muhammad récitait les messages divins et son entourage apprenait par cœur les paroles : parfois il les notait sur des matériaux divers au fur et à mesure de la révélation en caractères de type sémitique, sans points diacritiques ni notations de voyelles. Nous connaissons aujourd'hui le nom d'une quarantaine de scribes qui firent office de secrétaires pour fixer le texte.

Dans la présentation de la « Vulgate » coranique d'une vingtaine d'années postérieure à la

1. M. GAUDREFROY-DEMOMBYNES, *Mahomet, p. 225.*

mort du Prophète, la Révélation ne se présente pas dans l'ordre chronologique, mais d'après la longueur décroissante des sourates ou chapitres, eux mêmes composés de versets (*âyât*, mot à mot signes).

Quelle est l'origine de la langue du *Coran ?*

Pour Régis Blachère, cette langue n'a pas pour base le dialecte de La Mekke, mais l'idiome des poésies pré-islamiques, langue en pleine effervescence à l'époque de Muhammad. Cet idiome représentait une *koiné*, comprise sur une aire géographique très étendue et dont l'origine reste encore aujourd'hui mystérieuse. Cette *koiné* poétique était en usage non seulement dans la péninsule Arabique, mais aussi en Syrie-Palestine et en Mésopotamie. Cette langue « moyenne », comprise par les nomades et les sédentaires, n'était donc pas le dialecte hidjazien. D'autres philologues avant R. Blachère avaient mis en doute la théorie musulmane qui faisait sortir l'arabe littéral du dialecte mekkois ; tandis que Nöldeke donnait comme sources de l'arabe la poésie pré-islamique et le *Coran*, Vollers disait que la vulgate coranique avait été rédigée dans un dialecte du Nadjd bien après Muhammad. Henri Fleisch note que les poètes appartenaient à des tribus différentes, qu'ils se rendaient de l'une à l'autre et se servaient de la même langue. D'après lui, les artisans de cette œuvre poétique furent des Arabes du Hidjâz central avec ceux du Nadjd et des pays voisins, y compris ceux de la vallée de l'Euphrate. La question est de savoir quel dialecte a servi de base à la langue de la poésie. Ces poètes auraient forgé une langue moyenne qui se généralisa, se superposa aux dialectes locaux et fut affectée à des usages nobles.

Dans son ensemble, la parole de Dieu fut notée dans la langue de la poésie, avec quelques réminiscences du dialecte mekkois.

Le rôle du *Coran* a été capital dans l'histoire de la langue arabe, du fait surtout du caractère sacré qu'il a donné à l'ancienne langue de la poésie. La langue arabe a d'abord joué, par sa diffusion dans le domaine des conquêtes musulmanes, le rôle de langue liturgique ; puis elle prit la place de langue de culture et de relations, remplaçant dès le VIII[e] siècle dans l'administration les dialectes locaux et les langues étrangères, avant de les supplanter au IX[e] siècle dans le domaine des sciences et des lettres. Ainsi devait-on arriver à une certaine uniformité dans le langage.

Le *Coran* constitue une « unité », un tout, ce qui ne l'empêche pas d'être fort varié, tant pour le contenu que pour la forme. Ce sont ces variétés qui ont incité des orientalistes, depuis 1844, à vouloir ordonner le *Coran* suivant la séquence chronologique des chapitres qui le composent en s'appuyant sur les critères suivants : les allusions du *Coran* à des événements connus, le contenu du texte et le style des révélations. Le dernier en date des classements chronologiques est l'œuvre de Régis Blachère ; il distingue quatre épisodes qu'il subdivise en groupes.

Dans la première période, le premier groupe comprend les sourates dont le thème essentiel est l'appel à la purification, à la charité et à la persévérance. Le second groupe traite du thème de la gestation humaine comme preuve de la Résurrection. Les développements eschatologiques dominent dans les sourates anciennes, notait au début du siècle Tor Andrae, il n'est pas encore question de « l'unicité de Dieu » *(Tawhid).* Ce qui revient sans

cesse, c'est le rappel de la fin du monde et du Jugement Dernier. Allâh est le seigneur d'équité qui assignera à chacun selon ses œuvres le Paradis ou l'Enfer. Dans le troisième groupe, on retrouve des éléments qui tendraient à faire croire à une évolution de l'apostolat de Muhammad ; il y a des répliques aux opposants, le conflit s'engage contre le paganisme. Apparaît alors aussi le thème du châtiment terrestre, qui a frappé dans le passé ceux qui restèrent sourds à la voix des prophètes. Enfin, Régis Blachère réunit dans un quatrième groupe cinq sourates qui sont des textes courts, en forme de credo ou de prières conjuratoires, dont on ne sait à quelle époque ils remontent. Les sourates de cette première période, notamment la sourate LXXXV de la Résurrection *(al-Qiyâma)* et la sourate CIX des Infidèles *(al-Kâfirûn)*, sont composées de versets courts à rime unique et sonore.

La seconde période correspond à l'intensification de l'opposition au Prophète, qui est attaqué, discuté, menacé même. Le polythéisme des bourgeois mekkois s'oppose à l'Islâm naissant et se défend. Le thème essentiel de la prédication devient le dogme de l'unicité de Dieu, les faux dieux honorés à La Mekke sont attaqués. Muhammad va désormais prêcher, il devient l'« Avertisseur » *(mundhir)*, chargé d'annoncer aux polythéistes l'imminence de l'Heure Ultime. Il se place dans la lignée des Prophètes antérieurs, sans pour autant être un surhomme. Les sourates de cette époque affectent la forme d'homélies en trois parties. La première expose des points de doctrine, la deuxième illustre par des exemples le sort réservé aux incrédules, la troisième est la conclusion. A cette période appartiennent la sourate XIX de Marie, la sourate XVIII de la Caverne *(al-Qahf)*, récitée tous les vendredis et qui commémore la résurrection des Sept Dormants d'Ephèse murés vivants qui se sont réveillés trois cents ans plus tard et sont retournés mourir dans la Grotte, et la sourate XXIII des Croyants *(al-Mu'minîn)*.

La troisième période forme la transition avec les révélations reçues à Médine après 622 ; les sourates sont émaillées d'interpellations comme *« Ya ayûha an-nâsu !* O gens ! ô hommes ! ». Muhammad élargit le champ de sa propagande pour toucher les tribus bédouines et les gens d'at-Tâ'if. Il cherche à convertir les impies et les incrédules. Il insiste sur la rétribution selon les œuvres, que nous avons notamment dans sa sourate X de Jonas et la sourate XII de Joseph.

La quatrième période comprend les révélations reçues à Médine : ce sont les deux sourates les plus longues, la sourate II de la Génisse *(al-Baqara)* qui a deux cent quatre-vingt-six versets et la sourate III de 'Imrân, composée de deux cents versets.

Ainsi, suivant le style et le contenu des sourates, on peut déceler dans le *Coran* la courbe de l'expérience religieuse du Prophète.

Muhammad se servait de notions accessibles à son auditoire, et les matériaux employés pour édifier son univers spirituel proviennent du judaïsme et du christianisme ; pour définir certaines influences, il faudrait faire une analyse philologique et comparer la langue théologique du *Coran* avec la langue des Églises chrétiennes de Syrie du VII^e^ siècle. Il faut noter, par exemple, que les descriptions du Paradis dans le *Coran* sont inspirées de celles des prédicateurs chrétiens de Syrie et notamment de saint Éphrem le Syrien (IV^e^ siècle).

Dans la communauté musulmane, tout sera réglé par les révélations du Prophète, et c'est

pourquoi, lorsque cette communauté se développe, on va chercher dans le *Coran* des réponses aux problèmes que soulèvent l'organisation interne de la communauté et le statut de ses membres. On trouve traités dans les sourates médinoises les problèmes de la propriété et des droits du propriétaire. Les problèmes de la famille sont traités dans la sourate IV des Femmes *(an-Nisâ')* et font apparaître une famille du type patriarcal : on y évoque les dispositions du mariage et les obstacles au mariage comme la consanguinité et la fraternité de lait, la question des orphelins, les partages successoraux. La sourate XXIV de la Lumière *(an-Nûr)* traite de l'adultère, des relations sociales, de la conduite des femmes. Bien souvent, en s'appuyant sur les éléments de portée pratique ou juridique, on a considéré que les vingt-quatre sourates révélées à Médine constituaient un embryon de code.

Plus tard, lorsque l'on ne trouvait pas dans le *Coran* de référence pour imposer une décision ou fixer une règle, on se référait à la Sunna, c'est-à-dire l'ensemble des traditions *(hadîth)* recueillies par les compagnons du Prophète, qui devint un principe de jurisprudence ; on eut aussi recours à la biographie du Prophète, la *Sîra*, mais celle-ci ne devait être fixée qu'au IX^e^ siècle.

Les recensions du Coran

La Révélation du *Coran* cesse le 8 juin 632 à la mort de Muhammad. Désormais on ne peut plus interroger le Maître. A ce moment, quelques fidèles seulement connaissent le *Coran* par cœur (les *huffâz*, plur. de *hâfiz*), ils auraient été au nombre de sept, la plupart des fidèles ne connaissant que des fragments plus ou moins longs, car rares furent les sourates révélées d'un trait. Les compagnons étaient mortels, et la Révélation risquait de disparaître avec eux, si l'on ne fixait pas le texte. La première recension fut faite sur ordre du calife Abû Bakr par Zayd b. Thâbit, qui savait écrire et qui passait pour connaître la Révélation par cœur. Zayd aurait recueilli les fragments du *Coran* écrits sur des pierres plates, des tessons, des omoplates de dromadaire ou de mouton, puis il consigna ce qui ne subsistait que dans la mémoire des compagnons qui avaient recueilli la Révélation par fragments sans ordre. Cette recension disparut sans laisser de traces. On a parlé aussi de recensions parallèles, notamment celle de 'Alî, le gendre du Prophète. Des recueils de sourates circulaient, avec de nombreuses variantes dues à des défaillances dans la transmission et au système graphique qui n'était pas très perfectionné.

Il fallait fixer un texte *ne varietur*. Selon une tradition acceptée, c'est à 'Uthmân, le troisième calife, que l'on doit la Vulgate. Une commission, dont fit partie Zayd b. Thâbit, travailla à fixer le texte du *Coran* près de vingt ans après la Révélation. Ce texte, établi en 653, se divise en cent quatorze sourates, classées suivant l'ordre décroissant de la longueur, sauf pour la sourate liminaire, la *Fâtiha*. Il se trouva certes des personnes pour accuser 'Uthmân d'avoir substitué ou retranché certains passages du texte sacré, mais il n'en demeure pas moins qu'il a abouti, après consultation des compagnons et grâce au zèle de Zayd ibn Thâbit, à l'élaboration d'un texte unique et complet, qui allait permettre de sauvegarder l'unité de l'Islâm. Il y eut quatre exemplaires du texte (sept, disent certains)

déposés à La Mekke, à Basra, à Kûfâ et à Damas. Ces volumes, que Régis Blachère appelle des « lectionnaires », donnaient la lecture correcte du texte sacré et guidaient le récitant. Lorsque, trente ans plus tard, l'arabe devint langue officielle dans l'administration sous le règne du calife omeyyade 'Abd al-Malik b. Marwân, il ne pouvait plus y avoir de lectures divergentes du *Coran* et l'on décida de fixer le texte sacré. On doit à al-Hadjdjâdj, gouverneur omeyyade de l'Iraq, une révision de la Vulgate ; on inventa alors une notation des timbres vocaliques et des points diacritiques pour distinguer les lettres identiques en initiales.

Quelle est l'origine de l'écriture arabe ? Pour conserver le texte du *Coran*, il y a eu individualisation d'un type original d'écriture sémitique et, grâce à l'expansion de la religion nouvelle, ce type d'écriture devait connaître une vogue rapide, non sans subir au cours de près de quatorze siècles une évolution multiforme. Jusqu'à une date récente, on a soutenu que les écritures des quatre plus anciennes inscriptions en langue arabe dérivaient du nabatéen cursif ; en 1964, l'abbé Jean Starcky a proposé une autre solution.

Après une étude comparative détaillée de l'écriture nabatéenne, de la cursive syriaque et des inscriptions arabes primitives, il conclut à une relation entre le syriaque et l'arabe, car l'écriture arabe comme la syriaque est posée sur une ligne horizontale, tandis que les caractères nabatéens sont suspendus verticalement à cette ligne. L'évolution eut lieu entre 328 et 512 et aboutit à l'écriture dite « coufique », qui longtemps servira à calligraphier le *Coran*.

LES OBLIGATIONS RITUELLES DU CROYANT ('IBÂDÂT)

L'Islâm, c'est la soumission et l'abandon à Dieu, et Abraham qui se soumit à la volonté divine est le premier musulman. Accepter l'Islâm, c'était au début reconnaître le caractère prophétique de Muhammad *(shahâda)*, faire la prière *(salât)* et verser l'aumône légale *(zakât)* ; puis vinrent s'ajouter le jeûne durant le mois de ramadân *(sawm)* et le pèlerinage *(hadjdj)*.

Les cinq obligations de l'*Islâm*, les *'ibâdât*, issues du *Coran* n'ont d'autre but que de satisfaire aux prescriptions divines et de remercier Allâh, en répétant les paroles qu'Il a bien voulu dicter à son Prophète Muhammad. Ces obligations constituent les cinq piliers *(arkân)* de l'Islâm. En suivant les pratiques religieuses et sociales enseignées par le Prophète, le croyant *(mu'min)* est *muslim*, il suit la religion de la Vérité *(Dîn al-Haqq)*.

Le credo

La première des obligations personnelles est la *shahâda* : c'est le témoignage rendu par la parole à Dieu et à Muhammad, le terme désigne la profession de foi islamique ainsi que le témoignage canonique des musulmans devant les tribunaux. La *shahâda* se compose de deux parties. La première, *lâ ilah illâ Allâh*, « il n'y a point de divinité si ce n'est Dieu », est

une adhésion au monothéisme ; la seconde, *wa Muhammad rasûl Illâh,* « et Muhammad est l'Envoyé de Dieu », affirme la mission prophétique de Muhammad et scelle l'appartenance à l'Islâm. La raison d'être de l'homme est de témoigner de Dieu et de son unicité *(at-Tawhîd)* ; c'est, comme le note Louis Gardet, une foi-témoignage par laquelle le musulman réalise son *ego,* selon l'expression de `Azîz Lahbabî.

La prière

Le croyant a le devoir de rendre hommage à Dieu, de célébrer Ses louanges, de reconnaître Sa souveraineté, d'implorer Son pardon pour les péchés commis et de Lui demander Ses grâces et Ses bénédictions. Ce devoir est assuré quotidiennement par la seconde obligation, la *salât,* prière rituelle ou office cultuel, qui obéit à des règles fixes pour sa préparation, pour le choix des textes récités, les moments déterminés et les attitudes des orants. La prière individuelle est un acte d'adoration privée et spontanée, tandis que la prière en groupe est une manifestation cultuelle collective qui, le vendredi, devient, avec la *khutba,* un acte officiel et public. Pour se faire une idée exacte de son importance, il faudrait savoir ce qu'elle représente pour un musulman. La *salât* est une affaire de cœur ayant une valeur purificatrice, dont le but le plus élevé est d'arriver, à l'aide de l'humilité, à se perdre dans la divinité.

Le musulman qui veut suivre les prescriptions de la loi religieuse est tenu à cinq prières quotidiennes ; chacune porte le nom du moment du jour auquel elle doit être faite : la prière de l'aube, *Salât as-Subh,* ou *al-Fadjr ;* la prière du milieu du jour, *S. az-Zuhr ;* la prière de l'après-midi, *S. al- `asr* ; la prière du coucher, *S. al-maghrib* ; et la prière du soir, *S. al- `ishâ'.* Le rythme de la liturgie est un rythme cosmique chez les musulmans comme chez les chrétiens. On ignore à quelle date précise ce nombre fut fixé ; si l'on en croit les traditions, ce serait après la mort de Mahomet.

Chacune des prières est précédée de l'appel *(adhân),* que le muezzin, qui fut institué par le Prophète, psalmodie du haut d'une terrasse ou d'un balconnet quand il ne dispose pas d'un minaret. Alors le fidèle, adulte et sain d'esprit, doit se mettre en état de pureté rituelle par des ablutions variables selon le degré d'impureté. Lorsqu'il pénètre dans la mosquée en vêtement décent, il doit avoir un couvre-chef et être déchaussé en souvenir de l'épisode de Moïse dans le Buisson ardent (*Cor,* XX. 12).

L'Islâm impose des purifications légales minutieusement réglées. En Islâm comme dans les deux autres communautés monothéistes, l'eau est associée à l'idée de purification. « Ce rite, dit Henri Massé, a été probablement emprunté aux Juifs de Médine. » L'ablution sera partielle : *wudû',* ou totale : *ghusl.* Les petites ablutions comprennent le lavage du visage, des mains et avant-bras, les mains mouillées sont portées à la tête, le rinçage de la bouche et du nez, le lavage des pieds. A défaut d'eau, l'ablution mineure peut se faire avec du sable, c'est la « lustration pulvérale ». L'ablution majeure se fait exclusivement à l'eau, d'où la fréquente présence d'un bain public *(hammâm)* près de la mosquée.

Pendant la *salât,* le visage doit être tourné vers la *qibla,* c'est-à-dire en direction de La Mekke, indiquée par le *mihrab,* généralement en forme de niche dans le mur de fond des

sanctuaires. Au début de l'Hégire (622), les musulmans, comme les juifs, priaient tournés vers Jérusalem, mais dès la deuxième année on prit l'orientation de La Mekke. La *salât* comprend trois attitudes : la position debout *(qiyam)*, l'inclination profonde *(rukû ')* et la prosternation *(sudjûd)*. Elle est constituée par un ensemble de gestes et de paroles, avec quelques variantes selon les écoles juridiques. Ces éléments sont : un préliminaire qui est la formulation, à voix basse ou haute, de la *nîya*, ou intention, la formulation du *takbîr* : *Allâhu akbar*, « Dieu est très grand », qui établit l'état sacralisé et l'appel à la miséricorde de Dieu qui pardonne *(tawwâb)* (*Cor*, CX, 3). Le corps de ce que Louis Gardet appelle l'office se compose de deux, trois ou quatre *rak 'a* ou flexions du corps, paume des mains à la hauteur des genoux, et d'un ensemble de gestes et de paroles. Chaque *rak' a* comprend d'abord la récitation de la *Fâtiha*, la sourate liminaire, une inclination du buste, les mains touchant les genoux, puis reprise de la station droite avec les mains levées et oraison jaculatoire, courte et fervente prière, une prosternation, le front touchant la terre *(sudjûd)* suivie d'une position mi-assise sur les talons, mi-agenouillée *(djulûs)*, puis un second *sudjûd*, le tout scandé d'oraisons.

A la fin de la *salât*, en position assise sur les talons, le fidèle prononce la *shahâda* et une prière de bénédiction sur le Prophète, il salue les croyants et termine par la formule *as-salâm 'alaikum wa rahmat Allâh*, « La paix (soit) sur vous et la miséricorde de Dieu », prononcée deux fois en tournant d'abord la tête à droite puis à gauche.

La prière peut se faire en n'importe quel lieu, sauf sur une tombe ou dans des endroits souillés, comme les abattoirs. Le lieu choisi sera sacralisé et délimité par une natte ou un tapis *(sadjdjâda)*. Le musulman peut prier seul, mais il est recommandé, quand cela est possible, de se réunir dans un endroit approprié, qui est la mosquée *(masdjid)*. Les croyants s'y réunissent pour prier, pour entendre la lecture du Livre Saint et pour recevoir l'instruction religieuse. Pour la prière, les fidèles se disposent en rangées parallèles au mur de *qibla*, précédés par l'imâm dont ils suivent tous les gestes. Du fait qu'il n'y a pas de clergé en Islâm, tout musulman qui est reconnu apte par sa piété et sa science peut remplir la fonction d'imâm. Cette fonction est généralement réservée au chef de la communauté locale.

Une fois par semaine, le vendredi à midi à la *salât az-Zuhr*, la prière prend une importance particulière, faite en communauté dans la Grande Mosquée *(djâmi ')*, elle a une portée sociale car elle est un acte de la *ummat an-Nabî*, la communauté du Prophète manifeste alors son unité. Ce jour-là, la *salât* est accompagnée d'un prône *(khutba)*, prononcé du haut de la chaire *(minbar)* avec mention de l'imâm suprême, qui était en principe le calife ; cette mention est un acte d'allégeance politique.

La prière du vendredi est pratiquement obligatoire, comme sont obligatoires les prières aux deux grandes fêtes musulmanes, qui sont la commémoration du sacrifice d'Abraham *('Id al-Adhâ* ou *'Id al-Kabir)* et la rupture du jeûne de ramadân *('Id al-Fitr* ou *'Id as-Saghîr)*, prières qui ont lieu en plein air au *musalla*.

La prière pour les morts, *Salât al-Djinâza*, se fait, lors de l'enterrement, à la tête de la civière si c'est un homme et près des pieds si c'est une femme. C'est une prière pour autrui,

elle invoque l'intercession des anges, afin qu'ils demandent le pardon de Dieu pour le défunt. Mais le jour du Jugement, l'homme se trouvera seul en face du Juge inexorable.

Il existe des prières surérogatoires, telles la prière nocturne et celles des veillées du ramadân, ou des prières spéciales pour demander la pluie ou la réalisation d'un vœu.
Selon la tradition, toute *salât* doit s'accomplir avec une intention pure énoncée au début et dans un constant recueillement. La fidèle observance des cinq prières quotidiennes assure, d'après les *hadîth*-s, l'entrée au Paradis.

A côté de la *salât*, il existe des prières individuelles vocales ou mentales, oraisons ou invocations ; on les désigne par le terme de *da`awâ*. Il convient aussi de signaler le *dhikr*, qui est la remémoration intériorisée de Dieu, puis la répétition inlassable d'une oraison jaculatoire. Il existe un *dhikr* solitaire et un *dhikr* collectif.

L'aumône légale

La troisième obligation est la *zakât*, ou aumône légale, à laquelle les musulmans sont assujettis à partir d'un minimum imposable, le *nisâb*. Le terme est emprunté à la langue judéo-araméenne, *zâkût*. Cette aumône est désignée dans le *Coran* tantôt par *zakât* et tantôt par *sadaqa*. Le terme *sadaqa* évoque l'idée de justice (*Coran*, IX, 103) ; aussi désigne-t-elle bientôt l'aumône volontaire, manifestation spontanée de la charité, tandis que la *zakât* est l'aumône prescrite à caractère rituel. L'obligation de l'aumône légale s'ouvre sur les vertus de bienfaisance et d'entraide : se dépouiller de ses biens pour venir en aide à un malheureux ou à la communauté est une œuvre pie qui rachète les péchés. La pratique de la bienfaisance est une des vertus essentielles du vrai croyant ; c'est pourquoi payer la *zakât* purifie le musulman (*Coran*, III, 86), elle vaudra au fidèle une récompense dans l'au-delà (*Coran*, IX, 122).

La *zakât* fut prescrite dès le début de la prédication de Muhammad. A Médine elle était, avec le tribut des populations soumises, la source essentielle des revenus de la communauté musulmane. Sous Abû Bakr, la *zakât* perdit son caractère charitable pour devenir une véritable taxe institutionnelle à caractère social ne devant servir qu'aux musulmans. Elle devait être la seule contribution directe versée par les musulmans, mais assez vite s'y ajoutera l'impôt foncier, le *kharâdj*. Le taux de la *zakât* fut fixé généralement au dixième des revenus, payable en principe en nature, mais réglé le plus souvent en numéraire. Elle porte sur des éléments déterminés de la fortune : sur le bétail au pâturage — le taux est alors proportionnel à l'importance et à la composition des troupeaux (camelins, bovins, ovins, caprins) ; sur les produits du sol comme les arbres fruitiers, dattiers ou vignes ; on prélève sur les céréales du dixième au vingtième selon les conditions de culture ; la *zakât* prend l'appellation non coranique de *'ushr* (dime) bien que le prélèvement ne soit pas toujours du dixième. Sur l'or et l'argent, sur les métaux rares et les pierres précieuses, sur les transactions et les bénéfices commerciaux et sur les gains en général, les prélèvements sont variables ; sur les « trésors enfouis », le prélèvement est du cinquième ou quint *(khums)*. Il est à noter que les parures d'or et d'argent ne sont pas imposables.

Pour la perception des recettes fiscales, Muhammad envoyait un *'âmil*, à la fois missionnaire et imâm, collecter le tribut et la *zakât*. Les huit catégories des ayants droit à la *zakât* sont déterminés par le *Coran* (IX, 60) : « Les « aumônes » sont seulement pour les Besogneux, les Pauvres, ceux œuvrant pour elles, ceux dont les cœurs sont ralliés, ainsi que pour les esclaves, pour les débiteurs, pour la lutte dans le Chemin d'Allâh et pour le Voyageur. » Au cours de l'histoire, bien souvent il y aura des mises en garde contre les *mukûs*, taxes abusives prélevées par le pouvoir, abolies à l'avènement de tel prince, mais parfois rétablies par lui-même ou son successeur. Il est intéressant de noter avec Louis Gardet que « par les institutions de l'aumône légale *(zakât, sadaqa)* et des biens de mainmorte à usage pieux *(waqf)*, le droit traditionnel subordonne l'usage de la propriété privée au bien général de la Cité ». Tout ce dont un homme dispose lui a été prêté par le Créateur à qui seul appartient la terre et tout ce qu'elle contient.

Le jeûne

Quatrième obligation rituelle, le jeûne *(sawm)* est une pratique d'origine judéo-chrétienne, connue chez les Arabes de l'époque anté-islamique. Au début du séjour des musulmans à Médine, Muhammad aurait institué le jeûne des dix premiers jours du mois de muharram, le jeûne de *'Ashûra*, qui correspond au jeûne juif de Tishri, commémorant le passage de la mer Rouge et le châtiment des gens du Pharaon. Après la bataille de Badr (624), Muhammad décide de rompre avec les juifs, il remplace le jeûne de la première décade de l'année par un jeûne diurne d'un mois. Le mois choisi fut celui de ramadân, neuvième mois de l'année hégirienne, mais déjà considéré comme sacré à l'époque du paganisme ; ce choix fut fait en hommage au *Coran*, car il perpétue le souvenir du mois de la Révélation. Le mois de ramadân débute lorsque deux témoins ont vu apparaître le premier croissant de lune, qui marque la fin du mois de sha 'bân ; le cadi annonce la nouvelle, qu'un signal sonore fait connaître à la population. A l'époque de l'institution de ce jeûne, le mois de ramadân, dont la racine *r m d* évoque une idée de chaleur, ne se déplaçait pas, car on pratiquait alors, suivant l'usage chaldéen, le mois intercalaire dans l'année lunaire, et on avait ainsi tous les trois ans une année de treize mois. Le but de ce jeûne est de permettre au croyant de dompter ses passions et d'expier ses fautes. Ce jeûne est une manifestation du *djihâd* majeur, qui permet de se vaincre soi-même.

Les prescriptions qui forment les bases de la réglementation du jeûne sont exposées dans la sourate II (v. 179-181) : c'est un jeûne qui se déroule, selon le rituel juif, d'un coucher du soleil à l'autre. « Mangez et buvez jusqu'à ce que se distingue pour vous le fil blanc du fil noir à l'aube. Ensuite faites jeûne complet jusqu'à la nuit », dit le *Coran* (II, 183). Chacun de ces moments est annoncé aux croyants par le muezzin, ou par un signal sonore, ou encore par des lumières aux minarets. Avant chaque aube, le croyant doit exprimer l'intention *(nîya)* de jeûner ; il lui est alors interdit de manger, de boire, de fumer ou d'instiller quoi que ce soit dans son corps, ces ingestions *(muftirât)* rompant le jeûne.

Ghazzâlî dans *Le livre des mystères du jeûne (Kitâb Asrâr as-Sawm)* enseigne qu'en ramadân il ne faut pas dormir durant le jour, qu'il faut rester sobre la nuit, et ni manger ni

boire avec avidité dès le coucher du soleil. Le croyant doit, le soir, prendre un repas léger *(fatur)* pour rompre le jeûne et, avant l'aube, absorber un autre repas frugal *(sahur)*. Le mois de ramadân est un mois d'épreuve, d'exaltation de la foi ; il provoque par l'anomalie de l'existence matérielle un ébranlement psychique. Après l'abstinence diurne, pour beaucoup, la détente est une compensation une fois le soleil couché. C'est pourquoi ce mois apparaît comme une période dominée par les réjouissances plutôt que par la contrition. La Nuit de la Destinée, *Laylat al-Qadar*, nuit du 26 au 27 ramadân, à laquelle est consacrée la Sourate XCVII, est particulièrement solennelle. On la passe à réciter le *Coran* dans les mosquées, tout est illuminé en ville et chacun achète les cadeaux qu'il donnera le jour de la fête. La fin du jeûne est annoncée à l'apparition du nouveau croissant de lune marquant le 1er shawwâl, c'est le *'Id al-Fitr* ou *'Id as-Saghir*, à cette occasion on pratique la *zakât al-fitr*, qui est acquittée en nature pour les pauvres et les besogneux. Elle consiste en une distribution de nourriture et de vêtements neufs. Le premier des trois jours de fête est consacré à la visite des cimetières. Le devoir du jeûne, qui dure tout le mois de ramadân, incombe à chaque croyant, mais garde un caractère collectif. Le jeûne est une véritable profession de foi. C'est un témoignage de solidarité, le sentiment de fraternité de la *umma* est alors ravivé ; à l'élan mystique s'ajoute la joie commune, la fierté d'appartenir à la communauté musulmane.

Le jeûne est obligatoire pour tout croyant en ramadân, mais des dispenses existent pour les malades et les voyageurs, qui feront plus tard des jeûnes de remplacement. Le jeûne est obligatoire aussi à la suite d'un vœu ou d'une expiation mineure ou majeure. Il existe des jeûnes volontaires, le lundi et le jeudi, le jour de 'Arafa, six jours au mois de shawwâl qui est le dixième mois lunaire, mais il est interdit de jeûner le jour du Sacrifice *('Id al-Kabîr)* et le jour de la Rupture du Jeûne *('Id as Saghîr)*.

Le pèlerinage

La cinquième obligation rituelle est le *hadjdj*. Le pèlerinage à La Mekke est un élément fondamental de l'Islâm imposé par le *Coran* (III, 91) qui lui consacre une sourate particulière (la XXIIe). Le dernier acte solennel du Prophète en l'an 10 H/632 fut le pèlerinage que l'on appela plus tard le pèlerinage de l'Adieu. Les rites du pèlerinage fixés par le *Coran* (XXII, 25-37) et par les traditions *(hadîth)* sont des pratiques religieuses anciennes reprises et purifiées.

Tout musulman adulte et sain d'esprit devrait l'accomplir au moins une fois dans sa vie, mais beaucoup de musulmans faute de moyens meurent sans être venus à La Mekke. Certains font le pèlerinage par personne interposée, car il est permis de se faire remplacer par un mandataire. Ce pèlerinage à La Mekke *(Umm al-Qurra)* est pour le musulman la commémoration du sacrifice d'Abraham. Il y a deux variétés de pèlerinage : la *'umra* ou petit pèlerinage réduit à la visite de la Ka'ba et centré sur la Pierre Noire ; c'est un acte de piété individuelle qui peut s'accomplir à n'importe quel moment de l'année, souvent il se fait avant ou après le *hadjdj*, qui est le pèlerinage abrahamique à caractère collectif dont le point culminant est la station au mont 'Arafa.

A l'entrée du territoire sacré constitué par les environs de La Mekke et interdit *(haram)* sous peine de mort à tout non-musulman, le pèlerin se sacralise. Les rites de l'*ihrâm* (sacralisation) comportent, en plus de l'énoncé de l'intention *(nîya)* et des ablutions, un changement complet de vêtement, qui porte aussi le nom d'*ihrâm*, s'accompagnant de l'énoncé de la *talbiya*, répétition du cri *Labbaika yâ Rabbi*, Me voici à toi, ô mon Maître !

L'*ihrâm* se compose de deux pièces d'étoffe, chacune d'un seul tenant, sans couture : l'*izâr* qui couvre le corps de la ceinture aux genoux et le *ridâ'* qui couvre l'épaule gauche et passe sous l'aisselle droite. C'est le seul vêtement de la *'umra* et du *hadjdj*, il est le même pour tous, en coton blanc. La tête doit rester nue.

Les rites de l'*ihrâm* sont des rites de purification d'origine païenne ; le changement de vêtements influe sur l'état psychique du pèlerin qui se rend à la Ka 'ba dans un état nouveau de pureté.

Rappelons que la ville de La Mekke est située dans le creux d'une vallée, environnée de montagnes. A l'endroit le plus bas de la ville se trouve la Ka 'ba, le puits sacré de Zamzam, où Agar put désaltérer son fils Ismâ 'îl, et le *maqâm Ibrâhim*, pierre sur laquelle Abraham serait monté. Une vaste mosquée, dont la cour mesure 164 m sur 108 m, renferme le puits et la Ka 'ba. Cette dernière est un édifice de forme cubique de 10 m sur 12 m de base et de 15 m de haut ; dans l'angle oriental se trouve encastrée la Pierre Noire, qui fut brisée par les Qarmates au IX^e^ siècle. D'après la tradition, la Ka 'ba fut bâtie assise par assise par Abraham avec l'aide de son fils Ismâ 'îl et, comme il manquait une pierre d'angle pour parachever l'édifice, l'ange Gabriel apporta une pierre blanche qui devint noire, car elle porte, dit-on, la souillure des péchés des hommes.

La Ka 'ba, qui est pour l'Islâm le centre du monde, vers laquelle les fidèles se tournent pour prier, est toujours couverte d'une *kiswa*, sorte de housse d'étoffe noire brodée d'or, sauf durant le pèlerinage où la housse est blanche. Le pèlerin, vêtu de l'*ihrâm*, entre dans la mosquée de la Ka 'ba *(masdjid al haram)* et va baiser la Pierre Noire, puis, sur une piste circulaire dite *matâf*, il va effectuer sept fois le rite circumambulatoire du *tawâf*, course d'un parcours total d'environ quatorze cents mètres autour de la Ka 'ba dans le sens contraire des aiguilles d'une montre et avec un arrêt à chaque tour pour baiser ou toucher la Pierre. Le *tawâf* est suivi du *sa 'y*, constitué par les sept courses entre Safâ et Marwa, deux collines situées non loin de la mosquée, à une distance de quatre cents mètres l'une de l'autre. Le *sa 'y* commémore les courses de Agar à la recherche d'une source pour donner à boire à Ismâ 'îl.

Ces rites, qui constituent la *'umra*, préparent le pèlerinage majeur, ou *hadjdj* à proprement parler, qui commence ensuite. Il débute le 7 dhû'l-hidjdja par une harangue *(khutba)*, prononcée par le cadi de La Mekke du haut du minbar placé à côté de la Ka 'ba. Le 8, les pèlerins se rendent dans la vallée de Mina à douze km de La Mekke ; on y vénère les lieux saints rattachés par la tradition au culte abrahamique. On doit y passer la nuit du 8 au 9 dhû'l-hidjdja. La grande cérémonie du *hadjdj* est celle du 9. Après la prière de midi, la masse s'ébranle vers la station *(wuqûf)* du mont 'Arafa à vingt et un km à l'Est de La Mekke. La station se trouve dans la plaine de 'Arafa, hors du territoire sacré, entourée

d'un amphithéâtre de montagnes. La cérémonie a lieu du déclin du soleil jusqu'au coucher. C'est le moment culminant du pèlerinage ; le fidèle reste debout et participe au recueillement en commun de l'heure de midi à celle du coucher du soleil ; puis, suivant un rite anté-islamique, il se rend en courant *(ifâda)* à Muzdalifa où il passe la nuit du 9 au 10 en prière.

Avant le lever du soleil du 10, on part en foule, au pas de course, pour Mina, où sera accompli le premier groupe de rites de désacralisation *(tahallûl)*, qui sont la lapidation *(djamra)*, le sacrifice rituel d'un animal *(adhâ)* et le sacrifice de la chevelure *(halq)*.

Pour accomplir le rite de la lapidation le pèlerin traverse Mina et procède au jet de pierres à l'extrémité occidentale de la gorge par laquelle on sort de cette agglomération ; c'est le rite de la *djamrat al-ʿaqaba*. Contre chacun des trois tas de pierres *(djamra)* qui se trouvent en ce site, on lance sept cailloux ramassés la veille à Muzdalifa, le troisième tas, le plus grand, représente ash-Shaytân (le Diable), c'est une survivance du rite de la lapidation du démon.

Après la cérémonie de la lapidation, on procède à Mina au sacrifice *(adhâ* ou *qurbân)*, qui est un rappel direct du sacrifice d'Abraham. Les victimes sont des dromadaires, des bœufs, surtout des ovins et des caprins ; elles sont égorgées rituellement à même la terre, sans qu'il y ait pour ce rite d'emplacement spécial ni autel, ni pierre de sacrifice. En ce même jour, en union avec le geste des pèlerins, de nombreux moutons sont égorgés à travers tout le *dâr al-Islâm*. C'est la grande fête du calendrier musulman : le 10 dhû'l hidjdja, le *ʿId al-Kabîr* dont la célébration se poursuit les trois jours suivants.

La troisième cérémonie qui doit se passer à Mina est le sacrifice de la chevelure *(halq)*, qui n'est souvent seulement qu'un raccourcissement *(taqsîr)* des cheveux ; ce rite comprend aussi la taille des ongles. Il s'agit du don symbolique de la personne du fidèle à Allâh. Cheveux et ongles doivent être enterrés sur place.

Le pèlerin termine son pèlerinage par une visite à la Kaʿba, où il effectue le *tawâf al-ifâda*, qui le libère du tabou sexuel. Désormais le fidèle a retrouvé l'état profane *(halâl)*. Il revient chez lui, lavé de ses péchés et confirmé dans sa foi.

Le pèlerinage marque un renouvellement, il purifie le croyant, le confirme dans sa foi et lui assure le pardon de toutes ses fautes. A travers les siècles, le pèlerinage de La Mekke restera aussi une manifestation économique, sociale et politique de l'unité islamique : il est un signe de la solidarité qui lie entre eux tous les musulmans.

Certains docteurs de l'Islâm considèrent comme sixième pilier *(rukn)* de la foi le *djihâd*, mais celui-ci ne sera jamais compté au nombre des obligations rituelles *(ʿibâdât)* du croyant. Il sera une obligation de la communauté musulmane. Conçu par certains docteurs comme un effort sur soi-même en vue du perfectionnement moral et religieux, le *djihâd* doit stimuler la conscience religieuse de la *umma*, l'appel au *djihâd* sera toujours un appel à l'unité. Lutte contre les forces du mal, unité et conquête ou reconquête, tels en sont les éléments moteurs. Dans la doctrine classique, le *djihâd* consiste dans l'action armée en vue de l'expansion de l'Islâm. Le concept de *djihâd* repose sur la distinction fondamentale du monde en « terre d'Islâm » *(dâr al-Islâm)* et en « territoire de guerre » *(dâr al-harb)* qui en

droit appartient à l'Islâm et où il faut imposer celui-ci dès que la situation le permet. Considéré au début comme un moyen défensif, la guerre devint, dès l'arrivée de Muhammad à Médine, un instrument de propagande par son effet de conversion, un moyen d'accroître le nombre des croyants ; avec les conquêtes, elle sera un moyen d'assurer la sécurité de la communauté et de l'enrichir grâce au butin *(fay')*. L'action armée sera menée en vue de l'expansion de l'Islâm et éventuellement de sa défense, défense qui justifie des combats au sein même du *dâr al-Islâm* pour ramener dans le droit chemin de l'orthodoxie sunnite des croyants égarés. Toute guerre menée contre des non-musulmans n'est pas obligatoirement considérée comme un *djihâd*, notamment lorsque le motif en est la recherche du butin ou l'assouvissement d'ambitions personnelles de conquête.

La guerre contre l'Infidèle a un caractère différent selon qu'elle est défensive ou offensive : dans le premier cas le *djihâd* est une obligation individuelle *(fard 'ayn)*, et dans le second l'obligation est collective *(fard kifâya)*. Tout participant à la guerre *(mudjâhid)* qui tombe au combat est un martyr *(shahid)*, dont les fautes sont effacées et qui, selon la croyance populaire, accède au Paradis. Le *djihâd* offensif ne s'impose que lorsque les circonstances sont favorables et de nature à faire espérer la victoire. L'état permanent de « guerre sainte » n'empêche pas la conclusion de trêves pour des durées limitées en contrepartie du versement par l'ennemi d'un certain tribut, lorsque tel paraît l'intérêt du moment.

L'esprit du *djihâd* variera selon le temps, les lieux et le milieu, mais il y aura toujours à la base un antagonisme idéologique, qui ne cessera que lorsque l'Islâm sera maître de toute la partie non musulmane de la terre. C'est à partir de l'aspect militaire, qui évolue avec le temps, que les Occidentaux ont traduit *djihâd* par « Guerre Sainte ».

La notion centrale reste l'effort de la communauté pour continuer à faire régner et étendre sur terre « les droits de Dieu et des hommes » prescrits par le *Coran*. C'est l'effort par excellence, l'affirmation par l'Islâm d'une prétention à caractère universel de la religion musulmane orthodoxe.

Institut du monde arabe

Chapitre 3

LES CALIFES RÂSHIDÛN ET LA PREMIÈRE EXPANSION DE L'ISLÂM

Institut kurde de Paris

LE CALIFAT D'ABÛ BAKR

Muhammad meurt à Médine en rabi` II/ juin 632 sans héritier mâle ; parmi ses filles, seule Fâtima, femme de `Alî, lui survit. Les obsèques eurent lieu, selon l'usage, quelques heures après le décès, en présence des seuls membres de la famille et furent présidées par `Alî. Rien n'est prévu pour sa succession, ni dans le *Coran*, ni dans la Sunna. La souveraineté n'étant pas héréditaire chez les Arabes, le problème de la succession est à régler. Deux groupes entrent en conflit : les partisans médinois, ou Ansârs, et les Mekkois convertis qui ont suivi le Prophète, ou Muhâdjirûn. Parmi ces derniers, il faut distinguer les « légitimistes », qui considèrent que le pouvoir doit revenir à `Alî, cousin du Prophète et mari de sa fille, et les Qurayshites, groupés derrière Abû Sufyân, qui fut longtemps adversaire de Muhammad avant d'adhérer à l'Islâm.

Ayant appris la nouvelle de la mort du Prophète, un clan d'Ansârs médinois se réunit et s'apprête à porter au pouvoir l'un des leurs — ce qui montre l'opposition des Ansârs à la politique de Muhammad à l'égard des nouveaux convertis Qurayshites. Les Ansârs

demandent que leurs représentants soient traités sur le pied d'égalité avec les Qurayshites, ils proposent deux émirs à la tête de la communauté : un ansâr et un qurayshite. Les Qurayshites ne veulent pas céder et vont chercher à porter l'un des leurs au pouvoir.

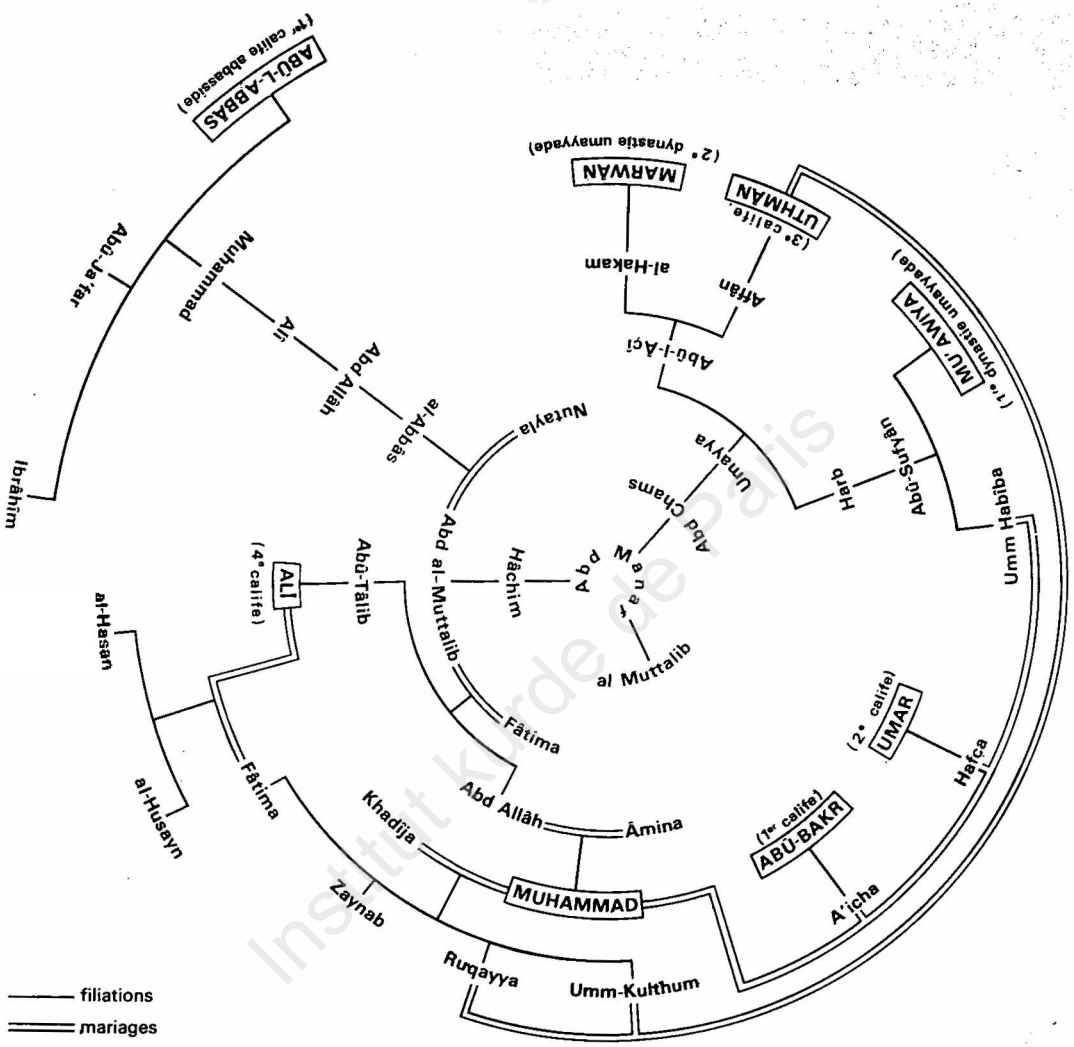
Le chef sera celui qui se montrera le plus énergique face à la famille du Prophète, à ʿAlî et aux siens. En fait, les fidèles les plus intimes du Prophète, Abû Bakr, ʿUmar et ʿUbayda, qui sont du parti des Muhâdjirûn, ne veulent pas que le pouvoir leur échappe : Abû Bakr, le plus proche des compagnons et beau-père du Prophète par sa fille ʿA'isha, l'épouse préférée de Muhammad, reçoit la *bayʿa*, hommage de la communauté et reconnaissance de son autorité. C'est un acte consensuel. Il avait dirigé le pèlerinage l'année précédente et Muhammad au cours de sa dernière maladie l'avait chargé de diriger la prière. Il prend alors le titre de *khalîfa rasûl Illâh*, c'est-à-dire le successeur, le remplaçant, le vicaire de l'Envoyé de Dieu ; il a toutes les fonctions de Muhammad à l'exclusion du rôle prophétique et spirituel. Pendant plusieurs mois, ʿAlî, ʿAbbâs et leurs partisans refusèrent de reconnaître Abû Bakr et d'assister aux cérémonies où il apparaissait au premier rang. Son califat ne dura que deux ans, jusqu'en 13/634, et fut marqué par la *ridda* ou « apostasie », mouvement politique et religieux d'opposition. La situation générale dans la péninsule Arabique était bien trouble déjà avant la mort de Muhammad. Le Prophète disparu, la révolte devint ouverte : partout se manifestent des mouvements séparatistes.

Si un tiers de la péninsule avait adhéré à l'Islâm du vivant de Muhammad, souvent du bout des lèvres seulement, beaucoup de tribus contestaient la primauté de Médine et refusaient de payer la *zakât* ou aumône légale, certains acceptaient le pouvoir politique de Médine avec des restrictions provoquées par la jalousie, d'autres tribus enfin reconnaissaient la suprématie de Médine et lui versaient tribut, mais conservaient leurs religions propres : polythéisme, hanifisme ou christianisme. Il y avait aussi des tribus qui ne subissaient pas l'influence de Médine et n'avaient même aucune idée de l'Islâm.

D'après Caetani, on peut, à la mort de Muhammad, grouper les tribus en quatre catégories :

1. Les tribus soumises directement à la communauté médino-mekkoise, converties à l'Islâm. Elles se trouvaient dans les environs de Médine et de La Mekke.
2. Les tribus de l'Arabie centrale qui subissaient une forte pression des croyants, mais avaient de puissants noyaux opposés à l'obéissance à Médine.
3. Les tribus sur lesquelles commençait seulement à se faire sentir l'influence des croyants. Les musulmans *(muslimûn)* n'y étaient qu'une minorité.
4. Les tribus conservant leur indépendance politique et idéologique, surtout les *hunafâ'* (sing. *hanîf*) dans la Yamâma, au Yémen et dans le Hadramawt. Enfin restaient à l'écart des croyants, les tribus largement christianisées comme les Banû Kalb (Kalbites), les Ghassânides, les Banû Tanûkh et les Taghlibites.

Au Yémen, on notait aussi un renouveau d'influence du judaïsme. Pour exprimer le séparatisme, on vit surgir des prophètes locaux. L'opposition la plus violente se manifesta dans la riche région de la Yamâma, où sévissait Musaylima qui était monothéiste *hanîf*, influencé semble-t-il par le christianisme. Cet homme qui s'opposait à la soumission de la Yamâma à Médine avait dans cette ville une certaine audience.



LA FAMILLE DU PROPHETE

Source : André MIQUEL, *l'Islam et sa civilisation*

Institut Kurde de Paris

Parmi les adversaires, on comptait aussi la prophétesse Sadjâh ; elle appartenait par son père à la tribu des Banû Tamîm et par sa mère à celle des Taghlibites. Peut-être était-elle chrétienne. On connaît peu de choses sur son enseignement ; on sait qu'elle vint de Mésopotamie pour combattre dans le Nadjd. Un moment elle chercha l'alliance de Musaylima, ce qui donna lieu à des propos désobligeants à son égard. Le héros de la répression fut Khâlid b. al-Walîd. Il mit fin à la sécession des Banû Hanîfa de la Yamâma et battit en 12/633, à la bataille de ʿAqrabâʾ, les partisans de Musaylima, qui trouva la mort au combat. Il avait fallu trois expéditions pour aboutir à un succès ; les autres campagnes à al-Bahrayn, au ʿUman et au Hadramawt furent plus faciles. Au Yémen, le chef de l'opposition, représentant le hanîfisme local, se nommait al-Aswad (mot à mot, le Noir). Il mena d'abord la révolte contre le gouverneur perse du Yémen, s'empara de Nadjrân et de Sanʿâʾ puis se tourna contre les musulmans. Aussitôt les agents médinois quittèrent précipitamment le Sud de l'Arabie. Bientôt al-Aswad devait être assassiné, sans doute par des partisans des Sassanides.

En Arabie centrale, un autre adversaire, Tulayha, mène l'action, il ne se présentait pas comme prophète. Déjà du vivant même de Muhammad, il s'était dressé contre les Médinois et les Mekkois avec l'appui des Banû Tayyiʾ. Il sera à son tour battu par Khâlid ibn al-Walîd. Les partisans prisonniers qui avaient refusé d'adhérer à l'Islâm furent, pour l'exemple, brûlés vifs. Tulayha, lui, réussit à s'échapper ; il se cacha quelque temps, puis sous le califat de ʿUmar il se convertit à l'Islâm, obtint ainsi l'absolution de son insubordination et participa même aux guerres de la Conquête.

La *ridda* se présente donc différemment selon les régions ; elle ne doit être considérée ni comme une apostasie ni comme un mouvement religieux, car la plupart des tribus du vivant de Muhammad non seulement n'avaient pas adopté la religion nouvelle, mais encore refusaient, comme nous l'avons vu, de reconnaître l'autorité politique de Médine et de payer des impôts aux agents du fisc médinois.

Abû Bakr réussit à soumettre les tribus arabes à la communauté médino-mekkoise ; il lui fallut une année pour prendre en mains toute la péninsule Arabique. Les unes après les autres, les tribus soumises et qui avaient besoin de manifester leur agressivité furent engagées dans les campagnes de la Conquête qui devaient les mener jusqu'en Espagne et aux frontières de l'Inde. En fait, l'unification des tribus d'Arabie sera l'œuvre du second calife ʿUmar ibn al-Khattâb, beau-père du Prophète par sa fille Hafsa.

Sous le règne d'Abû Bakr, les Arabes déclenchent l'offensive contre les deux grands empires de l'époque, l'Iran et Byzance. Ce qui surprendra les garnisons étrangères d'Iraq, d'Iran, de Syrie et d'Égypte, c'est l'enthousiasme des conquérants, la mobilité des escadrons et la virtuosité des cavaliers venus d'Arabie. Il convient de noter que cette offensive sera avant tout le triomphe de l'arabisme, car elle constituera la phase majeure de la lente pénétration commencée depuis des siècles par les tribus d'Arabie vers le Croissant Fertile de la Djéziré. Conquérants et conquis, qu'ils soient classés en musulmans et en *ahl al-Kitâb* ou gens du Livre, chrétiens et juifs, parlent des dialectes sémitiques fort proches et se comprennent.

En l'an 12/633, Khâlid b. al-Walîd, invité par le chef de la tribu des Bakr, partant des

régions de la Yamâma et du Bahrayn dans la partie orientale de l'Arabie, se dirige vers l'Iraq du Sud. Pour la première fois, si l'on exclut l'expédition de Mu'ta entreprise par Muhammad, des troupes musulmanes franchissent les limites de la péninsule. Les musulmans rencontrent des Perses des forces frontalières, des zoroastriens et surtout des Arabes chrétiens installés dans le fertile Sawâd. Avec l'appui des Banû Shaybân, le conquérant se présente devant al-Hira. La capitale lakhmide paye un bon prix et obtient, moyennant le versement d'un tribut et de la taxe de capitation *(djizya)*, le retrait des Arabes qui occupent alors le Bas-Iraq. De là, Khâlid ibn al-Walîd est envoyé par Abû Bakr en renfort vers la Syrie, où le calife avait déjà envoyé ʿAmr b. al-ʿAs, Yazîd b. Abî Sufyân et Shurahbil b. Hasana. Ils seront suivis par Abû ʿUbayda qui, empruntant la route caravanière reliant Médine à la Syrie, bat les Byzantins du patrice Sergios au Sud de la mer Morte dans le wâdî ʿAraba en 13/634, vengeant ainsi l'échec des troupes de Muhammad à Mu'ta.

Abû Bakr donne l'ordre à Khâlid b. al-Walîd de se rendre en Syrie. Ce dernier venait de s'emparer de ʿAyn at-Tamr, à 130 km à l'Ouest de Karbalâʾ ; il prend la route du désert syrien et arrive aux portes de Damas, il bat les Ghassânides à Mardj Râhit, puis il se dirige vers Bosra au Sud de la Syrie et fait sa jonction avec les troupes venues d'Arabie. Cette armée va remporter la victoire d'Adjnâdayn, le 28 djumâdâ I 13/30 juillet 634 ; la route de la Palestine est désormais ouverte. C'était le début de la conquête en Syrie.

Il n'y eut dans l'ensemble que bien peu de résistance dans le territoire soumis aux Perses comme dans les régions placées sous administration byzantine, parce que la population locale ouvrait les portes des villes et se rendait à condition de conserver la vie, ses biens et ses enfants et acceptait de payer l'impôt de capitation, impôt qu'elle versait déjà aux Byzantins. Il ne semble pas qu'il y ait eu de véritables plans de conquête systématique.

LE CALIFAT DE ʿUMAR

Abû Bakr meurt le 22 djumâdâ II 13/23 août 634. Aucune disposition n'avait été prise pour la succession. ʿUmar b. al-Khattâb, l'un des compagnons du Prophète dont il était le beau-père par sa fille Hafsa, prend le pouvoir à Médine et obtient le consentement des membres de la communauté musulmane. Investi du commandement des croyants *(amîr al-mu'minîn)*, il régnera dix ans : de 634 à 644.

L'extension de la Conquête

Au cours de ces dix années, les opérations de conquête commencées déjà sous Abû Bakr connaîtront une grande expansion en Syrie, en Iraq, en Iran et en Égypte. Un nouvel empire se constitue alors : l'empire arabo-musulman.

Tandis que ʿUmar accède au califat, Khâlid b. al-Walîd, avec un détachement de cinq à huit cents cavaliers, remonte vers le Nord ; il prend Bosra la grande cité caravanière,

remporte la victoire de Mardj as-Suffâr le 1er muharram 14/25 février 635 et occupe la Ghûta de Damas, mais faute de machines il ne peut attaquer efficacement la ville protégée par son enceinte antique. En radjab 14/septembre 635, après six mois de siège, Damas se rendit. Héraclius, comprenant alors la gravité de la situation, rassemble des troupes en Syrie du Nord[1]. Les musulmans évacuent Damas et se replient vers le Sud. Le 12 radjab 15/20 août 636, ils remportent sur le Yarmûk, affluent du Jourdain, un succès qui marque la perte de la Syrie pour les Byzantins ; les cavaliers d'Héraclius, les détachements syriens placés sous le commandement du « malik » ghassânide Djabala b. al-Ayham et les mercenaires arméniens se replient vers le Nord. Le commandement des troupes de Syrie est confié à Abû 'Ubayda, Damas est occupée pour la seconde fois, Ba'labakk, Hims et Hama ainsi que Shayzar sur l'Oronte sont prises en 16/637, la Syrie du Nord à son tour passe sous le contrôle des musulmans qui atteignent le Taurus. Au Sud, la résistance byzantine est plus sérieuse, ce n'est qu'après un siège de deux ans que Jérusalem — al-Quds — accueille le calife 'Umar en 17/638. La population, qui a vécu sous le joug byzantin depuis 325, qui a subi l'attaque perse vingt ans plus tôt, voit dans les conquérants des frères de race venus la libérer du joug étranger. Sur la côte, Césarée résista longtemps, elle put, sept années durant, faire front aux musulmans qui n'avaient pas de machines de siège, tandis que les Byzantins réussirent à ravitailler la population et la garnison par mer jusqu'en 19/641.

Juste avant la prise de Jérusalem, le calife 'Umar qui avait le sens de l'organisation était venu au camp d'al-Djâbiya pour fixer le statut des régions conquises. Peu après, en 18/639, une épidémie meurtrière dite « la peste d'Emmaüs » devait faire mourir à 'Amwâs un grand nombre de chefs venus d'Arabie et parmi eux Abû 'Ubayda, auquel 'Umar aurait, dit-on, songé pour lui succéder. Le commandement en Syrie est confié alors à Mu'âwiya. La région est divisée en quatre *djund*-s : Falastîn, al-Urdûn, Dimashq et Hims. Plus tard, ce dernier sera amputé de ses districts du Nord, qui constitueront un cinquième *djund*, celui de Qinnasrîn. Les *djund*-s, qui sont des régions militaires, semblent recouvrir les divisions administratives byzantines.

Entre 633 et 646, la Syrie tout entière est passée au pouvoir des musulmans. La question syrienne étant réglée, les musulmans vont se retourner contre les Perses.

Les Sassanides ne voient de danger possible que du côté de Byzance au Nord ou des Turcs à l'Est, mais non de nomades turbulents, incapables à leurs yeux d'autres actions que de razzias ou de destructions de récoltes. Ces bandes de bédouins n'éveillent d'abord aucune inquiétude chez les Sassanides, maîtres de l'empire perse ; et pourtant ces Arabes, venus du Hidjâz et de Syrie, vont porter à la Perse un coup aussi rude que celui d'Alexandre le Grand.

La prise d'al-Hira avait provoqué une réaction des Sassanides : Muthanna b. Hâritha se sentant menacé part chercher des renforts à Médine. Khâlid étant engagé en Syrie contre

1. Les textes citent deux cent mille hommes du côté byzantin pour vingt-quatre mille musulmans. Ces chiffres paraissent exagérés : comment le ravitaillement de troupes aussi nombreuses aurait-il été assuré ? Voir F. Lot, *L'art militaire et les armées au Moyen Age en Europe et dans le Proche-Orient*, 2 vol., Bibliothèque Historique Payot, Paris, 1946.

les Byzantins, le calife 'Umar envoya Abû 'Ubayda ath-Thaqâfî. En 13/634 se déroule le combat appelé « la bataille du Pont » : les éléphants sassanides affolent les chevaux arabes, Abû 'Ubayda est piétiné par un pachyderme et ses troupes se replient en désordre, mais les Perses ne les poursuivent pas. Un an plus tard, les hostilités reprennent et en sha 'bân 14/octobre 635, Muthanna remporte une nette victoire sur le canal de Bywayb, non loin de Kûfa, et s'empare d'un important butin. Craignant que ce chef des Banû Shaybân n'acquiert trop d'importance, 'Umar envoie le général Sa 'd b. Abî Waqqâs prendre le commandement des troupes. Prenant conscience de l'importance de la menace, les Sassanides confient la défense de l'Euphrate au généralissime Rustam b. Farrukhzâd. Les deux armées se trouvent au début de l'an 16/637 face à face sur la rive occidentale de l'Euphrate à Qâdisiyya, non loin d'al-Hîra.

Après quatre mois de négociations, le combat s'engage en djumâdâ I 16/juin 637. Sa' d souffrant ne peut se porter sur le champ de bataille, il commande ses troupes à distance d'une hauteur voisine, ce qui est une innovation dans l'art militaire des Arabes. Au quatrième jour d'un affrontement indécis, des troupes venues de Syrie en renfort modifient l'équilibre des forces. L'armée sassanide s'effondre, Rustam, son chef, est tué. Deux mois plus tard, Sa' d avance sur Madâ'in, l'antique Ctésiphon, la capitale d'hiver des Sassanides, située sur la rive orientale du Tigre. Les Perses s'étant repliés sur les pentes du Zagros, à Hulwân, les Arabes s'emparent d'un riche butin, dont les chroniques anciennes rappellent le barbare partage.

La conquête de l'Iraq n'était qu'une première étape sur la route de l'Est. Les musulmans atteignent le Zagros, qui marque la limite orientale du monde sémitique et le bord occidental de l'univers iranien. Les bases opérationnelles contre l'Iran sont alors Basra, Kûfa et le Bahrayn. Stimulés par l'appât du butin, les musulmans occupent en 18/639 le Khûzistân et sa capitale Ahwâz. Yazdigird III, le souverain sassanide, se rend compte qu'il ne s'agit plus d'une simple razzia à la frontière. L'affaire est sérieuse : il faut stopper le flot barbare, arrêter les progrès des musulmans que commande Nu 'mân b. 'Amr b. Muqarrîn. Le *shâhanshâh* essaye de rassembler des troupes, mais les chefs se querellent et un certain nombre d'entre eux ne répondent pas à l'appel du souverain ; c'est pourquoi en 21/642 (ou 23/644) au-delà de la chaîne du Zagros, à dix-huit cents mètres d'altitude, à Nihâwand, non loin de Hamadhân, l'armée perse subit une seconde défaite, qui ouvre à l'envahisseur la route d'Isfahân et du plateau iranien. Les Arabes appellent cette bataille « la victoire des victoires ».

L'empire perse vole littéralement en éclats. Chacun cherche à gagner son indépendance, le mouvement est particulièrement sensible dans la noblesse rurale et chez les grands propriétaires fonciers, ceux que l'on appelle les *dihqân*-s. Nombre d'entre eux se soumettent aux Arabes pour conserver leurs biens moyennant un tribut. La conquête désormais ne présente plus de difficultés pour les Arabes. Il n'y a plus de résistance organisée, mais les musulmans progressent lentement, car ils sont loin de leurs bases et la population leur est hostile. Les villes seront prises les unes après les autres.

Après quelques années de paix, au cours desquelles s'organise une occupation systématique avec Basra et Kûfa pour bases, les conquérants vont vers le Nord et, en 641, ils

prennent Mossoul en Djéziré et effectuent des raids en Arménie et en Géorgie. En 644-645, les Arabes déclenchent une offensive contre le Fars par terre et par mer depuis le Bahrayn sur le golfe Persique. Des détachements musulmans pénètrent même au Bâlûchistân et parviennent aux frontières de l'Inde. Les opérations dureront quatre ans. En 29/649, Istakhr, résidence d'été des Sassanides, proche des ruines de Persépolis, est reprise à la suite d'une révolte qui avait éclaté après la première occupation de cette ville en 22/643 et que les musulmans durent mater. Le Khurâsân est occupé en 31/651, le dernier souverain sassanide, Yazdigird, y est assassiné près de Merw dans un moulin où il s'était, dit-on, réfugié pour passer la nuit. La même année, les Arabes atteignent la rive méridionale de l'Amû Darya (Oxus), où ils entrent pour la première fois en contact avec les Turcs.

L'empire sassanide est anéanti, la conquête de l'Iran se sera faite en dix ans, mais les Arabes auront des difficultés à s'imposer dans cet État structuré à une population non-sémite, aryenne, dont les éléments islamisés joueront d'ailleurs un rôle important, tant sur le plan religieux que dans le domaine du savoir.

A l'Ouest, les opérations reprennent, une fois l'occupation de la Syrie bien consolidée. La conquête de l'Afrique par les Arabes débute par un raid exécuté contre l'Égypte sous le commandement de ʿAmr b. al-ʿAs en dhû'l-hidjdja 16/décembre 639. D'après certains auteurs, ʿAmr b. al-ʿAs serait parti de son propre chef vers la vallée du Nil, car il s'était senti lésé en Syrie lors de la nomination de Muʿâwiya. Ceci ne semble pas exact. En fait, l'expédition fut provoquée par la nécessité de fournir du blé au Hidjâz. Les besoins de La Mekke s'étaient considérablement accrus après l'unification de la péninsule, car les pèlerinages se faisaient plus nombreux ; d'autre part Médine, devenue pratiquement la capitale du califat, vit sa population s'accroître de façon très sensible. Il fallait donc de nouvelles sources d'approvisionnement pour ce surcroît de consommateurs. En muharram 20/janvier 641, avec ou sans l'autorisation de ʿUmar, le détachement de ʿAmr prend Faramiya (Péluse), puis Bilbays, il pénètre dans le Delta et fait une incursion vers le Fayyum, le « verger de l'Égypte ». Conscient des limites de son pouvoir, le calife ménagea le général. En radjab 19/juillet 640, après avoir reçu des renforts, les musulmans remontent vers le Nord et remportent sur les Byzantins une victoire à ʿAyn Shams (Héliopolis). En septembre, ʿAmr met le siège à la ville-forteresse de Babylone (Bâbalyûn), qui après de longues négociations se rend le 21 rabiʿ II 20/9 avril 641 ; l'acte de reddition fut le premier traité de capitulation signé en Égypte. Les Coptes d'ailleurs n'offrirent aucune résistance. ʿAmr établit son camp tout à côté : ce fut l'origine d'al-Fustât.

Ensuite, les Arabes marchèrent sur Alexandrie qu'ils assiégèrent en radjab/juin ; en dhû'l-qaʿda, au début de novembre, le patriarche local signe un accord cédant la citadelle à ʿAmr. La ville ne devait être occupée que onze mois plus tard ; en effet ce délai avait été accordé pour permettre l'évacuation des troupes byzantines et de la population grecque. Le 28 shawwâl 21/29 septembre 642, comme convenu, les Arabes entrent dans la ville. Une légende, datant du XIII[e] siècle, accuse les Arabes d'avoir, à l'occasion de cette occupation, brûlé la bibliothèque ; en fait, l'anecdote concerne l'incendie de la bibliothèque du Serapeum par les Romains en 48 av. J.-C. ʿAmr fonde al-Fustât sur la rive droite du Nil et rend à la navigation le canal qui, terminé par Darius, puis remis en état par Trajan,

reliait le fleuve à Qulzum sur la mer Rouge, facilitant ainsi l'acheminement du grain vers le Hidjâz.

En 24/645, la flotte byzantine force le port d'Alexandrie, effectue un débarquement et chasse la garnison arabe, ce qui provoque un nouveau siège par les Arabes qui reprennent la ville au cours de l'été 25/646. Ce succès marque l'éviction de Byzance hors d'Égypte. ʿAbd Allâh b. Saʿd, frère de lait du calife ʿUthmân, avait été nommé gouverneur de l'Égypte l'année précédente ; il devait faire construire aux chantiers navals d'Alexandrie une flotte qui allait efficacement contribuer à l'affermissement de la puissance musulmane.

Dès 20/641 s'était instauré en Égypte un véritable régime colonial avec une lourde fiscalité ; le pays fut gouverné par des préfets syriens qui conservèrent l'administration que les Byzantins avaient imposée aux Coptes. Les gouverneurs syriens allaient petit à petit arabiser et islamiser l'Égypte.

Depuis l'Égypte des raids furent lancés vers la Libye voisine. N'ayant pas rencontré de résistance de la part des tribus berbères autochtones et ayant vaincu les troupes byzantines, les Arabes prirent Barka, en 21/642, avant d'occuper la Cyrénaïque. Au Sud, ils atteignirent le Fezzan ; à l'Ouest, Tripoli fut prise en 22/643. En 26/647, l'armée arabe, sous les ordres de ʿAbd Allâh ibn Saʿd, pénètre en Ifrîqiya (Tunisie) et bat les Byzantins sur le territoire de l'ancienne Carthage. En deux décennies, les Arabes ont conquis sur les Byzantins un vaste territoire en Asie et en Afrique, soumis l'empire perse et anéanti les Sassanides. La première étape est franchie, le conquérant musulman va s'installer et s'organiser dans les provinces orientales.

Quelles furent les causes de cette rapide conquête ? Nous n'avons aucune raison de supposer que les premiers califes et leurs chefs militaires aient eu des plans préétablis pour leur stratégie offensive. Bien des succès leur apparurent aussi surprenants et imprévus qu'aux vaincus. Les succès militaires remportés par les Arabes ne s'expliquent qu'en partie par des raisons économiques. A la suite de combats sans nombre, Byzance et l'Iran sassanide connaissent une crise, la diminution des ressources affaiblit le potentiel des forces byzantines et perses, les troupes mercenaires qui constituent alors les armées sont moins nombreuses que naguère, les lourds cavaliers ne peuvent manœuvrer contre les archers montés arabes, l'armement est insuffisant et les moyens manquent pour l'entretien de bien des places fortes. En face se dressent des escadrons toujours plus nombreux de bédouins qui n'ont rien à défendre et tout à conquérir. On peut aussi mettre en cause l'évolution sociale de ces empires, où est en train de s'éteindre une société qui avait vécu du travail servile et naître la société de structure féodale. Il y a enfin des facteurs psychologiques. La population opprimée pour ses croyances, qui étaient combattues par les Byzantins orthodoxes et par les Sassanides zoroastriens, et exploitée par les percepteurs étrangers, considéra les conquérants venus d'Arabie comme des libérateurs du joug de leurs maîtres. L'initiative des accords avec les conquérants appartenait aux représentants des populations vaincues, qui demandaient l'*amân* et proposaient de payer un tribut contre la sauvegarde de leur vie et de leurs biens, la liberté des citoyens, la garantie que les biens des occupés ne seraient pas considérés comme du butin *(fay')*, la conservation des défenses

de la ville et notamment de l'enceinte, le maintien en état des moulins et l'engagement de ne pas transformer les édifices religieux en mosquées ni de les détruire.

Ce furent les chefs religieux nestoriens qui facilitèrent aux armées musulmanes l'entrée dans l'empire sassanide en ouvrant les portes de leurs cités pour s'assurer la bienveillance des nouveaux maîtres. Nombreux furent aussi les zoroastriens désorientés par l'effondrement de leur religion d'État qui acceptèrent de collaborer et adhérèrent à l'Islâm. Dans les provinces soumises à l'autorité byzantine, l'islamisation peut s'expliquer par le sentiment de solidarité entre tribus arabes, par le refus du statut de tributaires *(dhimmî)* et aussi par le désir de participer au pouvoir. Dans les secteurs où les chrétiens étaient encadrés par un clergé bien organisé, le processus de conversion fut certes moins rapide. D'autre part, les musulmans proposaient à ceux qui se soumettaient à leur autorité des conditions d'existence bien plus supportables que celles des maîtres précédents. Certes il fallait payer des impôts et verser des tributs, mais l'exercice de la religion était libre, les églises monophysites fermées par les Byzantins furent réouvertes. Ainsi les populations des pays conquis par les musulmans non seulement ne s'opposaient pas à leur avance, mais très souvent elles se faisaient leurs auxiliaires. L'explication du succès par le « fanatisme exaltant du conquérant » devrait être abandonnée ; en effet le bédouin ne connaissait pas la religion nouvelle et le texte du *Coran* ne sera consigné qu'au milieu du VII^e^ siècle, quand la conquête aura déjà achevé sa première étape. Le basileus Léon VI le Sage, dans son ouvrage sur la tactique, disait fort justement : « La guerre ne se décide ni par la supériorité numérique ni par le courage aveugle, mais elle exige une riche intelligence chez les chefs et la force morale des troupes », qualités qui, au deuxième tiers du VII^e^ siècle, ne semblent pas avoir manqué aux Arabes.

L'organisation de l'empire sous 'Umar

Dès le premier siècle de l'Islâm, une nouvelle force d'organisation politique et sociale prend corps, la *umma* ou communauté des croyants.

D'après les sources arabes médiévales, la fondation du califat, c'est-à-dire la transformation de territoires conquis en un État musulman centralisé, est attribuée à 'Umar b. al-Khattâb, le second calife. Il est généralement représenté comme un organisateur actif, doué d'une exceptionnelle sagesse politique, d'une volonté tenace et d'une énergie vigoureuse. D'après le portrait idéalisé qu'en ont forgé des générations de musulmans, ce fut un souverain modeste, pondéré, n'aimant pas le luxe, peu soucieux de confort, préoccupé surtout de servir les intérêts de l'Islâm et des musulmans. Même l'historiographie moderne le présente comme un « homme d'État démocrate », digne d'être imité dans tous les pays arabes.

Le souci d'établir des relations normalisées avec les populations occupées amène le calife 'Umar à venir de Médine tenir en 17/638 une conférence à al-Djâbiya, à quatre-vingts kilomètres au sud de Damas, pour étudier les problèmes posés par la Conquête. Cette réunion est connue sous le nom de *Yawm al-Djâbiya* (la Journée d'al-Djâbiya). Le motif avancé par des historiens, selon lesquels 'Umar serait alors venu en Syrie pour s'entendre

sur les conditions de la reddition de Jérusalem, apparaît comme une invention tardive.

En fait, 'Umar semble avoir été le représentant des intérêts de la haute société médino-mekkoise, c'est-à-dire de ceux des « compagnons du Prophète », *Muhâdjirûn* ou *Ansâr*-s ; ces intérêts coïncidaient avec ceux des chefs bédouins, qui acceptaient la primauté de la communauté musulmane et qui commandaient à la masse des envahisseurs. 'Umar eut à faire face aux problèmes de l'administration d'un vaste empire avec ses provinces nouvellement conquises et à ceux du maintien des liaisons avec ses représentants. La péninsule Arabique devait être par excellence le *dâr al-Islâm* et ne compter que des musulmans ; c'est ainsi qu'en 14-15/635-636 les juifs de Khaybar vinrent s'établir à Jéricho, tandis que les chrétiens de Nadjrân se réfugièrent en Syrie. Nul ne pouvait acquérir de domaine dans les pays nouvellement occupés dont les territoires étaient des biens de la communauté. Pour administrer, 'Umar maintint les structures existantes et se contenta d'adjoindre aux autorités locales un gouverneur *(amîr)* et un fonctionnaire des finances *('âmil)* pour veiller à la collecte de taxes diverses. Pour mieux « contrôler » les pays conquis, il établit des camps militaires importants *(amsâr)*. Il y eut ainsi cinq camps en Syrie : al-Djâbiya (au Sud de Damas), Hims, 'Amwâs (Emmaüs), Tabarîya (Tibériade), Ludd, près de Jérusalem et plus tard Ramlah ; en Égypte : Fustât et un camp près d'Alexandrie ; en Iraq : les deux camps de Basra et Kûfa. Ces troupes commençaient à être organisées, recensées dans les *dîwâns*, comme nous l'avons vu, et des *'urafâ'* (plur. *'arîf*) s'occupaient de l'administration et de la justice aux armées.

Le régime foncier et la politique fiscale de 'Umar

'Umar chercha à organiser un système fiscal stable ; pour assurer une équitable répartition des pensions et des soldes, il introduisit l'usage des registres *(dîwân)*. Le premier *dîwân* fut institué à Médine en 20/641. On y portait les effectifs réguliers, consignés par tribus, et les noms des individus qui avaient le droit de percevoir une solde. Celle-ci dépendait des services rendus à l'Islâm et du degré de parenté avec le Prophète ou des montants prélevés sur le Trésor ainsi que les rations auxquelles ils avaient droit. C'était le *dîwân al-djund*. Il y en eut à Basra, Kûfa et Fustât. On verra plus tard sous les Omeyyades les systèmes des diwans devenir plus complexes.

Les revenus du Trésor public étaient le quint *(khums)* des butins, la *zakât*, les revenus des terres à dîme, l'impôt foncier *(kharâdj)* et la capitation *(djizya)*.

Les conquérants étaient surtout préoccupés d'amasser du butin, qui comportait deux catégories selon que le butin était acquis par reddition sans condition *(fay')* ou pris au combat *(ghanîma)*. Le partage du butin posa des problèmes à cause du volume considérable qu'il représentait, notamment en ce qui concernait les prisonniers ou otages que les vainqueurs réduisaient en esclavage ou rançonnaient et la perception des divers tributs et contributions.

'Umar réussit à faire admettre que le *fay'* était acquis au bénéfice de la communauté.

Se trouvant à un stade de développement social moins avancé que celui des pays qu'ils venaient d'occuper et n'étant aucunement préparés à l'administration, les Arabes ne

pouvaient pas sans un certain délai assimiler l'appareil administratif, le régime foncier et le système d'exploitation économique dont ils n'avaient jusque-là aucune notion. Ils se contentèrent donc du butin et de la collecte du tribut, sans rien modifier ni aux structures socio-économiques existantes ni à l'appareil administratif et fiscal de ces pays.

Toutes les terres cultivées qui tombèrent en leur pouvoir furent considérés comme propriétés de Dieu et mises à la disposition de la communauté musulmane, qui en devenait l'usufruitière.

Les terres devant, dans l'intérêt général, être cultivées, les conquérants les laissèrent entre les mains des féodaux locaux, du clergé et d'autres propriétaires fonciers. Les exploitants agricoles conservèrent leurs droits et privilèges vis-à-vis des paysans travaillant sur leurs domaines, mais s'engagèrent à verser un tribut au Trésor musulman.

L'empire arabe, c'est-à-dire les vastes territoires conquis en Asie et en Afrique, se présentait au milieu du VII[e] siècle comme un conglomérat de régions ayant des régimes fonciers assez différents.

Dans le Sawad, fertile région de l'Iraq méridional, on distingue après la conquête quatre catégories de terres. La première groupe les domaines des *dihqân*-s. Ces derniers constituaient la petite noblesse locale et exerçaient leur pouvoir sur l'administration du pays. Ils représentaient le gouvernement auprès de la population et percevaient les impôts de l'État. Les conquérants ne touchèrent ni à leurs terres ni à leurs privilèges. Rien n'était changé pour la population, sinon que l'impôt au lieu d'être versé au Trésor sassanide allait au *bayt al-mâl*. Les Arabes se fixèrent comme objectif de percevoir du Sawad une somme identique à celle qui était versée auparavant aux Sassanides. On eut recours pour la levée des impôts aux cadastres anciens et à la collaboration active des *dihqân*-s.

La deuxième catégorie de terres est constituée par les domaines fonciers de l'empereur byzantin et ceux de la noblesse grecque de Constantinople, notamment ceux de patrices installés en Orient, les domaines du shâhânshâh sassanide et de la famille royale perse, ceux des nobles morts au combat ou ayant fui : leurs propriétés tombaient dans le domaine public, devenaient donc la propriété de la communauté musulmane et étaient frappés d'impôts. Ces terres *sawâfî* (pluriel de *safiyya*), qui ne sont pas soumises au partage, entrent dans la part de butin qui est à la disposition du calife. Celui-ci peut les attribuer en *iqtâ'* ou apanage à qui bon lui semble, le titulaire n'est pas propriétaire du domaine, il impôts au *bayt al-mâl*.

Le paysan, en général métayer *(muzâri)*, s'engageait à verser une certaine somme au Trésor *(bayt al-mâl)*, le nouveau propriétaire du domaine *(day'a)* devait verser sur le revenu qu'il en tirait la *zakât*, identifiée en matière foncière au *'ushr*, d'où le nom de « terre à dîme ». Les grandes propriétés foncières auraient dû disparaître au profit du pouvoir central, mais en fait le pouvoir fut amené à reconstituer la propriété qui aura bientôt un caractère féodal. On verra rapidement le propriétaire foncier percevoir l'impôt sur les paysans et effectuer un versement forfaitaire au fisc, non sans conserver par-devers lui la

différence entre le forfait et la recette. Les Arabes constituèrent alors une nouvelle classe dirigeante qui se superposa aux grands propriétaires.

La troisième catégorie comprend les terres impropres à la culture, comme les marais, les salines, ou bien les terres non cultivées par suite d'abandon ou d'insuffisance du système d'irrigation. Les guerres avaient en effet endommagé des digues, et l'eau avait alors transformé de vastes surfaces en marécages. Ce furent les « terres mortes ». Les agriculteurs, qui cherchaient à leur rendre vie en remettant en état l'irrigation, étaient aidés dans leur effort par l'État qui accordait des dégrèvements d'impôts.

La quatrième catégorie groupe les terres appartenant à des citadins, catégorie assez répandue en Iraq. Les habitants des villes s'entendirent avec les Arabes pour payer un tribut annuel, en échange de quoi les conquérants leur garantirent la sauvegarde de leur vie et de leurs biens. Ils conservèrent ainsi la libre disposition de ceux-ci, ils purent vendre, hypothéquer ou léguer leurs terres.

Djizya et kharâdj

Les populations rurales et urbaines soumises appartenant aux *Ahl al-Kitâb*, essentiellement les juifs, les chrétiens et les zoroastriens, qui avaient le statut de *dhimmî*-s, de tributaires des musulmans, virent ce statut prendre corps au moment des conquêtes de ʿUmar. Ils étaient exempts du service militaire, mais devaient payer la *djizya*, l'impôt de capitation, et le *kharâdj*, l'impôt foncier. Les deux termes sont empruntés à la terminologie fiscale de l'Iran, car c'est dans les anciens territoires sassanides qu'ils furent appliqués, mais leur sens devait évoluer de façon complexe. La *djizya*, ancienne *gazît* perse, constituait une sorte de rachat du sang dont le taux varia beaucoup. D'après Balâdhurî, à la prise de Damas il représentait un *dînâr* en numéraire et un *djarib* de céréales, mais ʿUmar devait le fixer dans les pays à étalon-or au taux de quatre dinârs pour le riche, deux pour l'homme à revenu moyen et un pour le pauvre, ou de quarante dirhams dans les pays utilisant l'étalon-argent, ce qui souligne le caractère bimétalliste de l'empire et donne le taux de change officiel. La part en nature varia aussi : au *djarib* de blé on ajouta une certaine quantité de vinaigre et d'huile d'olive, puis la quantité de blé s'accrut, passa à deux *mudd*, auxquels il fallut ajouter du miel et de la graisse de mouton.

Pour l'Égypte nous manquons de données ; nous savons toutefois que les hommes adultes payaient deux dinârs, comme dans tous les pays conquis : ni les femmes ni les enfants, ni les vieillards ne payaient de capitation non plus que les déficients mentaux, les paralytiques, ni les moines vivant du travail de leurs mains. Le clergé séculier au début ne paya pas la *djizya*, mais ensuite, tenant compte des revenus fonciers des couvents, des dons des fidèles et des réserves de biens, les musulmans en arrivèrent à imposer aussi le clergé.

L'impôt foncier *(kharâdj)*, dont l'assiette dépendait d'un bon cadastre, portait sur les mesures de surface agraires, en Syrie sur chaque *qasaba* en en Égypte sur chaque *faddân*, et tenait compte de la nature des sols et de l'irrigation. L'impôt devait servir à nourrir l'armée arabe stationnée dans le pays, dont la population devait aussi fournir les vêtements

et les chaussures. Cet impôt payé sur les champs et les troupeaux fut réformé sous ʿUmar. Alors que sous les Sassanides l'aristocratie des gros propriétaires était exemptée de l'impôt foncier, tandis que les masses rurales y étaient soumises, à l'époque musulmane, toutes les classes de la société furent contraintes à le payer. Les musulmans versaient la dîme *(ʿushr)* sur leurs revenus. Fallait-il, en cas de conversion, dispenser les nouveaux musulmans du paiement de ces impôts ? L'affirmative pouvait amener un déséquilibre budgétaire. Finalement le *kharâdj* devint l'impôt foncier payable par tous.

Le premier service du *kharâdj* fut installé à Kûfa ; pour s'occuper du Sawad, on utilisa le cadastre et le mode de perception qui existait sur place. Il convient de noter que dans le Sawad, il y eut une confusion totale dans le régime fiscal, non seulement parce que les conquérants musulmans se montraient incapables de comprendre le système sassanide, mais aussi à cause des divers accords qui existaient entre la ville et la campagne, et surtout par suite de l'action des *dihqân*-s qui, ayant été chargés de la fiscalité, restaient soucieux de leurs propres intérêts et détournaient à leur profit une bonne part des impôts.

En 22/643, le gouverneur de Kûfa signala au calife ʿUmar le fait que toutes les terres ne payaient pas l'impôt foncier ; seules y étaient soumises les terres céréalières et celles qui produisaient des dattes, du raisin, des olives et de l'*alfalfa* ; c'est pourquoi les paysans essayaient d'ensemencer avec des plantes qui n'étaient pas soumises au *kharâdj*. Le calife procéda à une modification des règlements : dès lors non seulement toutes les récoltes, mais même les terres qui n'étaient pas cultivées, furent soumises au prélèvement fiscal.

Il fallut un délai de dix ans pour que l'impôt puisse être levé régulièrement sur toutes les terres.

Chez les historiens de la Conquête, comme Balâdhurî et Tabarî, on ne voit pas clairement l'évolution de la politique fiscale, mais on décèle une tendance au relèvement du taux de perception, à une aggravation des charges.

La première génération des musulmans considéraient que tout ce qui était perçu comme impôts appartenait intégralement aux conquérants ; ils ne distinguaient pas entre le butin pris à l'issue d'un combat victorieux et les fruits de l'exploitation fiscale de la population conquise, confondant *fay'*, *ghanîma* et *kharâdj*. ʿAlî, le gendre du Prophète, sera opposé au principe des *diwâns*, estimant quant à lui qu'il fallait partager tous les revenus sans rien en garder. En fait, le Trésor de Médine et les Trésors de province recevaient un cinquième *(khums)* du butin et des impôts. Les quatre cinquièmes du butin furent répartis entre les chefs, ce qui leur permit de s'enrichir ; de plus l'aristocratie arabe, réduisant ses nombreux prisonniers de guerre en esclavage, bénéficiait d'une main-d'œuvre pratiquement gratuite qui travaillait sur les terres domaniales dont les chefs recevaient des parts plus ou moins étendues.

En dehors du butin, l'armée musulmane disposait comme moyens d'existence des contributions en nature apportées dans les camps par les vaincus et des parts prélevées sur le *bayt al-mâl*. Vivant sur la population locale, les conquérants arabes ne s'adonnaient à aucune activité productrice, ils n'aimaient pas l'agriculture, et bien rares étaient ceux qui s'y consacraient en pays conquis.

L'évolution sociale

Dès le règne de ʿUmar, une nouvelle classe commence à se constituer : celle des nouveaux musulmans, les *mawâlî*-s, qui étaient des autochtones convertis à l'Islâm. Mais cette conversion en fait ne les plaçait pas sur un pied d'égalité avec les conquérants arabes. Les Arabes qui s'établissaient, comme ceux qui continuaient à guerroyer, conservaient leur système tribal, en contradiction avec Muhammad qui, lui, avait cherché à briser les structures tribales au profit d'une communauté fondée sur la religion. L'indigène converti sortait de sa communauté, mais il n'en devenait pour autant ni arabe ni consanguin avec le conquérant ; sa conversion n'en faisait pas un membre de plein droit d'une famille ou d'une tribu arabe quelconque ; selon la coutume arabe, il ne pouvait qu'être défendu ou protégé.

C'est pourquoi, le plus souvent, le néo-musulman non arabe se plaçait sous la protection de tel ou tel chef de tribu arabe et devenait *mawlâ*, terme qui désignait aussi l'esclave libéré, mais qui restait toutefois sous la protection de son ancien patron ou des membres de sa famille dont il devenait client. Les chefs arabes partaient en guerre, suivis de leurs *mawâlî*-s, qui constituaient une foule d'artisans les plus divers et de gens de professions libérales comme des médecins, des secrétaires, des astrologues, sans oublier les poètes.

Tout ce qui concernait la guerre était considéré comme le devoir exclusif de l'Arabe ; jusqu'à une date très récente ni les *mawâlî*-s, ni les *dhimmî*-s n'auront le droit de porter les armes.

D'autre part, l'organisation tribale protégeait les Arabes du mélange avec les populations soumises ; sans cette protection il est probable qu'ils se seraient « dissous » dans la masse.

Pour survivre, le réflexe de toute *diaspora* est de refuser l'intégration et de se comporter donc en minorité, il faut alors accepter les conséquences de cette conduite. Dans les pays conquis, les Arabes vivaient dans leurs camps *(amsâr*, sing. *misr)*. Chaque camp était délimité par une levée de terre : ce type d'enceinte était une innovation empruntée à des tribus qui avaient vécu en territoire byzantin ou perse. Dans le camp, généralement de plan rectangulaire, on pénétrait par une des quatre portes ouvertes dans chacun des côtés, les quartiers en étaient délimités par des rues orthogonales, des lotissements particuliers étaient attribués aux différentes tribus. Comme dans le campement nomade, le voisinage était lié au degré de parenté. Telles furent les installations de Kûfa (636) et Basra (637) en Iraq et, plus tard, à Fustât (640), en Égypte et Kayrawân (670) en Ifriqiya. L'absence de mesures sanitaires dans les camps militaires en faisait des foyers de maladies. Ainsi la peste provoqua plus de morts parmi les Arabes que les combats les plus sanglants.

L'épidémie la plus connue est celle qui éclata en Palestine à ʿAmwâs en 18/639 et fit des milliers de victimes.

A l'extérieur de l'enceinte, vinrent s'installer des individus attirés par les gains que pouvait donner le service des Arabes riches de leur butin. Des faubourgs se développèrent avec des ateliers d'artisans, des entrepôts, des boutiques, des comptoirs de changeurs ainsi qu'un prolétariat de « déclassés » et de prostituées, tandis que le marché hebdomadaire et les souks permettaient le ravitaillement du camp. Bientôt la levée de terre fut remplacée par

des murs d'enceinte avec des ouvrages de défense, et les tentes cédèrent leur place à des bâtiments officiels et des demeures privées en briques.

Les villes nouvelles devenaient des centres économiques, politiques et culturels et allaient exercer une grande attraction sur les *mawâlî*-s. Dans les villes anciennes, les conquérants s'installaient à côté de la population autochtone dans des quartiers séparés ou dans les maisons abandonnées par leurs propriétaires ; parfois on délogeait les occupants pour installer des guerriers. Dans les villes préexistantes, les musulmans transformèrent souvent en mosquées des sanctuaires antérieurs, notamment des églises, qui elles-mêmes avaient remplacé des temples païens au nom de la loi de la permanence topique des lieux de culte.

On doit aussi à ʿUmar la fixation de la date marquant le début de l'ère nouvelle. Le choix se porta pour des raisons administratives sur le premier jour de l'année lunaire au cours de laquelle Muhammad émigra à Médine : le 1er muharram correspondait cette année-là au 15 juillet 622 du calendrier julien. Il faut noter que l'on adopta alors, pour des raisons que l'on discerne mal, l'année lunaire sans mois intercalaire.

Plus tard, les chroniqueurs arabes d'époque abbasside attribuèrent bien souvent à ʿUmar b. al-Khattâb des réformes administratives postérieures. Cette attribution devait donner à celles-ci plus de valeur, semble-t-il, dans l'opinion publique que de les attribuer à ʿUmar b. ʿAbd al-ʿAzîz, le calife omeyyade.

L'administration des pays occupés restait ce qu'elle était avant la Conquête : la justice, la police, les « ponts et chaussées » incombaient à la population, de même que les services fiscaux. Le recouvrement des impôts était assuré par les *dihqân*-s, les propriétaires, le clergé et les notables qui tous étaient garants du paiement des impôts. La langue administrative était, sous ʿUmar, la langue propre de chaque pays, dans le Sawad le persan, en Syrie le grec et en Égypte le copte et le grec.

LE CALIFAT DE ʿUTHMÂN (23/644 - 35/656)

Le calife ʿUmar disparut prématurément, le 26 dhû'l-hidjdja 23/3 novembre 644, à cinquante trois ans, après dix ans de règne. Victime d'une vengeance, il fut mortellement blessé par un esclave chrétien appartenant au gouverneur de Basra et, selon une autre version, par un prisonnier de guerre persan réduit en esclavage qui, conformément à la loi du talion fut à son tour tué par un des fils de ʿUmar. Avant de mourir, le calife blessé désigna, dit la tradition, un conseil électif de six membres, la *shûrâ*, qui devait choisir en son sein le successeur du calife. Faisaient partie de cette assemblée les six plus anciens compagnons, ʿAlî cousin et gendre du Prophète, ʿUthmân, autre gendre de Muhammad, az-Zubayr, Talha, Saʿd et ʿAbd ar-Rahmân ibn Awf, tous étaient qurayshites. Les gens de Médine, les *Ansâr*, n'avaient plus voix au chapitre. En faisant jouer le seniorat, le conseil, auprès de qui le chef des Qurayshites Abû Sufyân était peut-être intervenu, écarta ʿAlî qui pour certains apparaissait comme trop rigoriste et « passéiste », et choisit ʿUthmân ibn ʿAffân, aristocrate mekkois et riche homme d'affaires, représentant du

clan des Banû Umayya, qui grâce à sa puissance économique remontant au temps de la *djâhilîya* exerçait une grande influence à La Mekke et même en Arabie.

Le règne de ʿUthmân durera douze ans et connaitra deux périodes, la première de 23/644 à 29/650 sans problèmes graves et une seconde de 30/651 à 35/656, marquée par des difficultés et au cours de laquelle l'opposition, dont ʿAli sera un des chefs, ira croissant pour aboutir à la révolte ouverte.

La première période 644 - 650

ʿUthmân avait été avec son parent Abû Sufyân, autre notable omeyyade de La Mekke, longtemps hostile à Muhammad, tandis que ses deux prédécesseurs avaient été des compagnons de la première heure. Après sa conversion à l'Islâm, il entra dans l'entourage du Prophète par le mariage, il fut même gendre de Muhammad à deux reprises, sa première femme Ruqâya étant décédée très tôt, il épousa en secondes noces Umm Kulthum. Une fois calife, ʿUthmân s'appuie sur les notables mekkois et mécontente les Ansârs de Médine, qui ne tarderont pas à rejoindre l'opposition. Au groupement des tribus, ʿUthmân substitue une monarchie absolue. N'ayant aucune formation administrative, il associe au gouvernement, en qualité de secrétaire et de conseiller, son neveu Marwân ibn al-Hakam, qui allait devenir plus tard calife à Damas. ʿUthmân ne cessa d'accroître ses biens et ceux de sa famille au détriment du Trésor commun, auquel vinrent aussi puiser certains compagnons du Prophète ; ʿUthmân, qui avait donné le mauvais exemple, pouvait difficilement poursuivre et condamner ses imitateurs, ce fut la conspiration du silence. Parmi ses complices, on comptait un cousin de Muhammad, az-Zubayr b. ʿAwwâm, qui eut des immeubles de rapport à Basra, Kûfa, Fustât et Alexandrie ; Talha ibn ʿUbaydallâh, un des premiers convertis à l'Islâm, qui possédait des immeubles à Kûfa et des propriétés foncières en Iraq, sans compter un palais en briques cuites à Médine ; enfin ʿAbd ar-Rahmân b. ʿAwf, un des premiers compagnons, membre de la *shûrâ*, qui s'était fait bâtir aussi de vastes demeures et possédait, d'après l'historien Mas ʿûdî, d'immenses troupeaux de chevaux et de moutons.

Le calife confie des postes importants et rémunérateurs aux membres de sa famille et choisit parmi eux ses représentants en province pour se garantir contre les excès d'indépendance de certains gouverneurs, notamment dans le Sawad et en Égypte. La Syrie ne pose pas de problème, car elle était depuis longtemps entre les mains de son cousin Mu ʿâwiya b. Abî Sufyân. En confisquant les terres conquises par les armes, ʿUthmân constitue un important domaine de l'État qui permet de développer le système des concessions foncières institué déjà par ʿUmar. Cette procédure fut critiquée, car elle était contraire à la répartition totale du butin entre les combattants, principe égalitaire prôné par le Prophète, et contrevenait à l'interdiction qu'avait instituée ʿUmar de posséder des terres hors d'Arabie. Par le biais des concessions de revenus fonciers, les membres de la famille omeyyade, les Banû Umayya, accaparèrent dans le Sawad et en Syrie de vastes domaines, qu'ils exploitèrent à leur bénéfice avec de la main d'œuvre servile.

Les vieux compagnons et les piétistes reprochèrent à ʿUthmân d'avoir détourné les

revenus de l'État au bénéfice des siens et d'avoir remis en honneur les liens de consanguinité au lieu de s'en tenir aux seuls liens religieux réunissant indistinctement tous les membres de la communauté musulmane *(umma)*. On accusa ʿUthmān de népotisme et de favoritisme, on dénonça ses abus. Petit à petit, les mécontents allaient se grouper.

Les faveurs accordées à la famille amenèrent des réactions dans tous les milieux parmi les Ansārs éliminés et les Arabes bédouins ne participant plus à la guerre. L'opposition de ʿA'ishā, la veuve du Prophète, fut d'un poids non négligeable. Pour canaliser à son profit un mécontentement, né de conditions économiques, bien souvent une opposition avance des arguments idéologiques ou religieux, qui font appel à la passion et non à la raison. Ainsi la Vulgate du *Coran* qu'avait fait établir ʿUthmān souleva de vives protestations, on lui reprocha d'avoir détruit les exemplaires provinciaux du *Coran* et d'avoir falsifié la Révélation divine en éliminant les révélations défavorables aux Omeyyades.

Quand ʿUthmān accéda au pouvoir, l'Arabie connaissait une grave crise financière et de sérieuses difficultés économiques. Les conquêtes avaient rapidement enrichi les conquérants et l'État disposait de fortes réserves. L'arrêt de la Conquête avait réduit considérablement le volume du butin, ce qui diminuait les revenus des hommes de troupes ; en revanche, pour les notables, l'attribution de terres permettait de compenser la baisse des revenus. Les soldats, frappés par le contraste de leur situation avec celle des musulmans apparentés au clan des Banū Umayya et dotés de pensions et de privilèges divers, réclamèrent qu'on leur attribuât des terres, ou qu'au moins ils puissent s'en partager les revenus. Tant que la Conquête s'était déroulée dans des régions prospères, le butin avait été suffisant, mais le jour où les opérations s'étaient ralenties et où un nombre important de bédouins — surtout en Iraq et en Égypte — se présenta pour le service militaire avec l'espoir de toucher de hautes paies, il y eut une rupture d'équilibre financier. Il fallait reprendre la politique d'expansion pour calmer les troupes mécontentes. L'Arménie est soumise en 24/645-46 à l'autorité des Arabes qui, commandés par Habīb b. Maslama, en chassèrent les Byzantins. Les provinces orientales de l'empire sassanide furent occupées, et Yazdigird III disparut, assassiné en 651. Des opérations furent menées vers l'Ouest, le long de la côte septentrionale de l'Afrique jusqu'à l'Ifrīqiya. Plus remarquables furent les opérations navales menées par Muʿāwiya, gouverneur de Syrie, et ʿAbdallāh ibn Sarh. Pour la première fois, les Arabes utilisent la marine, Chypre est occupée en 28/649, et peu après les côtes de Sicile sont razziées. En 34/655, au large des côtes de Lycie, la flotte arabe en remportant la victoire à la « bataille des mâts » met un terme à l'hégémonie byzantine en Méditerranée orientale. Une nouvelle puissance maritime apparaît en Méditerranée où elle va jouer un grand rôle politique et économique sous l'impulsion des Omeyyades. La situation financière différait selon les régions. Si, en Syrie, les finances publiques étaient bien gérées et les soldes et les pensions payées régulièrement il en allait tout autrement en Égypte et en Iraq. Les gouverneurs provinciaux, depuis ʿUmar, avaient le droit de prélever sur les impôts du pays de leur ressort le montant des dépenses locales et militaires et ne devaient verser au Trésor que le surplus qui, par suite d'abus, fut souvent bien modique. Le versement de la solde aux armées s'effectuait fréquemment avec des retards à cause des embarras financiers, ce qui ne manquait pas de soulever des récriminations.

L'opposition en action 651 - 655

En 30/651 éclatent les premiers mouvements de rébellion en Iraq. Les troubles prennent une ampleur particulière à Kûfa en 32 et 33/652 sous des prétextes politiques et religieux, la grande cité du Sawad réussit même à se soustraire momentanément à l'autorité du gouvernement central.

Les provinces du Khurâsân et du Sidjistân, situées loin des bases arabes, étaient le théâtre de fréquentes révoltes, comme celle du prince qârinide du Tabaristân contre les Arabes du Khurâsân, les insurgés furent durement matés en 32/652-3. Ce type de révolte régionale fut une des caractéristiques de la fin du règne de ʿUthmân et de tout le règne de ʿAlī, lorsque les Arabes, déchirés par le conflit qui les opposait sur la question du califat, ne purent réagir.

L'Égypte connaît aussi un mouvement révolutionnaire à la fin de 35/656, auquel n'est pas étranger ʿAmr b. al-ʿAs que ʿUthmân à son avènement avait remplacé au poste de gouverneur de l'Égypte par ʿAbd Allâh b. Saʿd, son frère de lait. Les troupes d'Égypte se rebellent et marchent contre Médine, ʿUthmân cède à leurs demandes et elles se replient, mais en route elles interceptent un messager, porteur d'ordres du calife, enjoignant au gouverneur d'Égypte de s'emparer des chefs rebelles et de les exécuter. Les troupes font alors demi-tour et reviennent à Médine. ʿUthmân déclare qu'il s'agit d'un faux. Il s'enferme chez lui et demande à Muʿâwiya de lui envoyer de Syrie des troupes sûres. Les troubles éclatent alors à Médine, la maison de ʿUthmân est assiégée. Au cours de ces événements, ʿAlī, par trois fois écarté du califat, ne cache pas ses sympathies pour l'opposition. ʿA'ishâ profite du pèlerinage pour quitter la ville. ʿUthmân refuse d'abdiquer et, dans les derniers jours de l'année 35/juin 656, les conjurés pénètrent de force dans la maison et abattent le calife plongé dans la lecture du *Coran*. La tradition appelle cette journée *Yawm ad-Dâr* (la Journée du Palais). Les troupes omeyyades prévenues de l'issue du conflit font demi-tour.

Ce meurtre commis par des coreligionnaires du calife dont un frère de ʿA'isha, fils d'Abû Bakr, suscitera de profonds et durables échos dans le monde musulman. Assassinat politique que les Omeyyades chercheront à venger, la fin sanglante de ʿUthmân ouvre l'ère des discordes et des guerres civiles, qui opposeront les membres de la communauté musulmane et diviseront l'Islâm. Les problèmes soulevés par la rapide expansion de l'Islâm ne reçurent pas de solution sous son règne. L'unité politique, et bientôt religieuse, de l'Islâm a vécu ; alors commence la grande *fitna*.

LE CALIFAT DE ʿALI (35/656 - 41/661)

De la prise du pouvoir à la bataille de Siffin

Après l'assassinat de ʿUthmân b. ʿAffân, la situation est trouble : les renforts omeyyades étaient repartis vers la Syrie, les partisans du calife défunt s'étaient enfuis de Médine. ʿAlī

b. Abî Tâlib allait bénéficier de la situation et réaliser enfin le rêve de sa vie : être calife. ʿAlî, qui était un des musulmans de la première heure, était non seulement le cousin, mais aussi le gendre du Prophète, dont il avait épousé la fille Fâtima, qui lui donna deux fils, al-Hasan et al-Husayn. Malheureusement, il n'avait guère les qualités requises pour être un homme d'État. Muhammad l'avait bien vu et ne lui avait confié, bien qu'il ait été son cousin et son gendre, que des tâches secondaires sur le plan politique, tout en lui reconnaissant des qualités de chef militaire qui n'hésita jamais à payer de sa personne.

Après la mort du Prophète il n'était pas arrivé à s'imposer, sa grande religiosité et son détachement des biens de ce monde ne lui permettaient pas de s'insérer dans la politique, au moment où la communauté s'enrichissait, où les notables tiraient bénéfices des conquêtes. Il eut des différends avec Abû Bakr, mais ne fit rien pour s'opposer à son élection, il se contenta de ne le reconnaître que six mois plus tard. Sous ʿUmar, ses relations avec le calife furent bonnes, il fut même désigné comme lieutenant lorsque ʿUmar s'absenta de Médine pour se rendre en Syrie. La situation devait se détériorer sous ʿUthmân qu'il accusa de ne pas suivre le *Coran*.

Il n'y eut pas d'accord préalable entre les compagnons et l'élection de ʿAlî fut due, non pas au prestige de sa parenté et de son alliance avec le Prophète, mais à l'appui des Ansârs qui, profitant du désarroi des Omeyyades, portèrent au pouvoir un adversaire de ʿUthmân. C'était la revanche des Médinois sur les Mekkois. ʿAlî était donc l'élu des révoltés, s'il n'avait apparemment pas voulu le meurtre de ʿUthmân, il ne le désavoua pas et profita de la situation, mais il allait rencontrer une forte opposition de la part des compagnons qui avaient fait fortune sous ʿUthmân et de la part des parents du défunt calife et plus particulièrement de tous ceux qui se regroupèrent derrière Muʿâwiya. Il avait pour lui des gens fidèles à la famille du Prophète, les ennemis de ʿA'ishâ et surtout la population des trois grandes places militaires *(amsâr)* nouvellement fondées, Basra, Kûfa et Fustât, qui s'étaient débarrassées des gouverneurs nommés par ʿUthmân. Ce qui choquait surtout certains musulmans, c'était l'impunité accordée aux coupables. Ils considéraient le meurtre du calife comme un sacrilège et en rendaient responsable ʿAlî qui apparaissait comme le bénéficiaire. Enfin, sa politique nettement anti qurayshite devait accroître le nombre de ses adversaires.

Dès son accession au pouvoir, ʿAlî déclara vouloir suivre l'exemple de ʿUmar ; il se mit à remplacer les gouverneurs et à confisquer les terres accaparées par son prédécesseur, ce qui renforça l'opposition. L'adhésion des provinces est loin d'être assurée : une forte opposition se manifeste au Hidjâz ; en Syrie, le gouverneur Muʿâwiya ne lui rend pas hommage *(bayʿa)* et refuse de céder sa place au gouverneur envoyé par ʿAlî.

A la tête des adversaires de ʿAlî, se trouvait ʿA'isha, la veuve du Prophète : elle venait d'effectuer à La Mekke le petit pèlerinage *(ʿumra)*, lorsqu'elle apprit l'assassinat sur le chemin du retour à Médine. Elle fit demi-tour et à La Mekke se déclara ouvertement contre les meurtriers, réclamant le châtiment des coupables. Elle n'était pas au nombre des partisans de ʿUthmân, mais elle condamnait le meurtre et réclamait réparation. Elle ne supportait pas que ʿAlî — qu'elle n'aimait pas — puisse être le bénéficiaire d'un crime. Talha et az-Zubayr, deux membres de la *shûrâ*, n'avaient pas caché leur hostilité à l'égard

du défunt calife, aussi prêtèrent-ils serment à ʿAlī, mais comme celui-ci ne leur accordait pas les hauts postes qu'ils désiraient, quatre mois après les événements qui avaient porté au pouvoir le nouveau calife, ils gagnèrent La Mekke sous le prétexte d'une *ʿumra* et tramèrent avec ʿA'isha une conjuration dans la Ville Sainte où les adversaires de ʿAlī ne manquaient pas. Les insurgés décident d'utiliser comme base Basra, où ils comptaient trouver de l'argent et des troupes. ʿA'isha accepte de patronner le mouvement et d'appeler à la vengeance. La lutte armée allait commencer. On rassemble quelques centaines d'hommes, et l'on voit dès lors le centre de la vie politique musulmane passer du Hidjāz au Sawād (Bas-Iraq). ʿAlī réagit : il réunit un important contingent de sept cents hommes, essaie de gagner de vitesse les insurgés, qui arrivent à Basra, où ils cherchent à convaincre les habitants de s'associer à l'insurrection. Une bataille va se dérouler le 16 djumādā II 36/9 décembre 656 près de Basra entre les troupes des insurgés et les forces de ʿAlī groupant des contingents de Médine et de Kūfa. Les troupes de Talha et d'az-Zubayr sont écrasées, et les deux chefs sont tués. Ce combat, où s'affrontèrent pour la première fois des musulmans vaincus, porte le nom de « bataille du Chameau », rappelant ainsi que ʿA'isha avait assisté à la défaite, assise dans un palanquin sur la bosse d'un dromadaire. ʿA'isha fut faite prisonnière, puis, avec tout le respect dû à la veuve du Prophète, renvoyée à Médine qu'elle ne quitta plus jusqu'à sa mort (678). Ce succès ne mit pas un terme à la guerre civile.

N'ayant guère d'appui en Arabie, le nouveau calife ne pouvait pour lutter compter que sur les Arabes d'Iraq qui, loin des intrigues du Hidjāz et de Syrie, se montraient les défenseurs d'idéaux communautaires et démocratiques : c'est là une des raisons pour lesquelles ʿAlī transféra le siège du califat à Kūfa, qui allait rester le foyer de la propagande alide. Ce transfert vers le Bas-Iraq allait placer l'Arabie en marge du domaine où l'Islām devait prendre son essor. Plus jamais ni Médine ni La Mekke ne seront les capitales du monde musulman.

ʿAlī qui avait été imposé à la communauté par un parti, ne put être reconnu par tous ; il fut ainsi à l'origine de la première *fitna*, de la première rupture de l'unité dans la communauté. Après la bataille du Chameau, ceux qui réclamaient la vengeance du sang du calife assassiné se regroupèrent avec l'aristocratie du clan omeyyade. A la tête de l'opposition se trouve désormais le gouverneur de la Syrie, Muʿāwiya, qui dispose de moyens importants et de forces puissantes et qui de plus possède les qualités d'homme politique qui manquent à ʿAlī. En tant que parent de ʿUthmān, Muʿāwiya se doit, conformément au *Coran*, de venger la mort d'un proche injustement tué[1].

Après son succès sur Talha et az-Zubayr, ʿAlī espère ramener Muʿāwiya à l'obéissance, mais celui-ci exige avant tout la livraison des meurtriers. Voulant mettre Muʿāwiya à la raison, ʿAlī se dirige vers la Syrie dont le gouverneur se porte à sa rencontre. Les deux armées se trouvent au printemps 36/657 face à face sur la rive droite de l'Euphrate dans la plaine de Siffīn où les troupes stationneront plusieurs mois. Là allait se dérouler l'un des

1. « Sinon en droit, ne tuez point votre semblable qu'Allāh a déclaré sacré. Quiconque est tué injustement, Nous donnons à son proche pouvoir (de le venger). Que celui-ci n'exagère pas dans le meurtre : il sera secouru. » (*Coran*, XVII, 35/33.)

affrontements les plus célèbres dans l'histoire de l'Islâm, celui qui devait consommer dans le sang l'éclatement de la communauté. Le 8 safar 37/26 juillet 657, le combat est engagé. D'abord indécis, il tourne au désavantage de Mu ʿâwiya, c'est alors que, d'après les historiens arabes, ʿAmr b. al-ʿAs, qui l'avait rejoint après la bataille du Chameau, imagina une ruse qui devait priver les partisans de ʿAlî de la victoire. On mit des feuillets du *Coran* au bout des lances, geste qui signifiait qu'il fallait proclamer la trêve et s'en remettre au jugement de Dieu, donc procéder à un arbitrage. Les partisans de ʿAlî, se sentant forts de leurs droits, le contraignirent à accepter la proposition. Ce faisant, ʿAlî abandonnait ses prérogatives de calife. Ils délèguèrent comme arbitre un homme neutre, Abû Mûsâ al-Ashʿarî ; Mu ʿâwiya de son côté désigna ʿAmr. La question sur laquelle portait l'arbitrage était la suivante : ʿUthmân avait-il été tué « injustement », ou bien son meurtre avait-il été le fait de la foule excitée par les innovations du calife ; dans ce dernier cas les assassins n'auraient été que les exécutants d'une volonté collective et le proche parent n'avait plus rien à réclamer. Mu ʿâwiya avait-il tort ou raison d'en appeler à la vengeance ? Les armées levèrent le camp et attendirent chacune dans ses bases le verdict des arbitres. Ces derniers, après plusieurs mois de réflexion, se rencontrent à Dûmat al-Djandal (actuel al-Djawf) en safar 38/janvier 658. On n'aboutit à aucune conclusion et l'on décide de se retrouver dans un an. Le temps va travailler pour Mu ʿâwiya. Entre-temps, s'était produit un événement dont l'importance ne put être appréciée que plus tard.

La sécession kharidjite

Quelques partisans de ʿAlî estimèrent à Siffîn que l'acceptation de l'arbitrage était une erreur, car le droit de juger appartient à Dieu et non aux hommes. Le *Coran* dit en effet : « Si deux partis de Croyants se combattent, rétablissez entre eux la concorde. Si l'un d'eux persiste en sa rébellion contre l'autre, combattez le parti qui est rebelle jusqu'à ce qu'il s'incline devant l'ordre d'Allâh. S'il s'incline, établissez la concorde entre eux avec justice et soyez équitables. Allâh aime ceux qui pratiquent l'équité[1]. » Pour eux, Mu ʿâwiya et ses partisans s'étaient rebellés contre ʿAlî, donc il fallait le combattre. Les tenants de ce raisonnement virent leurs partisans se multiplier, ils décidèrent de ne plus soutenir ʿAlî, quittèrent ses rangs et se retirèrent dans la province de Nahrawân entre al-ʿAnbar et Wâsit. Ce furent ceux que l'on appelle les Kharidjites.

La sécession kharidjite priva ʿAlî de la possibilité d'agir contre Mu ʿâwiya en 658, pendant que les pourparlers se poursuivaient en vain. La même année, ʿAlî fit marcher ses troupes contre le territoire de la bourgade de Nahrawân, pour tenter de ramener les Kharidjites. Son appel pour mettre fin à l'opposition armée et son offre d'amnistie *(amân)* provoquèrent un certain flottement dans les rangs kharidjites. Nombreux furent alors ceux qui abandonnèrent le camp de l'émir ʿAbd Allâh b. Wahb ar-Râsibî leur chef. Les uns rallièrent ʿAlî, les autres gagnèrent Kûfa, d'autres enfin partirent en Iran et quelques-uns se dirigèrent vers La Mekke. Moins de trois mille hommes restèrent fidèles à Ibn Wahb ; ils

1. Trad. BLACHÈRE, XLIX, 9.

furent presque tous massacrés avec leur chef. La sédition fut écrasée par ʿAlī le 9 safar 38/17 juillet 658, mais cette victoire ne mit pas un terme à l'activité kharidjite et suscita une grande indignation contre ʿAlī. Assez vite, les Kharidjites de Kûfa allèrent rejoindre les détachements qui se trouvaient en Iraq et en Iran et reprirent la lutte contre ʿAlī.

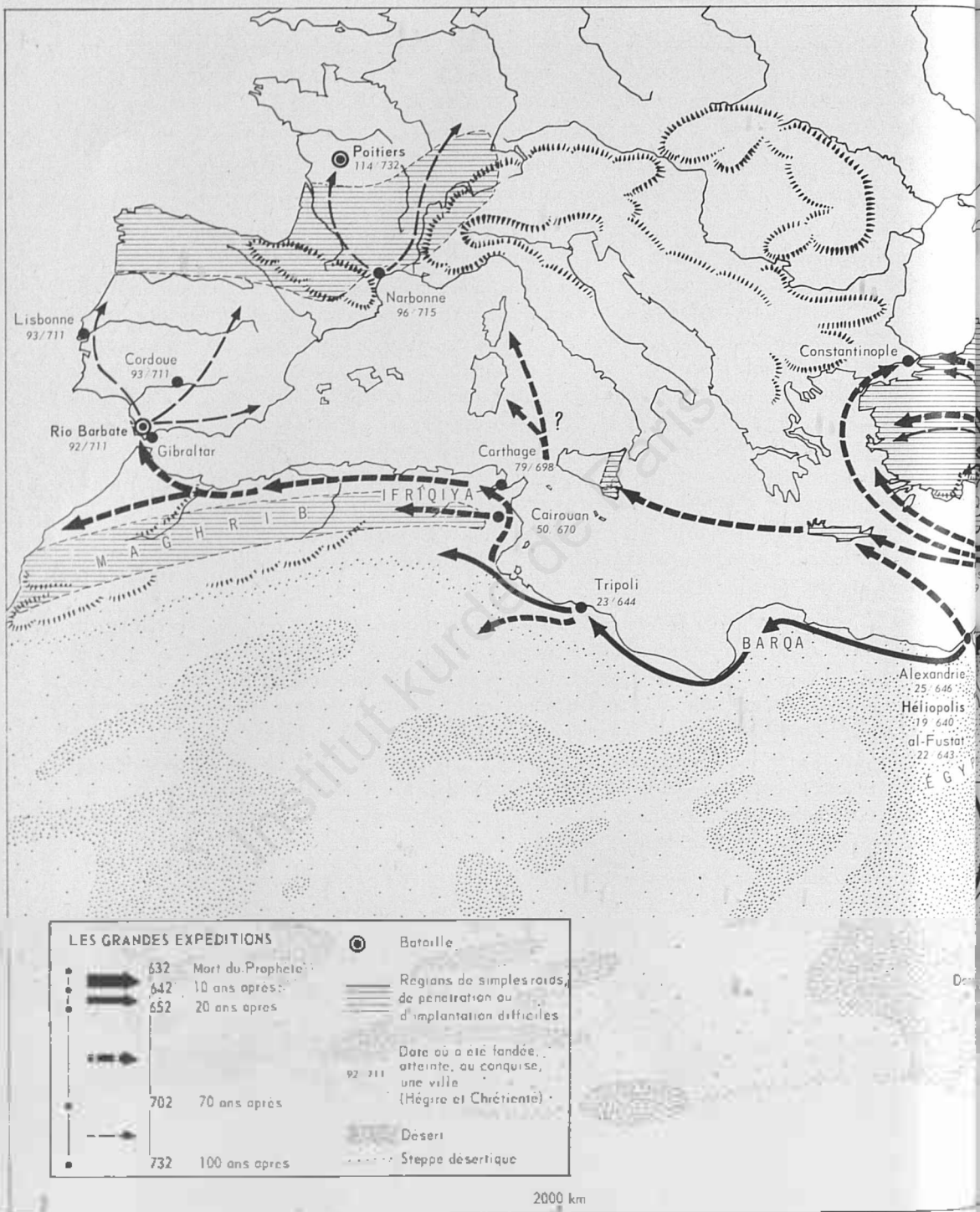
Lorsque ce dernier décida de marcher contre Muʿâwiya les désertions furent si nombreuses dans son armée qu'il abandonna son projet et revint à Kûfa.

Quelques mois plus tard, en shaʿbân 38/janvier 659 un vaste rassemblement de notables se tient à Adhruh, un ancien camp romain auprès d'une source entre Maʿân et Pétra. Les arbitres déclarent que ʿUthmân a été tué injustement et concluent à la responsabilité de ʿAlī. Celui-ci proteste contre cette décision et l'estime non conforme au *Coran*. On discute alors du choix d'un nouveau calife. L'éventualité d'une confirmation de ʿAlī n'effleura pas l'esprit des gens, mais il y eut des discussions : ʿAmr pensait qu'il fallait choisir Muʿâwiya, tandis que Abû Mûsa souhaitait que l'on procédât à une véritable élection du calife. Abû Musâ affirmait que ni ʿAlī ni Muʿâwiya, qui venait d'être proclamé calife par ses partisans, ne pouvaient être élus et qu'il fallait reporter l'affaire à plus tard ; il était quant à lui partisan d'un fils de ʿUmar, ʿAbd Allâh. ʿAmr déclara qu'il appuyait la candidature de Muʿâwiya. Alors la réunion se disloqua dans le désordre et aucune décision ne fut prise. ʿAlī fut considéré calife par ses partisans et continua à gouverner les territoires sur lesquels il avait autorité et Muʿâwiya, maître de la Syrie et de l'Égypte, eut l'intelligence de ne pas l'attaquer.

ʿAlī s'apprêtait à se lancer sur la Syrie, lorsqu'il fut blessé à mort en ramadân 40/janvier 661 d'un coup d'épée empoisonnée porté à la sortie de la mosquée de Kûfa par un kharidjite qui vengeait le massacre de Nahrawân. Il survécut deux jours. Pour éviter toute profanation, on tint secret le lieu d'inhumation. La tombe ne fut localisée que plus tard, à quelques kilomètres de Kûfa ; tout autour devait se développer la ville de Nadjaf avec ses immenses cimetières. Al-Hasan, le fils aîné de ʿAlī reconnu calife par les Shīʿites, devait être amené à renoncer à ses droits sous la pression de Muʿâwiya. Il est intéressant de noter que des quatre premiers califes, seul le premier, Abû Bakr, eut une mort naturelle, tandis que les trois autres moururent assassinés.

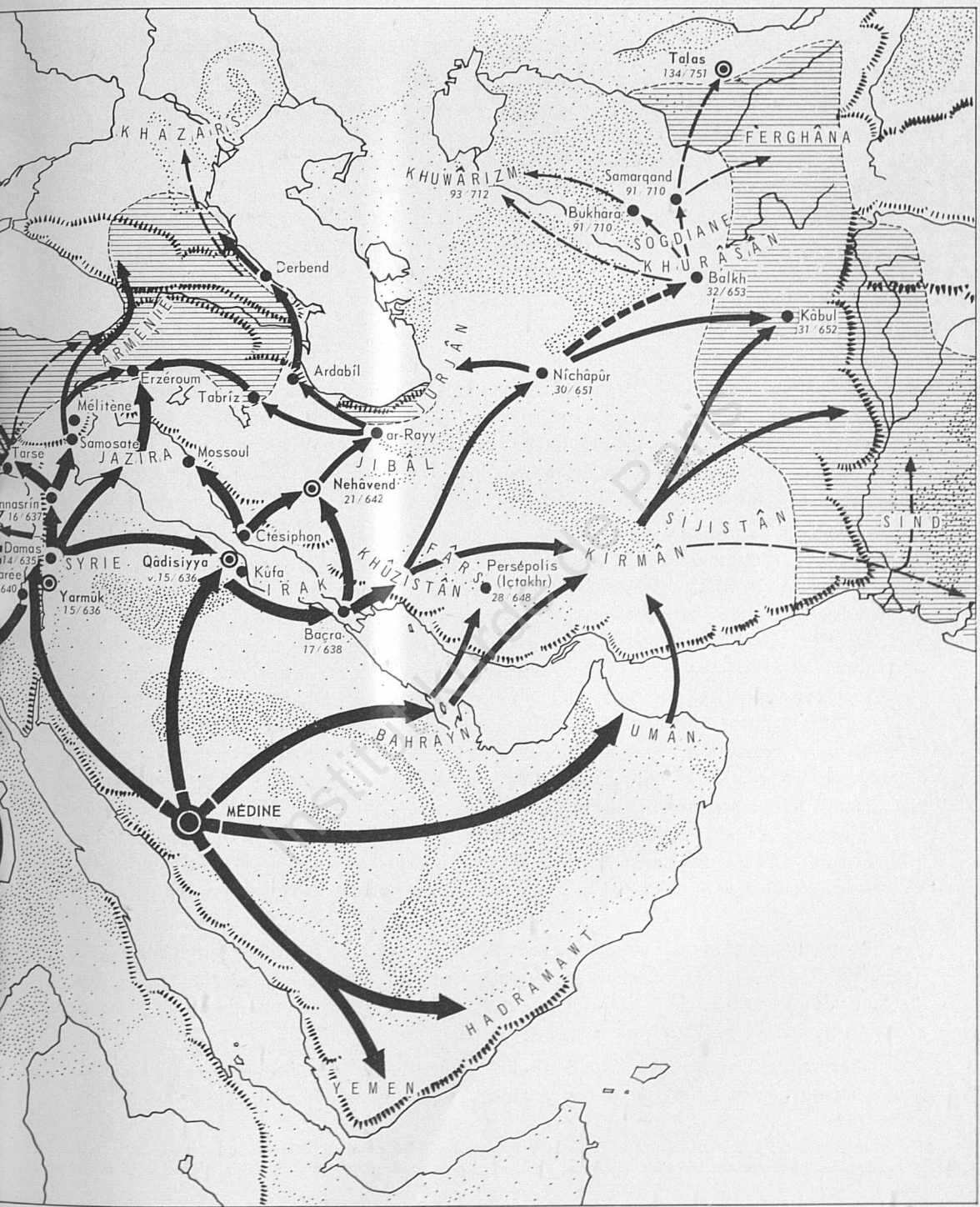
Les événements qui découlèrent de Siffîn ont encore de nos jours un écho. Siffîn reste très vivant dans l'esprit des musulmans : « C'était hier. » En effet, la communauté musulmane s'est alors scindée en trois groupes politico-religieux ; une majorité orthodoxe-sunnite — *ahl as-Sunna* — qui à l'origine groupa les partisans de Muʿâwiya et deux sectes schismatiques ; la plus nombreuse des deux est la *Shiʿat ʿAlī* le parti de ʿAlī qui devint *Shiʿa* tout court et dont la doctrine est connue sous le nom de Shiʿisme, auquel adhère actuellement la majorité de la population de l'Iran et près de la moitié de l'Iraq ; la plus ancienne, est celle des Khawâridj dont la doctrine est connue sous le nom de kharidjisme.

Les historiens arabes voyaient en eux les partisans d'un « égalitarisme », qui aurait — disait-on — existé du temps de Muhammad et de ses premiers compagnons. On les appelait « les gens du jeûne et de la prière ». Très rigoristes, adversaires de tout compromis, ils quittèrent ʿAlī à Siffîn et se replièrent vers le Tigre. Ce départ devait servir à expliquer le



L'EXPANSION M

Source :



...IANE DE 632 à 750

...UEL. *Op. cit.*

terme de « Kharidjites » : « ceux qui sont sortis » ; en fait, l'appellation leur fut donnée par leurs adversaires[1].

Le mouvement kharidjite apparaît comme l'expression d'une opposition interne aux structures de la société arabe. La situation sociale et économique des chefs de tribus arabes qui constituaient les forces armées du califat se détériorait à mesure que les richesses augmentaient et que le pouvoir de l'aristocratie héréditaire issue de la population urbaine croissait. Ce pouvoir se manifestait par la discipline imposée aux masses des conquérants, car les tribus arabes n'en avaient aucune notion dans leurs campements d'Arabie. Bien que cette discipline n'ait été que relative au cours des campagnes et dans les combats, elle donnait aux chefs de tribus un moyen de pression sur leurs troupes.

Les compagnons du Prophète, représentants de la première génération de musulmans, comme ʿUmar, cherchèrent à mener une politique conforme aux intérêts démocratiques de la communauté. Mais après ʿUthmân, sous le règne duquel l'aristocratie arabe occupa de fortes positions, d'autres compagnons, comme ʿAlî durent tenir compte des réalités du rapport des forces, de leur propre fortune et accepter une entente avec l'aristocratie nouvelle. Cette situation devait fatalement soulever les protestations des troupes arabes et de la masse des travailleurs des pays conquis.

Le mouvement kharidjite à son origine n'était que la suite de la révolte qui avait abouti à l'assassinat de ʿUthmân. Parmi les premiers kharidjites, nombreux étaient les rigoristes pieux, partisans de l'Islâm primitif, pour qui la prière, le jeûne et l'enseignement religieux étaient les principales occupations, mais ces hommes ne constituaient pas le noyau de l'armée kharidjite. Ce ne sont ni les prières, ni le jeûne qui attirèrent la masse vers les kharidjites, mais leur tendance au nivellement des Arabes et des *mawali* et leurs principes démocratiques pour lesquels elle devait se battre les armes à la main. Le premier principe est celui de la souveraineté de la communauté des croyants. Le calife doit recevoir le pouvoir de la communauté par voie d'élection. S'il ne se conforme pas à la politique de défense des intérêts de la communauté, les représentants de cette dernière peuvent non seulement déclarer illégitime et déchu l'imâm qui est sorti de la voie droite, mais même le tuer. Une telle attitude explique l'abandon de ʿAlî à Siffîn. Pour eux, le calife n'est pas obligatoirement un Qurayshite, on peut élever à l'imâmat un Qurayshite tout comme un Arabe d'une autre tribu ou même un non-Arabe ou encore un Africain, pourvu qu'il soit un pieux musulman.

Les idéologues kharidjites formulèrent une façon de voir qui justifiait l'impatience et le fanatisme. Un des points essentiels des dogmes kharidjites concerne « le salut » que la foi ne peut assurer que si elle s'accompagne des œuvres. Le kharidjisme devait donner un essor particulier à la réflexion sur les problèmes de la foi.

Les adversaires étaient tous exclus de la communauté des croyants, telle que la concevaient les Kharidjites, qui les considéraient comme des *Kufarâ'* (des Infidèles), contre

1. Il faut considérer le verbe *kharadja* « sortir », en y joignant la préposition *ʿalâ*, « contre », et traduire non pas « sortis » mais « révoltés contre, insurgés ». D'après une autre version on a dit qu'ils étaient « sortis de Kûfa ».

lesquels il fallait mener la Guerre Sainte. Le fanatisme des Kharidjites en écartait les masses populaires, mais celles-ci ne cachaient pas leur sympathie pour ceux qui luttaient contre les fëodaux et les autorités arabes, contre l'oppression économique de l'aristocratie tant dans les villes que dans les campagnes.

D'après une tradition, les Kharidjites de La Mekke auraient décidé de tuer ʿAlī, Mu ʿâwiya et ʿAmr b. al-ʿAs pour libérer le califat pour leur candidat. Si, en 661, ʿAlī mourut des coups que lui porta un Kharidjite, en revanche les attentats contre les deux autres victimes désignées échouèrent.

Le kharidjisme sous la forme de sous-sectes nombreuses connut une certaine extension à l'époque omeyyade et manifesta alors une activité politique et militaire dans presque toutes les provinces du Califat.

A la mort de ʿAlī s'était achevé le régime théocratique, né du vivant de Muhammad et continué par les quatre califes *râshidûn.* Ce régime avait pour base le *Coran* et pour modèle le comportement du Prophète. Les successeurs les plus proches de Muhammad suivaient la voie droite tracée par lui et étaient paralysés par la crainte d'en dévier en prenant une initiative personnelle. La nécessité impérieuse de combler quelques lacunes des prescriptions du *Coran* et de la Sunna obligea ʿUmar et ʿUthmân à apporter des aménagements aux dispositions juridiques en vigueur. Après la disparition de ʿAlī et des compagnons du Prophète, il n'y aura plus personne pour protester au nom du passé, si ce n'est de savants exégètes du *Coran* ou de pieux traditionnistes. L'expansion de l'empire, l'évolution de la société, le développement de l'économie allaient contraindre les califes des siècles suivants à adapter les structures de l'Etat aux problèmes contemporains.

Institut Kurde de Paris

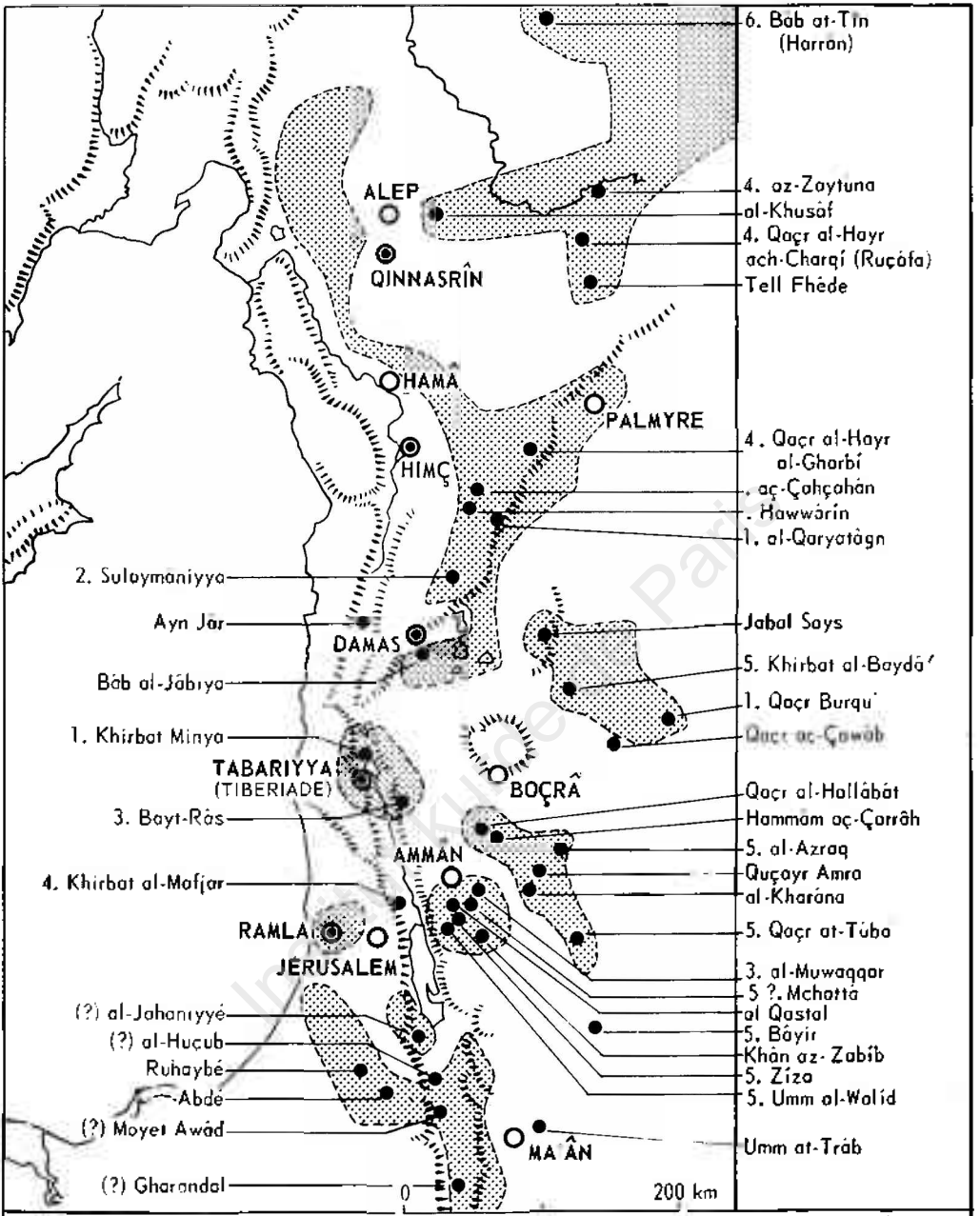
Chapitre 4

LE CALIFAT OMEYYADE

Institut kurde de Paris

Le califat omeyyade exerça son pouvoir sur les pays arabes de 660 à 750. La dynastie omeyyade en Syrie connut deux branches : celle des Sufyanides à laquelle appartiennent Mu ʿâwiya Ier (660-680), son fils Yazîd Ier (680-683) et son petit-fils Mu ʿâwiya II (683-684) qui ne régna que quelques mois et mourut de la peste. La seconde branche fut celle des Marwânides, du nom du quatrième calife omeyyade, Marwân.

Le premier calife omeyyade, descendant de Umayya, Mu ʿâwiya b. Abî Sufyân, naquit au début du VIIe siècle à La Mekke, où son père occupait une place prépondérante dans la société marchande. La famille n'adhéra à l'Islâm qu'après la confirmation du pouvoir de Muhammad. Tout jeune, Mu ʿâwiya vécut dans l'entourage immédiat du Prophète en qualité de secrétaire. Sous Abû Bakr il participa à la conquête de la Palestine et de la Syrie et se distingua alors par ses qualités de chef militaire. A la mort de son frère aîné, Yazîd, il lui succéda comme gouverneur de la Damascène, où il allait rester vingt ans au pouvoir. ʿUmar le maintint à son poste, puis ʿUthmân devait le confirmer dans ses fonctions. Parent de ʿUthmân, après l'assassinat de celui-ci il estima de son devoir de le venger, ce qui le mit en conflit avec ʿAli et aboutit à Siffîn, puis à l'arbitrage qui lui fut favorable. Mu ʿâwiya fut porté au califat par ses troupes. Après la mort de ʿAlî et la renonciation d'al-Hasan à ses droits, Mu ʿawiya resta seul à la tête de la communauté musulmane. Chef



Califes fondateurs: .Yazîd I 1. Walîd I 2. Sulaymân 3. Yazîd II 4. Hichâm
5. Walîd II 6. Marwân II

LA SYRIE OMEYYADE

Source : André MIQUEL, *op. cit.*

reconnu de l'aristocratie tribale en Syrie, il sut entretenir de bonnes relations avec la population locale qui lui donna son appui.

LES SUFYANIDES

Califat de Mu'âwiya (40/660 - 60/680)

La période sufyanide de la domination omeyyade (660-684) fut marquée par la nécessité de constituer un État, de transformer la masse chaotique de la tribu arabe en un complexe organique et de forger les instruments nécessaires à son fonctionnement. La réalisation de ce programme fut le principal titre de gloire du fondateur de la dynastie : Mu 'âwiya, un des plus grands hommes d'État qu'ait jamais produits l'Islâm. L'effort demandé était surhumain : il fallait mener de front la guerre byzantine, la lutte sur les confins orientaux avec la pénétration au-delà de l'Oxus et jusqu'en Inde, et d'autre part rechercher l'équilibre entre les diverses tribus arabes, contenir les tentatives de heurts entre celles du Nord et celles du Sud, éviter dans la mesure du possible une scission entre l'Iraq et la Syrie. Il était indispensable de donner à tous les éléments dispersés une unité de direction [1].

Avec l'avènement de Mu 'âwiya prend fin le califat des *Râshidûn*, compagnons du Prophète. Une nouvelle période commence, le souverain prend une certaine importance, devient chef d'État ; il abandonne la vie simple et les méthodes paternalistes de ses prédécesseurs et met une certaine distance entre lui et le peuple. Il s'entoure d'une cour, se plie à un cérémonial et souffre un certain apparât dans sa vie.

Mu 'âwiya sut, le premier, créer un État arabe où ni l'économie, ni les finances ne furent négligées, non plus que les défenses de l'empire. La *shûrâ* est alors remplacée par une constitution oligarchique, à laquelle participent les *ashrâf*, les généraux et les représentants des diverses provinces. Suivant l'exemple de son cousin 'Uthmân, le calife assure à ses parents, qu'il évite toutefois de maintenir longtemps dans les hauts postes, à ses compagnons comme à lui-même, des domaines qui en feront de gros propriétaires fonciers. Avec l'installation des Omeyyades en Syrie, le centre de gravité du monde musulman change une fois de plus : après Médine et Kûfa, Damas devient la capitale de l'empire. La Syrie devait retrouver sa prospérité, grâce à ses richesses agricoles et à une bonne administration. Au moment de la conquête arabe, la Syrie, dont l'agriculture a toujours dépendu d'un système très étendu d'irrigation organisé plusieurs siècles avant notre ère, avait vu diminuer les surfaces cultivées du fait des guerres byzantino-perses. La destruction partielle du système d'irrigation, la fuite des paysans avaient fait baisser le niveau de la vie économique. Les nouveaux maîtres envoyèrent sur leurs terres les centaines de prisonniers faits hors du territoire syrien, en Asie centrale notamment. Avec l'aide d'ingénieurs syriens, hydrologues et agronomes héritiers de la tradition agricole nabatéenne, le réseau d'irrigation fut remis en état. Les terrains abandonnés retrouvèrent

1. H. Monseret de Villard, *Introduzione allo Studio*, p. 181.

leur fertilité et redevinrent des champs, des jardins, des potagers et des vignobles, qui accrurent les revenus fonciers.

Dès le règne de Mu ʿâwiya, Damas allait comme toute la Syrie bénéficier de l'essor économique provoqué par l'ouverture des frontières. Il n'y eut plus de barrière douanière entre l'ancien empire sassanide et la Syrie pour l'exportation. Les produits furent écoulés en Iraq et en Iran ; en revanche la douane protégeait les artisans syriens contre la production des pays voisins.

La Syrie put jouir aussi d'une bonne administration, calquée sur un système byzantin déjà éprouvé et que Mu ʿâwiya eut l'intelligence de conserver en utilisant les services de conseillers autochtones compétents, le plus souvent des Arabes chrétiens, comme les Banû Sardjûn de Damas, ancêtres de saint Jean Damascène, qui rendirent de grands services pour la gestion financière. Malgré les discriminations religieuses, de bonnes relations s'établirent entre la population locale en grande partie d'origine arabe et les conquérants musulmans qui, préférant stationner dans des camps, étaient peu nombreux dans les villes. La cohabitation avec les vaincus posa bien des problèmes économiques et sociaux qu'il fallut résoudre. Sur le plan extérieur, Mu ʿâwiya dut préciser les relations de la Syrie avec les autres provinces du califat. Ce dernier ne constituait pas encore un ensemble unifié, avec un pouvoir centralisé. Les chefs militaires et les gouverneurs qui avaient une délégation du calife agissaient sans contrôle dans leurs régions ; ils envoyaient le quint *(khums)* à Damas et se répartissaient les quatre cinquièmes restant. En Iraq, le calife de Damas dut mener une véritable guerre. En effet, les Kharidjites ne reconnaissaient pas les Omeyyades ; d'autre part, les Shi ʿites, partisans des Alides, soutenaient comme imâm le fils aîné de ʿAlî, al-Hasan, fils de Fâtima, petit-fils du Prophète et considéraient Mu ʿâwiya comme un usurpateur. Le souverain omeyyade réussit en 41/661 à écarter de la scène politique al-Hasan, qui n'était pas très enthousiaste pour engager la lutte contre le calife. Mu ʿâwiya lui garantit de solides revenus pour sa retraite dans « la vie privée ». Cette abdication fut très critiquée, mais les provinces à l'Est du Tigre se soumirent, il y eut alors une unité entre l'Ouest et l'Est. Pour maintenir l'ordre en Iraq Mu ʿâwiya qui avait un don pour choisir ses collaborateurs y nomme des gouverneurs hors pair. A Kûfa, Mughîra b. Shu ʿba, homme d'une moralité contestée et détenteur d'un record de mariages, parvint pendant plusieurs années à assumer la tâche délicate de gouverneur du bastion du chiisme. Politique très habile, sachant louvoyer, opportuniste et astucieux, il sut fort bien remplir son rôle dans cette turbulente cité. Ziyâd b. Abîhi fut nommé gouverneur de Basra à partir de 45/665 et reçut aussi la charge de Kûfa après la mort de Mughîra. Mu ʿâwiya avait su se gagner Ziyâd qui lui avait résisté pendant un temps. De filiation paternelle incertaine, il s'appellait Ibn Abîhi, « le fils de son père ». Mu ʿâwiya pour lui donner une généalogie le déclara fils d'Abû Sufyân et par-là même son demi-frère. La sévérité de Ziyâd maintint le calme à Basra. Les provinces orientales furent placées sous le contrôle des deux cités irakiennes qui devaient assurer la relève des troupes. Il y eut deux armées dans le Khurâsân, l'une fut envoyée en 44/664 vers la vallée de l'Indus et l'autre atteignit au Nord-Est l'Amû Darya (Oxus), où elle entra pour la première fois en contact avec des tribus turques. Le transfert du pouvoir musulman en Syrie l'avait rapproché de la

Méditerranée ; il y eut dès lors une politique méditerranéenne des Arabes qui continuera même lorsque le califat sera installé à Baghdâd.

En 38/658, Mu ʿâwiya envoya ʿAmr al-ʿAs contre le gouverneur installé par ʿAlî à Fustât. Membre de la tribu de Quraysh, compagnon du Prophète, chef militaire habile qui s'était distingué au Yarmûq et lors de la prise de Damas, ʿAmr avait rejoint les rangs de Mu ʿâwiya et eut à Siffîn un rôle déterminant pour l'histoire de l'Islâm. Après l'occupation de l'Égypte, les troupes omeyyades contrôlèrent deux ans plus tard les villes saintes du Hidjâz.

A l'Ouest, le Maghrib, région où il y eut peu de changement à l'époque, fut, de 43/662 à 55/675 et de 62/682 à sa mort en 63/683 le théâtre des exploits de ʿUqba b. Nâfiʿ. Celui-ci établit une base à Qayrawân en 50/670 et conquit l'Ifriqiya ; il était très pieux et s'efforça de convertir cette province à l'Islâm. Il fit un raid jusqu'à l'Atlantique, mais sur son chemin de retour il fut victime d'indigènes rebelles, commandés par le chef berbère Kusayla. Celui-ci garda le pouvoir plusieurs années, car la situation à l'Est s'était dégradée et le calife avait d'autres préoccupations que son châtiment.

L'armée omeyyade de Syrie groupait une majorité d'éléments d'origine ghassânide ou lakhmide bien entraînés. Ces troupes, dont le chef était le calife secondé par des émirs, constituèrent le support le plus sûr de la dynastie. Les tribus syro-arabes jouèrent un grand rôle dans la politique omeyyade ; elles appartenaient à l'un des deux grands groupes de tribus arabes, les Kalbites (Banû Kalb) ou Yéménites et les Qaysites (Banû Qays) ou Nizarites, originaires de l'Arabie du Nord. Les Kalbites étaient de grands éleveurs semi-nomades qui tenaient la Palmyrène, l'Emésène et la Damascène. Les Qaysites, venus du Nord de l'Arabie et dont le nom se rattache à Qays ʿAylân, se trouvaient pour la plupart en Mésopotamie. La rivalité entre ces deux groupes amena bien des conflits sanglants.

Les Omeyyades, qui étaient qurayshites, appartenaient comme tels au groupe qaysite, mais pour des raisons politiques ils s'appuyèrent en Syrie sur les Kalbites. Pour renforcer les relations avec ces derniers, Mu ʿâwiya pratiqua la politique des alliances matrimoniales et épousa la kalbite Maysûna, qui fut la mère de Yazîd Ier. Celui-ci, second calife omeyyade, devait à son tour épouser une kalbite.

Soutien des Sufyanides, les Kalbites bénéficiaient des prévenances des califes, ils avaient la permission d'aller séjourner dans leurs tribus dans le désert, étaient autorisés à ne faire que de brefs séjours en garnison et recevaient de fortes primes ; c'est ainsi que les Omeyyades pratiquaient à leur égard le *ta'lîf al-qulûb*, le ralliement des cœurs, et achetaient le dévouement des troupes.

Les relations arabo-byzantines

Sous les Sufyanides, les guerres de conquête se poursuivirent en Transcaucasie, Asie centrale et Iran oriental. Les troupes levées en Syrie eurent pour mission de lutter contre les Byzantins. L'Asie Mineure fut le théâtre des incursions arabes et chaque été il y eut, au-delà du Taurus, des raids plus ou moins lointains ; les expéditions n'avaient pas pour

unique but la recherche de butin, on essayait aussi de progresser vers Constantinople que Mu ʿâwiya souhaitait prendre. En 668, pour la première fois, les Arabes apparaissent sur la rive orientale du Bosphore. Mais le froid, le manque de vêtements chauds, l'absence d'approvisionnement, la peste et la dysenterie vident le camp arabe. Des renforts sont envoyés sous le commandement de Yazîd, fils du calife. Le siège commence, mais les murailles de la ville sont solides ; faute de machines de guerre, les Arabes ne peuvent prendre la ville et lèvent le siège en été 669.

Résultat de leurs succès sur terre, tant en Syrie qu'en Égypte, l'installation des Arabes sur les côtes de la Méditerranée orientale bouleverse l'équilibre de cette région. Devenus maîtres des chantiers navals d'Alexandrie, d'Akka (Acre), de Tyr et de Tripoli, les Omeyyades construisent avec l'aide de la main d'œuvre locale une flotte qui sera pour eux une arme d'appui pour les opérations le long du littoral. Les premiers navires lancés sous Mu ʿâwiya à Tripoli en 645 et montés par des équipages palestiniens et libanais se livrent à des opérations de piraterie contre les rivages « micrasiatiques » et les îles de Chypre et Rhodes en 28/648. Le succès naval remporté au large de Phoenix de Lycie, connu chez les Arabes sous le nom de *Dhât as-Sawâri* « la bataille des Mâts », où la flotte byzantine commandée par le basileus lui-même fut mise en déroute par une flotte arabe inférieure en nombre, permit aux Omeyyades de couper les communications maritimes de Constantinople avec le bassin oriental de la Méditerranée. Des flottes arabes appareillant de Syrie et d'Égypte perturbaient l'activité commerciale des Byzantins, qui réagirent en s'équipant de garde-côtes et en constituant une flotte d'intervention. Malgré ces précautions, une flotte arabe envoyée par Mu ʿâwiya pénètre en 52/672 en Propontide, sans être inquiétée par la marine byzantine. Les Arabes établissent une base dans la presqu'île de Cyzique (actuel Kapi daghi), en Phrygie, où ils vont hiverner. En 54/674, les troupes de Mu ʿâwiya attaquent Constantinople par terre et par mer. La ville, bien défendue derrière son double rempart, résiste après trois ans de vaines attaques et les Arabes lèvent le siège en 57/677, laissant de nombreux morts sous les murs, tandis que leurs vaisseaux subissent de graves dommages causés par le feu grégeois qui venait d'être inventé. Ce qui reste de la flotte est éprouvé, sur la voie du retour, par une forte tempête et par l'attaque d'une escadre byzantine ; peu de navires arabes rejoignent leurs ports d'attache.

Sous les Omeyyades, le clergé syrien joua un grand rôle social ; après le départ des Byzantins, les tracasseries dont étaient victimes les chrétiens orientaux, adversaires des grecs-byzantins, cessèrent. Il faut se souvenir que les principaux groupes étaient constitués par les monophysites (jacobites), les nestoriens et les maronites. Le clergé local conserva sous les Omeyyades ses fonctions judiciaires, il recueillit aussi alors les impôts de chaque communauté et fut garant de leurs versements. Les couvents bénéficièrent de privilèges de la part des Omeyyades qu'ils soutenaient. D'ailleurs beaucoup ne voyaient alors dans l'Islâm qu'une secte chrétienne proche de l'arianisme.

Il n'y avait pas encore de classe intellectuelle chez les Arabes ; les professions libérales étaient exercées uniquement par les autochtones : architectes, médecins, secrétaires, spécialistes d'agriculture et d'hydraulique. A côté des chrétiens il y avait des juifs, libres eux aussi de pratiquer leur religion moyennant paiement de la capitation. Ces juifs s'étaient

installés en Syrie après la destruction du Temple de Jérusalem par Titus en 70 ; beaucoup d'entre eux, quand ils n'étaient pas médecins, étaient artisans ou marchands. Les convertis syriens – *mawâlî* –, quand ils étaient lettrés exerçaient les fonctions de secrétaires, trésoriers, intendants ou régisseurs.

Les conditions de vie devaient être convenables en Syrie, car nous ne connaissons pas de révoltes sous les Sufyanides ; les Kharidjites, qui avaient une grande activité en Iraq et en Iran, n'avaient reçu aucune adhésion en Syrie sufyanide, où les propriétaires fonciers, les riches négociants, les intellectuels syro-grecs, les catégories supérieures d'artisans et le clergé chrétien avaient l'appui du calife.

Grâce à sa finesse politique, à son *hilm*, Mu'âwiya réussit à maintenir l'unité de la communauté, malgré la situation tendue qui régna après Siffin. Sans rencontrer d'opposition, sauf celle de milieux piétistes attachés à la tradition, le calife parvint à accentuer l'évolution des structures gouvernementales en s'écartant des conceptions tribales pour tendre à une royauté dans laquelle la religion restera un critère de discrimination.

A la fin de son règne, le calife se préoccupa d'assurer sa succession pour éviter tout conflit après sa mort. Il réussit à convaincre les chefs militaires et les notables de son entourage de reconnaître comme héritier du trône son fils aîné Yazid, étant entendu que l'hommage de la *bay'a* serait rendu au moment de la succession effective et que l'unanimité n'était pas nécessaire pour la reconnaissance de l'héritier désigné. En Syrie, le principe héréditaire ne paraissait pas anormal à des hommes qui, pour la plupart, avaient connu le régime byzantin où l'hérédité était considérée comme un mode normal et légitime de succession au trône avec le consentement de l'armée et du sénat. Le principe dynastique existait aussi chez les Perses. En fait, il y eut substitution du principe héréditaire au système électif et retour en quelque sorte au principe du seniorat courant chez les Arabes dès avant l'Islâm. Cette innovation de Mu'âwiya permit aux Omeyyades de régner quatre-vingt-dix ans et aux 'Abbâssides de se maintenir à la tête du Califat cinq siècles durant. Les conflits de succession ne seront pas éliminés et souvent, à la mort d'un calife, on verra apparaître parmi les membres de sa famille plusieurs prétendants proclamant leur légitimité. La solution sera trouvée généralement par le recours au principe du seniorat, quand un prétendant ne sera pas imposé par la force. Le même système allait être appliqué dans les dynasties gouvernant des provinces lointaines dépendant plus ou moins du califat.

Mu'âwiya mourut en 60/680, à l'âge de quatre-vingts ans. Il fut enterré à Damas au cimetière de Bâb Saghîr, où sa tombe fut respectée par les Abbassides. Son fils, Yazid, héritier désigné, se trouvait alors en Anatolie : en attendant son retour, un conseil de régence fut installé à Damas.

Le califat de Yazîd I^er^ (60/680 - 64/683)

La désignation de Yazîd comme héritier soulève bien des réticences, parfois de l'hostilité. Les adversaires du principe héréditaire pour la transmission du califat se manifestent promptement. D'une part, au Sawad, où la fraction pro-alide de Kûfa complotait pour

écarter du pouvoir Yazîd, la bête noire des *Ahl al-bayt*, tandis que les Kharidjites se regroupaient prêts à intervenir dans la lutte. D'autre part, au Hidjâz, où des compagnons du Prophète, qui souhaitaient obtenir quelques hautes fonctions dont ils avaient été écartés par le calife omeyyade, forgeaient, avec l'appui de pieux personnages attachés à la tradition, une idéologie sunnite contraire aux intérêts omeyyades. Beaucoup souhaitaient le retour au principe électif et la restauration du pouvoir théocratique. Enfin, à Médine même, les Ansârs, auxquels s'étaient joints leurs rivaux traditionnels les Muhadjirûn étaient lésés dans leurs intérêts financiers pour le transfert de la capitale à Damas et ne cachaient pas leur hostilité au pouvoir omeyyade.

Ainsi, à la mort de Mu ʿâwiya en 60/680, son fils aîné est loin de recueillir l'adhésion de tous les représentants de la communauté musulmane. Son règne de trois ans à peine sera caractérisé par la répression des divers mouvements d'opposition, qui vont éclater à travers le *dâr al-Islâm* au nom de la défense de la Sunna et des préceptes du *Coran*.

Yazîd, une fois reconnu, va chercher à rallier les contestataires par la persuasion. Trois personnages importants, adversaires déclarés des Omeyyades réfugiés à La Mekke, refusent de prêter serment à Yazîd, ce sont al-Husayn, le petit fils du Prophète, ʿAbd Allâh Ibn az-Zubayr, un riche Qurayshite, et ʿAbd Allâh, fils du calife ʿUmar. Yazîd envoie en mission au Hidjâz le fidèle Muslim b. ʿUqba avec ordre d'amener les rebelles à le reconnaître comme calife. Seul le fils de ʿUmar, traditionaliste écouté, obtempère, il devait rester neutre, à l'écart de la vie politique.

Révoltes et répressions

Karbalâ'. Le premier à se révolter fut al-Husayn. Depuis la mort de son frère aîné al-Hasan en 49/669, il était le prétendant alide officiel. Ayant vécu à Médine près du tombeau de son grand-père, il alla, après la mort de Mu ʿâwiya, s'installer à La Mekke. C'est là que vinrent le trouver des délégués shiʿites de Kûfa lui promettant de provoquer une révolte en sa faveur s'il se rendait dans leur ville. Al-Husayn envoya un de ses cousins en mission d'information ; ayant reçu un rapport favorable, il partit pour Kûfa avec son harem et une petite escorte de trois cents hommes. Entre-temps, le complot est découvert, le gouverneur de Kûfa, ʿUbayd Allâh, fils de Ziyâd, se débarrasse du cousin d'al-Husayn et envoie des détachements de cavalerie surveiller les mouvements d'al-Husayn. Il cherche à le persuader de renoncer à son projet, mais al-Husayn refuse. ʿUbayd Allâh arrête l'avance des rebelles à l'oasis de Karbalâ' à soixante-quinze km au Nord de Kûfa et les encercle. Alors se déroule ce que l'on appelle encore la « tragédie de Karbalâ' ». Tous les Alides du détachement tombent dans ce combat sans espoir, al-Husayn qui suivait le combat à distance trouve le martyre le jour de ʿAshûrâ', 10 muharram 61/10 octobre 680. Chaque année ce sera un mois de deuil, de jeûne et d'affliction pour les Shiʿites. La tête d'al-Husayn fut envoyée à Kûfa, puis elle arriva à Damas par Hims et Baʿlabakk, enfin elle gagna Le Caire par Ascalon.

Le fossé allait s'approfondir entre sunnites et shiʿites. Pour les sunnites, le meurtre du petit-fils du Prophète n'était pas répréhensible, puisque al-Husayn s'était rebellé. Pour les shiʿites, au contraire il eut une grande importance, et le site où fut décapité le second fils de

'Alî devint rapidement un lieu de pèlerinage célèbre. On commémore encore aujourd'hui cette tragédie par le *ta'ziya* véritable mystère de la Passion shî'ite.

La répression au Hidjâz. Pour se soustraire à l'emprise omeyyade, les compagnons, à la mort de Mu'âwiya, refusèrent de reconnaître Yazîd pour calife. L'opposition se cristallisa autour de 'Abd Allâh b. az-Zubayr, qui avait des liens de parenté avec la famille du Prophète et qui, en 61/681, après la mort de son frère 'Amr, proclame publiquement la déposition de Yazîd. Après l'accession de Yazîd au pouvoir, une délégation médinoise s'était rendue à Damas pour s'informer. Elle y constata rapidement que Yazîd ne se distinguait ni par sa piété ni par la qualité de son entourage, dans lequel gravitait son précepteur, l'illustre poète al-Akhtâl (le Disert), qui appartenait à la tribu chrétienne des Taghlibites. Les récits que firent ces visiteurs à leur retour amenèrent les gens de Médine à se révolter en 63/683 et à se rallier à Ibn az-Zubayr en proclamant la déchéance de Yazîd. Ils expulsèrent le gouverneur nommé par Damas.

Pour ramener l'ordre à Médine, le calife envoie au Hidjâz un détachement placé sous le commandement de Muslim b. 'Uqba. Cet officier à la fidélité éprouvée jouissait d'une grande confiance auprès de Mu'âwiya et de Yazîd. Il est envoyé de nouveau au Hidjâz en dépit de son âge et de son état de santé. Les troupes syriennes arrivent aux environs de Médine et campent trois jours dans la *harra* en attendant le résultat de négociations. Au quatrième jour, l'attaque est déclenchée, Médine est occupée et pillée durant trois jours. Après un bref répit, les troupes omeyyades se dirigent vers La Mekke pour combattre 'Abd Allâh b. az-Zubayr, qui y était réfugié depuis la fin 63/août 683 et qui, au lendemain de Karbalâ', avait commencé à grouper des troupes autour de lui. La ville, bien que protégée par son caractère de sainteté, est assiégée, des machines de guerre la bombardent de pierres et durant le combat la Ka'ba est endommagée par le feu. Soudain, en rabî' I 64/nov. 683, arrive la nouvelle de la mort de Yazîd à Hawârîn ; le détachement syrien qui avait perdu Muslim ne sait plus pour qui il combat. Son nouveau chef décide de regagner la Syrie. Il propose à 'Abd Allâh b. az-Zubayr de le proclamer calife et de le ramener à Damas où les Qaysites de Syrie, qui avaient été contrariés par la situation privilégiée faite aux Kalbites par Mu'âwiya, étaient prêts à défendre sa cause. Il refuse de quitter La Mekke et se proclame *amîr al-mu'minîn*. Les tribus arabes se trouvant au Khurâsân, en Transoxiane et en Adharbaydjân lui apportent leur appui. Mais finalement, c'est Mu'âwiya II le fils aîné de Yazîd, âgé d'une vingtaine d'années, qui est reconnu comme calife en Syrie suivant le principe dynastique et le privilège de la progéniture. De nature maladive et de caractère inconsistant, le jeune souverain périt peu après, victime de la peste en 64/684. Pendant son bref règne, il avait négligé de désigner un successeur, mais avant de mourir il avait chargé ad-Dahhâk b. Qays et Walîd b. 'Utba d'assumer la régence. La confusion qui règne en Syrie va encore s'aggraver. Un conflit ouvert éclate entre les Kalbites, bénéficiaires des faveurs des deux premiers califes omeyyades, qui avaient lié leur destin à celui de la branche sufyanide et leurs rivaux qaysites qui appuyaient 'Abd Allâh b. az-Zubayr. Un congrès se tient à Djâbiya pour discuter du problème de la succession. Les troupes qaysites, auxquelles s'étaient joints des éléments yéménites dissidents, sont concentrées à Mardj as-Suffâr au S.-E. de Damas sous le commandement d'ad-Dahhâk b.

Qays. Les Kalbites, dont dispose Marwân b. al-Hakam, le représentant le plus remarquable de la famille omeyyade, contrôlent Damas. Vingt jours durant, les adversaires vont manœuvrer entre Djâbiya et Mardj Râhit au Nord de Damas, gênés par les vergers et les canaux de la Ghûta. Au bout du compte, fin 64/juillet 684, le sort des Omeyyades se joue au combat de Mardj Râhit, les pertes sont sévères et la défection des troupes syriennes d'ad-Dahhâk précipite la victoire de Marwân. Ce succès décisif oblige ʿAbd Allâh b. az-Zubayr à se tenir sur la défensive et permet à la branche cadette des Omeyyades de conserver le pouvoir pour plus de soixante-dix ans.

LES MARWANIDES

Califat de Marwân Ier

A la mort de Muʿâwiya II, Marwân b. al-Hakam apparaît comme le membre le plus en vue de la famille, mais il n'est pas élu à l'unanimité, car beaucoup de musulmans répugnaient à voir sur le trône un autre Omeyyade.

Marwân est le fondateur de la branche marwanide, qui compte onze califes. Il joua longtemps le rôle ingrat du brillant second ; déjà sous le règne de ʿUthmân, il assumait pratiquement les fonctions de chef de l'État. Sous Muʿâwiya et Yazîd Ier, il occupa le poste de gouverneur du Hidjâz, où il représenta les souverains omeyyades de Damas. Devenu à son tour calife, Marwân avait épousé une veuve de Yazîd et celle-ci l'aurait — dit-on — étranglé, parce qu'il ne voulait pas reconnaître son fils comme héritier. D'après d'autres sources, il serait mort de la peste quelques mois après Mardj Râhit, le 27 ramadân 65/7 mai 685. Marwân réussit à reconquérir l'Égypte sur ʿAbd Allâh b. az-Zubayr, qui l'avait prise en shaʿbân 64/mi-avril 684, et y nomma comme gouverneur ʿAbd al-ʿAzîz, son fils. Il mourut avant d'avoir pu se consacrer à la réorganisation de l'État. Cette lourde tâche ainsi que celle de la réunification de l'empire fut laissée à son fils, ʿAbd al-Malik (685-705), auquel succédera al-Walîd Ier (705-715), « le bâtisseur ».

Califat de ʿAbd al-Malik (65/685 - 86/705)

A son avènement la tâche de ʿAbd al-Malik est difficile, car la situation est trouble ; l'antagonisme entre Qaysites et Kalbites s'aggrave. Ibn az-Zubayr est maître nominal de l'Arabie et d'une partie de l'Iraq. A Kûfa, le pouvoir est aux mains d'al-Mukhtar, qui se révolte au nom du Shîʿisme ; il aurait aimé avoir comme « garant » un fils de ʿAlî, Ibn al-Hanafiyya, mais celui-ci ayant ses propres partisans refusa. Al-Mukhtâr décida alors d'agir pour son propre compte, allant jusqu'à nommer des gouverneurs en Iran, en Iraq, en Djéziré et en Adharbaydjan. ʿAbd al-Malik réagit et attaque al-Mukhtâr, dont les troupes sont vaincues, lui-même est tué par le frère d'Ibn az-Zubayr, et les hommes de ʿAbd al-Malik entrent à Kûfa en 67/687. Désormais l'Iraq se trouve sous l'autorité des

Omeyyades, autorité vigoureusement contestée par les Zubayrides, qui représentaient le mouvement anti-omeyyade, et par les Kharidjites.

Les deux rivaux, ʿAbd al-Malik et Ibn az-Zubayr, se préparent à la lutte, chacun cherchant à grouper ses forces et à éliminer l'opposition sur son territoire. Ibn az-Zubayr maintient son autorité sur le Hidjâz, il réside à La Mekke et y reçoit l'hommage de nombreux fidèles, mais il doit faire face aux Kharidjites qui occupaient des points importants sur les côtes de l'Arabie. Ils étaient au Yémen, au Hadramawt voisin et au Bahrayn, interceptant les caravanes ; d'autres éléments contrôlaient pratiquement l'Iraq.

ʿAbd al-Malik doit faire face à des rebelles et aux Byzantins qui redevenaient entreprenants. Pour n'avoir pas à lutter sur deux fronts, il parvient à rétablir la situation intérieure en 69/689, puis il conclut une trêve avec les Byzantins, pour laquelle il consent à leur verser chaque année un tribut de cinq mille livres d'or, et de fournir trois cent soixante-cinq captifs, soit un par jour, et trois cent soixante-cinq chevaux. En échange de quoi, Justinien II accepta de faire rentrer ses troupes en Asie Mineure. Les revenus de Chypre devaient être répartis à parts égales. N'ayant rien à craindre des Byzantins, ʿAbd al-Malik peut s'engager alors dans la lutte contre Ibn az-Zubayr, qui se considérait comme le calife.

En 72/691, après avoir écrasé les révoltes d'Iraq et battu Mus ʿab, le frère d'Ibn az-Zubayr, ʿAbd al-Malik envoie contre La Mekke une armée placée sous le commandement d'al-Hadjdjâdj ibn Yûsuf. Ancien maître d'école à Ta'if, cet homme cultivé et bon orateur, mais de caractère difficile, ne manquait ni de talent ni d'énergie. Après un siège de plusieurs mois au cours desquels la ville fut bombardée et la Kaʿba une nouvelle fois endommagée, les troupes syriennes prirent la cité sainte d'assaut. ʿAbd Allâh Ibn az-Zubayr, sur les conseils de sa mère, poursuivit la lutte et trouva la mort en défendant le sanctuaire de La Mekke. Ainsi disparut l'adversaire de trois califes ; selon l'usage sa tête fut envoyée à Damas. Après ce succès, al-Hadjdjâdj en deux ans mit fin à l'activité des Kharidjites en Arabie. Il se consacra ensuite à l'Iraq.

L'Iraq est un territoire fort productif et bien irrigué dont le rendement économique est amoindri par les révoltes kharidjites et l'action des shiʿites. ʿAbd al-Malik y nomme en 71/690-1 comme gouverneur de Kûfa son frère Bishr b. Marwân ; deux ans plus tard, il sera investi aussi de Basra. Bishr doit lutter contre les Kharidjites. En 74/693-94, il meurt et le calife, décidé à rétablir l'ordre en Iraq, y envoie comme gouverneur al-Hadjdjâdj b. Yûsuf, qui a déjà prouvé son dévouement à la dynastie omeyyade.

Le gouvernement d'al-Hadjdjâdj b. Yûsuf en Iraq

Al Hadjdjâdj arriva en Iraq en 75/694 sans qu'on ne l'y attende, il y restera jusqu'en 95/714, date de sa mort. Il prit les affaires en main et en tant que gouverneur de l'Iraq il administra le pays avec une sévère autorité. Le discours qu'il prononça du haut du minbar de la Grande Mosquée de Kûfa lors de son arrivée dans la ville est resté mémorable. Il y reprenait notamment la célèbre phrase de Ziyâd : « Je vois des têtes qui dépassent, mûres pour la moisson. » Parmi les généraux dont dispose al-Hadjdjâdj se trouve ʿAbd ar Rahmân Ibn al Ashʿath, qui avait rallié les Omeyyades après la défaite des Zubayrides

en Iraq. Cet officier reçut mission de combattre les Kharidjites, avant d'être nommé gouverneur de Rayy par Bishr b. Marwân. Lorsque al-Hadjdjâdj remplaça ce dernier, il confirma sa mission à Ibn al-Ash 'ath. En 79/698, le gouverneur de l'Iraq envoie son général au Sidjistân, qui depuis l'année précédente dépendait du Khurâsân, avec mission d'occuper le Kabûlistân. En 80/699-700, cette province est méthodiquement occupée, al-Hadjdjâdj n'est pas d'accord sur la tactique de la progression, Ibn al-Ash'ath se révolte et inflige une défaite aux troupes du gouverneur omeyyade en dhû'l-hidjdja 81/janvier 701 ; à la fin du même mois le rebelle s'empare de Basra et s'y retranche. En muharram 82/début mars 701, se déroule un combat dans lequel après un début heureux Ibn al-Ash 'ath est battu et se replie sur Kûfa avec des troupes de cette ville et de la cavalerie de Basra.

A Kûfa, il est rejoint par une foule de mécontents du régime des califes de Damas, regroupés autour du thème de la mécréance omeyyade. A la mi-safar 82/avril 701, al-Hadjdjâdj marche sur Kûfa, son armée connaît alors de sérieux problèmes de ravitaillement. Pour éviter des pertes, 'Abd al Malik engage des pourparlers ; il est prêt à des concessions. Ibn al-Ash 'ath est tenté de déposer les armes, mais ses partisans refusent de poursuivre les négociations. Un nouvel affrontement a lieu en sha 'bân 82/sept. 701, qui se solde par un échec d'Ibn al-Ash 'ath. Ce dernier s'enfuit vers le Sidjistân, tandis que al-Hadjdjâdj occupe Kûfa, où il se livre à de sévères représailles. Ibn al-Ash 'ath meurt brutalement en 85/704. Certains ont pensé que l'insurrection d'Ibn al-Ash 'ath aurait eu pour origine une haine profonde entre al-Hadjdjâdj et lui ; d'autres ont cru qu'il s'agissait du conflit entre un gouverneur plébéien et un noble kindite placé sous ses ordres.

Il ne semble pas qu'il faille chercher la cause de l'insurrection dans les sentiments personnels, mais plutôt dans le conflit qui opposait les *mawâli*-s de Basra et Kûfa aux Arabes musulmans de date ancienne, une tentative des Irakiens pour secouer le joug syrien en motivant leur attitude par leur hostilité à l'égard des Omeyyades, « imâms de l'erreur ». Pour éviter toute friction des troupes syriennes avec la population urbaine de Basra et Kûfa, al-Hadjdjâdj fonde Wâsit en 83-86/702-705, véritable ville forteresse à mi-chemin entre Basra et Kûfa, les points d'appui de l'opposition.

Le gouvernement d'al-Hadjdjâdj sera celui d'un régime d'occupation sévère, assorti d'une terreur sanglante. Les prisons seront pleines, et le nombre d'individus exécutés se serait élevé à cent trente mille. Cette répression contraignit les Kharidjites à fuir vers l'Iran ou l'Afrique du Nord, où leurs descendants subsistent encore de nos jours au Mzab sous le nom de 'Ibâdites.

Pour augmenter les revenus, al-Hadjdjâdj améliora l'agriculture et prit un soin particulier du système d'irrigation. Pour la main-d'œuvre agricole, il fit importer des esclaves noirs, les Zandj, venus d'Afrique orientale, plus précisément du Zanzibar.

Dans sa politique fiscale, il faut noter « la loi de l'an 81/700 » suivant laquelle les néo-musulmans n'étaient plus dispensés de la *djizya*, impôt de capitation. Cette mesure provoqua du mécontentement chez les *mawâlî*-s, surtout à Kûfa et à Basra. La population rurale fut moins touchée, car elle était restée attachée à sa religion, le plus souvent le zoroastrisme.

Les opérations en Ifrîqiya

Il y eut aussi des expéditions vers l'Ouest. Déjà sous ʿAbd al-Malik l'Égypte servit de base aux opérations vers l'Ifrîqiya pour chasser les Byzantins qui y étaient revenus. Sous le commandement de Hassân b. an-Nuʿmân al-Ghassânî, les troupes omeyyades enlèvent et dévastent Carthage en 76/695 et occupent des villes de la côte, que les Byzantins ne tarderont pas à réoccuper, car Hassân est obligé de se replier sur Tripoli par suite de la révolte berbère conduite par al-Kâhina, la prophétesse. Celle-ci devait mécontenter ses partisans par sa politique, surtout parce qu'elle voulait pratiquer la tactique de la « terre brûlée » pour empêcher tout retour des envahisseurs. Les musulmans revinrent en 78/697-8, Carthage fut réoccupée, et al-Kâhina vaincue devait trouver la mort au combat en 83/702. En safar 79/avril-mai 698, Hassân fut destitué par ʿAbd al-ʿAzîz b. Marwân, frère du calife et gouverneur de l'Égypte, qui nomma Mûsâ b. Nusayr.

Les réformes de l'État

De profondes réformes vont, sous ʿAbd al-Malik, marquer un tournant dans l'histoire musulmane.

Après la conquête, l'administration était restée entre les mains des sujets vaincus, éléments indispensables aux Arabes ignorant complètement les rouages d'une structure bureaucratique de l'État. La collaboration de fonctionnaires qui avaient été jadis au service des Byzantins ou des Sassanides était la conséquence du fait que tous les documents étaient rédigés en grec ou en pehlevi.

ʿAbd al-Malik donne l'ordre d'adopter la langue arabe pour la correspondance officielle, pour les registres du *kharâdj* et pour les comptes des *diwân*-s. L'introduction de la langue arabe montrait le désir de l'aristocratie arabe de prendre en mains l'appareil gouvernemental et de contrôler les finances. Mais le personnel de la bureaucratie reste le même, car la nouvelle génération autochtone, en plus de sa langue maternelle, connaissait la langue et l'écriture des conquérants, cette écriture qui, d'après des études récentes aurait son origine dans la cursive syriaque. Réalisée en 78 H. en Iraq et en 81/700 en Syrie, la réforme fut importée quelques années plus tard, en 87/706, en Égypte par le gouverneur ʿAbd Allâh ibn ʿAbd al Malik. Le processus d'arabisation qui était le corollaire du processus d'islamisation fut plus rapide en Iraq et en Syrie, terres de langues sémitiques, qu'en Égypte où le copte est bien différent de l'arabe. Ce n'était pas seulement une réforme de langue, il fallut constituer une unité linguistique, imposer la langue du *Coran* et rejeter les vaincus dans une situation de minorité politique. C'est à Basra et Kûfa que devait se constituer une langue accessible à tous, grâce à une grammaire simplifiée. On obligea tout le monde à parler et à écrire en arabe ; il y eut un contrecoup : ce sont les vaincus qui en adaptant et en traduisant des textes pehlevis créèrent alors la prose littéraire arabe.

Pour améliorer les communications à travers l'empire musulman, on s'occupa des routes et on les jalonna de pierres milliaires, redonnant ainsi vie au système romain, qui plus tard sera démantelé. On notera que sur ces milliaires Jérusalem est encore désignée sous le nom de Iliya (Aelia) et non pas al-Quds, qui sera plus tard son nom en arabe.

Le développement des relations commerciales et économiques entre les différentes parties du califat imposait l'introduction d'un nouveau système monétaire. Signe ostensible des temps nouveaux et indice d'une tendance à la centralisation, une réforme monétaire fut entreprise alors (696-697) pour remplacer le numéraire sassanide et byzantin. L'État omeyyade ne disposait jusque-là comme monnaie musulmane que de pièces de cuivre *(fals)* frappées sous Mu'âwiya pour les transactions commerciales quotidiennes. La circulation des pièces byzantines laissait supposer une certaine dépendance à l'égard de Byzance, on abandonna donc les anciennes pièces pour les remplacer par des pièces imitant ces dernières. Le changement devait marquer la rupture et l'indépendance de l'État omeyyade. Les nouveaux dinârs servirent à payer le tribut que les Omeyyades devaient verser au basileus. Les Byzantins refusèrent de reconnaître la nouvelle monnaie ; ils virent dans le changement un acte d'insubordination et ouvrirent les hostilités contre le calife.

Des hôtels de la Monnaie *(dâr ad-Darb)* furent organisés pour la frappe des pièces dans la capitale et dans certaines grandes villes de province. La nouvelle monnaie comprenait des dinârs d'or et des dirhams d'argent. Le dinâr *(denarius)* avait un poids de 4,25 g et titrait 96 à 98 %, le dirham *(drachma)* d'argent pesait 2,97 g d'argent. Le rapport de valeur était de 1 dinâr pour 10 dirhams. Les deux monométallismes de régions intégrées à l'Islâm étaient remplacés par un bimétallisme arabe. Les pièces musulmanes portaient la profession de foi *« lâ ilah illa Allâh wa Muhammad rasûl Allâh »*, ainsi que le nom du calife et le lieu de la frappe.

On doit aussi à 'Abd al-Malik la construction en 72/691 à Jérusalem, sensiblement au milieu de l'Esplanade du Temple *(haram ash-Sharîf)*, l'un des plus anciens lieux sacrés du monde, du premier grand monument omeyyade : la Coupole du Rocher *(Qubbat as-Sakhrâ)*. C'est un remarquable édifice à plan central de forme octogonale couvert d'une coupole et habillé d'un riche décor en mosaïque de verre où l'or tient une grande place. Plusieurs raisons ont été données pour expliquer la construction de cet édifice. La masse rocheuse naturelle que recouvre la coupole se rattache à deux souvenirs religieux : le sacrifice d'Abraham et l'ascension nocturne *(mi'râdj)* de Muhammad. Nous serions en présence d'un reliquaire. Par ailleurs, la construction n'a rien de commun avec les dispositions architecturales d'une mosquée : ici l'on peut se livrer au rite circumambulatoire du *tawâf*, ce qui a fait supposer à certains, malgré des dimensions somme toute réduites, que 'Abd al-Malik aurait souhaité substituer la Qubbat as-Sakhrâ à la Ka'ba pour éviter aux Syriens de faire le pèlerinage à La Mekke alors aux mains de l'anti-calife Ibn az-Zubayr. Improprement appelé « Mosquée de 'Umar » depuis les Croisades, ce monument ne fut jamais pris comme modèle architectural dans aucun pays d'Islâm.

Le califat d'al-Walîd (86/705 - 96/715)

En 705, al-Walîd succède à son père 'Abd al-Malik. Il régnera jusqu'en 715. Il bénéficie des efforts de son père. L'empire atteint son maximum d'extension, la dynastie est à son apogée et le Trésor a d'abondantes réserves. Le nouveau calife peut alors donner libre cours à sa passion de construire. C'est lui qui édifie la Grande Mosquée de Damas, laissant

son souvenir attaché à l'un des plus beaux monuments de l'art musulman. Il construisit des mosquées en province, remania celle de Médine en 88-90/707-709, bâtit ou acheva la masdjid al-Aqsâ à Jérusalem. On lui attribue aussi la mosquée de Diyâr Bakr. Il construisit sur le lac de Tibériade le château de Minya qui, par son plan, a l'allure d'un *castrum* romain. On lui attribue le petit ensemble architectural de Qusayr ʿAmra, dans le désert à l'Est de ʿAmmân, avec une installation de bains décorée de fresques représentant sur la coupole du *callidarium* la voûte céleste avec les signes du zodiaque et dans d'autres salles des danseuses et des musiciennes ainsi que des animaux et les portraits en pied de quatre souverains vaincus par le calife.

Al-Walid disposa de grandes sommes d'argent non seulement parce que son père avait mené une politique prudente, mais aussi grâce aux tributs et aux revenus des pays conquis comme la Syrie et l'Égypte, qui prospéraient depuis le rétablissement de la paix.

A l'Est, al-Hadjdjâdj soumet ses troupes à une stricte discipline et une des armées, sous le commandement de Qutayba b. Muslim, occupe entre 87 et 96/706 et 715 Merw, puis la Transoxiane avec Bukhârâ, Samarqand (Afrasyab). Il atteint Shâsh et fait plusieurs incursions dans la vallée du Farghâna, l'ancien Syr Darya, il va même jusqu'à Kashghar à la frontière du monde chinois. Pendant près de dix ans de 86 à 96, soit de 705 à 715, ce général, représentant du calife al-Walid, va se servir de la riche oasis de Merw comme base opérationnelle et, à chaque printemps il fera campagne pour repousser vers le Nord-Est les tribus turques qui se trouvent sur la rive gauche de l'Amû Darya ; parfois les Chinois, dont le commerce en Transoxiane subit les contrecoups de la guerre, viennent aider ces tribus du Khurâsân, mais leur aide est bien peu efficace.

Qutayba devait se révolter en 715 contre Sulaymân, successeur d'al-Walîd, et aurait été tué par ses troupes. A la même époque, une autre armée, sous les ordres de Muhammad b. al-Qâsim, passe par le Sud de l'Iran, atteint l'Indus et occupe la région à l'Ouest du fleuve (91-94/710-713).

Au cours du premier quart du VIII^e^ siècle, un immense territoire englobant le Khurâsân et la Transoxiane est intégré dans l'empire omeyyade ; seul le Khwarizm au Sud de la mer d'Aral sur le bas Amû Darya préserve son autonomie. L'ensemble représente une région à l'agriculture florissante, qui depuis des siècles constitue une zone de contact entre le monde blanc et l'univers jaune, entre les sédentaires et les nomades, bref un pôle d'attraction pour le commerce et un important carrefour de religions. On y rencontrait des bouddhistes, des zoroastriens *(madjûs)* ; des manichéens depuis le III^e^ siècle, des mazkakites, propageant à partir du V^e^ siècle des doctrines communisantes, et des nestoriens qui avaient fui les persécutions des orthodoxes byzantins. L'Islâm, apporté par les escadrons bédouins venus d'Arabie, ne fut en somme qu'une religion supplémentaire dans une société aux idées fort éclectiques.

La pénétration musulmane est d'abord très lente puis, à partir du début du VIII^e^ siècle, le processus s'accélère, les conversions se multiplient, mais l'arabisation reste pratiquement inexistante : les conquérants, loin de leur pays d'origine, plongés dans un milieu ethnique étranger, installés comme colons dans le monde aryen aux modes de penser différents du

monde sémitique, finirent par être absorbés. Les mariages des Arabes célibataires devaient jouer un rôle important dans le processus d'assimilation.

Craignant des révoltes parmi les populations autochtones les Omeyyades cherchèrent à établir, à côté des garnisons urbaines, des colonies agricoles. Cette sédentarisation des bédouins fut mal vue par la classe paysanne locale, d'abord parce que les nouveaux arrivants retiraient une part des bénéfices, et surtout parce qu'ils ne payaient que la dîme *('ushr)* sur les produits de la terre, alors que les paysans versaient le *kharâdj* – impôt foncier – qui pouvait, dans certains cas, atteindre la moitié des revenus.

Les impôts, avant l'occupation omeyyade, étaient levés par « foyer » ou « fumée » ; aussi, pour payer moins d'impôts, les gens vivaient-ils nombreux sous le même toit. Lorsqu'en 725 les Arabes procèdent à un recensement général pour la perception de l'impôt de capitation et de l'impôt foncier, le nouveau système fiscal n'est pas sans susciter du mécontentement dans la population des pays nouvellement occupés. Le malaise gagna aussi les *mawâlî*-s, les « clients », les nouveaux convertis. S'ils étaient considérés comme des égaux en théorie, ils n'en étaient pas moins traités comme des musulmans de seconde zone ; en embrassant l'Islâm, ils avaient espéré l'égalité sociale et fiscale ; or ils payaient le *kharâdj*, ne percevaient pas de solde dans l'armée et devaient vivre de leur part de butin. La déception de n'être pas traités en « musulmans à part entière » ne fut pas étrangère à l'hostilité des *mawâlî*-s à l'égard des Omeyyades.

La population du Khurâsân continue à s'adonner à l'agriculture et à l'artisanat. C'est en son sein que l'on trouve les médecins, élèves de la fameuse école de Djundishâpûr, les fonctionnaires, les professeurs, les constructeurs de navires et les équipages qui les montent. Les musulmans ne s'occupent pas encore de commerce et les non-musulmans jouissent dans l'ensemble d'une grande autonomie. Du fait de l'urbanisation croissante, il y a désaffection des campagnes où le travail est pénible ; à cette raison, s'ajoute le fait que les gros propriétaires pratiquent des prix plus bas que les petits propriétaires dont les revenus par conséquent diminuent. Pour conserver de la main-d'œuvre pour l'agriculture, al-Hadjdjâdj dut renvoyer des paysans à la terre.

L'extension vers l'Occident

Dès 86/705, les Omeyyades étendent leur domination sur l'Afrique du Nord jusqu'à la côte Atlantique. Mûsa b. Nusayr, confirmé par al-Walîd, réduit les tribus Hawwâra, Zenâta et Kutâma. Ainsi, après s'être solidement établis au Maghrib et avoir incorporé les Berbères fraîchement islamisés et excellents combattants, les Arabes, venus de l'Est, se lancent à l'assaut de la péninsule Ibérique.

Il existe plusieurs versions sur les causes de l'arrivée des Arabes. D'après les uns, ce serait les nobles qui avaient nommé Roderic contre Akhila, fils du Wisigoth Witiza, qui les appelèrent comme auxiliaires. Selon d'autres, ce serait le comte wisigoth Julian, gouverneur de Ceuta (Sabka), qui aurait favorisé l'expédition pour se venger de Roderic. Enfin certains disent que les Arabes seraient venus comme auxiliaires des partisans de Witiza et du comte Julian, auquel parfois on attribue une origine berbère.

La conquête de l'Andalus, dont on connaît mal les détails, frappe par sa rapidité. Le pouvoir wisigoth d'Espagne se désagrège au début du VIII^e^ siècle et les Espagnols sont las

du joug étranger. Le premier débarquement est effectué, en ramadân 91/juillet 710, à al-Djazira al Khadrâ (Algésiras), par un officier berbère Tarîf, lieutenant de Mûsâ b. Nusayr. Il saccage la région côtière voisine et rentre avec un riche butin. Ce succès amène Mûsâ b. Nusayr à confier à un autre de ses lieutenants, Târiq b. Ziyâd, une expédition d'envergure. En sha 'bân 92/avril-mai 711, une armée de sept mille hommes en majorité berbères, aidée par des navires mis à sa disposition par le comte Julian, traverse le détroit et se regroupe au pied d'un rocher, qui prit le nom de Djabal Târiq, le Gibraltar moderne. Les troupes de Târiq mettent en déroute, au bord du lac de la Janda, à l'Ouest d'Algésiras, le 28 ramadân 92/19 juillet 711, l'armée du roi wisigoth Roderic qui compte des contingents francs et vascons. Au cours de la progression, les villes tombent les unes après les autres, notamment Cordoue et Tolède qui n'offre aucune résistance. Pour ne pas laisser le bénéfice des succès au seul Târiq, Mûsâ b. Nusayr débarque avec d'importants contingents. En ramadân 93/juin-juillet 712, il occupe Carmona, Séville et Mérida, puis se dirige vers Tolède. Après leur jonction, les deux armées musulmanes vont vers le Nord et s'emparent de Saragosse. En septembre 713, au Sud-Ouest de Salamanque, Roderic est tué au combat. En 95/714, Mûsâ était sur le point de remporter de nouveaux succès, quand il fut rappelé à Damas avec son lieutenant Târiq par le calife. Le général omeyyade obéit. Son retour fut très lent, car il était accompagné d'Arabes, de Berbères et de prisonniers wisigoths ; un long et lourd convoi de butin fermait la marche. A Damas, al-Walîd reçoit les vainqueurs avec faste, mais Mûsâ ne jouit pas longtemps de son succès, car Sulaymân le frère et successeur d'al-Walîd l'exile à l'Est, où le conquérant de l'Andalus mourra en 98/716-717. Le départ de Mûsâ ouvrit en al-Andalus une période pendant laquelle de nombreux gouverneurs nommés par Damas allaient se succéder, période obscure au cours de laquelle les rivalités des clans arabes allaient se réveiller dans l'Extrême-Occident.

LES DERNIERS MARWANIDES

Après la mort d'al-Walîd, qui fut souverain pendant dix ans, il y aura en Syrie trois règnes courts : ceux de son frère Sulaymân b. 'Abd al-Malik et de 'Umar b. 'Abd al-'Azîz, chacun de près de deux ans et demi, et celui de Yazid II b. 'Abd al-Malik qui dura près de quatre ans. Trois souverains de caractères fort différents ayant des personnalités marquées : Sulaymân, militaire cruel, mais non dénué de piété ; 'Umar, consciencieux et pieux à la limite de la bigoterie, Yazid, sensuel jusqu'à l'hystérie.

Le califat de Sulaymân b. 'Abd al-Malik

Sulaymân a trente-cinq ans lorsqu'il succède en djumâdâ II 96/fin février 715 à son frère al-Walîd ; il quitte alors ar-Ramlah, ville qu'il avait fondée en Palestine quand il y commandait les troupes omeyyades.

Dès qu'il est au pouvoir, Sulaymân se souvient de l'hostilité que lui avait manifestée al-Hadjdjâdj. Celui-ci étant mort depuis 95/714, ce furent ses partisans qui allaient expier

pour lui ; parmi les victimes nous citerons Qutayba b. Muslim, le conquérant de la Transoxiane, qui chercha à soulever les troupes contre Sulaymân, mais qui fut découvert et abattu, ainsi que Muhammad b. al-Qâsim, gendre d'al-Hadjdjâdj et conquérant du Sind, qui fut torturé et mis à mort par le gouverneur de l'Iraq.

La guerre contre les Byzantins fut continuée avec énergie. A Alep, où l'élément musulman s'est accru dans de larges proportions et d'où les armées partent vers le Nord-Ouest, Sulaymân édifie sur le parvis de la cathédrale la première Grande Mosquée, qui est une réplique de la Grande Mosquée de Damas. L'événement essentiel du califat de Sulaymân est une importante expédition contre Byzance. En automne 97/715, les troupes arabes marchent contre l'empire. Amorium ('Ammûriya), sur la grande voie militaire de la Cilicie à Constantinople, est assiégée en vain par un des lieutenants de Maslama b. 'Abd al-Malik. L'armée passe l'hiver en Asie Mineure. A l'été suivant, les opérations reprennent sous le commandement de Maslama ; dès le mois d'août, quatre-vingt mille hommes qu'appuient dix-huit cents navires arabes encerclent Constantinople, qui est défendue par Léon III l'Isaurien. Le siège dure une année entière, les assiégeants souffrent du froid et du manque de vivres, et Sulaymân voit qu'il n'y a pas d'espoir de s'emparer de la capitale byzantine. Il songe à rappeler son armée, mais il meurt en Syrie du Nord à Dâbiq en safar 99/septembre-octobre 717. Le siège sera levé sur l'ordre de son successeur 'Umar II b. 'Abd al-'Azîz. Ce fut la dernière tentative sérieuse contre Byzance, qui restera un adversaire redoutable sur terre comme sur mer. Désormais la guerre allait reprendre sa forme traditionnelle, les attaques des deux côtés allaient se répéter à leur rythme estival habituel et les places frontières devaient passer de l'un à l'autre.

A l'Est, nous assistons à une accalmie sous les successeurs d'al-Walîd ; à l'avènement de Sulaymân, Yazîd b. al-Muhallab, ennemi d'al-Hadjdjâdj, fut nommé à la place de Yazîd b. Abî Muslim gouverneur de l'Iraq, où il aura quelques difficultés pour l'administration des finances.

Le Maghrib cherche à se rendre indépendant de l'Orient. En Andalus, on assiste à une période de consolidation avant la reprise des opérations vers le Nord sur lesquelles nous reviendrons plus loin.

Le califat de 'Umar II b. 'Abd al-'Azîz

Rien ne laissait prévoir que 'Umar II b. 'Abd al-'Azîz accéderait au califat. En effet, c'est sur son lit de mort que Sulaymân fut contraint par une forte pression exercée par l'opposition et dirigée par le théologien Radjâ' b. Haywa de désigner comme successeur son cousin germain, plutôt qu'un des deux fils de 'Abd al-Malik.

Lorsque 'Umar II prend le pouvoir à l'aube du second siècle de l'Hégire, beaucoup de gens sont inquiets, car les prédictions avaient accrédité le bruit que l'Islâm ne durerait qu'un siècle et certains musulmans sont comme paralysés par la crainte de l'heure du Jugement Dernier.

'Umar b. 'Abd al-'Azîz avait vécu à Médine, sa ville natale, dans un milieu piétiste jusqu'en 85/704 date à laquelle son oncle, le calife 'Abd-al-Malik, le fait venir à Damas. Il

a vingt-deux ans. En 87/706 al-Walid le nomme gouverneur de Hidjâz. Cette affectation permet à ʿUmar de revenir à Médine. Al Hadjdjâdj considérait que le gouvernement du prince omeyyade était trop doux et en donnait pour preuve la quantité d'opposants qui d'Iraq allaient se réfugier au Hidjâz. A ce mouvement n'était pas étrangère la réforme fiscale entreprise par ʿUmar b. ʿAbd al-ʿAziz.

La réforme fiscale de ʿUmar II diminua la marge qui existait entre les obligations des musulmans de longue date et celles des nouveaux convertis. Le nombre croissant des conversions causait un sérieux préjudice au Trésor non seulement par la diminution de l'impôt de capitation, mais encore par les exemptions de l'impôt foncier qu'entraînait l'adhésion à l'Islâm. Ainsi al-Hadjdjâdj en Iraq, pour équilibrer son budget, avait-il imposé le *kharâdj* même aux propriétaires fonciers musulmans et avait pris des mesures pour empêcher l'exode des nouveaux convertis vers les villes, afin de garder à l'agriculture les hommes dont elle avait besoin. ʿUmar II s'en tient au principe que les musulmans ne doivent payer aucun tribut. Il défend aussi la théorie selon laquelle tout pays conquis est propriété commune de la *ummâ*, il ne doit donc être ni morcelé ni transformé par des ventes. Le calife interdit aux musulmans d'acheter des terres soumises à l'impôt. L'inaliénabilité des pays soumis au tribut ne fut plus respectée à la longue.

Par son caractère, ʿUmar II se distinguait de ses prédécesseurs et de ses successeurs. Il était tout le contraire de son oncle Sulaymân, auquel il avait succédé et qui était attiré par la bonne chère et les femmes. Dans sa vie privée, le nouveau calife se signalait par une grande simplicité et une continence puritaine. Animé par une profonde piété il avait conscience de sa responsabilité devant Dieu dans la conduite des affaires de l'État. Pour atténuer les discordes internes, ʿUmar fit abolir la pratique de la malédiction publique de ʿAli du haut du minbar à l'heure de la prière ; ce geste devait lui concilier la bienveillance des shiʿites. Il s'efforça aussi d'être impartial à l'égard des Qaysites et des Kalbites ; pourtant au début de son règne, il eut à réprimer une sérieuse rébellion à l'Est, qui apparaît comme un épisode de la rivalité des grandes tribus arabes et une résurgence de la persécution des partisans d'al Hadjdjâdj. Cette révolte fut matée et Yazîd b. al-Muhallab, son chef, fut mis en prison. La plupart des titulaires de postes importants dans l'administration furent changés au profit d'hommes capables et honnêtes.

ʿUmar était animé du désir d'appliquer avec scrupule les principes de l'Islâm et traitait avec respect les théologiens et les juristes : il avait même donné aux juges une certaine indépendance pour améliorer la justice. Cet ascète était préoccupé de redresser les torts, de supprimer les abus et de réagir contre les exactions illégales. Aux *mawâlî*-s, qui combattaient dans les rangs des troupes arabes, il octroya des soldes et accorda certaines exemptions d'impôts. Pour les *dhimmî*-s, il admit qu'ils avaient été mal traités et veilla à ce qu'ils ne fussent plus accablés d'impôts et de taxes excessives, mais son goût pour l'application stricte des lois musulmanes l'amena à remettre en vigueur le statut des « protégés » ; il interdit donc la construction de nouvelles synagogues et églises et rétablit les signes discriminatoires auxquels étaient soumis les Gens du Livre *(Ahl al-Kitâb)*.

Partisan de la non-violence, ʿUmar II n'attachait pas une grande valeur à la gloire des armes, mais il ne négligeait pas pour autant l'armée qui restait un solide soutien de la

dynastie omeyyade. Son règne fut pauvre en événements militaires et, dès son avènement, les troupes qui depuis un an assiégeaient Constantinople regagnèrent leurs bases en Syrie, tandis qu'en al-Andalus les combats sur lesquels nous reviendrons plus loin continuaient. Il s'efforça d'élargir les frontières de son empire sans combat. Il voulait gagner à l'Islâm les adeptes d'autres religions par des voies pacifiques, promettant notamment à ceux qui deviendraient musulmans l'exemption des impôts. Si à l'Est, les Soghdiens furent peu sensibles aux arguments de ses missionnaires, en revanche il semble que l'action fut efficace à l'Ouest parmi les Berbères.

La politique générale de ʿUmar b. ʿAbd al-ʿAzîz, qui eut de fâcheuses répercussions sur le Trésor de l'État, reçut l'approbation de ses sujets, et sa réputation d'intégrité et de piété ne fut jamais discutée. Dans quelle mesure le portrait que certains historiens nous donnent de ce calife correspond-il à la réalité, n'a-t-on pas cherché à le présenter, a posteriori, comme le souverain musulman idéal ?

Certes sa politique de conciliation avait évité bien des troubles, notamment de la part des Kharidjites, mais des forces secrètes préparaient déjà dans l'ombre la chute de la dynastie omeyyade, lorsqu'il mourut empoisonné en radjab 101/février 720. Il fut enterré au Nord d'Alep à Dayr Sam ʿân. Il eut pour successeur son neveu Yazîd b. ʿAbd al-Malik.

Le califat de Yazîd b. ʿAbd al-Malik

Yazîd II succède à ʿUmar II en février 720, quelques mois plus tard, en safar 102/août 720 il doit faire face au soulèvement organisé par Yazîd b. al-Muhallab, gouverneur du Khurâsân et de l'Iraq, qui peu de temps auparavant s'était évadé de la prison où l'avait incarcéré ʿUmar. Le centre de la rébellion est Wâsit, la répression est confiée à Maslama, le demi-frère du calife, les révoltés sont battus et Yazîd b. al-Muhallâb est tué le 14 safar 102/24 août 720.

Le règne de Yazîd II contraste sur plusieurs points avec celui de son prédécesseur. Prenant le contre-pied des califes qui l'avaient précédé, il favorise le parti des Qaysites, ce qui provoque l'hostilité du groupe Kalbite, traditionnel soutien de la dynastie omeyyade. Sa façon de vivre différait beaucoup de celle de ʿUmar b. ʿAbd al-ʿAzîz : il aimait la chasse, goûtait la musique et se plaisait dans la débauche, ce qui ne l'empêcha pas de construire à Bosra, en Syrie, l'intéressante mosquée dite « mosquée de ʿUmar ». Deux chanteuses achetées par le calife eurent une grande influence à la cour, Sallâma et surtout Habâba. L'amour que le calife portait à cette dernière était si grand qu'après son décès accidentel il se laissa mourir de consomption, à quarante ans à peine, le 24 sha ʿbân 105/26 janvier 724. Il avait été calife durant quatre ans.

Sous les successeurs immédiats d'al-Walîd, l'activité aux frontières connut un certain répit. En Andalus, ce fut la période de consolidation qui devait rencontrer une certaine opposition locale. Les gouverneurs étaient nommés par le calife de Damas, mais jouissaient d'une large autonomie. Le Maghrib déjà tendait à gagner, sur les plans politique et militaire, son indépendance vis-à-vis de l'Orient.

La conquête de la péninsule Ibérique, comme nous l'avons vu, avait été fort rapide, mais elle restait encore superficielle et les rivalités dans les rangs des conquérants accentuaient l'instabilité. Les Berbères s'estimaient lésés, parce qu'ils n'avaient pas reçu ce qu'ils avaient espéré, tandis que les Arabes étaient déchirés par les éternelles querelles entre Qaysites et Kalbites. Malgré cette situation, les musulmans vont s'avancer au-delà des Pyrénées. Dès 99/717, une première incursion a lieu en Gaule méridionale sous le commandement de l'émir qaysite al-Hurr ath-Thaqâfî, neveu de Mûsâ et depuis un an gouverneur d'al-Andalus. On a dit qu'à cette époque certains éléments espéraient pouvoir prendre Constantinople à revers, en faisant le tour de la Méditerranée. En l'année 100/718, l'armée musulmane est stoppée à Covadonga où un Asturien, Pelayo, appelle à la résistance qui s'organise un peu partout sauf dans le Sud, où la situation restait incertaine. En 101/719, 'Umar b. 'Abd al-'Azîz destitue l'émir al-Hurr et le remplace au gouvernement de la Péninsule par l'émir as Samh al-Malik. Celui-ci implante l'Islâm à Barcelone et Gérone, et prend Narbonne qui restera base opérationnelle musulmane durant quarante ans. En 721 as-Samh, au cours d'un raid contre Toulouse, subit une défaite des mains d'Eudes d'Aquitaine et se replie non sans avoir pillé la Narbonnaise.

Le califat de Hishâm

En 105/724, Hishâm, quatrième fils de 'Abd al-Malik, prend la succession de Yazîd II ; son califat durera près de vingt ans au cours desquels l'empire connaîtra, selon l'expression de l'éminent orientaliste italien Francesco Gabrieli, « la dernière période de prospérité et de splendeur du califat omeyyade ».

Dès son avènement, Hishâm nomme gouverneur en Iraq Khâlid al-Qasrî, qui était de mère chrétienne, ce qui ne l'empêcha pas d'être très dévoué aux califes qu'il servit. Il avait été, sous le règne d'al-Walîd, gouverneur de La Mekke, puis, destitué par Sulaymân, il restera à l'écart jusqu'à ce que Hishâm lui donne un poste en Iraq en shawwal 105/mars 724. Sans avoir la dureté d'al-Hadjdjâdj, il en avait l'énergie et la ténacité. Avec ce dernier et Ziyâd, il est considéré comme l'un des meilleurs gouverneurs omeyyades. Collaborateur de grande valeur, durant quinze ans il se consacra essentiellement au développement économique de sa province en favorisant l'agriculture : de larges surfaces inexploitées furent ainsi mises en culture. Dans l'administration, il sut allier les intérêts de l'État et les siens propres, ce qui lui permit d'amasser une belle fortune, qui éveilla haine et jalousie et le fit accuser de spéculations illicites. Enfin sa tolérance à l'égard des juifs et des chrétiens lui valut d'être taxé d'indifférence religieuse. Ses ennemis intervinrent énergiquement auprès de Hishâm qui dut céder et destituer Khâlid en 120/738. Celui-ci passera plus d'un an en prison avant de retrouver la liberté, il sera à nouveau incarcéré par al-Walid II et mourra sous la torture en 126/743.

En djumâdâ I 120 avril/mai 738, Khâlid fut remplacé par Yûsuf b. 'Umar ath- Thaqâfî.

Le nouveau gouverneur, apparenté à al-Hadjdjâdj, s'installe à al-Hira et acquit rapidement la réputation d'un tyran sanguinaire.

Alors que la paix intérieure avait pu être sauvegardée jusque-là, en 122/740 éclate à Kûfa une révolte, à laquelle participe une foule d'opposants aux Omeyyades sans véritable unité d'organisation. A sa tête se trouve Zayd b. 'Alî b. 'Alî Zayn al-'Abidîn, petit-fils d'al-Husayn, qui avait quitté Rusâfa où il séjournait auprès de Hishâm. Il était venu en Iraq, pressé par les shî'ites. Au cours des combats de rues, réprimés par les forces omeyyades sous les ordres de Yûsuf b. 'Umar, Zayd b. 'Alî fut tué. Le mouvement allait se cristalliser autour des descendants du nouveau martyr alide.

C'est aux frontières de l'empire que les menaces sont alors les plus précises. Hishâm doit mener une politique de conservation du patrimoine qui, sous son règne, a atteint le maximum d'extension, sans que se soient accrues d'autant les forces démographiques, économiques et spirituelles des Arabes. Dans ces conditions, les premiers symptômes de dislocation ne tardèrent pas à paraître, et la politique de Hishâm consista à retarder l'échéance de l'éclatement. Les véritables protagonistes des événements seront les gouverneurs des lointaines provinces.

A l'Est, en Transoxiane, les Turcs exercent une forte pression ; après de nombreux affrontements, les troupes omeyyades réussiront à les repousser. En radjab 120/juin-juillet 738, Hishâm nomme à la tête de l'administration du Khurâsân Nasr b. Sayyâr, qui s'installe à Merw. L'année suivante, pour se dégager de la pression exercée par les tribus turques, il attaque vers l'Est, en direction d'ash-Shâsh (Tachkent) ; en route, il bouscule les troupes du chef turc Kürsül qui est tué. Après avoir signé un accord avec le seigneur d'ash-Shâsh, il poursuit les opérations au Farghâna et y conclut la paix. Nasr sut régler les rapports entre les musulmans et leurs protégés et procéda, avec l'accord du calife sans doute, à une importante réforme dans le système fiscal en obligeant tous les propriétaires y compris les musulmans à payer le *kharâdj*, tandis que la *djizya* était prélevée seulement sur les non-musulmans. Yûsuf b. 'Umar, gouverneur de l'Iraq, espéra écarter à son profit Nasr b. Sayyâr de l'administration du Khurâsân, mais Hishâm ne se laissa pas abuser d'autant que Nasr avait réussi à pacifier cette province où devait exploser bientôt la révolte abbasside.

Au Nord, la frontière terrestre avec Byzance ne subit pas de modifications le long du Taurus ; depuis que l'on a renoncé au siège de Constantinople en 98/716, les opérations se limitent aux incursions saisonnières d'été, les *sawâ'if*, opérations dont le héros historique est al-Battâl, qui deviendra plus tard un héros de romans épiques. Le général Maslama, après avoir effectué des raids en territoire byzantin et occupé Kayseri en Cappadoce en 108/726-727, poursuit des expéditions en Arménie et en Adharbaydjan, où les Khazars accentuent leur pression, et Maslama, qui avait réussi à aller au-delà du Caucase et à fonder Derbend près des bouches de la Volga en 113/731, doit reculer. Il parvient à ramener, non sans difficultés, ses troupes en territoire arabe en 115/732.

C'est à l'Ouest de l'empire, en Andalus et au Maghrib, que se déroulent les événements les plus marquants. Sous le règne de Hishâm, les musulmans vont franchir les Pyrénées. En 732, l'émir 'Abd ar-Rahmân al-Ghafiqî, gouverneur de l'Andalus depuis deux ans, va attaquer la Gaule. Parti de Pampelune, il passe les Pyrénées au col de Roncevaux, dévaste Bordeaux, inflige une défaite à Eudes entre la Garonne et la Dordogne. Son objectif est le

trésor de la basilique Saint-Martin de Tours. Pour arrêter la progression de l'émir, le duc d'Aquitaine lance un appel à Charles Martel, maire du Palais qui, en ramadân 114/octobre 732, livre bataille aux musulmans à vingt kilomètres au nord-est de Poitiers en un lieu connu chez les chroniqueurs arabes sous le nom de *Balât ash-Shuhadâ'*, « la Chaussée des Martyrs », où il gagne son surnom de Martel. Dans cette rencontre, que l'on appelle « la bataille de Poitiers », les adversaires s'affrontent durant une semaine ; le dernier jour les cavaliers arabes attaquent vainement les Francs formés en carré ; parmi les morts figure 'Abd ar-Rahmân al-Ghafiqî, le chef. A l'aube, les Francs ont la surprise de voir les bagages abandonnés par l'ennemi qui, durant la nuit, avait tourné bride et pris le chemin de Narbonne. Sur le plan militaire, il ne s'agissait que d'une opération réduite de razzia, mais cette opération eut surtout une valeur symbolique, car elle marqua d'un souvenir durable le point le plus septentrionnal atteint en Europe occidentale par les Arabes. Après avoir occupé Carcassonne et Nîmes en 725, les musulmans arrivent à Arles en 735. L'année suivante, ils remontent le Rhône, pénètrent en Bourgogne, qui ne subit pas d'occupation systématique. En 738, l'envahisseur retraverse le Rhône. La ligne frontière entre chrétiens et musulmans passera en 756 par Coimbra, Coria, Talavera, Tolède, Guadalajara, Tudèle sur l'Ebre et Pampelune en Navarre.

A partir de 740, les querelles arabo-berbères devaient gêner toute action d'envergure en Occident. L'arrivée d'un contingent de Syriens aggrave la tension. Excédés par l'exploitation fiscale des Arabes venus d'Orient, les Berbères se révoltent en 740 et leur infligent près de Tanger un désastre cuisant *(ghazwât al-Ashrâf)*. Hishâm envoie une seconde armée, sous le commandement du qaysite Kulthûm b. 'Iyad, qui est battue sur les bords du Sebou à Nabdura en dhû'l-hidjdja 123/oct.-nov. 741. Le Maghrib sombre dans l'anarchie, tandis que le nationalisme berbère allié au kharidjisme insuffle l'esprit de rébellion. Finalement, en 124/742 une troisième armée omeyyade, menée par Hanzala b. Safwân, arrête la progression des Berbères non loin de Kayrawân et l'autorité du calife n'est rétablie qu'en Ifrîqiya. Conséquence des événements qui se déroulent au Maghrib, les relations sont coupées entre l'Andalus et la Syrie dès 121/739 ; la part du butin due au calife n'arrivait plus à Damas, aussi Hishâm se désintéressa-t-il de l'Occident.

S'appuyant sur les Kalbites, Hishâm dut quitter Damas, où dominaient les Qaysites, et s'installa en 109/728 à l'Ouest de Palmyre à Qasr al-Hayr al-Gharbî, où l'on a retrouvé un riche décor et une statue du calife trônant. Il fit construire alors à une centaine de kilomètres au N.-E. de Palmyre une résidence que l'on identifie à Qasr al-Hayr ash-Sharqî (que l'on a proposé de reconnaître comme la Rusâfat de Hishâm), où il s'installa en 110/729 et vécut quinze ans. Profitant d'une période de calme et de prospérité, Hishâm fonda, en dehors des deux Qasr-s, une résidence d'hiver à Mafdjar, non loin de Jéricho, Qusayr al-Hallabat, Hammâm as-Sarakhs et Qasr at-Tûba, dans le pays de Balqa.

Sous le règne de Hishâm, le pays connut une meilleure répartition des impôts et la suppression de certains privilèges de l'aristocratie. C'est aussi à cette époque que les structures administratives des Sassanides furent préférées à l'organisation de type byzantin : pour la première fois le califat se rapprochait de l'Orient. Le souverain porta un *tâdj* inspiré de la couronne sassanide ; en 725, il reçut deux nouveaux insignes de son autorité, le sceptre *('asâ)* et le sceau *(khâtam)*.

Pour appuyer leur politique étrangère, depuis les efforts du calife ʿAbd al-Malik, les Omeyyades disposent sur mer d'une certaine puissance : la flotte musulmane comprend quatre escadres dont chacune trouve en face d'elle une escadre byzantine. L'escadre de Syrie rivalise avec celle d'Asie Mineure, l'escadre d'Afrique du Nord avec son homologue byzantine, l'escadre d'Égypte retrouve en haute mer l'escadre impériale, enfin la petite escadre de la mer Rouge assure surtout la sécurité du commerce et des pèlerins face aux pirates. Deux centres importants de construction navale existent alors dans l'empire omeyyade en Méditerranée : l'Égypte, qui construit des navires grâce au bois importé de Chypre, et le Liban Sud où sont utilisées les ressources des forêts locales.

Les dernières années du califat de Hishâm furent assombries par des problèmes de succession : il dut se résigner à nommer comme successeur son neveu al-Wâlid b. Yazîd, une personnalité fort différente de la sienne. Hishâm mourut en rabiʿ II 125/février 743 d'une angine après vingt ans de règne fécond pour le développement de la civilisation musulmane.

LA FIN DE LA DYNASTIE OMEYYADE

Le califat d'al-Wâlid b. Yazîd

Après la mort de Hishâm en rabiʿ II 125/février 743, commence la dernière phase du califat omeyyade. Al Wâlid b. Yazîd a trente-cinq ans lorsqu'il devient calife. Ayant le goût de la poésie et de la musique et l'amour d'une certaine liberté, le nouveau souverain après la cérémonie de la *bayʿa* retourne au désert où, négligeant les affaires de l'État et les prescriptions coraniques, il mène une existence sans contrainte. Reprenant la tradition de bâtisseur de son oncle Hishâm, il va terminer la construction de Qasr at-Tûba et commence en pays de Moab celle du château de Mshatta dont le décor est universellement connu.

Pour désigner ses successeurs, al-Wâlid II s'appuie non sur la loi du seniorat, qui accorde le pouvoir suivant l'antériorité de naissance des membres de la famille, mais sur le droit de primogéniture ; ses propres fils sont déclarés héritiers présomptifs. Les fils d'al-Wâlid b. ʿAbd al-Malik se sentent lésés et refusent d'accepter la décision d'al-Wâlid II. Le souverain absent, la révolte gronde à Damas ; aux Kalbites se joignent d'autres mécontents, dont les Marwânides que le calife s'était aliénés par ses caprices. Soutenu par les *djund*-s de Palestine et de Jordanie, Yazîd prend la tête des rebelles, qui décident de surprendre al-Wâlid à la chasse, ils le rattrapent et l'exécutent au sud de la Palmyrène le 28 djumâdâ II 126/27 avril 744. Il avait maintenu Nasr à son poste au Khurâsân, puis avait décidé de le destituer, mais il mourut avant de réaliser son projet et le gouverneur resta à son poste.

Les califats de Yazîd III et d'Ibrâhîm

Yazîd III est proclamé calife en radjab 126/avril 744, son règne ne durera que six mois. Dès son avènement, il confie l'administration de l'Iraq et du Khurâsân au Kalbite Mansûr

b. Djumhûr. Yûsuf b. 'Umar, ne trouvant plus aucun appui auprès des troupes, prend la fuite, mais est découvert dans le pays de Balqa, à l'Est du Jourdain, et envoyé en prison à Damas.

Pendant les troubles qui suivent la mort d'al-Wâlid II, les Kharidjites prennent l'offensive en Iraq ; il y a alors deux gouverneurs rivaux, l'un soutenu par les Yémenites, l'autre par les Mudarites. Face au danger, ces deux hommes font cause commune, mais sont battus par ad-Dahhâk b. Qays ash-Shaybânî qui s'empare de Kûfa en radjab 127/avril-mai 745. Au Khurâsân, Nasr b. Sayyâr connaît des difficultés. Des troubles éclatent à propos des modalités de paiement des soldes ; le chef du mouvement, Djuday' b. 'Ali al-Kirmânî, est arrêté en ramadân 126/mi-juillet 744. Ayant à faire face à la révolte anti-omeyyade de Harith b. Suraydj, Nasr se réconcilie avec son prisonnier. Une guerre ouverte éclate et le révolté réussit à gagner al-Kirmânî à sa cause en 128/746. Nasr évacue alors Merw et se réfugié à Nishâpûr ; il mourra deux ans plus tard à quatre-vingt-cinq ans.

En dhû'l-hidjdjâ 126/sept. 744, Yazîd III meurt ; il aurait été, d'après l'historien al Ya"qûbî (IIIe/IXe siècle), empoisonné par son frère Ibrâhîm, alors gouverneur de l'Urdunn, qui avait été désigné par Yazîd III, trois jours après son avènement (20 djumâdâ II 126/9 avril 744), comme héritier présomptif *(wâli al-ahd)*. Une véritable guerre civile éclate en Syrie. Ibrâhîm n'est pas reconnu calife à l'unanimité, seule la Syrie du Nord lui prête serment. Marwân b. Muhammad, qui avait conclu un accord avec Yazîd, entre en Syrie pour destituer le nouveau calife et défendre les intérêts des deux fils d'al-Walîd II. Marwân s'empare d'abord des frères d'Ibrâhîm, puis il dégage Hims assiégée et marche sur Damas en suivant la route classique de la Biqâ'. Ibrâhîm envoie à sa rencontre des troupes kalbites commandées par Sulaymân b. Hishâm. Un combat se déroule, le 7 safar 127/18 nov. 744, à 'Ayn al-Djarr au pied du versant occidental de l'Anti-Liban. Sulaymân est défait et regagne Damas. C'est alors que sont mis à mort à Damas Yûsuf b. 'Umar et les deux fils captifs d'al-Walîd II. Marwân avance sa candidature et les Damascains sont disposés à la reconnaître.

Le califat de Marwân b. Muhammad

Le 26 safar 127/7 décembre 744, Marwân II entre dans la capitale du califat omeyyade pour y recevoir l'hommage de la population. Selon les uns, Ibrâhîm reconnut alors Marwân ; selon d'autres, il s'enfuit avec Sulaymân b. Hishâm à Tadmur, grand centre kalbite, puis se rallia au nouveau calife. Après avoir rétabli l'ordre, le nouveau calife va s'établir à Harrân où il bénéficie de l'appui des tribus qaysites du Diyâr Mudar. Marwân éprouve de sérieuses difficultés avec Sulaymân b. Hishâm, que certains avaient proclamé ***amir al-mu'minin***. Finalement Marwân, pour éviter toute révolte en Syrie, démantèle les enceintes de Hims, de Ba'labakk, de Damas et de Jérusalem. En 128/746, l'ordre est rétabli en Syrie, et le calife a la situation en main.

La crise financière que Hishâm avait réussi à retarder s'éveille, le trésor du califat est vite dilapidé, l'appareil fiscal et administratif se dégrade, l'état permanent de rébellion dans les provinces perturbe la perception des impôts et des tributs et diminue les recettes. Dans les

provinces orientales, l'anarchie se généralise ; partout surgissent des mouvements anti-omeyyades au nom de l'orthodoxie musulmane. On proclame la nécessité de revenir à l'enseignement du *Coran* et de la Sunna, beaucoup d'opposants influencés par les idées kharidjites espèrent que l'on reviendra à l'égalité de tous les musulmans sans distinction d'origine. Les Omeyyades, répète-t-on, ont abandonné le véritable Islâm ; seul un parent du Prophète pourra en rétablir la pureté.

En Iraq, le gouverneur est 'Abd Allâh, un fils de 'Umar b. 'Abd al-'Aziz ; il n'admet pas les prétentions de Marwân. D'autre part, à Kûfa en muharram 127/octobre 744, 'Abd Allâh b. Mu'âwiya, descendant de Dja'far, frère de 'Alî, se révolte. Il est battu par Marwân et s'enfuit au Khurâsân où, trois ans plus tard, Abû Muslim l'exécutera. Grâce à Yazid b. 'Umar b. Hubayra, l'Iraq est sous contrôle omeyyade.

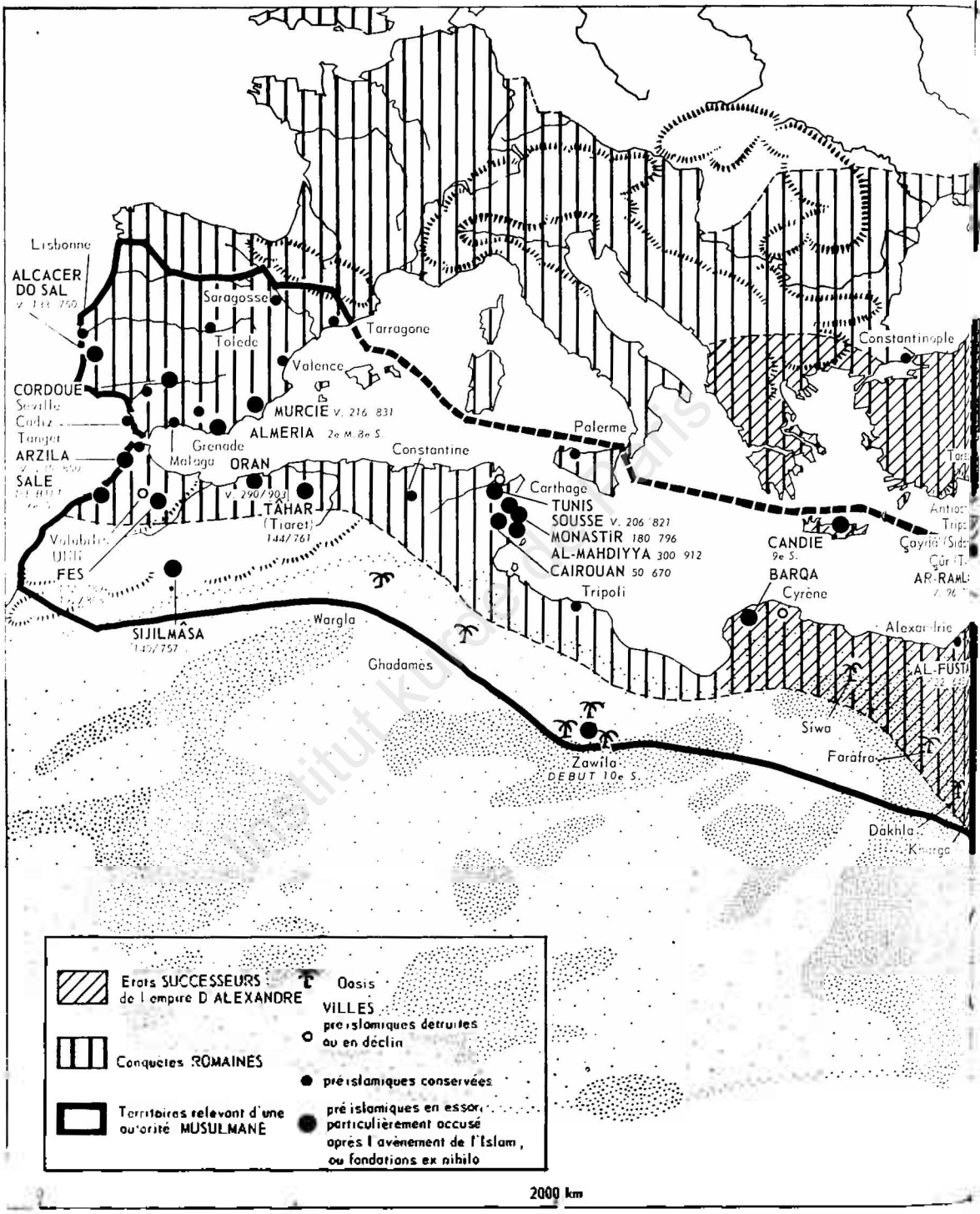
Marwân doit son succès à la réforme de l'armée qu'il a réalisée. Pour affronter des troupes rebelles qui ne présentent pas un front continu sur un champ de bataille, Marwân, qui avait acquis une certaine expérience militaire pendant qu'il avait été gouverneur en Arménie et en Adharbaydjân, procéda à une réorganisation de l'armée : aux contingents tribaux, il adjoint des unités mercenaires, commandées par des officiers de carrière et qui lui sont dévouées. Il modifie l'ancien dispositif des troupes au combat, fractionne les grandes unités en petits détachements plus mobiles donnant ainsi à ses troupes plus de souplesse.

L'opposition aux Omeyyades dans les provinces orientales

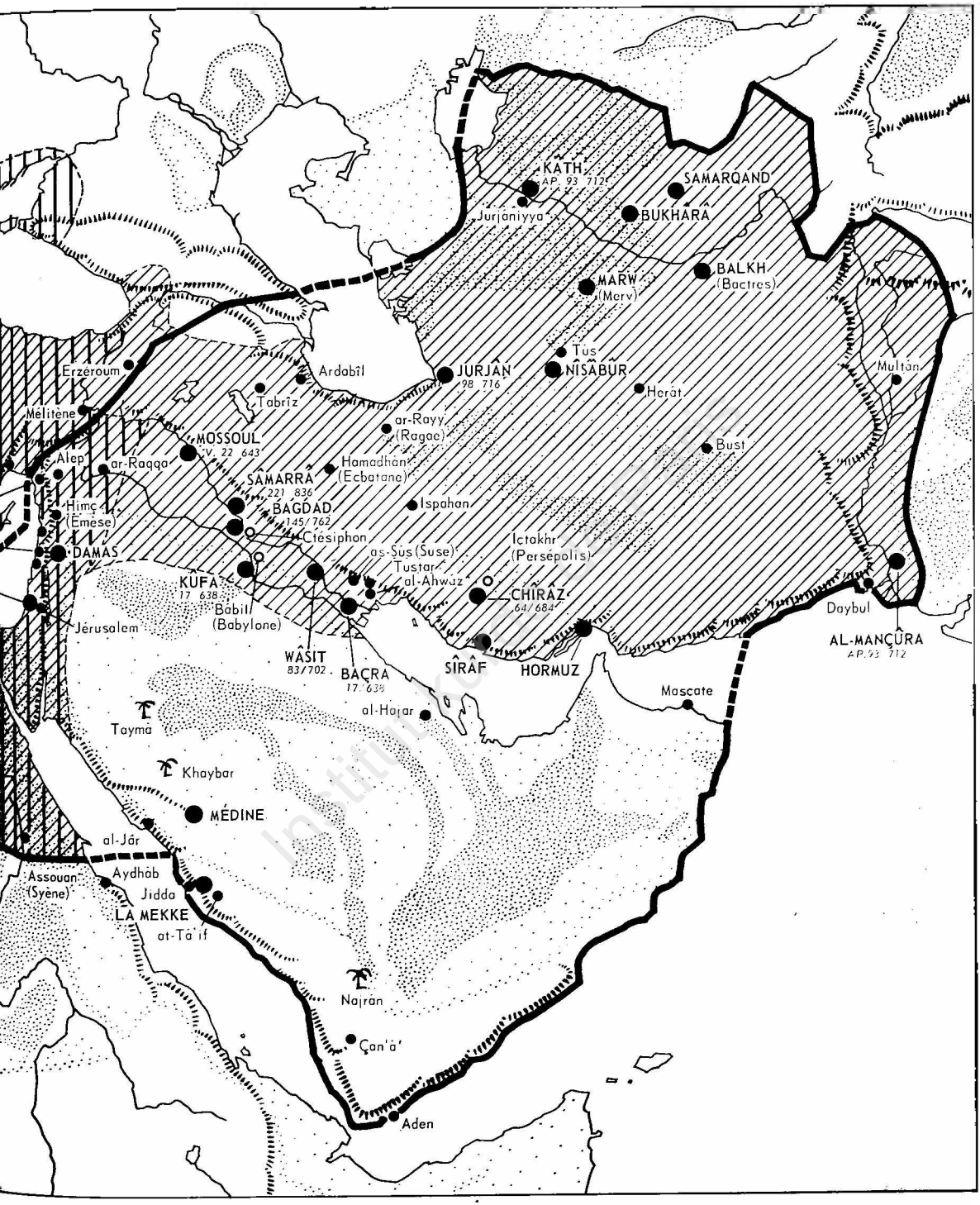
L'opposition aux Omeyyades s'était manifestée avant le règne de Marwân II. Il y avait eu des oppositions individuelles. Déjà, à l'époque de l'apogée du pouvoir omeyyade, le gouverneur du Khurâsân, 'Abd Allâh b. Khâzim, qui avait participé à la première expédition de 31/651, manifesta une certaine indépendance à la mort de Yazid I[er] en 65/685. Il fut un temps gouverneur au nom de l'anti-calife, Ibn az-Zubayr et, en 73/692, il se sentit assez fort pour rejeter l'investiture du calife 'Abd al-Malik et usurper même le droit régalien de frapper la monnaie d'or. Il est vaincu en 692 par Bukayr b. Wishâh qui accepte d'être le représentant du calife dans le Khurâsân. En 80/699, le commandant des troupes arabes d'Orient se révolte et se dirige contre la Syrie, mais il est vaincu par les troupes du calife. Il y eut aussi, en 96/715, après la mort d'al-Walîd, la révolte de Qutayba b. Muslim, le conquérant de l'Asie Centrale, mais Qutayba fut tué par ses propres soldats, révoltés à l'instigation de Sulaymân le nouveau calife omeyyade.

A côté des mouvements de révolte des grands personnages arabes, il y eut des troubles divers qui manifestaient un mécontentement populaire général. Les mouvements anti-omeyyades de la fin du VII[e] siècle et du début du VIII[e] apparaissent, pour la plupart, imprégnés de kharidjisme. La formule « il n'y a pas de calife, hors de la volonté de Dieu et de la volonté du peuple » donnait la possibilité à des gens d'horizons fort divers de se regrouper.

L'opposition va se manifester activement dans les provinces orientales de l'empire omeyyade par deux mouvements d'origine arabe. Ces mécontents sont les Kharidjites et les 'Alides ou Shî'ites.



Institut Kurde de Paris



LIEU DU X^e SIECLE

Les Kharidjites, dont le nombre ne cesse de croître en Iraq depuis Siffîn, prétendaient que le calife omeyyade avait rompu avec les principes de l'Islâm primitif. Ils étaient partisans du système préislâmique de gouvernement par consentement. Selon eux, le califat doit être conçu sur une base égalitaire, être l'émanation de la communauté religieuse et non pas le privilège d'une famille – ce en quoi ils diffèrent des Shî'îtes, *Shî'at 'Alî*, le parti de Ali.

L'attrait qu'exerçait le kharidjisme reposait sur deux principes. Le premier était celui de l'égalité des races devant la foi ; pour les Kharidjites, le calife pouvait être un nègre d'origine servile s'il méritait la charge ; et le second, celui de l'exemption du *kharâdj* et de la *djizya* pour tous les nouveaux convertis à l'Islâm, sans oublier que toutes les terres devaient appartenir à la communauté musulmane, la *umma*, détail qui laisse paraître une possible influence mazdakite.

En 74/693, un grand mouvement kharidjite se développe en Mésopotamie, où l'on prône aussi le partage des revenus entre tous les croyants. A ce mouvement va adhérer toute la partie orientale du califat et les Omeyyades devront nommer comme gouverneur de l'Iraq le cruel al Hadjdjâdj b. Yûsuf, fondateur de Wâsit, qui aura pour principal adversaire 'Abd ar-Rahmân Ibn al Ash'ath. Pourchassés par l'autorité califienne, les Kharidjites cherchèrent refuge en Iran dans les provinces du Khûzistân (Susiane), du Fars, du Kirmân et du Sidjistân. Dans ces régions, ils reçurent l'adhésion d'un grand nombre de paysans et d'artisans séduits par les principes d'un libéralisme égalitaire. Rapidement, le mouvement se scinda en sectes diverses ayant presque toutes un caractère anarchique et agressif. Plus tard, nous verrons naître d'autres mouvements qui subiront aussi les effets du ferment des idées égalitaires kharidjites.

Divers mouvements séparatistes affaiblissent le califat, qui va subir plusieurs échecs face aux Byzantins. Au début du VIII[e] siècle, les 'Alides, adversaires des Omeyyades, se réfugient dans les montagnes boisées du Sud de la Caspienne, dans le Daylâm, et le gouverneur omeyyade ne parvient pas à les réduire ; les troupes du calife sont malmenées, et finalement on choisit la voie des compromis. 'Umar b. Abd al-'Azîz (717-720) essaye de calmer l'Orient en allégeant les impôts et en renonçant à poursuivre les Kharidjites, mais il était trop tard pour sauver les Omeyyades. Parmi les centres de mécontentement, il faut citer l'Asie Centrale, la Soghdiane avec Bukhârâ et Afrasyab (Samarqand) où les Arabes sont arrivés en 92/709 et 93/710. La tendance du gouverneur omeyyade à agir par l'épée et par le fouet provoque une réaction anti-arabe au-delà de l'Oxus, mais « l'ordre fut rétabli » en Transoxiane.

En même temps que se déroule la révolte en Asie Centrale, le mouvement kharidjite renaît au Khurâsân, le chef en est al Harith b. Suraydj : contre les Omeyyades, il lève l'étendard noir « au nom du Livre Saint, au nom du Prophète, au nom de la Loi », il est suivi par certaines unités arabes et par la population locale à laquelle se joignent les *dihqân*-s. Nasr ibn Sayyâr, gouverneur omeyyade du Khurâsân et administrateur de talent, est chargé de réprimer le mouvement et doit faire face à al-Harîth, il commet quelques erreurs diplomatiques et perd l'appui des troupes yéménites dans le Khurâsân ce qui devait plus tard rendre possible la victoire d'Abû Muslim.

Un second centre de menées subversives, celles-ci plus spécialement anti-arabes, se trouve

au Sud de la mer Caspienne au Daylâm ; région montagneuse qui, tout au long des siècles, sera le foyer et le refuge de la contestation.

Pendant les troubles qui suivirent la mort d'al-Walîd II, l'agitation kharidjite, sous la direction d'ad-Dahhâk b. Qays ash-Shaybânî, groupant plusieurs milliers d'individus, prend des proportions inquiétantes du fait des rivalités qui opposent Yéménites et Mudarites. Ces derniers devant le danger que présentent les hérétiques font cause commune, mais ils ne parviennent pas à repousser ad-Dahhâk, qui s'empare de Kûfa en radjab 127 avril-mai 745. Désormais la grande cité irakienne échappera au contrôle omeyyade. Après son succès, ad-Dahhâk se rend en Djéziré, il entre dans Mawsil où il a été appelé par la population. Puis, il pénètre en Syrie du Nord ; Marwân, qui venait de recevoir la reddition de Hims dont la population proclamait Sulaymân *amîr al-mu'minîn*, le prince des Croyants, se dirige à la rencontre du chef kharidjite ; un combat les oppose entre Râ's al-'Ayn et Kafartûthâ dans la haute vallée du Khâbûr. A la fin de 128/août-septembre 746, ad-Dahhâk est tué.

Les soulèvements des Shî'ites sont d'un caractère bien différent ; il ne s'agit pas de revendications sociales, mais de prétention à la légitimité du pouvoir, qui ne peut revenir qu'à un descendant de 'Alî. A l'origine le mouvement 'alide n'a rien de religieux : il est politique. Nous ne devons pas oublier que ce mouvement se développa plus particulièrement dans le Bas-Iraq où se trouvaient les terres que 'Alî avait reçues en fief lors de la conquête et que Kûfa (fondée en 17/638 par Sa'd b. Abî Waqqâs) fut la capitale du quatrième calife. Rappelons qu'à la mort de Mu'âwiya en 61/680, une révolte 'alide dirigée par Muslim b. 'Aqîl éclata à Kûfa et qu'elle se termina par le massacre d'al-Husayn, second fils de 'Alî, et de ses partisans à Karbalâ'. En 66/686, une nouvelle révolte éclate en Iraq et dans le Khûzistân voisin sous le commandement de l'aventurier shî'ite Mukhtâr b. Abî 'Ubayd. Celui-ci se faisait passer pour le fondé de pouvoir de Muhammad b. al-Hanafîya ; fils de Alî, il prit contre les *ashrâf*, le parti des *mawâlî*-s et il s'empara non seulement de Kûfa mais de la Mésopotamie et des régions avoisinantes. Cette révolte, qui groupa des gens de toutes les classes urbaines et rurales, fut matée en 67/687 par Mus'ab ibn az-Zubayr qui, resté maître de Basra, avait intégré dans son armée de nombreux *ashrâf*. Mukhtâr fut mis à mort, mais son vainqueur qui était anti-omeyyade, fut à son tour battu en 72/691 par al-Hadjdjâdj.

En 82/701, un nouveau soulèvement éclate à Basra et à Kûfa. Un an plus tard, al-Hadjdjâdj, qui gouverna l'Iraq de 75/694 à 95/714, rétablit l'ordre avec son implacable brutalité. Après la mort de 'Umar II b. 'Abd al-'Aziz, soit après 720, la propagande anti-omeyyade devint plus intense, l'opposition est de plus en plus forte, la garnison omeyyade d'Iraq vit retranchée à Wâsit, fondée par al-Hadjdjâdj entre Basra et Kufa.

L'orage se prépare plus à l'Est, partout les masses populaires manifestent leur mécontentement contre les Omeyyades ; à la tête du mouvement se trouvent des 'Alides et des 'Abbâssides, défendant les intérêts des descendants d'al-'Abbâs, l'oncle du Prophète. On présente les Omeyyades comme des usurpateurs, qui auraient privé les descendants du Prophète de leurs droits au pouvoir. L'Iraq est trop inconstant, le Maghrib trop lointain ; restait le Khurâsân, où les garnisons arabes étaient peu nombreuses et où des bandes

armées, recrutées le plus souvent parmi les nomades, étaient toujours disponibles et prêtes à combattre quand on les payait. C'est donc au Khurâsân et au Mawarannahr, où la propagande anti-omeyyade trouve des oreilles attentives, que les ʿAbbâssides chercheront à gagner les tribus à leur cause ; dans l'ensemble, les *mawâlî*-s, au début, restent fidèles à leurs patrons omeyyades, le premier *mawla* qui sera gagné à la cause anti-omeyyade est Abû Muslim. Nasr b. Sayyâr exposa la situation au calife et lui demanda des renforts militaires, mais Marwân ne répondit pas.

Le chef de ce mouvement, Abû Muslim, est un Iranien de talent, ancien esclave, qui cherchait l'indépendance politique et l'amélioration de la condition des travailleurs. Les masses acceptaient son autorité, mais les *dihqân*-s, propriétaires fonciers, le craignaient. La révolte éclate en ramadân 129/juin 747 dans l'oasis de Merw à l'appel d'Abû Muslim. Le Khurâsân et le Fars sont rapidement conquis, l'Iraq est occupé en 131/748-749. Les troupes du calife omeyyade sont battues par les partisans abbassides, aguerris par leurs combats contre les Turcs et bien organisés en unités par Abû Muslim. Kûfa est prise et, le 12 rabiʿ II 132/28 novembre 749, Abû'l-ʿAbbâs est proclamé calife. L'armée des révoltés entre en contact avec les troupes omeyyades sur le Grand Zab, un affluent du Tigre, en djumâdâ II 132/janvier 750. L'armée de Marwân II, manquant de moyens, subit une lourde défaite. Le calife avec une escorte de fidèles réussit à gagner la Syrie, où l'hostilité de la population le contraint à se retirer en Palestine. Là sa tentative de recruter des troupes provoque une révolte. Marwân s'enfuit plus loin, en Égypte. Il tente de s'opposer aux unités khurassaniennes qui le poursuivaient. L'attitude des Coptes et des Arabes locaux contraignit Marwân à se replier de Guizeh vers le Sud. C'est au moment où il tentait de gagner le Maghrib depuis la Haute Égypte que Marwân fut pris à Bûsir, tué, et que son corps fut pendu au gibet le 27 dhû'l-qaʿda 132/7 juillet 750.

En organisant peu après, au cours d'un dîner au bord du Nahr Abî Futrus, le massacre d'environ quatre-vingts chefs omeyyades, l'abbasside Abû'l-ʿAbbâs élimine toute possibilité de réaction sérieuse. Il y eut une tentative de restauration en faveur d'Abû Muhammad as-Sufyânî en Syrie et à Médine, mais sans résultat positif. Un rejeton de la famille, ʿAbd ar-Rahmân b. Muʿâwiya b. Hishâm, parvint à s'enfuir et gagna l'Andalus où il fit souche à Cordoue.

Certes les Omeyyades commirent des erreurs, ils se prêtèrent aux querelles, jouèrent sur les rivalités tribales des Qaysites et des Kalbites, s'appuyant alternativement sur les uns et sur les autres, et ils s'obstinèrent à conserver des privilèges aux seuls Arabes, peuple choisi par Dieu, les Persans *mawâlî*-s d'Iraq et les Zutt ne jouissant pas des mêmes droits politiques que les Arabes musulmans de longue date. Mais il faut leur reconnaître le mérite d'avoir organisé le premier État musulman arabe.

Au cours du siècle omeyyade, le califat évolue, il s'écarte des structures démocratiques de la communauté musulmane primitive ; avec l'adoption du principe de la succession héréditaire, le califat devient une monarchie autocratique ; c'est pourquoi on a parlé plus souvent d'un royaume que d'un califat omeyyade. Ce processus laissait tout de même à la religion sa place privilégiée. Il faut aussi considérer les changements sociaux qui se produisirent à l'époque omeyyade et qui aboutirent à des structures féodales chez les divers

peuples de l'empire. L'aristocratie arabe de clan et esclavagiste se transforma dans les pays conquis en une classe de féodaux tout puissants dans le califat. Ainsi la période omeyyade peut être considérée comme une période de mutation dans la société multinationale des pays arabes au Moyen Age. Dans l'empire omeyyade, dès le IIe/VIIIe siècle, les Arabes ne sont plus le seul élément actif de l'État, car le nombre des convertis — les *mawâlî*-s — de toutes origines, s'est considérablement accru. Au cours de l'expansion de l'Islâm, la civilisation nouvelle bénéficie d'apports étrangers, bien des rouages du système administratif et bien des structures gouvernementales s'inspirent des modèles byzantins et sassanides. L'élément de liaison de l'immense empire est la langue arabe, issue du texte coranique et de la poésie islamique, langue dont le système grammatical fut élaboré à Kûfa et Basra.

Dans le domaine religieux, la préoccupation essentielle devient la quête des traditions *(hadîth)*, des divergences d'interprétation surgissent et l'exégèse coranique comme la spéculation théologique n'acquèreront leur maturité qu'au IIIe/IXe siècle.

Dans la production littéraire, trois noms dominent la poésie de la période omeyyade, al-Akhtal, Djarîr et Farazdaq, dont les œuvres sont encore très appréciées de nos jours.

Dans le domaine économique, il faut noter une amélioration des réseaux d'irrigation et un renouveau de l'agriculture, le développement de l'artisanat et l'essor du commerce international.

En matière militaire, on retiendra la grande innovation que fut la constitution d'une puissante marine arabe en Méditerranée. Il convient de signaler une certaine évolution de l'armée, où à côté des contingents tribaux apparaissent des troupes permanentes encadrées par des officiers de métier ; d'autre part, la création de petites unités mobiles provoque alors un changement dans la tactique.

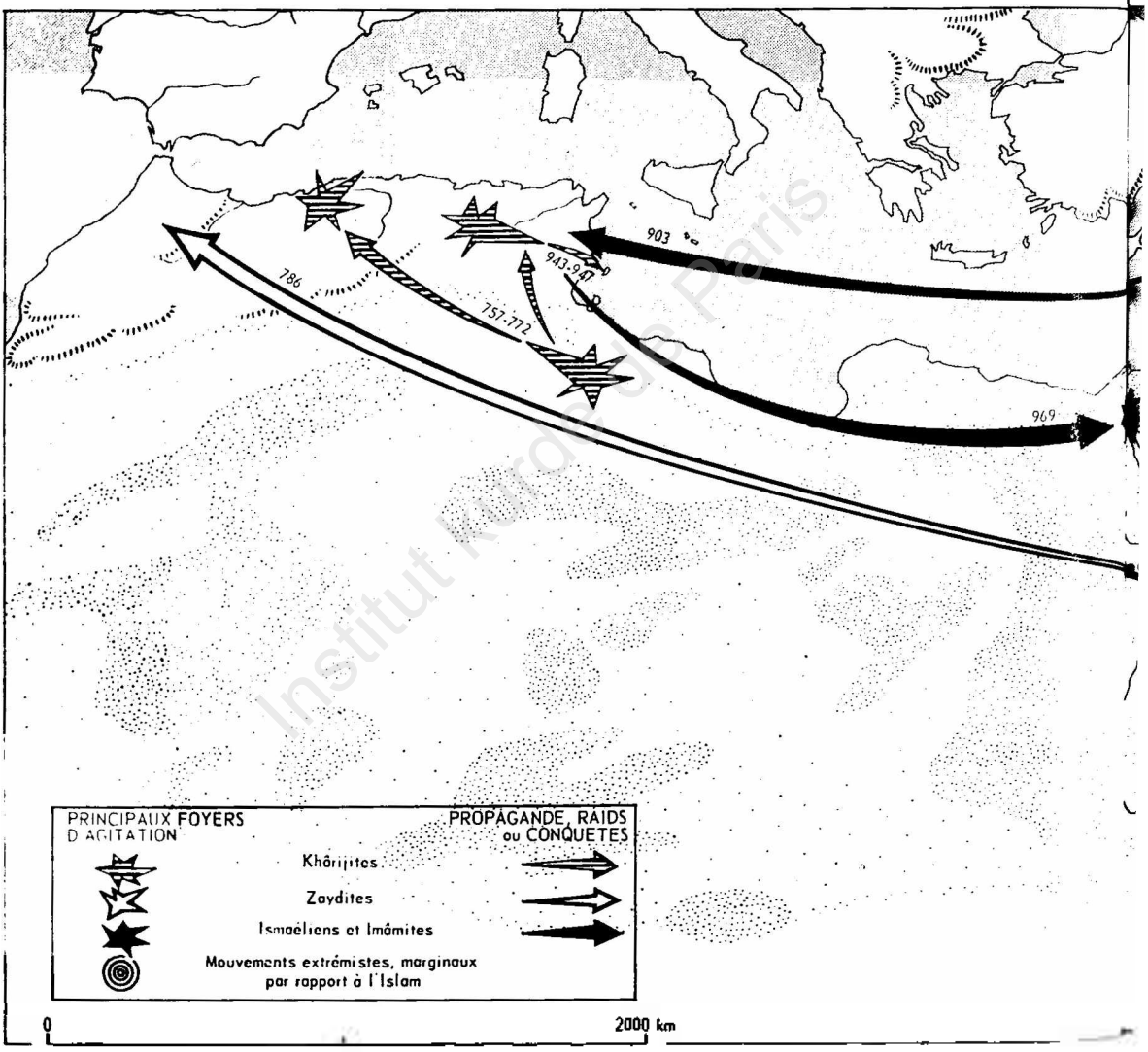
On doit aux Omeyyades de prestigieux monuments comme la Qubbat as-Sakhrâ, la grande Mosquée de Damas et les châteaux du désert syrien qui, de nos jours encore, soulèvent l'admiration des visiteurs. Certes on accusait les califes bâtisseurs de dilapider les fonds publics pour des dépenses somptuaires en prélevant sur les caisses provinciales des sommes destinées à être dépensées sur place.

A l'avènement de Mu'âwiya avait commencé une ère nouvelle qui s'étendit sur quatre-vingt-dix ans, au cours de laquelle les Omeyyades constituèrent un empire qui couvrit non seulement un vaste secteur de l'Asie, mais encore une partie importante de l'Afrique du Nord et toucha aussi l'Europe. Ils exercèrent leur hégémonie sur un grand nombre de peuples et, lorsque cette hégémonie cessa, l'empire se disloqua.

Les Omeyyades s'étaient éloignés des principes de l'Islâm, et leur chute eut pour origine une réaction populaire qui voulait la restauration de l'Islâm primitive.

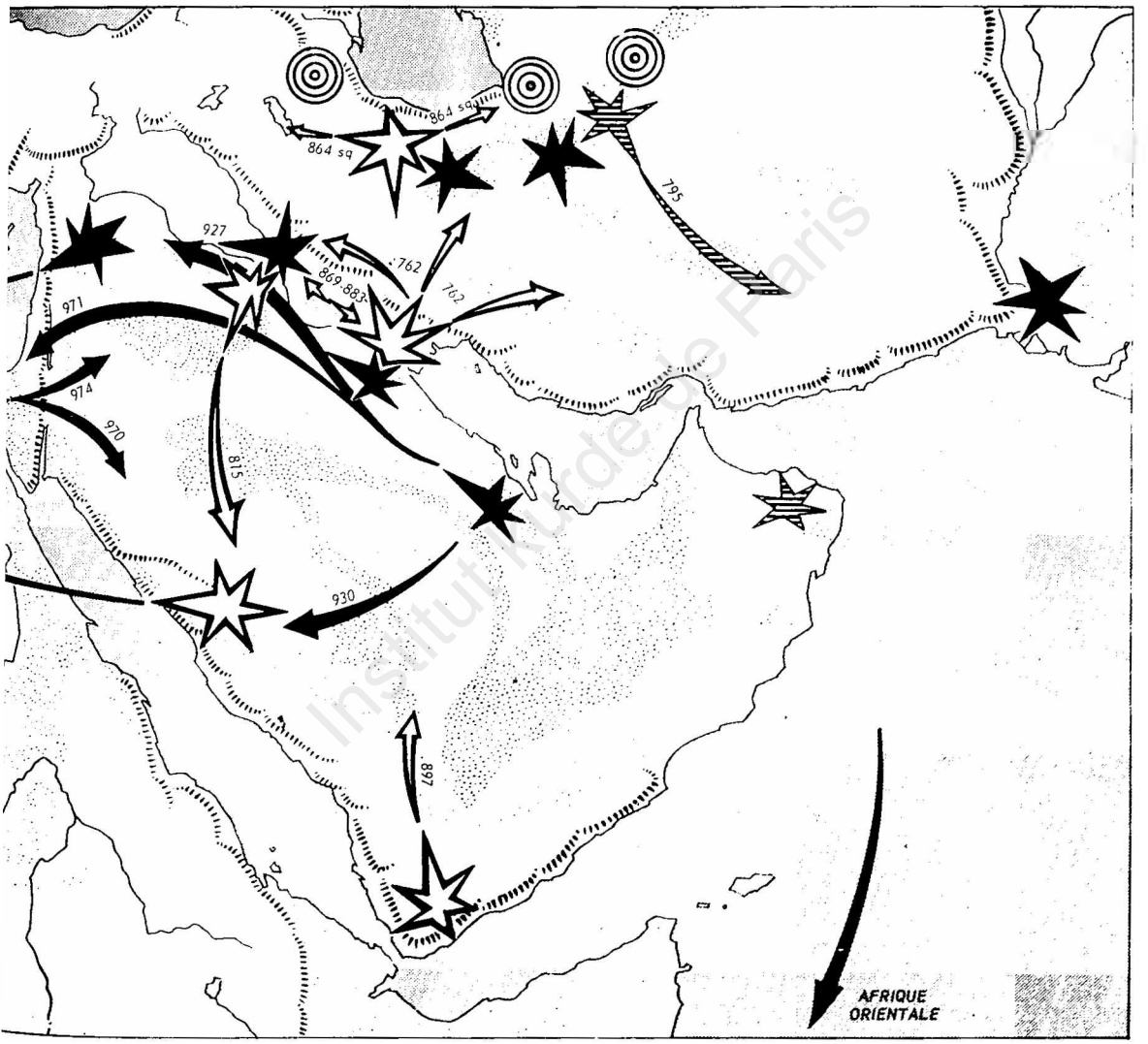
Après la disparition du dernier calife omeyyade, l'anarchie, les rivalités entre les émirs et l'agitation kharidjite régnèrent dans les provinces orientales de l'Empire. Dans un premier temps, 'Abbâssides et Alides agiront ensemble pour éliminer tous les vestiges de la présence omeyyade en Iraq, en Syrie, au Khurâsân et en Transoxiane. Les Alides feront tout le travail, mais les bénéficiaires, grâce à Abû Muslim, seront les 'Abbâssides.

Institut Kurde de Paris



AGITATIONS RELIGIEUSES DANS

Source :



Institut Kurde de Paris

NDE MUSULMAN VIII^e^-X^e^ SIECLES

EL, *op. cit.*

Chapitre 5

L'EMPIRE 'ABBÂSSIDE

Institut kurde de Paris

L'AVÈNEMENT DES 'ABBÂSSIDES

Dans quelles conditions la dynastie 'abbâsside va-t-elle accéder au pouvoir ?

En 747/129, une révolte éclate au Khurâsân, elle ne paraît pas différente des autres. Pourtant, trois ans plus tard, la dynastie omeyyade aura disparu, noyée dans le sang. En 750/132, une nouvelle dynastie, qui se rattache à 'Abbâs, l'oncle du Prophète, devient maîtresse du califat. Il ne s'agit pas d'une simple substitution dynastique à la tête de la communauté musulmane ; c'est beaucoup plus grave : ce n'est pas une révolution, c'est une rupture.

Les Omeyyades avaient constitué un État méditerranéen, tout imprégné d'influences hellénistiques, bien plus proche au fond du monde byzantin que des sémites d'Arabie. Leur empire « occidental » va être anéanti par une nouvelle puissance surgie de l'Est, nourrie aux sources iraniennes et plus tard soumise aux influences turques. Tandis que l'empire omeyyade regardait vers la mer, l'empire 'abbâsside, lui, se tournera vers le soleil levant.

Les origines de la révolte de 747/129 qui, en 750/132, permettra l'accession des 'Abbâssides au pouvoir sont à rechercher non seulement dans les sentiments des masses populaires, mais aussi dans ceux de l'aristocratie, ceux des chefs militaires et des grands

propriétaires fonciers qui apporteront leur appui au mouvement. La situation générale est très mauvaise par suite des guerres épuisantes contre Byzance. Pratiquement, le mouvement prend naissance du jour où, au VII[e] siècle, les armées musulmanes étendent leur autorité sur l'Iraq.

L'opposition anti-omeyyade se cristallise autour de deux pôles : d'une part, l'esprit de revanche contre les Arabes et le désir d'égalité des musulmans devant la foi, avec un besoin de réformes sociales et économiques – par-là on est proche des Kharidjites ; d'autre part, l'attachement à la famille de ʿAlî, par réaction politique sans doute, mais aussi peut-être par attirance mystique vers une famille plus tragique encore que celle des Atrides.

L'Islâm primitif, un Islâm dont les dogmes ne sont pas encore formulés, ne peut apporter d'apaisement aux troubles spirituels qu'engendrent les rêveries mystiques et les idées messianiques, aussi ce sera autour du dramatique destin de la famille de ʿAlî que se créera une psychose, qui donnera plus tard, au Shiʿisme un caractère religieux qui n'existait guère à l'origine de celui-ci.

Deux conceptions de la souveraineté s'affrontent à la fin du I[er] siècle/milieu du VII[e] siècle : l'une, la conception du calife, lieutenant du Prophète, délégué de la communauté, *imâm* élu selon les principes démocratiques de l'Islâm primitif par la *shûra* ; l'autre, la conception du monarque tout-puissant de caractère divin, idéal conforme à la conception perse du caractère sacré de la monarchie, qu'elle soit achéménide (Darius) ou sassanide (Khosroes).

C'est cette idée de sainteté, cette nuance religieuse qui va teinter d'un caractère particulier la propagande ʿalide et ʿabbâsside et qui marquera le califat qui succédera aux Omeyyades.

Aux deux extrémités de l'empire, l'agitation soulève les populations contre les Omeyyades : au Maghrib, la révolte berbère dure de 739 à 742, tandis qu'en Orient, dans le Khurâsân, les shiʿites et les ʿAbbâssides travaillent ensemble. Cette alliance est possible, car ces derniers affirmaient que le pouvoir devait revenir à un membre de la famille du Prophète. Lorsque les shiʿites demandaient aux ʿAbbâsides quel était leur candidat, ceux-ci répondaient évasivement que l'on verrait après la victoire, qu'alors Dieu désignerait le plus méritant. La propagande proclamait aussi qu'un jour prochain apparaîtrait un *imâm* actuellement caché, lorsqu'il se dévoilerait il serait le chef temporel et spirituel. Cet *imâm* « attendu » devrait être de la famille du Prophète. De là naquit l'équivoque entre ʿAlides et ʿAbbâssides. On joua sur les termes *Ahl al-Bayt* et *Al an-Nabî. Ahl al-Bayt,* « les gens de la Maison », constituent la famille du chef de la Tribu : ils comprennent plusieurs *Al* dont *Al an-Nabî*, la famille du Prophète. Les ʿAlides faisaient partie de la famille de Muhammad et se rattachaient à lui par le mariage de ʿAlî avec Fâtima, fille du Prophète, donc par alliance (par les femmes si l'on peut dire), et comptait al-Hasan et al-Husayn.

Le parti de ʿAlî soutint les prétentions des descendants de ʿAlî et de Fâtima, tandis qu'un autre groupe appuyait les descendants de ʿAlî et de Khawla al-Hanafîya ainsi que la progéniture de Dja ʿfar, frère de ʿAlî (cf. tableau p. 59). Les ʿAbbâssides, eux, faisaient remonter l'origine de la famille à l'ancêtre commun, Hâshim et à l'oncle du Prophète, ʿAbbâs b. ʿAbd al-Muttalib, donc par les hommes, mais en fait ce dernier n'était que le

demi-frère du père de Muhammad par sa mère. De plus, avant d'être empoisonné en 716 par Sulaymân, Abû Hâshim réussit à transmettre ses prétentions à son cousin éloigné Muhammad b. 'Ali, descendant de 'Abbâs, ce qui élargit les rangs 'abbâssides.

Le nom de Hâshimiyya fut utilisé pour désigner tous les membres de la famille du Prophète par opposition à l'autre branche qurayshite, dont étaient issus les descendants de Umayya. Tout le monde était apparenté au Prophète sur le pied d'égalité, 'Alides et 'Abbâssides avaient les uns et les autres leurs chances.

Dès le deuxième quart du VIII[e] siècle, les 'Abbâssides organisent la lutte clandestine, le quartier général sera à Kûfa, mais c'est au Khurâsân que l'action sera développée. Le premier missionnaire 'abbâsside envoyé au Khurâsân est Khidâsh, il s'installe à Merw et là embrasse la doctrine des Khurramiyya, qui prônaient l'égalité sociale et la communauté des biens alors très en vogue parmi les paysans et les artisans de la région. Sur le même idéal s'appuyait l'hérésie paulicienne, née au VII[e] siècle, qui avait en commun avec le manichéisme le double principe du Mal et du Bien, qui rejetait l'Ancien Testament et se réclamait de saint Paul. Surtout répandue en Arménie, la doctrine paulicienne avait une tendance égalitaire sur le plan social, elle proclamait l'égalité de tous indépendamment de leurs origines et de leur situation. Les Kharidjites purent trouver des adhérents parmi ses adeptes. Au IX[e] siècle, elle devait accentuer sa propagande, mais elle finit par être éliminée sous les efforts conjugués des Musulmans et des Byzantins.

Les 'Abbâssides ont aussi des contacts avec les Mu'tazilites qui adoptent la doctrine qadarite du libre arbitre rendant l'homme et le prince responsables de leur conduite. Khidâsh finit par inquiéter les autorités omeyyades et ses « patrons » 'abbâssides. Il sera pris, torturé et exécuté en 119/736.

Le mouvement 'abbâsside organise la lutte clandestine vers 105/724, la direction en est confiée à un ancien commerçant du Sind, originaire du Sidjistân, Bukayr b. Mahân, qui met sa fortune à la disposition de la cause anti-omeyyade. En 124/741, Bukayr est tenu pour responsable de réunions politiques secrètes et jeté en prison, deux ans plus tard, il est à nouveau incarcéré cette fois à Kûfa. Là, il rencontre un jeune Persan d'origine servile Abû Muslim.

Abû Muslim impressionna Bukayr par son intelligence hors de pair et son énergie sans égale et à sa sortie de prison il le mit en rapport avec l'imâm Ibrâhîm, fils de Muhammad b. 'Ali, un des instigateurs la propagande secrète anti-omeyyade. Ibrâhim, chef des 'Abbâssides, devait être pris par des hommes de Marwân II et conduit à Harran où il mourut.

A la mort de Bukayr (744), Abû Salama Hafs b. Sulaymân, un affranchi devenu banquier, devint chef du mouvement et mit d'importantes sommes à la disposition d'Abû Muslim, qui le fit assassiner, car il aurait eu des sympathies pro-alides.

Les propagandistes recrutent surtout au Khurâsân et en Transoxiane. Ils promettent aux *mawâlî*-s l'égalité entre Arabes et Iraniens, le libre accès à toutes les fonctions publiques ; aux paysans et aux artisans on laisse espérer une diminution du tribut et un allègement des corvées. Toute l'opposition, sans distinction d'origine, se groupe derrière les 'Abbâssides ;

on voit reparaître les Mazdakites tenant d'idées sociales avancées, puis les Khurramiyya, partisans de l'égalité sociale et de la communauté des biens.

La révolte d'Abû Muslim

Après avoir reçu la formation nécessaire, Abû Muslim part en 126/745 au Khurâsân pour y fomenter une révolte. Sur les instructions de l'imâm Ibrâhîm, il allait combiner le fanatisme le plus dur avec l'habileté du politicien, réussissant à inspirer une confiance totale à ses partisans. Le gouverneur du Khurâsân est alors Nasr b. Sayyâr, membre de la tribu des Kinânî ; il avait pris une certaine indépendance vis-à-vis de Damas et devait faire face sur place à des difficultés administratives et à des problèmes fiscaux, tout en luttant contre les Yéménites installés dans la région qui s'étaient soulevés contre l'autorité omeyyade. Le gouverneur crut à un mouvement anti arabe et mit en garde le calife Marwân contre un massacre général des Arabes de la province orientale. L'affaire était tout autre. Le mouvement d'Abû Muslim n'était pas dirigé contre les Arabes en tant que tels, mais contre la domination politique et sociale des fonctionnaires venus de Syrie. C'est dans ce climat tendu qu'Abû Muslim arrive dans l'oasis de Merw. Pour établir son quartier général il choisit dans le voisinage Safizandj (Siqadhandj) et là ouvertement il regroupe des forces favorables aux 'Abbâssides. Quand il sent la situation bien en main, Abû Muslim lance l'opération qu'il avait montée avec l'appui de Yéménites révoltés. Il s'agissait des troupes originaires de Kûfa, gagnées à la propagande anti-omeyyade et aux idées pro-shî'ites. Le 25 ramadân 129/9 juin 747, la veille de la *Laylat al-Qadr* (Nuit de la Destinée), des feux s'allument dans les environs de Safizandj : c'est le signal de la révolte, dont Tabarî et Dinâwarî racontent le déroulement. Cent mille partisans, disent-ils, arrivent à cheval, à mulet, à âne avec les armes qu'ils ont pu trouver ; ce sont des propriétaires ruraux, des artisans des villes, des *mawâlî*-s et même des *dihqân*-s.

Lorsque tout le monde est rassemblé, le vendredi 1er shawwâl/15 juin 747, le jour du *'Id al-Fitr* (*'Ayd as-Saghîr*) Abû Muslim fait dans la Grande Mosquée la *khutba* au nom de « l'imâm attendu », tandis qu'au pied du minbar sont déployés deux drapeaux noirs, emblèmes de signification messianique semble-t-il, envoyés par l'imâm Ibrâhîm. Le noir fut la couleur de cette révolte. Abû Muslim organise la lutte contre le gouverneur omeyyade Nasr b. Sayyâr depuis le village de Makhwân ; il y aura sa police, ses gardes du corps et son *diwân al-djaysh*, qui paiera aux combattants une solde de trois à cinq dirhams par mois.

Pendant ce temps, des représentants des esclaves vinrent assurer Abû Muslim de leur appui et nombre d'entre eux rallièrent son camp ; bientôt les *dihqân*-s se plaignirent de perdre leur main-d'œuvre, ils craignaient aussi que les esclaves ne demandent leur affranchissement. Étant donné la structure sociale, c'eût été sur le plan économique une catastrophe pour tout le monde, aussi Abû Muslim invite-t-il les esclaves à rentrer chez eux. Comme ils refusent, il les regroupe dans un camp, leur désigne un chef et cherchera à ne pas les utiliser.

Tandis qu'Abû Muslim s'empare du Khurâsân la dynastie omeyyade se débat dans les

difficultés, le calife Marwân II doit rester vigilant au milieu des antagonismes entre Qaysites et Kalbites yéménites.

Dans l'armée d'Abû Muslim, deux chefs de parti 'abbâsside se distinguent alors : l'Arabe Qahtaba b. Shabîb de la tribu Tayyi et le Persan Khâlid b. Barmak ; ce dernier issu d'une famille bien connue de *dihqân*-s est chargé de la répartition du butin ; il est l'ancêtre de la famille barmécide qui jouera un si grand rôle sous les califes 'abbâssides.

Devant l'importance que prend Abû Muslim, Ibrâhîm, l'imâm 'abbâsside, s'inquiète. Il soupçonne son représentant d'être trop enclin à soutenir les revendications populaires. Il nomme alors à la tête de l'armée Qahtaba, tandis qu'Abû Muslim reste gouverneur du Khurâsân.

En été 748, l'armée omeyyade est battue près de Tûs, en automne les révoltés occupent Nishâpûr alors peu importante, mais qui le deviendra au III^e^/IX^e^ siècle. Abû Muslim s'approche de Merw, Nasr b. Sayyâr, le gouverneur omeyyade, est vaincu. Il quitte Merw en novembre 748, s'enfuit du Khurâsân et meurt près de Hamadân à 85 ans en 131/748. Au début de 749, les Syriens évacuent Isfahân ; en juin-juillet, l'important carrefour de Nihawând est pris, l'armée gouvernementale subit une écrasante défaite et, cette fois, c'est la route de l'Iraq qui est ouverte. Un siècle plus tôt, au même endroit, les Omeyyades avaient franchi le seuil de l'Iran dans l'autre sens.

L'armée rebelle parvient à l'Euphrate, où le gouverneur omeyyade Ibn Hubayra va résister quelque temps. En août 749/muharram 132, Qahtaba, qui commençait à jouer un rôle important, est porté disparu au combat. Peu après, Kûfa est livrée par le contingent yéménite aux troupes d'al-Hasan b. Qahtaba. Le vendredi 28 novembre 749/12 rabi' II 132, « l'imâm attendu » se dévoile, sous la protection de l'armée venue de Khurâsân : cet imâm est Abû l-'Abbâs 'Abd Allâh b. Muhammad b. 'Alî, un des deux frères d'Ibrâhîm, qui était mort dans les geôles omeyyades. Le second frère sera le calife al-Mansûr.

Proclamé calife à la Grande Mosquée de Kûfa, un des plus anciens sanctuaires musulmans, Abû l-'Abbâs prend le surnom d'as-Saffâh, qui signifie aussi bien « le généreux » que « le sanguinaire » ou le « verseur de sang ». Le centre politique de l'Islâm vient de passer de Syrie en Iraq, une nouvelle dynastie vient de naître dans la ville où, un siècle plus tôt, 'Alî avait été calife et où il était mort.

Partout, on organise une répression systématique, on cherche à effacer tout souvenir des Omeyyades, leurs sépultures même sont profanées. Le nouveau règne commençait dans une atmosphère de lâcheté, de trahison et de terreur sanglante rarement atteinte même en Asie. Les 'Abbâssides ne devaient pas tarder à éliminer ceux qui les avaient aidés : Abû Salama, Sulaymân b. Kathîr et même Abû Muslim.

Dès les premiers jours, en refusant toute réduction d'impôt le pouvoir 'abbâsside dévoile sa nature antidémocratique, les masses déçues se retourneront rapidement contre les nouveaux maîtres. Les 'Alîdes ne reçoivent aucun poste dans le gouvernement ; aussi mécontents d'avoir été joués, ils vont se révolter et, dès 750, Abû Muslim aura à les réprimer.

La révolution 'abbâsside, comme le remplacement des Mérovingiens par les Carolingiens,

à la même époque, fut plus qu'un simple changement de dynastie. L'explication habituelle de la révolution 'abbâsside s'appuie sur une des trois causes fondamentales suivantes : un conflit entre la conception de l'État et l'idéal individualiste ou plutôt tribal, ou bien un conflit entre monarchie et théocratie, ou encore un conflit entre l'esprit sémite représenté par les Arabes et l'esprit aryen représenté par les Iraniens.

Le remplacement des Omeyyades par les 'Abbâssides est une véritable révolution, le résultat d'une action de propagande intense et l'expression du mécontentement des populations. On trouve en fait à l'Est de la Syrie une coalition d'intérêts divers, regroupés par le désir de renverser l'ordre établi par l'occupation omeyyade.

La crise qui aboutit au changement de dynastie n'est pas le résultat d'une opposition de races, d'un antagonisme entre Arabes et Persans, puisque les vainqueurs sont des Arabes ayant lutté contre d'autres Arabes. Il s'agit davantage d'un conflit entre deux conceptions de vie, une conception « occidentale » ouvrant sur le monde méditerranéen et qui restera toujours celle de la Syrie et de l'Égypte, et une conception « orientale » tournée vers les plateaux d'Iran et d'Asie Centrale, ne connaissant de la mer que le fond du golfe Arabo-Persique. Ce sera celle de l'Iraq et de l'Iran. Cette opposition, nous la retrouverons tout au long des siècles et les symboles en sont matérialisés par le Nil et le Tigre qui coulent en sens contraire.

Il faut noter aussi qu'une évolution sociale importante avait commencé. Déjà, avant les 'Abbâssides, les gouverneurs omeyyades et les hauts fonctionnaires étaient devenus souvent de gros propriétaires fonciers, certains participaient même à des opérations commerciales, de nombreux chefs de tribus devenaient aussi propriétaires fonciers et ceux d'entre eux qui possédaient des biens immobiliers dans les villes n'étaient pas rares. Les mœurs nomades étaient bien oubliées. Cette aristocratie s'appuyait sur une économie où le travail servile jouait encore un rôle important.

La concentration de la grande propriété rurale entre les mains des gouverneurs omeyyades ou des membres de la famille califienne sécrétait le danger de l'insubordination au pouvoir central et s'annonçait comme génératrice de révoltes.

Certes les oppositions raciales ont joué un rôle non négligeable, mais le principal moteur fut le mécontentement provoqué par l'inégalité des droits politiques, sociaux et économiques entre les musulmans non arabes et les Arabes musulmans.

Toutefois ce serait donner une fausse interprétation de la révolution de 750 que de n'y voir, comme certains, que le triomphe des Iraniens sur les Arabes. En fait, la suprématie de la race arabe en Orient était bien battue en brèche, les *mawâlî*-s avaient par étapes accédé au statut d'égalité avec les Arabes musulmans et l'armée n'était plus dominée par l'élément bédouin, mais par l'élément d'Asie Centrale, réparti en unités mercenaires. Les cités-camps *(amsâr)* de Kûfa et de Basra allaient bientôt céder le pas à Baghdâd. On avait alors l'impression que les guerriers bédouins, qui avaient conquis la moitié du monde civilisé, se trouvaient refoulés vers les déserts, d'où étaient venus leurs pères.

Pourtant l'Arabe maintint sa primauté dans le domaine religieux. Sa langue était celle de la Révélation, celle dont s'était servi l'archange Gabriel pour transmettre le message divin et,

loin d'être éliminée par les dialectes locaux, elle les supplanta bien souvent.

La dynastie 'abbâsside était « arabe », originaire de la péninsule Arabique tout comme celle des Omeyyades, toutes les deux étaient d'ascendance qurayshite. Les 'Abbâssides devaient leur succès à l'appui du peuple. Abû l-'Abbâs le savait, lui qui fit à Kûfa, le jour de son intronisation, un discours démagogique, mais au fond les 'Abbâssides se considéraient comme les représentants de l'aristocratie arabe n'ayant rien de commun avec les masses populaires, dont ils n'avaient pas refusé l'aide pour prendre le pouvoir et qu'ils trahissaient.

L'accession des 'Abbâssides au pouvoir n'apporta qu'une solution provisoire à une crise profonde et grave, tant sur le plan économique et politique que religieux. « Le moteur de la révolution, note Bernard Lewis dans *Les Arabes dans l'histoire*, doit être cherché dans le mécontentement social et économique des populations citadines non privilégiées, surtout parmi les marchands et les artisans-*mawâlî*-s des villes de garnison. »

L'arrêt des guerres de conquête, seule activité productive de l'aristocratie militaire, classe dirigeante chez les Omeyyades, rendit cette caste historiquement superflue. La voie s'ouvrait à un nouvel ordre social fondé sur l'économie de paix, une économie à structure agricole et commerciale. La classe dirigeante allait désormais être constituée par les fonctionnaires, les marchands, les boutiquiers, les propriétaires fonciers et les hommes de religion *('ulamâ')*. Nous pourrions ajouter que l'on voit poindre alors une classe nouvelle, la bourgeoisie. Le nouveau gouvernement *(dawla)* devait avoir pour fondement la religion, et non la race. Le calife devenait l'ombre de Dieu sur terre. Dans leur titulature, les souverains ajoutèrent à leur nom des titres expressifs de qualités morales ou religieuses : *al-Mahdi* — « celui qui est guidé par Dieu », *ar-Rashid* — « le bien guidé », celui qui est dans la bonne voie. Le califat survécut en tant qu'institution, mais celle-ci changea de caractère et d'esprit. Les traditions iraniennes allaient exercer une grande influence sur l'évolution de l'état musulman, où les Turcs allaient au fil des siècles jouer un rôle grandissant.

L'histoire de la période 'abbâsside, en dépit de son rayonnement, rappelle Claude Cahen, reste à bien des égards très mal connue et insuffisamment étudiée.

LES PREMIERS CALIFES 'ABBÂSSIDES

En 132/750, 'Abd Allâh Abû l-'Abbâs as-Saffâh, après s'être débarrassé des Omeyyades, reste seul calife.

Le centre du monde musulman se déplace alors vers l'Est : de Syrie, il passe dans le Bas-Iraq. Dans son premier discours officiel, as-Saffâh promet de s'installer à Kûfa au milieu de ses partisans, qui comptaient des contingents de Khurâsâniens nouvellement arrivés dans la ville. De fait pour un empire s'étendant de la Méditerranée à la mer d'Aral, la capitale devait avoir une position plus centrale que Damas ou Harrân afin de mieux administrer et contrôler ses provinces. Kûfa — le mot arabe désigne « une colline de sable ronde » —, bâtie sur un tell, située sur la rive Ouest de l'Euphrate, avait une population très

turbulente du fait des rivalités tribales. Souvent le nouveau calife, craignant que l'opposition qui groupait un grand nombre de Khâridjites et de 'Alides ne suscite des troubles, va résider d'abord à Hashîmiyya plus au Nord, sur la rive orientale de l'Euphrate ; Kûfa reste la capitale administrative. En 134/752, le calife change de résidence et va s'établir à al-Anbâr, à une centaine de kilomètres en amont de Kûfa et à une cinquantaine de kilomètres à l'Ouest du village où sera construit dix ans plus tard Baghdâd. Al-Anbâr — dont le nom signifie en persan « l'entrepôt » — avait été, sous les Sassanides, la seconde cité de la Mésopotamie après Ctésiphon. Sa situation en amont du premier grand canal navigable, le Nahr "Isâ — joignant l'Euphrate au Tigre et à la tête d'un vaste système d'irrigation d'origine babylonienne qui irriguait une plaine très fertile —, qui lui conférait une importance économique et stratégique certaine. Les partisans, anciens et nouveaux, des 'Abbâssides vinrent y retrouver le calife pour obtenir plus rapidement des postes soit à la cour, soit dans l'administration ou dans l'armée.

Plus que l'élimination des Omeyyades et la répression des 'Alides, l'événement majeur du règne d'as Saffâh, contemporain de Pépin le Bref, fut la bataille dite du Talâs. En dhû'l hidjdjâ 133/juillet 751, une armée musulmane placée sous le commandement de Ziyad b. Sâlih, venant du Khurâsân, franchit le cours supérieur de l'Amû Darya, traverse la Transoxiane, passe le Syr Darya et pénètre dans le Farghâna (actuel Uzbekistan) ; elle va affronter les troupes chinoises au pied des montagnes, près du fleuve Talâs où se trouvait au VIII^e^ siècle un centre commercial important que les Chinois fréquentaient depuis le II^e^ siècle avant notre ère et où ils avaient importé l'industrie du fer et appris la culture de la vigne. Au cours du combat, la balance des forces penche en faveur des musulmans, grâce à l'aide que leur apportent les Qarluq, une tribu turcomane d'Asie Centrale installée dans le Farghâna et qui n'était pas encore convertie à l'Islâm. Les Chinois battent en retraite et, tandis que l'armée 'abbâsside prend le contrôle d'une région qui constituait la zone frontière entre le monde musulman et le monde chinois, l'Asie Centrale va connaître la diffusion de l'Islâm.

Lorsque Abû l- 'Abbâs as-Saffâh meurt à trente ans de la variole, semble-t-il, à al-Anbâr en dhû'l-hidjdja 136/juin 754, le mouvement 'abbâsside était passé de la phase révolutionnaire clandestine à la phase légale. Le calife n'est plus le chef des conquérants, ce n'est plus un prince bédouin ou qui garde des liens avec le désert, c'est un prince citadin, il est l'*amîr al-Mu'minîn*, le chef de l'ensemble des Croyants, de cette *umma* où les Arabes vont devenir une minorité de plus en plus réduite, cédant le pas aux « arabisés » musulmans.

L'accession des 'Abbâssides au califat ne résout pas la crise de l'Islâm du VIII^e^ siècle. Cette crise est celle d'un monde nouveau qui naît alors, le monde féodal qui succède à un monde où régnait l'économie de structure servile.

C'est aussi une crise spirituelle : le monde chrétien d'Orient est déchiré par les tendances souvent hérétiques. Le monde musulman n'a pas encore de « théologie » bien structurée, mais l'on verra bientôt se constituer à Baghdâd et à Médine les écoles juridiques musulmanes *(madhhab*, pl. *madhâhib)*.

Sur le plan social, les 'Abbâssides, représentants de l'aristocratie arabe, sont bien différents

des masses populaires qui les ont aidés à accéder au pouvoir ; dès qu'ils parviennent au pouvoir, ils dévoilent, comme nous l'avons vu, leur vraie nature antidémocratique, et c'est pourquoi les révoltes populaires seront nombreuses sous cette dynastie.

Sur le plan économique, le centre d'intérêt sera asiatique et non plus méditerranéen. Ce seront les grandes expéditions terrestres : Ibn Fadlân, secrétaire d'une ambassade, ira vers la Volga, Abû Dulaf en Chine. Sulaymân le Marchand gagnera par le golfe Arabo-Persique et l'océan Indien l'Extrême-Orient et servira de modèle au personnage de Sindbad.

Le califat d'al-Mansûr

Avant de mourir as-Saffâh désigna comme successeur, comme *walî al-'ahd,* « celui qui a reçu la promesse », son frère Abû Dja'far, gouverneur de l'Arménie, de l'Adharbaydjân et de la Mésopotamie. Abû Dja'far, qui est le fils d'une esclave berbère, accède au trône en dhû l-hidjdja 136/juin 754 et prend le surnom d'al-Mansûr billâh sous lequel on le cite généralement. Dès le premier jour du règne, éclate une crise dynastique provoquée par 'Abd Allâh b. 'Alî, alors gouverneur de Syrie, qui refuse de reconnaître la suzeraineté de son neveu. Ce genre de rivalité entre les membres de la famille 'abbâsside sera l'une des plaies de la dynastie. 'Abd Allâh se révolte en s'appuyant sur les éléments « syriens » de l'armée ; pour le ramener à la raison, le calife fait appel à Abû Muslim. Celui-ci, en djumâda II 137/novembre 754, bat le révolté près de Nisîbin, ville de Mésopotamie déjà citée par les textes assyriens et centre spirituel des nestoriens dès le Ve siècle. 'Abd Allâh se réfugie chez son frère à Basra ; arrêté, il restera sept ans en prison avant de mourir en 147/764, sous les décombres de sa maison sapée intentionnellement. Les succès d'Abû Muslim et sa popularité ne sont pas sans inquiéter al-Mansûr, qui voudrait renforcer son autorité personnelle. Le chef d'armée jouit d'un grand prestige moral dans la population et possède d'importantes ressources dans le Khurâsân ; en contractant une deuxième dette à son égard, la dynastie 'abbâsside s'est mise à sa merci. Le calife va chercher à se débarrasser de l'homme à qui il doit son trône et dont il peut craindre sa propre perte. Abû Muslim, qui avait groupé une grande masse de gens mal islamisés, pouvait sans difficulté déclencher une révolte populaire en invoquant les promesses faites par les 'Abbâssides — notamment la diminution des impôts — et qui ne furent pas tenues.

Pour éloigner l'encombrant serviteur, al-Mansûr le nomme gouverneur de la Syrie et de l'Égypte, mais Abû Muslim refuse de s'y rendre. Il faudra trouver une autre solution. En 137/755, Abû Muslim décide de faire le pèlerinage de La Mekke. Il doit passer par l'Iraq. Malgré ses appréhensions il est bien accueilli par al-Mansûr et lorsqu'il fut bien mis en confiance le calife donna l'ordre de l'assassiner. L'année suivante, il fit exécuter son secrétaire Ibn al-Muqaffâ, l'adaptateur de *Kalila wa Dimna,* qui avait plaidé avec chaleur la cause de 'Abd Allâh b. 'Alî, l'oncle révolté du calife. L'assassinat sera un procédé courant chez les 'Abbâssides, et chez d'autres, pour se débarrasser des personnalités gênantes.

Le règne d'al-Mansûr devait durer de 754 à 775, soit vingt ans, ce qui est remarquablement long pour un règne, même ailleurs qu'en Orient. Al-Mansûr cherchera à éliminer les

rivaux dangereux, il pourchassera les 'Alides et commencera à mettre sur pied l'administration de l'État 'abbâsside. Ceci se traduira dans les faits par : la répression des révoltes consécutives à la mort d'Abû Muslim et de quelques mouvements 'alides, la promotion des Barmakides au vizirat et la fondation de Baghdâd, *madînat as-Salâm*, la ville ronde à double enceinte.

1. *Répression des révoltes*

Le VIII[e] siècle dans l'Orient musulman est particulièrement fertile en révoltes populaires contre le pouvoir abbasside. Chaque fois que les masses paysannes se dressent contre l'occupant arabe ou contre les gros propriétaires, alliés des 'Abbâssides, elles le font sous des prétextes de caractère religieux, alors qu'en fait ces soulèvement sont sociaux et ethniques.

La mort d'Abû Muslim fut le signal de soulèvements anti-'abbâssides ; des révoltes éclatent en 138/755-6 dans les villes de Nîshâpûr et de Rayy sous la direction d'un notable mazdéen *(madjûs)*, Sunbâdh, qui jouissait d'un grand prestige dans les masses populaires. Cette révolte est dirigée contre les 'Abbâssides et aussi contre l'Islâm orthodoxe : « Abû Muslim n'est pas mort, il doit reparaître un jour pour diriger le monde », disaient les Abû-Muslimiyya, en exploitant la croyance au *mahdî* et à l'*imâm* caché.

La tentative est couronnée de succès au début, les régions de Nishâpûr, Qumm et Rayy où l'on trouva le trésor d'Abû Muslim tombent aux mains des révoltés. Pour réduire ce soulèvement, al-Mansûr envoie une nombreuse armée qui met les rebelles en déroute. Entre Hamadân et Rayy, la moitié à peine trouve son salut dans la fuite. Sunbâdh parvient à se réfugier au Nord, dans le Tabaristân, région montagneuse pratiquement autonome, peu touchée par l'Islâm. Le prince du pays, lorsqu'il vit arriver Sunbâdh battu et pourchassé, trouva préférable pour sa quiétude personnelle de le supprimer. Tel fut l'épilogue de cette révolte qui avait duré soixante-dix jours. Les idées n'étaient pas tuées et aussi bien au Khurâsân qu'en Asie Centrale, il y eut des gens pour continuer à annoncer le retour prochain d'Abû Muslim. En 758, al-Mansûr massacra des insurgés râwandiyya qui le considéraient comme une incarnation divine.

Le mécontentement 'alide de son côté ne faiblit pas. Les soulèvements des partisans de 'Alî se multipliaient malgré les répressions. Le mouvement le plus important éclate au Hidjâz en 144/762.

Deux frères, arrière-petit-fils d'al-Hasan, fils aîné de 'Alî, cristallisent l'opposition qui considère les 'Abbâssides comme des usurpateurs. Les tribus d'Arabie se sentaient brimées et étaient prêtes à soutenir n'importe quel adversaire des 'Abbâssides. Par le nombre de leurs partisans, ces descendants 'alides représentent un danger pour le calife. L'aîné des deux frères Muhammad b. 'Abd Allâh, surnommé an-Nafs az-Zakiyya (l'âme pure), se révolte à Médine où il s'était réfugié pour échapper aux poursuites du pouvoir. Mâlik b. Anas, le fondateur du mâlikisme, imâm à Médine, donne à Muhammad b. 'Abd Allâh une *fatwa* (consultation juridique) qui le délie du serment de fidélité aux 'Abbâssides ; ce serment était déclaré non-valable car extorqué par la force. Tandis que, le

14 ramadân 145/6 décembre 762, les troupes du calife réduisaient les rebelles à Médine où Muhammad était tué et sa tête envoyée au calife, son frère cadet Ibrâhîm prenait la relève et soulevait en Iraq la région de Basra, centre kharidjite et 'alide ; il parvenait à s'emparer du Trésor public, gagnait à sa cause le Khûzistân (Susiane) où il eut l'appui des Shi'ites et pénétrait dans le Fars. Il menaçait même Kûfa ; mais, lorsque les troupes du calife revinrent de Médine, Ibrâhîm, à son tour, fut écrasé dans la région de Kûfa en dhû' l-qa'da 145/février 763 ; sa tête fut envoyée, selon l'usage, à al-Mansûr qui avait, dit-on, au palais une pièce réservée où s'accumulaient les têtes des 'Alides vaincus. Le pouvoir 'abbâsside se maintenait sur les cadavres, le sang des victimes le consolida suffisamment pour que trente ans après la mort d'al-Mansûr le califat restât encore aux mains de ses descendants.

2. *La promotion de Barmakides*

Parmi les représentants de l'aristocratie iranienne qui apportèrent l'appui de leur expérience à l'administration 'abbâsside, la puissante famille des Barmakides (âl Barmak ou *Barâmika*) devait tenir une place particulièrement remarquable.

Les Barmakides, habituellement considérés comme des Persans, étaient originaires de la Bactriane (Balkh), actuel Afghanistan du Nord, et n'avaient rien de commun ni avec les rebelles khurâsâniens ni avec les zoroastriens. La famille d'origine bouddhiste se rattache à Barmak, le père de Khâlid, de Sulaymân et d'al Hasan. En fait, Barmak n'est pas un nom, mais un titre correspondant à la dignité héréditaire de grand prêtre bouddhiste et non zoroastrien, comme le disent certains auteurs arabes et occidentaux.

Khâlid b. Barmak, qui se trouvait dans les rangs du mouvement hâshimite, débuta comme *kâtib* — mot à mot : scribe — d'as-Saffah ; à l'avènement du califat 'abbâsside, il fut directeur du service administratif jumelé de l'Armée et de l'Impôt foncier *(dîwân al-djund wa l kharâdj)*, puis il reçut la direction de tous les bureaux et joua le rôle de premier ministre. Sous al Mansûr, il conserve un certain temps ses hautes fonctions, après quoi il est évincé par un rival et part comme gouverneur du Fars. Il revient deux ans plus tard à Baghdâd ; en 148/765, nous le trouvons gouverneur du Tabaristân, région montagneuse mais fertile au Sud de la Caspienne où il restera sept ans. Il y perçoit les impôts, alimente le trésor d'al Mansûr et prélève pour son traitement les dix pour cent attribués aux gouverneurs par le calife : il bâtit ainsi la fortune de la famille. Agacé par la réussite du personnage et ayant un besoin pressant d'argent, le calife frappe Khâlid d'une lourde amende. L'ancien ministre non seulement paye la somme et se voit gracié, mais encore réussit à « acheter » littéralement au calife l'importante charge de gouverneur de Mossoul (Mawsil) et à faire nommer gouverneur de l'Adharbaydjân son propre fils Yahyâ. Ce dernier, sous le califat d'al-Mahdi, deviendra en 161/777 précepteur du jeune Hârûn, le futur Hârûn ar-Rashîd, puis en 163/779 il sera placé à la tête de la chancellerie *(dîwân ar-rasâ'il)* et nommé gouverneur des pays de l'Ouest. Son fils Fadl sera « frère de lait » de Hârûn.

3. *Fondation de Baghdâd*

Dès le début de leur règne, les 'Abbâssides cherchèrent à rompre avec le passé et

songèrent à fonder une nouvelle capitale. Dans un empire qui s'étendait de l'Atlantique à la mer d'Aral, il fallait une capitale plus centrale que Damas. Avant de choisir le site de Baghdâd, les deux premiers califes changèrent plusieurs fois de résidence. As-Saffâh, sans doute pour échapper à certains partisans peu sûrs, quitta Kûfa où s'étaient longtemps cachés les descendants de l'oncle du Prophète. Il alla s'installer à al-Anbâr, sur la rive gauche de l'Euphrate, à soixante kilomètres à l'Ouest du site de Baghdâd. La population y était dans sa majorité chrétienne, il y avait là un évêque jacobite et un évêque nestorien, avec une importante colonie juive. Après la mort d'as-Saffâh, son frère et successeur al-Mansûr revient dans la région de Kûfa et s'installe à al-Hâshimiyya ; la confusion dans la localisation de ce site provient de ce qu'il existe plusieurs agglomérations de ce nom que l'on donnait à tout endroit où le calife choisissait d'établir sa résidence. Al-Mansûr constate que le voisinage de Kûfa, ville restée très pro-alide, pouvait exercer une mauvaise influence sur son armée et qu'al-Hâshimiyya était vulnérable (n'y avait-il pas été attaqué par les insurgés Râwandiyya ?) ; aussi va-t-il séjourner souvent à al-Madâ'in à trente kilomètres au S.-E. de l'actuelle Baghdâd sur le site de Séleucie et Ctésiphon. Le calife cherche une bonne position stratégique et finalement il choisit pour des raisons militaires et économiques le site de Baghdâd, qui n'est alors qu'une petite agglomération rurale placée au centre de la Mésopotamie à l'endroit où le Tigre est seulement éloigné d'une quarantaine de kilomètres de l'Euphate et relié à ce dernier par un canal, le nahr ʿIsâ. En fait, il n'y a pas de facteur décisif qui explique le choix de Baghdâd, comme la Ghûta pour Damas ou la pointe du Delta pour Le Caire. Ce site se trouvait dans une plaine fertile, cultivable sur les deux rives du fleuve, il est traversé par la route du Khurâsân menant à Nîshâpûr, puis vers Afrasyab-Samarqand, placé au point de rencontre des pistes caravanières sillonnant la zone de franchissement des fleuves dans l'Iraq central. La proximité de l'Euphrate ouvrait la voie vers le Nord. Les embarcations pouvaient remonter le Tigre de Basra et Ubullah jusqu'à ce site et même certaines allaient jusqu'à Mossoul. Baghdâd devait exploiter cette position, après Babylone dont les vestiges se trouvaient à quatre-vingt-dix kilomètres au Sud de Ctésiphon. Le climat de Baghdâd n'est pas malsain, mais il est contrasté. Il est meilleur que celui du Sawâd car, éloigné de la mer, il est plus sec ; la région étant dépourvue de marais, il n'y a pratiquement pas de moustiques. Un réseau de canaux qui servaient à l'irrigation pouvait constituer un efficace système de défenses pour la ville. C'est à l'Ouest du Tigre et au Nord du canal as-Sarât qu'al-Mansûr installa son camp qui abrita la cour du calife, les services administratifs et des activités commerciales. Il fallait créer une véritable capitale, tout en se tenant à l'écart des populations turbulentes.

La fondation de la ville de Baghdâd par le deuxième calife ʿabbâsside al-Mansûr en 145/762 est considérée comme un des événements les plus importants de l'histoire musulmane. Le choix du site pouvait être considéré comme un geste politique, marquant le désir d'al-Mansûr de renouer avec la tradition sassanide dont l'expérience sera utilisée par le califat pour organiser son administration.

En fait, il s'agit d'abord d'une cité impériale autour de laquelle va se développer une ville sans plan préétabli et dont le centre de gravité changera au cours des siècles. Les plans de

la résidence fortifiée furent dressés dès 141/758, quatre ans plus tard al-Mansûr donnait à sa fondation le nom de *Madînat as-Salâm,* allusion à l'expression qui dans le *Coran* désigne le Paradis, nom que l'on retrouve sur tous les documents officiels du califat, et notamment sur les pièces de monnaie. Expression matérielle d'un état social, d'une civilisation, comme l'est toute ville, Baghdâd va être en même temps une ville-camp, une cité princière et un centre intellectuel et religieux. Ville ronde, Baghdâd est construite sur un plan radio-centrique que l'on connaissait en Mésopotamie depuis longtemps. L'enceinte circulaire de deux kilomètres et demi de diamètre, bordée d'un fossé, est percée de quatre portes monumentales qui se trouvent à l'extrémité de deux axes se coupant à angle droit : porte de Kûfa (S.-O.), porte de Basra (S.-E.), porte du Khurâsân (N.-E.) et porte de Damas *(Bâb ash-Shâm)* (N.-O.). A l'intersection des deux axes se trouvent le Palais d'Or, *Dâr adh-Dhahab,* où le calife vit protégé par sa garde khurâsânienne, la Qubbat al-Khadrâ (la Coupole Verte) pour les réceptions, la Grande Mosquée, les différents *dîwân*-s, les résidences princières et les cuisines. Les bâtiments, tout comme les murs d'enceinte, étaient construits en briques crues, ce qui explique qu'ils n'aient pu résister ni aux assauts du temps, ni à ceux des hommes. Les murs du palais, qui étaient bâtis en marbre et en pierre, ne s'écrouleront qu'en 653/1255 lors d'une inondation. Les installations d'ailleurs changèrent plusieurs fois de place.

Autour de la ville ronde s'était développée une vaste agglomération. Au Nord, avaient été installés les contingents de la garde khurâsânienne : c'était le quartier Harbiyya. Au Sud, sur les berges du Nahr Sarât et du Nahr 'Isâ, s'étendit le vaste faubourg commercial d'al-Karkh, où s'installera la principale communauté juive en Mésopotamie.

En 158/775, à la fin de son règne, al-Mansûr construisit sur les bords du Tigre, sur la rive droite, à l'Est de la cité, un nouveau palais appelé al-Khuld (l'Éternité bienheureuse). Dès 148/765, la ville commence à déborder sur la rive orientale – rive gauche du Tigre. Le prince héritier, le futur al Mahdi, y installe un camp fortifié avec un fossé, un palais, une mosquée, des souks. Ce camp, le *'Askar al-Mahdî,* devint le noyau du faubourg qui s'appellera ar Rusâfa. A la mort d'al Mansûr, la ville ronde a largement débordé à l'Est du Tigre et les deux rives du fleuve sont reliées par trois ponts de bateaux, la vie administrative a pris une grande ampleur. Le palais cessera d'être residence officielle en 198/814, soit un demi-siècle après sa fondation. La ville, qui se développera sur la rive gauche, recevra une enceinte au tracé rectangulaire dont le fleuve constituera un des grands côtés.

Al-Mansûr eut à administrer un jeune empire, à en organiser les structures financières et à développer un vaste réseau de renseignements pour déjouer les conspirations. Les revenus de l'État étaient assurés essentiellement par l'agriculture, qui fut l'objet de soins attentifs dans le Sawâd, tandis que la Syrie si florissante sous les Omeyyades était négligée. Les taxes et les impôts sur les transactions commerciales, bien que sensiblement amputées par un trop grand nombre d'intermédiaires, constituaient un appréciable appoint pour le Trésor.

Sous la califat d'al-Mansûr, l'Espagne devient un émirat indépendant et échappe désormais

à la tutelle ʿabbâsside tout comme les régions occidentales du Maghrib secouées par des rébellions berbères.

Avant de mourir, al-Mansûr décida de faire reconnaître comme héritier son fils Muhammad. Pour aboutir à ce résultat il lui fallait obtenir le désistement de son cousin ʿIsâ b. Mûsa qu'as-Saffâh avait désigné comme héritier en second, après al-Mansûr. Le calife saisit cette occasion pour faire prêter le serment d'allégeance *(bayʿa)* à l'héritier désigné par lui, ce qui permit de transmettre désormais le pouvoir en ligne directe.

Le califat d'al-Mahdî (158-169 / 775-785)

Al-Mansûr, calife impitoyable et capable, meurt au moment où il partait en pèlerinage à La Mekke ; son fils Muhammad al-Mahdî, qui était l'héritier « désigné », accède au trône en dhû'l-hidjdjâ 158/octobre 775. Son califat durera jusqu'en 169/785, soit une dizaine d'années.

Ce règne est marqué par le souci de la défense des frontières (ce qui amène la reprise de la guerre contre Byzance à l'Ouest, tandis qu'à l'Est, il devra faire face à la révolte d'al-Muqannaʿ en Transoxiane) ainsi que par le désir d'apaisement intérieur dominant chez ce calife qui aurait voulu résoudre pacifiquement le problème ʿalîde. Il alla jusqu'à nommer au poste de vizir, pour des raisons politiques, un ʿAlide, ancien prisonnier politique, Yaʿqûb b. Dâʾûd, qui remplaça Abû ʿUbayd Allâh en 161/778 ; ce vizirat se termina en 166/782-3 et se solda finalement par un échec. Durant ce califat on vit fleurir le commerce et l'industrie qui bénéficièrent des goûts de luxe de la cour. A noter enfin sur le plan intérieur la centralisation croissante de l'administration et une nette tendance à l'absolutisme.

1. *Reprise de la guerre byzantine*

On n'en parlait plus beaucoup depuis la fin des Omeyyades ; al-Mansûr y avait pourtant songé : il avait restauré les remparts de Missis (Mopsueste, Mamistra) en Cilicie et remis en état Malatya dans la haute vallée de l'Euphrate, croisement de routes qui jouera un rôle important dans les expéditions contre l'Anatolie byzantine *(balad ar-Rûm)*. On reprend alors avec des fortunes diverses la *sâʾifa*. Cette expédition d'été, comme son nom l'indique, permet d'aller combattre les Infidèles chez eux, d'observer l'esprit de la guerre sainte et de maintenir les troupes en état d'alerte. Les incursions sont réciproques et l'on y inflige autant de dommages que l'on peut, on détruit les récoltes, on pille les campagnes, on emmène le bétail, mais, faute de moyens surtout, jamais il n'y a d'occupation durable du terrain ni de conquête véritable.

En 162/778, en réponse à une incursion poussée par les musulmans jusqu'à Ankara, les Byzantins pénètrent profondément en territoire syrien. Al-Mahdî décide de réagir. C'est le vizir shiʿîte Yaqʿûb b. Dâʾûd qui établit le programme de défense des marches frontières *(ʿawâsim)*, tandis que le calife fait construire des ouvrages fortifiés, réorganise l'armée, renforce les garnisons aux frontières et envoie vers l'Ouest des contingents dont son jeune fils Hârûn est nommé commandant en chef. Finalement, cette armée ʿabbâsside vient

camper à Chrysopolis sur le Bosphore en 165/782. L'impératrice Irène demande alors une trêve de trois ans qui lui est accordée contre le versement d'un lourd tribut annuel. Sa situation de *basilissa* est difficile à l'intérieur, car elle-même est iconophile, tandis que les iconoclastes tiennent les principaux postes : il faudra attendre encore cinq ans avant l'abolition des lois iconoclastes. En 168/785, les Byzantins rompent la trêve et reprennent les hostilités, mais sans résultat positif.

2. *Révoltes d'al-Muqanna' et des Muhammira*

En 160/776, l'année où al-Mahdî dirige lui-même le pèlerinage, un personnage nommé Hâshim b. Hakîm et connu sous le surnom d'al-Muqanna' — le Voilé — suscite un mouvement de rébellion dans les provinces orientales *(Mâ warâ n-nahr)* de l'Empire. La biographie de cet homme, originaire d'une famille de la région de Merw, est obscure. Nous savons que lors de la révolte de 'Abd al-Djabbâr à Merw en 759 al Muqanna' participe au mouvement et il est fait prisonnier ; incarcéré à Baghdâd, il s'évade, revient à Merw où, avec des amis, il va organiser la révolte. Adepte des idées des partisans d'Abû Muslim, il avait un temps appartenu au mouvement des Râwandiyya ; maintenant cet homme prêchait la transmigration des âmes, l'incarnation successive de la Divinité, lui-même se présentant comme une des incarnations de Dieu après Adam, Seth, Noé, Abraham, Moïse, Jésus, Muhammad et Abû Muslim. De semblables idées reparaîtront sous al Hâkim, le calife de l'an Mil, et seront défendues par les Druzes. Une savante mise en scène l'aidait à gagner des partisans dans les classes populaires. D'abord, le voile : il cachait son visage derrière un voile d'or, selon d'autres sous un masque d'or. On ne devait pas voir son visage, disaient ses partisans, pour ne pas être ébloui par son éclatante beauté. Ses adversaires disaient qu'il masquait ainsi l'œil qui lui manquait et une figure repoussante (nous retrouvons là le thème du borgne : Polyphème, Hannibal). Habile prestidigitateur, il faisait aisément croire aux gens simples qu'il était « dieu » ; d'autre part, il organisait ses adeptes en sociétés secrètes à initiation progressive, procédé qui a toujours connu un certain succès.

La révolte des gens vêtus de blanc éclate près de Nakhshab entre Bukhârâ et Balkh en Transoxiane. Al-Mahdî prend en mains la répression, al-Muqanna' appelle à l'aide des tribus turques qui se joignent au mouvement et attaquent les biens des propriétaires musulmans, dont al-Muqanna', qui ne pouvant pas payer ses troupes avait déclaré le pillage licite. Djibril b. Yahyâ mène la répression au nom d'al-Mahdî ; il assiège Nakhshab pendant quatre mois, fait des travaux de sape, bombarde avec des mangonneaux, mais lorsque la ville est prise al-Muqanna' demeure introuvable : il a réussi à s'enfuir. La répression continue, l'armée est placée sous le commandement de Mu 'adh b. Muslim qui, en 161/777, avait déjà battu une fois al-Muqanna'. La lutte est longue et difficile, en 165/781 Samarqand et Bukhârâ sont touchées par la révolte. On ne sort guère des forteresses ; c'est dans l'une d'elles, à Kishsh entre Samarqand et Balkh, que le chef rebelle parvient à se réfugier. Là, en 166 ou 167/782 ou 783, traqué, ne voyant aucune issue, il empoisonne ses femmes et, jouant son rôle jusqu'au bout, se jette dans un four, mais d'après Tabarî al-Muqanna' se serait empoisonné seul et sa tête coupée aurait été envoyée

à al-Mahdî. La secte des hommes aux vêtements blancs ou *muqanna' iyya*, fortement influencée par les Mazdakites, ne reconnaissant aucune des interdictions de la Loi, survivra longtemps à son fondateur, puis finira par être absorbée par diverses hérésies musulmanes.

Une autre révolte, celle des *Muhammira* (Les Rouges), que l'hérésiographie musulmane rattache aux Khurramiyya, avait éclaté simultanément à Djurdjân (Urgendj) au S.-E. de la mer Caspienne dans la zone frontière face aux tribus nomades venant du Khwarizm. La révolte fut réprimée par des troupes venues du Tabaristân, mais le mouvement se réveillera en 796.

Sur le plan intérieur al-Mahdî s'appliqua à persécuter le manichéisme qui exerçait un certain attrait sur les musulmans ; aussi la théologie musulmane, à l'origine, se développa-t-elle pour faire face aux manichéens à qui était refusé le statut de *dhimmi*-s.

A la cour du calife à Baghdâd, les querelles dynastiques à la fin du VIII[e] siècle prennent une certaine ampleur, de plus les femmes commencent à y jouer un rôle politique actif. Une des épouses du calife al-Mahdî, l'esclave berbère affranchie al-Khayzurân, intervient sans cesse en faveur de Hârûn, fils cadet du souverain. Le calife, lui, désigne en 160/776 son fils aîné Mûsâ comme héritier avec le surnom d'al-Hâdî ilâ'l-Haqq, « celui qui guide vers la Vérité ». Quant au frère cadet Hârûn, il est désigné comme héritier de son frère aîné en 166/782. La reine-mère al-Khayzurân n'est pas satisfaite. Elle attire dans son jeu les Barmakides. Pressé par son entourage, al-Mahdî modifie l'ordre de succession et donne la priorité à Hârûn. Al-Hâdî refuse d'accepter ce changement ; gouverneur de la province du Djurdjân, il se trouve loin de Baghdâd et al-Mahdî décide d'aller lui-même le convaincre pour éviter une sécession. C'est au cours du trajet que le calife meurt brutalement, le 22 muharram 169/4 août 785. On ne sut jamais s'il avait été assassiné, empoisonné ou victime d'un accident de chasse.

Fort de son droit, Mûsâ al-Hâdî ilâ'l-Haqq prend le pouvoir et calme la garde qui réclame avec véhémence le paiement de la solde. Le règne d'al-Hâdî sera bref et illustré par de violentes luttes au palais. Dès son avènement, al-Hâdî prend des mesures radicales : il met son frère Hârûn en prison, écarte sa mère al-Khayzurân en lui interdisant de s'immiscer dans les affaires, incarcère enfin le vizir barmakide Yahyâ b. Khâlid qui, partisan de Hârûn, lui reprochait sa conduite et notamment d'avoir écarté Hârûn de la succession au profit de son fils Dja 'far. Le calife prend alors pour vizir le *hâdjib*[1] (chambellan) ar-Rabî ' b. Yûnus, dont le fils jouera plus tard un rôle important.

La politique anti- 'âlide de Baghdâd devint très dure ; une révolte de Husayn b. 'Alî b. Hasan, commencée à Médine et mal préparée, fut vite réprimée en 169/11 juin 786 ; elle se termina à Fakhkh par un massacre dont l'anniversaire est célébré chez les Shî' ites comme un jour de deuil *(yawm Fakhkh)*. C'est une révolte à relier à celle de 145/762, dont les victimes avaient des liens de parenté avec les insurgés. Parmi les survivants du massacre, le 'alide Idris b. 'Abd Allâh b. Hasan réussit à s'enfuir en Égypte et de là il gagne le

1. Le *hâdjib*, à l'origine titulaire de la fonction de portier *(hadjâba)*, mettait le souverain à l'abri des visiteurs importuns. Le rôle évolua selon le temps et la région.

Maghrib, où il devait fonder le premier émirat zaydite en jetant à Walîla, l'antique Volubilis, les fondements de la première grande dynastie marocaine des Idrissides. Idris mourut en 175/791 empoisonné, dit-on, sur l'ordre de Hârûn ar-Rashîd.

Un an après son accession au pouvoir, al-Hâdî meurt brutalement : on a dit qu'exaspérée sa mère aurait fini par armer le bras meurtrier. Aussitôt Hârûn et Yahyâ le Barmakide recouvrent la liberté.

Le califat de Hârûn ar-Rashîd (170-193 / 786-709)

Hârûn ar-Rashîd est le calife le plus connu de la famille 'abbâsside ; tout un folklore s'est formé autour du personnage rendu populaire par les *Mille et Une Nuits* et incarnant la munificence orientale. Et pourtant, il fut loin d'être un souverain remarquable. Il dut sa renommée aux écrivains qui fréquentèrent sa cour et aux Barmakides dont il sut utiliser le talent.

En Occident, on le connut par les relations qu'il aurait entretenues avec Charlemagne ; à vrai dire, les sources arabes sont muettes sur ces rapports. Peut-être y a-t-il confusion avec les relations entretenues par l'empereur avec les Aghlabides d'Ifrîqiya dans la recherche d'alliés contre les Umayyades d'Espagne ?

Le règne de Hârûn fut marqué par la sécession de l'Ifrîqiya, l'intensification de la guerre byzantine, l'apogée des Barmakides et leur élimination brutale. Bien que l'attitude du nouveau calife ait été plus clémente à l'égard des 'Alîdes, il dut recommencer à les surveiller, et plus particulièrement Yahyâ b. 'Abd Allâh, un oncle du fondateur de la dynastie idrisside, qui avait aussi réchappé du massacre de Fakhkh. Sous Hârûn, la tête de Yahyâ fut mise à prix, on le signale dans maintes régions, mais comme il bénéficiait de nombreuses complicités il restait insaisissable. En 175/792, il lance depuis le Daylam un appel à la révolte. Hârûn met alors en action de grands moyens et finalement c'est par la voie pacifique qu'al-Fadl al-Barmakî obtint une soumission honorable de Yahyâ, qui se retira à Médine auprès du groupe des 'Alîdes de cette ville. Sa mort reste entourée de mystère, ce qui n'a rien de surprenant pour un important personnage shi'ite.

Hârûn règne depuis onze ans, lorsqu'en 181/787 une révolte éclate contre le pouvoir 'abbâsside à Qayrawân. L'ordre est rétabli par Ibrâhîm b. al-Aghlab, l'ancêtre des Aghlabides qui, durant près d'un siècle, seront maîtres de l'Ifrîqiya. En 184/800, Ibrâhîm b. al-Aghlab réussit à obtenir le gouvernement de l'Ifrîqiya ; c'est sur les conseils de Harthama que Hârûn lui abandonne la province ; il sera autonome, pratiquement indépendant, moyennant le versement d'un tribut annuel de quarante mille dinârs à Baghdâd et l'abandon de la subvention versée par l'Égypte. Le nouveau souverain fonde une cité administrative al-'Abbâsiyya, où il bâtit sa résidence à environ trois kilomètres au S.-E. de Qayrawân et où il vivra entouré d'une garde d'esclaves noirs et d'éléments présumés sûrs de son *djund*.

En cette même année 181/797-8 – une année au calendrier chargé –, l'impératrice Irène, lasse des razzias estivales et préoccupée surtout par les désordres intérieurs de Byzance,

ayant besoin de calme sur sa frontière orientale, signe une nouvelle fois une trêve avec les ʿAbbâssides et leur verse tribut. Hârûn ar-Rashîd profite du répit pour procéder à une réorganisation militaire de la frontière septentrionale. Derrière la ligne des avant-postes fortifiés *(thughûr al-Islâm)*, au Nord d'Antioche et d'Alep, il renforce, dans la zone des marches *(ʿawâsim)* qui à son époque s'étend de la Djéziré à la Méditerranée, les places qui servaient de base pour les incursions saisonnières entre Antioche et Manbidj. Le calife détache alors du *djund* de Qinnasrîn un certain nombre de places comme Manbidj, Dulûk, Raʿbân, Qûrus, Tîzîn qui constituèrent une seconde ligne de défense, celle des *ʿawâsim*.

En shawwal 186/31 octobre 802, Nicéphore Phocas devient empereur de Byzance et refuse de continuer à verser le tribut consenti par Irène. Il y eut des représailles de Hârûn. L'enjeu cette fois va être Chypre : Hârûn équipe à l'arsenal de Tyr une flotte importante, part de la côte syrienne et va piller la grande île. On se bat alors pour savoir qui aura l'hégémonie en Méditerranée orientale. Qui la contrôle, contrôle les relations commerciales avec l'Occident et aussi entre la Syrie, l'Égypte et l'Ifriqiya ; la place de Chypre dans ce système des communications est d'une importance primordiale.

Lorsque le calife commença à organiser la frontière septentrionale, vers 800, il transféra sa résidence à Raqqa dont l'enceinte en fer à cheval, œuvre d'al-Mansûr, s'ouvre sur la rive gauche de l'Euphrate en face de Siffîn. Il était là plus près de l'ennemi et plus à même de conduire la Guerre Sainte *(Djihâd)*. Chaque été des troupes partiront piller le territoire byzantin. D'autre part, il se sentait plus à l'aise qu'à Baghdâd, dont la population était prompte à se soulever et où les Barmakides agissaient en maîtres.

1. *Les Barmakides : l'apogée et la chute*

Dès le début de la dynastie ʿabbâsside la famille des Barmakides avait joué un rôle de premier plan à la Cour. Nous savons que le barmakide Yahyâ b. Khâlid, qui ne cacha pas ses sentiments favorables à Hârûn après la mort du calife al Mahdî, fut incarcéré pour ce motif durant le bref règne d'al-Hâdî et sauvé de justesse par la mort soudaine de ce dernier.

L'avènement de Hârûn ar-Rashîd en 170/786 est marqué par une véritable prise du pouvoir par les Barmakides, dont le vizirat allait durer dix-sept ans.

Yahyâ reçoit la direction des affaires de l'État et, pendant trois ans, aura l'appui de la reine-mère al-Khayzurân. Il se trouve investi d'un pouvoir illimité, bien que n'occupant en fait que des fonctions administratives ou gouvernementales. Il est *wazîr* et associe à sa charge deux de ses fils, al-Fadl et Djaʿfar. C'est l'époque que maints auteurs arabes désignent par *Sultân Al Barmak*, l'époque du « pouvoir de la famille de Barmak ». Toute une littérature édifiante et romancée se constitue autour d'eux, les *Akhbâr al-Barâmika*.

Si au début de son califat Hârûn se préoccupe peu de la gestion des affaires, avec les années il prend intérêt au gouvernement et petit à petit, circonvenu par les ennemis des Barmakides, il finira par chasser ces derniers. Poussé par un intime de longue date adversaire des Barmakides, al-Fadl, fils d'ar-Rabîʿ chambellan d'al-Mansûr, Hârûn cache mal son ressentiment, et l'inquiétude gagne les Barmakides. Pourtant ceux-ci avaient, sur le plan général du gouvernement d'un État, su acquérir un exceptionnel prestige en menant

une politique dépourvue de passions partisanes, attitude rare de tout temps. Manifestant un esprit tolérant, ils se montrèrent toujours soucieux du bien commun, ainsi qu'en témoigne la manière dont al-Fadl al-Barmakî sut rétablir la paix entre 'Abbâssides et 'Alîdes en obtenant sans effusion de sang la soumission du rebelle Yahyâ b. 'Abd Allâh.

Peu après le pèlerinage qu'il avait fait à La Mekke en 186/802 avec Yahyâ et les deux princes héritiers al-Amîn et al-Ma'mûn, Hârûn ar-Rashîd dans la nuit du 1er safar 187/28-29 janvier 803 fait trancher la tête de Dja 'far, arrête al-Fadl b. Yahyâ et ses frères Mûsâ et Muhammad – ce dernier sera vite libéré – et place leur père Yahyâ en résidence surveillée. Tous les prisonniers barmakides sont envoyés à Raqqa loin de leurs amis et clients ; leurs biens, qui étaient surtout fonciers, sont confisqués. Yahyâ meurt en 190/805, son fils al-Fadl disparaît en 193/808.

Quelles avaient été les causes de cette disgrâce ? Le caractère de Hârûn évolua en dix-sept ans ; il fut de plus en plus jaloux de l'autorité des Barmakides, qui d'ailleurs menaient leur propre politique et qui s'intéressaient aussi à divers mouvements philosophiques et envisageaient la libre discussion, ce qui n'était pas du goût des musulmans orthodoxes.

Le calife, subissant la pression des milieux piétistes, estimait qu'il fallait rester dans la stricte orthodoxie sunnite, il dirigea alternativement une année sur deux le pèlerinage de La Mekke et la Guerre Sainte. Agacé par les Barmakides, il finit par leur reprocher une véritable dictature, en fait il trouvait que leur pouvoir durait depuis trop longtemps. Il était jaloux de leurs richesses, qui avaient atteint des proportions fabuleuses. Il avait aussi d'autres griefs : les Barmakides avaient placé partout leurs parents ou leurs clients et avaient fini par constituer un État dans l'État, ce qui est difficile à admettre pour quiconque exerce le pouvoir souverain.

Tous ces reproches accumulés amenèrent la ruine des descendants de Khâlid b. Barmak. Le poste de vizir fut alors confié à al-Fadl ar-Rabî' qui, d'ascendance syrienne, représentait la tendance arabe face aux Iraniens. Les 'Alîdes furent persécutés, les Mu 'tazilites entrèrent dans la clandestinité et chrétiens et juifs virent leur statut de *dhimmî*-s appliqué à la lettre et les mesures discriminatoires qui les frappaient furent remises en vigueur.

2. *Révolte au Khurâsân*

Tandis que Hârûn prend personnellement le gouvernement en mains avec pour conseiller al-Fadl b. ar-Rabî', un nouveau gouverneur, 'Alî b. 'sâ b. Mâhân, est nommé au Khurâsân où, depuis 179/795, se poursuit sous la direction de Hamza b. Adrak une révolte kharidjite qui prend un caractère endémique ; elle ne sera d'ailleurs définitivement réprimée qu'en 203/828 sous le califat d'al-Ma'mûn. Le gouverneur se montre très rapace et pressure outrageusement la population. Des plaintes et des protestations parviennent à Baghdâd, en même temps que des cadeaux de la part de 'Alî b. 'Isâ. Hârûn finit par se rendre à Rayy et là se laisse circonvenir par 'Alî b. 'Isâ, qu'il confirme dans sa charge. C'est alors en 189/805 qu'éclate à Samarqand une révolte, dont le chef est Rafî 'b. Layth, le descendant d'un gouverneur omeyyade supprimé jadis par Abû Muslim. Il arrive

rapidement à se rendre maitre de la Transoxiane. Hârûn décide d'intervenir personnellement pour sauvegarder une région prospère, qui était d'un bon rapport sur le plan des contributions. Il donne l'ordre à son fils cadet 'Abd Allâh, le futur al-Ma'mûn, qui se trouvait à Merw dans le Khurâsân d'intervenir. Le calife de son côté prend les dispositions de campagne pour participer à la répression, mais il ne dépasse pas Tûs. Il tombe malade dans cette ville et y meurt le 3 djumâda II 193/24 mars 809.

En Syrie, où une violente révolte avait éclaté en 790 et n'avait été réprimée qu'en 796 par Dja'far al-Barmakî, les troubles recommencent, attisés par les querelles entre les Kalbites et les Qaysites.

En Égypte, le gouverneur qui manifestait des velléités d'indépendance est rappelé. Le Maghrib est complètement détaché de l'empire. Idris, le rescapé du massacre de Fakhkh, est depuis 788, comme nous l'avons vu, le chef du royaume idrisside à Volubilis. Il a pour voisin le royaume rustamide, dont la capitale est Tahert.

A la veille de la disgrâce des Barmakides, Hârûn avait préparé un testament politique, qui réglait l'ordre de la succession et préparait le partage de fait de l'empire ; cela devait donner libre cours à bien des ambitions et provoquer à plus long terme le morcellement en principautés plus ou moins autonomes. Parmi ses fils les plus âgés, Hârûn choisit comme héritier Muhammad, fils de Zubayda, de pur lignage hâshimite ; il lui attribue les pays arabes et le titre de calife avec le surnom d'*al-Amîn*. 'Abd Allâh, l'aîné, fils d'une concubine iranienne, est désigné comme héritier en second ; il reçoit le Khurâsân et les provinces orientales, ainsi qu'une nombreuse armée et une très large autonomie ; il résidera à Merw. Enfin al-Qâsim, le troisième fils, est confirmé comme responsable des confins arabo-byzantins et résidera en Syrie du Nord dans la région de Qinnasrîn. Pour donner un solennel crédit à ses engagements, le calife va, au cours du pèlerinage de 186/802 déposer à la Ka'ba le texte des documents appelés les *Actes de La Mekke*. La décision et le geste de Hârûn furent considérés par beaucoup de gens pieux comme non conformes à la loi *(sharî'a)*.

Le califat d'al-Amîn (193-198 / 809-813)

A la mort de Hârûn, Muhammad al-Amîn, fils aîné de Zubayda — petite-fille du calife al-Mansûr — et du calife, successeur depuis longtemps désigné, accède au trône sans opposition. Le vizir al-Fadl b. ar-Rabî' fait prêter serment de fidélité *(bay'a)* à al-Amîn, puis il ramène l'armée du calife de Tûs à Baghdâd, d'où il va diriger les affaires de l'État. Al-Amîn passe chez les historiens arabes pour un personnage faible et frivole.

En 194/810, al-Amîn, poussé par al-Fadl b. ar-Rabî', remet en question l'ordre de succession qui avait été fixé par Hârûn ar-Rashîd. Il cite à la *khutba* le nom de son fils Mûsâ après celui de 'Abd Allâh al-Ma'mûn, puis il arrive à éliminer le nom de son demi-frère. Ce dernier rompt alors les relations entre Merw et Baghdâd t proclame la déchéance d'al-Amîn. Le calife déclare son demi-frère rebelle et envoie contre lui en djumâdâ II 195/mars 811 des troupes commandées par 'Alî b. 'Isâ b. Mâhân, ancien gouverneur du Khurâsân. Al-Ma'mûn, à son tour, entre en action et les hostilités sont

ouvertes en 195/811. Les frères ennemis vont se livrer une véritable guerre qui durera deux ans.

L'armée du Khurâsân, composée surtout d'éléments iraniens, est commandée par Harthama b. A'yan, originaire du Khurâsân ; fort expérimenté, ancien gouverneur de la Palestine, puis de l'Ifrîqiya, il avait été chef d'armée sous Hârûn ; il a pour adjoint un jeune officier khurâsânien lui aussi, Tâhir b. al-Husayn. L'armée de l'Est marche vers Baghdâd : par trois fois al-Amîn envoie des troupes enrayer la progression, par trois fois elles sont battues. La région du Djibâl à l'Est du Tigre est occupée.

Pendant ce temps la Syrie, de son côté, se soulève contre al-Amîn et se range sous les étendards d'al-Ma'mûn. Celui-ci plus tard s'en souviendra et ira à Damas faire une visite que les poètes officiels n'ont pas manqué de chanter.

Baghdâd finalement est investie en dhû'l-hidjdja 196/août 812. Le siège dure un an. C'est plutôt un blocus. En muharram 198/septembre 813, le général Harthama entre dans la ville où la situation devient encore plus trouble : al-Amîn se voit abandonné de tous et se rend à Harthama qui lui promet la vie sauve. Le général essaie de le faire évader, mais en vain, car alors qu'il s'enfuyait en bateau des hommes de Tâhir s'en emparent et le tuent.

La lutte entre les deux frères a été souvent présentée, rappelle Henri Laoust, comme « un conflit entre deux races et deux formes inconciliables de la même religion. D'un côté al-Amîn avec son vizir al-Fadl b. ar-Rabî' représente l'arabisme et le sunnisme, de l'autre al-Ma'mûn avec son ministre al-Fadl b. Sahl personnifie la cause de l'iranisme et du shî'isme. Une telle schématisation — qui donne à une rivalité d'ambitions une signification qu'elle n'eut jamais dans la réalité — établit entre l'arabisme et le sunnisme comme entre le shî'isme et l'iranisme une identité de nature démentie par les faits »[1]. Il faut y voir plutôt un conflit d'idées, d'idées libérales progressistes, encouragées par les Barmakides, et d'idées conservatrices, défendues par les tenants de l'Islâm traditionnel.

Le califat d'al-Ma'mûn (198-218 / 813-833)

Al-Ma'mûn devient maître absolu, reconnu de tous en muharram 198/septembre 813. Son accession au califat reconstitue l'unité du grand empire, qui s'étend de la mer d'Aral à la Méditerranée. Pendant six ans, de 813 à 819, al-Ma'mûn, bien que calife, continue à résider à Merw et confie la charge d'administrer les provinces de l'Est à son vizir al-Fadl b. Sahl, fils d'un zoroastrien converti, d'origine iranienne, tandis que la Mésopotamie est confiée à al-Hasan b. Sahl, frère du vizir. Il aura à faire face à Baghdâd à des soulèvements 'alides et au mécontentement de la population qui appréciait peu l'absence du calife. Al-Fadl est le conseiller d'al-Ma'mûn, il définit les grandes lignes de sa politique et doit tenir compte des Mu'tazilites, fort influents dans l'entourage du calife.

Dès l'avènement d'al-Ma'mûn, Baghdâd est occupée pour le compte du nouveau calife par des troupes khurâsâniennes commandées par Tâhir b. Husayn, qui s'était distingué sous Hârûn ar-Rashîd et dont la jeune gloire porte ombrage au calife. Celui-ci, pour l'éloigner

1. LAOUST (H.), *Schismes*, p. 83.

de l'Iraq, lui confie le commandement du *djund al-ʿawâsim* face à Byzance et le nomme gouverneur de la Djéziré et commandant de la Syrie ; désormais Tâhir résidera surtout à Raqqa.

Sur le plan politique, al-Ma'mûn mènera au début une politique pro-ʿalide, puis il favorisera les Mu ʿtazilites. Sous son règne apparaîtront les premiers signes de l'indépendance du Khurâsân, tandis que le malaise social se manifestera par la révolte de Babak.

La guerre byzantine enfin est poursuivie, et l'on assiste à un changement des structures de l'armée dont les rangs vont compter de plus en plus de mercenaires turcs et de cavaliers nomades turcomans.

En 201/816, al-Ma'mûn conçoit le projet de transmettre le califat à un ʿalide. Il confère à Merw un diplôme solennel, avec promesse de succession, à ʿAlî ar-Ridâ auquel l'entourage du calife fait la *bayʿa*. ʿAli ar-Ridâ, de mère nubienne, était un homme pieux et ne s'était pas occupé de politique avant d'être convoqué à Merw ; il sera considéré comme le huitième imâm par les shî ʿites duodécimains. Al-Ma'mûn, d'autre part, pour sceller l'alliance lui donne selon l'usage en mariage une de ses filles. Il alla jusqu'à remplacer le noir des ʿAbbâssides par le vert des ʿAlides. Pourquoi al-Ma'mûn avait-il agi de la sorte ? Espérait-il mettre ainsi un terme aux querelles avec les ʿAlides et empêcher les rébellions shî ʿites ? En théorie, son geste aurait pu réconcilier tous les musulmans, mais l'Iraq, à l'annonce des mesures prises par al-Ma'mûn, entre en rébellion. C'était un réflexe de fonctionnaires, qui craignent de perdre leurs postes à l'occasion d'un changement d'orientation politique, lequel devait automatiquement entraîner des remaniements dans le haut personnel. On proclame alors à Baghdâd la déchéance d'al-Ma'mûn, dont un oncle, un frère de Hârûn, Ibrâhim b. al-Mahdi, est élevé au califat en muharram 202/juillet 817.

A Merw, l'entourage d'al-Ma'mûn s'inquiète de la politique menée par lui avec l'accord d'al-Fadl b. Sahl. Le général Harthama, dont les succès militaires passés et les opérations victorieuses contre les ʿAlides indisposaient le calife, devait payer de sa vie son attitude hostile.

Finalement, al-Ma'mûn comprend qu'il doit changer de politique et qu'il doit renoncer à gouverner l'ensemble de l'Empire depuis Merw. Il va procéder par étapes. Avant tout, il lui faut se débarrasser de deux personnages qui maintenant le gênent : al-Fadl b. Sahl et ʿAlî ar-Ridâ. Pendant le voyage de retour à Baghdâd, al-Fadl meurt en shaʿbân 202/février 818 à Sarakhs sa ville natale, dans un hammâm et l'on accuse les éléments pro-arabes d'avoir trop chauffé le bain. De semblables accidents ont, il est vrai, provoqué le décès de plus d'un personnage politique.

Peu après, en safar 203/septembre 818, alors qu'al-Ma'mûn vient de quitter Tûs, ʿAlî ar-Ridâ meurt à son tour après avoir absorbé du jus de grenade empoisonné. Il est enterré sur place. Son tombeau dans la banlieue de Tûs deviendra un lieu de pèlerinage shi ʿite sous le nom de Meshhed.

En safar 204/août 819, al-Ma'mûn arrive sans hypothèque ʿalide à Baghdâd, qu'Ibrâhîm b. al-Mahdî avait quitté quelque temps plus tôt. Le calme est rétabli dans la capitale ; le

retour du calife marque la fin d'une période au cours de laquelle il avait essayé de réconcilier les factions de l'Islâm.

Installé sur les bords du Tigre, le calife avait besoin d'un gouverneur pour le Khurâsân, qu'il venait de quitter et où l'agitation recommençait. Al-Ma'mûn fait appel à Tâhir b. al-Husayn qui avait obtenu la soumission de Baghdâd et, en 205/821, il lui confie le gouvernement des provinces de l'Est. A partir de ce moment, le Khurâsân va devenir une province pratiquement autonome entre les mains d'une famille autochtone. C'est 'Abd Allâh, le fils de Tâhir, qui est nommé au gouvernement du Diyâr Rabî'a en Djéziré. En 207/822, Tâhir, qui commande l'armée la plus nombreuse et la plus efficace, refuse d'obéir au calife dont il omet le nom lors de la prière du vendredi ; il meurt peu après, mais al-Ma'mûn n'osera pas reprendre la province à Talha, qui a succédé à son père. La dynastie tâhiride est fondée. Le Khurâsân ne veut pas plus être soumis à Baghdâd que celle-ci au Khurâsân ; ce dernier fait sécession et l'empire 'abbâsside perd une de ses plus vastes et plus riches provinces.

En 217/832, al-Ma'mûn se rend en Syrie, puis va en Égypte, où depuis 182/798 les réfugiés venus de Cordoue créent une tension qui se trouva aggravée par une fiscalité excessive. Pour montrer que la suprématie 'abbâsside sur Le Caire n'était pas théorique, le calife vint en personne mettre un terme à une importante révolte des Coptes du Delta.

Trois révoltes importantes vont marquer le règne d'al-Ma'mûn : celles d'Abû s-Sarayâ ash-Shaybâni, de Hamza b. Adrak et de Bâbak.

1. *Révolte d'Abû s-Sarayâ ash-Shaybâni*

Peu après l'avènement d'al-Ma'mûn, une révolte zaydite éclate à Kûfa et Basra en djumâdâ II 199/janvier 815, à l'instigation d'Abû s-Sarayâ qui a l'appui de La Mekke. Un appel est lancé à la Grande Mosquée. Les Shî'ites de la ville et des bédouins des environs y répondent nombreux. On place à la tête des insurgés un descendant de Hasan b. 'Alî, Muhammad b. Ibrâhim Tabâtabâ qui se trouvait à Raqqa. Les troupes envoyées pour la répression par al-Hasan b. Sahl sont bousculées, mais le lendemain Ibn Tabâtabâ meurt. Le gouverneur du Sawâd fait appel à Harthama qui arrive du Khurâsân. Kûfa est assiégée et reconquise. Abû s-Sarayâ s'enfuit vers Sûs dans le Khûzistân, puis il cherche à gagner la Djéziré dont il était originaire ; il est capturé et exécuté en octobre 815, son corps décapité est exposé au gibet à Baghdâd.

2. *Révolte de Hamza b. Adrak (179-205/795-820)*

Une révolte kharidjite, menée par Hamza b. Adrak, avait éclaté au Khurâsân déjà sous le règne de Hârûn ar-Rashid ; elle allait durer un quart de siècle. Le thème de ce soulèvement était l'obligation de lutter contre l'autorité du calife et de ceux qui la reconnaissent. Les rebelles disposaient d'une véritable armée et avaient un corps de missionnaires chargés de la propagande politique et religieuse. Par tactique, Hamza ménageait ceux qui ne le combattaient pas et les considérait comme de potentiels alliés, ce qui lui permettait d'avoir de bonnes relations avec la population civile des régions qu'il contrôlait de n'avoir à combattre que contre les troupes du calife ou les partisans actifs de celui-ci.

Les rebelles attaquent Hérat en vain, puis ils se replient vers le Sud dans le Sidjistân, ensuite on les retrouve plus au Nord. Le calife al-Ma'mun chargea Tâhir de mettre fin à la rébellion en 205/820, mais finalement ce furent les habitants de Nishâpûr qui, huit ans plus tard, mirent les partisans de Hamza hors d'état de nuire.

3. *Révolte de Bâbak*

A peine la révolte d'Abû s-Sarayâ venait-elle d'être matée en Iraq qu'un important soulèvement paysan éclatait en Adharbaydjân. Il allait durer pendant tout le règne d'al-Ma'mûn, sans que celui-ci parvienne à le briser et devait tenir en haleine, de 816 à 837, les provinces orientales de l'empire. Le chef de cette révolte socio-religieuse était un certain Bâbak, que ses partisans considéraient comme une réincarnation divine. Homme d'origine modeste dont on sait peu de choses, Bâbak s'était fait remarquer, disait-on, pour son intelligence par un chef khurrami de la région de Badhdh dans l'Arrân en Iran du Nord. La reconnaissance de l'intelligence d'un futur chef est un thème folklorique connu. Reprenant un autre thème, celui de la retraite temporaire, on racontait qu'il s'était retiré dans un couvent khurramite avant de devenir lui-même chef des Khurramiyya. Ces derniers constituaient une secte, fondée en 136/754, après la mort d'Abû Muslim, à Khurram dans le district d'Irbil au N.-E. de Baghdâd ; ils s'attachaient à répandre la justice dans le monde. D'après l'historien des religions du XII[e] siècle as-Shahrastâni, leur idéologie se rattache à celle des Mazdakites ; influencés comme ces derniers par le manichéisme, ils étaient dualistes et voyaient partout deux forces opposées en lutte : la lumière et la nuit, le bien et le mal, le Diable et le Bon Dieu.

La société de l'époque, qui dans sa structure présentait certes des inégalités, leur apparaissait comme l'œuvre de Satan. Ainsi, sous le couvert de la religion, les Khurramiyya poussaient ils à la lutte sociale. Ils attaquaient vigoureusement la propriété privée, préconisaient la communauté des biens, qui devaient appartenir à des collectivités rurales. Ils voulaient libérer les paysans de l'emprise des propriétaires terriens, faire disparaître les corvées imposées par l'État. Ils allèrent jusqu'à abolir les obligations légales et à réduire la religion à l'obéissance à un homme. Ce programme séduisant leur permit un large recrutement rural.

Placé à la tête du mouvement, Bâbak organise une action terroriste systématique, avec des méthodes d'une rare violence : on massacre ceux qui résistent, on brûle les villages, on s'en prend aux terres des propriétaires musulmans et, comme dans une guerre totale, on coupe les arbres, on brûle les moissons. Le mouvement se développe, remporte succès après succès. Retranchés dans les montagnes, les Bâbakiyya repoussent longtemps les attaques gouvernementales. Une nouvelle offensive, placée sous le commandement de ʿAbd Allâh b. Tâhir, échoue : d'autre part, la guerre venait de reprendre contre Byzance et il semble que le basileus Théophile aurait donné son soutien à Bâbak.

Ce n'est qu'après la mort d'al-Ma'mûn que l'on parvint à enrayer le mouvement, lorsque le commandement des opérations est confié, en 220/835, à un officier d'origine turque portant le titre d'al-Afshîn ; c'est un titre pré-islamique, porté par des princes de la région de Samarqand.

On groupe les forces, on envoie des agents pour saper l'organisation de l'adversaire, on tente de la faire éclater de l'intérieur. On achète les uns, on espionne les autres. Tous les moyens sont mis en action et, dès la fin de 835, al-Afshîn parvient à bloquer Badhdh, où se trouve Bâbak. En 222/837, la place finit pas se rendre, mais Bâbak réussit à s'enfuir en Arménie. Il est trahi et livré, amené à Sâmarrâ devant le calife al-Mu 'tasim, le successeur et frère d'al Ma'mûn. Bâbak est exécuté et son corps est suspendu au gibet, le mode d'exposition des traîtres.

Sur le plan intellectuel et religieux, ce califat de vingt ans fut très important. Al-Ma'mûn reprit le titre d'*imâm*, marquant par-là son rôle de chef religieux, et donna tout son appui aux Mu'tazilites, dont les tendances rationalistes le séduisirent ; n'alla-t-il pas, poussé par le cadi Ahmad b. 'Alî Du'ash, jusqu'à en faire en 212/827 la doctrine de l'État, et n'appuya-t-il pas contre la croyance orthodoxe le dogme de la création du *Coran* ? Les Mu'tazilites avaient commencé à jouer un rôle sous Hârûn ar-Rashîd ; guidés par le souci de l'unité de l'Islâm, ils prétendaient résoudre les problèmes politiques en amplifiant le rôle du chef de la communauté, ce qui ne contrariait nullement le califat, mais plutôt son entourage et les représentants de la *Umma*. Certes, les Mu'tazilites défendaient l'Islâm contre les non-musulmans et notamment les manichéens, mais ils avaient contre eux les *'ulamâ'* et les traditionnistes. La doctrine du *Coran* créé, qui s'oppose à la doctrine orthodoxe du *Coran*, parole de Dieu, dictée par l'archange Gabriel au prophète Muhammad, reçut l'adhésion publique d'al-Ma'mûn en 212/827 : il proclame alors la supériorité de 'Alî sur les autres compagnons. En 218/833, il imposa contre les juristes et les théologiens sunnites une inquisition mu'tazilite que l'on appelle la première *mihna*. Son califat toutefois coïncide avec l'apogée du développement de la *sharî'a*, auquel avaient contribué Abû Hanîfa 'Mâlik b. Anas et l'imâm ash Shâfi'î, qui venait de mourir en 205/820. Al-Ma'mûm donna une impulsion nouvelle au *Bayt al-Hikma* (maison de la Sagesse), où l'on s'attachait au travail de traductions des œuvres scientifiques et philosophiques étrangères, tant du persan et du sanscrit que du grec par l'intermédiaire des versions syriaques. C'est sous ce règne qu'al-Bukhârî mène à bien son recueil des *hadîth*-s (traditions), intitulé le *Sahîh*. A cette époque d'inquiétude spirituelle, où les penseurs musulmans s'interrogent sur le problème des rapports de la raison et de la religion, une des personnalités les plus fortes de l'Islâm, Ahmad ibn Hanbal, fonda le quatrième *madhhab*, l'école hanbalite. Défenseur de la stricte orthodoxie, il fut persécuté et interné comme tous les Sunnites qui ne firent pas semblant d'adhérer aux idées du calife.

Si al-Ma'mûn n'avait pu réprimer la révolte de Bâbak, en revanche il avait continué à mener la guerre contre Byzance. En 215/830, il fit même une incursion profonde en Asie Mineure accompagné par son fils al-'Abbâs, il saccagea Ankara et occupa 'Ammûriyya (Amorium) ; dans le Nord syrien, la Guerre Sainte s'intensifia, les razzias se multiplièrent, on se battit même en dehors de la saison d'été pendant deux ans avec des fortunes diverses.

En 217/832, l'empereur Théophile demande la paix, après que la forteresse de Lu'lu'a, près de Tarse, au pied du Taurus eût été prise par les musulmans. Al-Ma'mûn rejette cette demande. En radjab 218/août 833, au cours d'un nouveau raid dans cette région, le calife meurt de maladie. Il avait déjà désigné comme successeur son frère al-Qâsim, qui devint

calife avec le surnom d'al-Mu ʿtasim billâh, « qui cherche la protection de Dieu » « pur du péché par la grâce de Dieu ». La mort du calife n'amènera pratiquement aucun changement de situation, mais al-Ma'mûn avait recommandé à son frère et héritier al-Mu ʿtasim de continuer sa politique à laquelle, lui semblait-il, la majorité adhérait.

Le califat d'al-Mu'tasim (218-227 / 833-842)

Le califat d'al-Mu ʿtasim fut marqué sur le plan socio-religieux par le soulèvement des Zott, la répression du mouvement de Mazyâr et la fin de la révolte de Bâbak. Mais il est surtout remarquable par la réorganisation des forces armées et l'édification d'une nouvelle capitale : Sâmarrâ.

La tribu tzigane des Zott, groupe d'origine indienne installé à l'époque pré-islamique dans la Mésopotamie du Sud, fit du Sawâd le théâtre de ses exploits, interceptant notamment le commerce entre Basra et Baghdâd pendant plusieurs années avant de se soulever en 834.

Un an plus tard, al-Mu' tasim réussit à les mettre à la raison, en utilisant d'anciens révoltés du Delta du Nil, qui avaient été rapatriés, habitués à opérer en terrain marécageux. Les survivants parmi les vaincus furent déportés en Syrie dans la région du lac d'Antioche.

Au Tabaristân, la révolte rebondit en 224/839 avec Mazyâr, un Iranien qui avait été en relation avec Bâbak. L'agitation fut dirigée contre le gouverneur, devenu indépendant, ʿAbd Allâh b. Tâhir, à qui les rebelles refusent de verser l'aumône légale *(zakât)* se déclarant disposés à la verser au calife. D'autre part, Mazyâr manifeste aussi de l'hostilité à l'égard du calife ; il fut alors réduit à merci et exécuté. La véritable victime de la révolte de Mazyâr fut al-Afshîn. Il était à l'apogée des honneurs et convoitait le gouvernement du Khurâsân, mais il fut soupçonné d'avoir poussé Mazyâr à se révolter contre les Tâhirides et d'avoir cherché lui-même à s'enfuir ensuite au Nord chez les Khazars. Il fut arrêté en 225/840. Devant la Haute Cour, il fut accusé d'avoir soutenu Mazyâr. Condamné comme *zindiq* (mécréant), on le laissa mourir de faim dans un cachot de la prison de Sâmarrâ en sha ʿbân 226/juin 841.

Dès la mort d'al-Ma'mûn commence une période de démembrement de l'empire ʿabbâsside et de décadence du pouvoir du calife. Partout les mouvements populaires contre les ʿAbbâssides vont se multiplier et s'aggraver ; certes l'administration cherche à alléger les charges fiscales (ainsi le *kharâdj* qui représente normalement la moitié de la récolte est ramené à deux cinquièmes), mais les populations rurales ne se calment pas pour autant.

Le nom du calife est partout cité à la *khutba*, il figure sur les pièces de monnaie, mais ce n'est là qu'une reconnaissance nominale. Les lézardes menacent l'édifice, l'armée elle-même est insuffisante et peu sûre, son mode de recrutement va changer. Sous les Omeyyades, l'armée avait un caractère tribal ; une fois en Iran les contingents arabes furent doublés d'unités de *mawâlî*-s, des convertis commandés par leurs propres officiers dès l'époque du dernier calife omeyyade Marwân.

L'armée 'abbâside

D'importants changements eurent lieu sous les 'Abbâssides dans l'organisation et la structure de l'armée.

Les 'Abbâssides abandonnèrent l'organisation tribale de l'armée. La sédentarisation de nombreuses tribus arabes et le processus de transformation de la société arabe brisèrent les anciens liens tribaux, ce qui rendait impossible le maintien des vieux principes dans l'organisation militaire. Les troupes cessèrent d'être uniquement arabes. Les colons arabes étaient devenus des citadins et avaient cessé de constituer la base des éléments militaires.

Les *mawâli*-s, qui constituaient une vaste clientèle ayant adhéré à l'Islâm, servirent avec les Arabes dans l'armée. La dynastie 'abbâsside n'a confiance ni dans les contingents arabes ni dans les unités autochtones de telle ou telle région. Les califes vont se constituer désormais une armée de mercenaires étrangère aux querelles tribales des Arabes, qui servira davantage à la répression des révoltes intérieures qu'aux opérations hors du territoire musulman.

Les troupes les plus sûres du calife étaient ses gardes du corps, qui recevaient une solde élevée et étaient bien équipés. Sous les premiers 'Abbâssides, le fantassin, en plus des rations, recevait 960 dirhams par an, le cavalier recevait le double. A cette époque, l'ouvrier du bâtiment à Baghdâd recevait un tiers de dirham par jour, donc cent vingt dirhams par an, soit huit fois moins qu'un fantassin. A partir d'al-Mu'tasim, les gardes du corps ne furent plus recrutés parmi les Arabes mais parmi les Iraniens islamisés du Khurâsân ou du Farghâna, puis plus tard parmi les Turcs d'Asie Centrale. Cette garde protégera le souverain aussi bien en campagne qu'en temps de paix. Al-Ma'mûn eut l'appui d'une armée khurâsânienne nouvelle, tandis qu'al-Qâsim — le futur al-Mu 'tasim —, alors gouverneur de la zone des *'Awâsim*, recruta environ quatre mille Turcs, cavaliers réputés et habiles archers, pour lutter contre les Byzantins. Les éléments khurâsâniens, qui constituaient le noyau des troupes musulmanes sous les premiers 'Abbâssides, étaient de véritables soldats de métiers.

Le Khurâsân, étant devenu autonome sous les Tâhirides, eut besoin d'une armée nombreuse ; de ce fait le recrutement de Khurâsâniens dans les troupes du calife diminua, encore que des éléments tâhirides aient continué à maintenir l'ordre à Baghdâd. Désormais, la garde sera composée d'hommes jeunes, soit d'esclaves abyssins ou slaves d'Europe Orientale, soit de mercenaires turcomans et turcs. Puis, très rapidement cette garde ne sera plus constituée que d'esclaves turcs. Bien organisée, consciente de sa puissance, elle jouera un rôle de plus en plus important à la cour du calife. Après al-Mu'tasim, aucun calife ne commandera la garde turque qui, conservant sa cohésion interne, sera dévouée à ses chefs ; ceux-ci porteront plus tard le titre de *amir al-umarâ'* et finiront par devenir les arbitres de la situation, nommant et déposant les califes qui ne seront plus entre leurs mains que des marionnettes.

A côté des gardes du corps, il existait une armée régulière recrutée par les gouverneurs parmi la population locale. L'État fournissait à l'armée le ravitaillement et le fourrage : l'armement et les vêtements étaient la propriété du guerrier ; ainsi dans la cavalerie

servaient habituellement des gros et moyens propriétaires, tandis que l'infanterie était composée de paysans.

Les contingents khurâsâniens et iraniens avaient sur les Arabes la supériorité de leur compétence technique, tant en matière d'archerie et de guerre de siège que d'usage du naphte. L'armée 'abbâsside, à la différence des troupes des premiers califes, posséda donc une bonne technique militaire et disposa pour les sièges de machines comme les balistes et les mangonneaux et d'engins comme les béliers. Il faut noter qu'il n'y eut pas de forces navales 'abbâssides, tandis que les Fâtimides auront une flotte de guerre en Méditerranée.

A côté des membres de l'armée régulière inscrits sur les rôles du *diwân al-djaysh* et percevant une solde permanente, il y avait des corps de volontaires *(muttawi'a)*, généralement des nomades, des paysans qui avaient perdu leur terre ou des citadins tombés dans la misère, qui n'étaient payés que durant les opérations ainsi que des *ghâzî* qui participaient à la Guerre Sainte et étaient envoyés pour assurer la garde des frontières. Ils étaient, les uns et les autres, payés sur le pays et percevaient une part du butin.

L'accroissement du pouvoir des mercenaires turcs à la cour et leur attitude agressive en ville indisposent la population de Baghdâd ; aussi, pour éviter des troubles, le calife décide de changer de résidence. Il choisit un site à trois journées de marche (90 km) en amont de Baghdâd sur la rive gauche du Tigre et fonde Sâmarrâ en 221/836. De nombreux bâtiments dont le palais, la Grande Mosquée, sont édifiés pour loger le souverain et sa cour, les dignitaires et les services d'administration. Il n'y a pas d'enceinte, les troupes sont casernées suivant leurs lieux d'origine et vivent hors de tout contact avec la population.

Les ruines actuelles, qui s'étendent sur plus de trente kilomètres, témoignent de l'importance de la cité. Le calife sombrera de plus en plus dans l'absolutisme et sera coupé des réalités sociales par l'écran de sa garde turque.

En rabî' I 227/janvier 842, après la mort de son père à Sâmarrâ, Hârûn al-Wâthiq accède au califat ; il régnera cinq ans. Il aura notamment à réprimer une révolte de Damas. Sous son califat, il y eut un renouveau de la *mihna*, ce qui devait entraîner une révolte populaire contre les Mu'tazilites à Baghdâd sous la direction de Ahmad b. Nasr al-Khuzâ'î. Ce dernier fut arrêté, refusa d'adhérer aux dogmes nouveaux et fut exécuté : son corps fut exposé au gibet en sha'bân 231/avril 846.

Le califat d'al-Mutawakkil (232-247 / 847-861)

Frère d'al-Wâthiq, al-Mutawakkil monte sur le trône en 232/847 : alors commence une phase nouvelle de la dynastie 'abbâsside. Le premier soin du nouveau calife sera de se débarrasser de ceux qui l'avaient aidé à accéder au pouvoir.

Sur le plan religieux, ce règne est marqué par une violente réaction sunnite. Le calife adopte une attitude strictement orthodoxe : il interdit toute discussion sur le *Coran*, condamne le *kalam* ou théologie dogmatique. Toutes les victimes des Mu'tazilites, notamment le célèbre Ahmad b. Hanbal, furent relachées. En 850 et 853, il réagit contre les juifs et les chrétiens, remet en vigueur les mesures discriminatoires, qui ont été si

souvent abandonnées, et élimine les *dhimî*-s de l'administration. En fait, la surveillance des canaux reste confiée à un technicien chrétien. Les 'Alides n'échappent pas à son hostilité, et il va même jusqu'à démolir le mausolée d'al-Husayn à Karbalâ' en 236/851.

Pendant quelques mois, sur la fin de son règne, al-Mutawakkil établit sa résidence à Damas en safar 244/mai-juin 858, peut-être pour mieux diriger la lutte contre Byzance ou bien pour se concilier la population syrienne. Puis, il revint dans sa capitale Sâmarrâ. Il subsiste de son époque la Grande Mosquée et la Malwiya, minaret à rampe hélicoïdale de cinquante mètres de haut et trente mètres de large à la base. A la fin de son règne il abandonne les édifices anciens et construit des bâtiments plus au Nord avec palais, casernes, une nouvelle Grande Mosquée et au Sud des résidences pour ses fils.

Rentré à Sâmarrâ, al-Mutawakkil établit l'ordre de succession : il désigne al-Muntasîr, puis ses deux autres fils al-Mu 'tazz et Ibrâhîm al-Mu 'ayyad. Très rapidement il donne des signes de préférences pour al-Mu 'tazz. Le climat se tend à la cour, al-Muntasîr réagit, il organise un complot et fait assassiner son père par les chefs turcs en shawwal 247/décembre 861, « ce qui est vraiment grave, même pour un 'Abbâsside », notait l'historien allemand August Müller. Alors commence pour l'empire une crise d'une extrême gravité.

La compétition dynastique va provoquer, durant les années à venir, des désordres intérieurs : chaque faction de la garde turque voudra avoir « son » calife. Le calife et la garde turque dépendent l'un de l'autre. Des quatre califes qui vont se succéder, trois seront exécutés par les Turcs. Le parricide al-Muntasîr, qui ne sera qu'un instrument entre les mains du *wazîr* et des généraux turcs, mourra après six mois de règne, non sans avoir par réaction accordé des faveurs aux 'Alides.

Le calife al-Musta 'în est destitué par les officiers turcs, qui soutiennent le frère d'al-Muntasir, al-Mu 'tazz. Celui-ci est proclamé calife en 252/866. Il fait périr son frère al-Mu 'ayyad. Ne pouvant être payées, ses troupes se révoltent et le déposent en 255/869. Il est mis en prison, où il mourra de faim à vingt-quatre ans.

Le dernier calife à résider à Sâmarrâ fut al-Mu 'tamid, un autre fils de Mutawakkil, qui fut porté au califat en 256/870. Al-Mu 'tamid succédait à al-Muhtadî ; celui-ci avait été d'une rigoureuse piété et avait voulu rétablir l'autorité et la puissance du chef des Croyants. Le calife al-Mu 'tamid restera souverain sous la férule de son frère Talha al-Muwaffaq, qui pendant vingt-deux ans (870-891) fut le véritable calife et imposa son autorité à l'armée. Gouverneur des provinces orientales, il eut à défendre le régime contre divers adversaires. La capitale redevient désormais Baghdâd, on reprend les traditions. Ce long règne sera marqué par la révolte des Zandj, qui ruinera l'économie du pays, par l'avènement des Saffârides au Sidjistân, par l'activité des Qarmates et par la proclamation d'indépendance d'Ahmad b. Tûlûn en Égypte.

1. *La révolte des Zandj*

Trente-cinq ans après le soulèvement des Zott éclate dans la région du Sawâd la révolte des Zandj, qui sera une véritable guerre sociale, et durant quatorze ans elle représentera une lourde menace pour le califat.

Les Zandj étaient des esclaves noirs importés d'Afrique Orientale, du Zanzibar, le pays des Zandj. Ils constituaient une main-d'œuvre bon marché et étaient employés à curer et assécher des terres salées et nitreuses du Shatt al- 'Arab, dans la région au climat peu salubre où le Tigre et l'Euphrate mêlent leurs eaux. En mettant ces terres en valeur pour le compte de l'État, ils permettaient la culture lucrative de la canne à sucre placée sous le monopole de l'État. Sur ce soulèvement à allure spartakiste, nous trouvons des détails chez Tabarî, qui en fut contemporain.

L'appel à la révolte fut lancé en 255/869 par un homme professant des idées égalitaires, un Khâridjite d'origine persane 'Alî b. Muhammad al- 'Alawî az-Zandjî al-Burqû'î (le Voilé), connu sous le nom de Sâhib az-Zandj, qui se prétendait 'alide. On ne se dresse pas contre un individu propriétaire, mais contre l'État, ce qui est nouveau. Au mouvement s'associent les paysans et les nomades de la région. Pendant une quinzaine d'années, de 255 à 270, soit de 869 à 883, non seulement le mouvement sema la terreur, mais il montra la place que tenaient les esclaves dans l'économie de cette époque. C'est au contact de l'Islâm que les esclaves, « sans foyer ni espoir », apprirent qu'ils avaient droit à un minimum de justice ; les chefs soulevèrent la foule avec des arguments religieux et moraux.

Les insurgés s'emparent d'al-Ubulla, d'Abadân et d'Ahwâz et ils arrivent à prendre Basra ; ils parviennent même dans la banlieue de Baghdâd. Ils paralysent tout le commerce maritime vers l'Extrême-Orient, la Chine et la Malaisie ; les revenus du Trésor 'abbâsside, aussi bien douanes que bénéfices divers, s'en ressentent gravement. Le réseau de canaux d'irrigation gêne toute opération militaire d'envergure de type classique.

Petit à petit, les chefs Zandj sont à leur tour devenus propriétaires ; le désir de puissance et l'appétit du pouvoir les poussent à accaparer les revenus pour eux. Ils vont jusqu'à réduire en esclavage les populations qu'ils contrôlent. Alors les paysans et les bédouins se détournent d'eux. Lorsque les Zandj se trouvèrent bien isolés, Talha al-Muwaffaq, au nom de son frère le calife al-Mu'tamid, envoya des troupes et une puissante flotte fluviale. En 270/883, la citadelle de Manî'a, au Sud de Basra, est prise, la révolte étouffée ; les Zandj, repérables à leur couleur, sont massacrés, leur chef 'Alî al-Burqû'î est capturé, tué et sa tête est portée à Baghdâd. Si l'ordre est rétabli, le massacre ne résout pas le problème social. Mais la leçon porta : on ne groupa plus trop d'esclaves en un même site et on mit fin au travail non rémunéré.

2. *Les Saffârides*

Al-Muwaffaq eut à combattre en même temps les Zandj et les Saffârides. S'il y avait eu une alliance entre les deux groupes, les 'Abbâssides auraient été sans doute renversés.

Sous l'impulsion des Kharidjites, de fréquentes révoltes éclatent dans la fertile région du Sidjistân, situé au Sud du Khurâsân et de l'Afghanistân. Contre les bandes, le califat utilise des combattants volontaires, les *ghâzî*-s (pl. *ghuzât*). L'un de ceux-ci, Ya'qûb b. Layth as-Saffâr (le Dinandier), organise avec son frère 'Amr un corps franc, groupe d'auto-défense urbain contre les mouvements kharidjites et loue ses services au calife en 247/861. Il arrive à imposer l'ordre dans le Sidjistân et, lorsqu'il se sent le plus fort, en 253/867, il se

proclame *amîr* et prend le pouvoir, qui dans cette région appartenait alors aux descendants de Tâhir. Les troupes nombreuses et fort disciplinées de Ya'qûb allaient porter un coup mortel aux Tâhirides, leurs voisins. Ce chef talentueux envahit le Fars et s'empare de Hérat, puis en 873, après l'avoir assiégée, il entre dans Nîshâpûr, résidence du dernier Tâhiride, Muhammad, prince rapace et cruel.

Tandis que la guerre contre les Zandj se poursuit en Iraq, Ya'qûb conquiert ensuite le Kirmân et le Fars avec Shîrâz, la capitale. Comme le calife lui refuse l'investiture sur les provinces orientales dont il était devenu maître, il décide d'aller attaquer Baghdâd pour obtenir une reconnaissance de pouvoir, mais il subit en 263/876 une lourde défaite. Il y eut un compromis, son autorité fut reconnue *de facto*, mais il mourut peu après, fin 265/juin 879.

Son frère 'Amr, désigné par l'armée, lui succède. Pour éviter une nouvelle offensive, le calife l'investit de l'ancienne principauté tâhiride et lui reconnaît des droits sur le Khurâsân, le Djibâl ou Iraq 'Adjamî, le Fars, le Sidjistân et Kirmân et en 285/898, lui furent accordés par anticipation tous les pouvoirs sur la Transoxiane. Cette dernière clause allait permettre au calife de manœuvrer et de dresser plus tard les Saffârides contre les Sâmânides, souverains de Bukhârâ. Une rencontre a lieu près de Balkh en 237/900, l'émir saffâride est battu, Ismâ'îl le Sâmânide va intégrer le Khurâsân à son royaume. Il envoie 'Amr sous bonne escorte à Baghdâd, où le prisonnier sera exécuté l'année suivante. Quelques années plus tard, les Sâmânides occuperont le Sidjistân. Ils seront au pouvoir de 910 à 999.

3. *Le mouvement qarmate*

Après l'écrasement de la révolte des Zandj, l'amélioration de la condition des esclaves n'apporte pas de solution au malaise social dans l'empire 'abbâsside. Alors va se répandre, vers 262/875, dans les milieux ruraux et bédouins une propagande messianique annonçant la venue prochaine d'un imâm caché *(mahdî)* ; elle se rattache à la doctrine ismâ'îlite. Le trait dominant de la propagande colportée par les missionnaires *(dâ'î*, plur. *du'wâ')* est la revendication de l'égalité sociale — encore qu'on en exclut les esclaves — et de la communauté des biens. En 286/899, une crise doctrinale éclate chez les ismâ'îliens, dont certains refusent d'admettre les prétentions de 'Ubayd Allâh à l'imâmat ; ainsi naquit dans le Sawâd le mouvement qarmate, dont le chef sera Hamdân Qarmat Ibn al Ash'ath, secondé par son beau-frère 'Abdân.

En 289/902, les Qarmates, sous la direction de Zikrawayh, attaquent les Ismâ'îliens de Salâmiya en Syrie. Puis ils assiègent en vain Damas et Alep, mais réussissent à occuper Hims, Hamâ, Ma'arrat an-Nu'mân, Ba'labakk et Salâmiya qu'ils évacueront deux ans plus tard, après avoir été battus par des troupes de Baghdâd.

Les Qarmates sont solidement installés au Bahrayn où Abû Sa'îd al-Djannabî avait été envoyé dès 273/886 comme *dâ'î*. En 287/900, les Qarmates attaquent en direction de Basra et battent une armée envoyée par le calife al-Mu'tadid. Après 290/903, Abû Sa'îd occupe le Yamâma et envahit le 'Umân ; il est assassiné en 301/913, un de ses fils, Abû

Tâhir, lui succède. Il sera pendant trente ans le chef de l'État du Bahrayn. Après une décennie de paix, Abû Tâhir va lancer des expéditions dévastatrices contre le Sud de l'Iraq et des attaques contre la caravane irakienne des pèlerins allant ou revenant de La Mekke. En 315/927-8, il menace même Baghdâd et parvient jusqu'en Djéziré qu'il ravage. Deux ans plus tard, Abû Tâhir mène une expédition contre La Mekke ; il massacre les pèlerins, saccage la ville et emporte la Pierre Noire, arrachée à la Ka'ba. Ce n'est qu'en 332/944, après la mort d'Abû Tâhir que les Qarmates du Bahrayn, après avoir rejeté des offres antérieures tant 'abbâssides que fâtimides, acceptèrent contre certains avantages et une importante somme versée par les 'Abbâssides de restituer la Pierre Noire à la Ka'ba. L'État qarmate du Bahrayn sera une menace constante pour le califat 'abbâsside et ses voies de communication vers le Sud ; il restera indépendant jusqu'en 467/1075. Le mouvement lui-même ne disparaîtra qu'au VI^e^/XII^e^ siècle.

Nous constatons qu'aux IX^e^ et X^e^ siècles l'empire 'abbâsside s'est disloqué, mais que les problèmes sociaux subsistent. Dans les campagnes, de nouveaux propriétaires pressurent le paysan. Les relations commerciales avec l'Orient se développent, les villes deviennent alors d'importantes agglomérations avec un prolétariat laborieux et une bourgeoisie marchande, entre lesquels se situent les groupements d'artisans.

La rupture de l'unité politique ne porte pas préjudice à l'essor de la civilisation musulmane. Il subsiste de très puissants concepts d'unité : le monde musulman, *dâr al-Islâm*, ne connaît de frontière que celle qui le sépare du *dar al-harb*. La *umma* conserve ses attaches. C'est finalement l'Islâm qui maintient la liaison entre les éléments divers de l'empire. Toutefois le morcellement du pouvoir amène une certaine impuissance, dont le calife va profiter pour se chercher un protecteur sunnite, et les candidats ne manquent pas. Les Ghaznawides du lointain Afghanistân espéraient parvenir à libérer le califat, mais ils durent céder le pas devant des Turcs venus de Mongolie : les Seldjouqides dont l'arrivée à Baghdâd allait changer le cours des choses dans le Proche-Orient. Avec eux, commence dans l'histoire de l'Orient la phase de la domination turque sur l'Asie Antérieure.

Institut Français de Paris

Chapitre 6

ASPECTS DE L'ÉTAT 'ABBÂSSIDE

Institut kurde de Paris

Dans ce chapitre seront présentés les institutions du califat et du vizirat, les grands services des administrations centrale et provinciale, les problèmes des finances publiques, le système monétaire et le commerce dans l'État 'abbâsside.

Les Omeyyades étaient restés farouchement arabes et ils tenaient essentiellement à le rester ; tout au long du siècle que dura leur règne, ils ne renoncèrent jamais à participer aux querelles de tribus. Ils restèrent apparemment attachés à la tradition bédouine et la sauvegardèrent en faisant chaque année un séjour au désert. La cour omeyyade alla donc à chaque printemps dans la *bâdiyya* vivre au milieu des bédouins à l'époque de la transhumance, quand les troupeaux remontent d'Arabie vers le désert syrien et lorsqu'en ville sévissent des épidémies saisonnières de fièvre typhoïde ou de malaria. Les souverains reprennent contact avec la tradition et écoutent, soit sous la tente, soit dans leurs châteaux[1], les longues *qasîda*-s et les récits héroïques des *ayyâm al-'arab* (les Jours des Arabes) tout en percevant impôts et tributs entre deux parties de chasse.

Sous les 'Abbâssides, rien de semblable. Nous voyons au pouvoir une dynastie citadine, appuyée par les gens des villes, une dynastie qui va avoir à créer véritablement un État

1. Châteaux : Djabal Says, les deux Qasr al-Hayr, Mshatta, Harana, Qusayr Amra. Cf. CRESWELL, *Early Muslim Architecture*.

musulman, État qui parviendra au cours des siècles à élaborer des institutions qui, comme bien des institutions, vaudront ce que valent les hommes.

L'INSTITUTION DU CALIFAT

Pour avoir une idée de l'organisation du califat 'abbâsside, il convient de se référer à al-Mawardî, juriste célèbre et professeur renommé, qui mourut à Baghdâd en 450/1058. Il fut invité par le calife al-Qâdir (m. 422/1031), près d'un quart de siècle avant l'arrivée des Turcs seldjouqides, à rédiger un manuel exposant la doctrine de l'école chaféite en matière politique. Puis il fut envoyé à plusieurs reprises en missions diplomatiques par le calife al-Qâ'im et négocia avec le Seldjouqide Tughrilbeg en 1055.

Al-Mawardî est l'auteur d'un certain nombre d'ouvrages dont le plus important pour nous est le manuel qui lui avait été commandé et qui a pour titre : *al-Ahkâm as-Sultâniya*. Cet ouvrage expose les bases sur lesquelles repose l'autorité suprême, ses limites, les organismes dont elle dispose et qui émanent d'elle, les moyens auxquels elle a recours. L'auteur fonde ses recherches sur les quatre piliers du droit musulman : le *Coran*, les Traditions (ou *hadîth*), l'*idjma'* (consensus) et le *qiyâs*, raisonnement par analogie. Au dire même de l'auteur, cet ouvrage est destiné aux administrateurs.

Élément essentiel de l'État musulman, chef tribal à l'origine, le calife deviendra un autocrate tenant son pouvoir de Dieu, puis cette autorité ira s'amenuisant et passera par le système des délégations à d'autres personnages.

Son premier devoir est d'avoir la foi *(imân)*, il doit obéir à Dieu, donc s'acquitter des devoirs *(farâ'id*, pl. *furûd)* qu'Il a prescrits et respecter les interdictions qu'Il a édictées. Chef de la communauté, il a des devoirs envers elle : il doit assurer la propagation de la vérité et du droit, ordonner le bien et interdire le mal, protéger enfin la religion contre les innovations *(bid'a)*.

Le calife omeyyade était d'abord un chef de tribu ; c'était un souverain arabe, du moins au début ; puis sous les Marwânides, l'influence byzantine se fit nettement sentir, surtout dans le cérémonial. Avec les 'Abbâssides, on passa de la tribu à l'État.

Désormais, le calife sera avant tout le descendant du Prophète et il conservera toujours ce caractère. Il sera certes *amîr al-Mu'minîn*, commandeur des Croyants, mais son rôle sera surtout celui d'*imâm*, chef religieux, de guide de la communauté. Ce sera le titre protocolaire du calife[1]. Et pourtant son autorité englobe, en principe, aussi bien le pouvoir spirituel que le pouvoir temporel, mais c'est ce dernier seul qui pourra être délégué. Ce point est capital, car ainsi s'explique le rôle du vizir, celui de l'*amîr al-umarâ'* et plus tard celui du *sultân*.

Imitant les coutumes et les usages de la cour sassanide, le calife 'abbâsside disparaît aux yeux de son peuple ; il se place en dehors et n'a plus aucun contact avec lui. Hârûn

1. Ce titre fut adopté par 'Umar b. al-Khattâb, voir article H.A.R. Gibb dans E.I, 2, I, 458.

ar-Rashîd, seul, semble avoir fait exception, et encore ignorons-nous la part de légende dans les récits qui nous le montrent parcourant nuitamment avec Dja'far les rues de Baghdâd. Le calife vit au fond de son palais, masqué par l'écran de la cour. On ne l'aperçoit que le vendredi dans sa mosquée. Une telle attitude explique pourquoi la population s'est désintéressée des querelles qui éclataient autour du calife et pourquoi elle s'est détachée de la personne du chef de la communauté.

Le calife vivait retiré, entouré d'une cour de princes de sa « maison » et de parents plus ou moins éloignés ; les services domestiques étaient assurés par des affranchis, d'anciens esclaves blancs généralement, parmi lesquels on recrutait les chambellans *(hudjdjâb* pl. de *hâdjib)* et leurs délégués. La protection était garantie par une garde mercenaire de cavaliers et d'archers étrangers sélectionnés. Cette garde finira avec le temps par tenir le calife à sa merci.

Le personnel du palais comprenait des secrétaires privés administratifs, des lecteurs du *Coran*, des muezzins, des astronomes et des horlogers, personnel religieux en somme ; des orfèvres pour la fabrication des cadeaux ; enfin des valets de chambre, des cuisiniers, sans oublier les médecins, généralement chrétiens ou juifs. Est-il nécessaire de rappeler l'existence du harem et celle des eunuques ? Enfin il y avait d'innombrables commensaux civils et militaires, hommes de lettres et savants, poètes et musiciens qui augmentaient le nombre des courtisans[1].

Quelles sont les conditions d'accession au califat, les caractéristiques de la désignation du calife, les obligations de l'*imâm*, les signes extérieurs et les insignes du calife, les marques de sa souveraineté ?

Al-Mawardî rappelle que « Dieu a institué pour son peuple un chef, pour lequel Il a donné un successeur au Prophète et a protégé la religion, qu'Il a investi du commandement afin que la direction des affaires émanât d'une foi par Lui instituée et afin qu'il y eut accord unanime au sujet d'une opinion dûment reconnue. C'est ainsi que l'*imâmat* est un principe sur lequel reposent les bases de la religion et grâce auquel les affaires du peuple sont bien et avantageusement réglées ; la stabilité des choses d'intérêt général est par lui assurée et c'est de lui que les fonctions particulières émanent. Les règles concernant l'imâmat doivent donc précéder tout statut gouvernemental et tout examen de question légale est subordonné à l'étude préalable de ce qui concerne l'imâmat ».

Conditions (shurût) d'accession au califat

Pour accéder au califat il faut « être musulman et de sexe masculin », avoir la majorité légale, l'âge de la puberté. Cet âge n'est pas fixé, dans le droit musulman on admet généralement qu'il va de 15 à 13 ans révolus (comme pour Louis XIV). La non-observance de cette condition est une violation des principes.

---

1. On peut se faire une idée de la cour abbâsside en lisant le *Kitâb at-Tâdj* (Le livre de la Couronne) attribué à Djâhiz, dont Charles Pellat a publié une traduction dans les collections de l'U.N.E.S.C.O. (édit. Belles Lettres, Paris, 1954, 221 p.).

Al-Mawardî énumère sept autres conditions que le candidat doit remplir, sept vertus qu'il doit posséder pour accéder à l'imâmat :

— L'honorabilité *('adâla)* avec tous ses corollaires, qui consiste dans le respect extérieur des principales prescriptions de la Loi et suppose des qualités morales.

— La science des choses de la Loi qui mène à l'*idjtihâd,* c'est-à-dire à la capacité de se faire une opinion personnelle. Il n'a pas l'obligation d'avoir la compétence canonique du *mudjtahid,* c'est-à-dire de celui « qui a un droit particulier à porter un jugement sur les choses et dont les jugements font autorité sur les autres », car il peut recourir au mufti qui, lui est *mudjtahid.*

— L'intégrité de l'ouïe, de la vue ou du langage de manière qu'il puisse directement utiliser les données que les sens lui fournissent. Il ne doit donc être ni aveugle, ni sourd, ni muet.

— On exigera l'absence de toute infirmité corporelle qui serait une entrave à la liberté de ses mouvements.

— Il sera capable d'un jugement personnel *(ra'y)* sain dans le gouvernement de ses sujets et dans la gestion de leurs intérêts.

— Il aura le courage et la force nécessaires pour protéger l'État et combattre l'ennemi.

— Enfin, dernière qualité qui à l'origine était primordiale : le lignage qurayshite. C'est là une condition limitative fort importante. Les raisons pour lesquelles le Prophète aurait décidé que le califat serait réservé aux Qurayshites ont été dégagées par les théoriciens du Droit qui ont développé des paroles prêtées à Abû Bakr : « Les Qurayshites, aurait-il dit, occupent parmi les Arabes, par leur généalogie, par la position géographique de leur patrie, une place éminente. Ce sont les plus nobles des Arabes. » Ce clan avait donné à l'Islâm son Prophète, sa langue et ses premiers adeptes. Cette condition limitative implique, d'autre part, la parfaite connaissance de la langue arabe, connaissance indispensable à la bonne intelligence du Livre Sacré *(Coran)* et de la Sunna. Elle est la base, le point de départ du principe légitimiste et plus tard dynastique. L'origine qurayshite est déterminée par l'ascendance paternelle. Cette condition devait subir, avec le temps, des modifications. Si l'on ne trouvait pas un Qurayshite aux conditions requises, on pouvait choisir un membre de la tribu Kinâna, sinon un descendant d'Ismâ'îl et, en fin de compte, même un non-Arabe, mais les Turcs qui subjuguèrent les 'Abbâssides n'osèrent jamais ni prétendre au califat, ni se parer de ce titre. Jusqu'à la fin des Omeyyades, on tint compte de l'ascendance maternelle — la mère du calife devait être de condition libre — : sans doute y a-t-il là un souvenir de la loi religieuse juive qui ne reconnaît l'ascendance juive que du côté maternel. Un individu, né de père juif mais non de mère juive, encore de nos jours n'est pas reconnu comme juif.

Sous les 'Abbâssides, cette ascendance maternelle ne joua plus de rôle, en effet seuls les trois premiers califes (as-Saffâh, al-Mansûr, al-Mahdî) furent de mère « libre ». La nécessité du lignage « qurayshite » assure sans solution de continuité la défense de l'Islâm par la famille qui reçut la Révélation et l'a propagée. Elle suppose que l'on doive toujours trouver parmi les Banû Quraysh un homme doué des qualités requises et digne d'accéder à l'imâmat par voie d'élection.

Telles sont les conditions idéales que les compagnons investis du califat, comme Abû Bakr, 'Umar, 'Uthmân et 'Alî, et plus tard Mu'âwiya et 'Umar ibn 'Abd al-'Azîz, ont pu remplir.

Il faudrait ajouter encore à l'idéal l'abnégation de l'ascète, les aptitudes militaires et le sens politique de l'émir.

Tout au long de l'histoire, les princes chercheront à posséder aux yeux de leurs sujets cette somme de vertus définie par la théorie sunnite. Nous notons dans les protocoles des souverains et des émirs, tels qu'ils apparaissent surtout dans l'épigraphie[1], de multiples qualificatifs des vertus cardinales.

Comme on ne peut pas trouver la perfection dans ce monde, des docteurs ont prôné une association, une coopération harmonieuse des *'ulamâ'*, dépositaires de la loi, et des *'umarâ'*, détenteurs de la puissance nécessaire à son application. Cette association devait rendre possible un bon fonctionnement de l'État[2].

Désignation de l'imân

Les théoriciens de l'imâmat rappellent que si une société veut vivre dans l'ordre et dans la justice, elle doit se soumettre à l'autorité établie, c'est-à-dire à l'imâm qui accomplit les actes prescrits par la Loi. Celle-ci prescrit des devoirs d'ordre général.

Al-Mawardî précise que « l'imâmat a été institué pour succéder *(khalîfa)* au prophétisme *(nubuwwa)* dans la défense de la religion et l'administration *(siyâsa)* des affaires de ce monde. A côté de l'imâm, les véritables héritiers *(waratha)* du Prophète sont les docteurs de la Loi *('ulamâ')* dont le rôle sera capital dans la renaissance de l'orthodoxie musulmane au XII[e] siècle. L'obligation de l'imâmat trouve son fondement dans le *Coran* où il est dit au verset des Émirs (IV, 62/59) : « O vous qui croyez, obéissez à Dieu, obéissez au Prophète et à ceux d'entre vous qui détiennent l'autorité. » L'existence de l'imâmat constitue un devoir d'obligation communautaire *(fard kifâya)*, tout comme la guerre légale *(djihâd)* et la recherche de la science *('ilm)*. Pour les Sunnites, il faut un *imâm* visible à la tête de la communauté, ce qui réfute la doctrine shî'ite de l'attente du *mahdî*.

La nécessité de l'imâmat visible étant fondée, reste le problème du mode de désignation. Il y a deux possibilités : ou bien la désignation par un texte *(nass)*, c'est-à-dire un verset, un *hadîth*, ou la décision de l'imâm investi en faveur de son successeur ; soit la désignation par un libre choix *(ikhtiyâr)*. La désignation par un texte est celle de l'imâmisme shî'ite, qui choisit l'imâm parmi les descendants de 'Alî et de Fâtima sans pour autant être d'accord sur la personnalité de leurs imâms qui, de plus, peuvent être « cachés » ou « attendus » *(mahdî)*. La désignation par un libre choix humain est soutenue par la quasi-totalité des Sunnites et des Mu'tazilites ; cette désignation sous-entend une élection ou plutôt la sélection du « plus excellent ». Celle-ci fut diversement comprise et bien souvent plus théorique que réelle : « Les imâms sont issus des Banû Quraysh », a dit le Prophète, ce qui

1. Voir le *Répertoire Chronologique d'Epigraphie Arabe*.

2. Idée reprise de nos jours dans certains milieux rigoristes pour justifier le régime parlementaire.

limite le choix. La nécessité de ce lignage suppose que l'on doit toujours trouver parmi les membres de cette tribu un homme doué des qualités requises et digne d'accéder au califat. L'attribution de l'imâmat peut se faire par l'imâm en place, qui désigne comme son héritier présomptif *(`ahd)* qui bon lui semble, à condition que la personne ait les qualités requises. Ce mode de désignation, qui déjà régissait la succession impériale byzantine, est fondé sur le précédent du Prophète désignant implicitement Abû Bakr, en le choisissant pour diriger la prière à sa place, et le précédent d'Abû Bakr désignant `Umar pour lui succéder. Pour certains, il y a là une forme d'élection, puisqu'il s'agit du choix de son successeur par un homme privilégié.

L'attribution de l'imâmat peut se faire par voie d'élection. Pour al-Ash`arî, un seul *mudjtahid* suffit à désigner et à instituer *(bay`a)* l'imâm, d'autres juristes demandent la participation d'un collège électoral de tous les *mudjtahid*-s présents. L'élection sera toujours limitée, car il sera impossible d'y faire participer tous les membres de la communauté. Les électeurs seront en général les notables.

La composition du collège peut être laissée à la discrétion du calife, en se référant au précédent de `Umar confiant le soin de désigner son successeur à un collège de six membres choisis par lui, la *shûra*. Cette formule laisse au calife une grande latitude pour la transmission du pouvoir. La notion d'élection reste ambiguë, aucun texte ne précise la nature et le nombre d'électeurs. Il arriva que l'on se contente du choix d'un seul homme, lorsque cet homme était un personnage obéi et puissant, par référence tacite à la désignation du *`ahd*. L'imâmat ayant pour but de maintenir l'unité de la communauté, la reconnaissance d'un homme puissant entraînait l'adhésion de la majorité.

Il convient de noter qu'un califat « séculier » est inconcevable dans l'Islâm historique et que l'attachement et la fidélité au califat ont toujours été considérés comme un acte de foi, un acte de religion.

La succession, qu'elle ait lieu par décision testamentaire ou par élection, doit être approuvée par la communauté ou par les grands électeurs représentant cette communauté, elle est reconnue par la *bay`a* qu'Émile Tyan[1] définit comme « l'acte par lequel un certain nombre de personnes, agissant individuellement ou collectivement, reconnaît l'autorité d'une autre personne ». C'est un serment d'allégeance que la communauté prête à l'imâm qu'elle a choisi après consultation. C'est, en fait, un double serment de fidélité, un contrat par lequel sont liés le souverain et la communauté. Le but est la volonté commune d'obéir à Dieu et à son Prophète. Par la *bay`a*, le calife est reconnu comme chef de l'État musulman, il devra respecter la Loi, il aura la puissance et l'autorité, car il est soutenu par la communauté. Ceux qui l'ont choisi lui devront soumission, assistance et obéissance dans le bien ; ils auront en retour la paix et la garantie de la Loi. C'est Dieu qui désigne le souverain par la voix infaillible de sa communauté, qui ne saurait en droit tomber d'accord sur une erreur. A la limite, la *mubaya`a* peut se concevoir comme une ratification populaire, un référendum.

La *mubaya`a* se traduit comme tout contrat par un avantage pour chacune des parties ;

1. Voir *Encyclopédie de l'Islâm* (Nlle édit.), T. I, pp. 1146-7.

elle assure à tous le succès que confère infailliblement l'obéissance à Dieu, à l'imâm. Elle donne puissance et pérennité au pouvoir, qui ne peut se fonder indéfiniment sur la force ; aux sujets, elle apporte la paix sociale et les garanties constitutionnelles de la Loi.

Succession et destitution

Les juristes ont admis la validité de la désignation par le calife de son successeur et de la transmission de sa charge à un candidat qui réunit les conditions légalement exigées si elle est confirmée par la *bay'a*. En cas de vacance du pouvoir, l'élection sera le mode de désignation de l'imâm.

Certains califes s'imposèrent par la force et furent confirmés par la *bay'a* des *'ulamâ'*. Ils firent jouer en leur faveur la loi de nécessité, mais l'appréciation de la nécessité reste toujours relative. Donc, dans tous les cas, la désignation du calife ou de son successeur reste subordonnée au consentement des notables et des *'ulamâ'*. La loi de nécessité est bien souvent l'argument utilisé pour éviter de provoquer une scission ou un schisme dans la communauté, division qui serait plus grave que les inconvénients d'un calife usurpateur.

Il existe en somme deux formes de califat : l'une est issue d'une décision des Grands Électeurs, qui choisissent le moins indigne des candidats, l'obéissance étant alors consentie volontairement ; l'autre est issue d'une usurpation, le calife a l'appui d'un clan, mais n'a pas été désigné par les Électeurs, l'obéissance est alors arrachée par la force. En général, on considère que l'autorité imposée par la violence est préférable à l'anarchie, sans pour autant renoncer à chercher un terme à la tyrannie.

La communauté a le droit de destituer le calife lorsqu'il manifeste un relâchement de l'esprit de justice ou bien qu'il est atteint d'une grave infirmité. Le relâchement de l'esprit de justice peut se manifester par l'abandon à ses passions ou par l'adoption de quelque croyance religieuse douteuse et c'est alors une question de dogme. En fait, l'appréciation reste souple, et ce motif de relâchement ne sera invoqué que lorsque la force de l'opposition sera assez grande.

La destitution peut être la conséquence d'infirmités ; en dehors de celles des sens et des membres, on tenait compte des « infirmités de la volonté ». Il y a l'empêchement d'agir, *hadjr*, quand le calife tombe sous l'influence d'un de ses collaborateurs qui s'empare pratiquement du pouvoir. Cette circonstance n'entraîne pas la déchéance, si celui qui s'est emparé du pouvoir se conforme aux lois. Dès que l'homme qui est au pouvoir s'écarte des lois de la religion et des exigences de la justice, le calife doit chercher une aide pour mettre fin aux abus de l'usurpateur. Le devoir des notables et des *'ulamâ'* est de résister à l'injustice et à la tyrannie, fut-ce par la lutte ouverte s'il est établi que les avantages d'une telle action l'emportent sur les inconvénients. Là encore il faut choisir « le moindre mal ». Ceci se passera au XI^e^ siècle lorsque les Seldjouqides remplaceront les Buwayhides, et au XII^e^ siècle lorsque le calife de Baghdâd se dégagera de l'emprise seldjouqide.

Est considéré comme défaut de liberté d'action la contrainte, *qahr* ; par exemple, lorsque le calife est prisonnier d'un ennemi et qu'il est dans l'incapacité de veiller aux intérêts des

musulmans. La communauté doit s'efforcer de le délivrer : tant qu'il y a espoir de le délivrer, il n'est pas déchu.

En fait, à partir du IX^e^ siècle, les Électeurs, tout en respectant les dispositions légales de l'investiture, firent en sorte que le calife soit sous leur coupe, qu'il ne puisse manifester aucune indépendance, bref qu'il soit toujours leur obligé.

Devoirs et pouvoirs de l'imâm

D'après les théories shî'ites, l'imâm doit être impeccable et infaillible, mais comme il exerce le pouvoir par délégation à des agents qui ne sont pas infaillibles, il perd ses qualités.

Les juristes sunnites ont fixé les devoirs qui incombent à l'imâm ; ainsi pour al-Mawardî il y en a dix :

1. Maintenir la religion dans ses principes bien établis, donc défendre la religion qui constitue le fondement du pouvoir du calife.

2. Faire régner la justice et veiller à l'exécution des jugements rendus.

3. Assurer la protection du territoire de l'Islâm contre les menaces extérieures et les désordres intérieurs.

4. Appliquer à ceux qui le méritent les peines légales *(hudûd)*, pour faire respecter les interdictions *(mahârim)* édictées par Dieu et pour faire respecter les droits *(huqûq)* des serviteurs de Dieu.

5. Maintenir en état de défense les places frontières *(thughûr)*, en y mettant approvisionnement, équipements et forces.

6. Entreprendre la guerre sainte *(djihâd)* contre ceux qui refusent d'embrasser la religion musulmane, permettre à l'Islâm de l'emporter sur toutes les autres religions.

7. Percevoir les fonds qui reviennent à l'État, conformément à la Loi, biens qui se répartissent en *sadaqât* (dîmes aumônières) et en *fay'*, et les sommes versées par les non-musulmans, aussi bien tributs que capitation *(djizya)* et dîmes *('ushr)*.

8. Répartir les fonds publics conformément à la Loi, soit des biens dont la destination est définie comme la *zakât* et le *khums* (quint) et des biens laissés à l'entière estimation du calife *(idjtihad)*.

9. Assurer la bonne marche des fondations publiques *(wilâya)* et fixer les attributions des responsables.

10. Exercer personnellement *(mubâshara)* le pouvoir. Le calife doit avoir lui-même la haute main sur toutes les affaires de l'État.

L'une des caractéristiques du califat est son unicité. Le calife, seul facteur de l'unité, dirige une communauté unique, indivisible, la *umma*. Ce fut vrai sous les Omeyyades, mais sous les 'Abbâssides devaient apparaître les premières manifestations de la désagrégation. L'empire se morcelle au profit de princes plus ou moins autonomes. Lorsqu'un émir s'empare du pouvoir dans une province relevant de l'autorité du calife ou dans une province nouvelle, il faut chercher un compromis dans l'intérêt de chacun et dans celui de

la communauté musulmane. Le calife reconnaît alors le pouvoir de fait de l'émir, et celui-ci reconnaît l'autorité du calife et légitime par-là son propre pouvoir.

Ce principe d'autonomie — dès l'époque de Hârûn — ne conservera au califat qu'une unité nominale : on cite le calife à la *khutba* et l'on reçoit l'investiture du calife. On maintient ainsi la fiction d'une autorité centrale, tout en jouissant d'une réelle indépendance.

L'empire 'abbâsside devient un État pluraliste de type confédéral dont le calife, note Henri Laoust, compose avec les dynasties locales contre la reconnaissance de sa propre prééminence.

Une seconde particularité du califat est son caractère « personnel ». L'imâm, source de toute légitimité, concentre entre ses mains tous les pouvoirs de l'État musulman. Les différents organismes du gouvernement, l'administration et la justice exercent leurs compétences respectives au nom d'une délégation *(wilâya)* de l'autorité califienne. Gouverneurs ou administrateurs agissent pour le compte du calife, mais les délégations de pouvoir sont révocables. De plus le caractère personnel, à l'époque 'abbâsside, est aussi marqué par le fait que le calife dispose d'un trésor privé *(bayt al-mâl al-khâssa)*. Ce trésor, alimenté surtout par les amendes, est propriété privée du calife. Ce dernier possède aussi des biens immobiliers distincts du domaine public et qui ont leur gestion propre.

L'imâm est censé agir au mieux des intérêts de la communauté. C'est un système favorable à l'arbitraire, et pourtant le calife n'est pas un monarque absolu. Le calife n'a pas le droit d'interpréter lui-même la Loi : ce sont les tribunaux, donc les *qâdîs* et les *fuqahâ'*, qui seuls peuvent l'interpréter. Il est tenu par le *Coran*, la Sunna et l'exemple des Râshidûn, de prendre conseil ; ce sera même un de ses premiers devoirs dans les questions qui n'ont fait l'objet ni d'un texte du *Coran*, ni d'un *hadîth*, ni d'une décision d'*idjmâ'* (consensus), surtout pour les questions d'ordre politique ou militaire qui relèvent de l'intérêt général.

L'organisation de ce conseil délibératif *(shûrâ)*, chargé de tempérer l'absolutisme du calife, n'avait reçu aucun statut du Prophète : aussi allait-elle beaucoup varier selon les conditions sociales des différentes époques. C'est aux notables vivant dans la cité et aux *'ulamâ'* que se limite la consultation dans les affaires communes. Par sa structure, ce conseil rappelle le synode des Églises orientales, qui groupe clercs et laïcs. Il devait souvent dans les questions politiques et judiciaires avoir son *idjtihâd* et parvenait à imposer ses décisions.

Des auteurs musulmans ont soutenu que le calife n'avait pas de pouvoir absolu. Certes, en principe, il n'est ni le propriétaire du sol, ni le maître des habitants, ni le propriétaire des biens de l'État, puisque tout appartient à Dieu et qu'il n'est que le délégué de Dieu, *khalîfat Allâh*, sur terre. En réalité, étant donné le caractère théocratique très accentué que le califat prend sous les 'Abbâssides, le calife détient des pouvoirs de disposition tels que les faits annihilent les principes.

La volonté du calife est la Loi suprême ; finalement c'est le régime de l'arbitraire et du bon plaisir.

La grande victime sera le fonctionnaire. En effet, le calife dispose de son poste, de ses biens, de sa liberté, de sa vie même. Plus le rang est élevé, plus il a d'intimité avec le souverain, plus la situation du titulaire devient précaire, instable et périlleuse. Les

Barmakides en sont une illustration sous Hârûn ar-Rashîd. En général, les hauts fonctionnaires auront des carrières brèves ; ils chercheront à amasser en quelques mois le plus d'argent possible, ce qui excitera la convoitise du calife. Sous les 'Abbâssides, la destitution était un procédé du gouvernement qui, grâce aux confiscations, permettait de garnir les caisses du Trésor.

A l'absolutisme du calife, il existait un antidote, l'*amân* qui donnait une situation de sécurité. C'était une promesse de protection que recherchaient et obtenaient certains fonctionnaires. Placés sous la protection du calife, ils devenaient intouchables. Dans cette protection il y avait encore une manifestation de l'absolutisme, puisque c'était le calife lui-même qui accordait cet *amân*. Il prévenait toute extension de l'autorité qui aurait pu lui porter ombrage.

Deux traits remarquables du califat sont l'absence de régime d'assemblée et celle d'un organe législatif. En dehors des cérémonies d'investiture et de déchéance, il n'existe pas dans l'État musulman de formation collégiale qui participe au pouvoir. Seule la *shûrâ*, que nous avons déjà citée, peut à la rigueur passer pour une « assemblée », encore que bien restreinte.

Il n'existe pas en Islâm d'organe législatif, et il n'est pas question pour le calife de faire œuvre législative. Il n'y a que des ordonnances et des rescrits *(marsûm)*. En effet, la Loi a sa source dans le *Coran* et la Sunna, celle-ci constitue une base historique ; l'*idjmâ'* (le consensus), base dogmatique, et le *qiyâs* (raisonnement par analogie) qui est la base logique, aident à l'interprétation. Ce qui est la doctrine purement shâfi'ite.

Des signes extérieurs de l'autorité califienne expriment le caractère à la fois politique et religieux du souverain. a) la *khutba* est la harangue que le *khatîb* prononce debout du haut du minbar de la Grande Mosquée le vendredi avant la prière *(salât)*. C'est l'expression religieuse de la reconnaissance de la souveraineté du calife et de la soumission à son autorité. A la fin du prône, par une courte invocation à Dieu en faveur de l'autorité que l'on reconnaît, on proclame sa soumission à une autorité nommément mentionnée, *Salâ Allâh 'ala fulân*. C'est ce que l'on appelle la *du'â'*, dans laquelle intervient le pouvoir magique de la parole, la puissance incantatoire du Verbe. b) le second signe est le *sikka* ; mot à mot « coin de la pièce » ; de là, le droit de battre monnaie d'or, qui comme dans les autres empires est un droit régalien. Ce droit consiste à faire figurer le nom du titulaire du pouvoir sur les monnaies et par-là à affirmer publiquement son autorité[1]. Quand un prince ou un souverain voudra manifester son indépendance, il frappera monnaie à son nom et omettra ou remplacera le nom du calife dans le *khutba*.

Les insignes du calife

Les souverains musulmans 'abbâssides, et plus tard des dynastes indépendants, adoptent les insignes en usage dans les monarchies de l'époque et s'entourent d'une pompe pleine de majesté. Sous les 'Abbâssides, le faste est prodigieux et ne le cède en rien au cérémonial byzantin.

1. Voir les travaux de Lavoix, J. Walker, George Miles, Balog, Andrew Ehrenkreutz.

Dans le cérémonial de la cour, dès la période omeyyade, le calife ne paraît plus devant les personnes à qui il accorde audience. De même qu'il est séparé des fidèles à la Grande Mosquée par la grille en bois sculpté de la *maqsura* qui délimite sa place pour la prière, de même au palais il est séparé des visiteurs par une tenture, le *sitr* ou *sitâra*, appelée aussi *hidjâb*. Auprès de cette tenture se tient le *hâdjib*, « celui qui cache », traduit par le terme « chambellan ». Si sous les Omeyyades la *sitâra* ne servait que rarement, dans le cérémonial 'abbâsside le voile cache toujours le calife ; il y a même deux tentures délimitant deux salles, l'une pour les proches et les familiers, l'autre réservée au public. A côté du *hâdjib*, apparaît alors un nouveau fonctionnaire, le *sâhib as-Sitâra*, le préposé au Voile qui est un personnage important et qui peut déléguer sa fonction.

Depuis l'époque omeyyade, il existait quatre insignes, dont le nombre passera à six sous les 'Abbâssides.

Le trône, *'arsh, kursî*, plus couramment *sarir*, dont l'usage fut d'après Ibn Khaldûn adopté dès les Omeyyades par Mu'âwiya.

La couronne, *tâdj*, en or, sertie de pierres précieuses, ceignait le front du souverain ; cet insigne de dignité fut emprunté aux Sassanides. Des couronnes moins riches étaient données par le calife à des personnages qui s'étaient distingués ; ainsi, par exemple, al-Afshîn après sa répression de la révolte de Bâbak en reçut une. Dans le décor en mosaïque de la Qubbat as-Sakhrâ (la Coupole du Rocher) de Jérusalem, nous pouvons voir différents types de couronnes.

Le sceau, *khâtam*, est une bague, dont le chaton porte incisé le nom du calife dont elle est la propriété. D'après une tradition classique, le Prophète avait un sceau que se seraient transmis les deux premiers califes, mais 'Uthmân l'aurait perdu et, dès lors, chaque calife se fit graver le sien avec une formule pieuse jouant le rôle de devise. Le *khâtam* était souvent prêté au haut fonctionnaire chargé du bureau de la signature de la chancellerie *(diwân al-Khâtam)* pour sceller la correspondance officielle. Le sceau sera aussi le symbole du pouvoir d'un prince qui voudra manifester son indépendance. Cette bague à sceau rappelle une autre bague célèbre souvent évoquée dans le *Coran* : le sceau de Salomon, anneau de talisman, qui était gravé au nom de Dieu et dont le vizir de Salomon avait la permission d'user.

Le sceptre, *qadîb*, était le souvenir du bâton du Prophète, sur lequel ce dernier s'appuyait lorsqu'il parlait à sa communauté. Le *qadîb* a pour synonyme le mot « *'asâ* » qui, chez les anciens Arabes, désignait le bâton du gardien de troupeaux de chameaux, tandis que dans le *Coran* il indique la baguette des magiciens égyptiens, la verge magique de Moïse. A la mort du calife, ces deux insignes, sceau de Salomon et verge de Moïse, symboles du pouvoir empruntés à des traditions sémitiques anté-islamiques, sont remis à son successeur. Lorsque celui-ci est loin du lieu où s'est produit le décès et qu'il voit arriver le messager porteur de ces insignes, il peut être assuré de son accession au califat.

Deux autres insignes furent innovés par les 'Abbâssides.

La *burda*, « pièce de laine en usage dès avant l'Islâm et dont on s'enveloppait le jour comme d'un manteau, la nuit comme d'une couverture ». Le Prophète avait coutume de la

porter jetée sur ses épaules. Elle devint le troisième symbole de la souveraineté. Ce vêtement, resté dans le Trésor du calife jusqu'à l'arrivée des Mongols à Baghdâd au XIII[e] siècle, a une histoire pleine de légendes. On dit que l'authentique est conservé de nos jours à Top Kapi à Istanbul.

La deuxième innovation est la courte lance, *harba* ou *'anaza*, qui n'apparaît qu'à partir d'al-Mutawakkil. Cette lance semble faire double emploi avec le *qadîb*. Elle est portée dans les processions solennelles devant le calife par le chef de la *shurta*. Al-Mutawakkil reprenait un élément du rituel musulman. En effet, lorsque Muhammad célébrera le premier *'Id al-Fitr*, Bilâl portait devant lui une lance. Pendant la prière, cette lance, fichée en terre, servait à indiquer la *qibla* ; il en était de même pendant le *'Id al-Adhâ*, la grande fête du Sacrifice.

Il convient de citer un dernier emblème du califat 'abbâsside : la couleur noire. L'emploi de cette couleur remonte au soulèvement anti-omeyyade, au cours duquel les partisans 'abbâssides se distinguèrent par le port de vêtements noirs et par l'usage d'étendards de même couleur. D'après certaines légendes, les Arabes portaient le turban noir lorsqu'ils avaient une vengeance à exercer. C'est en se référant à cette coutume, dit-on, que les 'Abbâssides auraient arboré le noir, couleur de la vengeance. L'explication est peu convaincante, car il y eut d'autres révoltes arabes et celles-ci ne se rangèrent pas derrière des drapeaux noirs. Il est possible que l'origine doive être cherchée dans les coutumes iraniennes, où le signe du deuil est le port de vêtements noirs. Finalement, le noir perdit sa signification de vengeance et de deuil pour devenir l'emblème de la dynastie 'abbâsside.

Les adversaires de celle-ci, 'Alides, Fâtimides ou Qarmates, se rallièrent à la couleur blanche qui, d'après Maqqarî, était le signe de deuil dans l'Occident musulman.

LE VIZIR

Le vizir[1] *(wazir)* est un des rouages les plus caractéristiques du califat 'abbâsside. La fonction de vizir, comme toutes les fonctions, évoluera au cours des siècles ; l'influence du personnage ira croissant et, de secrétaire *(kâtib)*, d'homologue du chambellan *(hâdjib)*, le titulaire arrivera presque au faîte du pouvoir et sera le chef du pouvoir civil, « le second du calife ». Le titre lui-même ne semble pas être d'origine persane, comme on l'a souvent dit ; il peut s'expliquer par une étymologie arabe, qui donne comme sens de ce terme — que l'on trouve d'ailleurs dans le *Coran* (XV, 30) — « celui qui aide à porter un fardeau » *(wizr)*.

L'apparition de la dignité reste obscure. A l'origine, la fonction est, nous l'avons dit, celle d'un scribe, *kâtib*, dont le rôle va prendre de l'importance avec Khâlid b. Barmak, chargé du *dîwân al-djaysh wa'l-djund*, qui jouira de la confiance du calife ; sous le règne d'al-Mahdi, le vizir est le plus proche collaborateur du souverain, mais il n'a pas la haute

1. Le rôle administratif du vizir a été défini au début du XI[e] siècle par al-Mawardi dans ses Ahkâm as-Sultâniyya, statuts gouvernementaux, traduits par FAGNAN (publiés à Alger en 1915, XIII + 584 p., pp. 43-57). Le rôle historique et son évolution jusqu'en 936 ont été magistralement mis en lumière par D. SOURDEL dans sa thèse sur le vizirat 'Abbâsside de 749 à 936 (2 volumes, P.I.F.D., 1960).

main sur tous les services, il n'est que l'agent d'exécution du calife. A partir de Hârûn ar-Rashîd (786-809), la fonction va prendre une réelle importance : le vizir devient l'auxiliaire administratif, il est le fondé de pouvoir, responsable devant le souverain de la bonne marche des principaux services *(dîwân-s)*. L'imâm « peut exiger que soit soumise à son approbation verbale *(iqrâr)* toute décision à prendre », et il peut s'opposer à une décision valable de son vizir dans deux domaines : la conduite de la guerre et la nomination d'un gouverneur de province.

Le vizir devait non seulement avoir un talent politique, mais aussi des qualités intellectuelles, être capable de distraire intelligemment le calife, de partager ses plaisirs diurnes et nocturnes.

Le vizir tout-puissant – il nommait et destituait les fonctionnaires – devait toujours être sur ses gardes, car à la cour du calife les complots se tramaient sans arrêt. Il y avait les intrigues des amis proches et des proches parents du calife, celles des gouverneurs, celles des chefs militaires. La puissance du vizir ne connaissait pas de bornes tant qu'il était dans les bonnes grâces du calife. Mais il arrivait souvent que les biens du vizir qui était tombé en disgrâce ou qui avait été exécuté sur ordre du calife passaient dans la cassette du calife, tout comme les biens du fonctionnaire révoqué passaient au compte du vizir.

Sous les premiers califes et pendant près d'un demi siècle, le poste de vizir fut détenu par les descendants de Khâlid b. Barmak, les Barmakides. Après la chute de ceux-ci en 806, la fonction de vizir fut tenue le plus souvent par des Iraniens ; toutefois aucune famille de vizirs ne parvint à conserver le pouvoir aussi longtemps que les Barmakides. Quand le vizir devenait trop envahissant, l'imâm révoquait la délégation *(tafwîd)* de pouvoir qu'il lui avait confiée et, plus d'une fois, la tête du vizir fut tranchée au pied du trône de l'Émir des Croyants.

Plus tard, lorsque l'autorité personnelle du calife aura diminué, le vizir deviendra le chef du gouvernement ; il détiendra l'essentiel de l'autorité temporelle, tandis que le calife ne sera plus que l'imâm, un imâm captif ayant pratiquement délégué tous ses pouvoirs et ne gardant que le pouvoir religieux et une souveraineté nominale qui se manifestait lors de la prière ou des investitures.

La formation du vizir

Le vizir était recruté dans le personnel de l'administration centrale ; il devait avant tout être un secrétaire, de compétence reconnue, avoir des capacités d'administrateur, un talent de financier et savoir conduire les affaires. Il devait aussi avoir une bonne connaissance de la langue arabe et savoir bien rédiger : une belle calligraphie était appréciée.

L'apprentissage était long : le vizir était souvent passé dans les cinq grands services de l'État : la Chancellerie *(d. ar-Rasâ'il)*, le Foncier *(d. al-Kharâdj)*, l'Armée *(d. al-Djund)*, la Police *(d. ash-Shurta)*, la Justice *(d. al-'Adliya)* ; il avait ainsi pu acquérir certaines compétences en des matières diverses, Droit, Finances, Religion.

La plupart des vizirs provenaient de familles de *mawâlî*-s, donc de non-Arabes ; cela ne les empêchait pas de s'exprimer en une langue arabe fort pure et élégante et de connaître en

plus, soit le persan, soit le turc, ce qui était utile pour les relations avec les administrés des pays conquis.

Les fonctions administratives du vizir

Le vizir dirige les multiples services administratifs et supervise l'ensemble des bureaux. La Chancellerie fonctionne sous sa responsabilité et les lettres sont toutes revues par lui ; il dispose pratiquement de tous les moyens d'information. Sur le plan gouvernemental, il a une triple fonction : appliquer les prescriptions de la Loi en matière financière, résoudre les problèmes techniques qui échappent au Droit, exécuter les volontés du calife en se référant à la Loi.

En matière financière, il contrôle le calcul de l'assiette de l'impôt, assure la répartition des dépenses, veille à l'équilibre du budget. Ayant l'entière responsabilité des finances de l'État, il peut augmenter ou diminuer les soldes et les pensions, attribuer ou supprimer des traitements, compléter enfin sa propre cassette.

Le vizir reçut par étapes délégation pour les divers pouvoirs, avant de participer activement au gouvernement de l'État.

Durant le second quart du X[e] siècle, à partir du califat d'ar-Râdi, commence la décadence du califat. Alors s'affirme la force d'une nouvelle institution, l'*amârat al umarâ'*, qui va accaparer toute l'autorité. A l'origine, l'*amîr al-umarâ'* était le commandant en chef des armées.

Vers 934-935, le calife ar-Râdi, voyant son empire voler littéralement en éclats et ne contrôlant plus que Baghdâd et ses environs, va chercher l'appui du détenteur des provinces limitrophes de Wâsit et Basra. En 324/936, il le nomme *amîr al-umarâ'* et lui délègue officiellement la direction des affaires de l'État. Il lui reconnaît la prérogative de proclamer son nom après le sien dans la *khutba*. Désormais, il existe une lieutenance générale du califat consacrée juridiquement. C'est sur la base de cette formule que se développera dorénavant l'autorité publique en Islâm.

Le commandement de l'armée restera attaché à cette fonction, mais l'essentiel sera désormais la direction générale du gouvernement. Finalement, le chef de l'armée changera d'appellation, il deviendra le *sâhib al-djaysh*. Tout relève de l'*amîr al-umarâ'*, territoires, impôts, tributs, nominations, mais toutes les décisions sont prises sous le sceau du calife. Le vizir perd de son importance, cependant l'*amîr al-umarâ'* ne le remplace pas : il se substitue en fait au calife par délégation du pouvoir. En droit, il est l'agent d'exécution de la volonté du calife. L'autorité de ce dernier se trouve pratiquement réduite à une fiction. Petit à petit, l'*amârat al-umarâ'* se transformera en sultanat.

L'ADMINISTRATION

Les services centraux

A partir d'al-Mansûr (m. en 158/775), il y a un début d'organisation de pouvoir centralisé. L'administration prendra vite une importance considérable. Elle aura besoin d'un

personnel nombreux et cultivé. Les cadres administratifs et les services publics empruntés à l'ancien régime perse des Sassanides fournissent au départ une base solide pour l'organisation de l'État. Puis on recrutera parmi les *mawâli*-s, donc des non Arabes, qui au fur et à mesure s'assimileront à la société musulmane, mais resteront le plus souvent fidèles à leur culture d'origine, et c'est ainsi que la civilisation arabo-islamique, dont ils seront les représentants, subira des influences d'une part iraniennes et d'autre part hellénistiques par l'intermédiaire des nestoriens.

L'administration 'abbâsside eut un caractère éminemment bureaucratique, où l'on sut maintenir des « traditions ». L'administration, toujours prudente, n'aime guère innover. On enregistrait beaucoup, on écrivait aussi abondamment. La fabrication du papier, empruntée aux Chinois, prenait un essor rapide à la fin du VIII[e] siècle. On écrivait sur des feuilles de formats différents, le quart, le tiers, la demi-feuille et la feuille, adaptées à l'importance du message ou du destinataire.

L'administration était constituée d'un certain nombre de *dîwân*-s, qui comportaient de multiples bureaux ou *madjâlis* (sing. *madjlis*). Le système de la régionalisation était appliqué dans l'empire 'abbâsside. Chaque province avait à Baghdâd son *dîwân* particulier, qui se composait de deux sections : le *asl* (racine) ou section générale d'administration, et l'autre, le *zimâm*, groupant les services de comptabilité et les bureaux financiers. On y tenait le compte des dépenses et recettes de la province.

Les réformes administratives furent certes nombreuses et des *dîwân*-s changèrent d'attribution, mais il subsista malgré tout un ensemble d'organismes permanents sur le fonctionnement desquels nous n'avons jusqu'à présent que peu de précisions.

Le *dîwân al-Djund* a été le premier diwân créé lors de la conquête, ce *dîwân* effectuait les recensements, tenait les registres comptables et les rôles de l'armée ; il deviendra le *dîwân al-djaysh*.

Le *dîwân al-Kharâdj*, le Bureau du Foncier, qui s'occupait d'asseoir et de percevoir l'impôt sur les terres, avait des services annexes dans chaque région. Ce service avait été créé à Damas par les Omeyyades.

Le *dîwân ad-Diyâ'*, Bureau des Domaines, où l'on traitait des propriétés de l'État, ainsi que des terres confisquées ; on y centralisait les sommes provenant de la dîme. L'origine de ce service remonterait à l'époque d'as-Saffâh dans les premières années de la dynastie 'abbâsside.

Le *bayt al-Mâl*, ou Trésorerie d'État, était en liaison avec le *dîwân an-Nafaqât*, Bureau des Dépenses. Ce service était chargé de verser leurs traitements aux fonctionnaires et au petit personnel de la cour. Il distribuait aussi les pensions et s'occupait de l'entretien des bâtiments gouvernementaux.

Il existait d'autres services à caractère plus administratif, le *dîwân ar-Rasâ'il* ou *dîwân al-Inshâ'*, dont l'origine remonte à Mu 'âwiya, représentait la chancellerie. C'était un organe d'exécution, chargé de l'établissement et de l'enregistrement des décisions officielles ; on y rédigeait les lettres, les circulaires et les diplômes officiels. Le personnel était particulièrement lettré et habile en matière de calligraphie.

A ce grand service étaient rattachés ce qui correspondait à nos bureaux d'ordre de ministères, le *dîwân al-Fadd*, chargé de l'ouverture des lettres, qui était le service du bris du sceau, et le *dîwân al-Khâtam*, chargé de l'expédition et de l'opposition du sceau au départ. Ces deux *dîwân*-s furent d'abord des services califiens, avant que le vizir ne s'en empare. Il faut ajouter le *dîwân at-Tawqî'*, ou Bureau de l'Apostille, chargé des ordonnancements et des notes brèves. Il contrôlait les comptes des gouverneurs et la distribution du courrier dans les bureaux de l'Administration.

Les 'Abbâssides créèrent d'autres services, dont le service de la police, *Shurta*. Il était chargé non seulement de la surveillance des habitants et du maintien de l'ordre, mais aussi de la sécurité du calife partout où celui-ci se rendait. Son chef, le *sâhib ash-Shurta*, avait à instruire les flagrants délits et à punir les coupables. A certaines époques, ce personnage sera traité dans le protocole sur le pied d'égalité avec le vizir.

En ville, l'auxiliaire de la police était le *muhtasib*, qui surveillait l'ordre des marchés et les bonnes mœurs, contrôlait les poids et mesures, veillait à l'application des prescriptions religieuses et à ce que l'on ne procède pas à la vente publique de produits interdits, comme le vin, ou que l'on ne joue pas à un jeu de hasard.

L'administration provinciale

Le pouvoir en province, aussi bien sous les Omeyyades que sous les 'Abbâssides, appartenait aux gouverneurs nommés par le calife. La division de l'empire en provinces, héritée par les Omeyyades des Byzantins et de l'Iran sassanide, fut conservée en gros par les 'Abbâssides. Les provinces les plus importantes étaient l'Afrique occidentale (Maghrib), l'Ifrîqiya, l'Égypte (Misr), la Syrie (Shâm), la Palestine (Urduun), le Hidjâz, le Yamâma, le Yémen, le Bahrayn et le 'Uman, l'Iraq, l'Adharbaydjân, le Khûzistân, le Fars, le Kirmân, le Makran, l'Arménie, le Tabaristân, le Khurâsân, le Khwarizm, le Sughd et le Farghâna. Il n'y avait pas de règle fixe de géographie administrative. Chaque province avait son *dîwân* particulier à Baghdâd où tout était centralisé.

Sur place, dans chaque chef-lieu de province, les services, organisés à l'image de ceux de la capitale, étaient répartis entre six personnages. Les plus importants étaient le juge ou *qâdî*, qui était dédoublé dans les grandes villes où il y en avait un pour chacun des rites *(madhhab)*, et le percepteur ou collecteur d'impôts *('âmil)*. Celui-ci était le directeur des finances de la province, nommé par Baghdâd. Son rôle, qui évolua, était non seulement d'assurer la perception du *kharâdj*, de la *djizya* et des autres revenus, mais aussi d'assumer les dépenses de l'administration et pourvoir à la solde de l'armée. Ainsi le mouvement des fonds publics n'était en principe que centrifuge vers Baghdâd : on envoyait dans la capitale le reliquat, après avoir réglé les dépenses, et souvent on y ajoutait le fruit des exactions ou des pots-de-vin, après avoir effectué les prélèvements locaux.

Les quatre autres fonctionnaires de marque étaient le commandant d'armée, l'*amîr*, le maître des postes, le *sâhib al-Barîd*, sur lequel nous reviendrons plus loin, le lieutenant de la *Shurta*, chargé du maintien de l'ordre, et l'intendant des domaines publics, ou *diyâ'*. Tout ce personnel se trouvait placé sous les ordres du gouverneur, qui administrait sous le

couvert de l'autorité de l'Émir des Croyants. Il avait d'ailleurs reçu délégation du calife pour diriger la prière, ce qui soulignait son caractère de chef de la communauté musulmane de sa circonscription. Le gouverneur n'était pas toujours maître absolu de tous les services. Tantôt, le gouverneur était investi de tous les pouvoirs civils, religieux et militaires de la province : il était alors le chef des forces armées de la province, le responsable du recouvrement des impôts et veillait à l'application de la justice. Tantôt, il n'était que l'*imâm*, c'est-à-dire que son rôle se limitait à diriger la prière ; tantôt enfin, il était uniquement chargé des finances. Le pouvoir était alors aux mains du commandant d'armes. Au fond, cette administration, peut-être bien conçue en théorie, avait dans la pratique un caractère souvent flottant.

Le gouverneur est d'ordinaire un personnage issu d'une grande famille ; le plus souvent, c'est un émir de haut rang que des intrigues ont permis de nommer là. Il sait que le poste n'est que temporaire : placé par une coterie, des influences contraires peuvent le faire révoquer ; la charge est éminemment instable. C'est alors que deux solutions interviennent, deux tendances : les plus entreprenants consolident leur position en se constituant une camarilla, ou bien se rendent indépendants, solution qui présente des risques ; les autres, les timorés, se contentent de s'enrichir le plus vite possible. Il y eut des cas où la charge fut transmise de père en fils par voie héréditaire. Le pouvoir central ne se mêlait pas de l'administration provinciale, à moins que le gouverneur ne suscite de trop nombreuses plaintes, ou encore que la situation de la province ne nécessite son intervention lors de révoltes populaires.

Dans la première moitié du IX^e^ siècle, le califat 'abbâsside conserva un semblant d'unité. Les émirs *(umarâ')* de province, bien que transmettant leur pouvoir par la voie héréditaire, étaient encore considérés comme les représentants de l'*amîr al-mu'minîn ;* ils faisaient dire la *khutba* au nom du seul calife et la frappe de la monnaie *(sikka)* à Merw et à Samarqand, villes éloignées de Baghdâd, se faisait sans mentionner le nom du prince local qui lui ne figurait que sur les pièces de cuivre *(fulûs).* Au milieu du IX^e^ siècle, les émirs montrèrent plus d'indépendance : ils firent mentionner leur nom après celui du calife dans la *khutba* et sur les monnaies. Ainsi agirent les Tûlûnides en Égypte et en Syrie, et les Saffârides en Iran oriental après 272/885. Les émirs des grandes provinces ne seront plus des gouverneurs, mais de véritables souverains reconnaissant la suzeraineté du calife, dont ils chercheront toujours l'investiture.

Le Barîd

Avec celui des finances, le service le plus important de l'administration provinciale était le *dîwân al-Barîd*, le service de la Poste.

« Une des règles de conduite du bon roi, dit Djâhiz, est de chercher à connaître les pensées secrètes de son entourage et de sa famille et d'entretenir des espions auprès d'eux et auprès du peuple. » Il fallait être au courant de ce qui se passait ; aussi le calife adjoignait-il à chaque général et à chaque gouverneur un agent de renseignements. La situation générale de l'empire 'abbâsside contraignait le pouvoir à distinguer l'ami de l'ennemi, le partisan de l'hypocrite. Pour scruter l'opinion publique, les califes eurent recours au service du

responsable de la poste, le *sâhib al-barîd*. Ce service qui avait fonctionné dans l'empire sassanide, qui existait encore dans l'empire byzantin, tire, semble-t-il, son nom du latin *veredus* par le grec *beredos*, « cheval de poste ». Il avait déjà été utilisé par les Omeyyades, mais il fut transformé et développé par les 'Abbâssides. Nous connaissons l'organisation des routes postales les plus importantes au IX^e^ siècle, grâce à Ibn Khurdâdhbih, qui fut maître de poste. L'une allait de Baghdâd au Khurâsân par Hamadhân, Rayy, Nîshâpûr, Merw, Bukhârâ, Samarqand et menait vers la Chine. Il y avait celle qui, de Baghdâd par le Tigre, menait à Basra et, de là, au Khûzistân et au Fars, une route menait vers La Mekke par Kûfa et Basra.

Les ambassadeurs, les messagers et les courriers officiels utilisaient le service de la poste, qui assurait la sécurité des routes jalonnées de centres de remonte et de postes de ravitaillement. Le long de ces routes se déplaçaient aussi des pèlerins, des formations militaires, des caravanes, auxquelles se mêlaient des agents du service d'espionnage qui, à partir d'al-Mansûr, furent souvent recrutés parmi les marchands et les voyageurs.

Seule la correspondance officielle bénéficiait du *barîd ;* lorsque des particuliers, notamment des commerçants, avaient à échanger des informations ou à donner des nouvelles, ils devaient confier leurs messages à un ami se rendant dans la ville où se trouvait leur correspondant.

Le chef du service postal en province, le *sâhib al-barîd*, était un des fonctionnaires les plus importants et des plus redoutés ; il jouait un rôle politique de premier plan et, dépendant directement du pouvoir central, il n'avait de compte à rendre qu'à Baghdâd. Agent de liaison entre le pouvoir central et la province, le maître de poste devait donner des informations sur les fonctionnaires, surtout sur les fonctionnaires de recrutement local, faire des rapports sur les commerçants, sur les voyageurs et les étrangers de passage, satisfaire toutes les curiosités du calife, tant politiques qu'économiques. Il dirigeait, en somme, le service des renseignements généraux et de surveillance du territoire.

Sous Hârûn ar-Rashîd et al-Ma'mûn, le service connut une activité très grande. Nous retrouverons tout au long de l'histoire ce personnage considérable et redoutable.

Si nous connaissons l'essentiel de la nomenclature administrative, nous ne possédons malheureusement que peu de détails sur le mécanisme des institutions, faute de documents. Nous voyons simplement que dans les services de l'État, les fonctions financières et militaires occupaient une place importante.

LES FINANCES

Au début du règne des Omeyyades, le Trésor était encore alimenté par le butin : *ghanîma, fay'*, et la *sadaqa*. La *ghanîma* est le bien enlevé aux Infidèles de vive force ; elle est partagée en cinq parts : quatre vont aux combattants et la cinquième est la part de Dieu, utilisée pour les dépenses d'ordre général. Le *fay'* représente tous les biens enlevés aux Infidèles sans combat, ainsi que les biens sans propriétaire désigné, les biens en déshérence.

La *sadaqa*, aumône volontaire laissée à l'appréciation du donateur, est souvent considérée comme synonyme de *zakât*, l'aumône légale, qui est une sorte d'impôt de solidarité dont le taux est fixé par la loi *(shari'a)*.

Puis, lorsque l'annexion des territoires fut stoppée, le butin ne put suffire ; les gains de guerre diminuant, il fallut trouver d'autres ressources. On reprit alors l'organisation financière en vigueur dans le pays. On continua à appliquer le régime antérieur à la Conquête. Ce fut le cas pour l'impôt de capitation, la *djizya*, dont nous reparlerons. En effet, dans l'empire byzantin les non-chrétiens payaient une taxe de capitation *l'epikephâlion*. Aussi il n'y a rien d'étonnant à ce que dans les territoires conquis par eux les musulmans, en réplique, aient fait passer sur la tête des chrétiens l'impôt qu'ils payaient auparavant eux-mêmes.

Pour le calcul des impôts, la transmission des ordres, la collecte et le contrôle des agents, il y avait à l'époque 'abbâsside une infrastructure administrative très complexe.

Il existe en pays d'Islâm deux catégories de contribuables : les musulmans astreints à la *zakât* et à la dîme *('ushr)* et plus tard même au *kharâdj*, et les non-musulmans payant la taxe de capitation *(djizya)* et l'impôt foncier sur leurs terres, le *kharâdj*.

Les revenus

L'économie de l'empire 'abbâsside reposait principalement sur l'agriculture, et l'essentiel des revenus était représenté par les impôts prélevés sur les terres et leur production ; d'où l'importance du statut des biens fonciers, qui d'ailleurs, au cours du temps, subit toute une série d'ajustements successifs.

Deux services en rapport avec les bureaux des finances et l'agriculture jouent un rôle important. C'est le cadastre *(taqwîm)*, qui doit se livrer à des opérations précises de relevé pour établir les prévisions fiscales, ainsi que le *diwân al-Mâ'*, le service des Eaux. Comme il fallait aider les agriculteurs, et ceci pour ne pas tarir une source importante de revenus, le *diwân al-Mâ'* veillait aux irrigations, à l'entretien des digues et des canaux, contrôlait la répartition aux bénéficiaires.

« La terre appartient à Dieu », dit le *Coran* (VII, 125). Cela ne l'empêche pas d'être répartie en deux grandes catégories, les terres à dîme *('ushr)* et les terres de *kharâdj*. Les terres à dîme comprenaient à côté des districts d'Arabie, possédés par les musulmans, les domaines hérités des empires byzantin et sassanide, ainsi que les terres abandonnées par leurs propriétaires et redistribuées à des musulmans.

Originellement, le *'ushr* correspond à l'assyrien *ish-ru-u*, qui désigne un tribut payé en nature ou en or. Dans le cas des terres à dîme, la nature du sol et du produit importent peu, car on paye le *'ushr* sur tout ce que la terre rapporte. Le versement de la dîme correspondait à l'aumône *(zakât)*, que tout Croyant doit sur ses biens. Cette *zakât* des produits agricoles devint un véritable impôt temporel prélevé au profit des besoins publics.

Les terres de *kharâdj* étaient constituées par les terres des pays conquis de vive force, dont les possesseurs n'avaient pas fui et qui avaient continué à travailler sur place. Les terres de

kharâdj étaient théoriquement des propriétés de la communauté musulmane, mais laissées à la disposition de leurs occupants non-musulmans contre le payement du *kharâdj*, sorte de loyer fictif, impôt foncier dont le montant s'élevait à cinq fois la dîme, soit la moitié du revenu. Lorsque les conversions se multiplièrent, le revenu de la *djizya* diminua considérablement, mais on décida de maintenir le *kharâdj* sur les terres conquises quelle que soit la confession du propriétaire. Une terre de *kharâdj* continua donc toujours à payer cet impôt.

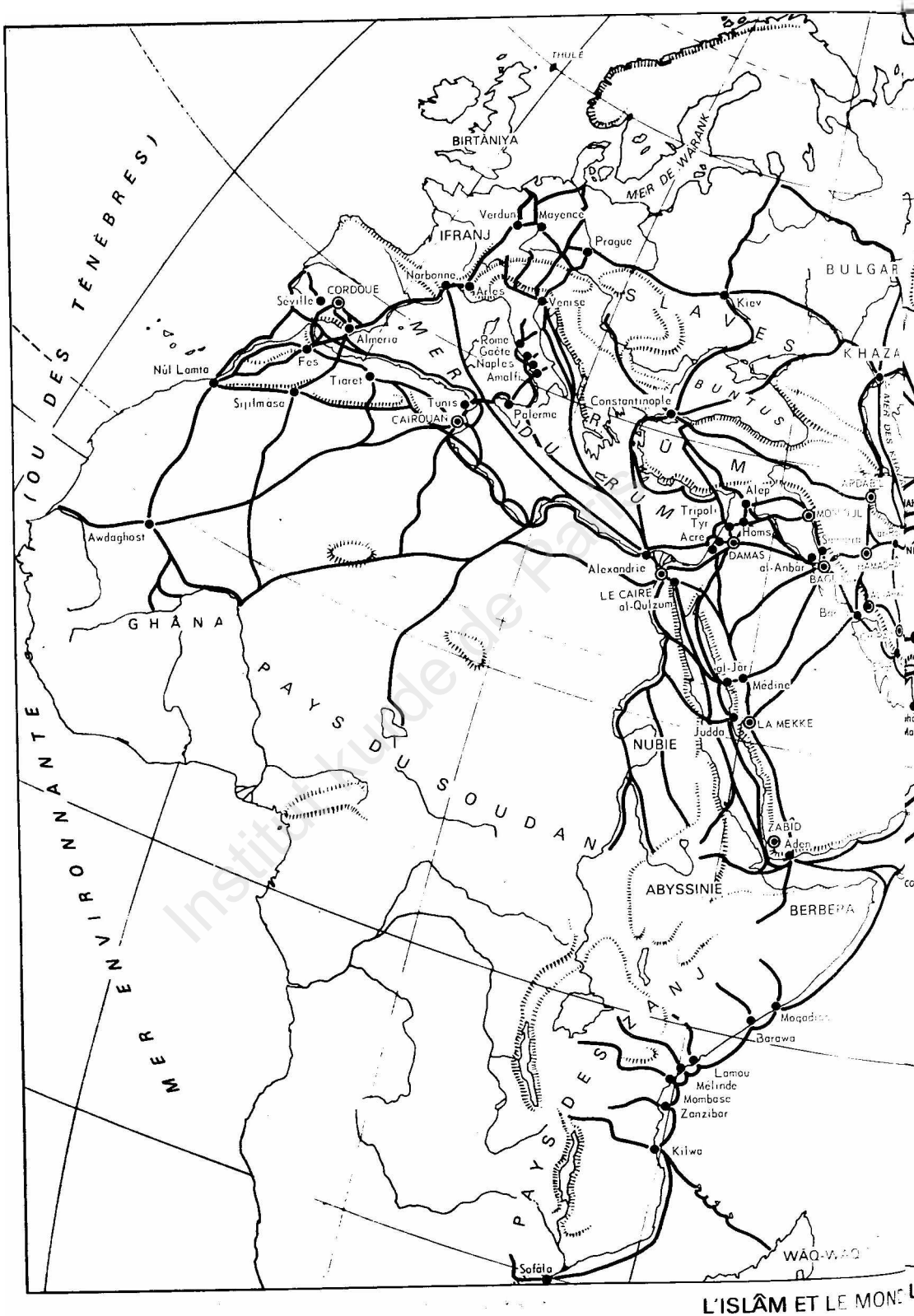
L'impôt prélevé sur les terres de *kharâdj* était calculé selon les régions et les époques. Ou bien l'impôt était fixé d'après la surface totale de la propriété et perçu à la fin de chaque année lunaire, soit en numéraire, soit en nature à contre-valeur de la somme imposée. Ou bien on tenait compte de la surface réelle cultivée, de la qualité de la terre, de la nature des récoltes, du mode d'irrigation. La terre irriguée artificiellement payait la moitié de ce que payait une terre irriguée naturellement par eaux courantes, soit la demi-dîme, et ce depuis Muhammad. On calculait le taux à payer ; dans ce cas les versements suivaient le cycle de l'année solaire et s'effectuaient en nature. Cette méthode suscita de nombreux mécontentements chez les cultivateurs, car le prix des produits de la terre restait flottant.

A la fin du califat d'al-Mansûr, dès le califat d'al-Mahdî, on appliqua le système de la *muqâsama*, système emprunté aux Persans, qui imposait un paiement en nature proportionnel à la récolte réelle : ce pourcentage variait de 25 à 50 %. L'impôt pouvait être proportionnel à une surface fixe et était payé en numéraire ; c'était la *misâha* (m. à m., arpentage) dont le mode de calcul était conçu de deux façons : ou bien on partait d'une unité de surface brute qui pouvait varier selon la nature des sols, ou bien on ajustait suivant les procédés d'exploitation et la nature des espèces cultivées. On préférait le premier système de la *muqâsama ;* car pour le second il fallait vendre les récoltes à la hâte pour obtenir l'argent, d'où des variations de prix dues à la spéculation.

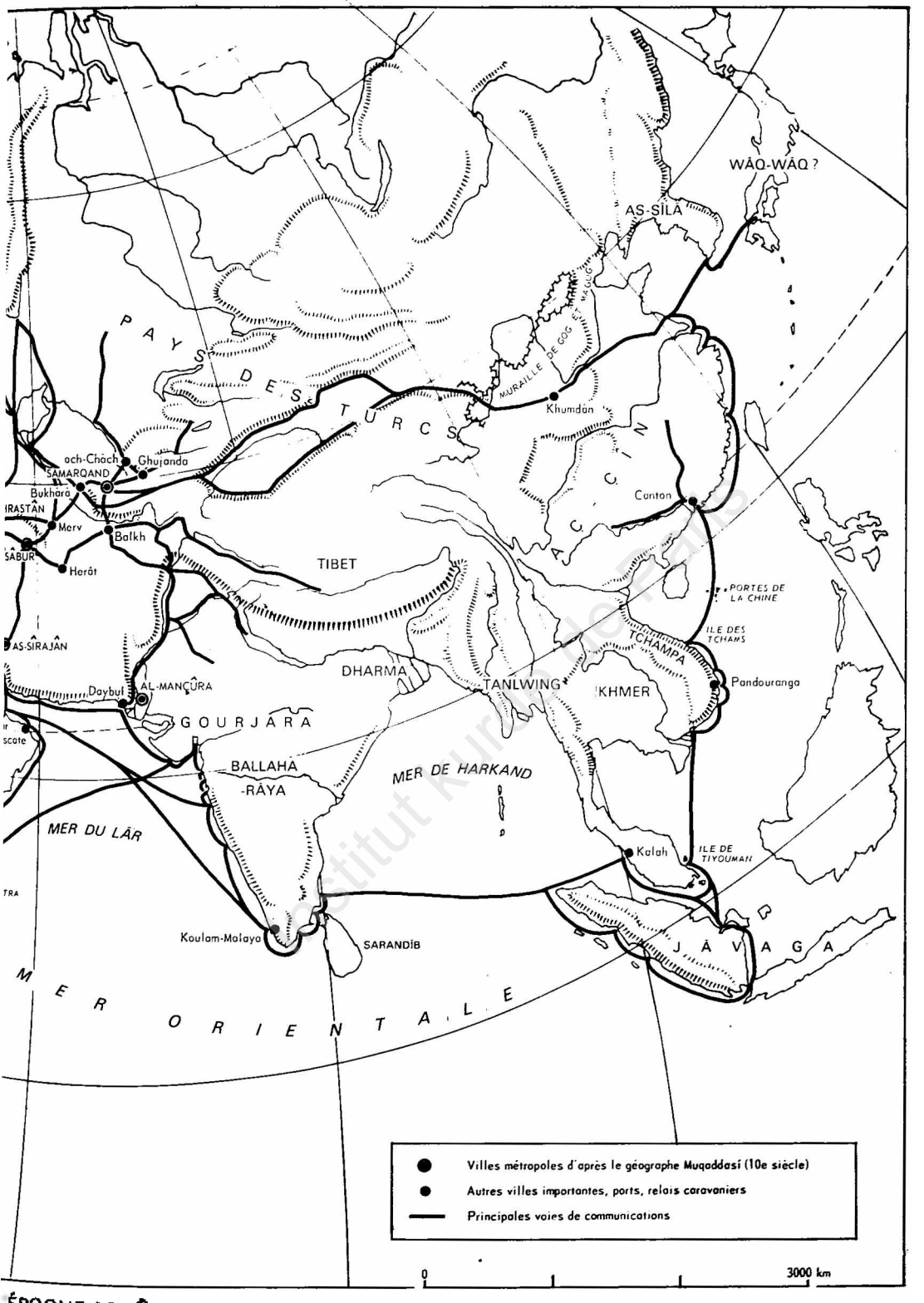
Si le calcul du *kharâdj* était délicat, sa perception ne l'était pas moins. La levée de l'impôt incombait aux agents du fisc local. Les rentrées étaient collectées par le *'âmil*, un auxiliaire du gouvernement. Parfois, dans les périodes de difficultés pour le Trésor, on s'adressait à un « fermier », le *dâmin*, qui s'engageait à payer au *dîwân*, au début de l'exercice, une somme déterminée. Cet homme riche avançait la somme convenue, légèrement inférieure à l'impôt qu'il devait lever, avec bénéfice, pour se rembourser. Le fermier avait toujours tendance à opprimer les habitants pour obtenir un bénéfice plus grand, ce qui finalement ruinait le pays.

Il est à noter que le fisc se heurtait à une sérieuse difficulté : la non-concordance du calendrier musulman lunaire avec le calendrier solaire, seul valable pour l'agriculture. On continua à prélever la capitation *(djizya)* suivant le calendrier lunaire, tandis que tout ce qui était lié à la terre était perçu par année solaire, année qui suivait le calendrier persan, qui d'ailleurs était aussi décalé. C'est pourquoi finalement le calife décida, en 281/894, de fixer le début de l'année fiscale au commencement de la récolte d'été, soit en juillet.

En cas de paiement en nature, les percepteurs devaient trier, transporter et vendre les récoltes prélevées. Dans le cas de versement en espèces, le *'âmil* s'adressait à un autre



Institut kurde de Paris



ÉPOQUE ABBÂSSIDE

JEL *op. cit.*

agent du gouvernement, le *djahbâdh*, qui était un changeur officiel, receveur du Trésor.

Dans un empire où se pratiquait le bimétallisme, plusieurs problèmes se posaient, car les impôts étaient calculés à Baghdâd en dinâr, donc sur la base or, mais ils étaient versés dans l'ancien empire sassanide en dirhâms, soit sur la base argent-métal. Le change était variable : pour un dinâr, on payait de 10 à 12 dirhams. De plus il fallait peser les pièces, en déterminer le taux, la teneur, le titre. Ces opérations entraînaient l'obligation de recourir au *djahbâdh*. Cet agent était parfois le responsable provincial du Trésor *(bayt al-Mâl)* ; il devait assumer tous les frais de transport et de comptabilité, car il tenait des registres et avait des listes (les *djarâ'id* sing. *djarîd*) des contribuables qui avaient à charge tous les frais. Au IV^{e}/X^{e} siècle, cet expert en questions monétaires fut aussi le banquier de la cour.

Le *kharâdj* laissait de côté une importante source de revenus, le bétail, surtout celui des nomades. Ceux-ci lorsqu'ils étaient musulmans se voyaient appliquer à leurs troupeaux la *zakât*, l'impôt-aumône que tout Croyant doit payer sur ses biens meubles. En théorie, on devait remettre des animaux ; en pratique, on calculait le prix équivalent et l'on percevait en numéraire ce qui rendait l'application de cet impôt assez complexe.

L'iqtâ' 'abbâsside

L'un des problèmes les plus importants de la structure économique de l'Islâm, problème qui remonte au jour où le Prophète gratifia Bilâl d'un domaine sans autre obligation que de payer la dîme, est celui de l'*iqtâ'* : concession à terme d'une terre prise sur le domaine public et dont les revenus étaient soumis à la dîme. Le propriétaire, généralement un des grands de l'État, résidait à la ville, mais comme la concession crée l'obligation de cultiver la terre pour en augmenter la production et par là même les recettes de l'État, le bénéficiaire confiait l'exploitation du domaine à un métayer qui surveillait une main-d'œuvre souvent servile.

L'institution de l'*iqtâ'*, ou allocation d'une *qati'a*, évolua beaucoup ; cette évolution est l'objet de plusieurs articles de Claude Cahen, qui a démontré que la traduction du terme *iqtâ'* ou *qati'a* par fief est erronée, que l'institution n'a rien de féodal et qu'elle se rapprocherait plutôt selon lui de l'emphythéose antique. Cependant les concessions, dont certaines furent données à titre héréditaire, restaient passibles de confiscation par le calife, qui en période de difficultés usa de son droit.

En plus des impôts dont nous venons de parler, le Trésor bénéficiait de revenus divers, dont les droits de douane *(mukûs)* que les juristes placent sous la rubrique *zakât*. Ces droits s'élevaient à dix pour cent *ad valorem* des marchandises. Il existait également le *'ushr* (dîme), exigé comme patente des marchands qui vendaient en pays musulman. Il y avait aussi le quint *(khums)*, la double-dîme, sur les produits miniers et sur les épaves et trésors, les péages aux ponts. Les confiscations enfin n'étaient pas une source négligeable : de plus, les biens tombés en déshérence revenaient à l'État.

Il est impossible d'énumérer toutes les taxes extra-canoniques et les impôts de circonstance. Cette diversité de revenus impliquait des services fort complexes et un personnel

nombreux d'experts, de comptables et de scribes groupés tant au *dîwân al-kharâdj* qu'au *dîwân an-Nafaqât*.

Les dépenses

Les sommes perçues ne parvenaient pas intégralement aux bureaux du gouvernement central. Les provinces prélevaient les sommes nécessaires aux dépenses de l'administration et à l'entretien des troupes, à l'entretien des canaux et digues des terres domaniales et des installations portuaires ; le solde était envoyé à Baghdâd. Ce revenu net était réservé aux besoins de la capitale et de l'Iraq : les prévisions budgétaires tenaient compte des besoins de la cour, des fonctionnaires iraqiens et de l'armée d'Iraq.

A la cour, l'essentiel des dépenses était consacré aux membres de la famille califienne, aux courtisans, aux commensaux, poètes et lettrés, musiciens et bouffons, et à tous ceux qui percevaient des traitements, depuis les cuisiniers jusqu'au chambellan en passant par les intendants, les pages, les dignitaires et les fournisseurs attitrés. A cela s'ajoutaient les frais occasionnés par les cadeaux et le luxe ostentatoire du calife.

Les fonctionnaires comprenaient le personnel de l'administration proprement dite, du vizir au simple secrétaire, celui de la Justice, le grand-cadi, les cadis et les juristes officiels, enfin les cadres et les multiples agents de la Police. L'armée constituait un chapitre fort lourd du budget, car elle ne comprenait guère, nous l'avons vu, que des esclaves achetés par l'État et des mercenaires payés par le gouvernement central. Les soldes étaient souvent versées avec des retards plus ou moins longs, ce qui ne manquait pas de provoquer des mouvements de révolte dans les troupes.

La monnaie et le crédit

Le système monétaire était fondé sur le bimétallisme. Dans l'ancien domaine sassanide tout reposait sur l'argent métal, tandis que dans les territoires pris aux Byzantins l'or servait d'étalon.

Dans l'empire 'abbâsside, l'inégalité de rapport des deux métaux ne manque pas de provoquer des difficultés. A poids égal l'or valait dix fois l'argent. Aussi, petit à petit, l'or devint la base sur laquelle on établit les impôts.

Il y avait dans la capitale et les grandes villes de province des ateliers de frappe, *dâr ad-Darb*, qui avaient pour fonction de fournir des espèces monnayées pour les besoins de l'État et du public.

Lorsqu'il y avait une réforme monétaire, c'est à l'Hôtel de la Monnaie que les pièces périmées étaient échangées.

Sous Hârûn ar-Rashîd, fut créée la charge de *nâzir as-Sikka* (inspecteur de la Monnaie). La création de cette fonction marquait en somme l'abandon de l'autorité directe du calife sur les ateliers ; il y avait au début un système de frappe centralisé dans la capitale, puis les ateliers se multiplièrent par suite de l'expansion des activités commerciales et du besoin

croissant de numéraire. Dans chaque atelier travaillaient les fondeurs *(sabbâkûn)* et des frappeurs *(darrabûn)*, il y avait aussi un graveur de matrice, un *naqqâsh*, chargé notamment de la gravure du nom du calife et de la mention du lieu de frappe. Les étalons des pièces étaient en verre sur le modèle de l'*exagium* byzantin.

Le monnayage de l'or et de l'argent se faisait à partir de lingots de poids et d'alliage garantis, on martelait le coin à chaud pour laisser l'empreinte sur le flanc. Pour le cuivre, on coulait dans des bassines d'eau des pastilles d'alliage que l'on frappait ensuite à froid. Les pièces émises par les ateliers étaient de trois catégories, or, argent et cuivre.

La pièce d'or, le dinâr, dont le nom dérive du *dinarion* byzantin, l'homologue du *solidus* d'or romain, était l'unité monétaire de l'Islam médiéval, celle que Robert Lopez appelle « le dollar du Moyen Age ». Cette pièce servait au paiement des sommes importantes comme le tribut ou la contribution fiscale des provinces, elle permettait aussi la thésaurisation sous un volume réduit. Il n'y eut pas de dinâr-type, car la frappe se faisait en divers endroits et que le titre variait de 95 à 98 pour cent d'or. La pièce varia tout au long des siècles, pour un diamètre de 25 à 30 mm elle pesait à l'origine 4,55 g ; au moment de la réforme monétaire de 'Abd al-Malik (77/698), la pièce passa à 4,25 g, ce qui au taux de 24 F le gramme d'or porterait son prix à 102 F en avril 1977. Le poids n'est pas toujours resté le même partout ; ainsi, à l'époque des Croisades au XII[e] siècle, il fut dévalué en Syrie à moins de trois grammes. En fait, le cours correspondait au poids du dinâr plutôt qu'à sa valeur nominale ; d'où le rôle important dans l'économie des changeurs-peseurs, des *sarrâfûn*.

Leur travail se trouvait compliqué par l'existence de pièces divisionnaires : le demi-dinâr, *nisf*, le tiers, *thulth*, et le quart, *rub'*.

La pièce d'argent, le dirham, était utilisée pour les échanges commerciaux et le paiement des fonctionnaires civils et militaires. Son poids fut à l'origine de 4,11 g, puis il devait se stabiliser à 2.97 g représentant 7/10 du poids du dinâr. Sa parité légale primitive de 1 pour 10 varia beaucoup ; en principe, on avait 13 dirham 1/3 d'argent pur pour un dinâr, mais les cours pratiqués se situaient entre 1 pour 14 et 1 pour 20.

Enfin, la pièce de cuivre, le *fals* (au pluriel *fulûs*), qui tire son nom du *phollis* byzantin, était la monnaie d'appoint courante servant aux transactions commerciales de la vie quotidienne. Son émission étant laissée à la discrétion des gouverneurs, le *fals* variait de poids et de volume et sa circulation était limitée aux environs des lieux d'émission. A partir du III[e]/IX[e] siècle, les *fulûs* devinrent rares durant plusieurs siècles, ce qui pourrait s'expliquer par une tendance inflationniste.

Les dépôts d'argent développèrent la création des banques. La concentration de capitaux dans la caste des banquiers arbitragistes opérant à Baghdâd comme centre avec des succursales au loin ravitaillait l'État en métal monnayé.

Ces banquiers assuraient le fonctionnement permanent des ateliers dans les villes et accordaient des crédits pour l'agriculture. Ils se tenaient au *sûq as-Sâgha*, marché des bijoutiers, et dans les *qaysâriya*, halles aux étoffes précieuses et bijoux.

Il y avait des groupes de bailleurs de fonds, capables d'organiser des caravanes régulières entre les grandes villes à travers le désert, de monter des expéditions maritimes à bord de

sambuques du golfe Arabo-Persique pour razzier les esclaves en Afrique ou se procurer les denrées précieuses en Inde et en Chine, capables enfin de payer des expéditions de prospection.

Les banquiers jouaient, pour les achats et ventes des traites, sur le bimétallisme de l'empire 'abbâsside. Les provinces occidentales restèrent fidèles à l'or tandis que dans les régions orientales l'argent continua à faire prime.

Fautes d'études suffisantes, nous ne connaissons ni la masse de production des pièces d'or et d'argent, ni les variations des titrages.

Le développement du commerce nécessita un perfectionnement du crédit. L'essor économique de l'empire avait conduit les banquiers à améliorer leur technique. Pour éviter le transport du numéraire, périlleux et lourd, ils firent usage des lettres de change *(hawâla)*, de la lettre de crédit ou du mandat *(suftâdja)* et du billet à ordre *(sakk)*[1]. Ces trois moyens représentaient des formes variées de promesse de paiement, de versements ultérieurs et étaient couramment enployés sur les places marchandes en Orient. Dans les grands ports, les paiements entre les marchands se faisaient par *clearing* sans transfert de fonds, par un système de compensation privée qui, de nos jours, est interdit, en Europe, car il permet d'échapper aux impôts et taxes. L'État prélevait de forts droits de douane, de l'ordre de dix pour cent, sur les musulmans et de vingt pour cent ou quint *(khums)* sur les étrangers.

LE COMMERCE À L'ÉPOQUE ABBASSIDE

La dévastation de Ctésiphon par les Arabes au moment de la Conquête eut pour effet de supprimer un centre urbain important. Le commerce à longue distance subit alors une éclipse, d'autant que Kûfa, Wâsit, Basra constituèrent des foyers de troubles sociaux et d'agitation politique. L'Iraq, pour redevenir un relais important du commerce international, dut attendre la fondation de Baghdâd. L'installation du califat dans sa nouvelle capitale, l'attrait de celle-ci donnèrent au commerce en Orient une nouvelle impulsion qui permit à l'empire 'abbâsside de connaître un développement économique remarquable. Placée presqu'au centre de l'empire la Ville Ronde, la *madînat as-Salâm*, devint une véritable plaque tournante des relations économiques et commerciales. Les importations par mer reprirent, atteignirent un volume considérable au IX^e^ siècle et au début du X^e^ siècle, puis s'interrompirent du fait de l'anarchie et de l'insécurité qui régnaient dans le Sawâd.

L'histoire du commerce musulman n'est pas encore faite ; on connaît fort mal ses usages. Les transactions, le commerce, le change *(sarf)* posent des problèmes en relation avec la prohibition de l'usure *(ribâ)*. La position de l'Islâm vis-à-vis du commerce sur le plan religieux a été étudié et l'aspect juridique abordé.

Les voies commerciales, qui jouèrent le rôle le plus important et qui drainèrent l'essentiel du trafic, étaient de trois natures : les communications fluviales, les communications maritimes et les communications terrestres.

1. Le mot « chèque » est un emprunt fait par les Anglais à l'indo-persan *tchek*, dérivé de *sakk*.

Les communications fluviales

Le commerce empruntait les voies d'eau du Tigre, de l'Euphrate, du Nil et de la Volga. Pour l'État 'abbâsside, les deux artères essentielles sont le Tigre et l'Euphrate, reliées l'une à l'autre à la latitude de Baghdâd par des canaux aboutissant à l'Euphrate dans la région d'al-'Anbâr.

Sur le Tigre, la navigation était possible en aval de Mossoul, mais le courant commercial, lui, ne remontait pas au-delà de Baghdâd ; car de la capitale il était dirigé par le Nahr 'Isâ vers l'Euphrate, d'où il remontait vers le Nord, dépassait Raqqa et s'arrêtait à Balis (actuel Eski Meskenè), la place la plus rapprochée d'Alep ; on y déchargeait les embarcations et les marchandises étaient chargées sur des dromadaires qui, en deux jours, gagnaient la métropole de la Syrie du Nord. Ensuite, une partie des marchandises continuait vers Antioche et atteignait la Méditerranée ; de Lâdhiqiya le courant commercial se prolongeait jusqu'en Égypte. Cette voie d'eau combinant deux fleuves avait été déjà utilisée par le commerce romain, notamment pour aller chercher la soie.

Il semble que le trajet Nord Sud se soit fait par voie d'eau, tandis que le trajet Sud-Nord, par voie de terre, par un *darb as-Sultâni* en amont de Rahba sur l'Euphrate. En aval de Baghdâd, les bateaux descendant le Tigre passaient à Wâsit, tandis que ceux qui utilisaient l'Euphrate traversaient Kûfa. Dans le Sawâd, ou le Bas Iraq, les deux fleuves mêlent leurs eaux dans les nombreux canaux, puis se confondent pour constituer le Shatt al-'Arab. En descendant vers la mer, on aboutit à Basra, à 420 km au S.-E. de Baghdâd, puis à Ubulla.

Basra est une ville qui s'est développée à partir d'un camp fondé en 17/638 à une quinzaine de kilomètres du Shatt al-'Arab par 'Utba b. Ghazwân sur l'ordre du calife 'Umar b. al-Khattâb. Rapidement, le camp devint une ville avec une Grande Mosquée et, vers 50/670, fut la résidence de Ziyad b. Abî Sufyân, nommé gouverneur par Mu'âwiya. Un siècle plus tard, elle était dotée d'une enceinte.

Malgré un climat dur, la ville se développa et atteignit son apogée au IIe/VIIIe et au IIIe/IXe siècles. Devenue un des principaux centres commerciaux de l'Orient, Basra fut une halte de caravanes avec son vaste *mirbad* et un port fluvial, al-Kallâ' ; centre financier grâce aux éléments juifs et chrétiens et aux bourgeois non-arabes, ville industrielle et centre de culture musulmane, Basra était la porte de l'Extrême-Orient.

Légèrement plus à l'Est on arrivait par un large canal, à Ubulla qui, avant la fondation de Basra, avait été le seul port maritime de l'estuaire du Tigre. Une balise lumineuse en signalait l'emplacement. Grâce aux jardins luxuriants qui bordent le canal *(nahr)*, Ubulla passe pour être avec Damas et Samarqand un des trois paradis terrestres. La ville, très éprouvée par la révolte des Zandj en 257/871, puis par celle des Qarmates (fin IXe/début Xe siècle), demeura le débouché des provinces mésopotamiennes, avant de disparaître au XIIIe siècle lors de la décadence générale de cette région, décadence due pour une grande part à l'invasion mongole.

A l'aide des textes géographiques arabes, on peut aisément reconstituer le réseau de communications qui, vers la fin du IXe siècle (avant l'an Mil), desservaient l'empire

'abbâsside, et notamment les villes du golfe Arabo-Persique, voie naturelle des échanges entre le monde musulman, dont la capitale 'abbâsside était le cœur, et les pays des mers de l'Inde.

Les communications maritimes

C'est d'Ubulla que l'on gagne la mer. Les convois longent les côtes, pratiquant le cabotage. Sirâf, sur la côte nord du golfe Arabo-Persique, à 600 km S.-E. de Basra, est un port important, l'emporium de l'océan Indien, accroché à une plaine littorale exiguë et sans eau, relié par une piste à Shîrâz, la capitale du Fars. C'est le point de départ, ou le terme, de la véritable navigation. Les dangers commençaient au-delà à cause des pirates. C'était là qu'arrivaient, au VII^e^ et au début du VIII^e^ siècle, les navires chinois dont nous connaissons les itinéraires de Canton au golfe Arabo-Persique. Ces navires se firent plus rares lorsque les musulmans, dont les premiers furent les marchands sîrâfîs, allèrent eux-mêmes en Extrême-Orient. La langue du commerce était le persan.

De Sirâf, on gagnait un autre port, Hormuz, en passant devant l'île de Qays. Hormuz était le débouché maritime de la province du Kirmân, dont le centre caravanier était Sirdjân. Presque en face de Hormuz, sur la côte orientale du 'Umân, dans une bonne rade orientée au N.-E., se trouve Suhâr dont les marchands et marins faisaient concurrence à ceux de Sirâf dans l'important trafic avec le Yémen et la Chine. La ville subit les contrecoups de la révolte qarmate et son activité s'arrêta au XII^e^ siècle, lorsque les Yéménites établirent leur activité sur le golfe Arabo-Persique. L'étape suivante vers la Chine était la côte de Malabar, que l'on pouvait atteindre en longeant d'abord la côte iranienne jusqu'à l'estuaire de l'Indus, puis l'on descendait le long de la côte où s'égrenaient de nombreux comptoirs du Gudjarat, dans lesquels les musulmans n'avaient pas manqué de fonder des mosquées. On arrivait au Sud de l'Inde à Kulam-Mali, que l'on pouvait aussi rejoindre de Suhâ' sans escale. Puis, par Ceylan, la Malaisie et la mer de Champa, on gagnait le port de Canton (Khanfu). En 700, les Arabes fréquentent ce port, dont le gouvernement perçoit alors environ 50 000 dinârs de revenus quotidiens. En 795, par suite de mesures prises contre les étrangers par les autorités chinoises, les Arabes et les Hindous refluent sur la Cochinchine, où les droits de douane étaient moins élevés à Luqin (Hanoï).

Concurremment au golfe Arabo-Persique, il existe une autre voie maritime, celle de la mer Rouge, où les voiliers déploieront une grande activité à partir de la fin du X^e^ siècle. Le grand port est Aden, à la pointe S.-O. de l'Arabie. Là arrivaient les bateaux indiens et les jonques chinoises ; on procédait au transbordement des marchandises sur les boutres arabes, qui seuls étaient admis en mer Rouge par Bâb al-Mandab. On faisait escale à Djidda, port de La Mekke et à Yanbu', port de Médine, puis on remontait à Qulzum d'où partait un canal vers le Nil, ce qui permettait d'acheminer les marchandises vers Le Caire et surtout Alexandrie, où s'approvisionneront les marchands italiens au XII^e^ siècle. En fait, les vents et les récifs rendaient dangereux le Nord de la mer Rouge et l'on préférait souvent relâcher à Aydhab, presque en face de Djidda, d'où en 15 ou 17 jours on gagnait Assouan ou Qûs par caravane pour descendre le Nil vers la Méditerranée.

Les communications terrestres

Sur terre, en dehors des voies navigables, il y avait un réseau de pistes caravanières ; le relief et l'absence de routes rendaient le roulage et le charroi malaisés dans le Proche-Orient. De Baghdâd il n'y a pas, au Moyen Age, de route directe vers l'Ouest à travers le désert. Après avoir gagné al-'Anbâr, on se dirigera donc vers le N.-O. en suivant la vallée de l'Euphrate ; en remontant le fleuve, on parvient à Rahba-Mayyadîn en aval du confluent du Khâbûr. Il y a deux voies : l'une que nous avons citée plus haut continue le long du fleuve vers Raqqa, puis Alep ; l'autre s'engage à travers le désert vers le N.-O. vers le Djabal Bishrî, à Qasr al-Hayr ash-Sharqî, où il y a un nouvel embranchement : une piste mène vers Palmyre à l'Ouest et l'autre se dirige au Nord vers Rusâfa, que l'on atteint en franchissant un col à at-Tayyibé-Qûm. De Rusâfa, par le plateau, on rejoint Balis et Alep, d'où la route continue vers Antioche et le territoire byzantin, ou bien au S.-O. vers Lattakiyé sur la côte méditerranéenne. De Palmyre-Tadmur, une piste part vers Hims, une autre mène à Damas par Qasr al-Hayr al-Gharbî ; de Damas, on pourra gagner l'Égypte par voie de terre. De Baghdâd, vers le Sud, on empruntait des pistes qui marquaient la route du pèlerinage, le *darb al-hadjdj*, d'Iraq, on gagnait Kûfa sur la rive droite de l'Euphrate, ensuite par le désert l'on parvenait à l'oasis de Hâ'yl dans le djabal Shammar, on poursuivait vers le wâdî ar-Ruma et par Hanakîya on gagnait Médine et La Mekke.

Une autre route partait de Basra vers le Sud par le wâdî al-Bâtin, gagnait l'oasis de 'Unayza, puis vers l'Ouest par le wâdî ar-Ruma rejoignait la route précédente à Hanakîya. C'est vers l'Est que le mouvement commercial était le plus important. De Baghdâd, on gagnait, par la vallée du Diyala et Khânaqîn, la région d'al-Djibâl et l'on arrivait à Kirmânshâh pour franchir les montagnes du Zagros ; vers le Nord une route permettait de gagner Tabriz et de là en traversant l'Arménie, d'atteindre Trébizonde sur la mer Noire.

Par ce port se faisait un important commerce avec Byzance. Le marché était fréquenté par les Grecs, les Arméniens, les Arabes et les Iraniens.

De Kirmânshâh vers l'Est on allait à Hamadhân et de là à Rayy par Qumm ; au Sud de Rayy, en longeant vers l'Est les contreforts de l'Elburz, on passe par Damghan, on s'engage dans le Khurâsân pour arriver à Nishâpûr et Tûs Mashhad, puis par Sarakhs on atteint Merw au Nord. Merw et Nishâpûr étaient deux centres importants du commerce de la soie, alimentés par le Djurdjân et le Tabaristân, provinces au Sud-Est de la Caspienne où la culture du ver à soie et celle du mûrier étaient prospères. On venait à Merw au X^e^ siècle pour acheter des œufs de bombyx. De Merw vers le Nord par la steppe du Khurâsân, on arrive à l'Amû Darya que l'on franchit pour pénétrer en Transoxiane, le Mawarannahr des textes arabes. Dans cette région, la route passe par Bukhârâ, Samarqand et, plus au Nord, à Shâsh dont les marchés offrent des produits chinois venus par Kashghâr.

Le trafic par voies de terre avec l'Extrême-Orient était relativement peu important par rapport au trafic maritime ; cependant il y avait des caravanes qui allaient à travers la province du Sidjistân jusqu'à l'embouchure de l'Indus à Dibal/Daybul. Des caravanes, parties du Pendjab, transportaient des marchandises par les hauts plateaux de l'Afghanis

tân à Kabul et Ghazna, qui étaient des points de transbordement, donc de rupture de charge ; de là, on acheminait les épices vers le Khurâsân et Bukhârâ, où elles retrouvaient les marchandises venues de Chine par l'Asie Centrale.

Deux routes mènent vers l'Extrême-Orient : par la Transoxiane vers la Chine du Nord en contournant le Tibet et en suivant la lisière méridionale de la grande forêt sibérienne, et par le Sidjistân vers la Chine du Sud en longeant les contreforts méridionaux de l'Himalaya.

Pour les régions septentrionales, on partait de Bukhârâ par le Khwârizm[1], on gagnait le Nord de la Caspienne et l'on arrivait à Itil (Astrakhân), capitale des Khazars qui commerçaient avec Byzance. Au X^e^ siècle s'ouvrit une route qui traversait Qazwîn et Ardabil, puis longeait la côte occidentale de la Caspienne et les contreforts orientaux du Caucase, passait à Bakou et de là au grand marché qu'était Darband d'où l'on gagnait Itil.

D'Itil, les commerçants musulmans allaient fort loin sur le cours de la Volga pour acheter des fourrures ; ils allaient jusqu'à la Kama et la Viatka au pays de Bulgar, c'est-à-dire à Kazan d'où partait la route de la Pelleterie. Nous avons le récit de voyage d'Ibn Fadlân, qui alla sur la Volga en 920. Ce commerce a laissé des traces matérielles : en effet un long itinéraire qui va jusqu'en Scandinavie est jalonné de trésors de monnaies arabes, et l'on a retrouvé des dépôts de pièces d'argent, des dirhams, datées du VII^e^ au XI^e^ siècle, en Suède, en Norvège et au Danemark. Ces pièces, dont certaines furent frappées à Baghdâd, mais surtout en Transoxiane, ont été apportées par des marchands vendant à Kazan les produits scandinaves et qui rentraient chez eux avec du numéraire. Il semble que ces pièces aient même eu cours en Scandinavie jusqu'au XI^e^ siècle, date de la frappe des premières monnaies locales.

D'autre part, il semblerait, d'après Ibn Khurdadhbih et Constantin Porphyrogenète, que des Russes soient venus jusqu'en Syrie dès les IX^e^ et X^e^ siècles.

Les intermédiaires du commerce, à l'époque 'abbâsside, ainsi que le rappelle Maurice Lombard, sont juifs, chrétiens, et musulmans, souvent kharidjites. Conséquence de la diaspora, des communautés juives sont « installées sur toutes les routes du grand commerce »... Dans une première phase, ils gagnent depuis la Mésopotamie sassanide les régions périphériques (Arménie, Caucase, Iran, Khurâsân, Transoxiane). Puis, à partir de la Syrie et de l'Égypte byzantines, les juifs passent d'abord dans l'Arabie du Nord et du Sud-Est (Yémen), en Éthiopie, dans tous les pays de la mer Rouge, mais aussi dans les oasis de la ligne des Qsours, depuis l'Égypte jusqu'au sud du Maroc tout au long des confins nord du Sahara. « Dans une troisième phase nous les voyons gagner la mer Noire et la Russie du Sud. Enfin depuis l'Italie et l'Espagne méridionale... les juifs pénètrent dans l'Occident barbare... L'essor du commerce juif est lié à celui de l'empire 'abbâsside, des réseaux commerciaux se constituent ». [2]

1. Les travaux de Tolstov ont montré il y a vingt-cinq ans l'importance de cette région pour l'histoire de la civilisation musulmane.

2. Maurice LOMBARD, *L'Islam dans sa première grandeur* (VIII^e^-XI^e^ *siècles*), pp. 204 *sq.*

Produits et objets du commerce

Les produits et les objets du commerce entre l'Orient et l'Occident à l'époque 'abbâsside ont été étudiés par deux auteurs, auxquels nous renvoyons. W. Heyd à qui nous devons une importante histoire du commerce au Levant presque centenaire et Maurice Lombard, qui étudie dans son *Islâm* les plantes alimentaires, les produits de l'élevage, le bois et les produits de la forêt, les métaux et les armes, les textiles et les tissus, les produits de la pierre et de la terre, les produits de la mer, les supports de l'écriture, papyrus, parchemin et papier, les produits médicinaux et les esclaves.

Pour être rentable le commerce à grand rayon portait sur des matières brutes de première nécessité et sur des produits de luxe. On transportait généralement ce qui sous le volume le plus petit pouvait rapporter le plus de bénéfices. Parmi les produits de première nécessité figuraient le blé, l'orge, produits par trois régions exportatrices : l'Afrique du Nord, l'Égypte et la Syrie, les deux dernières approvisionnaient l'Arabie et l'Iraq. L'huile d'olive est exportée de Syrie vers l'Iraq, l'Arabie et l'Égypte, où il en arrive aussi d'Ifriqiya. La canne à sucre fut acclimatée de l'Inde dans le Khûzistân où l'on découvrit une méthode de raffinage par procédé chimique au VIII[e] siècle et c'est aux Arabes que nous devons d'avoir répandu l'art de raffiner le sucre. Au Moyen Age, l'Égypte sera dans le bassin méditerranéen le grand centre de production sucrière. Le sucre, monopole d'État, rapportait des revenus substantiels au Trésor.

Les zones de forêts étaient fort limitées dans le monde musulman, comme le remarque Lombard. Il faudra chercher le bois pour les constructions navales, pour le bâtiment, et comme combustible pour les différentes industries. Le bois d'Arménie descend par flottage sur le Tigre jusqu'à Baghdâd, tandis que le précieux bois de teck arrive de l'Inde par mer. On envoyait également de l'Inde des bois aromatiques comme l'aloès et le bois de santal. D'Égypte, on envoyait vers l'Occident le baume, produit de la sève du baumier. L'ambre gris était un produit recherché que l'on trouvait dans l'océan Indien ; il arrivait par le golfe Arabo-Persique, on en trouvait sur les côtes méridionales de l'Arabie, approvisionnant les droguistes de Basra et Baghdâd. Les idées les plus diverses circulaient sur l'origine de l'ambre : les uns disaient qu'il jaillit du fond de la mer comme le pétrole (naphte), d'autres disaient qu'il s'agit d'une plante ou de l'écume de mer solidifiée. En fait, c'est une concrétion du cachalot, donc une matière animale qui exhale une odeur analogue à celle du musc. L'ambre jaune de la Baltique est lui d'origine végétale, c'est une substance jaune résineuse, une résine fossile. Le corail rouge, produit de la Méditerranée, suivait le chemin inverse de celui de l'ambre gris.

Le commerce des pierres précieuses et semi-précieuses est au Moyen Age un monopole musulman. La Haute-Égypte fournit l'émeraude *(zummurud)*, la topaze, le rubis, le saphir.

L'Asie Centrale était renommée pour ses turquoises, ses lapis-lazuli, ses rubis. De l'Inde venaient des saphirs et surtout des diamants.

Les produits médicinaux, la cardamone, les myrobalans, la noix de muscade, la rhubarbe, la scammonée et le zédoar ainsi que les épices comme la cannelle, le clou de girofle, le gingembre, le poivre et les parfums, tels l'encens d'Arabie et le musc du Tibet, constituaient

des denrées de bon rapport dans le commerce international ; celui-ci joue aux IX^e^ et X^e^ siècles un rôle important dans le développement des grandes villes de l'empire 'abbâsside. L'accroissement à cette époque du volume des échanges avec l'Extrême-Orient provoque un bénéfique essor commercial.

La technique commerciale

Le commerce maritime dépend du régime des vents, notamment des moussons, pour les voyages vers l'Inde ou la Chine. Cette dépendance entraînait des départs synchronisés : on partait vers l'Inde en janvier, et en juillet on regagnait le golfe Arabo-Persique.

Les marchands, munis de pièce d'identité *(awrâq al-djawâz)*, ne voyageaient jamais seuls : chaque navire embarquait plusieurs négociants.

Le type du marchand, le *tâdjir*, qui s'en va au loin faire fructifier ses capitaux, a été popularisé par les *Contes des Mille et Une Nuits* et les récits de Sindbâd. D'après Abû'l Fadl ad-Dimashqî, il y a plusieurs classes de marchands. Le marchand en gros — *al-khazân* —, qui s'efforce d'acquérir ses marchandises dans les conditions les plus favorables afin de les revendre quand elles sont devenues rares et que le prix a monté. Il ne peut s'agir de denrées alimentaires, car leur accaparement était interdit. Il doit se tenir au courant de la position du marché sur les différentes places et de la sécurité des routes. Le marchand qui voyage *(ar-rakkâd)* doit faire attention à ce qu'il achète, connaître les prix courants des articles, le prix qu'il pourra les vendre ; il aura à destination un correspondant de confiance et un entrepôt convenable. Le marchand exportateur *(al-mudjahhiz)* traite par l'intermédiaire d'agences. Il a un homme de confiance à l'endroit où il exporte ; cet agent doit vendre les marchandises et en acheter d'autres, en partageant avec lui les bénéfices.

L'auteur donne au marchand de sages conseils contre les escrocs et les menteurs ; il discute de l'établissement du prix courant, « le prix moyen » que le marchand devait connaître. Le principe dominant le commerce est non pas la concurrence, mais la coopération. Si l'on en juge d'après les *Kutûb al-Buyû'* ou *at-Tidjârât*, le marchand ne va pas faire des affaires avec ses seuls capitaux. Il existe dès cette époque des contrats de société *(shirka)* ; le contrat d'association est fondé sur l'offre et la demande. « Les conditions de fondation de l'association sont la capacité de donner un ordre, une commission *(wakâla)* et de s'en charger, et en outre de posséder de l'argent ou des choses échangeables les uns avec les autres[1]. » La *shirka* est une association de production, dont les bénéfices sont partagés à parts égales ou proportionnellement aux apports des participants.

Ibn Qudâma distingue quatre types de contrats de société[2] : « la société à mandat limité *('inân)*, où les parties fournissent toutes deux leur capital et leur peine ; la société de crédit *(shirkat al-wudjûh)*, où les deux parties mettent en commun pour une opération

1. HEFFENING E.I. IV, 393.
2. *Précis de Droit*, pp. 108-109.

commerciale leur crédit respectif ; la société en commandite *(mudâraba)*, où l'une des deux parties fournit un capital que l'autre fait fructifier et où toutes deux participent aux bénéfices ; enfin la société de travail *(abdân)*, où les deux parties mettent en commun leur activité physique et participent aux bénéfices s'ils sont licites. »

Les bénéfices peuvent consister en marchandises diverses ; dans tous les cas, ils sont répartis conformément aux conventions prévues dans le contrat. Les pertes sont à la charge des deux parties en proportion du capital engagé. Aucune des deux parties n'a droit à une somme déterminée, ni à un bénéfice spécifié d'avance. La réparation des pertes est prélevée sur le bénéfice. Aucune des deux parties contractantes n'a le droit d'effectuer une opération à terme, ou de prélever une part supplémentaire du bénéfice sans l'autorisation de l'autre.

L'association capital-travail ou commandite *(qirad)* était fréquente. D'où provenaient les capitaux ? Des fonctionnaires, des négociants, des propriétaires fonciers, des chefs militaires, investissaient dans des entreprises de commerce ; les marchands de leur côté plaçaient leurs bénéfices dans des achats de biens immobiliers.

Les risques n'étaient pas négligeables, mais la spéculation était tentante, car payante ; ce qui contribuait à éveiller le goût de l'aventure. Le bénéfice courant était de cinq cents pour cent, parfois plus. Le commerce de troc tendait à disparaître, il ne se maintenait plus qu'en Afrique et en Asie Centrale.

Institut kurde de Paris

Chapitre 7

LA DÉSINTÉGRATION DU CALIFAT 'ABBÂSSIDE (IX^e - XI^e siècle)

Institut kurde de Paris

LA SITUATION POLITIQUE À L'EST DU CALIFAT

A la désintégration de l'empire 'abbâsside aux IX^e et X^e siècles correspond une poussée du pouvoir turc. Les Turcs ne seront plus des auxiliaires mercenaires de la garde du califat, ils constitueront des dynasties qui gouverneront non seulement dans la Transoxiane et le Khurâsân, mais à Baghdâd même ainsi qu'en Syrie et en Égypte.

L'avènement des dynasties turques en Orient musulman

« L'histoire des Turcs, disait Jean Sauvaget[1], est une aventure prodigieuse, passionnante comme une légende. Arrivés tout frustres encore des steppes asiatiques, ils imposent leur domination à tout le Proche-Orient, évincent les Arabes de la scène politique et jettent les Croisés à la mer. »

1. *Introduction à l'histoire du monde musulman*, p. 140.

De fait, la pénétration turque en Asie occidentale est d'une importance considérable dans l'histoire du monde et pourtant en dehors des travaux de V.V. Barthold, nous ne possédons que de rares études approfondies sur l'histoire de la Turquie médiévale.

Les Turcs ne sont pas des inconnus dans le Proche-Orient, lorsqu'au XI^e^ siècle les premiers cavaliers seldjouqides apparaissent sur les bords du Tigre.

Depuis le IX^e^ siècle, on les voit un peu partout, soit comme esclaves, *ghulâm*, enrôlés dans les troupes de tel ou tel prince, soit comme mercenaires d'origine libre, ou encore comme *ghâzî* dans les compagnies frontalières qui opèrent dans la zone militaire des *'awâsim* au Nord d'une ligne s'articulant sur Antioche, Mar 'ash et Malatiya.

A Byzance, on signale la présence d'éléments turcs au temps des empereurs Théophile (829-842) et Michel III (842-907). Constantin VII Porphyrogénète, l'empereur écrivain du début du X^e^ siècle, mentionne l'existence dans l'armée byzantine d'un corps permanent de Ferghaniens.

En Égypte, un gouverneur de race turque, Ahmad b. Tûlûn, originaire de Bukhârâ, saura profiter des difficultés du califat 'abbâsside pour se rendre indépendant au Caire et fonder sur les bords du Nil la première dynastie de gouverneurs autonomes en Égypte, la dynastie des Tûlûnides qui annexa même un certain temps la Palestine et la Syrie. Ce n'était ni la première ni la dernière fois que Le Caire commandait à Damas.

Au Caire, la milice turque, dès le IX^e^ siècle, rivalise avec les milices berbère et soudanaise. Les Turcs joueront un rôle important tout au long du règne des Fâtimides, qui avaient pris la place de la dynastie Ikhshidide.

A Baghdâd et Sâmarrâ, depuis longtemps le calife avait une garde turque qui fut à son service jusqu'au jour où il en devint lui-même l'otage. Il y avait des Turcs dans la garde de Mu 'tasim au milieu du IX^e^ siècle.

En Transoxiane enfin, les Seldjouqides eux-mêmes seront au début les uns clients des Sâmânides, et les autres mercenaires dans les troupes des princes ghaznawides.

Comment les Turcs sont-ils arrivés jusqu'en Transoxiane ? La Transoxiane, ou Mâ warâ n-Nahr, la région de passage entre le monde chinois et le monde eurasiatique, forme avec ses prolongements – la Mongolie vers l'Est et les plaines russes et la région du Danube vers l'Ouest – une vaste zone steppique dont le paysage est familier au nomade. Celui-ci y trouve une certaine unité de vie, des conditions d'existence identiques et par là même une unité de culture, dont l'art des steppes est une des manifestations les plus spectaculaires.

Tout au long des siècles, des vagues humaines vont se succéder en Asie Centrale. Ces vagues auront leur épicentre au sud du lac Baïkal, en Sibérie, dans la vallée de l'Orkhon. Certaines submergeront le Khurâsân, déferleront sur la Djézirè et viendront s'arrêter sur les franges du monde méditerranéen. Ces migrations massives de tribus ne se feront pas sans laisser de traces, ou de sédiments : c'est ainsi que nous trouverons, dès les temps anciens, des noyaux turcs dans le Turkestan, au Sud de la Sibérie et en Transoxiane comme au Khurâsân.

Le déferlement de ces vagues successives commence très tôt. Au second siècle avant notre

ère, les Huns (Hsiung Nu) fondent un puissant État aux frontières septentrionales de la Chine, après avoir expulsé de Mongolie les Yue Tche. Ceux-ci arrivèrent en Sogdiane, s'y allièrent aux Çakas, peuple d'origine scythique, pour conquérir le royaume gréco-bactrien où ils formèrent la dynastie des Kouchans.

Au second siècle de notre ère, soit à la fin de la dynastie chinoise des Han (200 av. J.-C.-200 ap. J.-C.), les Huns à leur tour sont chassés par les Hsien Pei qui venaient des confins de la Mandchourie et de la Mongolie.

Au IV^e^ siècle, de nouvelles tribus apparaissent et les Hsien Pei à leur tour sont éliminés par la horde des Tabgatch ou To-pa, d'origine turque, semble-t-il. Une nouvelle vague balaye les Tabgatch : ce sont les Jouan-Jouan. Au V^e^ et dans la première moitié du VI^e^ siècle, ces progression vers l'Ouest, ils atteignent l'Amû Darya, où ils retrouvent les Huns. Les Huns hephtalites font un mouvement vers le Sud et battent les Sassânides.

D'autres groupes de Huns se retrouvent au Sud de la mer d'Aral et de là, soumis à des pressions successives, ils en arrivent à franchir la Volga à la fin du IV^e^ siècle et vont occuper les plaines de la Russie Méridionale. De ce passage de la Volga, il restera des traces vivaces ; en effet, les actuels Tchouvaches d'U.R.S.S. installés dans la région de Kazan sont les descendants des tribus qui constituèrent l'émirat de Bulghar, que visite au IX^e^ siècle le voyageur arabe Ibn Fadlân. Plus tard, ils déferleront sur l'Europe sous le commandement d'Attila, qui sera arrêté par Aetius, en 451, près de Troyes en Champagne, dans les fameux champs catalauniques.

Le nom de Turk — le mot signifie force, puissance — n'apparaît qu'au milieu du VI^e^ siècle. Nous le trouvons sous la forme Toupkoï chez les auteurs byzantins et sous la forme transcrite T'ou Kiue chez les Chinois.

Ce nom désigne un groupement de populations installées en Mongolie Centrale et soumises aux Jouan-Jouan. Ces populations, spécialisées dans la métallurgie (extraction et travail du minerai) — les Chinois les appelaient les « forgerons » —, avaient pour centre la vallée de l'Orkhon, où l'on a retrouvé les célèbres inscriptions du VIII^e^ siècle qui constituent le plus ancien monument de la langue turque.

En 546, Bumin, chef turc, se voit refuser la main d'une princesse jouan-jouan. Il se révolte et finit par battre les Jouan-Jouan en 552. En 582, il y a rupture entre les T'ou-Kiue orientaux installés sur l'Orkhon et les T'ou-Kiue occidentaux. Les mouvements des tribus T'ou-Kiue — ou Turques — vont provoquer de nouvelles migrations, qui aboutiront à la fondation en Asie Centrale de l'empire turc de Mahmûd le Ghaznawide, puis à celle de l'empire seldjouqide en Asie Antérieure. Ces mouvements auront pour conséquences lointaines les Croisades et la prise de Constantinople par les Turcs en 1453.

Les T'ou-Kiue sont connus chez les auteurs arabes sous le nom de Ghuzz, on les nomme aussi Toquz Oghuz (les neuf clans). Après avoir soumis certaines tribus jouan-jouan, les Ghuzz occupent une partie de la Mongolie, le Turkestan et l'Afghanistân ; ils étendent leur suzeraineté de la Chine à la mer Caspienne et contrôlent la fameuse route de la soie.

Tout autour de l'empire T'ou-Kiue, des tribus turques s'établissent et vont constituer un véritable empire fédéral oghuz. Il y a là sur la Selenga et l'Orkhon, au Sud du lac Baïkal,

les Ouïgours ; dans la région de Minoussinsk, les Kirghiz ; au Sud de l'Altaï, sur l'Irtych, les Qarliq ; et enfin, dans l'actuel Turkestân chinois, les Basmil.

Au VIII^e^ siècle, l'empire oghuz est détruit par une poussée des Ouïgours qui, en 745, fondent au Sud du lac Baïkal un État officiellement manichéen.

Un siècle plus tard, en 840, l'État ouïgour s'écroule à son tour sous la pression de ses voisins, les Kirghiz et les Qarliq, coalisés pour la circonstance.

Au X^e^ siècle, les Kirghiz sont chassés à leur tour par les Khitân ou Khitaï, des cavaliers mongols qui attaqueront aussi la Chine. C'est ainsi qu'à partir du X^e^ siècle, il n'y a pratiquement plus de Turcs en Mongolie. Ils sont répartis en plusieurs groupes : le groupe de l'Est constitué par les Toquz Oghuz installés de la Chine à la frontière du Turkestân chinois, et le groupe de l'Ouest, scindé lui-même en deux, les Qarliq qui nomadisent dans le Turkestân et dont les territoires ont pour limite méridionale la vallée du Syr-Darya, les Ghuzz qui s'installent entre le Syr-Darya et la mer Caspienne, groupe d'où sortiront les Seldjouqides.

Tous les mouvements de tribus que nous venons d'énumérer se sont faits surtout sous la pression d'impératifs économiques. Ces tribus font la guerre pour vivre ; nomades, elles ont besoin de pâturages pour nourrir leurs troupeaux et se nourrir. C'est l'accroissement des troupeaux d'une part et l'état des pâturages de l'autre qui conditionnent généralement les mouvements : chacun chasse le voisin devant lui pour se trouver une place. Ces nomades vivaient sans avoir la moindre idée de la propriété foncière individuelle ; habitués aux grands espaces, ils ne connaissent ni bornes ni frontières ni champs limités par des jalons.

Sur le plan religieux, ces tribus turques étaient en contact avec des croyances diverses. Elles-mêmes pratiquaient le chamanisme qui a pour base essentielle un principe trinitaire, celui de l'adoration du ciel, de la terre et de l'eau ainsi que la croyance en des esprits protecteurs. Les véritables « dirigeants », les chefs étaient les *kamans*, personnages qui étaient tout à la fois juges, sages et sorciers. Les contacts fréquents avec le bouddhisme que des moines et des négociants venus de l'Inde firent connaître en milieu urbain ou rural ouvrirent des horizons métaphysiques nouveaux et attirèrent un certain nombre d'adeptes. Il faut noter que les bouddhistes étaient beaucoup plus voyageurs que les brahmanes, ce qui valut au bouddhisme d'être mieux connu hors de l'Inde que la doctrine de Brahma, Çiva, Vishnu.

De l'Iran sortit le zoroastrisme qu'adoptèrent quelques aristocrates, lecteurs de l'*Avesta*, tandis que la masse était séduite par cette religion dualiste qu'est le manichéisme. Celui-ci d'ailleurs avait gagné la Chine dès le VII^e^ siècle et, au siècle suivant, les Ouïgours en firent leur religion d'État. Enfin, le christianisme nestorien parvint lui aussi en Asie Centrale, porté par les exilés, victimes des persécutions byzantines, et il fut aussi adopté par des tribus d'origine mongole.

L'événement capital sera la rencontre des Turcs avec l'Islâm, ou plus précisément leur conversion à l'Islâm. Le contact des tribus turques avec l'Islâm se fit dès la conquête

arabe, en 705-715, lorsque Qutayba b. Muslim devint gouverneur du Khurâsân et que la frontière du monde musulman se trouva reportée en Transoxiane, région où passe la frontière ethnique entre le monde iranien et l'univers turc, où les régions agricoles jouxtent les steppes pastorales. En fait, se trouvant dans une région où coexistaient déjà un certain nombre de religions, les Turcs ne manifesteront qu'un intérêt plutôt médiocre pour la religion. Voyageurs et marchands musulmans comme les soufis missionnaires portent la « Bonne Parole », mais ce qu'ils font connaître aux Turcs est un Islâm populaire, très simple, un peu hérétique, où l'Enfer et les péchés jouent les premiers rôles. D'autres propagandistes, les *ghâzî*, ces perpétuels *mudjâhidûn*, ces volontaires combattants aux marches islâmiques, font connaître un autre aspect de l'Islâm, un aspect séduisant pour des gens que les subtilités de la théologie ne passionnent pas et dont la combativité et le goût de la razzia trouvent une justification dans le *djihâd*.

Les Sâmânides

Face aux Turcs, les avant-postes de l'Islâm à l'Est, sont tenus au X^e^ siècle par une dynastie d'origine iranienne : les Sâmânides. D'abord gouverneurs de la Transoxiane et dépendant des maîtres du Khurâsân, ils se rendirent indépendants en 261/874 et furent les souverains de leur province jusqu'en 390/999.

D'après certaines traditions, l'ancêtre de la famille serait un *dihqân* de la région de Balkh, Sâmân Khûdat – le maître de Sâmân –, descendant d'un chef sassanide zoroastrien. Ce Sâmân Khûdat se serait converti à l'Islâm et aurait trouvé refuge au début du VIII^e^ siècle au Khurâsân où il se montra un zélé partisan du califat sunnite. Nous ne savons rien de son fils Asad ; en revanche, nous connaissons mieux ses petits-fils. En 204/819, le calife 'abbâsside al-Ma'mûn, après son retour à Baghdâd, pour les récompenser d'avoir apporté, en 811, leur appui au général Harthama contre le rebelle Rafî' b. Layth, demanda à son gouverneur au Khurâsân, Ghassân b. 'Abbâd, de leur conférer des postes. Nûh b. Asad devint gouverneur de Samarqand, Ahmad reçut le riche Farghânâ tandis qu'Ilyâs fut investi de Hérat et Yahyâ de Shâsh (Tachkent). Plus tard, lorsqu'il devint maître du Khurâsân, Tâhir ratifia ces nominations et les Sâmânides devinrent les « préfets » des Tâhirides.

Le fait important de cette époque est la conversion de cette région à l'Islâm avec l'appui de Baghdâd. Ilyâs meurt sans enfant et Hérat échappe à la famille ; Nûh, l'aîné étant mort sans héritier, Ahmad devient le chef de la famille ; il disparaît à son tour en 249/864 en laissant sept fils.

Lorsque l'étoile des Tâhirides commença à décliner, l'aîné des Sâmânides, Nasr b. Ahmad, reçut en 261/874 l'investiture du calife al-Mu 'tamid sur toute la Transoxiane. C'est alors qu'Ismâ 'îl, en 888, se révolte contre son frère, mais un arrangement intervient. A la mort de Nasr en 279/892, Ismâ 'îl, qui était *na'ib* de son frère aîné, prend le pouvoir à Bukhârâ, où l'on peut encore admirer son tombeau.

Ismâ 'îl a des difficultés à l'intérieur de ses États avec les propriétaires fonciers et avec des membres de sa famille. Aux frontières occidentales, les Buwayhides commencent à

s'affirmer ; c'est alors que les Sâmânides se tournent vers le Nord aux limites de la Transoxiane et du Farghânâ ; ils entrent en lutte avec leurs voisins les Qarakhânides ou Ilek Khâns ; en 280/893, les troupes d'Ismâ 'îl occupent l'important centre commercial de Talâs (Tarâz).

Ismâ 'îl est généralement considéré comme le véritable fondateur de la dynastie sâmânide, dont l'apogée sera marqué par le règne de son petit-fils Nasr b. Ahmad b. Ismâ 'îl de 301/913 à 331/943. Le prince lui même se convertit à l'Ismâ"îlisme à la fin de son règne ; cette époque coïncidait avec une recrudescence du shî 'isme, remarquable par le mouvement fâtimide en Ifrîqiya.

Le domaine des Sâmânides débordait largement les provinces du Khurâsân et de la Transoxiane ; il incluait le Sidjistân, le Kirmân, le Djurdjân, la région de Rayy et le Tabaristân et comptait de grands centres intellectuels, comme Bukhârâ la capitale, Samarqand, Merw et Nîshâpûr. Après une éclipse de trois siècles au profit de l'arabe langue de l'Islâm, le persan allait sous les Sâmânides connaître une certaine renaissance ; ce néo-persan fut écrit en caractères arabes.

Cette dynastie, qui s'appuyait sur une aristocratie foncière et sur une bourgeoisie marchande, sut faire de l'excellente administration et elle donna au pays jusqu'à la fin du x[e] siècle une prospérité économique telle que les militaires reçurent régulièrement leur solde versée par le Trésor. L'armée était l'objet de soins particuliers, la paie trimestrielle se faisait en numéraire avec un cérémonial particulier : un officier spécial, le *'ârid*, présidait sur une estrade au rassemblenent des troupes, devant lui on déposait les sacs de pièces, l'assistant du *'ârid* faisait, d'après une liste officielle, l'appel nominatif des hommes. Le *'ârid* inspectait le cheval et l'équipement, puis versait la somme due. A la cour sâmânide, la carrière d'un *ghulâm* se déroulait suivant des normes que nous rapporte le *Siyâsat Nâmeh* de Nizâm al-Mulk.

Protagonistes de l'Islâm orthodoxe, les Sâmânides envoyèrent dans les pays voisins des missionnaires qui, par les moyens pacifiques du prosélytisme, convertirent les Turcs. Ceux-ci étant devenus musulmans, il ne fut plus possible de leur faire la guerre. Les Sâmânides s'appuyèrent sur une garde turque commandée par le ghulâm Alp Takîn, qui sera à l'origine de la dynastie des Ghaznawides, puis s'effondrera en 389/999 et disparaîtra en 394/1004. Petit à petit, les Sâmânides subirent la pression des Turcs venus d'Asie centrale, notamment celle des Qarakhânides, dont l'arrivée devait transformer la Transoxiane de province iranienne en province turque.

Les Qarakhânides

« L'État qarakhânide est la première tentative d'un État qui, d'une part, soit musulman et, d'autre part, continue à reposer sur un peuple conservant l'essentiel de sa structure traditionnelle », note Claude Cahen.

Dans cet État fragmenté en de nombreuses petites principautés souvent rivales, des tribus turques que l'on rattache au groupe des Qarluqs nomadisent surtout dans la vallée de Tchu de la région du Sémiretchié. Le camp du grand Khân, du chef, est établi à Balâsâghun dans

le bassin du lac Balkash, le Khân-adjoint responsable des régions occidentales réside à Kashghar (Turkestân chinois).

La structure de l'État qarakhânide, qui occupe les piémonts de l'Altaï, est de type nomade ; l'organisation de la souveraineté est familiale suivant le principe de la primogéniture. Le chef, celui qui commande à l'ensemble, est donc l'aîné ; il a le titre de Khân ou Khâqân. Il apanage les princes de la famille suivant une hiérarchie bien établie. Chaque fois qu'un membre de la famille meurt, les autres bénéficient d'une promotion et changent d'apanage et de titres ; ainsi un même personnage aura plusieurs titres successifs, ce qui rendra souvent difficile son identification dans les textes.

Ces tribus turques passent à l'Islâm vers 340/950 sous le règne d'un personnage semi-mythique Satûq, qui portait le titre de Bughrâ-Khân et qui prit alors le nom de ʿAbd al-Karîm (m. 344/955). La dynastie régnera sur le Turkestân du IVe/Xe au VIIe/XIIIe siècle et constituera le premier État vraiment turc-musulman.

Si, au Nord et au Nord-Ouest, les conquêtes des Qarakhânides se feront aux dépens de tribus turques, au Sud ceux-ci seront attirés par les terres fertiles du bassin du Syr Darya (Jaxartes) et viendront à la fin du IVe/Xe siècle attaquer l'État sâmânide de Nûh b. Asad. Ce dernier se débat dans des difficultés intérieures, il est une proie facile. En 382/992, Hârûn b. Mûsa, petit-fils de ʿAbd al-Karim, part de Balâsâghun pour effectuer la conquête de la Transoxiane. Samarqand tombe. Bukhârâ est occupée un certain temps mais, leur chef étant mort de maladie, les Qarakhânides se replient avec le butin, ils ne reviendront s'installer que sept ans plus tard en 389/999.

En 393/1003, un soulèvement sâmânide est écrasé et l'année suivante la Transoxiane iranienne devient une province turque aux mains des Qarakhânides, qui partageront à cette époque les territoires sâmânides avec Mahmûd de Ghazna. Ne reconnaissant pas l'Amû Darya (Oxus) comme ligne de démarcation, les Qarakhânides envahissent le Khurâsân, pendant que Mahmûd fait campagne en Inde (396/1006), mais celui-ci revient promptement et rétablit la situation. Les Qarakhânides, qui sont de rite hanafite, considèrent le calife ʿabbâsside de Baghdâd comme leur suzerain nominal. A cette époque, les Turcs adoptèrent l'écriture arabe à leurs phonèmes.

Un nouvel adversaire, ennemi commun des Qarakhânides et des Ghaznawides, apparaît au début du Ve/XIe siècle : ʿAlî Takîn qui, avec les tribus turques placées sous les ordres des chefs seldjouqides Arslân Isrâʾîl, Tughril et Tchanghri, va devenir maître de Samarqand et de Bukhârâ jusqu'en 425/1034.

A la fin du XIe siècle, en 1089, les Qarakhânides seront à leur tour absorbés par un empire plein de vitalité, l'empire seldjouqide, dont ils deviendront les vassaux avant d'être chassés au XIIe siècle par un groupe de tribus, d'origine mongole semble-t-il, qui s'installera à Balâsâghun, les Qara Khitaï.

Les Ghaznawides

Parmi les mercenaires turcs que les Sâmânides eurent à leur solde, celui qui arriva au sommet des honneurs fut Alp Takîn. Esclave acheté, enrôlé comme ***ghulâm*** dans la garde

sâmânide, il parvint à la dignité de *hâdjib al-hudjdjâb*, et exerça un pouvoir effectif sous le règne du jeune 'Abd al Malik Ier. Aussi le souverain, pour l'éloigner de la capitale, le nomma gouverneur du Khurâsân.

En 350/961, Alp Takîn est destitué par Mansûr b. Nûh, sâmânide dont il avait désapprouvé l'élévation au trône. Il se révolte et se retire à Balkh. L'année suivante, il bat une armée sâmânide envoyée contre lui. Ayant le désir de se rendre indépendant, le rebelle s'empare de territoires situés hors des frontières de l'État sâmânide et s'installe dans les montagnes au Sud-Ouest de Kabul sur la route de Qandahar à Ghazna, dont il fait sa capitale après avoir renversé la dynastie locale.

Alp Takîn meurt en 352/963, son fils Abû Ishâq Ibrâhim lui succède, mais il ne réussit à se maintenir au pouvoir face au souverain détrôné par son père qu'avec l'aide des Sâmânides, dont l'État ghaznawide devient alors vassal. Ibrâhîm disparaît sans laisser d'enfants. Pendant quelque temps, le pays va être soumis à un régime militaire de type mamelouk. C'est l'armée qui, tout en reconnaissant la suzeraineté nominale des Sâmânides, va choisir ses chefs. En 355/966, ce chef est un commandant de la garde, Bilga Takîn ; en 364/974, ce sera Piri Takîn, et, en 367/977, le commandement est confié à Subuk Takîn, un ancien officier supérieur de l'armée sâmânide, gendre d'Alp Takîn, qui avait peu auparavant écrasé un soulèvement des partisans de l'ancien souverain.

Subuk Takîn sera le fondateur d'une dynastie qui tirera son nom de sa capitale, Ghazna, et qui durera plus de deux siècles à l'Est de l'Iran et en Afghanistân. Il s'allie avec les Qarakhânides et rompt avec les Sâmânides. Gardant le Khurâsân pour lui et ayant à distribuer des dotations foncières *(iqtâ')* à ses chefs militaires, Subuk Takîn sort de ses frontières et s'attaque avec succès aux confins indo-afghans, où il s'empare d'un certain nombre de forteresses. Ce sera les prémices de la conquête musulmane de l'Inde. Les Ghaznawides, d'origine turque, vont dominer des peuples qui ne sont pas turcs, car il n'y a pas alors de véritables transplantations de populations, la nouvelle dynastie ne tardera pas même à s'iraniser sur le plan culturel.

La véritable grandeur de Ghazna date de Mahmûd b. Subuk Takîn, « l'un des plus célèbres conquérants musulmans ». Ayant éliminé son frère Ismâ'îl, héritier désigné, il prend le pouvoir en 999, deux ans après la mort de son père. Né en 969 de mère afghane, ce qui contribua à sa popularité, il avait été en 994 le lieutenant de son père, lorsque celui-ci avait été nommé à Nishâpûr par Nûh de Bukhârâ. Le nouvel État se trouvera à cheval sur les chaînes de montagnes qui séparent l'Iran oriental du bassin de l'Indus.

Pendant les trente années de son règne — il mourra en rabî' II 421/avril 1030 à soixante-trois ans —, Mahmûd devait être très souvent en campagne. A l'Ouest, il s'empare en 389/999 du Sidjistân, où il place un de ses frères, puis il intervint dans les querelles des Buwayhides, domina le Khwarizm, prit Rayy, Hamadân et Isfâhân. Mahmûd déclare qu'il ne reconnaît que l'autorité du calife de Baghdâd al-Qâdir billâh, et face au protecteur shî'ite, se proclame le défenseur du sunnisme. En récompense, le calife lui reconnaît ses conquêtes et lui confère le titre d'*amîn al-milla*, « celui qui a la responsabilité de la communauté » ; il reçut ensuite un second titre, *Yamîn ad-dawla*, « le bras droit de l'empire ».

Beaucoup plus importantes que les campagnes vers l'Ouest sont les incursions vers l'Inde, soit au Pandjab et au-delà, soit vers la vallée du Haut Gange. Mahmûd avait fait vœu d'envahir l'Inde chaque année ; il s'y rendra dix-sept fois en trente ans.

Ces expéditions marquent le début de la pénétration musulmane dans le sous-continent indien et sont à l'origine de l'actuel Pakistan. Mettant à profit le morcellement de l'Inde du Nord, Mahmûd pille les villes et les temples, emmène de nombreux captifs en esclavage. En 390/100, il prend le Pandjab et reçoit alors le titre de *ghâzî*, donné à ceux qui se distinguent dans la guerre contre les Infidèles. En 1003, il s'empare du Sidjistân et porte désormais le titre de *Sultân* : il fut le premier souverain à recevoir ce titre. Les campagnes fort nombreuses apportaient chaque fois un tribut important. En 1008, Mahmûd doit lutter contre une confédération de princes hindous, il remporte la victoire de justesse, après avoir franchi l'Indus, à Und. Puis il ira s'emparer d'un énorme butin dans le temple de Nagarkot. Désormais, le ghaznawide viendra piller régulièrement les grands et riches temples brahmanes. Après la brillante campagne de 1019 qui le mena jusqu'au Gange, il ramène une fois de plus un énorme butin dont une part sert à la construction de la Grande Mosquée de Ghazna.

La plus célèbre campagne en Inde reste celle de 1025, lorsqu'il dévasta Somnâth, riche centre brahmane. Sur le chemin du retour, les Djats l'attaquent. Il revient en 1027 avec une flottille sur l'Indus et les bat.

Certes Mahmûd occupait des villes et obligeait les gens à se convertir à l'Islâm, mais la propagation de la foi n'était pas son seul but. Il avait à résoudre deux graves problèmes, un problème de trésorerie et un problème social. Les dix-sept campagnes sur le territoire indien apportèrent des solutions temporaires.

Pour ses expéditions à grande échelle, Mahmûd dispose de troupes nombreuses ; il aura aussi une importante flotille fluviale et de nombreux éléphants. Le noyau de son armée était constitué par les *ghulâm*, ou mamelouks, soumis à une stricte discipline.

A ces *ghulâm*, Mahmûd sut adjoindre des *ghâzî ;* ainsi parvenait-il à neutraliser les cadres d'une éventuelle révolte des masses populaires et à canaliser les énergies vers la conquête. Si les combattants étaient satisfaits de la part qui leur revenait — de simples miettes —, les masses paysannes et le prolétariat des villes n'y trouvaient guère de bénéfices. Le butin pourtant considérable que procuraient les victoires, c'est-à-dire le pillage, suffisait à peine à l'entretien de l'armée et aux dépenses de la cour.

Dans les campagnes, la rapacité de certains fonctionnaires amène des levées d'impôts exceptionnels et les paysans quittent leur terre ; les canaux sont alors à l'abandon et se détériorent très vite, rendant impossible une exploitation normale des champs. Le pays retombe dans la désolation.

Pourtant la capitale, Ghazna, jadis bourgade insignifiante, brille d'un incomparable éclat ; on y bâtit de luxueux palais et de belles mosquées, la cour fait travailler les artisans. A travers l'Afghanistân, on trouve des vestiges remarquables d'œuvres monumentales de cette époque comme, près de Bust, le camp de Mahmûd à Lashkari Bazar, qui sera plus tard la résidence préférée de Mas'ûd Ier. Rendez-vous des gens d'esprit, le palais du sultân

accueillit le poète iranien Firdawsi, l'auteur de l'un des plus grands classiques du monde, le *Shâhnâme* (Livre des Rois), ouvrage qui permit au néo-persan d'avoir rang de langue de culture en Islâm à côté de l'arabe, langue du *Coran*. Le souverain ghaznawide patronna aussi le savant al-Birûni (m. 1048).

Mais, derrière la brillante façade, se cachait un profond malaise social, qui apparut après la mort de Mahmûd sous le règne de Mas 'ûd (421/1030-432/1040).

A la mort de Mahmûd, une brève lutte oppose les deux fils jumeaux, Muhammad et Mas 'ûd ; ce dernier, appuyé par l'armée, l'emporte (421/1030). C'est un valeureux soldat et un buveur intempérant. Il s'efforce de continuer l'œuvre paternelle, mais l'administration est alors aux mains de fonctionnaires vénaux qui, en dissolvant l'appareil gouvernemental, vont conduire l'État à la catastrophe.

Les multiples campagnes militaires aboutissent à une détérioration de la situation économique. L'agriculture subissait une crise grave, qui se répercutait en ville où l'artisanat et le commerce souffraient. La crise était surtout sensible au Khurâsân, à Nîshâpûr, grand centre économique. Les patriciens engagèrent la lutte contre le prince ghaznawide. Ne pouvant combattre seuls, ils vont demander l'appui de Turcs d'Asie Centrale. Une aide efficace leur fut apportée par les soufis-derviches, qui furent d'actifs agents de propagande anti ghaznawides et servirent d'agents de liaison avec les Turcs.

Le règne de Mas 'ûd est caractérisé par les vacances de la légalité. Si les opérations vers l'Inde ne ralentissent pas, en revanche au Nord Mas 'ûd a retiré toutes les troupes qui garnissaient la frontière du Khurâsân. Attirés par les pâturages et l'absence de contrôle militaire, des Turcomans s'infiltrent ; parmi ceux-ci il est une famille très importante, celle des Seldjouqides.

Mawdûd, après quelques difficultés avec son oncle Muhammad, prend le pouvoir et tue son parent en 434/1042. Le jeune souverain essaye de résister à la pression seldjouqide ; il perd les provinces iraniennes de son État, mais conserve l'essentiel de ses territoires et maintient son pouvoir sur l'Inde ; il reçoit l'hommage des Ghûrides. Mawdûd meurt en radjab 440/décembre 1048, les conflits de famille reprennent, mais les Ghaznawides resteront en bons termes avec les Seldjouqides, dont ils reconnaîtront la suzeraineté et auxquels ils paieront tribut. Ainsi les difficultés intérieures, la dislocation de l'appareil gouvernemental, le séparatisme de certains féodaux, l'affaiblissement enfin de la puissance militaire vont être des éléments qui permettront le succès des Seldjouqides.

LES AMÎR AL-UMARÂ' BUWAYHIDES

Dans les premières années du x[e] siècle, il ne reste plus au calife 'abbâsside, entouré de sa garde turque, que l'Iraq et la Mésopotamie. En 908, un émir turc, l'eunuque Mu'nis, qui fut le général le plus en vue de 296/908 à 321/933, porte au pouvoir al-Muqtadir, qui vient d'atteindre l'âge légal, soit treize ans. Le jeune souverain, qui régnera vingt-quatre ans, décerne à son protecteur le titre d'*amîr al-umarâ'*, qui d'abord désigna le général en chef.

Le titulaire, par suite de la faiblesse du calife, s'empara de l'administration civile et finit par devenir le souverain effectif.

La date est à retenir, car le fait est nouveau et cette promotion du chef de la garde turque marque nettement l'emprise de l'élément militaire sur la cour et souligne la décadence du califat. Des chefs militaires, les *amîr al-umarâ'*, vont devenir des agents efficients qui exerceront le pouvoir et contrôleront l'administration civile. Aux mains de ces prétoriens, le calife n'est plus qu'une marionnette. Jadis les califes avaient su et pu réagir, et l'on vit les Barmakides, ou bien Abû Muslim ou Harthama éliminés brutalement de la scène politique par le souverain. Désormais, c'est l'*amîr al-umarâ'* qui va disposer de la vie du calife.

Les passions se déchaînent à Baghdâd, les crimes s'accumulent ; cette triste période est décrite par as-Sûlî, qui nous raconte les règnes d'ar-Râdî et de son frère al-Muttaqî. Baghdâd est livrée à la pègre. La famine engendre l'émeute, l'émeute allume l'incendie, il n'y a plus guère d'autorité, les caractères les mieux trempés s'organisent. L'illustration de cet état de choses est donnée par la famille shî'ite des frères Barîdî, fils d'un maître de poste de Basra, devenus des chefs militaires. Ce trio de prévaricateurs étonnants, maîtres de concussion remarquables et chefs de brigands énergiques, obtint la ferme des impôts de la province d'al-Ahwâz, centre de la culture de la canne à sucre, et tint à sa merci le Sawâd, avec comme centre de leur activité Basra durant la période qui, de 315/927 à 336/947, précéda l'arrivée des Buwayhides.

Pour se débarrasser des Turcs, le califat en pleine déliquescence va accepter la tutelle d'une famille daylamite venue des bords méridionaux de la Caspienne, les Buwayhides. Ils représentent la principale dynastie qui, sur le plateau iranien, puis en Iraq, marque, entre la domination arabe des débuts et la conquête turque du Ve/XIe siècle ce que Minorski appelait l'intermède iranien. Elle tire son nom de Buwayh, père de trois frères, 'Alî, al-Hasân et Ahmad, qui en 300/913 fondèrent cette dynastie. *Condottieri* d'humble origine, appartenant à la population daylamite gagnée à l'Islâm shî'ite, population que la pauvreté du pays poussait à s'engager dans les armées des gouverneurs voisins ou celles du calife, les trois frères vont regrouper les éléments daylamites qui étaient sortis de leur région montagneuse et constitueront une force politique et militaire importante. L'État buwayhide constitue un écran qui s'interpose entre Baghdâd et la seule puissance sunnite en Asie, les Sâmânides du Khurâsân et de Transoxiane. Après des luttes confuses, 'Alî conserva le Fars, al-Hasân occupa le Djibâl et Ahmad prit pied dans le Kirmân et au Khûzistân. Les Buwayhides souhaitaient contrôler le califat, et ils parvinrent à leurs fins. En 334/945, Ahmad entrait à Baghdâd, où l'accueillit le calife al-Mustakfî, et y inaugura un régime qui devait durer jusqu'en 447/1055.

Le début de l'ère nouvelle est marqué par des innovations dans la titulature. Ahmad, 'Alî et al-Hasân reçurent du calife les surnoms honorifiques *(laqab)* de *Mu'izz ad-dawla* (glorificateur de l'État), *'Imâd ad-dawla* (la colonne de l'État) et *Rukn ad-dawla* (le pilier de l'État). C'est sous ces appellations que l'histoire les connaît. Les titres en *dawla* de cette époque iront se dégradant au fil des temps. 'Adud ad-dawla, fils de Rûkn ad-dawla, fut la personnalité la plus éminente de la dynastie et, en 977, il parvint au maximum d'unification. Ce fut l'époque de la domination shî'ite sur le califat de Baghdâd, mais ces

hétérodoxes se comportèrent comme s'ils reconnaissaient au califat 'abbâsside une véritable légitimité, ne fût-ce qu'en recevant de lui leur investiture. Une attitude hostile n'aurait pas manqué de provoquer une révolte et des désordres dans l'administration. En fait, pour eux la politique primait la religion. Pourtant, en 963, Mu'izz ad-dawla fit célébrer à Baghdâd les fêtes shî'ites et l'on assiste à cette époque à la reprise du pèlerinage aux tombes des imâms. Ils reprenaient et réalisaient l'association 'abbâsside-shî'ite rêvée par al-Ma'mûn, mais ils étaient contre les Ismâ'îliens par instinct de conservation.

D'autre part, ce régime consacre la suprématie de l'armée dans le gouvernement. L'autorité militaire étend alors sa compétence sur tout, les mercenaires turcs servent de contrepoids sunnite et dans une certaine mesure protègent le calife. Ce régime buwayhide accentua la pratique suivant laquelle on octroyait aux chefs militaires en quasi-propriété des domaines prélevés sur les biens de l'État. On conférait aussi parfois le droit à l'impôt d'un district fiscal, quitte pour les bénéficiaires à reverser comme sur un revenu ordinaire la dîme *('ushr)* au Trésor. On distribua aussi des *iqtâ'* sans obligation de reversement quelconque. C'était en fait une assignation de solde, et non l'octroi d'un fief. Le bénéficiaire pouvait en changer au cours de sa carrière.

Dans l'ensemble, les Buwayhides assurèrent une saine gestion des revenus de l'État ; ils se préoccupèrent de la réparation des canaux, en créèrent de nouveaux, veillèrent à l'entretien des routes et des ponts, bâtirent enfin dans les villes de nouveaux édifices. Sur le plan intellectuel, c'est sous leur domination que furent composés deux *corpus* de la littérature arabe, le *Kitâb al-Aghâni* d'Abû l-Faradj et le *Fihrist* d'Ibn an-Nadîm. Alors vécurent aussi l'historien Hilâl as-Sâbi, le philosophe et grammairien Miskawayh et le géographe Istakhri, tous deux Iraniens arabisés.

LA SITUATION POLITIQUE À L'OUEST DU CALIFAT

Les Tûlûnides

Les germes de la sécession de l'Égypte étaient anciens. Durant les deux premiers siècles après l'Hégire, l'Égypte constitue une province placée sous l'autorité du calife et conserve son unité économique et culturelle. Les tribus venues d'Arabie vont y constituer un nouvel élément ethnique, qui restera longtemps minoritaire.

A la suite des révoltes coptes et arabes, le calife al-Ma'mûn s'était rendu à Fustât en 217/832 et y avait installé, pour maintenir l'ordre, une armée de Khurâsâniens. Il donna l'Égypte en apanage à son général, 'Abd Allâh b. Tâhir, qui désigna son gouverneur ; ce fut le premier officier d'une série où dominèrent les Turcs.

Une ère nouvelle commence pour l'Égypte lorsque le calife al-Mu'tazz la donne en apanage à Bâyakbak, qui la confie en 254/868 à son gendre Ahmad b. Tûlûn. Le pays est administré par un véritable triumvirat constitué par le chef de l'armée Ahmad b. Tûlûn, l'intendant des finances Ibn al-Mudabbi et le maître des postes Shukayr. Rapidement les

trois hommes entrent en conflit, le chef de l'armée l'emporte et prend le contrôle de l'Égypte. Cet officier, issu d'une famille originaire de Bukhârâ, sera le fondateur de la dynastie des Tûlûnides. Il réussit à se constituer une armée personnelle, puis saisit l'occasion du conflit qui oppose à Baghdâd Dja`far al-Mufawwad à son oncle al-Muwaffaq pour cesser d'envoyer le tribut au calife. Ce dernier se débattant dans les difficultés nées de la révolte des Zandj ne peut réagir. Ahmad b. Tûlûn se proclame pratiquement indépendant en 871 ; il s'arroge le droit de battre monnaie d'or et associe sur les pièces son nom à celui du calife, maintenant ainsi une fiction de légitimité. L'Égypte, qui venait de traverser une sérieuse crise économique, retrouve à cette époque une grande prospérité dont l'origine tient au fait que le tribut prélevé sur les revenus du pays n'est plus envoyé en Iraq et sert à l'essor du commerce et de l'industrie. Au Nord de Fustât, le nouveau maître du pays construit une nouvelle cité résidentielle, appelée al-Qata`i où non loin du palais, il fait bâtir une grande mosquée dotée d'un minaret à rampe hélicoïdale, comme celui de la grande mosquée de Sâmarrâ.

Ahmad b. Tûlûn ne tarda pas à occuper la Syrie, qu'il avait le droit d'inspecter en sa qualité de responsable des défenses des régions frontières *(`awâsim)*. C'est au cours d'une campagne au Nord de la Syrie qu'il meurt en 270/884.

Son fils Khumarawayh lui succède et reçoit l'apanage paternel pour trente ans. Il doit lutter contre les gouverneurs de Syrie et de Djéziré, appuyés par Baghdâd. Il poursuit la guerre contre Byzance et se donne la gloire de mener seul le *djihâd*. En 892, le calife al-Mu`tadid le confirme dans son poste et lui donne en mariage une de ses filles. Le territoire tûlûnide comprend alors, en plus de l'Égypte et de la Syrie, la Cilicie et la plus grande partie de la Djézirè. Khumarawayh meurt à Damas en 283/896 assassiné par un de ses serviteurs, amant de son épouse préférée. Son frère Hârûn lui succède, bien que les troupes aient prêté serment à son jeune fils qui n'a que quatorze ans. Tandis que les Qarmates ravagent la Syrie, Hârûn disparaît le 19 safar 292/1er janvier 905, victime d'un complot. Quelques semaines plus tard, les troupes du calife `abbâsside arrivent à Fustât.

Les Ikhshidides

Après la disparition des Tûlûnides, le calife reprend pour une trentaine d'années le contrôle de l'Égypte où il nomme un gouverneur militaire à sa dévotion ; mais les vrais maîtres du pays sont les intendants des Finances. La faiblesse du pouvoir engendre une crise économique et éveille l'agressivité des Byzantins qui font des raids sur les côtes, tandis que le calife fâtimide d'Ifriqiya, après avoir envoyé à plusieurs reprises ses troupes envahir l'Égypte, étend son domaine jusqu'à la Cyrénaïque. Le calife de Baghdâd comprend alors que, face à la poussée fâtimide, il lui fallait créer un État-tampon pour mieux assurer sa sécurité. C'est ainsi qu'en 323/935 Muhammad b. Tughdj, plus généralement connu sous son titre d'*al-Ikhshid*, arrive sur les bords du Nil. Une nouvelle dynastie de gouverneurs turcs autonomes est alors fondée, celle des Ikhshidides. La famille du fondateur était originaire du Farghânâ et servait les `Abbâssides depuis deux générations. Muhammad b. Tughdj, né à Baghdâd, passa sa jeunesse en Syrie, où son père fut gouverneur de Damas et

de Tibériade pour le compte des Tûlûnides. Après la chute de ceux-ci, il connut une période difficile et fut mis en prison ; une fois libéré, il participe à un complot qui échoue, se réfugie en Syrie, puis en 297/909 il gagne l'Égypte. Là, il sera le protégé du gouverneur Takîn qui lui confie des postes. Il obtient d'être muté à Damas où il quitte le service de son protecteur et parvient rapidement à étendre son pouvoir sur la Syrie. A la mort de Takîn, il fut nommé gouverneur, mais ne resta à cette place qu'un mois ; il attendra dix ans pour éliminer al-Madara'i, qui avait été nommé par Baghdâd. En 324/936, il repousse la troisième invasion fâtimide ; trois ans plus tard ar-Râdî lui confère le titre d'al-Ikhshid, qui avait été porté par ses ancêtres au Farghânâ à l'époque pré-islamique. En Syrie, Muhammad b. Tughdj doit affronter un rival sérieux en la personne de l'émir Ibn Râ'iq, qui disparut assassiné à Baghdâd en 942 ; puis il lutte contre les Hamdânides : ce conflit sera résolu par la cession à Sayf ad-dawla des provinces situées au Nord de Damas. C'est dans cette ville que Muhammad meurt en dhû'l-hidjdja 334/juin 946, laissant deux fils qui seront ses successeurs officiels, tandis que le pouvoir sera exercé pendant vingt ans par Kâfûr, un eunuque noir esclave du fondateur de la dynastie dont il fut le commandant en chef. A la mort du dernier ikhshidide ʿAlî, en 349/961, Kâfûr se déclare maître de l'Égypte. Il doit faire face à l'intérieur à la propagande ismâʿîlienne et aussi à une succession de crises économiques, conséquences de mauvaises récoltes répétées. Sur le plan extérieur, il eut à protéger le domaine ikhshidide contre les pressions des Qarmates, des Soudanais, des Hamdânides et surtout des Fâtimides dont il retarda l'invasion finale de l'Égypte.

Les Fâtimides

Les Fâtimides qui tirent leur nom de Fâtima, la fille du Prophète, régnèrent en Afrique du Nord et en Égypte de 297 à 567/909-1171, soit plus de deux siècles et demi. L'origine du mouvement qui amena cette dynastie au pouvoir se situe en Iraq et se rattache à l'ismâʿîlisme, doctrine shiʿite dont les adeptes attendent une rénovation de l'Islâm à la fin de l'occultation du *Mahdî*, descendant du Prophète par ʿAlî et Fâtima. « Les partisans des Fâtimides désignent leur dynastie sous le nom de dynastie ʿalide *(al-dawla al-alawiya)*[1]. » L'ascendance ʿalide leur fut contestée par les historiens sunnites.

Les Fâtimides appartiennent à une secte « bâtinite », c'est-à-dire qu'ils gardent en eux, « à l'intérieur *(bâtin)* de leur esprit », leurs véritables sentiments et se montrent dans l'ensemble tolérants à l'égard du sunnisme, considéré comme « extériorisé » ou *zâhirî*. Cette attitude devait faciliter leur installation en Égypte.

Lorsque Djaʿfar et son fils aîné Ismâʿîl disparaissent en 148/765, à quelques mois d'intervalle, il se produit une scission dans les rangs ʿalides. Certains considèrent que Ismâʿîl n'est pas mort, mais qu'il a disparu en laissant un fils, Muhammad. Celui-ci étant mineur aurait été confié à Maymûn al-Qaddâh (l'Oculiste), qui est souvent considéré comme le véritable auteur de la doctrine ismâʿîlite. Pour éviter les persécutions ʿabbâssides, Muhammad aurait vécu incognito, se déplaçant sous le déguisement d'un

1. On les a appelés aussi ʿubaydites (E.I. ², II, 871).

marchand ; il est connu sous le nom de Muhammad al-Maktûm (le Caché). Ceux qui se regroupent derrière lui et ses successeurs constituent la secte des « septimains », car ils se rattachent au septième descendant du Prophète.

Pendant ce temps, son oncle Mûsâ al-Kâzim est reconnu comme imâm légitime par bon nombre de shi'ites. Il transmit l'imâmat, c'est-à-dire la charge de diriger la communauté à ses descendants, dont le dernier, Muhammad al-Mahdî, disparaîtra mystérieusement en 260/874 dans un *sirdab* près de Sâmarrâ, alors capitale du califat 'abbâsside. Ceux qui reconnurent les droits de Mûsâ et de ses successeurs donnèrent naissance, après l'occultation *(ghayba)* de Muhammad al-Mahdî, le douzième successeur de 'Ali en ligne directe, à une secte qui porta le nom de « duodécimains » *(ithnâ 'ashariya)* et qui constitua le groupe le plus important de la Shî'a.

Un mouvement ismâ'îlien, dont l'un des principaux thèmes de propagande fut l'annonce de la venue prochaine du Mahdî Muhammad b. Ismâ'îl, septième imâm clôturant l'ère de Muhammad, apparaît à la fin du IIe/IXe siècle dans le Sawâd en Iraq méridional.

Le fondateur de ce mouvement fut Ibn al-Ash'ath Hamdân Qarmat, converti à l'Ismâ'îlisme en 264/877 par al-Husayn al-Ahwâzî dont il prit la succession. Son beau-frère, 'Abdân, fut le grand animateur du mouvement qui gagna rapidement des adeptes dans les milieux ruraux et parmi les nomades. Une des originalités du mouvement fut l'instauration d'« une sorte de propriété commune des biens de même qu'une assistance aux nécessiteux de la communauté ». Plus tard, le gouvernement de Baghdâd appliquera le terme de « qarmate » à divers groupes de rebelles. Depuis la révolte des Zandj, la région échappait au contrôle de Baghdâd et aucune action ne fut entreprise contre les adeptes de Hamdân et 'Abdân. L'enseignement de ces derniers est diffusé en Syrie, où 'Ubayd Allâh, le fils de Muhammad, va s'établir à Salamiya, en bordure du désert, après avoir erré de ville en ville pour se cacher. En 284/899, il introduit quelques modifications doctrinales et revendique l'imâmat pour lui-même, ce qui amène une rupture avec les fondateurs du mouvement.

La propagande ismâ'îlienne *(da'wa)* avait été diffusée dans la péninsule Arabique et avait gagné le Yémen. Le Bahrayn, qui avait été un bastion kharidjite au VIIe siècle, devient un centre important du mouvement qarmate dont les adeptes se signalèrent en 317/930 en transportant la Pierre Noire de la Ka'ba au Bahrayn. Au Yémen, où la doctrine a, encore de nos jours, des disciples de Hamdân, Mansûr al-Yamâni va former des missionnaires, qui seront envoyés en Afrique du Nord, où bien des adversaires du califat de Baghdâd cherchaient alors refuge. Parmi les missionnaires ismâ'îliens qui allèrent porter leur message à travers le Maghrib, il faut signaler le yéménite Abû 'Abd Allâh al-Shî'î qui, malgré l'opposition de certains clans Kutâma et les assauts des Aghlabides (289/902 et 290/903), réussit à jeter les bases de l'empire fâtimide en Ifrîqiya en s'appuyant sur des Berbères Kutâma acquis à l'ismâ'îlisme.

'Ubayd Allâh, recherché par les autorités 'abbâssides et contesté par les partisans qarmates, décida de quitter la Syrie. Il avait deux possibilités : se réfugier au Yémen ou gagner l'Afrique du Nord. Il opte pour la seconde solution ; il part avec son fils al-Qâ'im,

passe par la Palestine, d'où il arrive en Égypte en 291/903. Traversant la Libye, il gagne l'Ifrîqiya. Tous deux sont identifiés à Sidjilmâsa par le prince aghlabide et jetés en prison. Cette captivité ne sera pas de longue durée, car, en radjab 296/mars 909, le yéménite Abû 'Abd Allâh al-Shî'î, après avoir chassé l'aghlabide Ziyâdat Allâh, délivre 'Ubayd Allâh et le ramène à Raqqâda. En janvier 910, il prendra le titre d'*al-Mahdî* et d'*amîr al-mu'minîn*, devenant ainsi le premier calife fâtimide, chef spirituel des Ismâ'îliens. Il conféra de hautes dignités à Abû 'Abd Allâh et au frère de celui-ci, Abû al-'Abbâs, mais, étant en désaccord avec eux, 'Ubayd Allâh les fit tuer le 1er dhû'l-hidjdja 298/31 juillet 911.

Au début du IVe/Xe siècle, la situation en Afrique du Nord est loin d'être claire. Sur le plan doctrinal, le sunnisme mâlikite s'oppose au khâridjisme 'ibâdite. Sur le plan politique, la rivalité de deux groupes de Berbères, les Zanâta à l'Ouest et les Sanhâdja à l'Est, scinde le pays, que se disputent deux dynasties shî'ites : les Rustamides, khâridjites de Tahert, et les Idrissides, 'Alides de Fès, tandis que les Umayyades d'Espagne contrôlent une partie du Maghrib.

Al-Mahdî, qui régnera de 909 à 934, soit un quart de siècle, s'installe à Raqqâda, faubourg de Kayrawân. Son premier objectif est d'engager la lutte contre les 'Abbâssides et donc d'organiser une armée et une flotte. Héritiers des Aghlabides, les Fâtimides s'intéressent à la Sicile, dont le gouverneur proabbasside essaye d'attaquer l'Ifrîqiya ; il est capturé et livré à 'Ubayd Allâh qui le met à mort en 304/916. 'Ubayd Allâh fit plusieurs tentatives contre l'Égypte : en 307/919, son armée occupa un temps Alexandrie, dévaste le Delta à trois reprises ; puis, en 925, il renonce à la conquête.

Le souverain fâtimide hérita des Aghlabides une puissante flotte, qui lui permet de contrôler Malte, la Sardaigne, la Corse et les Baléares.

A la mort d'al-Mahdî, Muhammad al-Qâ'im, qui avait été désigné comme héritier par son père, accède au pouvoir en 322/934. Il régnera onze ans. Déjà commandant des troupes du vivant de son père, il mena une politique expansionniste vers l'Ouest, occupa plusieurs villes dont Fès au Maroc. Avec sa flotte, il alla attaquer les côtes septentrionales de la Méditerranée en 934. Il occupa un temps Gênes, qu'il prit aux Romains, et alla faire des prisonniers en Calabre. En 935, il envoie en Égypte des troupes qui occupent Alexandrie, mais sont battues par l'armée ikhshidide. Quelques années plus tard, al-Qâ'im doit faire face à la révolte kharidjite d'Abû Yazîd al-Nukkârî, celui que l'on appelait « l'homme à l'âne » *(Sâhib al-Himâr)*. Soutenu par les Umayyades d'Espagne, Abû Yazîd se révolte en 332/943 et il s'empare de plusieurs villes dont Tebessa et Kayrawân. Après avoir défait et tué le général fâtimide Maysur, il met le siège devant al-Mahdiya, la capitale fondée en 308/920 par 'Ubayd Allâh. Après plusieurs tentatives, Abû Yazîd doit finalement lever le siège et il rentre à Kayrawân. C'est au calife al-Mansûr Ismâ'îl, qui succède à al-Qâ'im en 334/946, que reviendra le mérite de s'emparer du rebelle après une série de combats. Abu Yazîd succomba à ses blessures, le 27 muharram 336/19 août 947. Cette même année, le calife fonde aux portes de Kayrawân une nouvelle capitale, Sabra, appelée aussi al-Mansûriyya. Dégagé des soucis du maintien de l'ordre sur terre, le calife développa la puissance maritime fâtimide et attaque avec succès en Sicile et en Italie du Sud les Byzantins qui appuient les Umayyades d'Espagne contre les Fâtimides. En 336/948,

al-Mansûr envoie comme gouverneur en Sicile al-Hasan b. ʿAlî al-Kalbî, dont la famille fournira plusieurs gouverneurs qui manifesteront une tendance croissante à l'autonomie.

1. *Le califat d'al-Muʿizz*

A la mort d'al-Mansûr en shawwal 941/mars 953, son fils Abû Tamîm Maʿadd, nommé héritier présomptif quelques mois plus tôt, monte sur le trône et prend le titre d'al-Muʿizz lidîn Allâh. Son règne durera vingt-deux ans et il sera le plus grand souverain fâtimide. Tandis que les trois premiers califes fâtimides avaient étendu leur pouvoir vers l'Ouest, le quatrième se tournant vers l'Est réalisera la conquête de l'Égypte et implantera le califat shîʿite au cœur de l'Islâm du Moyen-Orient.

Contemporain de ʿAbd az-Rahmân III, souverain umeyyade d'Espagne, al-Muʿizz engage des opérations au Maghrib où il remporta d'importants succès : face aux tribus zanâta, il établit à Tahert l'autorité du chef sanhâdji Zîrî b. Manad. Il fallait au nouveau calife imposer la paix à l'Ouest, car il songeait à se retourner contre les ʿAbbâssides. Après avoir mené quelques opérations en Sicile contre Nicéphore Phocas, au début de 965, il signe un traité avec celui-ci en 356/967. Al-Muʿizz, comme ses prédécesseurs, songe à marcher contre l'Égypte et commence des préparatifs en 355/966. Il donne notamment l'ordre de forer des puits le long de la route. Ses émissaires se répandent à Fustât et dans le Delta, où la population était en proie à la famine et victime de sentiments racistes contre les Soudanais qui dominaient le pays. Le maître de l'Égypte, l'Ikhshidide Kâfûr, meurt en 357/968, c'est le signal de l'avance. En rabîʿ I 358/février 969, une forte armée sous les ordres du général Djawhar part vers l'Est, appuyée par une flotte nombreuse.

Djawhar, dit as-Siqillî ou ar-Rûmî, était un esclave d'origine européenne importé à Kayrawân : il sera le conquérant de l'Égypte et l'artisan de la puissance militaire fâtimide. Pour l'administration, al-Muʿizz bénéficiera de l'expérience de Yaʿqûb b. Killis, un juif converti d'origine baghdâdienne, qui avait été au service de Kâfûr et auquel on attribue le système fiscal et administratif en usage en Égypte durant l'époque fâtimide. Ibn Killis abolit la ferme des impôts et nomme des collecteurs d'impôts : l'Égypte peut vivre sur ses revenus, dont aucune part ne fut prélevée par un quelconque tribut.

Parvenu à Guiza, Djawhar bouscule les forces le 11 shaʿbân 358/30 juin 969 et entre à Fustât le lendemain sans opposition. L'Égypte tombe alors pour deux siècles sous la domination d'un pouvoir shîʿite ; dans la khutba la mention du calife ʿabbâsside est supprimée. Le général fâtimide se préoccupa avant tout de rétablir l'ordre et de lutter contre la famine. Une semaine après son arrivée, Djawhar pose les fondations d'une ville nouvelle, entourée d'un solide rempart, pour loger ses troupes et ses services. La nouvelle cité fondée sous le signe ascendant de la planète Mars — *al-Qâhir* — reçut, pour conjurer l'influence néfaste, le nom d'*al-Qâhira al-Muʿizziyya*. Telle fut l'origine du nom du Caire. Le conquérant construit aussi une mosquée-cathédrale al-Djâmiʿ al-Azhar. Le premier office eut lieu dans ce brillant sanctuaire le 7 ramadân 361/22 juin 971. Foyer d'enseignement ismâʿîlien à l'origine, cette vaste mosquée reste depuis un millénaire le centre le plus important du monde musulman pour les études de langue arabe et de sciences religieuses.

Très vite, Djawhar va s'efforcer d'étendre la domination fâtimide au-delà des frontières de l'Égypte ; c'est ainsi qu'il obtient, en 359/970-71, la soumission de La Mekke et de Médine où l'or d'al-Mu 'izz avait joué un rôle non négligeable. En Syrie, l'action fut plus difficile à mener à cause de la vive opposition des Ikhshidides soutenus par les Qarmates et aussi à cause de l'indiscipline des troupes maghrébines chargées des opérations. Les attaques des bédouins, des Qarmates et des Byzantins rendaient la position peu sûre. Dja 'far b. Falah, lieutenant de Djawhar à Damas, fut attaqué fin 360/août 971 par les troupes qarmates d'al-Hasan al-A 'sam. Ce dernier passe pour avoir été l'artisan « d'un changement d'attitude des Qarmates dans leurs rapports avec les Fâtimides ».

Après son succès, il marcha contre Le Caire, mais fut repoussé par Djawhar à la fin de l'année 971. Les troupes fâtimides arrivent une nouvelle fois jusqu'à Damas et sont repoussées en ramadân 361/972. Deux ans plus tard, al-Hasan revient à la charge, mais depuis ramadân 362/juin 973 al-Mu 'izz s'était installé au Caire, après avoir confié le Maghrib au chef berbère Buluqqîn b. Ziri. L'or fâtimide agit sur les auxiliaires bédouins, et l'armée qarmate est battue. Cette fois les troupes maghrébines d'al-Mu 'izz occupent Damas, mais la population, excédée par les troupes venues d'Égypte, les chassera avec l'aide d'un officier buwayhide, le Turc Alp Takin (al-Aftakin), qui avait fui Baghdâd. Dans le Nord de la Syrie, en revanche, les Fâtimides remportent des succès sur les Byzantins en 364/975. Al-Mu 'izz meurt en 365/976 après avoir désigné pour lui succéder son fils Nizâr al-'Azîz. Celui-ci voudrait étendre son pouvoir sur la Palestine et la Syrie ; il réussit à battre les troupes d'al-A 'sam et d'Alp Takin près de Ramlah et occupe les ports de Beyrouth et de Tripoli. La souveraineté fâtimide est alors reconnue de l'Atlantique à la mer Rouge, au Hidjâz, au Yémen et en Syrie. Les maîtres de l'Égypte ne sont pas des gouverneurs rebelles ayant des ambitions personnelles ; ce sont les chefs d'un mouvement religieux, le shî 'îsme ismâ 'îlien, et en tant que tels ils avaient rejeté la souveraineté des califes sunnites 'abbâssides qu'ils considéraient comme des usurpateurs. Aucun rapprochement ne se fit avec Baghdâd durant la domination des Buwayhides, qui étaient des shî 'îtes, mais qui contestaient l'ascendance des Fâtimides et ne les considéraient pas comme les imâms 'alides légitimes. C'est pourquoi l'objectif principal des califes du Caire sera le renversement de la dynastie 'abbâsside et l'occupation de Baghdâd.

Sous les Fâtimides, l'Égypte va connaître une importante expansion économique, car les maîtres du Caire vont chercher à détourner vers la mer Rouge, dont ils occupent les deux rives, le commerce du golfe Arabo-Persique. Pour affaiblir l'Irak et renforcer l'Égypte, des missionnaires et des marchands du Caire vont se rendre en Inde et en Afghanistân pour y accaparer les comptoirs commerciaux. Ils ne parviendront pas à imposer leur hégémonie, car les Ghaznawides, qui appuyaient l'orthodoxie sunnite, leur barreront la route.

C'est dans l'armée que devaient apparaître, sous le règne d'al-'Aziz, les premières fissures de l'édifice fâtimide. La base de l'armée était constituée de contingents berbères et les garnisons maghrébines du Caire et de Damas attestent à cette époque une certaine suprématie nord-africaine sur le Proche-Orient. A côté de ces éléments, il y avait de nombreux mamelouks d'origine européenne, grecs, slaves ou italiens. Al-'Azîz pour disposer d'hommes dévoués à sa personne constitua des régiments de mamelouks turcs et

des unités d'infanterie daylamites recrutées dans les montagnes bordant la Caspienne. Ainsi se constituèrent deux blocs rivaux, al-Mashâriqa (les Orientaux) et al-Maghâriba (les Occidentaux). Plus tard vinrent s'ajouter des milices d'esclaves noirs de Nubie, qui d'abord soutinrent les Orientaux contre les Berbères. Puis lorsque ces derniers, après la sécession de l'Afrique du Nord, perdirent de leur importance, la rivalité opposa les Turcs aux Soudanais.

Au Maghrib, les liens avec le califat fâtimide se détendirent pendant le gouvernement de Mansûr b. Buluqqîn de 373/984 à 386/996.

2. *Le règne d'al-Hâkim*

Al-ʿAzîz meurt à cette date et son fils Abû ʿAlî al-Mansûr, connu sous son titre d'al-Hâkim bi amr illâh, est proclamé calife. De mère chrétienne et neveu du patriarche melkite Arsenios d'Alexandrie, le jeune souverain n'a que onze ans et c'est son tuteur, un eunuque slave, Bardjawân, qui exerce le pouvoir de fait, ce qui le met en conflit avec Ibn ʿAmmâr, chef des Berbères Kutâma, dont il finira par se débarrasser.

La première période du règne, celle de la tutelle de Bardjawân, fut marquée par des troubles, des opérations contre les Byzantins en Syrie du Nord et surtout par l'apparition de factions militaires exerçant un pouvoir politique.

En 390/1000, le calife al-Hâkim trouva pesant le pouvoir de Bardjawân et le fit assassiner. Une nouvelle période commence, elle durera dix-sept ans. Celui que l'on appelle souvent le calife de l'An Mil abandonne la politique de tolérance de ses prédécesseurs et prend des mesures discriminatoires contre les juifs et les chrétiens : il remet en vigueur les signes distinctifs imposés aux dhimmis, en 400/1009, il va jusqu'à démolir l'église de la Résurrection à Jérusalem, qui sera reconstruite sous az-Zâhir. Il prend même des mesures contre les sunnites, ce qui provoque un regain de zèle pour le shiʿîsme. Il pratique aussi une politique fatale à l'Égypte en important un grand nombre de mercenaires turcs et de Noirs qui se querellèrent avec les Berbères et firent souvent acte d'insubordination. A la fin de son règne, ce calife excentrique et cruel subit l'influence de doctrines ismâʿîliennes qui prônaient la métempsycose *(tanâsukh)* et la réincarnation *(hulûl)* et finit par accepter l'idée que la divinité s'était incarnée en lui. Cet étrange personnage figure dans certaines anecdotes du recueil des *Mille et Une Nuits*.

Trois hommes jouèrent sous son règne un rôle décisif : Hamza b. ʿAlî al-Zawzânî, Hasan b. Haydrara al-Farghânî al-Akhram et Anush-Takîn ad-Darazî al-Bukhârî. C'est en 408/1017 que commença la prédication de l'incarnation, inspirée par Hamza et propagée par ses deux subordonnés que l'on dit avoir été en rivalité avec lui. Selon les uns, ad-Darazî aurait été tué par ses compatriotes turcs outrés de sa propagande, selon d'autres le calife l'aurait fait secrètement partir vers le Hawrân en Syrie. Al-Akhram aurait dû, lui aussi, prendre la fuite, mais certains affirment qu'il fut tué. Quant au Persan Hamza, qui jouissait des faveurs d'al-Hâkim et qui est considéré comme le fondateur du système théologique des Druzes, une tradition dit qu'il se serait caché dans le Hawrân, où il serait mort en 1019.

La proclamation de la divinité d'al-Hâkim fut à l'origine d'une série de graves émeutes dont les principaux épisodes furent l'incendie de Fustât en 410/1020 et, à cette occasion, le combat des Turcs et des Berbères.

La fin d'al-Hâkim reste entourée de mystère. Le 27 shawwâl 411/13 février 1020, il disparut mystérieusement au cours d'une promenade nocturne hors du Caire. Plusieurs jours plus tard, on retrouva son âne mort et ses vêtements lacérés et souillés de sang sur le Muqattam qui domine la capitale égyptienne. Il aurait, pense-t-on, été assassiné à l'instigation de sa sœur Sitt al-Mulk. On ne trouva jamais son corps, ce qui accrédita la croyance en une occultation *(ghayba)* mystérieuse et en sa survie cachée.

Après la disparition d'al-Hâkim, l'autorité du calife allait se dégrader progressivement. Sa sœur Sitt al-Mulk est la régente énergique de son neveu de seize ans az-Zâhir. Sous son règne l'Égypte connaît, en 414-415/1023-24, une cruelle famine et les gens en arrivèrent à tuer jusqu'aux animaux domestiques utilisés pour l'agriculture. A la mort de Sitt al-Mulk en 415/1024, le pouvoir passe aux mains du vizir Abû'l-Qâsim Ahmad al-Djardjarâ'î, qui gouvernera l'Égypte durant près de vingt ans. Ce règne est marqué par des troubles du fait de l'insubordination des militaires, par un certain déclin du commerce et par la réapparition des extorsions fiscales.

3. *Le califat d'al-Mustansir*

En 427/1036, à la mort d'az-Zâhir, un enfant de sept ans devient calife sous le nom d'al Mustansir. Alors commence un règne de soicante ans, le plus long des annales de l'Islâm. Le chef du gouvernement reste le vizir al Djardjarâ'î ; puis, lorsqu'il meurt en 436/1045, le pouvoir est pris par la mère du calife, une Soudanaise d'origine servile. Pour gouverner, elle s'appuie sur Abû Sa'd al-Tustarî, un banquier juif converti qui sera assassiné en 439/1047, et sur le cadi Abû Muhammad Hasan al-Yâzûrî qui devint vizir en muharram 442/juin 1050. Il restera huit ans à son poste et sera le dernier civil à exercer le contrôle sur l'État. Après l'exécution d'al-Yâzûrî, l'Égypte va connaître des troubles et des difficultés économiques. L'administration civile se désintègre, les réserves du Trésor sont épuisées. La tension entre les factions militaires rivales suscite des heurts sanglants entre Soudanais et Turcs qui finiront par l'emporter grâce à l'appui des Berbères. L'agriculture connaît une crise, marquée par une série de famines terribles entre 446/1054 et 464/1072.

En 465/1073, al-Mustansir invite secrètement à venir au Caire le gouverneur de 'Akkâ, Badr al-Djamâli, un Arménien converti à l'Islâm, ancien esclave de Djamâl al-Dîn b. 'Ammâr de Tripoli. Le général arménien accepte à condition d'avoir avec lui ses propres troupes. Pour ne pas attirer l'attention, Badr al-Djamâlî arrive par mer, débarque à Damiette et, sans que les milices de la ville en soient prévenues, il entre au Caire le 28 djumâdâ I 446/29 janvier 1074 ; il y gardera le pouvoir vingt ans. Le général arménien rétablit immédiatement l'ordre en éliminant radicalement tous les chefs turcs et bon nombre de hauts fonctionnaires égyptiens. Selon une politique matrimoniale traditionnelle en Orient, des liens sont scellés entre le nouveau chef et le calife à l'occasion du mariage de la fille de Badr avec le plus jeune fils d'al-Mustansir Ahmad, le futur calife al-Musta'li.

Badr devient le maître de l'Égypte avec le triple titre d'*amîr al-djuyûsh, hâdî ad-du'at* et *wazîr*. Il est donc commandant des armées, chef des missionnaires et maître de l'administration. Le calife lui délègue le pouvoir, et l'Égypte devient pour un long moment une autocratie militaire, tout comme l'était déjà devenu l'empire 'abbâsside avec ses *amîr al-umarâ'*. L'action de Badr al-Djamâlî, sur le plan intérieur, ramène la concorde et la sécurité en Égypte, les revenus de l'État s'accroissent très sensiblement, la réorganisation de l'administration et de l'armée donne à l'empire fâtimide un sursis d'un siècle environ.

Sur le plan extérieur, al-Mustansir avait hérité de l'État musulman le plus puissant de l'époque, qui s'étendait de l'Ifrîqiya et de la Sicile au Hidjâz et à la Syrie Centrale et qui maintenait de nombreux agents en Iraq et jusqu'au Khurâsân. Dès l'année de l'avènement d'al-Mustansir, la Sicile, dont le calife semblait se désintéresser malgré l'investiture qu'il donnait aux gouverneurs de l'île, se plaça sous la suzeraineté des Zirides.

A l'Ouest, l'empire connaît des difficultés avec les Zîrides qui, en 443/1051, rejettent la suzeraineté fâtimide pour se soumettre à celle des 'Abbâssides ; depuis 427/1036, la Sicile ne reconnaissait plus les gouverneurs fâtimides, elle allait d'ailleurs être occupée par les Normands en 463/1070. Les relations avec Byzance furent pendant un temps amicales : sous le règne d'al-Mustansir, un traité fut signé avec l'empereur de Byzance et il y eut des échanges d'ambassadeurs, car Byzantins et Fâtimides étaient inquiets de la menace seldjouqide en Syrie. En 446/1054, il y eut une rupture entre Le Caire et Constantinople, lorsque Théodore envoya une expédition contre Lâdhikîya : cette opération eut pour conséquence l'établissement de relations commerciales directes entre l'Égypte et les villes italiennes.

En Syrie, déjà sous az-Zâhir, la domination fâtimide était battue en brèche, bien que le général Anush Takîn al-Duzbarî ait réoccupé Damas pour le compte des Fâtimides en 429/1038, puis ait repris Alep aux Mirdassides, qui la récupérèrent trois ans plus tard pour se soumettre en 452/1060 au sultan seldjouqide Alp Arslan.

Les désordres de Syrie vont empêcher les Fâtimides d'agir contre les Seldjouqides de Baghdâd. Le grand rêve de domination fâtimide sur l'Iraq, qu'al-Mu'izz, al-'Azîz et az-Zâhir avaient caressé, al-Mustansir crut un moment pouvoir le réaliser. En ramadân 447/décembre 1055, le seldjouqide Tughril beg au nom de l'orthodoxie sunnite manifeste son intention de mettre un terme au règne des Fâtimides au Caire, mais l'année suivante, après une intense propagande fâtimide, un émir turc Arslan al-Basâsirî réussit à faire connaître la suzeraineté fâtimide à Mossoul ; puis, le 8 dhû'l-qa'da 450/27 décembre 1058, profitant d'un éloignement momentané des troupes seldjouqides, al-Basâsirî entre à Baghdâd et y fait la khutba fâtimide. Le succès fut de brève durée, car al-Basâsirî ne fut pas soutenu par Le Caire et, au retour des troupes de Tughril beg, il fut tué au combat près de Kûfa en dhû'l-hidjdja 451/janvier 1060. L'affaire d'al-Basâsirî renforce la détermination des Seldjouqides à lutter contre les maîtres du Caire. Les troubles constants en Syrie et en Palestine vont amener Badr al-Djamâlî à intervenir à plusieurs reprises. La réaction sunnite commence à porter ses fruits quelques années plus tard. En 462/1069-70, la khutba n'est plus faite au nom des Fâtimides à La Mekke et Alp Arslan impose la mention des 'Abbâssides à Alep. Au Yémen, en revanche, les Fâtimides durant un siècle

(429-534/1038-1139) auront l'appui de la dynastie sulayhide de San 'à'. En 463/1071, le chef turcoman Atsiz b. Uvak accepte l'appel des Fâtimides pour mettre à la raison des bédouins de Palestine ; ne s'estimant pas assez payé, Atsiz occupe Jérusalem pour son compte. Cinq ans plus tard, il prend Damas et, en 1077, il attaque l'Égypte, mais se fait battre, et fait appel au sultan seldjouqide Malik Shâh. Pour l'aider celui-ci constitue la Syrie en apanage pour son frère Tutush, qui en 1079 fera assassiner Atsiz. Les Fâtimides, un moment, ne tiennent plus que Ascalon : Badr alors reprend l'offensive et, en 482/1089, l'autorité fâtimide est rétablie sur la côte à 'Akkâ, Tyr, Sayda, Beyrouth et Djubayl. Badr al-Djamâlî semble alors pouvoir faire jeu égal avec les Seldjouqides. A sa mort en 487/1094, sous la pression de l'armée, le poste d'*amîr al-djuyûsh* d'Égypte est confié à son fils al-Afdal. Quelques mois plus tard, à la mort d'al-Mustansir (487/1094), la succession au califat pose un problème, car il y a deux prétendants, Nizâr et Ahmad. Du vivant du calife, Hasan b. Sabbâh, un *dâ'î* ismâ'îlien venu de Perse, avait séjourné au Caire, puis était rentré en Iran, où en 483/1090 il avait réussi à s'emparer de la forteresse d'Alamût, qui allait devenir le centre de la propagande ismâ'îlienne. Tandis qu'al-Afdal portait au pouvoir le jeune Ahmad, qui recevait le surnom d'al-Musta'lî billâh, Nizâr le fils aîné se révoltait ; il fut capturé et emmuré vivant dans un cachot. Hasan b. Sabbâh appuya les prétentions de Nizâr à l'imâmat et accrédita le bruit qu'il avait pu s'évader. La *da'wa* au nom de Nizâr fut propagée depuis la région montagneuse du Daylam. Ainsi naquit le mouvement nizârite, dont les affidés furent les *fidâwiya* connus en Occident sous le nom d'« assassins ».

Al-Musta'lî, devenu calife à vingt ans, régna de 487/1094 à 495/1101, confiné dans son palais. A sa mort, al-Afdal lui donna pour successeur un de ses fils, âgé de cinq ans, auquel il fit donner le surnom d'al-Amir bi ahkâm Allâh. En grandissant le calife supporta mal la tutelle de son vizir ; c'est pourquoi on devait l'accuser de complicité lors de son assassinat par des Nizârites en 515/1121. Al-Afdal avait su imposer le calme durant plus d'un quart de siècle et avait réussi à accroître les revenus de l'Égypte, mais, par le choix qu'il avait fait à la mort d'al-Mustansir, il avait signé sa condamnation à mort. Sur la politique des Fâtimides à l'égard des Francs au début des Croisades, nous manquons de documents ; on ne peut que constater le manque de combativité des troupes d'Égypte lors de l'occupation de la Palestine par les Croisés.

Après al-Amir, le califat échut à al-Hâfiz (1130-1149), dont le pouvoir ne dépassa pas les murs du palais. Son fils az-Zâfir (1149-1154) vit le pouvoir usurpé par son vizir urtuqide al-Malik al-'Adil Ibn al-Sallar, qui sera assassiné en 1153. Après cette date, l'Égypte entre dans les années les plus sombres de son histoire avec des califes-enfants surnageant dans un bain de sang ; le dernier sera al 'Adil, quatorzième calife, dernier représentant d'une dynastie que Saladin allait supprimer en 1171, après un règne de deux siècles et demi.

Les Hamdânides

La dynastie des Hamdânides se rattache au clan des Taghlibites, dont sont issues au IV^e^/X^e^ siècle deux branches qui régnèrent au Nord-Ouest de l'empire 'abbâsside décadent,

l'une en Djéziré avec Mossoul pour capitale et l'autre en Syrie du Nord avec pour centre Alep.

L'éponyme de la dynastie est Hamdân b. Hamdûn b. al-Hârith, qui figure parmi les chefs de l'armée chargée de combattre les Khâridjites en 254/868. Une dizaine d'années plus tard, on le retrouve dans les rangs des Khâridjites. Dès son accession au califat, en 279/892, al-Mu 'tadid décide de rétablir son autorité en Djéziré et réussit à s'emparer de Mârdîn que Hamdân avait quittée. L'émir sera capturé et mis en prison, puis sera gracié plus tard. Son fils Husayn, d'abord khâridjite, rallie les autorités de Baghdâd et participe à la lutte contre les Khâridjites ; il prend une part active à la campagne victorieuse menée en 292/904, sous le califat d'al-Muktafî, contre les Tûlûnides, mais refuse le poste de gouverneur de l'Égypte qu'on lui offre. En 293/905-6, il reçoit le commandement d'une armée chargée de réprimer les Kalbites de Syrie et les Qarmates qui les appuient. Après ses succès militaires, Husayn va jouer un rôle politique à l'occasion de la succession d'al-Muktafî ; en 295/908, il participe au complot dont le but était de porter au califat Ibn al-Mu 'tazz en se débarrassant du jeune al-Muqtadir. Les partisans de ce dernier l'emportent et Husayn s'enfuit. Après diverses péripéties, il reviendra en grâce auprès du calife, mais en 302/914-5 il entre en rébellion contre le vizir 'Alî b. 'Isâ ; à la deuxième intervention armée, il est fait prisonnier en sha 'bân 303/février 916 et emmené à Baghdâd. Après deux ans de prison, il fut exécuté sur l'ordre du calife.

Les frères de Husayn étaient restés fidèles au calife. Ibrâhîm reçut en 307/919 le gouvernement du Diyâr Rabî 'a qui, à sa mort, l'année suivante, fut confié à son frère Dâ'ûd. Le plus illustre fut Abû'l Haydjâ' 'Abd Allâh qui, nommé gouverneur de Mossoul en 393/905, soumit les Kurdes de la région et eut à plusieurs reprises des démêlés avec Baghdâd. Mais, à partir de 313/925, il retrouve son poste de Mossoul qu'il conserve jusqu'à sa mort en 327/929, survenue au cours d'une action dans le cadre du complot organisé par son ami l'eunuque Mu'nis, général en chef du calife. Véritable fondateur de la dynastie, Abû l-Haydjâ' laissait deux fils qui furent les personnages les plus célèbres de la famille et gouvernèrent, l'un l'émirat de Mossoul, et l'autre celui d'Alep.

1. *L'émirat hamdânide de Mossoul*

Al-Hasan b. 'Abd Allâh b. Hamdân eut du mal à s'imposer comme émir de Mossoul, car il se trouva en conflit, au sujet de la capitale de la Djéziré, avec ses oncles Nasr et Sa"id. Finalement, en 324/936, il fut investi par le calife ar-Râdî du gouvernement de Mossoul et des trois districts de la Djéziré, Diyâr Rabî 'a, Diyâr Mudar et Diyâr Bakr. Il avait conquis ces deux dernières régions avec l'aide de son frère 'Alî.

La crise du califat amène ar-Râdî à aliéner ses pouvoirs aux mains d'un *amir al-umarâ'*, ce qui provoque des mouvements d'insubordination : l'émir hamdânide de Mossoul, les Banû'l-Barîdî d'Ahwâz et Muhammad Ibn Râ'iq de Basra refusent de verser au Trésor public de Baghdâd la part des revenus qui lui est due. Al-Hasan entre en conflit avec le calife et l'*amir al-umarâ'* qu'il fait assassiner. En 330/942, il prend sa place et reçoit du calife le titre de *Nâsir ad-dawla* (le défenseur de la dynastie), son frère 'Alî reçoit celui de *Sayf ad-dawla* (le sabre de la dynastie). En 943, Nâsir ad-dawla est maître de Baghdâd, où

il commence à favoriser le développement du shî'isme, dont les adeptes ont alors quatre mosquées dans la capitale. Rapidement une révolte éclate, et le maître de Baghdâd regagne Mossoul mais, à la suite de fréquents conflits avec les Buwayhides, il est déposé et exilé. Il meurt deux ans plus tard en 358/969, l'année de la prise du Caire par les Fâtimides. Les deux fils sont en opposition à sa mort : Abû Taghlib al-Ghadanfar est en désaccord avec Hamdân, il s'entend alors avec le Buwayhide al-Bakhtiyâr et contraint son frère à quitter ses possessions. Abû Taghlib n'eut pas de difficulté avec son cousin d'Alep. Al-Bakhitiyâr, excité par Hamdân, devient l'adversaire d'Abû Taghlib et entreprend la conquête de Mossoul ; l'opération s'achève par un traité, les relations s'améliorent et le Hamdânide soutient le Buwayhide contre les chefs turcs rebelles. Pour s'être entendu avec les Banû 'Uqayl, ennemis du calife, Abû Taghlib est mis à mort par al-Mufarridj en 369/979. La branche hamdânide de Mossoul s'effondre ; les survivants rallient les Buwayhides, qui étaient devenus maîtres de la ville.

Ce furent les Marwânides, dynastie fondée par le chef kurde Bâdh, qui remplacent les Hamdânides dans le Diyâr Bakr ; ils y joueront un rôle culturel important avant d'être renversés par les Seldjouqides en 478/1085.

2. *L'émirat hamdânide d'Alep*

Le fondateur de la branche hamdânide d'Alep fut 'Alî b. 'Abd Allâh b. Hamdân, connu sous le nom de Sayf ad-dawla. En 332/944-45, le calife « protégé » par l'*amîr al-umarâ'* hamdânide cherche l'appui des Ikhshidides, qui occupent la Syrie du Nord, et confirme leur pouvoir sur cette région ; mais lorsque les Ikhshidides rentrent en Égypte, l'autorité de leur préfet est contestée et Sayf ad-dawla réussit à entrer à Alep en rabî" 333/nov. 944 avec l'accord de Banû Kilâb de la région. « Alep devint ainsi pour la première fois depuis le temps des Hittites la capitale d'un État », notait Jean Sauvaget. Cela provoque une vive réaction des Ikhshidides et, après quelques heurts, Sayf ad-dawla est maître de la Syrie du Nord, du Diyâr Mudar et de la plus grande partie du Diyâr Rabî'a ; il constitue un État syro-mésopotamien théoriquement subordonné à Mossoul, mais en fait indépendant aussi bien du maître de Mossoul que du calife. Nous retrouverons une situation identique deux siècles plus tard, sous le règne de Nûr ad-Dîn fils de Zengî.

Responsable de la région frontalière de la Cilicie à Sumaysat sur l'Euphrate, l'émir hamdânide aura pour tâche principale de mener la guerre byzantine. Les devoirs militaires n'empêchent pas Sayf ad-dawla d'entretenir, de 336/947 à 350/961, une cour brillante à Alep, fréquentée par des poètes de renom comme son cousin Abû Firâs, gouverneur de Manbidj et Mutanabbî. Ce fut une période heureuse de succès, à l'intérieur comme à l'extérieur. La seconde partie du règne, de 351/962 à 356/967, est marquée par des opérations victorieuses menées contre l'émirat par Nicéphore Phocas et dont la plus remarquable fut l'occupation temporaire d'Alep par les Byzantins en hiver 351/962.

Lorsque Sa'd ad-dawla succède à son père, en 356/967, il n'a que quinze ans. Après avoir réprimé une révolte de son oncle Abû Firâs, il doit quitter sa capitale sous la menace des Byzantins qui, en 968, s'enfoncent en Syrie jusqu'à Hims et Tripoli. Alep devient le centre de sanglants désordres, dans lesquels interviennent Byzantins, Fâtimides et tribus

nomades. Le *hâdjib* Qarghûyah a évincé le jeune émir à Alep, tandis que Pierre Bourtzès s'est emparé d'Antioche et a imposé le protectorat byzantin sur Alep en safar 359/décembre 969. L'autorité de Sa"d ad-dawla est limitée alors aux provinces de la Syrie du Nord ; après avoir reconnu la suzeraineté du buwayhide "Adud ad-dawla, il réussit à récupérer le Diyâr Mudar en 368/979. Il se trouva en conflit avec Bakdjur qu'il avait nommé gouverneur de Hims ; ce dernier, ayant l'appui des Fâtimides, qui lui avaient promis Damas, espérait profiter de l'antagonisme existant entre Alep et Damas pour s'emparer de la métropole du Nord. Sa 'd ad-dawla, de son côté, trouva l'aide de Byzance pour lutter contre Bakdjur et, en 373/983, une armée byzantine de secours força le gouverneur de Hims à lever le siège d'Alep. Peu avant de mourir, en shawwâl 381/décembre 991, l'émir réussit à vaincre Bakdjur et à le faire exécuter. Sa 'd ad-dawla manœuvra, sa vie durant, entre les Buwayhides, les Byzantins et les Fâtimides et ne fut loyal avec personne. Son administration, caractérisée par les extorsions, les spoliations et les abus divers, ne contribua pas à lui apporter l'adhésion de la population.

Son successeur fut Sa'id ad-dawla, dont le règne fut marqué par les tentatives de mainmise des Fâtimides sur l'émirat d'Alep ; ces tentatives échouèrent, grâce à l'intervention des Byzantins en faveur de Sa'id.

Renonçant pour un temps à s'emparer d'Alep, les Fâtimides établissent leur autorité sur le territoire de l'émirat hamdânide : en 388/998, ils infligent à Apamée une défaite aux Byzantins qui, l'année suivante, renforcent les défenses d'Alep et installent une garnison à Shayzar. Finalement, deux traités sont signés en 391/1001, l'un entre les Byzantins et les Fâtimides, l'autre entre les Fâtimides et l'émir hamdânide. C'est alors que de nombreux *ghilmân* quittent le service du seigneur d'Alep pour se mettre à la disposition du calife du Caire. La position de Sa'id ad-dawla est affaiblie et, en 394/1003, le chambellan Lu'lu' n'hésite pas à assassiner l'émir. Ainsi disparut la dynastie hamdânide, dont les deux branches jouèrent non seulement un rôle politique important, mais encore se distingueront par leur mécénat qui permit un remarquable essor littéraire.

Bénéficiant de l'investiture fâtimide, Lu'lu' resta maître d'Alep jusqu'à sa mort en 400/1009. Son fils al-Mansûr Murtadâ ad-dawla reçut à son tour l'investiture du calife du Caire, il y eut contre lui une tentative de restauration hamdânide, mais ce fut Sâlih b. Mirdâs, chef des bédouins kilâbites, qui réussit à le détrôner en 414/1023. Désormais, Alep vivra dans l'anarchie, née des querelles de tribus, sous la suzeraineté théorique des Fâtimides et la surveillance plus proche des Byzantins. En 472/1079, le mirdaside Sâbiq l'échange contre quelques places secondaires avec l'émir 'uqaylide Muslim b. Quraysh, qui fut le souverain le plus remarquable de la dernière dynastie arabe de l'Asie Antérieure.

Aux X[e] et XI[e] siècles, le morcellement de l'empire 'abbâsside s'accentue ; à la faveur des oppositions religieuses et tribales, des dynasties locales vont naître, de nouveaux centres se développent, les cultures locales renaissent, l'arabe certes reste la langue de la religion et de l'administration mais il n'est plus l'unique langue littéraire de l'Empire. Les provinces occidentales se sont détachées, les Berbères sont maîtres du Maghrib, les Arabes dominent dans la vallée du Nil ainsi qu'en Syrie et en Mésopotamie, tandis que les éléments iraniens et turcs commencent à prendre le pouvoir dans les régions orientales. Très rapidement, les Turcs deviennent les arbitres de la situation.

Chapitre 8

LES SELDJOUQIDES

Institut kurde de Paris

L'AVÈNEMENT DES SELDJOUQIDES

L'arrivée des Seldjouqides dans le monde islamique est un fait capital dans l'histoire de l'Orient. Ce sera le premier terme d'une série d'événements qui aboutiront à la prise de Constantinople en 1453.

Lorsque dans la seconde moitié du x^e^ siècle les Chinois Song refoulent les nomades Khitay vers la Mongolie, ce mouvement de tribus provoque des déplacements semblables à des ondes liquides et se répercute jusqu'au Sud de la mer d'Aral, où il atteint les Qarliq et les Oghuz. Les Oghuz de la tribu Qiniq se regroupent alors autour d'un personnage déjà d'un certain âge, auréolé de légendes et récemment converti à l'Islâm, Seldjuq, qui devait donner leur nom à ceux qui reconnurent son autorité et celle de ses descendants.

L'origine de la dynastie seldjouqide, telle qu'elle apparaît dans les fragments du *Malik nâmeh* qui nous sont parvenus, relève en partie de la légende. L'ancêtre de la famille serait Duqâq, surnommé Timur Yalik (Arc de fer) ; il appartenait à une fraction des Oghuz occidentaux établis dans la zone d'influence des Khazars, près de la mer d'Aral, sur la grande voie commerciale joignant le Khwarizm à la Volga que le voyageur Ibn Fadlân

avait empruntée vers 920. Lorsque Duqâq disparut, Seldjuq, son fils, éponyme de la famille, lui succéda. Puis, à la suite des intrigues de la princesse, femme de son suzerain, le *yabghu oghuz*, il ne se sentit plus en sécurité et alla s'établir avec un groupe de fidèles à Djand, une petite ville-marché de Transoxiane, située sur le cours inférieur du Syr Darya, à la frontière de l'État sâmânide. Les conflits qui opposent alors entre eux les Sâmânides, les Qarakhânides et les Ghaznawides vont favoriser le développement de la puissance seldjouqide. Il semble que Seldjuq ne se soit converti à l'Islâm qu'au terme de sa longue existence — il mourut, dit-on, plus que centenaire —, avec ses quatre fils Isrâ'îl, Mikhâ'îl, Yûnus et Mûsâ. Si l'on en croit certains savants, qui appuient leur thèse sur la forme biblique des noms, la famille aurait été chrétienne nestorienne : pour d'autres, elle pourrait avoir subi une influence judaïque due à la cour des Khazars.

A la mort de Seldjuq, la famille allait se scinder en deux branches, celle d'Isrâ'îl et celle des fils de Mikhâ'îl. Isrâ'îl, connu chez les historiens musulmans sous le nom d'Arslan (Lion), s'établit en Transoxiane, où les Sâmânides l'accueillent avec satisfaction, espérant trouver en lui un renfort pour résister à la pression croissante des Qarakhânides. L'espoir fut déçu. Après la chute des Sâmânides en 1025, les Seldjuqides se mettent au service de ʿAlî-Takîn, le Qarakhânide qui avait pris Bukhârâ ; plus tard, ils arriveront à s'imposer aux Ghaznawides. Encore jeune, Mikhâ'îl, le second fils, appelé aussi Khayrbeg, est tué au combat contre des Turcs non musulmans ; il laisse deux fils, Tughril beg Muhammad et Tchaghri beg Dâwûd, qui allaient jouer — nous le verrons — un rôle très important. De Yûnus, nous ne savons rien, et, au sujet de Mûsâ, les renseignements sont rares ; on sait seulement qu'il occupa pendant un temps le Sidjistân et que plus tard ses fils rallièrent leur cousin Tughril beg. Après la défaite de ʿAlî-Takîn face à Mahmûd de Ghazna, Arslan avec les siens va s'installer au Khurâsân avec l'agrément de Mahmûd. Ses neveux Tughril beg et Tchaghri beg rejoignent alors d'autres Oghuz musulmans et vont chercher temporairement refuge dans le Khwarizm, où les pacages sont riches et l'hiver peu rigoureux.

Les Seldjouqides du Khurâsân donneront des soucis au souverain ghaznawide, car ils viendront semer le désordre dans des régions bien cultivées. En 1029, Mahmûd les expulse, et ils se réfugient en Adharbaydjân, où les princes vont canaliser l'agressivité des nouveaux venus vers la frontière arméno-byzantine.

Au moment de la mort de Mahmûd, profitant des querelles des héritiers, les Seldjouqides reparaissent dans le Khurâsân occidental. Lorsque Mas ʿûd prend le pouvoir, il se préoccupe de l'Inde et des Buwayhides, et non des Oghuz. Les Seldjouqides du Khwarizm vont aller occuper de force le Khurâsân central ; ils ont alors deux chefs énergiques, Tughril beg et Tchaghri beg. Ces derniers sont reconnus comme « clients » du Prince des Croyants et font montre d'une parfaite orthodoxie musulmane.

En 426/1035, la situation entre le souverain ghaznawide Mas ʿûd et les Seldjouqides devient tendue, car ceux-ci maintenant possèdent de grands troupeaux qui exigent de vastes pâturages ; aussi demandent-ils la région de Merw. Mas ʿûd décide de mettre un terme à ces revendications ; il intervient, mais ses troupes n'arrivent pas à saisir les rapides cavaliers oghuz et n'espèrent pas de substantiel butin ; aussi, le moral leur faisant défaut,

sont-elles battues. Merw est occupée. En 1038, Nîshâpûr, dont la population n'avait aucune sympathie pour les Ghaznawides, ouvre ses portes à Tughril beg, qui l'occupe sans combat ; son nom est cité dans la khutba. Mas ʿûd réagit et parvient à expulser les Seldjouqides de Nîshâpûr. En ramadân 431/mai 1040, le souverain ghaznawide, avec une armée dotée de nombreux éléphants amenés de l'Inde, essaye de reprendre Merw, mais en vain. Les cavaliers seldjouqides sous les ordres de Tughril beg passent à l'attaque et, trois jours durant, harcèlent et manœuvrent les Ghaznawides qui, dans la plaine de Dandânaqân, au Nord de Merw, subissent une série de défaites. Mas ʿûd ne dut son salut qu'à la fuite, mais sur le chemin de Ghazna, il est fait prisonnier par des partisans de son frère Muhammad ; l'année suivante, en 433/1041, il sera mis à mort. Après leur succès, les Seldjouqides sont maîtres de tout le Khurâsân, et le plateau iranien leur est ouvert. Tchaghri beg s'installe à Merw ; il contrôle le Khurâsân et prendra bientôt le Khwarizm. A sa mort, en 1058, son fils Alp Arslan reçoit le pouvoir, qu'il exerçait déjà en fait. Un autre de ses fils, Qawurd Qara Arslan, se taille une principauté autonome dans le Kirmân en 433/1041 ; il sera mis en déroute par son neveu Malik Shâh et mourra en 466/1074, mais la dynastie se maintiendra jusqu'à la fin du XII[e] siècle. Désormais, il y aura deux branches distinctes chez les Seldjouqides, celle du Khurâsân et celle du Kirmân.

Tughril beg, à qui est attribuée la partie occidentale du Khurâsân, va connaître une carrière fort brillante. Cette carrière sera facilitée par l'entente qui règne entre les deux frères.

Le sultanat de Tughril beg

Sunnite, Tughril beg ambitionne de prendre la relève des Ghaznawides comme champion de l'orthodoxie musulmane. Il se fixe un objectif : s'établir à Baghdâd et « protéger » sur place le calife. Pour aboutir, il va encercler l'Iraq, tenir les routes qui mènent à la capitale ʿabbâsside et vers l'Arménie et l'Asie Mineure byzantine, créer des désordres dans la zone périphérique, afin qu'on sollicite son aide pour ramener le calme et faire cesser le pillage et qu'il puisse se présenter à Baghdâd en sauveur.

A l'Ouest de l'Iran, aucune force ne peut s'opposer aux escadrons turkmènes ; désormais c'est dans cette direction que les Seldjouqides vont progresser. En 1041, le Tabaristân, au S.-E. de la Caspienne, se soumet et paye un tribut ; en 1042, la souveraineté seldjouqide est reconnue, nous l'avons vu, au Khwarizm. La même année, Ibrâhîm Inâl, un demi-frère de Tughril beg, s'empare de Rayy où ses troupes se livrent à un pillage en règle ; Tughril intervient alors pour rétablir l'ordre. La mise en scène réussit. Entre 1040 et 1044, Tughril beg fait exécuter les premières attaques par Ibrâhîm Inâl, puis intervient.

En 435/1043, Ibrâhîm Inâl, après avoir occupé les confins de l'Adharbaydjân, s'en va ravager le Kurdistân, puis décide de marcher contre Baghdâd. Tughril se fâche, donne à son demi-frère l'ordre de chercher un autre champ pour ses exploits. Celui-ci s'en va vers Erzeroum et Trébizonde, attaque la route du Nord qui d'Iran mène vers l'Arménie et l'Asie Mineure et remporte de grands succès. Au fond, on canalise les tribus oghuz vers l'Ouest au nom de la guerre sainte.

Il faut distinguer dans ces incursions celles qui sont faites par des bandes plus ou moins autonomes et dont le souverain cherche à détourner la turbulence sur le voisin, et les troupes turcomanes obéissant directement au prince seldjouqide.

Les unes s'en vont piller le territoire ennemi, les autres en font la conquête, maintiennent l'ordre et occupent le terrain. Les deux servent la politique du souverain : si les premières, que l'on peut désavouer, créent un climat de crainte, les secondes peuvent se présenter comme les gardiennes de l'ordre et être acceptées comme telles par les habitants de tel ou tel pays.

Entre 1040 et 1054, les razzias en se multipliant provoquent une grave crise économique par suite des déprédations dans les régions agricoles, même en Iran.

En Iran, les progrès seldjouqides continuent. En 442/1050, Isfâhân est pris après un long siège et Hamadhân est occupée. Tughril s'installe à Rayy et reçoit des titres honorifiques du calife. Les Turcs pénètrent dans le Fars et descendent jusqu'au Sawâd. Dès que les Seldjouqides eurent atteint les frontières de l'Iraq, le calife chercha à traiter avec Tughril et lui envoya comme messager le célèbre juriste al-Mawardi (433/1042). Le Seldjouqide, dans sa réponse, assura le calife de son dévouement total. Désormais, ce dernier, qui ne dispose d'aucune force militaire, va essayer de secouer le joug de ses tuteurs buwayhides. Le calife al-Qâ'im confère à Tughril des titres et des diplômes ; il lui enverra des vêtements d'honneur *(khilat)*, sanctionnera ses conquêtes. Bref il se montrera souverain. Il faut bien dire que les derniers Buwayhides n'ont aucune envergure ; c'est pourquoi le calife reprend petit à petit le gouvernement de l'Iraq, ce qui a le don d'irriter les shî'îtes.

Un événement grave se produit en 446/1054. L'armée sous les ordres d'un ancien esclave turc, devenu général au service des Buwayhides, Arslan al-Basârirî, se révolte, vraisemblablement à l'instigation du Caire. En effet, à l'initiative des émissaires fâtimides, une coalition s'organise ; aux troupes d'al-Basârirî se joignent des princes arabes d'Iraq et de Mésopotamie, surtout shî'îtes, que gênait la domination seldjouqide. La région de Mossoul passe sous le contrôle du général rebelle. Devant cette menace le calife al-Qâ'im, appuyé d'ailleurs par son vizir Ibn al-Muslima, fait appel à Tughril, qui va préparer à Hamadhân sa marche sur Baghdâd. Déjà des bagarres ensanglantent les rues de Baghdâd, le désordre et le pillage inquiètent la capitale. Alors intervient une active propagande chuchotée : le vizir lance une campagne de dénigrement contre al-Basârirî, d'autres répandent le bruit que Tughril assurera la sécurité du pèlerinage, qu'il combattra les chefs de l'hérésie, ira en Syrie et en Égypte détrôner les Fâtimides. Ce programme sera repris plus tard. La seule opposition possible à Tughril beg est représentée par les troupes d'al-Basârirî, qui sont moins nombreuses que celles des Seldjouqides. D'autre part, les éléments shî'îtes de la population de Baghdâd ne sont pas suffisamment armés pour réagir efficacement ; c'est pourquoi, le 12 ramadân 446/15 décembre 1055, Tughril beg peut faire son entrée solennelle à Baghdâd. Le rebelle réussit à prendre la fuite et va se réfugier chez Dubays, émir mazyadite de Hilla ; le calife change de « protecteur », Tughril beg est nommé dans la khutba. Le chef seldjouqide veille à faire respecter Baghdâd par ses troupes et les fait cantonner aux environs. Pour l'administration, il garde les chefs locaux qui l'ont aidé ; déjà, depuis un certain temps, une véritable cinquième colonne maintenait le contact avec

les Turcs et les Iraniens. Tughril beg n'hésite pas à s'entourer de conseillers iraniens parlant l'arabe, qu'il ne comprend pas lui-même. L'hégémonie plus que centenaire des Buwayhides sur le califat est supprimée ; le califat sunnite est désormais libéré du contrôle shî'ite.

Le chef seldjouqide se montre très déférent à l'égard du calife, dont il se déclare le client et à qui il permet même d'accroître ses domaines, Tughril beg voulait restaurer l'orthodoxie sunnite et souhaitait aller lutter contre les califes fâtimides du Caire. Ce programme, déjà élaboré par les Ghaznawides, ne pourra être réalisé qu'au XII^e^ siècle par les Zenguides. Pour témoigner de sa gratitude et reconnaître la place de Tughril beg, le calife procède à un mariage politique, très fréquent à l'époque : il épouse une nièce du Seldjouqide, qui n'avait pas de fille, pour sceller par le mariage des liens de parenté. Parmi les titres que le calife confère, au début de 1058, à Tughril beg, figure celui de « roi des émirs de l'Est et de l'Ouest » *(Malik Umarâ al-Mashriq wa l-Maghrib)*. Ce titre l'autorise à conquérir les pays qui ne reconnaissent pas l'autorité du calife 'abbâsside et implique la mission de combattre le califat fâtimide du Caire. Tughril reçoit aussi le titre de *sultân*. Ce mot désignait d'abord l'autorité temporelle suprême, distincte de l'autorité religieuse. Doté d'adjectifs ou de compléments de nom, le terme devint un titre qui évolua au cours des siècles. En fait, le calife conférait à Tughril beg les pleins pouvoirs : c'était une délégation.

Tughril beg doit faire face à un mouvement de mécontentement dans ses troupes. Les chefs de l'entourage de Tughril beg s'estimant lésés, une révolte turcomane, menée par Ibrâhîm b. Inâl et appuyée par Qutlumush, un des fils d'Arslan, éclate en Haute-Mésopotamie et en Iran. Tughril beg surprend des négociations entre Ibrâhîm et le rebelle al-Basâsirî. Après sa défaite, ce dernier s'était enfui vers Karbalâ au Sud, d'où il avait gagné Raqqa au Nord. Il avait demandé asile à al-Mustansir au Caire ; le calife fâtimide ne consentit pas à l'accueillir, mais lui fit parvenir sans doute par Alep, où les shî'ites étaient alors puissants, de l'argent (500 000 dinârs), des chevaux et des armes pour reprendre le combat.

Ibrâhîm se soulève en Iran, et Tughril beg part le calmer. Al-Basâsirî profite alors de l'absence de Tughril pour réoccuper Baghdâd le vendredi 13 dhû'l-qa'da 450/1^er^ janvier 1059, avec six cents cavaliers. La *khutba* fâtimide est faite au nom d'al-Mustansir.

Le calife 'abbâsside est fait prisonnier avec son vizir et réussit de justesse à échapper à la mort, mais le vizir est supplicié. La domination shî'ite ne durera guère plus d'un an. Tughril revient en Iraq, après s'être débarrassé d'Ibrâhîm b. Inâl, qu'il a fait prisonnier avec l'aide des fils de Tchaghri. Il reprend Baghdâd et y rétablit le pouvoir du calife 'abbâsside, grâce à son autorité personnelle et aussi à l'appui du vizir et à l'aide d'Alp Arslan. Al-Basâsirî doit s'enfuir sur la route de Kûfa, mais, un mois plus tard, il est rattrapé, mis à mort et décapité, le 8 dhû'l-hidjdja 451/15 janvier 1060.

Les princes arabes de Mésopotamie s'empressent, en 1060, de faire la paix et de présenter leur soumission à Tughril beg ; parmi eux, il y a le chef mazyadite Dubays et le prince de Mossoul, Quraysh, qui appartient à la dynastie 'uqaylide. La situation s'améliore, le calme revient. Le sultan, qui a sauvé le califat pour la seconde fois, demande la main d'une des petites-filles du calife ; celui-ci refuse au Turc presque septuagénaire la princesse

'abbâsside. Tughril beg se fâche et décide de confisquer les biens du calife en Iraq. Devant de tels arguments, le souverain s'incline et Tughril se marie en 454/1062. Il ne survit pas longtemps à ses noces et meurt quelques mois plus tard, le 8 ramadân 455/4 septembre 1063.

Tughril n'ayant pas d'héritier à sa mort, la succession est assurée par son neveu **Alp** Arslan, qui ne s'immisça jamais dans les affaires du califat de Baghdâd.

LES GRANDS SELDJOUQIDES

Le sultanat d'Alp Arslan

Tughril beg meurt sans enfant. Son neveu Alp Arslan (Lion Blanc), qui régnera neuf ans, de 455/1063 à 465/1072, accède au pouvoir après avoir déjoué des intrigues de palais. Il regroupe entre ses mains l'ensemble des territoires seldjouqides, c'est-à-dire le domaine de son père Tchaghri beg et celui de son oncle Tughril beg. Cet empire s'étend de l'Amû Darya à l'Euphrate. Le nouveau souverain doit sa renommée au grand talent militaire qu'il montra lors de ses interventions sur les frontières occidentales de ses États. Cette orientation s'explique par l'attraction qu'exerce alors sur les cavaliers turcomans le plateau anatolien. Durant le règne de Tughril beg, les Turcomans étaient restés longtemps confinés dans les limites de l'Iran et de la Mésopotamie ; quelques raids les avaient menés depuis leurs bases d'Adharbaydjân et de Haute-Mésopotamie vers les hautes vallées de l'Araxe au Nord et de l'Euphrate et de la région de Malatya à l'Ouest. En 1059, l'important nœud routier de Sîwâs avait été occupé, mais dans l'ensemble la progression vers l'Ouest connut un sérieux ralentissement, car les Byzantins venaient de se brouiller, pour une question de fourniture de grains, avec les Fâtimides, alors maîtres de la Syrie, et avaient demandé la paix aux Seldjouqides. Le basileus donna l'ordre de citer dans la khutba le nom de Tughril beg à la place de celui du calife fâtimide, le vendredi, à la Mosquée de Constantinople.

Sous la dynastie des Comnène, une grave crise intérieure trouble l'empire byzantin, de 1057 à 1071, et affaiblit sa capacité de résistance. Les empereurs n'ont pas le tempérament de chefs militaires ; c'est le triomphe de la bureaucratie ; l'administration n'a pas de bons rapports avec l'armée, dont les officiers ont souvent perdu le goût de l'action en devenant, grâce aux dotations foncières, de gros propriétaires. L'armée byzantine n'est plus constituée que de contingents étrangers, y compris de Turcs, qui vendent leurs services aussi bien aux Grecs qu'à des princes arabes shi ites, Marwânides du Diyâr Bakr ou Mirdassides d'Alep. C'est pourquoi, dans certains affrontements, les antagonistes parleront la même langue turque. La population d'Asie Mineure ne se sent guère byzantine ; au contraire, elle ne manifeste aucune hostilité aux cavaliers turcomans et, bien souvent, par haine des Grecs elle les aide. Ainsi, chaque année, les Turcs vont plus avant en Anatolie, dont la faiblesse de peuplement permet des raids en profondeur sans grands risques.

Intéressés par le butin et pressés par les besoins en pâturage, les Turcomans sous le règne d'Alp Arslan vont franchir en nombre les limites de la Terre d'Islâm, du *Dâr al-Islâm*. Des

bandes plus ou moins contrôlées vont exercer une constante pression sur l'empire byzantin. La ligne de défense constituée par des places fortes espacées sera aisément franchie, car, depuis 1057, les garnisons sont squelettiques, quand elles subsistent ; en effet les révoltes intérieures avaient amené Isaac Comnène, puis Constantin X Doukas, à dégarnir leur frontière orientale, notamment en Arménie. En 456/1064, les Seldjouqides pénètrent en Géorgie, puis le sultan s'empare d'Ani, l'ancienne capitale de l'Arménie, annexée depuis peu par les Byzantins, et il occupe Kars. L'Arménie tout entière ne tarde pas à tomber au pouvoir des musulmans. Lorsque le lac de Van et celui d'Ourmia sont atteints, la route du plateau d'Anatolie est ouverte et, en 1067, des Turcomans arriveront jusqu'à Kayseri en Cappadoce.

A partir de cette même année, une nette réaction se dessine à Byzance, où un coup d'État porte au pouvoir Romain Diogène, un général qui ne manque pas d'énergie et qui se trouve à la tête de l'empire, après avoir épousé la veuve de Constantin X Doukas, son prédécesseur. Romain Diogène décide de réagir et profite, en 1068, d'une expédition d'Alp Arslan au Nord-Ouest de l'Iran pour attaquer la Syrie du Nord, où ses troupes s'emparent de Manbidj à l'Est d'Alep sur la rive droite de l'Euphrate. L'année suivante, les Byzantins pénètrent en Arménie dans la région du lac d'Ourmia, tandis que des Turcomans pillent Malatya et atteignent même Konya.

Entre 1065 et 1069, Alp Arslan règle ses affaires de famille en Orient. Il ramène à la raison son frère aîné Qâwurd, qui restera son vassal au Kirmân en Iran ; il fait exécuter un cousin de son père, Qutlumush, qui au Nord de l'Iran menait une politique trop personnelle et dont les fils ne vont pas tarder à jouer leurs rôles dans l'histoire de l'Asie Antérieure, où ils fonderont le sultanat seldjouqide de Rûm. Le vizir al-Kunduri n'est plus considéré comme un homme sûr ; il est alors remplacé par une créature d'Alp Arslan, Nizâm al-Mulk, et il sera mis à mort à l'instigation de ce dernier. Pour mener à bien sa politique, Alp Arslan ne dispose pas de tous les Turcomans. Certains se mirent au service de princes arabes, comme nous l'avons vu, d'autres agirent pour leur propre compte, comme un certain Afshin qui atteignit Kayseri en 459/1067 ou comme Atsiz, ce chef de la bande des Turcomans Yavûkiyya, qui en 1071 se mit au service des Fâtimides.

Après s'être assuré la neutralité de Romain Diogène en concluant avec celui-ci une trêve, qui lui donne des garanties durant la campagne projetée en Syrie et en Égypte, Alp Arslan décide d'entreprendre une grande expédition contre le califat fâtimide du Caire. Ce sera là « le projet majeur » des Seldjouqides. Le moment paraît favorable d'aller attaquer l'Égypte : le pays est affaibli par sept ans de famine, et le calife fâtimide al-Mustansir doit faire face au Caire à des rivalités de factions dans sa garde et à de sérieux désordres dans la ville. La situation sera rétablie sur les bords du Nil par un Arménien converti, ancien commandant de 'Akkâ, Badr al-Djamâli, qui est nommé *amîr al-Djuyûsh*, généralissime et vizir fâtimide.

Alp Arslan commence par attaquer l'Arménie, pour assurer la sécurité de ses arrières. Il saccage Ardjish et Manâzgird, contourne le lac de Van par le Nord, descend la vallée du Haut Euphrate ou Murad-Su, atteint Édesse qu'il ne peut prendre, puis négligeant Manbidj, occupée par les Byzantins depuis 461/1068, il arrive à Alep, où il obtient du

prince mirdasside, un shî'ite qui était pratiquement vassal des Fâtimides, de faire mentionner dans la khutba le nom du calife 'abbâsside, ce qui provoque quelques réactions des éléments shî'ites de la population.

Tandis qu'Alp Arslan se trouve en Syrie, Romain Diogène décide de reprendre Ardjîsh et Manâzgird. En djumâdâ II 463/mars 1071, l'empereur quitte Constantinople et se dirige vers le Haut Euphrate. Les Arméniens appellent le sultan au secours ; celui-ci abandonne son projet de campagne anti-fâtimide et regagne précipitamment le Nord en traversant la Djéziré, où il recrute des Kurdes et des Turcomans.

En dhû'l-qa'da 463/août 1071, les Turcs vont, pour la première fois, risquer une bataille contre une puissante armée byzantine près de la place forte de Manâzgird. Ils appliquent la tactique usuelle des nomades : fuite simulée du centre, embuscade des ailes qui se referment ; l'armée byzantine désorganisée est battue d'autant plus aisément que ses ailes, où avaient été placés des mercenaires turcs, passent aux Seldjouqides. Romain Diogène est blessé et fait prisonnier.

Les témoignages sur la bataille sont discordants, mais un fait demeure : l'empire byzantin a, ce jour-là, subi un terrible désastre. Contre une forte rançon (150 000 pièces d'or, le paiement d'un tribut annuel de 360 000 dinârs, une promesse d'alliance et la restitution des places fortes prises par les Byzantins aux musulmans durant le précédent demi-siècle), le sultan libère Romain Diogène, car il veut surtout éviter qu'un autre ne prenne le pouvoir à Byzance et ne reconnaisse pas les termes de l'accord. Diogène, libéré, arrive trop tard. Sa déchéance a été prononcée par le Sénat, il trouve en effet son trône occupé par Michel VII Doukas, qui est le beau-frère de l'impératrice.

Alp Arslan remporta à Manâzgird une victoire musulmane aux conséquences très lointaines, non seulement pour le Proche-Orient, mais aussi pour l'histoire du monde. L'Asie Mineure est désormais ouverte aux incursions des bandes turcomanes qui iront planter les étendards de l'Islâm sur les rives de la mer Égée et qui prendront sous leur contrôle, tant politique que religieux, toute la partie centrale et orientale de la péninsule. L'Asie Antérieure est à jamais perdue pour les Byzantins et pour la Chrétienté. Certes il reste des contingents byzantins jusqu'en Arménie, mais ils sont coupés de leurs compatriotes et opèrent pour leur propre compte avec leurs chefs. D'un autre côté, il y a dans les mêmes régions des bandes de Turcs incontrôlées opérant elles aussi à leur guise. Les deux parties étaient tantôt en état d'hostilité active, tantôt en négociations.

L'année 463/1071 marque le début de la « turcisation » de l'Asie Mineure, la date où sont jetés les fondements du futur empire ottoman.

Malgré ce succès écrasant, Alp Arslan ne songe nullement à la conquête de l'Anatolie ; il veut l'unité politique du monde musulman et il considère, comme tout le monde à l'époque, que l'empire chrétien et l'empire musulman sont deux institutions vouées à une coexistence éternelle. Sans doute, les accords passés entre Alp Arslan et Romain Diogène sont devenus caducs, Michel a pris le pouvoir, mais le sultan continue à souhaiter la neutralité ou l'alliance de Byzance, non la destruction de l'empire. En somme, la conquête de l'Anatolie sera faite par les Turcs sans qu'ils y aient songé. Dans le conflit qui oppose Michel Doukas

à Romain Diogène chacun demande l'appui de mercenaires turcs, ce qui accélérera le processus de pénétration.

En 464/1072, Alp Arslan est à nouveau sollicité par les affaires d'Asie Centrale ; il part en Transoxiane faire campagne contre les Qarakhânides ; c'est alors qu'au cours d'une dispute il est blessé à mort par un officier prisonnier d'origine inconnue. Le vainqueur du basileus meurt en rabî' I 465/janvier 1073, après avoir désigné comme héritier son fils, Malik Shâh, âgé de dix-sept ans. L'expédition continue et, lorsque l'armée seldjouqide approche de Samarqand, Shams al-Mulk, le qarakhânide rebelle, se reconnaît vassal et se retire.

Le sultanat de Malik Shâh

Au début de 1073, le pouvoir revient au fils d'Alp Arslan, Malik Shâh. Le nouveau sultan n'a que dix-sept ans et se trouve alors placé sous la tutelle de Nizâm al-Mulk, vizir de son oncle et de son père. Le nom sous lequel le jeune prince régnera vingt ans est la combinaison d'un terme arabe, *malik* et de son synonyme persan, *shâh* ; ce titre, quand on connaît le rôle que joue la titulature chez les musulmans, peut être interprété, ainsi que le suggère Claude Cahen, comme un programme d'action tendant à une unification de l'Islâm, dans lequel ne sont pas encore intégrés les Turcs.

Les deux premiers grands seldjouqides, Tughril et Alp Arslan, avaient été surtout des conquérants et des chefs militaires ; leur successeur aura pour tâche d'organiser l'administration de l'empire. Pour étendre ses territoires, Malik Shâh aura recours certes à l'action militaire, mais il saura aussi user de diplomatie.

Bien que n'étant pas, comme ses prédécesseurs, né dans les steppes, le jeune souverain avait un trait commun avec eux, l'inexpérience de la conduite des affaires gouvernementales ; il dut donc s'en remettre pour l'organisation de l'appareil administratif et financier de son vaste empire à des cadres anciens. De nombreux fonctionnaires, qui s'étaient trouvés sans emploi depuis la désagrégation de la puissance des Ghaznawides et de celle des Buwayhides, furent engagés dans les services seldjouqides.

Un personnage remarquable domine cette époque ; il s'appelle Abû 'Alî al-Hassan at-Tûsi, plus généralement connu sous son titre de *Nizâm al-Mulk* (Ordre du Pouvoir). Il est né aux environs de Tûs, en 410/1019, dans une famille de la petite aristocratie rurale khurasanienne. De rite chaféite, il commença sa carrière au service des Ghaznawides, puis il travailla dans l'administration de Tchaghri beg, et devint vizir d'Alp Arslan, dont il dirigea les finances. A l'avènement de Malik Shâh, ce non-Turc conserve son poste et reçoit délégation de l'autorité du jeune prince, qui le considère comme son père, ce que souligne le titre d'*atabeg*. Avec l'appui des patriciens urbains et des propriétaires fonciers ruraux, il sera pendant vingt-neuf ans le véritable régent de l'empire seldjouqide. Son ambition aura été de donner des structures sédentaires à un État d'origine nomade. Il s'inspira des systèmes administratifs antérieurs, notamment ceux des Sâmânides ou des Ghaznawides, et n'hésita pas à prendre modèle même sur les Sassanides.

En fait, dans le domaine des réformes, Nizâm al-Mulk eut un prédécesseur : le hanafite ʿAmîd al-Mulk al-Kunduri, vizir de Tughril beg, qui fut le véritable fondateur du système administratif seldjouqide. La haine que lui portait Nizâm al-Mulk devait amener ce dernier à intriguer sous le règne d'Alp Arslan et à aboutir à l'exécution de son rival ; par la suite il fit tout pour en effacer jusqu'au souvenir.

Nizâm al-Mulk, à l'intention du sultan Malik Shâh, exprima ses conceptions politiques d'un État irano-musulman au crépuscule de sa vie (484/1091) dans un ouvrage intitulé *Siyâsat Nâmeh* (Traité de Gouvernement). Prenant pour idéal Mahmûd le Ghaznawide, l'auteur y donne au long de cinquante-deux chapitres des conseils politiques émaillés d'anecdotes historiques.

C'est à la suite d'intrigues de harem, et surtout à cause de la haine de la princesse qarakhânide Tarkan Khâtûn, que Nizâm tomba en disgrâce. On lui fit grief d'avoir casé ses douze fils, au demeurant fort capables, dans des emplois importants ; on lui reprochait aussi sa fortune, alors qu'il ne prélevait pas plus que les autres. Certains allèrent jusqu'à dire que le vizir portait ombrage à Malik Shâh et que ce fut l'origine de son élimination.

Écarté du pouvoir par suite d'intrigues, Nizâm al-Mulk meurt en ramadân 485/octobre 1092, frappé dit-on par un émissaire des Assassins qui lui reprochaient un sunnisme intransigeant ; le meurtrier pouvait aussi avoir été inspiré par des ennemis politiques. Le souvenir du vizir survit à travers les siècles en pays musulmans grâce à l'institution de la *madrasa*, fondation privée dont il fut le promoteur en tant qu'établissement public et dont les étudiants allaient constituer les cadres de l'Administration. La madrasa Nizâmiya, qu'il fit bâtir à Baghdâd, devint le prototype de ces établissements universitaires qui allaient se multiplier en Asie Antérieure du XI^e^ au XIII^e^ siècle.

C'est en Djéziré et en Syrie que les progrès seldjouqides furent les plus sensibles sous le règne de Malik Shâh. La province du Diyâr Bakr, où règne alors la dynastie arabe marwânide, est prise par Ibn Djahîr, le vizir du calife de Baghdâd ; cette occupation est faite avec l'autorisation du sultan qui, par ce geste, se gagna un allié fidèle.

Au-delà du Diyâr Bakr, vers l'Ouest, Malik Shâh favorisera l'installation des Turcs en Anatolie. Après Manâzgird et la mort de Romain Diogène, des troupes byzantines restent sans contrôle et, tandis que Malik Shâh cherche à imposer son autorité aux Turcomans qui se trouvent hors de son territoire, le basileus Michel VII entre en pourparlers avec le sultan pour essayer de clarifier la situation et tenter de mettre fin aux querelles des mercenaires. Ce fut un des points marquants de sa politique, note Claude Cahen. Le sultan ne souhaite pas laisser entièrement libres des hommes qui opèrent en territoire étranger, car il craint qu'ils n'échappent à son contrôle. C'est dans ce cadre qu'il faut situer les querelles des différents chefs turcs et byzantins ou normands. Ainsi voit-on, en 1073, Isaac Comnène fait prisonnier par les Turcs à l'Ouest d'Ankara à la suite de la trahison de Roussel de Bailleul ; on voit aussi Michel VII faire appel à un chef turc Artuk, qui reparaîtra plus tard sur d'autres théâtres d'opération. Tandis que devant les Turcs s'ouvrent les portes des villes qu'ils n'eussent pu prendre d'assaut, les Grecs d'Asie se trouvent progressivement refoulés vers les côtes. Les querelles des Byzantins et des Normands vont favoriser l'installation des Seldjouqides sur la côte de la mer Égée.

Un nouveau domaine s'ouvre à l'Islâm ; il sera le berceau de la puissance ottomane.

On entend aussi parler des quatre fils de Qutlumush, dont l'un fondera plus tard la dynastie seldjouqide de Rûm. Ces quatre chefs turcs devaient aider les Fâtimides d'Égypte en Syrie contre Atsiz. Celui-ci capture deux des fils de Qutlumush, qu'il envoie à Malik Shâh. Le sultan seldjouqide expédie en Asie Mineure un de ses généraux, Bursuq, contre les deux fils rescapés, Mansûr est tué, mais il ne peut venir à bout de Sulaymân. Peu après, ce dernier est chargé par le sultan de se porter en Anatolie, où le basileus Michel VII lui demande son appui pour lutter contre les tentatives de conquête du Normand Roussel de Bailleul. Celui-ci, voulant suivre l'exemple de ses compatriotes qui avaient conquis la Grande Grèce (c'est-à-dire la Sicile et le Sud de l'Italie), cherche à s'installer en Asie Mineure.

Malik Shâh donne son assentiment à l'intervention de son lieutenant, et Sulaymân b. Qutlumush signe un traité avec les Byzantins, accord qui lui permet de garder les provinces qu'il a occupées et même de faire venir, en 466/1074, une forte armée seldjouqide en Cappadoce.

Profitant du départ de certains propriétaires fonciers, Sulaymân libère des esclaves ruraux, ce qui lui attire la sympathie de la population. En 470/1077, le chef seldjouqide conquiert Konya ; l'année suivante les mercenaires turcs arrivent sur le rivage de la Marmara et installent une garnison Iznik.

A Byzance, la guerre civile bat son plein, et Sulaymân va jouer des rivalités des différents prétendants. Michel VII, Nicéphore Botaniate, seigneur d'Asie Mineure, Nicéphore Mélissène, rebelle en Asie Mineure, Nicéphore Bryenne, gouverneur de Durazzo. Se mettant au service tantôt de l'un, tantôt de l'autre, il réussira non seulement à se maintenir, mais encore à se proclamer indépendant des Byzantins. Très rapidement, Sulaymân va intervenir sur la frontière syrienne. Philarète, un général d'origine arménienne, fidèle à Romain Diogène, commande des troupes byzantines restées dans le Taurus. Les populations chrétiennes de cette région s'appuient sur Philarète contre les Turcs. D'autre part, cet ancien général byzantin, qui en 1078 contrôle le Taurus, la Cilicie, les régions d'Antioche et de Malatya, entretient de bonnes relations avec l'émir 'uqaylide arabe Muslim b. Quraysh, qui venait, en 472/1079, de prendre Alep aux Mirdassides.

Lorsque l'empereur Nicéphore III Botaniate, qui avait laissé les mains libres à Philarète, est renversé par Alexis Comnène en 473/1081, de vives querelles éclatent à Antioche entre partisans et adversaires de Philarète. Sulaymân va profiter des circonstances pour se déclarer, la même année, indépendant des Byzantins et pour fonder le sultanat seldjouqide de Rum. Sulaymân part de Nicée, marche sur Konya et, en 1804, s'empare de Cilicie. C'est là qu'il reçut l'appel d'Antioche, qui l'amena à intervenir à la frontière syrienne. Le parti anti-Philarète reprochait au général d'être trop faible à l'égard des Alépins. Le nouveau basileus paraît s'être mis d'accord avec Sulaymân et il le charge de récupérer Antioche sur Philarète qui semble payer tribut à Muslim b. Quraysh. En 477/1084-5, Sulaymân entre à Antioche sans combat et prend possession de la ville. Désormais l'émir seldjouqide contrôle la route qui relie la Marmara à la Syrie du Nord, le basileus l'admet fort bien et Sulaymân fait même un moment figure de « lieutenant byzantin ».

Quelle fut la politique menée à l'égard des Turcs d'Asie Mineure par Alexis Comnène d'une part, et par Malik Shâh d'autre part ? Le sultan cherchait à garder le contrôle des Turcs, à prévenir les rivalités et à éviter qu'ils ne se déclarent indépendants, tandis que le basileus, menant une politique anti-arabe, allait contenir les Turcs en Anatolie, mais les soutenait dans les régions frontalières de la Syrie. L'Islâm des Turcs lui paraissait marginal, car, nomades et pillards, ceux-ci étaient peu préoccupés de science et de théologie. La déception des Byzantins sera grande quand, moins d'un siècle plus tard, elle verra le réveil de l'Islâm orthodoxe sous l'impulsion des princes turcs, qui seront des bâtisseurs de mosquées et de madrasas.

Voisin d'Alep, le seldjouqide Sulaymân entre en relations avec l'émir ʿuqaylide Muslim ibn Quraysh ; celui-ci lui réclame, mais en vain, le tribut que les Byzantins versaient jusqu'alors à Alep, invoquant le fait que Sulaymân était gouverneur pour le compte du basileus. Les deux chefs se brouillent et, en safar 478/juin 1085, dans un combat près d'Antioche, trahi par une partie de ses troupes, Muslim est tué. Avec lui disparaissait un des derniers grands chefs arabes de Syrie.

Sharaf al-dawla Muslim b. Quraysh, émir de la dynastie ʿuqaylide, dernière grande dynastie arabe de l'Asie Antérieure qui du X^e^ au XII^e^ siècle joua un rôle important en Syrie du Nord en Djéziré, avait réussi à se tailler une principauté qui s'étendit du Kurdistân à la région de Raqqa. En 470/1077, Muslim, qui est le beau-frère de Malik Shâh, envisage de prendre Alep à l'émir Sâbiq, prince mirdasside qui la gouverne. Il demande l'appui des Seldjouqides pour cette opération. Malik Shâh, qui venait d'établir son frère Takash en Asie Centrale, décide de donner la Syrie en apanage à son autre frère, Tutush, à charge pour celui-ci de la conquérir. Tutush rejoint le prince ʿuqaylide et ils vont mettre le siège devant Alep en 471/1078. Très rapidement, Muslim se rend compte que l'opération ne peut tourner qu'au bénéfice du Seldjouqide ; il se sépare de Tutush, qui se trouve tout seul avec des forces insuffisantes pour prendre la ville, et décide de lever le siège. Il avait espéré un moment que la ville se rendrait à lui, mais la population se défiait du Turc. A peine Tutush parti, l'émir Sâbiq, après un accord, échange Alep contre quelques villes de moindre importance et ouvre les portes de la ville à Muslim en 472/1079.

Malik Shâh reconnaît le fait accompli et, pour éviter que Tutush ne devienne trop puissant, il accorde à Muslim l'investiture sur sa conquête. Le sultan permet ainsi la constitution d'une principauté arabe ʿuqaylide comprenant les provinces de Mossoul et d'Alep, unité qui avait existé au X^e^ siècle sous la dynastie des Hamdânides.

Après son échec devant Alep, Tutush se rend à Damas où, depuis 467/1075, la suzeraineté seldjouqide était reconnue par l'émir Atsiz.

Qui était Atsiz ?

Atsiz b. Uvak était un émir turcoman, qui avait fait campagne en Anatolie sous le règne d'Alp Arslan. Lorsque, cherchant à maîtriser les Bédouins pillards qui dévastaient la Palestine, province alors contrôlée par les Fâtimides d'Égypte, Badr al-Djamâli s'adresse aux Turcomans pour demander leur aide, Atsiz se présenta avec sa bande ; il était

disponible au lendemain de Manâzgird. Atsiz réussit assez rapidement à mettre les Bédouins de la Palestine à la raison pour le compte du calife fâtimide al-Mustansir. Puis, s'estimant insuffisamment payé, Atsiz s'empare du pays pour son compte et crée une principauté turcomane à Jérusalem, ce qui ne représente nullement une occupation seldjouqide de la Palestine. Badr al-Djamâlî, arménien converti, véritable maître de l'Égypte, va chercher des alliés contre lui. Il engage alors les quatre fils de Qutlumush, qui se trouvent dans la région du Moyen Euphrate sur la frontière syrienne. En 467/1075, au cours d'un engagement, tandis que Mansûr et Sulaymân réussissent à s'échapper, Atsiz fait prisonniers les deux autres fils de Qutlumush et les envoie à Malik Shâh en témoignage de vassalité. Pour consolider sa position, Atsiz va chercher à s'appuyer sur Malik Shâh, qu'il cite dans la khutba dès son avènement en 464/1072. Le Caire s'inquiète, essaye de réagir, mais Atsiz, avec l'appui de mamelouks turcs révoltés contre les Fâtimides et de renforts envoyés par Malik Shâh, parvint en 1076 à s'installer à Damas. C'est moins la ville qui intéresse le chef turcoman que les pâturages du Mârdj environnant. Encouragé par ce succès, Atsiz entreprend d'attaquer l'Égypte en 469/1077 ; il est battu et doit faire face en Palestine à une révolte des éléments pro-égyptiens, qu'il réprime sévèrement en 470/1078.

Craignant une offensive d'envergure de l'armée égyptienne contre la Syrie, Atsiz fait appel à Malik Shâh qui, nous l'avons vu (cf. p. 119), donne alors le pays en apanage à Tutush. Après un échec devant Alep, Tutush arrive à Damas en 471/1079. Atsiz, qui espérait bien garder le pays à titre de vassal du sultan, accueille avec empressement le frère de Malik Shâh. Mais Tutush ne tarde pas à le supprimer en le faisant assassiner, mettant ainsi fin à la première tentative d'une principauté turcomane réalisée à l'Ouest de l'empire seldjouqide.

En 471/1079, Tutush devient donc souverain d'un domaine qui, en dehors de Damas, embrassait la Syrie Centrale et la Palestine. Il reçut d'ailleurs en renfort, à moins que ce ne fut pour le surveiller, l'émir Artuq, récent vainqueur des Qarmates au Bahrayn (469/1077) et futur fondateur de la dynastie artuqide, qu'il nomme gouverneur de la Palestine.

En 479/1085, Alep dont le prince vient de périr au combat se sent menacée par les visées de Sulaymân b. Qutlumush, le seldjouqide de Rûm qui depuis un an occupait Antioche. La population appelle Tutush à l'aide. L'émir part vers le Nord avec Artuq. Non loin d'Alep, les troupes venues de Damas rencontrent celles qui étaient sorties d'Antioche, et Sulaymân b. Qutlumush périt au cours du combat. Tutush devient alors maître de toute la Syrie, mais le sultan trouve son cadet trop envahissant et prend prétexte d'un appel de la population d'Alep pour venir sur place. En fait, les populations de la Syrie du Nord sont lasses des désordres et n'aspirent qu'à se donner au sultan : c'est pour elles le suprême espoir d'un retour à la vie normale. Malik Shâh va prendre livraison d'Alep que lui cède le prince `uqaylide, qui en échange reçut la forteresse de Dja`bar sur l'Euphrate. Le sultan recueille, en 1085, l'héritage de Sulaymân, de Muslim et celui de Philarète et, pendant son séjour à Alep, Malik Shâh a des soucis avec deux provinces orientales : l'Adharbaydjân, base des Turcs d'Asie Mineure, et Arran, où son vassal kurde est entré en rébellion. Il procède à une redistribution des domaines situés à l'Ouest de son empire. Son frère Tutush conserve Damas et la Palestine, où Artuq reste gouverneur jusqu'à sa mort en 1091, date à laquelle

lui succède son fils Suqmân. Alep est confiée à l'émir Aq-Sunqur, l'ancêtre des Zenguides. L'émir Bûzân reçoit ar-Ruhâ (Édesse), avec le commandement de la frontière occidentale et le contrôle des affaires d'Asie Antérieure. Antioche revient à l'émir Yaghi Basân (Yaghi Siyân dans certains ouvrages). Par-delà la Syrie, Malik Shâh n'abandonnait pas le projet de son père d'aller lutter en Égypte contre les Fâtimides qui ne cessaient d'intriguer contre les Seldjouqides. Mais Malik Shâh mourra sans avoir réalisé son projet, qu'aucun Seldjouqide ne pourra jamais mener à bien.

Le basileus et le sultan devaient tous les deux faire face à une situation trouble dans la région proche de la mer Égée. Seule une alliance pouvait ramener le calme. Alexis Comnène avait réussi à tenir en échec Abû l-Qâsim dont les hommes montés sur des navires, se livraient à la piraterie dans la mer Egée. Malik Shâh, qui voulait contrôler tous les chefs turcs afin d'éviter l'avènement d'un rival, envoya alors dans la zone maritime l'émir Bursuq. Alexis jugea cet officier plus dangereux que le chef de bande, ne répondit pas à l'offre d'alliance et réussit à circonvenir l'envoyé en l'invitant à Constantinople. Malik Shâh toujours préoccupé de la situation va, en 1092, envoyer contre Abû l Qâsîm l'émir Bûzân avec une offre d'alliance moyennant la restitution à Alexis Comnène des territoires détenus en Asie Mineure par Sulaymân et la mise à la disposition du basileus des troupes nécessaires pour contrôler les bandes turcomanes. Tandis que les pourparlers se poursuivent, on apprend la mort de Malik Shâh. L'empire seldjouqide s'étend alors de l'Amû Darya à l'Oronte, le sultan contrôle la plus grande partie du golfe Arabo-Persique. Médine et La Mekke reconnaissent l'autorité seldjouqide. La Syrie du Nord est annexée. Pratiquement l'empire a atteint sa plus grande extension territoriale et occupe presque tous les pays musulmans d'Asie. L'Anatolie, soumise aux chefs turcomans, reste hors de l'orbite seldjouqide. Il est possible, comme le remarque Claude Cahen, que sans les Croisades l'expansion turque dans l'empire byzantin aurait atteint les résultats qui furent siens deux siècles plus tôt.

La situation en Orient à la mort de Malik Shâh (485 / 1092)

Dès avant la mort de Malik Shâh, sa troisième femme, une princesse de Samarqand, Tarkan Khâtûn intrigue à la cour. En 1087, elle avait donné naissance à un fils, Mahmûd, et elle cherchait à le faire désigner comme héritier. Le vizir Nizâm al-Mulk, lui, favorisait un autre fils de Malik Shâh, Barkyârûq, qui avait environ treize ans, l'âge pubère légal. Ce dernier était l'aîné des enfants survivants de Zubayda Khâtûn, une autre femme du sultan.

Tarkan va réussir à faire chasser Nizâm al-Mulk de son poste de vizir et à le faire remplacer par Tâdj al-Mulk sur ordre de Malik Shâh qu'elle domine. Le grief officiel était d'avoir placé ses douze fils, d'ailleurs qualifiés, à des postes importants.

Lorsque Malik Shâh meurt en shawwâl 485/novembre 1092, Tarkan tient le décès caché ; elle veut faire reconnaître son fils Mahmûd qui n'a pas cinq ans et, dans son projet, elle est soutenue par Tâdj al-Mulk le nouveau vizir. Elle parvient à soudoyer les émirs et agit auprès du calife al-Muqtadî, qui règne depuis 1075. Il refuse d'abord de donner

l'investiture à un si jeune prince, puis il se laisse fléchir et Mahmûd est cité dans la khutba. Al-Muqtadî mourut deux ans plus tard.

Il est intéressant de noter que le calife pour la première fois intervient dans la succession seldjouqide, qui d'habitude se réglait en famille. Désormais, il pourra jouer le rôle d'arbitre dans ces querelles domestiques ; or une série de luttes va déchirer la famille seldjouqide. En fait, les candidats à la succession de Malik Shâh sont nombreux. Il y a ses trois frères, Arslan Arghûn qui mit la main sur le Khurâsân et la province de Balkh et qui sera assassiné par un de ses esclaves (490/1096), Tukush gouvernant en Transoxiane, et Tutush qui règne en Syrie (471-488/1079-1095), et les quatre fils du sultan : Barkyârûq (il avait tout juste treize ans révolus), Muhammad b. Malik Shâh, Sandjar b. Malik Shâh, né en radjab 477 ou 479/nov. 1084 ou 1086 et Mahmûd âgé de cinq ans qui vit à Baghdâd. Les trois derniers sont très jeunes à la mort de leur père. Chacun des fils d'ailleurs sera sultan à son tour.

Son fils proclamé dans la khutba, Tarkân ne tenant aucun compte de ses beaux-frères continue à intriguer contre Barkyârûq qui, avec sa mère Zubayda, réside à Isfâhân. A l'annonce de la khutba, au nom de Mahmûd une révolte éclate. Révolte menée surtout par les partisans de Nizâm al-Mulk, donc adversaires du nouveau vizir Tâdj al-Mulk. Ces Nizâmiens emmènent Barkyârûq d'Isfâhân à Rayy et là proclament sultan le jeune adolescent et font la khutba à son nom. Les gouverneurs des grandes villes restent neutres au début, pour ne pas se compromettre avant que ne se détache celui qui régnera.

Peu après, la princesse Tarkân se rend à Isfâhân assister à l'enterrement de Malik Shâh ; nous sommes en dhû'l hidjdja 485/janvier 1093. La caravane est surprise par les troupes dévouées à Barkyârûq. Plusieurs émirs désertent ou changent de camp, et Tarkân réussit à se mettre à l'abri à Isfâhân, où elle se trouve rapidement assiégée avec son fils Mahmûd. Il y a des pourparlers au cours desquels les offres d'argent ne jouent pas un rôle négligeable. Barkyârûq accepte la négociation. Il laisse Tarkân et Mahmûd résider à Isfâhân, en échange de l'engagement de leur part de le reconnaître pour sultan.

Alors commence une véritable guerre civile, avec de graves crises intérieures dont l'origine sera souvent l'ambition de tel ou tel chef de créer une dynastie ou de se rendre autonome. Ces chefs seront souvent les *atabegs* des jeunes princes seldjouqides. *Atabeg* est un terme turc composé de *ata*, père, et *beg*, prince, qui très rapidement prit le sens et la valeur d'un titre. Ce titre apparaît dans l'histoire avec les Seldjouqides, et le premier auquel il fut conféré fut le vizir Nizâm al-Mulk. Par la suite, il sera porté par des chefs militaires auxquels on confiera l'éducation des jeunes princes des différentes branches de la famille seldjouqide.

Après la mort de Malik Shâh, les atabegs se multiplient et leur rôle devient plus important : non seulement ils sont les gérants de l'apanage d'un prince mineur et interviennent dans les rivalités des prétendants, mais encore souvent ils aspirent à se substituer à leur pupille. En principe, l'atabeg représentait le pouvoir central auprès du prince, mais en fait il s'en affranchissait et devenait le régent d'un prince mineur, dont il se faisait attribuer tout ou partie des revenus. Chaque jeune seldjouqide avait son atabeg ; lorsqu'il y avait plusieurs

fils, il y avait plusieurs atabegs. Souvent l'atabeg, qui dès l'époque de Barkyârûq sera un chef militaire de renom, jouait complètement son rôle de « père » et épousait la mère de son pupille quand elle devenait veuve.

En principe, quand le prince devient adulte, l'autorité de l'atabeg diminue, s'efface, il devient conseiller ; mais il arrive que se produise une rupture pouvant aller jusqu'à l'exécution de l'atabeg, comme ce fut le cas pour Kutlughtakin, éliminé par Muhammad, le frère cadet de Barkyârûq. Assez vite, avec le temps, la situation de l'atabeg s'affirme, il a de plus en plus d'autorité, on en arrive à lui donner en apanage un grand domaine et on lui confie un prince seldjouqide mineur pour sauvegarder le principe de la dépendance formelle, de la subordination nominale. Plus tard, une nouvelle étape dans l'évolution de la fonction est franchie, l'atabeg arrive à rendre pratiquement héréditaires sa fonction et même la possession du gouvernement, qui en est la rétribution. Saladin se targuera d'être l'atabeg de Sâlih, fils de Nûr ad-Dîn, pour s'emparer de la Syrie.

Le titre aura une carrière autonome jusqu'à l'époque mamelouke (XIV^e^-XV^e^ siècle). Des dynasties d'atabegs auront des destinées brillantes, tels les atabegs d'Adharbaydjân, les Bûrîdes de Damas, les Artuqides de Mârdîn ou les Zenguides de Mossoul.

Le sultanat de Barkyârûq

Le règne de Barkyârûq durera de 487/1093 à 498/1105. Le sultan reçut l'investiture à Baghdâd ainsi que les vêtements d'honneur du calife al-Muqtadi, qui meurt le jour même. Son successeur, le calife al-Mustazhir, renouvellera selon la règle l'investiture en février 1094.

Barkyârûq, comme les autres seldjouqides, aura à se battre contre les siens. Les Nizâmiens, qui l'appuient, suppriment Tâdj al-Mulk, puis la mort enlève Turkan et Mahmûd, enfin Ismâ'îl b. Yakûtî, un oncle maternel de Barkyârûq, qui avait cherché à se rapprocher de Turkan, est également tué par les Nizâmiens.

Le combat le plus dur sera celui que le sultan mènera contre son oncle Tutush. La menace vient de l'Ouest. Tutush se révolte en Syrie, il veut le sultanat en vertu du droit de primogéniture, qui admet la prééminence de l'aîné de la famille. Ce droit de caractère tribal fera se battre les oncles contre les neveux et amènera finalement la dislocation de la dynastie seldjouqide.

Tutush parvient à se rallier deux lieutenants de Malik Shâh, qui devaient leur poste au sultan défunt : Aq Sunqur (Faucon blanc) le gouverneur d'Alep[1] et Bûzân d'Édesse ; ils prêtent serment de fidélité et lui fournissent des troupes. Yaghi Basân, le gouverneur d'Antioche, se tient à l'écart. Plus au Nord, en Anatolie, Kilidj Arslan b. Sulaymân, préoccupé par son domaine, n'intervient pas dans les querelles familiales.

L'armée de Tutush part en campagne vers l'Est en 486/1093, elle passe au Nord de l'Euphrate, prend Nisîbin dont elle massacre la population, franchit le Tigre, sans doute

1. Aq Sunqur 'Abd Allâh al-Hadjâb, mamelouk de Malik Shâh ancêtre des Zenguides (E.I.², I, 324) à ne pas confondre avec Aq Sunqur al-Bursuki qui, au début du XII^e^ siècle, sera émir de Mossoul.

aux environs de Mossoul, et rencontre les troupes de Barkyârûq à Irbil (où Alexandre battit Darius III en 333). Aq Sunqur et Bûzân commandent les ailes, lorsque Tutush effectue la classique manœuvre de la fuite simulée du centre. Les deux émirs passent à Barkyârûq, qui était reconnu comme l'héritier légitime de son père. Il ne reste plus à Tutush qu'à poursuivre sa course. Il se replie seul sur Damas et là il songe à se venger. Aq Sunqur, de son côté, a regagné Alep, mais avec des renforts de Barkyârûq, car il prévoyait une vengeance.

En rabî' II 487/avril-mai 1094, c'est la belle saison, Tutush marche sur Alep pour demander des comptes aux émirs qui l'avaient abandonné au combat. Tandis qu'il progresse, Bûzân d'Édesse rejoint Aq Sunqur, auprès de qui se trouvait déjà Kirbugha, l'émir de Mossoul, commandant les renforts fournis par Barkyârûq. La rencontre des deux armées a lieu à Tell as-Sultan au Sud d'Alep. L'armée des émirs est disloquée. Aq Sunqur est fait prisonnier et immédiatement mis à mort. Bûzân et Kirbugha parviennent à se réfugier dans Alep. Mais Tutush réussit à se faire livrer la ville par trahison, Bûzân est pris à son tour, et sa tête est envoyée à Édesse pour forcer les habitants à se soumettre. Kirbugha est fait prisonnier et garde la vie sauve ; il n'avait pas trahi sur le champ de bataille en Iran, il retrouvera sa liberté à la mort de Tutush.

Après ce succès, Tutush repart une seconde fois vers l'Orient contre son neveu Barkyârûq. Il contrôle la Djézirè, prend Mossoul, traverse le Djibâl (Iraq 'Adjamî), passe à Hamadhân. On dit alors la khutba au nom de Tutush à Baghdâd et dans toute la Mésopotamie. Il progresse dans la direction du Nord vers Rayy. Barkyârûq, qui n'a qu'une petite armée, se replie sur Isfâhân ; il est inquiet, mais de nombreux émirs d'Iraq et du Khurâsân le rallient bien qu'il soit malade. Rétabli, il reprend courage et marche au-devant de son oncle. La rencontre a lieu au Sud de Rayy, le 17 safar 488/26 février 1095. Tutush, une fois de plus, est victime de trahison, les défections se multiplient dans les rangs de son armée ; c'est au cours du combat qu'il est tué par un ancien lieutenant d'Aq Sunqur, qui voulait venger son chef. Les restes de l'armée se replient en désordre sur la Syrie, mais Barkyârûq ne poursuit pas les fuyards.

Certes Barkyârûq est reconnu par le calife sultan des provinces arabes de l'empire et, en Iran, l'année suivante le Khurâsân se soumet ; Samarqand et Ghazna reconnaissent sa suzeraineté, mais son empire est très différent de celui d'Alp Arslan ou de Malik Shâh. Les prédécesseurs avaient distribué de grands apanages dans les districts frontaliers, mais l'unité de l'empire était maintenue à l'intérieur. Avec Barkyârûq, l'empire prend le caractère d'une fédération de principautés autonomes.

En Syrie, les deux fils de Tutush, Ridwân à Alep et Duqâq à Damas, conservent leurs apanages, mais ils seront en mauvais termes entre eux. Tout d'abord, chacun reconnaît la suzeraineté de principe de Barkyârûq, mais Ridwân ne va pas tarder à reprendre à Alep la khutba fâtimide, en attendant d'appeler la milice des ismâ'îliens à l'aide. En Adharbaydjân, où il y a de nombreux Turcomans turbulents, Barkyârûq installe son jeune frère, Muhammad, avec un atabeg.

Après avoir éliminé son adversaire le plus sérieux, Barkyârûq va essayer de consolider l'empire, mais les conflits d'intérêts ne manquent pas, et le sultan devra continuer à lutter

contre les membres de sa famille. Contre son oncle Arslan Arghûn, qui voulait se rendre autonome au Khurâsân, il envoie d'abord un autre de ses oncles, Bûrî-bars, qui l'emporte sur son frère, puis est fait prisonnier et égorgé. Ensuite, il dépêche son jeune frère Sandjar. En 489/1096, Arslan meurt assassiné, ce qui simplifie la question, et Sandjar devient alors gouverneur de cette province.

Les oncles étant éliminés, il fallut lutter contre les frères. A partir de 490/1097, nous assistons à une succession de batailles, de compromis, de trêves et de traités. En 491/1098, Barkyârûq se heurte à son demi-frère Muhammad, installé en Adharbaydjân et disposant de nombreux Turcomans. Muhammad et son frère co-utérin Sandjar, tous deux influencés par un fils de Nizâm, al-Mulk, décident de marcher contre Baghdâd qu'ils occupent en 494/1101. De constants changements de camps des émirs finissent par amener les modérés à conclure un accord. Barkyârûq reste sultan, Muhammad reçoit le titre de Malik et son autorité est reconnue sur l'Adharbaydjân et l'Arménie. Ce n'est qu'une trêve. Les combats entre les deux frères reprennent en 495/1102 et 496/1103. Muhammad, vaincu, s'enfuit en Arménie. Barkyârûq, après ce succès, regagne Baghdâd, où il tombe malade. Fatigué, il accepte en 497/1104 un véritable partage du sultanat ; il garde pour lui Baghdâd, le Tabaristân, le Fars, le Khûzistân (ancienne Susiane) et les Villes Saintes (La Mekke et Médine). Il meurt en rabî ' II 498/début 1105 à l'âge de 25 ans.

Le morcellement de l'empire va s'accentuer, les princes seront plus ou moins autonomes ; à Mossoul Kirbugha, puis Djakarmish seront presque indépendants ; des dynasties locales s'affranchiront du sultan comme les Artuqides au Diyâr Bakr à Mârdîn.

La compétition pour la succession s'ouvre entre Mahmûd et Sandjar.

A la mort de Barkyârûq, Muhammad s'empare de Mossoul, marche sur Baghdâd et y reçoit l'investiture du calife al-Mustazhir. Dès lors, il sera officiellement sultan. Il gagne ensuite Isfâhân et le Fars, où les Bâtiniens ou Ismâ 'îliens avaient obtenu de gros succès et avaient acquis de nombreuses forteresses dans les montagnes du Daylam.

Tout le règne de Muhammad sera caractérisé par la lutte contre les Ismâ 'îliens ; il considérait que sa tâche essentielle était de combattre les hérétiques et les Infidèles.

Les Ismâ'iliens

Les ismâ 'îliens constituent dans l'Islâm une secte qui représente une branche du shî 'isme. Ils se subdivisent en plusieurs sous-sectes, dont les unes sont fort différentes des autres dans leurs principes.

L'isma 'îlisme commence son existence officielle en tant que branche séparée du shî 'isme peu avant 148/765 à la mort d'Ismâ 'îl, fils de l'imâm Dja 'far as-Sâdiq ; il mourut avant son père. On ne connaît rien d'authentique sur l'histoire de la secte pour les cent cinquante premières années, soit jusqu'au III^{e}/IX^{e} siècle. Un certain nombre de disciples de Dja 'far soutenaient qu'Ismâ 'îl n'était pas mort, qu'il était « absent » en *ghayba*, d'autres soutenaient Mûsâ al-Kâzim. Les premiers reçurent le nom de septimains et les seconds furent à l'origine de la secte des duodécimains.

Avant l'entrée des ismâ 'îliens dans leur période historique apparut en Mésopotamie, dans la seconde moitié du IIIe/IXe siècle, la secte des *qarâmita* ou qarmates, souvent confondue avec les ismâ 'îliens ; cette confusion, du fait que les qarmates s'étaient rendus odieux par leurs pillages, fut préjudiciable à la cause fâtimide en Orient. Cette confusion est d'autant plus regrettable que les qarmates conservèrent une attitude hostile à l'égard des ismâ 'îliens, qu'ils considérèrent comme leurs pires ennemis, peut-être parce que ces derniers surent obtenir l'adhésion d'un certain nombre de leurs partisans.

Au IIIe/IXe siècle, les ismâ 'îliens sont suffisamment organisés pour avoir de fortes racines en Perse, au Yémen et en Syrie à Salamîya à l'Est de Damas. Leur doctrine allait se répandre rapidement dans le Nord de l'Afrique.

Grâce à une propagande intense pendant le IVe/Xe siècle et le Ve/XIe siècle, l'ismâ 'îlisme se répand de l'Atlantique à l'Inde. En Afrique du Nord il sera à l'origine de la dynastie fâtimide, qui non seulement mènera contre les Seldjouqides un combat politique et militaire, mais encore se fera le champion de l'ismâ 'îlisme jusqu'en Perse. La cour du Caire fut très fréquentée par les gens dont Nâsir i Khusraw (m. 1038), l'auteur du *Safar Nâmeh*.

Le véritable centre, le centre intellectuel, sera en Perse ; toutes les provinces de la Caspienne au golfe Arabo-Persique, de l'Adharbaydjân à l'Indus sont soumises à la propagande des Ismâ 'îliens. Partout, l'ismâ 'îlisme sera persécuté et poursuivi en tant que mouvement politique subversif.

Les scissions parmi les dirigeants du mouvement entraîne le déclin. La plus importante fut celle des Hâkimiyya, qui ne crurent pas à la mort du sixième calife fâtimide al-Hâkim en 411/1021. On peut diviser la vie de ce personnage énigmatique en trois périodes : 1. la période de tutelle, de son avènement au trône à l'assassinat de Bardjawân (390/1000) ; 2. de 390/1000 à 408/1017, année de la proclamation de sa divinité ; 3. de 408/1017 à 411/1021, sa disparition. La deuxième période fut caractérisée par un fanatisme religieux extraordinaire, aussi bien anti-sunnite qu'anti-chrétien ou juif. C'est sous l'influence du *dâ 'î* Darâzî qu'il proclame sa divinité, incarnation de la raison universelle. Darâzî s'enfuit au Liban, où il fonde la secte des Druzes qui honorent Hâkim, secte qui tire son nom du *dâ 'î*.

La scission suivante fut celle des nizârites, partisans de Nizâr, le fils aîné du calife al-Mustansir mis à mort en 487/1094. Ses partisans seront nombreux en Syrie et en Perse. Ils subsistent sous le nom de *bohoras* en Afrique Orientale, au Yémen et en Inde Occidentale.

L'extension de la conquête seldjouqide et le développement du système féodal, qui est lié à cette extension, provoquent un malaise social. L'opposition aux Seldjouqides va se manifester aux XIe et XIIe siècles sous le couvert de l'enseignement ismâ 'îlî en étroite relation avec le shî 'îsme, qui partout sera le refuge des opposants aux Seldjouqides.

L'origine sociale du mouvement ismâ 'îlien en Orient reste encore mal connue[1]. On s'est

1. L'activité ismâ 'îlienne en Mésopotamie à la fin du Xe siècle nous est connue — du moins l'un de ses aspects — par les *Rasâ'il ihwân as-Safâ'* (les Frères de la Pureté). Voir travaux de 'Adel Awâ et Yves Marquet.

attaché à percer les mystères de la pensée, mais non à étudier ceux qui pratiquaient la doctrine. Le mouvement s'appuyait sur les artisans et les prolétaires des grandes villes, et sur les paysans et les ouvriers agricoles des campagnes. L'affaiblissement du pouvoir amena un renforcement de l'activité des shî'ites ismâ'îliens.

Un groupe nouveau surgit en Iran — secte que l'on appelle les *hashshâshîn — hashishiyya* dont le fondateur fut al-Hasan i-Sabbâh. Cet homme, originaire de Rayy, avait été tout jeune gagné par la propagande fâtimide et envoyé par le *dâ'î* Ibn 'Attâsh en 464/1072 au Caire sous le califat d'al-Mustansir. Il y arrive après avoir parcouru Iran, Mésopotamie et Syrie. En Égypte, à la mort de ce calife, il prit parti pour Nizâr contre le fils cadet, qui devint calife sous le nom d'al-Musta'li. Expulsé du Caire, Hasan rentre en Perse et s'adonne à la propagande nizârite. En 483/1090, il s'empare de la citadelle d'Alamût, située non loin de Qazwîn dans la région montagneuse de l'Iran du Nord. Très rapidement, il arrive à contrôler d'autres places dans le Daylam. L'ordre aura d'ailleurs une prédilection pour les régions montagneuses. Les ismâ'îliens connaîtront un véritable gouvernement théocratique avec pour capitale Alamût. Hasan i-Sabbâh organise ses adeptes en société secrète à initiation, régie par une discipline stricte et une obéissance totale au chef. A la base de l'enseignement, nous trouvons la reconnaissance des sept imâms shî'ites. L'adepte néophyte était obligatoirement musulman ; il était instruit par un missionnaire *(dâ'î)* et subissait même un entraînement physique. Cette discipline stricte était quelque chose de nouveau. Après quoi, il passait un examen sévère, qui lui permettait de franchir éventuellement le premier degré d'initiation. Après le premier succès, la formation pouvait être poursuivie, car il y avait sept degrés d'initiation. La croyance en la métempsycose était essentielle ; d'autre part, les difficultés théologiques étaient résolues par une interprétation symbolique ou allégorique du *Coran*. Rares étaient les privilégiés qui franchissaient tous les obstacles, tous les barrages. Les *dâ'î (du'ât)* atteignaient le sixième degré et devenaient les collaborateurs du « Vieux de la Montagne » *(Shaykh al-Djabal)*, titre du chef.

S'étant installés sur les lisières de l'empire seldjouqide, les ismâ'îliens engagent une lutte active sans merci contre les Seldjouqides et contre les féodaux du Proche-Orient ; ne disposant pas de moyens militaires suffisants, ils ont une organisation souple et forte à la fois et pratiquent une méthode familière aux groupes peu nombreux, le terrorisme individuel : l'assassinat, considéré comme un devoir religieux, sera leur principal mode d'action. Le « Vieux de la Montagne » donnait ses instructions au candidat-meurtrier, celui-ci se camouflait en marchand, en mendiant, en serviteur ou en derviche, et, par ses propres moyens, le plus souvent isolé — pour les cas importants, on en envoyait plusieurs séparément, qui ne se connaissaient pas —, rejoignait le lieu indiqué ; il savait pénétrer où il fallait, attendre aussi ; il devenait familier du palais, de la mosquée ou du souk, puis, au moment choisi, il poignardait la victime désignée ; le meurtre, préparé dans le secret, devait être exécuté dans un lieu public, afin de frapper la foule et d'obtenir des résultats politiques. Les meurtriers échappaient rarement aux gardes du corps ou à la foule, après avoir accompli leur mission ; c'est pourquoi ils étaient appelés les *fidâ'î*-s (ou *fidâwî*-s) « ceux qui se sacrifient ».

Pour une exécution plus sûre des missions, on recommanda à Alamût l'usage d'un stupéfiant, le haschich, herbe sèche qui est du chanvre indien ; d'où le nom qu'ils reçurent : *hashshâshin*, que l'on peut traduire par « consommateurs de haschich », car on peut aussi bien fumer que mâcher celui-ci. Cette plante contient une résine hypnotique et narcotique, connue déjà à Sumer, consommée en Inde sous le nom de *bandj* et en Afrique du Nord sous le nom de *kif*. Ce terme de *hashshâshin* devint « Assassins » chez les Croisés et désigna rapidement en français et en italien un meurtrier.

L'importance sociale de l'ismâ 'îlisme et le danger qu'il présentait pour l'État seldjouqide n'échappèrent pas à Nizâm al-Mulk, le vizir des grands Seldjouqides au XI[e] siècle qui fit poursuivre aussi bien les Ismâ 'îliens que leurs sympathisants. Les autorités sunnites cherchèrent à exciter la haine des gens contre les ismâ 'îliens, mais ni la répression sévère ni les exécutions cruelles n'arrêtèrent l'action secrète et le terrorisme.

Rapidement les forteresses des « assassins » furent entourées de vastes domaines ; les paysans qui travaillaient sur ces terres pour le succès de l'Ordre, en plus des revenus qu'ils fournissaient, constituaient une réserve importante pour le recrutement des *fidâ'is*.

En Syrie, les ismâ 'îliens s'installèrent à Alep sous Ridwân ; au début du XII[e] siècle, ils vont constituer des milices de bâtiniens et occupent Hims avant de s'atablir à Damas.

C'est en 1126 que Bahram, le chef des « assassins » ou Bâtiniyya, apparaît à Damas ; là, aidés par le vizir al-Mazdaqânî, les ismâ 'îliens vont déployer une grande activité. Ils reçurent la forteresse de Bâniyâs (Syrie du Sud) ; par ce don Tughtakin, l'atabeg de Damas, espérait s'en débarrasser. Bâniyâs avec le Wâdi-t Tayim devint une importante base d'opération. A la mort de Tughtakin, réaction violente à Damas contre les ismâ 'îliens sous la direction de Bûri, fils de Tughtakin : le 18 ramadân 523/4 septembre 1129, massacre de centaines d'ismâ 'îliens ; l'organisation va se ressaisir rapidement et supprimer Bûri, mais ne pourra retrouver sa prospérité à Damas.

Il y eut des interventions en Égypte où le vizir al-Afdal puis le calife fâtimide al-Amir furent « assassinés » en 1130.

Installés dans la région de Qadmûs, Kahf, à l'Ouest de Hama dans le Djabal Bahrâ', ils participèrent aux Croisades.

Le plus illustre des chefs ismâ 'îliens de Syrie fut Sinân b. Salmân, originaire de la région de Basra ; il se rendit indépendant d'Alamût et mena sa politique personnelle. Ce fut un adversaire farouche de Saladin, avant de devenir son allié contre les Croisés de la troisième croisade, notamment Richard Cœur de Lion et Philippe-Auguste.

Quelles qu'aient pu être les répressions l'action des ismâ 'îliens Bâtiniyya ne s'arrêta pas ; durant plus de deux siècles, agissant en secret ils semèrent la terreur dans l'Orient musulman. La liste de leurs victimes est longue, et l'on y retrouve aussi bien des califes que des vizirs, des officiers et de hauts fonctionnaires.

Les années passèrent, les ismâ 'îliens nizârîs devinrent propriétaires fonciers, leurs chefs devinrent des féodaux plus soucieux du rendement de leurs terres que de l'application du dogme et de l'activité de la secte : « on s'embourgeoisa ».

Dès le XIII[e] siècle, Alamût ne sera plus qu'un petit État féodal comme tant d'autres, tandis qu'en Syrie, après la mort de Sinân, l'action terroriste se calmera.

A travers les siècles la secte survivra, et nous la retrouvons aujourd'hui sous l'aspect paisible des adeptes de l'Agha Khân.

Dans les provinces orientales la fin du règne des grands seldjouqides approche. En 511/1118, un des émirs du sultan Muhammad, Anûshtakîn Shirghir, reçoit mission de s'emparer de la citadelle d'Alamût. Pendant le siège le sultan est mystérieusement assassiné. L'héritier est son fils aîné Mahmûd, qui a 14 ans, mais l'oncle de ce dernier, Sandjar, le plus jeune des fils de Malik Shâh se proclame chef de la famille au nom du principe du seniorat et prend le pouvoir. Une bataille se déroule en 1119, près de Hamadhân, et Sandjar, grâce à ses éléphants, est vainqueur.

On parvient à un accord, d'autant plus que le principe de l'intégralité du sultanat n'est plus observé depuis quelque temps. Sandjar sera cité le premier dans la khutba et régnera sur les provinces orientales, tandis que Mahmûd sera souverain en Iraq et dans l'Iran occidental. Sandjar aura à lutter contre les qarakhânides en Transoxiane, il aura à régler des problèmes avec le Khwarizmshâh.

En safar 536/septembre 1141, Sandjar subit un revers sérieux. Quinze ans plus tôt, la tribu des Qara Khitâi avait été chassée de la Chine du Nord ; elle s'était dirigée vers l'Ouest et avait bousculé les qarakhânides dans le Turkestan. Ceux-ci appelèrent Sandjar à l'aide. Un combat décisif eut lieu dans le désert de Qatwan, près de Samarqand. Les envahisseurs triomphent, Sandjar prend la fuite, le prestige du sultan est sérieusement ébranlé. Déjà les émirs, bénéficiaires de grands ou de petits domaines, se livraient depuis quelques années à des luttes sans merci. Le déclin avait commencé après la mort de Malik Shâh. L'empire seldjouqide vole en éclats, et de multiples petits États autonomes plus ou moins éphémères vont se succéder.

Le centre d'intérêt, pour l'étude de l'histoire orientale, se déplace vers l'Ouest où de nouveaux protagonistes sont arrivés, les Croisés.

Institut d'Art de Paris

Chapitre 9

LES XI^e ET XII^e SIÈCLES

Institut kurde de Paris

L'ORIENT À L'ÉPOQUE DE LA PREMIÈRE CROISADE

L'arrivée des Croisés

Très tôt, l'Orient méditerranéen devint pour les Occidentaux « la Terre Sainte », et les pèlerinages s'y dérouleront sans interruption du IV^e au XI^e siècle. Un grand nombre de descriptions de la Terre Sainte ont été conservées, mais l'Islâm n'est guère évoqué dans ces récits.

Que représente l'Islâm pour les Occidentaux du XI^e siècle ? L'existence même de l'Islâm posa pour la Chrétienté médiévale un important problème aux multiples aspects. Comme problème théologique, il appelait une réponse au mystère de son existence, qui s'appuie sur une Révélation venue du Ciel et transmise aux Croyants par Muhammad, l'envoyé de Dieu. L'Islâm avait-il un rôle providentiel, était-il un signe de la fin du monde ou une étape dans le développement du christianisme ? Était-ce une religion nouvelle, un schisme ou une hérésie ? Pour les Occidentaux, un grave obstacle à la connaissance de l'Islâm était la différence de langues ; un autre obstacle était l'éloignement de l'Orient.

Il faut aussi reconnaître que l'Islâm en quatre siècles a parcouru un chemin que l'Occident

mit plus longtemps à faire. Le monde musulman au cours de son âge d'or, du IXe au XIe siècle, a produit plus d'ouvrages philosophiques et scientifiques que la Chrétienté n'en a donnés à la même époque. Grâce au travail des traducteurs de Baghdâd, les influences grecque, iranienne et indienne ont joué un rôle actif, qui permit à la pensée musulmane de connaître un remarquable épanouissement.

La grande différence entre le monde occidental latin et le monde musulman provient de la croissance lente de l'un et de la maturité précoce de l'autre. Après que le monde antique ait volé en éclats, tandis que l'Occident, tombé aux mains des Barbares, n'eut en héritage que la littérature de Rome, l'Islâm recueillit l'héritage scientifique et philosophique des Grecs que devaient transmettre les moines syriaques. La pensée grecque passe donc sans rupture des écoles du monde hellénistique par l'intermédiaire des Syriaques aux écoles musulmanes et est adaptée à la religion musulmane lorsque celle-ci établit ses structures. La différence entre la nature de chacun des mondes apparaît nettement, si l'on met en parallèle deux grands hommes du XIe siècle : en Occident le pape Sylvestre II (Gerbert) (940-1003), en Orient Ibn Sinâ (Avicenne) (980-1037), l'un vivant à la cour d'Hugues Capet, l'autre à Bukhârâ et Isfâhân. La science musulmane a déjà deux siècles d'existence au XIe siècle et les œuvres d'Avicenne laisseront une trace plus profonde dans les esprits que les œuvres de Gerbert.

Avant 1100, en Europe du Nord, personne ne connaissait le nom de Muhammad ; les Occidentaux ignoraient tout de l'Islâm en tant que religion, les musulmans sont alors pour eux des adversaires que l'on combat sur divers fronts, parfois confondus avec les Slaves et les Magyars. Bède le Vénérable, moine anglais spécialiste de la Bible au VIIIe siècle et qui resta l'autorité suprême en la matière jusqu'au XIIe siècle, ne voit dans les musulmans que des « mécréants » à l'égard desquels il n'éprouve aucune hostilité. En Espagne, où depuis 711 le pays est en contact direct avec l'Islâm, la situation est différente ; les communautés chrétiennes et juives ont le statut de tributaires *(dhimmî-s)*. Les chrétiens, coupés de la civilisation de Rome y furent séduits par la brillante civilisation arabe et apprirent sa langue, le latin céda ainsi la place à l'arabe. Ces chrétiens profondément arabisés portent le nom de Mozarabes ; ils conçurent un art original dans la péninsule ibérique et eurent un rite ecclésiastique particulier.

L'existence de l'Islâm mettait mal à l'aise l'Occident, parce qu'il y décelait une menace incommensurable et imprévisible ; il croyait l'Islâm monolithique, car il ignorait ses différentes tendances ; et ce qui troublait les hommes d'Occident, c'étaient sa vigueur et son rayonnement qui atteignent leur plénitude vers les IXe et Xe siècles. En fait, on se trouve devant deux systèmes différents de religion et l'expression de deux sociétés dissemblables. L'Occident constituait une société agraire, féodale et monacale, à un moment où la force de l'Islâm reposait sur de grandes cités, des cours opulentes et sur un système de longues voies de communication par mer, par terre et par les fleuves. L'un était renfermé sur lui-même, l'autre s'ouvrait au monde et même l'envahissait.

Au XIe siècle, nous voyons la pensée religieuse d'Occident évoluer et admettre « le droit de tuer » comme une des libertés de son salut. Alphandery, qui notait le fait, ajoutait : « C'est la théologie de l'action armée. » Ce nouvel état d'esprit fait suite aux combats de Navarre

où des moines étaient intervenus dans la lutte, aux combats que des pèlerins avaient soutenus en 1065 en Palestine. Petit à petit, le climat de la croisade se préparait : à la lutte contre l'adversaire infidèle s'ajoutaient la défense des Lieux Saints et l'intervention de la Papauté pour récupérer les terres perdues par la Chrétienté. Dès 1074, Grégoire VII veut reconstituer l'unité du christianisme brisée en 1054 par la même prétention à l'universalité de chacune des deux Églises. Le pape songe alors à défendre Byzance contre les Turcs, et c'est à Urbain II que reviendra l'initiative de l'appel à la croisade.

Au concile de Plaisance, en mars 1095, Urbain soutient les demandes des légats d'Alexis, mais il ne croit pas à une victoire rapide. De mars à octobre 1095, le pape parcourt l'Europe pour s'assurer l'appui des notables. Finalement, le 18 novembre, s'ouvre le concile de Clermont ; le 27, le sermon d'Urbain II invite les chrétiens d'Occident à délivrer la Chrétienté d'Orient, sans citer ni les Lieux Saints ni Jérusalem. Il s'agissait de partir en guerre pour récupérer des terres qui, aux yeux des Occidentaux, appartenaient de droit à l'Église. Ce n'est que dans l'appel à la seconde croisade que l'on parlera du Saint-Sépulchre et de Jérusalem, lieu de la Rédemption. A la fin du XI^e siècle, l'Occident traverse une grave crise économique par suite de la surpopulation. Un des motifs qui fit s'ébranler vers l'Orient des foules de gens en guenilles était l'espoir en un mieux-être : un mieux-être matériel car on espérait des terres et de la nourriture, un mieux-être moral car le thème religieux de la délivrance du Saint-Sépulchre figurait en bonne place dans ce grand rêve humain que furent pour beaucoup les croisades. Il y avait aussi d'autres intérêts, car pas plus au XI^e qu'au XX^e siècle le monde n'était peuplé d'idéalistes et de « purs ». Les intérêts d'ordre économique donnèrent à ces expéditions lointaines le caractère d'entreprises de type « colonial » ; les interventions de Gênes ou de Pise, d'Amalfi ou de Venise n'eurent aucun but spirituel, les républiques italiennes n'avaient en fait qu'une religion, celle de l'argent, et c'est ce qui les perdit. En 490/1097, un événement vient bouleverser toutes les données en Asie Antérieure : l'arrivée des Croisés. Le moment est favorable aux Occidentaux, en effet un indescriptible désordre règne dans les États musulmans, les gens sont désaxés par la misère, la région connaît une crise profonde, conséquence des conflits locaux.

En Égypte, le califat fâtimide sera sauvé par l'arrivée des Croisés en Syrie, car les Seldjouqides ne pourront pas mettre à exécution leur plan d'éviction des Shî'ites et d'occupation du Caire. En 487/1094, l'émir d'origine arménienne, Badr al-Djamâlî, généralissime et vizir fâtimide, meurt, suivi dans la tombe par le calife al-Mustansir, qui avait régné près de soixante ans (427-487/1036-1094). Les révoltes se multiplient au Caire où les milices berbères, turques et soudanaises vont s'affronter. Sur les bords du Nil, il n'y aura aucune réaction à l'arrivée de la croisade en Orient.

En Anatolie, le Seldjouqide Qilidj Arslan, fils de Sulaymân, s'installe en maître à Iznik peu après 1092 et se proclame sultan.

A l'Est, en Iraq et en Iran, à partir de 1096, les querelles de famille s'aggravent chez les Seldjouqides, leur vaste empire s'effrite, ce qui est grave de conséquences, car seule la puissance seldjouqide aurait pu s'opposer aux succès des Croisés. La Djézîré commence à jouer un rôle politique dont l'importance ira croissant, car le gouverneur de Mossoul

dispose de troupes et a des ressources agricoles qui lui permettent d'équilibrer son budget ; il échappera bientôt à la pression de Baghdâd.

La Syrie, qui sera la principale voisine des Croisés, est coupée en deux. En effet, les deux fils du prince seldjouqide Tutush ont reçu en partage l'héritage paternel. Duqâq et son atabeg Tughtakîn gouvernent à Damas et ne se préoccupent guère des événements qui se déroulent au Nord. A Alep, le maître est Ridwân ; il n'a d'autre objectif que de conserver son poste face aux ambitions de ses voisins seldjouqides. Il ne cache pas ses sympathies pro-ismâ'îliennes et s'appuie sur la milice des Bâtiniens, ceux-ci sont d'ailleurs fort nombreux dans la région alépine. Ridwân recherche l'appui des Shî'îtes dans l'espoir de recevoir des subsides des Fâtimides. Les Chrétiens d'Orient eux-mêmes sont loin de présenter un front uni face aux Latins ; en effet Arméniens, Jacobites et Nestoriens se heurtent entre eux et bien souvent se dressent contre la hiérarchie byzantine.

Telle était la situation au Proche-Orient, lorsqu'en décembre 1096 parviennent à Constantinople les premiers contingents de Croisés qui, pénétrant dans la cité, s'y livrent au pillage et qu'Alexis, pour éviter des affrontements graves avec les citadins, leur fait passer le Bosphore. Au début de 1097, les chefs croisés arrivent avec leurs armées, ils passent à leur tour en Asie et, le 19 juin 1097, s'emparent de Nicée ; quelques jours plus tard (le 1er juillet), à Dorylée (Eski Shehir) ils mettent en fuite le Seldjouqide Qilidj Arslan, qui se replie à l'intérieur du pays loin des voies empruntées par les Croisés et les Byzantins. Nul prince musulman n'imagine alors qu'il pourrait à son tour connaître bientôt le même sort.

Siège d'Antioche par les Croisés

Après avoir traversé l'Anatolie et la Cilicie, les Croisés, éprouvés par le manque d'eau et la pénurie de vivres, se présentèrent devant Antioche en dhû'l-qa'da 490/octobre 1097. La ville est défendue par Yaghi Basân, qui avait été nommé gouverneur déjà par Malik Shâh. Les appels à la solidarité musulmane que l'assiégé lance alors provoquent une certaine émotion dans les pays d'Islâm, mais les réactions sont inefficaces. Le premier à envoyer des secours fut Duqâq de Damas, il repoussa des Francs qui étaient venus dans la région d'al-Bâra au N.-O. de Ma'arrat an-Nu'mân, puis le prince seldjouqide rentra à Damas où il craignit, semble-t-il, que des troubles n'éclatent en son absence. Le siège d'Antioche dure depuis cinq mois, quand Ridwân se décide à envoyer des secours en rabî' I 491/février 1098, mais devant la force des Francs il se replie vers Alep. Les échos du siège parviennent jusqu'à Baghdâd, le calife 'abbâsside al-Mustazhir billâh cherche à stimuler le zèle de ses « protecteurs » seldjouqides, mais le sultan Barkyârûq est fort occupé par les affaires du Khurâsân et se borne à donner l'ordre à l'émir Kirbugha, atabeg de Mossoul, d'aller dégager Antioche. Kirbugha qui avait été incarcéré à Alep par Tutush, puis relaché par Ridwân en 1095, était parvenu à se constituer autour de Mossoul un important domaine et disposait de ressources suffisantes pour entreprendre une campagne d'envergure. En djumâdâ II 491/mai 1098, on annonce l'approche d'une armée venant de Djéziré ; c'est alors que des assiégés vendent aux Francs une des tours de l'enceinte, la ville est prise, fin djumâdâ II/début juin, Yaghi Basân s'échappe d'Antioche, mais meurt d'une chute de

cheval. Les troupes de Kirbugha arrivées trop tard sont mises en déroute par les Francs commandés par Bohémond. Trois tentatives avaient été faites pour dégager Antioche, mais faute de coordination elles avaient été vaines. Cette absence d'entente chez les musulmans, que René Grousset appelait « l'anarchie musulmane », permet une installation rapide des Francs au Nord de la Syrie. Furent alors successivement fondés le comté d'Édesse, où Baudouin, le frère de Godefroy de Bouillon, se substitua au prince arménien, puis la principauté d'Antioche avec Bohémond à sa tête.

Après un repos de six mois, les Croisés partent vers le Sud ; le 14 muharram 492/11 décembre 1098, ils s'emparent de Ma`arrat an-Nu`mân en Syrie Centrale, puis en radjab/juin ils rejoignent par la trouée de Hims la côte libanaise et sans s'arrêter se présentent sous les murs de Jérusalem. Les Francs étaient venus reprendre la Ville Sainte aux Seldjouqides, mais le représentant de ceux-ci, l'artuqide Suqmân, qui sera seigneur de Hisn Kayfâ, venait d'être chassé par les Fâtimides. Ceux-ci s'étaient montrés jadis fort tolérants pour les chrétiens et proposèrent la paix. Mais les Francs refusèrent les conditions et, après un long siège, prirent Jérusalem le 22 sha`bân 492/14 juillet 1099 et massacrèrent les habitants musulmans et juifs. Le Royaume latin de Jérusalem est fondé. Dans les années à venir, la reprise de Jérusalem va hanter les musulmans dont la politique sera centrée sur cet objectif. Chacun des antagonistes voudra à sa façon « délivrer » Jérusalem.

La situation en Syrie et en Djéziré

Dans les provinces orientales de l'empire seldjouqide, on se passionne surtout pour les querelles locales, et on cherche à se constituer un domaine valable dans un empire qui tend à se fractionner entre les membres de la famille seldjouqide dont chacun a sa clientèle. Ainsi Kirbugha lui-même, vaincu par les Francs dans une région éloignée de ses terres, ne semble nullement rechercher une revanche et préfère apporter son appui au sultan Barkyârûq. Après la mort de Kirbugha en 494/1101, Mossoul va voir se succéder à un rythme rapide une série d'atabegs, dont le plus remarquable fut l'émir Djakarmush. La série s'arrêtera à la nomination, par le sultan Muhammad, de l'émir Mawdûd au commandement de Mossoul à la fin de 501/juillet 1108. Les Francs à cette époque, partant d'Édesse, se dirigent vers le Sud par la vallée du Balîkh et attaquent Raqqa sur la rive gauche de l'Euphrate ; ainsi que la citadelle de Qal`at Dja`bar, qui surveille, en amont de Raqqa, un important passage de l'Euphrate (depuis 479/1086, elle est tenue par des émirs `uqaylides, shî`ites arabes).

En 497/1104, l'atabeg de Mossoul réagit contre les Francs, qui doivent regagner Édesse. Peu après, ils tenteront de s'emparer de Harrân, qui est une place très importante pour les relations entre Mossoul et Alep. En la prenant les Croisés auraient pu couper Alep de la Djéziré, empêcher l'arrivée de renforts de l'Est et interdire le ravitaillement en céréales. L'armée de secours de Mossoul attire les Francs vers le Khâbûr, où ils sont battus près de Râs al-`Ayn. Baudouin est fait prisonnier, tandis que Tancrède et Bohémond parviennent à trouver refuge à Édesse. Une forte garnison musulmane est installée à Harrân, qui

devient dès lors l'avant-poste de Mossoul, face aux Croisés. En décembre 1109/djumâdâ I 503, le sultan Muhammad a réussi à maîtriser les Ismâ'îliens dans le Khurâsân et à leur enlever la forteresse d'Alamût. Ayant la situation bien en mains à l'Est, le sultan décide de reprendre la Guerre Sainte ; désormais ce sera toujours l'émir atabeg de Mossoul qui aura la charge de mener le *djihâd* et de diriger les opérations contre les Francs. Des troupes sont regroupées de Mésopotamie et placées sous le commandement de l'atabeg Mawdûd, promu ainsi aux fonctions d'*isfahsalâr*. Pendant quatre années consécutives, de 503/1109 à 507/1113, chaque été, une expédition – reprenant la tradition des *sayfiyya* – sera envoyée vers l'Ouest avec pour objectif Édesse (ar-Ruhâ', Urfa) ; pendant trente ans, les armées de Mossoul essayeront de prendre cet avant-poste oriental des Croisés.

A Damas, en 494/1101, Duqâq b. Tutush, reprenant le rêve de son père, songe à agrandir son domaine en y incluant le Diyâr Bakr et la Haute-Mésopotamie. Ce projet l'amène à s'éloigner de Damas et à ne pas répondre à l'appel des Fâtimides qui lui demandaient son appui pour sauvegarder les villes de Palestine qui restaient encore entre les mains des musulmans. La politique de non-intervention de Duqâq allait lui permettre d'obtenir plus tard des Francs de Jérusalem une attitude de bienveillante neutralité à l'égard de Damas. En 495/1102, Duqâq est sur l'Euphrate, mais il doit gagner d'urgence Hims, qui dépendait de Damas et dont le gouverneur venait d'être assassiné sur ordre de Ridwân d'Alep. Hims, au cours du XII^e^ siècle, sera l'enjeu des rivalités entre Alep et Damas et passera de la tutelle de l'un à celle de l'autre.

1. *Les Bûrides de Damas*

En 497/1104, Duqâq meurt, le pouvoir est alors pris par Tughtakîn, son atabeg, ancien mamelouk de Tutush. C'est le début de la dynastie des Bûrides, qui présidera aux destinées de Damas durant un demi-siècle, de 1101 à 1154.

La politique damascaine consistera à essayer de sauvegarder son indépendance en évitant l'emprise de Mossoul ou celle de Jérusalem. Le problème majeur sera d'assurer le ravitaillement de Damas, de maintenir donc le contrôle sur la Biqâ' et le Haurân, deux régions agricoles importantes et productrices de céréales, alors que dans la riche Ghûta dominaient les cultures arbustives et maraîchères. La Biqâ', l'ancienne Coelesyria des Romains, est une plaine située entre les deux chaînes du Liban et de l'Antiliban à près de 1 000 m d'altitude et fort riche en céréales. Elle est convoitée du Nord par Hims et même Alep, et du Sud par les Francs ; d'où l'importance de Ba'labakk, bâtie sur la ligne de partage des eaux, pour la défense du pays et pour le contrôle de la route reliant Damas à Hims. L'autre région agricole, au sol très riche mais difficile à cultiver à cause des roches volcaniques qui y abondent, le Haurân, va être l'enjeu permanent les luttes entre Damas et Jérusalem, car elle est d'accès relativement facile du Nord et de l'Ouest. Deux places permettent de surveiller les mouvements dans le secteur, Bosra et Salkhad. Généralement les gouverneurs des deux citadelles se jalousaient ; souvent on y nommait des émirs rivaux qui se laissaient séduire tantôt par Damas, tantôt par Jérusalem. Le combat dans cette région ne sera pas commandé par l'idéologie, mais par des nécessités économiques : l'enjeu pour Damas comme pour Jérusalem sera le ravitaillement en céréales et en fourrage. En

naintenant leur hostilité contre Damas, les Francs du Royaume latin ne semblaient pas comprendre que leur intérêt était commun à celui de Damas, se protéger contre le Nord. Devant la menace que Zengi représentera à partir de 522/1128 pour Damas et Jérusalem, les deux États n'auront aucun intérêt à lutter l'un contre l'autre et nous les verrons même s'allier. En 498/1105, après avoir battu les Francs à Tibériade, Tughtakîn obtient de Baudouin de Jérusalem une trêve de quatre ans. Les Francs vont alors pouvoir lancer des attaques contre les ports qui restaient d'obédience fâtimide. En sha'bân 502/mars 1109, les contingents provençaux de Bertrand, fils de Raymond de Saint-Gilles, aidés par les Gênois, prennent position devant Tripoli où la famille shi'ite des Banû 'Ammâr gouverne et anime la résistance. Les Fâtimides du Caire étant incapables d'apporter un secours efficace, les Tripolitains demandent l'appui de Tughtakîn ; une ambassade réussit même à se rendre à Baghdâd mais sans résultat. Finalement, le 11 dhû'l-hidjdja/12 juillet 1109, Tripoli tombe aux mains des Francs qui en font la capitale du comté de Tripoli, quatrième État latin d'Orient avec à sa tête Bertrand de Saint-Gilles, comte de Toulouse. Quelques mois plus tard, les ports de Bâniyâs, Djubayl et Beyrouth sont pris. Il ne reste plus aux Fâtimides que Saydâ', Tyr et 'Asqalân.

Les succès francs, à la longue, inquiètent Baghdâd et, entre 1109 et 1113, Édesse sera soumise à un harcèlement systématique de la part des musulmans. Cet avant-poste des Croisés, dont les comtes n'auront le soutien des États latins que lorsque le roi de Jérusalem interviendra personnellement, réussira à se maintenir trente ans face à l'armée de Mossoul.

Plus à l'Ouest, combats et trêves alternent entre Alep et Antioche, chacune des deux parties cherchant à bénéficier des richesses agricoles de la plaine de Hârim. La pression constante des Francs et surtout le tribut qu'il fallait payer à Antioche tout comme à l'époque byzantine et qui pesait lourdement sur l'économie de la ville poussent les Alépins à envoyer, en 504/1110, à Baghdâd une délégation, à laquelle se joignirent les représentants shi'ites réfugiés de Tripoli, pour demander une aide au calife et au sultan qui, à leur gré, manquaient d'enthousiasme pour la Guerre Sainte ; ils oubliaient que l'année précédente Ridwân, prince d'Alep, avait refusé de soutenir Mawdûd, atabeg de Mossoul, prétextant une trêve avec Tancrède d'Antioche. La délégation n'est pas reçue au Palais ; aussi les Alépins ameutent-ils la foule le vendredi à la Grande Mosquée de Baghdâd ; des troubles graves éclatent, le vendredi suivant les incidents se renouvellent, et c'est ainsi que, sous la pression de l'opinion publique, le sultan Muhammad chargea officiellement l'émir Mawdûd d'engager les opérations de la Guerre Sainte.

En muharram 505/fin juillet 1111, l'armée de Mossoul va attaquer les Francs, non pas à Édesse, mais à Tell Bashir au-delà de l'Euphrate, qu'elle franchit à al-Bîra, coupant ainsi les communications d'Édesse vers l'Ouest. La place résiste quarante-cinq jours ; devant cet échec, Mawdûd se retire ; à l'automne, il licencie ses troupes et leur donne, comme d'habitude, rendez-vous au printemps suivant. Si Ridwân avait envoyé des renforts, la ville serait sans doute tombée, mais prétextant une trêve avec Tancrède le prince d'Alep une nouvelle fois n'était pas intervenu. En shawwâl 505/avril 1112, une nouvelle expédition part de Mossoul attaquer Édesse ; le comté est ravagé en dhû'l-qa'da/mai. Tant que les émirs de Syrie ne coopéreront pas, aucun succès sérieux ne pourra être envisagé.

En 506/juin 1112-juin 1113, Damas et Mossoul coopèrent contre les Francs ; c'est la première fois qu'un tel accord intervient. Mawdûd répondait à un appel de Tughtakin, qui lui avait demandé son appui pour repousser les Francs de Baudouin de Jérusalem, parvenus jusqu'à Ba'labakk. Les musulmans repoussent les Francs jusqu'à Tibériade mais, malgré le succès de leur première manœuvre, les Turcomans, accablés par l'implacable soleil du mois d'août, ne peuvent tenir à Tibériade ; l'arrivée de renforts francs les amène à se replier. Mawdûd donne congé aux escadrons et, répondant à une invitation de Tughtakin, se rend à Damas. Là, en rabî' II 507/octobre 1113, un vendredi, à l'issue de la prière, Mawdûd est frappé à mort de quatre coups de couteau à la sortie de la salle de prière de la Grande Mosquée. Qui avait été l'instigateur du crime ? On accusa les Bâtiniens, Ridwân lança le bruit que le responsable était Tughtakin lui-même. Le poste de Mossoul, brusquement vacant, est confié à Aq Sunqur al-Bursuqî, *shihnâ* (commandant militaire) de l'Iraq, qui devient atabeg de Mas'ûd, jeune fils du sultan Muhammad.

2. *Il-Ghâzî de Mârdîn*

Quelques mois plus tard, après la mort de Ridwân en radjab 507/décembre 1113, l'anarchie s'installe à Alep. Les ismâ'îliens sont attaqués par la population. En 509/1115, les notables portent au poste de gouverneur un eunuque, Lu'lu'. Ce dernier se révolte contre l'autorité de Mossoul et appelle à l'aide Tughtakin de Damas et Il-Ghâzî, l'artuqide de Mârdîn, beau-frère de Tutush. Tous les trois sollicitent l'appui d'Antioche contre l'armée envoyée de Djéziré pour rétablir l'autorité de Mossoul ; cette armée est vaincue à Tell Danîth. A Alep, les troubles continuent, les caisses du Trésor sont vides, le pays environnant est ravagé. En dhû'l-hidjdja 511/avril 1117, Lu'lu' meurt assassiné. Désemparée la bourgeoisie d'Alep finit par appeler à l'aide le prince voisin le plus puissant, l'artuqide Il-Ghâzî. Ainsi, en sha'bân 512/décembre 1118, se constitue une principauté qui englobe une partie de la Mésopotamie et de la Syrie du Nord. La réponse de Roger d'Antioche ne tarde pas, à Noël il s'empare de 'Azâz, qui commande le passage d'Alep vers le Nord. Entre-temps les intrigues se multiplient à Mossoul ; en effet, en dhû'l-hidjdja 511/avril 1118, Mahmûd a succédé à son père comme sultan, d'où des remous, car chaque changement du tenant de l'autorité provoque des intrigues fomentées par les candidats malheureux.

Il n'y a alors qu'un seul adversaire sérieux des Croisés, c'est Il-Ghâzî, le prince artuqide de Mârdîn. En 513/1119, il organise une expédition contre Antioche, après s'être assuré la neutralité d'Édesse et le concours de Damas. Il franchit l'Euphrate et attaque les Croisés à 35 km à l'Ouest d'Alep ; en rabî' I 513/fin juin 1119, les troupes musulmanes coalisées infligent aux Francs une sévère défaite. C'est le premier succès des musulmans depuis l'installation des croisés. Bien que Roger d'Antioche soit au nombre des tués et qu'Antioche se trouve sans défense, les émirs ne poursuivent pas les fuyards au-delà d'al-Athârib à seize kilomètres à l'Ouest d'Alep. Une fois de plus, accrochages et trêves vont se succéder. En 516/1122, Il-Ghâzî meurt et le domaine artuqide va être morcelé ; son fils Timurtash s'installe à Mârdîn, Sulaymân à Mayyâfâriqîn, tandis que le neveu Sulaymân b. 'Abd al-Djabbâr reçoit Alep. Il n'y a plus de puissance capable de défendre

efficacement cette ville, dont le territoire est sans cesse ravagé par les troupes franques, qui viennent sous les murs mêmes de la ville. L'impression générale est celle d'une confusion totale, tant en Syrie du Nord qu'en Iraq.

Pendant près d'un quart de siècle l'installation des États francs ne provoque guère de réaction en Syrie. Les émirs d'Alep, de Hama, de Hims, de Damas ou de Shayzar, pour ne citer que les principaux, ne parviennent pas à s'entendre ; ils ne cherchent même pas à se coaliser, l'idée ne leur en vient pas. Ils continuent à se quereller, à se battre entre eux, à aller à la chasse ou à écouter les poètes. Lorsque ces émirs se révoltent ou veulent attaquer le voisin, ils n'hésitent pas à demander l'aide des Francs, ce qui est un jeu dangereux pour l'Islâm, qui ne cessera que lorsque, à leur tour, les Francs se disputeront. La masse de la population, urbaine ou rurale, ne réagit pas au début ; elle a vu les Turcs venir, elle voit s'installer les Francs ; pour elle ce sont toujours des étrangers.

La dynastie zenguide et la contre-croisade

Au début du VI^e/XII^e siècle, apparaît une dynastie qui va jouer un rôle capital en Mésopotamie et en Syrie pour la renaissance de l'Islâm, la dynastie zenguide, championne de la réaction sunnite qui fera déplacer le centre de gravité de l'Islâm vers la Syrie.

En 521/1127, Zengî est nommé gouverneur de Mossoul et atabeg de Farkhân Alp Arslan, fils du sultan Mahmûd. Il succède à son père Aq Sunqur, assassiné l'année précédente par des Bâtiniens. Cette date est le point de départ de la réaction sunnite contre les Francs ; elle va aussi marquer le début des succès musulmans sur les Croisés.

Les deux antagonistes sont alors affaiblis par des luttes intestines, mais les Francs conservent un net avantage sur les musulmans, car ils ravagent sans cesse le territoire d'Alep et les régions de Hama et de Hims subissent leurs raids. Damas, perturbée par les Bâtiniens, se trouve menacée par les Francs. Il n'est pas de ville syrienne importante qui ne leur paye un tribut. L'arrivée de Imâd ad Dîn Zengî va permettre d'abord de rétablir l'équilibre des forces, puis de déclencher une offensive organisée contre les Croisés.

Le règne de Zengî est caractérisé par le début d'une réaction sunnite planifiée, le rattachement d'Alep au domaine de Mossoul, des tentatives pour annexer Damas et enfin la prise d'Édesse, qui sera à l'origine de la deuxième croisade.

Homme énergique mais cruel, capitaine talentueux mais dénué de scrupules moraux, loyal sujet du sultan, Zengî organise la reconquête des territoires du Dâr al-Islâm. Il va d'abord chercher à atténuer les rivalités dans le camp musulman. Il assure sa domination sur les émirs voisins de Mossoul, et notamment les Artuqides. Pour être tranquille sur ses arrières, l'atabeg conclut une trêve avec Joscelin d'Édesse et part vers l'Ouest pour prendre possession de son fief d'Alep, où les ismâ'îliens installés depuis le début du siècle interviennent avec leurs milices bâtiniennes. Les gouverneurs de la ville se succèdent à un rythme rapide, les milices urbaines, opposées aux shî'ites, les *ahdath*, dont le chef est le *ra'îs* qui s'impose aux autorités, tenaient la ville ; la population lasse du désordre avait prêté une oreille complice aux émissaires de Zengî. C'est pourquoi lorsqu'en djumâdâ II

522/juin 1128 l'atabeg fait son entrée solennelle dans la cité, les Alépins lui font un accueil enthousiaste. Mais Zengi ne reste pas à Alep ; il y laisse un gouverneur et regagne Mossoul pour régler des affaires avec le sultan. A Damas, l'atabeg Tughtakin était mort en safar 522/février 1128 ; quelques mois plus tard, en automne 523/1129, un important complot ismâ'îlien y est découvert. Il provoque une violente réaction populaire et aboutit à un terrible massacre des Bâtiniens ; ce massacre est suivi d'un bref siège de la ville par les Croisés de Jérusalem, qui repartent. Le nouveau seigneur de Damas est Tâdj al-Mulûk Bûrî, fils de Tughtakîn ; il déclenche lui aussi un mouvement de réaction sunnite. Toute la Syrie, au début du second quart du VI^e^/XII^e^ siècle a soif de servir l'Islâm orthodoxe. Il est difficile de connaître la genèse de la contre-croisade, faute de sources musulmanes contemporaines.

Pendant le siècle qui suivit la victoire musulmane de Manazgird, le *djihâd* prit comme objectif les « infidèles impies » qu'étaient les Fâtimides d'Égypte. Ce sont des étrangers, Turcs et Kurdes, qui allaient imposer le réveil de la Guerre Sainte. A l'arrivée des Croisés, il fallait faire naître un sentiment d'antagonisme religieux islamo-chrétien, qui avait depuis longtemps disparu en Syrie, où personne ne songeait à chasser les chrétiens qui vivaient en parfaite symbiose avec les musulmans. Mais il y aura finalement chez les Syriens une réaction idéologique, qui aboutit au *djihâd*, à la guerre contre les Infidèles. Ce combat est d'abord mené contre les hérétiques, adversaires de la Sunna, puis, celle-ci rétablie, on organise la lutte contre les Francs qui avaient envahi les pays musulmans.

Les chrétiens d'Orient bénéficiaient du statut de protégés *(dhimmî-s)* payant l'impôt de capitation *(djizya)* et n'étaient pas visés. L'arrivée des Francs de la première croisade et la création des États latins d'Orient changent la situation. Les Francs appartenaient à une Église bien différente des Églises orientales et il y aura antagonisme entre l'Église d'obédience romaine et les autres, qu'elles soient melkites ou jacobites. Le *djihâd* change alors de caractère et, d'offensif, il devient défensif. L'esprit nouveau du *djihâd* sera un esprit de résistance et d'irrédentisme : on cherchera à reprendre les territoires occupés par les Latins venus d'Occident. Si l'on ne peut pas espérer récupérer ces territoires dans l'immédiat, les musulmans qui les habitent sont tenus d'émigrer en terre d'Islâm : ce qui explique l'émigration des Palestiniens vers la Syrie lors de la création du Royaume latin de Jérusalem. Il convient de rappeler que si le *djihâd* offensif est une obligation individuelle, le *djihâd* défensif, lui, est une obligation collective : tous les fidèles qui le peuvent doivent porter secours à ceux qui sont attaqués.

Pour connaître les origines de ce renouveau du *djihâd*, les forces qui le firent naître, les formes d'action et d'expression qu'il prit ainsi que les étapes de son évolution, nous disposons des fragments d'un traité que le Damascain as-Sulâmî a dicté en 498/1105 et qui prend pour cible l'ennemi franc et assimile la croisade à un « *djihâd* contre les musulmans ». Cet auteur prévoyait deux étapes préliminaires à l'action militaire : une première étape de « réarmement moral » qui devait mettre un terme au déclin spirituel, puis une seconde étape qui verrait le regroupement des forces islamiques et aboutirait à l'unité.

Au moment où as-Sulâmî prêchait le *djihâd*, les Francs étaient occupés par les villes côtières, leurs forces étaient réduites et éloignées de leurs bases, la situation était donc

favorable pour une action des musulmans. Personne ne bougea, et les Francs purent alors s'établir solidement en Orient. Il y aura certes des opérations menées contre les Croisés, mais elles seront sporadiques et limitées dans leurs objectifs. Il faudra attendre le milieu du XII^e siècle pour qu'un *djihâd* total et planifié soit déclenché.

Au début de 524/janvier 1130, Zengî se rend de Mossoul à Alep pour reprendre la Guerre Sainte contre les Francs. C'est l'époque à laquelle Antioche traverse une crise de régence après la mort de Bohémond II. Zengî va essayer de faire diminuer la pression franque sur le territoire d'Alep qui payait alors aux Croisés la moitié des revenus de son secteur occidental. L'atabeg fait un raid pour reprendre al-Athârib, qui couvre la plaine de l'Oronte et sert de base aux incursions franques. Zengî met le siège à la place, il l'abandonne pour aller battre une armée franque de secours, puis il reprend les opérations contre al-Athârib, qui finit par tomber. Les musulmans vont plus avant et parviennent jusqu'à Hârim. Ainsi, en une seule campagne, Zengî non seulement réussit à récupérer les territoires qui payaient tribut aux Francs, mais encore obtient des Francs de Hârim le versement d'un tribut identique à celui que les Alépins leur avaient antérieurement versé. La perception de la moitié des revenus d'un territoire occupé semble avoir été, à l'époque, le prix d'une trêve.

Rapidement la situation d'Alep s'améliore et Zengî peut s'absenter sans crainte.

En ce temps, deux émirs kurdes, deux frères originaires de la région de Dvin en Arménie, Ayyûb et Shirkûh, sont au service de la dynastie des Shaddâdides du Caucase ; ils vont tous deux connaître une remarquable destinée. Peu après 1130, ils entrent au service d'un seldjouqide de Baghdâd, Bihrûz, qui donne en apanage à Ayyûb l'importante place de Takrit sur le Tigre où il s'établit avec son frère. Lorsqu'en 1132 Zengî participe aux querelles des Seldjouqides qui ont suivi la mort du sultan Mahmûd b. Muhammad, il prend une attitude anti-califienne et appuie Mas'ûd b. Muhammad, frère du sultan défunt. Après avoir essayé d'attaquer Baghdâd, Zengî est poursuivi par ses adversaires. C'est alors que le gouverneur de Takrît, Ayyûb, l'aide à franchir le fleuve et, trahissant son maître, donne l'hospitalité à Zengî. L'émir kurde est blâmé par Bihrûz, sans plus. Ce service fut à l'origine des bonnes relations qu'entretinrent les deux familles jusqu'à l'avènement de Saladin.

Les escarmouches continuent aux confins d'Antioche et d'Alep, à la fin de 527/fin 1132-début 1133, les Francs arrivent à une vingtaine de kilomètres au Sud-Ouest d'Alep, mais le lieutenant de Zengî, l'émir Sawâr, réagit ; il est battu, les Francs parviennent à Qinnasrin, l'antique Chalcis, puis rentrent à Antioche.

A Damas, à la mort de Bûrî blessé mortellement (en radjab 526/juin 1132) par les Ismâ'îliens, Shams al-Mulûk Ismâ'îl b. Bûrî reçoit le pouvoir. Il parvint à récupérer Bâniyâs, que les Ismâ'îliens avaient cédé aux Francs. En ramadân 527/juillet 1133, profitant de l'éloignement de Zengî occupé en Iraq, Ismâ'îl prend Hama située au centre d'une riche région agricole et qui relevait de Mossoul, puis attaque Shayzar sur l'Oronte, dont le château pratiquement imprenable est occupé par les émirs Banû Munqidh. Ceux-ci moyennant une forte somme lui achètent leur tranquillité.

Quelque temps plus tard, Ismâ'îl b. Bûrî se sent menacé par les siens ; il est prêt à livrer Damas à qui la sauvera et il lance un appel secret à Zengî. Les pressentiments d'Ismâ'îl étaient justifiés, car il est assassiné le 12 rabî' II 529/30 janvier 1135 à l'instigation de sa mère ; d'autres disent que ce fut à l'instigation du chambellan Yûsuf b. Firûz, que l'on attribuait comme amant à la princesse douairière. Le pouvoir passe à Shihâb ad-Dîn Mahmûd, frère du défunt.

Malgré le changement de situation, Zengi continue sa marche vers Damas ; en djumâdâ I 529/février 1135, il assiège la ville ; l'opération se termine par un accord. Zengî repart vers le Nord et fait un crochet par le territoire d'Antioche qu'il pille pour se rembourser des frais de cette vaine campagne. A peine rentré, Zengi va, une fois de plus, intervenir dans les querelles d'Iraq. Il est obligé de se mêler à ces intrigues, car son abstention risquerait de lui faire perdre son fief de Mossoul au bénéfice d'un rival plus heureux, protégé du calife ou du sultan. En 531/1137, Zengî est confirmé à Mossoul et il revient à Alep en sha'bân/mai.

C'est à cette époque que le basileus arrive à Antioche et modifie l'échiquier politique et militaire de la Syrie du Nord. Quelques mois auparavant l'empereur avait espéré recevoir la cité, lorsque la régente Alice avait proposé la main de Constance, fille de Bohémond II, pour son fils Manuel, mais le projet avait échoué. Cette fois Jean Comnène, en vertu du traité de 1108, selon lequel seuls les territoires conquis hors des frontières de l'ancien empire byzantin appartiendront aux Francs, exige le retour d'Antioche dans ses domaines. Cet incident n'empêche pas les Francs, associés aux Grecs, d'opérer en Syrie en sha'bân 532/avril 1138. Les « Impériaux » mettent le siège devant Shayzar. Les princes munqidhites, seigneurs de cette place, appellent Zengî au secours. L'atabeg se tient près de Hama et sans engager de combat direct, parvient à semer la discorde parmi les alliés chrétiens. Finalement les Byzantins, sans prévenir, lèvent le siège moyennant une forte indemnité et partent en abandonnant même leur matériel de siège dont Zengî récupérera une partie. Les Francs, de leur côté, se replient, harcelés par les escadrons turcomans de Zengi. Cette année-là, Bihrûz était devenu *shihna* de Baghdâd ; son pouvoir ayant été consolidé, il destitue le gouverneur de Takrît, qui lui avait désobéi deux fois, et veut sévir contre son frère qui venait de tuer un scribe chrétien. Les deux hommes se rendent à Mossoul, où Zengî les accueille et leur donne des situations de choix.

En shawwâl 533/juin 1139, Shihâb ad-Dîn, le prince de Damas, est assassiné par trois de ses serviteurs ; sa mère Zumurrud Khâtûn, qui en deuxièmes noces a épousé Zengî, essaye d'inciter son mari à venger son beau-fils. Elle le presse d'aller prendre Damas. Sur place, l'émir Mu'în ad-Dîn Anar (Ainardus) prend rapidement l'administration en mains. Tandis que Zengî espère avoir enfin trouvé une occasion favorable de s'emparer de Damas, la population ne manifeste guère d'enthousiasme lorsqu'elle apprend la venue de celui-ci et s'organise derrière les remparts. Pour se donner le temps de soudoyer les responsables, Zengî commence par attaquer Ba'labakk, clé de la Biqâ', dont l'importance économique est grande pour Damas. L'atabeg attaque la place avec des mangonneaux qui bombardent jour et nuit. La ville se rend, mais la citadelle, aménagée dans le temple antique, résiste. Finalement, en safar 534/octobre 1139, sa garnison obtient promesse de vie sauve contre sa reddition, mais, une fois sortie, Zengî la fait massacrer. Ce geste fut une lourde erreur

politique, car Damas n'ayant plus confiance dans la parole de Zengî allait raidir sa position. Zengî nomme comme son représentant à Ba'labakk l'émir Ayyûb qui y passera environ huit ans avec son jeune fils Salâh ad-Dîn qui, dans l'historiographie occidentale, deviendra Saladin.

Le sort de Ba'labakk étant réglé, Zengî marche sur Damas et y envoie des émissaires chargés les uns de prendre contact avec le prince et lui proposer l'échange de Damas contre Ba'labakk, Hims ou toute autre ville, et les autres de gagner à sa cause les milices populaires *(ahdâth)* ainsi que les mauvais garçons, les *zanâtira*, en promettant de substantielles récompenses à ces fiers-à-bras. Nulle réponse, de personne. L'atabeg approche tout près, on est en rabî' II/décembre, et les journées sont très courtes ; les échanges de messagers se multiplient. Djamâl ad-Dîn Muhammad b. Bûrî que la population avait appelé lorsqu'il était gouverneur de Ba'labakk, au nom de son frère Mahmûd, tombe malade. L'espoir renaît au cœur de Zengî ; au début de sha'bân 534/fin mars 1140, le prince meurt. Tandis que le pouvoir est remis à son fils Mudjir al-Dîn Uvaq, la résistance se cristallise autour de l'émir Mu'în ad-Dîn Anar. Celui-ci, pour desserrer l'étau, s'adresse aux Francs. Jérusalem dépêche des troupes, mais elles ne franchissent pas les frontières du Royaume latin. Zengî est rassuré. L'hiver se passe sans que personne ne bouge. Finalement, au printemps (avril 1140), Mu'în ad-Dîn offre à Zengî de le citer dans la khutba et de le reconnaître comme suzerain. Voyant qu'il ne pourrait pas prendre la ville de Damas, Zengî accepte, présente l'affaire à ses hommes comme un succès moral et s'en retourne vers le Nord.

L'intervention de Zengi aura pour résultat de rapprocher Damas du royaume de Jérusalem. Une réaction identique s'était produite dans le Nord où les Artuqides avaient cherché à s'entendre avec Antioche contre Zengî. Pour l'instant, le résultat de la politique de Zengî se solde par des alliances de princes musulmans avec des États latins.

De 534/1140 à 537/1143 se déroulent les opérations menées par Zengî contre les Turcomans, les Artuqides du Diyâr Bakr et les Kurdes.

D'autre part, Zengi sait qu'une profonde inimitié existe entre le prince d'Antioche et le comte d'Édesse. Il se fait tenir au courant de la situation. En 538/1144, il décide de profiter des circonstances et se dirige vers la Haute Mésopotamie, laissant croire qu'il allait attaquer les Artuqides du Diyâr Bakr. Il s'empare effectivement de quelques-unes de leurs places pour ne pas éveiller les soupçons des Francs. Zengi apprend alors que Joscelin est sorti d'Édesse pour aller attaquer Raqqa, mais il ne réagit pas. En fait, Joscelin ne va pas à Raqqa et se dirige vers ses domaines à l'Ouest de l'Euphrate. Dès que Zengî estime Joscelin assez éloigné d'Édesse, il envoie un premier détachement sous les murs d'Édesse et ne tarde pas à venir renforcer le siège avec les Kurdes et des Turcomans. Édesse (ar-Ruhâ'), peuplée de chrétiens, en majorité arméniens, hostiles aux Byzantins, était la ville franque la plus importante à l'Est de l'Euphrate, et sa nombreuse garnison faisait de fréquentes incursions en territoire musulman. C'était un important nœud routier ; en effet deux routes y venaient de l'Est, l'une d'Amid, capitale du Diyâr Bakr par les hautes terres, l'autre, une voie commerciale, reliait Mârdîn et Nisîbîn par Tell Mawzân à Édesse. Vers l'Ouest, cette voie traversait l'Euphrate à al-Bira, puis menait à Mar'ash ou bien vers

Antioche, en descendant la vallée du 'Afrîn. Un embranchement obliquait vers le Sud, vers Sarûdj, atteignait l'Euphrate et de là permettait de gagner Manbidj et Alep. Une voie Nord-Sud traversait aussi Édesse, la route de Sumaysat à Raqqa par la vallée du Balîkh.

Au XII[e] siècle, les musulmans tenant la place de Harrân au Sud d'Édesse, cette route fut moins utilisée.

En djumâdâ I 539/novembre 1144, Zengî commence un siège en règle d'Édesse, que Mawdûd en 1112 et Aq Sunqur al-Bursuqî en 1114 avaient déjà essayé de prendre. La grande quantité de matériel de siège, l'importance des effectifs, sans cesse grossis par de nouveaux renforts, inquiétaient la population. Les travaux de sape sont menés activement ; sans répit, pendant vingt-huit jours, les Khurâsâniens creusent. Joscelin, ayant appris le siège, se hâte de revenir, mais il arrivera trop tard. En effet, le 26 djumâdâ II/veille de Noël 1144, le feu est mis au boisage ; il embrase les rondins et les détruit, un pan de muraille s'écroule, les troupes musulmanes s'élancent par la brèche, la citadelle tombe deux jours après la ville. Zengî fait rapidement cesser le massacre et le pillage et rendre leurs biens aux chrétiens jacobites ; les Arméniens ont des ennuis, tandis que les Latins ne sont pas épargnés.

Désormais la principauté d'Antioche est le seul État franc dans le Nord : elle sera l'objectif principal d'Alep et de Mossoul.

En 540/juin 1145-juin 1146, Zengî a trois préoccupations essentielles : conserver Édesse, éviter d'être attaqué à l'Est et maintenir la liberté des relations entre Mossoul et Alep. Pour éviter d'être pris à revers à l'Est, Zengî soumet d'abord les Kurdes Basnawî, qui sont installés au Nord-Ouest de Djazirat Ibn 'Umar sur le Tigre. Puis, pour assurer les communications entre Alep et Mossoul, il va chercher à s'emparer de Qal'at Dja'bar, citadelle située sur la rive gauche de l'Euphrate, en face de Sifîn. Cette place contrôlait la navigation sur l'Euphrate et les gués voisins ; depuis Malik Shâh elle était tenue par les émirs 'uqaylides, petite dynastie arabe shî'îte. Le siège dura tout l'été 540/1146. Le 5 rabî' II 540/14 septembre 1146, au cours d'une soirée aux libations exagérées, Zengî est poignardé par ses compagnons de plaisir. Les meurtriers réussissent à trouver refuge dans la citadelle ennemie, et c'est du haut de la muraille que les assiégés annoncent le trépas de Zengî. Alertés, les émirs ne purent que recueillir le dernier soupir de leur chef.

Nûr ad-Dîn Mahmûd, un des quatre fils du défunt atabeg, prit d'autorité la bague à sceau *(khâtam)*, insigne du pouvoir de son père et se la passa au doigt. Une page venait d'être tournée.

Le rôle de Zengî aura été déterminant pour l'Islâm. Ayant accédé au pouvoir au moment où le shi'îsme fait triompher sa propagande à travers l'Orient et où les Francs harcèlent le Dâr al-Islâm, Zengî tente de redonner un sens au *djihâd* ; il parvient à contenir la poussée franque et à regrouper un certain nombre de princes musulmans. Grâce à lui s'établit un équilibre entre les forces franques et les troupes musulmanes. Ce sera le destin de son fils, Nûr ad-Dîn Mahmûd, de faire pencher la balance en faveur de l'Islâm, à qui Saladin rendra Jérusalem.

LE RÈGNE DE NÛR AD-DÎN

Les débuts de Nûr ad-Dîn

La succession de Zengî posait une série de problèmes. Il y avait quatre héritiers pour le domaine qu'avait regroupé l'atabeg. Le fils aîné, Sayf ad-Dîn Ghâzî, représente son père à Mossoul et compte sur la reconnaissance de son autorité par le calife et le sultan, s'ils acceptaient le principe de l'héritage pour des terres dont Zengî n'avait que l'usufruit. Le second fils, Nûr ad-Dîn Mahmûd, a vingt-neuf ans ; il a accompagné son père dans la plupart des opérations militaires et jouit d'un prestige certain dans l'armée. Le troisième, Nusrat ad-Dîn Amîr Amirân, qui se révoltera plus tard contre Nûr ad-Dîn, sera gouverneur de Harrân. Le quatrième, Qutb ad-Dîn Mawdûd, n'a que seize ans ; il succédera à son frère aîné à Mossoul. Enfin, il y a aussi une fille, qui épousera l'émir Nâsir ad Dîn as-Sûrî. Le règlement de la succession fut l'œuvre de deux conseillers intimes de Zengî : son vizir, Djamâl ad-Dîn Muhammad b. 'Alî al-Djawad al-Isfâhânî ash-Shahrazûrî, ancien fonctionnaire seldjouqide et le chambellan *(hâdjib)* Salâh ad-Dîn Muhammad al-Yaghibasânî. Ces deux personnages n'entretenaient pas de relations cordiales, mais le danger commun allait les rapprocher. A l'annonce de la mort de Zengî, son pupille seldjouqide, le jeune Alp Arslan, fils du sultan Mahmûd, songe à se faire reconnaître comme souverain. Il monte sur son cheval et passe en revue les troupes qui lui rendent hommage. Pour les conseillers de Zengî, la situation est délicate : ils craignent d'être destitués et, pour garder leurs postes, il leur fallait soutenir les fils de leur ancien maître.

C'est alors que, par d'habiles manœuvres, ils éloignent le jeune Seldjouqide vers Raqqa située à plus de cinquante kilomètres en aval. Le prince y est reçu avec faste, l'abondance des vins et le charme des danseuses le retiennent sur les rives de l'Euphrate. Ce délai est mis à profit par les uns et les autres ; plusieurs opérations se déroulent simultanément.

Nûr ad-Dîn, qui avait assisté aux derniers instants de son père, gagne Alep sur les conseils d'un ami de son père, l'émir kurde Asad ad-Dîn Shîrkûh. Dans la métropole de la Syrie du Nord, le gouverneur, l'émir Sawâr, qui avait servi avec dévouement l'atabeg défunt, reconnaît la suzeraineté zenguide. Hama, dont l'émir titulaire est le chambellan Salâh ad-Dîn al Yaghibasânî, se rallie aussi. A Mossoul, la situation est plus compliquée, car la population dans son ensemble est favorable à Alp Arslan et les émirs pro-zenguides n'ont l'appui que d'une minorité. Tandis qu'Alp Arslan mène joyeuse vie à Raqqa, le vizir et le chambellan agissent auprès du gouverneur de Mossoul Zayn ad-Dîn 'Alî Kütchük b. Begtegîn pour le prier de faire venir d'urgence à Mossoul Sayf ad-Dîn Ghâzî, qui se trouvait alors à Shahrazûr dans le Kurdistân, et de faire reconnaître son autorité. Puis, on s'ingénia à faire reconnaître aux émirs de l'armée de Zengî et aux unités de Mossoul la suzeraineté de l'aîné des héritiers zenguides. Tandis que l'armée revenait vers l'Est, chaque jour des officiers partaient en éclaireurs, mais ils ne revenaient plus, car ils allaient à Mossoul grossir les rangs des partisans de Sayf ad-Dîn. Parvenu à l'étape de Sindjar, Alp Arslan s'aperçoit de la diminution de ses effectifs. A la suite d'un coup de main, il est enlevé et incarcéré à Mossoul, et on ne le reverra plus. Le groupe des émirs pro-zenguides

obtient du sultan la confirmation officielle de la suzeraineté sur Mossoul de Sayf ad-Dîn qui reçoit selon l'usage des robes d'honneur *(khil'a)* et un diplôme d'investiture.

La succession se trouve donc réglée sans heurts et l'on voit alors apparaître le principe de la transmission héréditaire des apanages — *iqtâ'* —, qui sera généralisée plus tard par Nûr ad-Dîn en Syrie.

Les Francs espéraient que des querelles d'héritage allaient affaiblir la puissance zenguide. Raymond de Poitiers, prince d'Antioche, n'avait appris la nouvelle de l'assassinat que sept jours après l'installation de Nûr ad-Dîn à Alep, ce qui prouve une étrange faiblesse de son service de renseignements. Il lance alors deux unités combattre l'une contre Alep, l'autre contre Hama. L'arrivée soudaine des Francs sème le désarroi chez les musulmans, qui se ressaisissent. Shîrkûh contre-attaque avec ses escadrons, il oblige les Francs à se replier sur Antioche et parvient même à libérer des musulmans que les Francs emmenaient en captivité. La réaction d'Antioche fut de portée limitée. Il en fut tout autrement à Édesse.

Édesse, qui avait été pendant près d'un demi-siècle (1098-1144) le bastion oriental de l'expansion franque, était passé sous contrôle musulman. Les éléments arméniens, qui constituent alors la majorité de la population, neutralisent une garnison musulmane à effectif réduit et appellent Joscelin, qui était fils d'une Arménienne. Les Francs pénètrent dans la ville, tandis que les musulmans, retranchés dans la citadelle, attendent les secours de Mossoul, dont relevait la cité. Ce fut Nûr ad-Dîn qui arriva le premier, venant d'Alep en six jours à marches forcées avec du matériel de guerre. Il organisa un siège en règle, et finalement les Arméniens décidèrent d'évacuer la ville. Il y eut de nombreux prisonniers et tués, parmi lesquels Baudouin de Mar'ash. Joscelin réussit à franchir l'Euphrate et trouva refuge à Sumaysat. Édesse, ville chrétienne, qui relevait de Mossoul à la mort de Zengî, est intégrée dans le territoire d'Alep, dont Nûr ad-Dîn est le maître. Les renforts de Mossoul étaient arrivés trop tard et Nûr ad-Dîn n'envoya pas de part de butin à son frère aîné, maître de Mossoul et officiellement son suzerain. Les relations entre les deux frères se détériorent, mais la tension est de courte durée ; en effet Nûr ad-Dîn, saisissant l'occasion de l'investiture de Sayf ad-Dîn, lui adresse son hommage officiel et lui fait parvenir sa part de butin. La conjoncture politique — pression des Francs, agitation des Artuqides, remous à la cour seldjouqide — commandait une étroite entente entre les héritiers de Zengî pour conserver leurs domaines respectifs. Les deux frères délimitèrent leurs zones d'influence et définirent les lignes générales de leur politique. Sayf ad-Dîn restait à Mossoul et, en sa qualité de chef de famille, sauvegardait l'héritage paternel face aux ambitions des Artuqides et des Kurdes Hakkarites. Nûr ad-Dîn s'installait à Alep, reconnaissait la primauté de son frère, obtenait des garanties pour sa frontière orientale située sur la rive gauche du Balîkh et était chargé de mener la guerre *(djihâd)* contre les ennemis de l'Ouest. Ne pouvant compter sur aucune aide de la Djéziré, Nûr ad-Dîn, afin de poursuivre la lutte contre les Croisés, doit organiser l'unité de la Syrie. Il décide alors de reprendre le projet de son père de s'emparer de Damas et d'intégrer la ville dans un ensemble syrien, pour des raisons politiques : coupée de la Djéziré, la Syrie du Nord avait besoin de la Biqâ', et même du Haurân, pour son ravitaillement en céréales.

A la mort de Zengi, le gouverneur de Damas, Mu'în ad-Dîn Anar, avait récupéré

Ba'labakk. Cette opération s'était déroulée pratiquement sans combat : les troupes de Damas avaient occupé la ville et cerné la citadelle. Le gouverneur Nadjm ad-Dîn Ayyûb, frère de l'émir Shîrkûh et père de Saladin, se rallie aux Bûrides en posant des conditions qui furent acceptées. Il reste gouverneur de Ba'labakk, reçoit une importante somme d'argent, une maison à Damas et les revenus de dix villages de la Ghûta. Il se retrouve dans le camp hostile aux Zenguides, dans le parti opposé à celui de son frère Shîrkûh. Mais, assez rapidement, Nadjm ad-Dîn allait jouer un rôle important comme agent de liaison de son frère Shirkûh et de délégué officieux de Nûr ad Dîn à Damas, ce qui l'amènera à jouer auprès de la population un rôle politique non négligeable.

D'autre part, Mu'în ad-Dîn établit de bonnes relations avec Hims et Hama. Séparé de Nûr ad-Dîn par deux provinces amies, tenant le verrou de Ba'labakk et en état de trêve avec Jérusalem, le prince de Damas espérait pouvoir mener une politique de neutralité qu'il souhaitait positive, en menaçant l'un de l'intervention de l'autre en cas de rupture des accords. Au printemps 541/1147, tandis que Nûr ad-Dîn a épousé deux mois plus tôt la fille de Mu'în ad-Dîn, les deux princes affrontent ensemble dans le Haurân les Francs, qui favorisaient les velléités d'indépendance du gouverneur de Salkhad. Par leur intervention, les Francs avaient renforcé la position de Nûr ad-Dîn, qui apparaissait comme le « Sauveur de Damas ». Baghdâd s'inquiéta du succès du prince zenguide et, pour bien marquer sa suzeraineté sur les Bûrides, dépêcha en safar 542/juillet 1147 un ambassadeur avec un diplôme d'investiture et des robes d'honneur. C'était un avertissement à Nûr ad-Dîn. Ni le calife ni le sultan ne souhaitaient voir la Syrie unifiée. La cour fatimide du Caire envoya aussi un ambassadeur à Damas pour témoigner de ses sentiments amicaux à l'égard du prince bûride. Nûr ad-Dîn apparaît à cette époque comme l'adversaire le plus redoutable pour les musulmans comme pour les Francs.

Dans le Nord, au printemps qui suivit la prise d'Édesse, la rivalité entre Seldjouqides et Byzantins en Asie Mineure provoque des opérations militaires, et des bandes de Turcomans harcèlent en Cilicie les voies de communication entre Antioche et Constantinople. D'autre part, voulant profiter de l'absence de Nûr ad-Dîn retenu en Syrie du Sud, les Seldjouqides de Konya attaquent les Francs sur les confins du comté d'Édesse. Tandis que les Seldjouqides cherchent à s'emparer du territoire relevant du comté d'Édesse le long de l'Euphrate, Nûr ad-Dîn rentre du Haurân à Alep et, sans plus attendre, va attaquer les possessions d'Antioche pour isoler la principauté qui n'était pas intervenue pour défendre le comté d'Édesse.

La seconde croisade

Lorsque Nûr ad-Dîn apprend que des Croisés allemands ont franchi le Bosphore, par mesure de précaution, il isole la principauté d'Antioche et s'empare des postes qui contrôlent les voies de communication avec le Nord, puis il coupe les routes qui relient la cité franque au Sud, au Moyen Oronte. L'annonce de l'arrivée de Louis VII à Constantinople ranime le courage de Raymond d'Antioche et de la population. Les nouvelles confirmant l'approche de la croisade se succèdent, l'espoir renaît au pied du

Silpius, tandis que la crainte devient vive à Alep et à Damas. Ces sentiments seront tempérés par les informations relatant les difficultés et les pertes des Croisés.

Quelle a été l'origine de cette deuxième croisade ? Dès la chute d'Édesse, Mélisende, régente de Jérusalem, et le prince d'Antioche envoient un appel au pape Eugène III. Des Arméniens venus d'Édesse avaient précédé les messagers et demandaient une aide contre les Byzantins. Le Souverain Pontife, qui ne séjourne plus alors à Rome, se débat dans de sérieuses difficultés intérieures à Viterbe et hésite à prendre l'initiative d'une croisade. Dès l'été 1145, les pèlerins rentrés en Europe racontent la prise d'Édesse avec l'exagération propre à ceux qui rentrent de loin et qui n'ont pas été les témoins directs des événements.

Ces récits soulèvent un sentiment d'horreur, mais ne provoquent aucune réaction populaire. A Noël de la même année, Louis VII lance l'idée d'une croisade qui reste sans écho. Pourquoi une croisade ? Le Saint-Sépulcre n'était-il pas aux mains des chrétiens ? Édesse quant à elle ne constituait qu'un point sur l'ensemble du front des croisades. En Europe, on menait à l'Est la croisade contre les Wendes et les Slaves. Sur le front méditerranéen, l'attention se concentrait en Espagne et au Portugal, qui constituaient le flanc occidental, tandis que les États latins de Syrie et de Palestine se trouvaient sur le flanc oriental. Au centre, se tenait le Normand Roger II de Sicile, adversaire du pape et du basileus.

Bernard de Clairvaux reçoit mission du pape de lancer l'appel à la croisade et, grâce à son éloquence, il parvient à convaincre les princes et la foule à Vézelay à Pâques 1146 et à Spire à Noël en pleine guerre des Guelfes et des Hohenstaufen. Le problème de la direction de la croisade fut tranché par le pape qui, à Conrad III, préféra Louis VII. Celui-ci prend alors comme directeur de conscience Bernard de Clairvaux et se soustrait à l'influence de sa femme, Aliénor d'Aquitaine qui, elle, ne manquait ni de caractère ni de tempérament. La nouvelle croisade sera illustrée par une série de catastrophes, car elle avait été mal préparée sur le plan matériel et le plan psychologique. Les deux souverains n'éprouvent guère de sympathie à l'égard du basileus, qui leur rappelle les conditions posées par Alexis Comnène lors de la première croisade : tout territoire conquis, s'il avait fait partie de l'empire, avant son occupation par les musulmans, devait être restitué à Byzance, les autres territoires devenaient propriété des Croisés. Par ailleurs, pour être tranquille Manuel, qui attache une grande importance à son domaine européen, signe en 1147 une trêve avec le sultan seldjouqide de Konya. Inquiet de l'attitude des troupes de Conrad III qui pillent les villes byzantines sur leur passage, Manuel ferme les portes de sa capitale à l'armée de son beau-frère, il lui fournit du ravitaillement et la fait passer le plus rapidement possible en Asie où il lui conseille de suivre la côte et de ne pas s'engager à l'intérieur du pays. Odon de Deuil nous a laissé le récit de cette expédition, qui ne dépassa pas Dorylée (Eski Shehir). Le 29 djumâdâ I 542/26 octobre 1147, les cavaliers turcs attaquent les lourds contingents allemands ; ce fut un véritable massacre, un homme sur dix parvint à s'échapper. Entre-temps, les barons français étaient arrivés à Byzance ; ils passèrent en Asie et, à Nicée, apprirent le désastre de Conrad III. On décida de prendre les routes côtières. Pendant sa progression, l'armée des Croisés souffre du manque de vivres et de fourrage ; affamée, elle se livre au pillage et soulève l'hostilité des populations chrétiennes.

Par des raids de harcèlement, les Turcs infligent de lourdes pertes. En ramadân 542/février 1148, les Croisés arrivent épuisés à Adalia, sur la côte de Pamphylie. Louis VII, avec un certain nombre de chevaliers, part en bateau et arrive, le 26 shawwâl/19 mars, à Suwaydiya, le port d'Antioche. Les fantassins et les pèlerins qui suivaient la croisade continuent à pied à travers une région montagneuse ; à peine la moitié atteint Antioche. Ce sont donc des effectifs fort réduits qui arrivent au but. Il aurait alors fallu jouer des rivalités musulmanes, comme le faisait Manuel ; mais la haine de Byzance empêchait de suivre la même politique. Par leur attitude et leurs décisions politiques, les Croisés vont en deux ans amener les musulmans à s'unir, et l'artisan de cette réunion sera Nûr ad-Dîn.

Raymond d'Antioche expose aux nouveaux venus la situation précaire de la principauté, menacée par les forces d'Alep, il espère que les contingents arrivés d'Europe vont permettre d'écarter la pression musulmane. Le prince pensait que la deuxième croisade, prêchée après le désastre d'Édesse, avait pour objectif de rétablir la situation des États latins du Nord. Si l'on ne pouvait pas reprendre Édesse et reconstituer le comté, du moins fallait-il éloigner Nûr ad-Dîn. Raymond recommandait d'attaquer Alep et de ne pas permettre à Nûr ad-Dîn de prendre trop d'importance. Louis VII ne fut pas gagné à cette façon de voir ; le prince essaya alors de faire intervenir sa nièce Aliénor, ce qui provoqua des querelles de ménage, la reine étant même accusée d'avoir des relations coupables avec son oncle. Aliénor finalement rentra en France où, après avoir divorcé en 1152, elle épousa Henri II Plantagenêt, lui apportant en dot l'Aquitaine. Poussé par le patriarche latin de Jérusalem, Foucher d'Angoulême, le pieux Louis VII déclare ne rien vouloir entreprendre avant d'avoir accompli son vœu de pèlerinage. Il part pour Jérusalem, où Conrad III, venu par mer, l'avait précédé. L'absence de sens politique de Louis VII et de ses barons épargna à Nûr ad-Dîn une campagne, qui aurait pu être difficile. A Jérusalem se retrouve un grand nombre de princes et de barons ; seuls manquaient Raymond d'Antioche et Joscelin d'Édesse, qui ne pouvaient abandonner leurs territoires. Il n'y avait pas non plus de représentant de Tripoli. Il se tient alors de véritables assises et, le 24 juin 1148, après de longs débats, on décida d'aller attaquer Damas. Après le refus d'attaquer Alep, cette décision était aberrante ; Jérusalem en effet n'était pas menacée, la politique de trêves répétées créait pour les deux antagonistes une situation avantageuse. Pour certains, Damas était un objectif intéressant, sa prise devait permettre de couper définitivement les musulmans d'Égypte et d'Afrique d'avec ceux de Syrie et de l'Est, vision simpliste d'une division du monde musulman imposée de l'extérieur. La responsabilité de l'expédition n'incombe pas aux nouveaux arrivants qui ignoraient tout de la politique orientale, mais à un groupe de barons de Jérusalem qui en avaient une idée fausse. L'émir de Damas était le seul qui avait intérêt à maintenir de bonnes relations avec Jérusalem ; il savait aussi que Nûr ad-Dîn n'attendait qu'une occasion pour s'emparer de la ville. L'intérêt des Francs était de ne donner aucun prétexte à un rapprochement de Damas avec Alep. Attaquer Damas, c'était la pousser dans les bras de Nûr ad-Dîn. Ne tenant aucun compte de la situation, les Francs, après s'être regroupés à Tibériade, marchent sur Damas, où ils arrivent le 6 rabî^c I 543/24 juillet 1148, en pleine canicule.

Dès l'annonce de l'approche des Francs, Damas a demandé d'urgence une aide à Mossoul

et à Alep. Sous les murs de la ville, dans les jardins de la Ghûta, se déroulent des combats qu'Ibn al-Qalânisî et Guillaume de Tyr ont bien décrits. Mu'în ad-Dîn met à profit les querelles des Francs au sujet de la dévolution de Damas après la victoire et menace de l'intervention zenguide. Finalement, à l'annonce de l'approche de Nûr ad-Dîn, les Francs lèvent le siège de Damas au bout de quatre jours. Guillaume de Tyr accuse l'émir de Damas d'avoir décidé les Francs à partir en leur versant de fortes sommes en fausse monnaie. Les Croisés rejoignent la Palestine, harcelés par des bandes de Turcomans. Conrad rentre en Allemagne, après avoir passé la Noël avec son beau-frère Manuel à Constantinople. Louis VII reste jusqu'au printemps suivant à Jérusalem pour y faire ses Pâques ; il rentrera par mer en 1149, après avoir rencontré Roger II de Sicile. En Europe, on ne comprit pas l'échec de la deuxième croisade et l'on accusa Byzance de tous les maux ; l'idée d'une croisade contre Constantinople reçut l'appui de l'abbé Suger et de Bernard de Clairvaux. Pour la gloire de Rome, ils voulaient anéantir Byzance, sans comprendre qu'ils allaient ainsi, à brève échéance, ouvrir les portes de l'Europe aux Turcs. Au début de l'année 544/mai-juin 1149, lorsque tous les Francs de la deuxième croisade sont repartis et tandis que les troupes de Mu'în ad-Dîn harcèlent la Galilée, Jérusalem demande une nouvelle trêve à Damas. Certes le *statu quo ante* est rétabli, mais le poids de la menace de Nûr ad-Dîn ne fera que croître.

Consolidation de la position de Nûr ad-Dîn

Un événement révélateur se produit lors du conflit qui oppose Bertrand de Toulouse à son cousin Raymond II de Tripoli. Ce dernier, pour éliminer son rival, n'hésite pas à s'adresser aux musulmans. A la demande du comte de Tripoli et sans qu'aucun des États latins ne fasse d'objection, une troupe regroupant des contingents d'Alep, de Damas, de Hims et de Mossoul prend et démantèle le château de 'Urayma, qui domine la plaine de 'Akkâr et contrôle la route côtière à une quarantaine de kilomètres au Nord de Tripoli. C'est un fait grave, car les musulmans se trouvent être les arbitres de la situation et savent que désormais ils peuvent attaquer chacun des États francs sans obligatoirement provoquer l'intervention des autres. La puissance musulmane va s'accroître et s'organiser sous la conduite de Nûr ad-Dîn, qui commence par s'occuper de l'unité politique et morale de la Syrie. En radjab 543/novembre-décembre 1148, Nûr ad-Dîn va réagir contre les ismâ'îliens et les shî'îtes d'Alep, qui cachaient mal leur satisfaction à la suite de l'échec qu'il venait de subir à Yaghrâ des mains des ismâ'îliens et des Francs au cours d'opérations menées contre Antioche à la demande du sultan Mas'ûd de Konya.

Nûr ad-Dîn interdit à Alep les manifestations publiques du shî'isme et notamment l'emploi de la formule shî'îte pour l'appel à la prière que l'on entendait dans cette ville depuis 358/969. Les mesures de répression contre les shî'îtes s'accompagnent d'un renouveau de propagande sunnite. Nûr ad-Dîn multiplie les madrasas et va s'employer à une restauration méthodique de l'orthodoxie sunnite en favorisant la formation des *fuqahâ'*.

Dans les écoles, professeurs et élèves sont rétribués sur des fondations, des *waqfs*. Il y a alors un renouveau des études doctrinales, un courant de mysticisme se développe et l'on

voit apparaître en Syrie des *khânaqâh*-s, couvents pour soufis, et des *ribât*-s. A côté des établissements cités, Nûr ad-Dîn crée une nouvelle institution, le *dâr al-hadîth*, où l'on étudie les traditions *(hadîth)*, pour remplacer le *dâr al-'ilm* (la maison du savoir) des shî'ites.

L'année 1149 (sha'bân 543-sha'bân 544) fut riche en événements. Au printemps, Nûr ad-Dîn songe à réagir contre les attaques de Raymond d'Antioche ; il décide d'attaquer la région d'Apamée occupée par les Francs et après avoir reçu des renforts de Damas, il assiège Inab, la Nepa des chroniques occidentales, place qui commande la vallée du Ghâb.

Le 21 safar 544/29 juin 1149 se déroule au lieu-dit 'Ard al-Hâtim, le *Fons Muratus* des Occidentaux, un sanglant combat ; parmi les morts figurent Renaud de Mar'ash, beau-fils de Joscelin II d'Édesse et Raymond d'Antioche. Nûr ad-Dîn occupe rapidement le pays entre le Rûdj et l'Oronte, puis il vient mettre le siège sous les murs d'Antioche ; pendant le siège il prend Hârim, où il installe une garnison musulmane, puis il s'empare d'Apamée (Fâmiya) et de Qal'at al-Mudîq. Il revient ensuite sous les murs d'Antioche. Les adversaires finissent par signer une trêve. Sur ces entrefaites, à Damas, Mu'în ad-Dîn meurt le 23 rabî' II/28 août 1149. Aussitôt après la disparition de son atabeg, Mudjir ad-Dîn Uvaq prend le gouvernement de Damas en main, mais la situation se tend dans la ville. Nûr ad-Dîn malgré son désir ne peut intervenir, car son frère Sayf ad-Dîn est tombé gravement malade à Mossoul au début de djumâdâ I/septembre ; il venait de reprendre aux Artuqides de Mârdîn quelques-unes des places que Timurtash lui avait prises. Deux mois plus tard, le prince de Mossoul meurt. Tandis que Nûr ad-Dîn règle les problèmes de succession en Djéziré et qu'il fait reconnaître comme maître de Mossoul son frère cadet Qutb ad-Dîn Mawdûd, des émeutes se succèdent à Damas où l'atmosphère politique se détériore. En 1150, Nûr ad-Dîn envisage d'aller prendre Damas, il lui faudra quatre ans pour devenir maître de la ville. Le prince d'Alep trouve le prétexte d'une intervention dans les mouvements effectués par les Francs dans le Haurân et demande la participation d'un contingent damascain. Si Mudjir ad Dîn accepte, il sait qu'il rompt la trêve avec Jérusalem ; or il veut garder de bonnes relations avec tout le monde, use de faux-fuyants et demande même l'aide des Francs contre Nûr ad-Dîn. Ce dernier ne ralentit pas sa progression à travers la Biqâ' et vient, le 25 dhû'l-hidjdja/25 avril 1150, camper au Sud de Damas à Manâzil al-'Asâkir, d'où il adresse une proclamation à la population damascaine. Celle-ci est scindée en trois : les plus nombreux sont les partisans d'un accord avec les Francs, puis les gens favorables aux Fâtimides, enfin ceux qui sont prêts à soutenir Nûr ad-Dîn, sont les moins nombreux encore que leur nombre ne cesse de grandir. Nûr ad-Dîn engage des négociations. Il est reconnu comme suzerain nominal et est nommé dans la *khutba* après le calife et le sultan. Il décide d'attendre « que mûrisse le fruit » et regagne Alep, où l'appelle la récente capture de Joscelin d'Édesse. Ce dernier avait hérité d'un certain nombre de places à l'Ouest de l'Euphrate à la mort de son gendre Renaud de Mar'ash ; soumis à la pression des Artuqides, il céda ses places aux Arméniens, qui les échangent contre d'autres places : ainsi la partie orientale du comté d'Édesse se trouva occupée par l'émir artuqide de Hisn Kayfa. Ne voulant pas laisser les Artuqides profiter seuls de la situation, Mas'ûd de Konya intervient à son tour en envoyant son fils Kilidj

Arslan II prendre Mar 'ash et attaquer la région de Tell Bashîr (Turbessel), où était réfugiée la cour de Joscelin. Ce dernier finit par signer un accord avec les Seldjouqides, qui ne voulaient peut-être pas risquer une intervention franque, car le roi Baudouin se trouvait alors à Antioche avec un puissant détachement de Templiers. Nûr ad-Dîn réussit à mettre la main sur Joscelin, qui fut pris par des Turcomans alors qu'il se rendait de Tell Bashîr à Antioche en dhû'l-hidjdja 544/avril 1150. Incarcéré à la citadelle d'Alep, Joscelin se trouva neutralisé ; le comté d'Édesse désormais se trouvait entre les mains d'une femme, Béatrice, pendant qu'Antioche était aux mains de Constance. Dès la nouvelle de la capture de Joscelin, Mas'ûd de Konya va bloquer Tell Bashîr et invite Nûr ad-Dîn à se joindre à lui.

La situation des vestiges du comté d'Édesse devient de plus en plus critique, les Francs, se souvenant des accords de la première croisade, décident de confier les restes du comté aux Byzantins, en leur laissant le soin de les défendre. Le domaine de Joscelin disparaîtra en deux étapes. Au cours de la première, les villes sont évacuées par les Francs et cédées aux Byzantins ; au cours de la seconde, les Grecs sont chassés par les musulmans qui s'établissent dans la région au Nord d'Antioche. L'empereur Manuel, occupé par la lutte qu'il menait contre Roger de Sicile et les Normands en Italie méridionale, ne put défendre ce qu'il avait reçu du comité d'Édesse. Le 25 rabi' I 546/12 juillet 1151, l'émir Hassân al-Manbidjî occupe Tell Bashîr au nom de Nûr ad-Dîn qui se trouvait alors pour la seconde fois sous les murailles de Damas ; Ayyûb et Shîrkûh sont chacun dans un camp pour les négociations. En moins de deux ans, les chrétiens avaient perdu définitivement ce qui restait du comté d'Édesse à la mort de Raymond d'Antioche ; dès lors Nûr ad-Dîn et Mas'ûd de Konya auront une frontière commune. D'autre part, la frontière occidentale du Dâr al-Islâm est reportée de l'Euphrate à l'Oronte. Le prince zenguide va poursuivre sans intervention franque sérieuse sa politique d'unification de la Syrie et s'occuper de Damas.

A Damas, les querelles entre notables ne s'apaisent pas ; le problème de la reconduction de la trêve avec Jérusalem va se poser ; le prétexte invoqué est celui de punir les Damascains de leur entente avec les Francs. La situation est trouble, lorsque les troupes d'Alep prennent position au pied du Qasyûn avant de se déplacer au Sud pour camper à al-Qadam. Mudjîr ad-Dîn lance un appel aux Francs ; à leur approche Nûr ad-Dîn se replie. Peu après, il reviendra et renouvellera l'accord de 1149. Le poste de *shihna* de Damas est occupé par Turân Shâh, le frère aîné de Saladin ; ce dernier occupera le poste à son tour, en 1152, à l'âge de dix-huit ans. De leur côté, les Francs retournent à Jérusalem, car on leur annonçait une attaque prochaine des Fâtimides contre la côte palestinienne, où Ascalon est tenue par les Égyptiens. La flotte égyptienne était la seule à naviguer en Méditerranée orientale : la flotte byzantine se trouvait en Adriatique, les Francs n'avaient pas de flotte et les Italiens ne disposaient que d'une marine marchande. Nûr ad-Dîn n'aide pas l'opération des Fâtimides contre les ports de la côte palestino-libanaise mais, l'année suivante, en muharram 547/avril-mai 1152, il prend Tartous sur la côte syrienne et coupe ainsi les communications entre le comté de Tripoli et la principauté d'Antioche ; la place ne sera reprise qu'en 579/1183 par les Templiers.

Au début de dhû'l-qa'da 548/fin janvier 1153, les Francs entreprennent le siège de l'importante place maritime d'Ascalon ; un puissant matériel de guerre est disposé le long

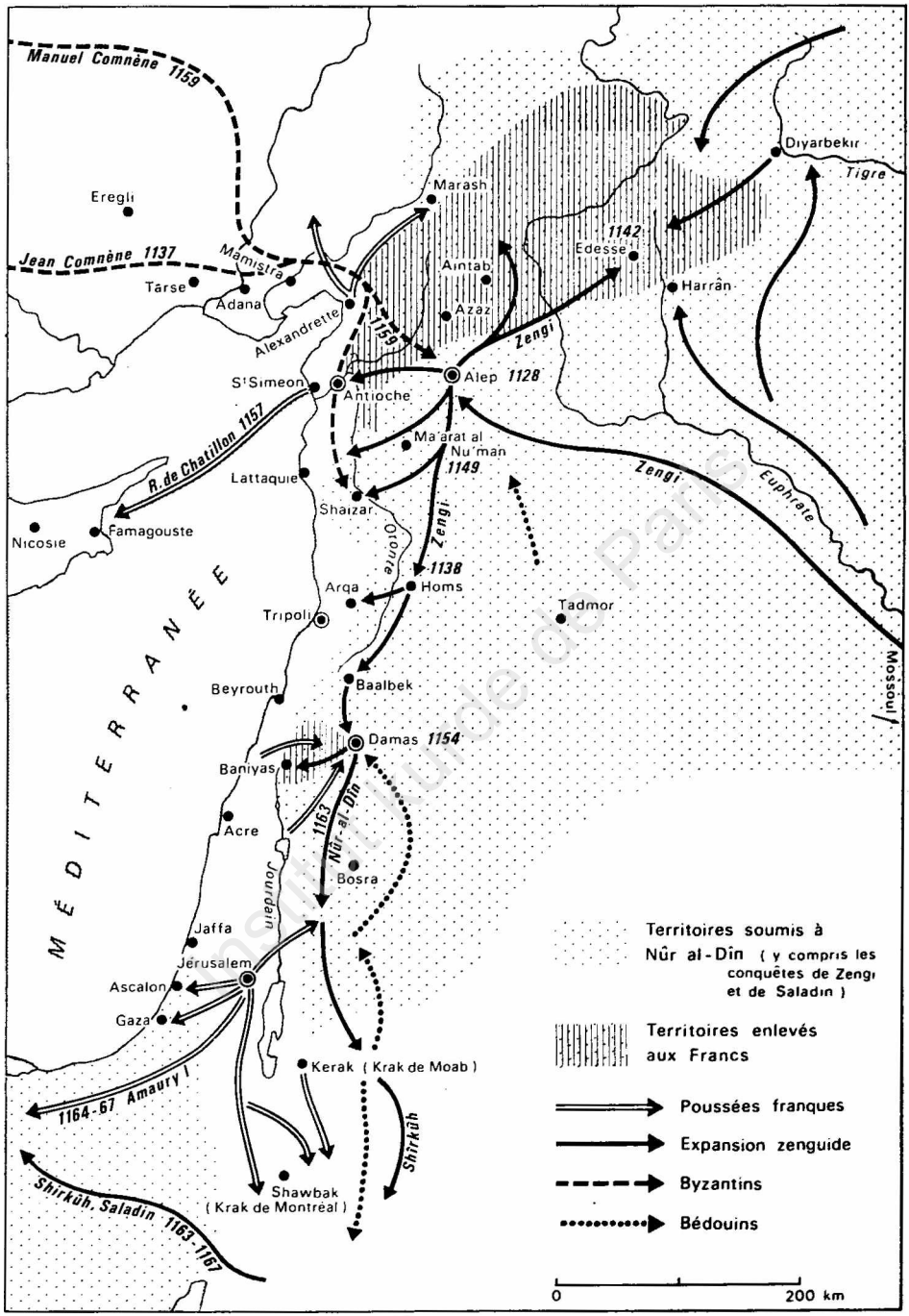
de la muraille, des galères franques bloquent le port. La relève égyptienne est retardée par suite de l'assassinat au Caire du vizir fatimide, mais les Francs ne mettent pas à profit ce délai et les renforts égyptiens pénètrent dans le port. Grâce à leurs machines de guerre, les Croisés conservent l'avantage et finalement, le 26 djumâdâ I 548/19 août 1153, ils reçoivent la capitulation d'Ascalon. De Suwaydiyya à Gaza, la côte est entre les mains des Francs.

La prise de Damas

Si les Croisés cherchaient à maintenir à Damas un pouvoir autonome en l'assurant d un semblant de neutralité, les Zenguides, de leur côté, ne cachèrent jamais leur intention de s'emparer de la grande cité syrienne.

Après la prise d'Ascalon, les Francs avaient les mains libres pour agir en Syrie du Sud ; aussi, pour éviter d'être pris à son tour comme objectif par le roi de Jérusalem, Mudjîr accepta de lui payer un lourd tribut annuel. A l'emprise zenguide, Damas préférait le protectorat franc. Nûr ad-Dîn allait renverser la situation. Par une série de ruses et de dénonciations plus ou moins calomnieuses, le prince zenguide parvient à faire éliminer les principaux émirs de Damas par l'atabeg lui même, qui affaiblissait ainsi sa position. D'autre part, en interceptant le ravitaillement de la ville, on fit monter les prix et l'on accusa de cette hausse la politique pro-franque de Mudjîr ad-Dîn. Pour gagner la population damascaine à sa cause, Nûr ad-Dîn usa beaucoup de la propagande chuchotée ; il réussit à s'assurer le concours des milices *(ahdâth)* et à avoir des intelligences avec la bourgeoisie. Quand la situation parut propice, en muharram 549/début avril 1154, l'émir Shîrkûh, dont le frère aîné Nadjm ad-Dîn Ayyûb favorisait les desseins zenguides dans Damas, vint camper sous les murs avec un millier d'hommes. Mudjîr ad-Dîn appela les Francs. Nûr ad-Dîn précipita les opérations ; avec la complicité de certains éléments de la population, il réussit le 10 safar 549/25 avril 1154 à se faire ouvrir les portes de l'enceinte et à occuper Damas. En quelques heures, l'ordre est rétabli et la population rassurée. Mudjîr ad-Dîn, retranché dans la citadelle, reçoit en échange de sa reddition la ville de Hims. Shîrkûh est nommé commandant militaire *(shihna)* de Damas. En huit ans, patiemment Nûr ad-Dîn est arrivé à réaliser le rêve de son père et à constituer l'unité syrienne. Après avoir consolidé sa position à Alep et liquidé le comté d'Édesse, le prince zenguide est parvenu à contrôler la partie orientale de la principauté d'Antioche et il s'est installé sur la rive droite de l'Oronte, empêchant toute tentative du comte de Tripoli contre Hims ou Hama. En occupant Damas, Nûr ad-Dîn achève l'unification de la Syrie et délivre la ville du protectorat franc. Désormais les deux grandes cités, Alep et Damas, se trouvent au pouvoir d'un même souverain sous l'égide de l'Islâm sunnite et constituent un État s'étendant du Nord au Sud, depuis le Taurus jusqu'au Haurân, tandis que le domaine de Zengî s'étendait d'Est en Ouest, de Mossoul à Alep. A partir de cette époque, la puissance de Nûr ad-Dîn devient un grave danger pour les Croisés.

L'État de Nûr ad-Dîn se présente, en fait, comme une mosaïque de circonscriptions d'importance diverse, ayant une organisation foncière mobile du fait de la redistribution



SYRIE ET PALESTINE AU TEMPS DE NÛR AD-DÎN (1118-1174)

des apanages, des *iqtâ'*, dont les titulaires changeaient fréquemment. Le détenteur de l'*iqtâ'*, haut fonctionnaire ou chef militaire, jouissait sur sa terre de tous les privilèges administratifs et fiscaux, essentiellement du droit de lever et de s'approprier l'impôt d'un territoire déterminé.

La terre appartenant par définition à Dieu et les hommes n'en ayant que l'usufruit, le calife, représentant de Dieu, concéda d'abord le droit à l'impôt sur des terres qui n'étaient pas incluses dans le domaine de l'État *(day'a)*, puis on attribua des terres sous forme d'assignation foncière pour une valeur fixe. Cette terre fut attribuée en apanage avec obligation pour le bénéficiaire d'administrer le territoire et de nommer le donateur dans la khutba du vendredi. Des portions du domaine public que l'État distribuait aux notables sous le nom de *qatâ'i'* (plur. *qati'a*) étaient constituées en quasi-propriété, mais astreintes à l'impôt foncier *(kharâdj)*. A l'époque de Nûr ad-Dîn, l'*iqtâ'* n'est plus la garantie d'une somme fixe ; il est attribué sur la base d'une estimation approximative et pratiquement à titre permanent. Ce n'est pas un fief, mais le droit de percevoir les revenus d'un domaine plus ou moins étendu, équivalent à la solde due et à charge pour le bénéficiaire *(muqta')* d'accomplir certains services. La valeur de l'*iqtâ'* est définie par le bénéficiaire, qui doit rendre en échange des impôts fonciers mis à sa disposition. Il est tenu de fournir au donateur un contingent d'hommes dont l'importance est fixée lors de l'attribution de l'*iqtâ'*. L'institution est alors proche de celle que l'on appelait en Occident le « fief des chevaliers » ou du « fief de soudée » que les princes latins d'Orient attribuèrent, au milieu du XII^e siècle, sous forme de rente viagère aux vassaux, souvent originaires du pays, qu'ils enrôlèrent. Le bénéficiaire doit entretenir un certain nombre d'hommes, avec la charge de l'armement individuel et la totalité des approvisionnements. La solde et l'entretien des hommes sont prélevés sur les revenus. Le titulaire devra veiller à une bonne gestion de son domaine (d'où l'importance du problème de l'irrigation), pour en tirer les revenus lui permettant de faire face à toutes ses obligations.

L'orientation parallèle des dotations foncières byzantines, franques et musulmanes en Asie Mineure au VI^e/XII^e siècle est due à un stade d'évolution identique dans le cadre des structures économiques et sociales de l'époque.

Après la défaite qu'il subit à la Bocquée au pied du Crac des Chevaliers en 558/1163[1], Nûr ad-Dîn dut reconstituer l'armée et redonner confiance au peuple. Désormais il s'appuiera sur les gens de religion et mènera une vie ascétique ; dans son protocole, il se présente comme « le protecteur des opprimés contre les oppresseurs » ; champion des faibles, il rallie le petit peuple. Puis, s'inspirant des mesures qui avaient été prises par le calife et le sultan après la mort de Zengî pour les domaines de celui-ci, il proclame, en sa qualité de délégué du calife et du sultan pour la Syrie l'hérédité de l'*iqtâ'*. En tant que concession usufruitière, elle est assujettie désormais à la dîme *('ushr)*, comme toute terre musulmane. Le prince exerça un contrôle sévère. La gestion administrative des *iqtâ'* militaires fut confiée au *dîwân al-djaysh* (l'équivalent d'un ministère des armées), où se trouvaient les registres sur lesquels étaient consignées les caractéristiques du domaine. Limites et valeur fiscale de

1. Une fresque à Cressac en Charente représente la fuite de Nûr ad-Dîn.

chaque terrain étaient notées, de même que le nombre et le nom des hommes du contingent, l'armement et les bêtes de somme à fournir lors du départ en campagne. Des agents du prince contrôlaient la prestation des services. Il faut noter que nulle part en Asie musulmane le système de l'*iqtâ'* n'engendra à cette époque la formation d'une classe nobiliaire héréditaire, sans doute à cause du raz de marée mongol, provoqué par Cingiz Khân qui, au XIII^e^ siècle, balaya l'aristocratie foncière en cours de consolidation sur ses terres.

Après la prise de Damas, pendant une dizaine d'années, Nûr ad-Dîn fut préoccupé par la politique intérieure. Il chercha à asseoir sa suzeraineté sur la Syrie, à contenir les prétentions des Seldjouqides de Konya et à ne pas attaquer les Francs, si ceux-ci le laissaient tranquille au Nord comme au Sud. Pour pouvoir organiser son État, Nûr ad-Dîn avait besoin de calme ; d'autre part, il n'avait pas les moyens de combattre sur deux fronts ; il chercha donc à s'assurer la neutralité de ses voisins et, lorsque l'un d'eux manifesta quelque hostilité, il s'efforça de l'isoler pour n'avoir qu'un seul adversaire à la fois. Il cherchera à obtenir la « neutralité positive » de l'Égypte, pour mieux faire face au royaume de Jérusalem, et celle de Byzance ou du sultanat seldjouqide de Konya, quand il aura affaire avec Antioche. En 549/1154, à l'Est, la situation est troublée, les désordres se multiplient à Baghdâd où le calife al-Muqtafî essaye non seulement de sauvegarder son indépendance, mais cherche même à étendre sa souveraineté, tandis que les Seldjouqides d'Iraq et du Khurâsân s'épuisent en luttes fratricides et s'anéantissent les uns les autres. Au Diyâr Bakr, les dynasties turques et kurdes s'entre-dévorent.

Au Sud-Ouest, en Égypte la situation est sérieuse. Le pays traverse une période de troubles sanglants, les coups d'État se multiplient au Caire, l'assassinat politique devient un moyen de gouvernement, le pays est plongé dans l'anarchie. La faiblesse du califat fâtimide va bientôt attirer sur les rives du Nil le roi latin de Jérusalem et le prince sunnite de Syrie, chacun voulant accaparer pour son compte les richesses et les ressources du pays. La rivalité entre les chrétiens de Palestine et les musulmans de Syrie trouvera en Égypte un champ clos, où les adversaires auront plus d'une occasion de s'affronter. A partir de 550/1155, Nûr ad-Dîn cherchera à éviter que les Francs de Jérusalem n'aillent en Égypte, ce qui l'aurait obligé à intervenir par solidarité pour soutenir les musulmans du Caire et à rompre la trêve qui lui garantissait la paix avec Jérusalem. Depuis la prise de Damas, Nûr ad-Dîn continuait à payer aux Francs le tribut de huit mille dinârs tyriens que les Bûrîdes versaient à Jérusalem[1]. En 550/1155, le prince syrien renouvelle pour un an la trêve.

Dans le Nord, Nûr ad-Dîn allait chercher à ne pas se heurter aux Francs d'Antioche, qui pouvaient présenter un réel danger s'ils avaient soit l'appui du basileus, soit celui du Seldjouqide de Konya. Cette même année 550, Mas'ûd meurt et Kilidj Arslan II reçoit le pouvoir à Konya, mais il est en difficulté avec ses frères et ses voisins. Cette situation préoccupe Nûr ad-Dîn qui, étant en état de trêve avec les États francs d'Antioche et de Jérusalem, peut sans inquiétude intervenir dans la lutte que se livrent les Danishmendides

1. Le dinâr tyrien frappé à l'origine à Tyr par les Fâtimides. En 553/1158 il pesait 4,83 g et titrait 98 %. C'est donc la monnaie la plus solide : Lopez l'appelle « le dollar du Moyen Age ». A Baghdâd circulait le dinâr imâmien qui pesait environ deux fois moins à l'époque.

et les Seldjouqides autour de l'héritage du sultan défunt. Pour éviter un accroissement trop rapide du pouvoir du sultan de Konya, Nûr ad-Dîn apportera son appui tantôt aux Artuqides du Diyâr Bakr, tantôt aux Danishmendides de Cappadoce, les uns et les autres adversaires du Seldjouqide de Rûm. L'année 552/1157 fut très importante, car cette année-là les Francs rompirent la trêve avec Nûr ad-Dîn. Depuis la victoire d'Ascalon, le roi Baudouin avait des dettes ; pour les payer il lui fallait se procurer du butin. Il lança donc une attaque contre la région située au pied de l'Hermon, le Djaulân, près de Qunaytra, où il y avait d'excellents pâturages. Les Francs razzièrent les troupeaux, et notamment des chevaux au pacage. Nûr ad-Dîn ne pouvait pas ne pas réagir ; il décide de créer le climat psychologique nécessaire et, pour réveiller l'enthousiasme des Damascains, il organise une « semaine de l'armement », au cours de laquelle sont exposées des armes lourdes et légères de tous types ; sans doute le public était-il à cette occasion invité à verser sa contribution au *djihâd*. Pour prévenir toute action de Nûr ad-Dîn, les Francs, qui comptent dans leurs rangs des Hospitaliers, des Templiers et des auxiliaires shî'ites du Djabal 'Amila, font mouvement vers le Nord en direction de Bâniyâs. Mais les musulmans arrivent les premiers sur les lieux, le 9 rabî' II/21 mai. La place est prise par les troupes de Nûr ad-Dîn qui, à l'annonce de l'arrivée imminente des Croisés, se replient, puis reviennent pour repartir à nouveau, car une forte coalition franque, composée de Renaud de Châtillon avec un contingent d'Antioche et de Raymond III de Tripoli, était venue se joindre aux troupes de Jérusalem. Pendant que se déroulaient ces opérations, plusieurs secousses telluriques causèrent de graves dégâts non seulement dans la vallée de l'Oronte et à Alep, mais aussi dans le comté de Tripoli et sur tout le littoral

Enfin, l'année 552/1157 devait être marquée par une sérieuse maladie de Nûr ad-Dîn, qui à cette occasion prit des mesures pour régler sa succession. Suivant ces dispositions, l'émir Nadjm ad-Dîn Ayyûb serait gouverneur militaire de Damas, Shîrkûh devait y être le représentant du souverain. Plus tard, après la mort de Nûr ad-Dîn les Ayyubides invoqueront ces décisions pour justifier leurs prétentions sur Damas.

Comme le notait Ferdinand Chalandon, Baudouin se rendait compte que « contre les musulmans unis sous Nûr ad-Dîn, il ne pouvait remporter de succès durable qu'avec l'appui de l'empire grec ». Étant parvenu à donner une certaine cohésion aux trois États latins, le roi de Jérusalem va orienter sa politique vers une alliance avec Byzance. Les pourparlers avec Manuel Comnène aboutissent à un traité formel ; l'alliance fut scellée par un mariage politique : Baudouin épousa Théodora, une nièce de l'empereur de Byzance.

Ainsi était constitué un front commun face à l'Islâm. Nûr ad-Dîn est inquiet du regroupement des chrétiens et il invite alors les chefs musulmans pour les engager à s'unir et à reprendre la Guerre Sainte. En rabî' II 554/avril 1159, Manuel reparaît en Orient, d'où il fut longtemps absent, et il entre à Antioche, qui reconnaît alors la suzeraineté du basileus ; les Francs par ce geste admettaient la thèse byzantine sur la propriété des territoires de l'« empire romain ». Cette concession était le résultat de l'accroissement de la puissance de Nûr ad-Dîn. Baudouin, Renaud de Châtillon et Manuel partent en campagne contre Nûr ad-Dîn vers Alep, mais il n'y eut pas de combat. En effet, Manuel, après des pourparlers, aboutit à un accord avec Nûr ad-Dîn, qui promet d'intervenir contre Kilidj

Arslan de Konya, adversaire de Byzance. La « croisade de 1159 » a tourné court, parce que les intérêts du basileus n'étaient pas ceux des Latins. Manuel cherchait à rétablir son autorité sur la Cilicie et sur Antioche, il ne songea jamais à renverser Nûr ad-Dîn, car la menace que celui-ci faisait peser sur Antioche lui était nécessaire. D'autre part, la crainte d'une intervention byzantine faisait hésiter le prince zenguide à engager une action contre Antioche. Par ailleurs, Kilidj Arslan de Konya menaçait Manuel ; Nûr ad-Dîn poussa ce dernier à envisager une campagne commune et à soutenir ensemble des Danishmendides, adversaires de Kilidj Arslan, mais celui-ci parvint à disloquer la coalition. Des trois années suivantes, la première, 555/1160, est marquée par une expédition des Francs de Jérusalem contre Damas : pendant que Nûr ad-Dîn se trouvait dans le Nord, le gouverneur de Damas, Nadjm ad-Dîn Ayyûb, manquant de troupes, obtient le retrait des assiégeants moyennant le versement de quatre mille dinars. A la fin de l'année, la question d'Antioche rebondit, en effet, en dhû'l-hidjdja 555/novembre 1160, Renaud de Châtillon est pris et incarcéré dans la citadelle d'Alep, où il restera seize ans avec pour compagnon de captivité Joscelin III de Courtenay. Manuel va résoudre le problème de la régence en confiant la ville à Constance et en épousant en 1161 Marie, la fille de la régente, dont il devenait ainsi le gendre. Mais l'événement le plus important est la mort de Baudouin le 10 février 1163. Le roi de Jérusalem, qui avait trente-trois ans, mourut de maladie et, avec lui, disparut l'adversaire principal de Nûr ad Dîn. Après la mort de Baudouin, une nouvelle phase du règne de Nûr ad-Dîn allait commencer. Les Francs, sous la conduite d'Amaury I^er^, se tourneront vers l'Égypte, et le souverain de Damas ne pourra pas être absent de ce théâtre d'opérations. Les années à venir vont être dominées par la question d'Égypte, par la rivalité des Francs de Palestine et des musulmans de Syrie, chacun cherchant à imposer sa suzeraineté au Caire.

L'Égypte, objectif de Nûr ad-Dîn et d'Amaury I^er^

La conquête de l'Égypte, ou plus récemment l'anéantissement du califat fâtimide, figurait depuis longtemps dans le programme politique des Seldjouqides. Nûr ad-Dîn va réaliser cet objectif. Depuis l'assassinat du vizir Ibn as-Sallâr (muharram 548/avril 1153) et la prise d'Ascalon par les Francs (djumâdâ I 548/août 1153), la situation au Caire est dramatique. Le calife Zâfir est assassiné en muharram 549/avril 1154 ; on nomme à sa place un bambin de cinq ans, Fâ'iz. Les sœurs du calife Zâfir font appel, pour venger leur frère, au préfet de Moyenne-Égypte, Fâris ad-Dîn Talâ'i' b. Ruzzîk. Ce dernier doit réprimer au Caire une véritable guerre des rues, et finalement le vizir 'Abbâs est tué au combat. Conformément à la tradition qui voulait que le vainqueur d'un vizir occupe son poste, Talâ'i' accède au pouvoir : il va essayer de redresser la situation. Ayant besoin d'une période de calme, il s'inspire de l'exemple de Nûr ad-Dîn et, en sha' bân 550/octobre 1155, il entame des pourparlers en vue de conclure une trêve avec Jérusalem. Il offre de payer un tribut annuel, dont le montant devait être prélevé sur les *iqtâ'* des chefs militaires. Ceux-ci se révoltent et, pour amener une rupture, décident une opération de piraterie contre Tyr. Devant l'opposition de son entourage à tout accord avec les Francs, Talâ'i' va chercher à négocier avec Nûr ad-Dîn pour agir conjointement contre Jérusalem, mais le

prince zenguide ne prit aucun engagement, car il était surtout préoccupé par les conséquences de la mort de Mas'ûd, sultan de Konya. L'Égypte agira seule contre le royaume de Jérusalem ; en 553/1158, au mois de safar/mars, les forces fâtimides pillent le Sud de la Palestine et harcèlent par mer la côte jusqu'à Beyrouth, elles effectueront plusieurs raids, mais ne remporteront aucun succès décisif tout en recueillant un substantiel butin. Au cours de cette année, on assiste au Caire à une intense activité diplomatique : les envoyés de Nûr ad-Dîn alternent avec les plénipotentiaires de Baudouin III, croisant les ambassadeurs de Manuel. Ces visiteurs montrent l'importance de la place que l'Égypte tient alors sur l'échiquier politique du Proche-Orient. Ce regain de puissance, elle le doit à la flotte dont Talâ'i' vient de la doter. Malgré la politique menée par le vizir, la situation au Caire continue à se dégrader, et l'on constate un affaiblissement progressif du pouvoir fâtimide. En radjab 555/juillet 1160, le calife, qui a douze ans, meurt de maladie ; un autre enfant de neuf ans lui succède, il s'appelle al-'Adid. Au palais l'orage gronde ; on reproche au vizir d'accaparer le pouvoir et de favoriser ses proches ; d'autre part Talâ'i', qui est un duodécimain d'origine arménienne, ne mène pas une politique systématiquement anti-sunnite et tient compte du fait que la majorité de la population égyptienne est attachée à l'enseignement de l'imâm ash-Shafi'i. En 556/1161, Talâ'i' est victime de deux attentats perpétrés par des Bâtiniens. Blessé à mort en ramadân/septembre, il désigne son fils Ruzzîk pour lui succéder au vizirat. Avant d'expirer, il le met en garde contre l'émir Shâwar, gouverneur de la Haute-Égypte, résidant à Qûs. Les complots continuent au Caire, et les révoltes se multiplient dans le Delta. Malgré l'avertissement de son père, Ruzzîk commet l'erreur de destituer Shâwar, qui ne manque pas de partisans au palais, et signe ainsi son arrêt de mort. Le 23 muharram 558/8 janvier 1163, Shâwar fait son entrée au Caire ; Ruzzîk, qui s'était enfui quelques jours auparavant, est rattrapé et incarcéré ; il sera tué en prison le 21 ramadân 558/23 août 1163. Le vizirat de Shâwar durera à peine huit mois ; celui-ci déçut ses partisans et dut faire face à un rival dangereux, le grand chambellan Dirghâm qui regroupa les mécontents. Ne se sentant plus en sécurité, Shâwar alla chercher refuge à Damas auprès de Nûr ad-Dîn. Dirghâm devient vizir en shawwâl/septembre avec l'appui d'un groupe d'officiers ; il procède à des épurations et l'armée se trouve affaiblie ; dans les caisses de l'État, alimentées par les impôts fonciers et par les droits de douane d'Alexandrie qui commerçait avec les républiques italiennes, surtout avec Pise, les réserves fondent au profit des soldes élevées des fidèles du nouveau vizir. L'administration reste anarchique, l'Égypte sombre dans le chaos et la situation excite les convoitises étrangères. Les Francs ont alors perdu l'espoir de conquérir des territoires en Syrie, mais ils semblent avoir trouvé une certaine cohésion politique face à Nûr ad-Dîn. A Baudouin succède son frère Amaury. Avec l'avènement de cet homme énergique et intelligent, une nouvelle période de l'histoire commence non seulement pour le royaume latin de Jérusalem, mais aussi pour la Syrie et l'Égypte. Le nouveau roi décide d'attaquer le plus vulnérable de ses voisins et organise l'intervention franque en Égypte. Le règne d'Amaury I^er^ sera profondément marqué par sa politique à l'égard du Caire. Le problème est le suivant : ou bien l'Égypte tombe aux mains de Nûr ad-Dîn et le royaume de Jérusalem se trouve pris dans un étau, ou bien les Francs réussissent à mettre la main sur le pays et ils n'ont plus qu'un seul front hostile, celui de Syrie. Il y avait déjà eu une

première tentative dans ce sens sous le règne de Baudouin au printemps 556/1161 : l'expédition, placée sous le commandement d'Amaury, fut arrêtée en route contre une promesse de tribut annuel de soixante mille dinârs.

Amaury était fasciné par le potentiel économique de l'Égypte, et il connaissait d'autre part la situation militaire de ce pays. Il trouve pour intervenir le prétexte du non-paiement du tribut promis à Baudouin. Les Égyptiens se replient rapidement en direction de l'Ouest sur Bilbays ; pressés par l'ennemi, ils brisent les digues de retenue du Nil alors en crue étale, la région se trouve inondée et les Francs se replient.

Les événements d'Égypte devaient en 559/1164 poser un délicat problème à Nûr ad-Dîn. D'une part, le vizir Shâwar venait de se réfugier à Damas et demandait à son hôte d'intervenir contre le Caire qui était aux mains de Dirghâm. Le moment paraissait favorable pour une intervention, mais Nûr ad-Dîn, qui avait subi l'année précédente une cuisante défaite au Crac des Chevaliers, ne disposait pas alors de troupes suffisantes pour s'engager dans des opérations sur les bords du Nil. D'autre part, Dirghâm envoyait une ambassade à Damas, pour demander l'appui de Nûr ad-Dîn face à la pression des Francs. Sa démarche n'ayant pas abouti, Dirghâm déçu cherche à gagner Amaury à sa cause, en lui offrant un important tribut annuel, mais les Francs, qui n'étaient pas prêts, laissèrent traîner les négociations en longueur ; Shâwar, faisant valoir cette situation, renouvela sa demande à Nûr ad-Dîn. Il promit, en échange des secours, le tiers des revenus de l'État, le remboursement des frais de l'expédition et la cession de la partie de la province du Delta voisine du royaume franc. L'ancien vizir s'engageait aussi à reconnaître la suzeraineté de Nûr ad-Dîn et l'autonomie de commandement de Shîrkûh. Nûr ad-Dîn hésita à s'engager car, comme pour son rival Amaury I^er^, les opérations d'Égypte pouvaient avoir de lourdes conséquences. Le prince syrien appréhendait notamment une intervention byzantine au Nord pendant son absence. Finalement, Shîrkûh, le commandant en chef de l'armée, qui espérait secrètement pouvoir se rendre indépendant en Égypte, persuada Nûr ad-Dîn de rétablir Shâwar au poste de vizir. L'armée syrienne se mit en marche en djumâdâ I 559/avril 1164 ; elle comptait parmi les émirs un jeune homme qui, poussé par son oncle Shîrkûh, partait à contre-cœur, Yûsuf b. Ayyûb, le futur Saladin ; il allait se distinguer au cours des opérations en Égypte.

A l'approche des troupes de Nûr ad-Dîn, Dirghâm aux abois lance un appel aux Francs et se déclare prêt à reconnaître par traité l'Égypte comme vassale de Jérusalem, comme Shâwar le faisait pour Damas. Amaury aurait aimé intervenir, mais il ne disposait pas de troupes suffisantes pour agir sur deux fronts. La progression syrienne est rapide, l'arrivée de Shâwar sur le sol d'Égypte sème la panique au Caire parmi les partisans de Dirghâm. Après un rapide accrochage avec des détachements égyptiens, Shîrkûh parvient sans difficultés aux portes du Caire, le 6 djumâdâ II 569/1^er^ mai 1164. Dirghâm pendant un temps espère, mais en vain, l'arrivée de secours francs ; il tente de fuir, et il est alors arrêté et décapité. Le 1^er^ radjab/25 mai, Shâwar est rétabli à son poste de vizir par al-ʿÂḍid. Les troupes syriennes campent autour du Caire, en attendant que le nouveau maître de l'Égypte honore ses engagements, mais celui-ci élude ses promesses ; il consent finalement à payer les frais de l'expédition, mais ne verse pas un *fals* du tribut promis et ordonne

même à Shîrkûh de quitter l'Égypte. L'émir kurde avait mis à profit son séjour pour prendre des contacts avec des sunnites. Alors s'engage une véritable « course à l'Égypte » entre les trois protagonistes menant chacun son propre jeu par l'intervention des troupes étrangères ; un différend interne s'est ainsi transformé en un conflit international. Shâwar, vainqueur de la première manche, allait pour se maintenir au pouvoir jouer le jeu de la bascule entre Jérusalem et Damas.

Les Syriens décident alors d'occuper Bilbays, la place forte située sur la piste caravanière reliant Le Caire au Sinaï et la province ash-Sharqiya. Le vizir comprend qu'il ne pourra pas les chasser sans l'aide des Francs et leur adresse un appel en montrant tous les dangers pour chacun d'une installation de Nûr ad-Dîn en Égypte. Amaury espérant devenir maître de la vallée du Nil accepte. Les Francs se dirigent vers le Nil, en sha' bân 559/juillet 1164, par Gaza, al-'Arîsh et Farâmiya. Les Syriens se retranchent à Bilbays, où ils sont bloqués durant trois mois par les troupes franco-égyptiennes, mais l'annonce d'une opération de diversion de Nûr ad-Dîn contre Bâniyâs fait partir Amaury, qui signe un accord avec Shîrkûh selon lequel chacun s'engageait à rentrer chez soi, sans avoir retiré de l'expédition le moindre avantage économique.

L'ouverture d'un second front par Nûr ad-Dîn avait sauvé l'émir kurde. Pendant deux ans, sans avoir versé la moindre somme, Shâwar réussira à rester maître de l'Égypte après l'évacuation de toutes les troupes étrangères. Lorsque Amaury rentre à Jérusalem, il constate que la situation des États francs est sérieuse, car Nûr ad-Dîn accentue de plus en plus sa pression. Face à la menace musulmane, la seule issue était un accord avec Byzance. Pour Nûr ad-Dîn, le problème était de ne pas donner à Manuel l'occasion d'intervenir en Syrie du Nord ; il ne fallait donc pas attaquer la principauté d'Antioche. De son côté, l'émir Shîrkûh ronge son frein depuis son retour d'Égypte ; il voudrait retourner sur les bords du Nil et y établir un pouvoir suffisamment fort pour ne plus dépendre de la Syrie ; il savait que tant que le royaume de Jérusalem subsiterait, il n'aurait rien à craindre de Damas. Pour décider Nûr ad-Dîn à agir en Égypte, Shîrkûh demande l'appui de Baghdâd en vue, dit-il, de rétablir la Sunna au Caire. Pressé de divers côtés, le pieux souverain de Syrie ne peut refuser d'organiser une nouvelle expédition. Les préparatifs commencent au début de l'année 562/fin 1166. Amaury, de son côté, décide d'entrer en campagne pour éviter que l'Égypte ne tombe aux mains du lieutenant de Nûr ad-Dîn.

Shâwar usera de cet argument pour presser les Francs d'agir. En rabî' II 562/janvier 1167, les préparatifs sont accélérés à Damas ; pour équilibrer le corps expéditionnaire, on y intègre d'importants contingents kurdes dévoués à Shîrkûh et des escadrons turcomans fidèles à Nûr ad-Dîn. Le 29 rabî' II/22 février, les troupes se mettent en marche vers le Sud. Les Francs avaient quitté Ascalon à la fin janvier et se dirigeaient par la côte vers l'Égypte, dont le roi de Jérusalem avait l'intention de s'emparer. Amaury se trouve aux portes du Caire, quand l'armée de Syrie arrive à son tour. Les Francs sont installés à Fustât ; Shîrkûh établit son camp sur la rive opposée du Nil, à Guizah. Au bout d'environ un mois, les troupes syriennes font mouvement vers le Sud, les Francs craignant d'être tournés traversent le Nil et le remontent sur la rive gauche et rejoignent l'armée syrienne au pied des contreforts de la chaîne libyque. Shîrkûh a le Nil à l'Est devant lui, il est adossé

aux dunes, à l'Ouest s'étend le désert. L'affrontement a lieu à al-Bâbayn dans la région d'Ashmunayn à près de 300 km au Sud du Caire ; un combat confus se déroule dans les dunes ; profitant de la nuit, les Franco-Égyptiens, après de lourdes pertes, rompent le combat et se replient, tandis que Shîrkûh prend, à travers le Fayyum, la direction d'Alexandrie. Les unités syriennes s'installent à Alexandrie, où la majorité de la population est sunnite d'école *(madhhab)* shafé'ite et hostile au Caire par tradition depuis des siècles.

Tandis que les hommes commandés par Saladin tiennent la ville, une flotte franco-pisane bloque le port. Très rapidement, des contingents franco-égyptiens viennent mettre le siège devant la cité dont la population supporte courageusement la situation, mais la bourgeoisie commerçante manifeste une certaine lassitude et est prête à faire la paix pour reprendre son lucratif commerce avec l'Occident. Les Francs accentuent leur bombardement par mangonneaux et pierriers. Saladin appelle alors au secours Shîrkûh, qui cherchait à collecter des fonds en Moyenne-Égypte. Finalement, Amaury et Shîrkûh se rendent compte qu'ils travaillent tous les deux pour le vizir fâtimide ; ils engagent des pourparlers de paix et tombent d'accord pour procéder à une évacuation simultanée de l'Égypte par les Francs et les Syriens. Les bénéficiaires de l'opération de 562/1167 sont Shâwar, qui conserve son poste et ses revenus, et les Pisans qui obtiennent, pour leur aide, une réduction des droits de douane en Égypte.

Pendant que se déroulaient les opérations dont nous venons de parler, Nûr ad-Dîn avait attaqué, avec des renforts venus de Mossoul, le comté de Tripoli et s'était emparé de plusieurs places fortes tenues par les Francs, notamment al-'Urayma qui avait été remise en état, Safîtâ, au donjon carré d'où l'on communiquait par signaux avec le Crac des Chevaliers, et au Sud, à la limite de la Galilée, Bâniyâs et Hûnîn (Chastel-Neuf) ; leurs défenses furent démantelées et la région environnante saccagée. Peu après, Nûr ad-Dîn eut à se préoccuper de la situation dans l'émirat artuqide de Hisn Kayfâ en raison des incidences que les événements avaient sur le sultanat de Konya. Il réussit aussi à s'emparer de Qal'at Dja'bar, la dernière place 'uqaylide, bâtie sur un éperon de falaise de la rive gauche de l'Euphrate, où son père avait trouvé la mort. Après ce succès, Nûr ad-Dîn contrôla toutes les voies de communication qui reliaient la Syrie à la Djézîré.

Sur ces entrefaites, Shîrkûh était rentré d'Égypte, déçu une nouvelle fois. Les Francs, de côté, avaient maintenu un contingent au Caire, décidés à n'évacuer totalement le pays qu'après le paiement du tribut promis. Les éléments musulmans de la capitale égyptienne, conscients de la situation, mirent tous leurs espoirs dans Nûr ad-Dîn, pour les libérer de de la véritable tutelle que le roi de Jérusalem leur imposait, fort des promesses de Shâwar. A partir de ce moment, une série de contacts furent pris entre les notables et les émirs d'Égypte, et le souverain de Syrie. Parmi ces démarches, il y eut un appel urgent du calife fâtimide, qui devait aboutir à une troisième expédition en Égypte. L'inquiétude était grande, car on avait appris qu'il existait un projet de condominium franco-byzantin. En dhû'l-hidjdja 563/septembre 1168, Amaury qui, l'année précédente, avait épousé à Tyr une princesse byzantine, Marie Comnène, reçoit une promesse d'aide de Manuel pour conquérir l'Égypte. Le basileus demandait la moitié des revenus de la future conquête, ce qui n'était autre chose qu'un véritable partage. La campagne contre l'Égypte sera engagée

avant l'arrivée des renforts byzantins en Palestine. On peut s'interroger sur la cause de ce déclenchement précipité, ou apparemment prématuré, des opérations. Amaury espérait-il prendre l'Égypte tout seul, ou bien la promesse de renforts permettait-elle le déclenchement immédiat de la campagne, ou bien encore voulait-il profiter de ce que Nûr ad-Dîn était occupé dans le Nord de la Syrie ? Il fallait surtout tenir compte du climat qui régnait au Caire, où le détachement franc que commandait un véritable haut commissaire était haï par la population ; l'opinion publique était peu favorable à une occupation franque, et la garnison laissée par Amaury, inquiète, demandait au roi d'occuper tout le pays. A la cour fâtimide, un groupe important préférait le sunnite Nûr ad-Dîn au catholique Amaury ; certains étaient partisans de verser le tribut promis à Amaury pour qu'il reste hors d'Égypte et ne pas avoir les Turcs sur les bords du Nil. A Jérusalem, les partisans d'une intervention immédiate disaient que l'Égypte, n'ayant personne ni pour la protéger, ni pour la garder, il fallait donc intervenir avant l'arrivée d'une armée envoyée par Nûr ad-Dîn.

Amaury, pour sa part, préférait, semble-t-il, la solution du protectorat, celle d'une Égypte vassale. Il n'excluait pas une conquête suivie d'une annexion, encore qu'il n'envisageât celle-ci qu'avec la participation des Byzantins et notamment avec l'appui de leur flotte indispensable pour être maître du bassin oriental de la Méditerranée. Il fallait pouvoir repousser les armées musulmanes, car une occupation chrétienne ne manquerait pas de pousser les Égyptiens à se jeter dans les bras de Nûr ad-Dîn. Des rivalités dans le camp des Francs laissaient mal augurer des opérations ; en effet, les Hospitaliers s'étaient fait promettre Bilbays pour leur participation future, ce qui déplaisait aux Templiers qui détenaient les places fortes de la frontière égyptienne, notamment Darum. Finalement les partisans de l'action immédiate l'emportent. Amaury prend le commandement des opérations, il concentre l'armée à Ascalon et, le 16 muharram 564/20 octobre 1168, il part le long de la côte vers le Sud et atteint le Delta. Shâwar est inquiet et ne cache pas sa surprise ; les Latins, qui ont violé les accords, donnent des explications embarrassées. Le vizir comprit alors qu'il était victime d'une agression ; il prit ses dispositions et renforça la garnison de Bilbays. Le 28 muharram/1^er^ novembre, Amaury commence le siège de la place ; trois jours plus tard les Francs entrent dans la cité et la pillent, après quoi ils se dirigent vers Fustât et arrivent sous les murs du Caire, le 9 safar/13 novembre. Shâwar venait de donner l'ordre d'incendier la vieille ville, en y lançant des bombes à naphte et des brandons d'étoupe. L'incendie, entretenu jour et nuit par des jets de combustibles, durera cinquante-quatre jours et empêchera toute installation franque dans le secteur.

Shâwar et le calife envoient un message auprès de Nûr ad-Dîn pour le presser de venir les aider : ils proposent au prince zenguide un tiers du revenu global de l'Égypte à condition que Shirkûh vienne rapidement avec une puissante armée. Les Égyptiens promettent aussi, pour l'entretien des troupes syriennes, des terres dont les revenus seront versés en plus du tiers promis. Les offres étaient intéressantes. Cette fois, c'est Nûr ad-Dîn qui demande à Shirkûh d'aller en Égypte ; l'émir kurde se fit prier, le prince lui donna satisfaction, accorda les crédits demandés, fournit le matériel et concéda à son émir la pleine autorité sur l'armée et les finances dans les territoires qui seraient occupés. Cette véritable autonomie aidera plus tard Saladin, le neveu de Shîrkûh, à demander l'indépendance.

En rabî' I 564/décembre 1168, l'armée syrienne se regroupe au Sud de Damas. Depuis un mois, les Francs assiègent Le Caire et attendent des renforts d'une flotte de secours qui doit remonter le Nil par le bras tanique, mais cette aide n'arrive pas, car les Égyptiens en gênent la progression. Shâwar fait face à une situation critique au Caire, il attend l'arrivée de Shîrkûh. Il va user de ruse et propose un accord à Amaury, lui recommandant de conclure la paix pour éviter que le pays ne tombe entre les mains des Syriens qui sont en marche ; il promet une forte somme et verse un premier acompte de cent mille dinârs pour que les Francs s'éloignent du Caire, en attendant de collecter le reste de la somme due. Les Francs sont inquiets ; espérant que leur retrait permettrait au calife et au vizir de renoncer à l'aide zenguide, ils lèvent le siège et se replient vers Bilbays. A l'arrivée de l'armée de Shîrkûh sur le territoire égyptien, Shâwar refuse de payer le restant de sa dette. Pour ne pas être pris entre les Égyptiens et les Syriens, les Francs se résolvent à battre en retraite le 1er rabî' II/2 janvier 1169 ; six jours plus tard, les troupes envoyées par Nûr ad-Dîn sont devant Le Caire et campent à Bâb al-Lûq. Shîrkûh arrive en sauveur de l'Islâm, en protecteur du calife, en allié du vizir Shâwar. Ce dernier est en position difficile, car Shîrkûh jouit d'une grande popularité en Égypte. Une fois de plus, Shâwar ne tient pas ses promesses et aucune somme n'est versée aux Syriens. Shîrkûh comprend qu'il n'aura rien, tant que Shâwar sera en place : il fallait donc le faire disparaître, les émirs syriens en étaient tous d'accord : restait à trouver le moyen et l'occasion. Finalement, c'est au cours d'une des visites quotidiennes que le vizir faisait au camp de Shîrkûh qu'il fut désarçonné par Saladin et fait prisonnier. Le calife demanda alors sa tête, mais Shîrkûh n'exécuta le vizir que sur un ordre écrit d'al-'Adid, le 17 rabî' 4/13 janvier 1169. Selon l'usage qui voulait que le vainqueur d'un vizir occupe le poste de sa victime, Shîrkûh fut investi du vizirat. Il nomme ses officiers aux postes de responsabilité et contrôle pratiquement tout le pays. Désormais, le royaume de Jérusalem est pris dans un étau sunnite ; sur toutes ses frontières campent des troupes obéissant à Nûr ad-Dîn. Mais ce dernier attend en vain l'envoi d'argent promis pour couvrir les frais de l'expédition. Shîrkûh refuse de rentrer en Syrie ; il s'organise au Caire et ménage le calife fâtimide, qui a fait du corps expéditionnaire syrien un élément intégré à l'Égypte. Nûr ad-Dîn ordonne la confiscation des biens de son vassal kurde en Syrie. Le conflit entre les deux hommes ne dura pas longtemps, car Shîrkûh mourut d'une indigestion en djumâdâ II/mars 1169, après avoir gouverné l'Égypte deux mois et cinq jours. Un nouveau chapitre commençait pour l'ambitieuse famille kurde.

Le vizirat de Saladin

A la mort de Shîrkûh, le vizirat reste sans titulaire, le corps expéditionnaire n'a plus de chef. Pour la succession, on procédera par deux étapes : d'abord l'élection du chef de l'armée, puis la nomination officielle du vizir.

Saladin avait partagé avec le célèbre al-Qâdî al-Fâdil la charge des affaires administratives du vizirat ; son oncle l'avait désigné comme successeur, mais cette désignation n'avait été reconnue par aucune autorité ; il fallait trouver, sans effusion de sang, une solution rapide,

et il n'était pas possible de demander l'avis de Nûr ad-Dîn qui se trouvait à Alep. On décida de choisir un chef parmi les officiers syriens qui n'avaient pas à consulter le calife fâtimide. L'armée était divisée en deux blocs, les Nûriyya, vassaux fidèles de Nûr ad-Dîn, et les Asadiyya, contingents d'Asad ad-Dîn Shîrkûh. Après des négociations complexes, l'accord se fait sur Saladin. Pour la désignation du nouveau vizir, le calife al-ʿÂḍid, en réponse à ceux qui voulaient présenter un candidat militaire fâtimide, décida, en se référant au précédent Shîrkûh, de nommer au vizirat le commandant en chef des troupes syriennes Saladin, le 25 djumâdâ 11/26 mars 1169. Celui-ci venait de dépasser la trentaine ; contrairement à ce que l'on a dit il ne manquait pas d'ambition et il avait fait ses preuves de chef militaire courageux et d'administrateur avisé. Il apparut comme le successeur naturel de Shîrkûh. La cérémonie officielle eut lieu au palais viziral, où fut lu l'acte d'investiture devant une assistance nombreuse ; par cet acte, dont le texte couvre quatre-vingt-dix folios, était conféré au nouveau promu le titre d'al-Malik an-Nâsir. La nomination de Saladin avait mécontenté Nûr ad-Dîn et allait amener sur son ordre le retrait de certains contingents syriens, ce qui dans l'esprit du calife devait affaiblir la position du nouveau vizir en le plaçant sous son influence. Saladin devait avant tout préserver sa position en Égypte ; il lui fallait rester en bons termes non seulement avec al-ʿÂḍid, mais encore avec l'entourage égyptien et avec les divers groupes du palais. Détesté par les émirs égyptiens spoliés d'une partie de leurs revenus, il cherchera à gagner la popularité dans le peuple. Les relations avec Nûr ad-Dîn deviennent difficiles : Saladin continue à nommer le prince syrien dans la *khutba*, mais Nûr ad-Dîn ne reconnaît pas la qualité de vizir de Saladin et le considère uniquement comme le commandant en chef des troupes syriennes en Égypte. Après le départ des unités fidèles à Nûr ad-Dîn, Saladin aurait souhaité faire venir son père et ses frères en Égypte pour l'aider, mais Nûr ad-Dîn autorise le départ du père, mais non celui des frères (radjab 564/avril 1169). Saladin allait organiser une nouvelle armée et pour cela il lui fallait de l'argent ; en prélevant sur le trésor de Shîrkûh et sur les impôts, il arrive à acheter des esclaves *(mamluks)* et des équipements. On ignore ce que cette armée représentait en 1169, mais nous savons qu'en 1181 les forces terrestres d'Égypte comptent 8 640 hommes et que le budget annuel s'élève à 3 670 000 dinârs, donc 425 dinârs par tête et par an. Depuis le départ des Nûriyya, Saladin a une armée de cinq cents hommes et trois mille cavaliers ghuzz sous le commandement de Bahâ' ad-Dîn Qarâkush. Elle coûte 1 487 500 dinârs. En 1171 (septembre), Saladin a une armée de 14 000 hommes coûtant annuellement 5 850 000 dinârs, ce qui constitue une somme supérieure au budget égyptien.

Il fallut des crédits exceptionnels, les forces égyptiennes n'étaient pas payées en numéraire mais par le système des revenus des *iqtâ'*-s. Saladin utilisa toutes les ressources économiques pour assurer la sécurité extérieure et la stabilité intérieure. La puissance grandissante de Saladin inquiéta les fidèles de la cause fâtimide.

Une restauration de la force militaire s'avéra nécessaire, quand les Croisés projetèrent d'attaquer à nouveau l'État fâtimide.

Pour Amaury, l'accession de la famille des Ayyûbides au vizirat n'apparaissait que comme une extension du pouvoir de Nûr ad-Dîn en Égypte. Il fallait empêcher Nûr ad-Dîn de consolider son avantage stratégique. Malgré les griefs qu'il pouvait avoir contre Saladin, le

prince zenguide prend des mesures pour consolider la position de celui-ci en Égypte ; il permet alors aux frères de Saladin de gagner Le Caire, où ils arrivèrent le 3 dhû'l-Qa 'da 564/29 juillet 1169. Peu après, on découvre un complot franco-égyptien contre Saladin sous la direction de Saniat al-Mulk, qui sera pris et décapité. A son poste de maître de Palais, Saladin nomme Bahâ' ad-Dîn Qarakûsh au début muharram 565/fin septembre 1169. Le lendemain, on assiste à une révolte de la garde soudanaise, à laquelle se joignent des unités fidèles aux Fâtimides. Cinquante mille hommes marchent contre le palais du vizir, l'affrontement a lieu au quartier de Bâb al-Qasrayn. Les soldats de Saladin mirent le feu au quartier, près de Bâb Zuwaylâ où résidaient les femmes et les enfants des miliciens soudanais. Après deux jours de combat, les Soudanais mirent bas les armes ; ils furent ensuite massacrés par Shâms ad-dawla, un frère de Saladin. Un petit groupe seulement de rescapés gagna la Haute-Égypte. Désormais privé de ses gardes, le calife se trouvait à la merci de Saladin, plus précisément de Bahâ' ad-Dîn Qarâkush.

Réactions contre Saladin

Dès l'avènement de Shîrkûh au Caire, la situation apparut fort inquiétante aux Francs qui lancèrent un message à toute la Catholicité. Les Latins pressaient leurs coreligionnaires d'agir, car ils craignaient que Jérusalem ne tombe un jour prochain aux mains des musulmans. En shawwâl 564/juillet 1169, tandis que Saladin est vizir au Caire, des messagers arrivent en Europe, mais la guerre entre Capétiens et Plantagenêts ne permettait à aucun des camps d'envoyer des renforts en Orient. Comprenant que les chantiers navals de Damiette et d'Alexandrie, approvisionnés en bois par les Pisans, permettent aux Égyptiens d'avoir une flotte capable de couper les relations maritimes des Croisés avec l'Europe, Amaury décide d'en appeler une fois de plus aux Byzantins. L'empereur accepte d'envoyer une flotte de deux cents navires de tous tonnages. Cette flotte fit voile, au début de shawwâl 564/début juillet 1169, de la Corne d'Or vers Chypre ; là elle captura deux navires égyptiens ; les vaisseaux rescapés apprirent à Alexandrie l'approche de cette escadre. Début muharram 565/fin septembre 1169, alors que la révolte soudanaise vient d'être réprimée au Caire, Saladin organise la défense de l'Égypte. Amaury de son côté reçoit des subsides et un contingent d'infanterie byzantine. En muharram/octobre, les troupes d'Amaury sont regroupées à Ascalon et, le 22 muharram/16 octobre, elles se mettent en route vers Damiette. Aux environs de cette place, Francs et Grecs devaient décharger du matériel apporté par une flotte byzantine, mais des vents contraires avaient retardé les navires ; aussi, profitant de ce retard et n'ayant qu'une confiance réduite dans les troupes égyptiennes, Saladin décide de demander de l'argent à al-'Âdid et des troupes à Nûr ad-Dîn. Au fur et à mesure de leur équipement, des pelotons vont être envoyés de Syrie. Le siège de Damiette commence en safar 565/novembre 1169 ; malgré leurs machines de guerre les Franco-Byzantins ne parviennent pas à prendre la ville, ce qui provoque des dissensions, aggravées par un ravitaillement défectueux et la dysenterie, de fortes pluies et de violents coups de vent qui abattent les tentes. Au bout de trente-cinq jours, le siège prend fin ; grâce aux renforts de Nûr ad-Dîn, Damiette avait été sauvée.

Institut Kurde de Paris

Après ce succès, le calife reçut les félicitations du souverain de Syrie, mais al-'Adid, peut-être conseillé par Saladin, demande à Nûr ad-Dîn de rappeler les éléments turcs qu'il avait envoyés en Égypte ; celui-ci répondit à la démarche par un vibrant éloge des Turcs, disant qu'ils étaient indispensables à la sécurité du pays. Nûr ad-Dîn, en radjab 565/avril 1170, laisse alors partir Nadjm ad-Dîn auprès de Saladin, espérant que le père freinera les ambitions du fils. Simultanément, le prince syrien bloque la forteresse de Kérak de Moab pour faire diversion, afin de permettre à Nadjm ad-Dîn de ne pas être attaqué. Dès l'arrivée des renforts francs, Nûr ad-Dîn lève le siège et rentre en Syrie, où il apprend l'étendue des dégâts du séisme du 13 shawwâl 565/29 juin 1170. Francs et musulmans doivent alors remettre en état les défenses de la plus grande partie de leurs places fortes.

En dhû'l hidjdja 565/septembre 1170, Nûr al-Dîn eut à régler, pour la seconde fois de sa vie, la succession de Mossoul : Qutb ad-Dîn Mawdûd venait de disparaître après vingt et un ans de règne. La succession étant difficile, Nûr ad-Dîn se rendit lui-même à Mossoul pour régler l'affaire avec ses neveux. La Djéziré, grâce à l'appui du calife, reste hors de l'autorité du sultan seldjouqide. L'unité de l'empire zenguide était consolidée. L'affaire terminée, Nûr ad-Dîn revint en Syrie du Sud en shawwâl 566/juin 1171 pour surveiller les Francs.

Pendant ce temps Saladin se livrait à des opérations de harcèlement contre le royaume latin de Jérusalem. Il effectue un raid sur Gaza, ne parvient pas à s'emparer de Dârûm tenu par les Templiers et va prendre par surprise Gaza. Simultanément il fait transporter par dromadaires à travers le Sinaï, en pièces détachées, des navires construits à Maks, le chantier naval du Caire. Ces bateaux sont remontés et, le 20 rabi'II 566/31 décembre 1170, ils prennent Aylath.

Depuis son échec à Damiette, le roi de Jérusalem songe à abattre Saladin, à conquérir l'Égypte, puis à attaquer Nûr ad-Dîn. En radjab 566/mars 1171, Amaury va à Constantinople signer un traité avec Manuel, qui s'engage à aider le roi dans toute entreprise contre l'Égypte et dans sa lutte contre Nûr ad-Dîn. Ce dernier pourrait ainsi être amené à combattre sur deux fronts. Le nombre des partisans du calife fâtimide diminue en Égypte ; Saladin nomme à la tête de la Chancellerie l'habile et souple al-Qâdî al-Fâdil. Baghdâd, par l'intermédiaire de Nûr ad-Dîn, pour suivre la voie hiérarchique, insiste une amené à combattre sur deux fronts. Le nombre des partisans du calife fâtimide diminue en Égypte ; Saladin nomme à la tête de la Chancellerie l'habile et souple al-Qâdî al-Fâdil. Baghdad, par l'intermédiaire de Nûr ad-Dîn, pour suivre la voie hiérarchique, insiste une nouvelle fois sur la nécessité de rétablir au Caire la *khutba* 'abbâsside, mais Saladin se dérobe : il semble alors ménager le calife fâtimide pour s'appuyer éventuellement sur lui. En fin d'hû'l-hidjdja 566/début septembre 1171, al-'Adid est gravement malade. On profite des circonstances pour prononcer la *khutba* 'abbâsside au nom d'al-Mustadî, le premier vendredi de muharram 567/10 septembre 1171. Cela ne suscita aucune réaction populaire, le calife alité n'en fut pas avisé et mourut trois jours plus tard le jour de la fête shi'ite de la 'Ashûrâ'. Saladin assista personnellement aux obsèques, puis il prit les affaires de l'État en main et garda à vue les parents et les proches du défunt calife. Au Caire, la restauration sunnite passa d'abord inaperçue, tandis que pour Nûr ad-Dîn, qui avait reçu

de Baghdad une lettre d'investiture officielle sur la Syrie et l'Égypte, cette dernière était revenue dans le giron du califat 'abbâsside. Pendant quelques années encore les partisans des Fâtimides allaient comploter et les milices noires, lésées par le vizir, allaient se trouver en révolte larvée jusqu'en 572/1176-71. Saladin, à cette époque, demande à l'émir Qarâkûsh de renforcer la muraille du Caire. Il va aussi prendre quelques mesures anti-shi'ites : il interdit la formule shi'ite de l'appel à la prière et fonde deux madrasas, la Sharîfiyya (shafé'ite) au Caire et la Qamhiyya (malékite) à Fustât ; l'enseignement des doctrines shî'îtes est aboli à al-Azhar. Il y eut aussi de nombreux changements de personnel dans les judicatures où des magistrats shaféites remplacèrent les juges fâtimides. Le 7 rabî' II 567/8 décembre 1171 apparurent les premières monnaies frappées au nom du calife 'abbâsside. En mars 1172, eurent lieu des cérémonies officielles pour marquer le rétablissement de la souveraineté 'abbâsside.

La rivalité entre Nûr ad-Dîn et Saladin

Jusqu'à l'année 567/1171-72 les relations entre Nûr ad-Dîn et Saladin restèrent celles d'un chef avec son subordonné. La mort d'al-'Adid consolida la position de Saladin. Loin d'être un idéaliste, il ne fit aucun mystère de ses ambitions et de son désir d'indépendance à l'égard du pouvoir zenguide. Il y avait entre les deux hommes le conflit de deux tempéraments, le turc et le kurde, un conflit sur la conception de la guerre à mener contre les Croisés et un conflit de générations. Pour Nûr ad-Dîn, comme le notait l'historien orientaliste anglais Sir Hamilton Gibb, la Syrie – le *bilâd ash-Shâm* – était le principal théâtre des opérations contre les Francs, tandis que l'Égypte n'était qu'une source de revenus qui ne devait à aucun prix tomber au pouvoir des Croisés, elle était « extérieure » au domaine politique zenguide. Saladin, lui, considérait l'Égypte comme la base principale contre le royaume de Jérusalem ; il s'estimait placé hors du cadre syrien. En 1172, le territoire égyptien n'étant plus menacé par les Francs et sa situation financière s'améliorant d'autre part, les charges du budget militaire deviennent moins lourdes et Nûr ad-Dîn espère recevoir de l'or pour payer les frais engagés par lui depuis plusieurs années pour les campagnes d'Égypte. Saladin lui envoie des objets précieux et des bijoux prélevés sur le trésor fâtimide, ainsi que des quantités de dinârs que Nûr ad-Dîn trouve insuffisantes ; mais les réserves en or étaient modestes, car les différents versements de tribut, notamment aux Francs, y avaient été prélevés. Il espérait aussi une contribution financière substantielle à la guerre sainte, mais Saladin qui ne voulait pas que l'Égypte devienne une colonie zenguide voulait être maître au Caire : il avait besoin de toutes ses ressources pour construire ou restaurer les défenses, entretenir une armée et bâtir une marine prêtes à agir contre les Francs. Certes un renouveau économique se fit sentir dès l'automne 567/1171, et sur l'ordre écrit de Nûr ad-Dîn, il abolit les *mukûs* (taxes illégales), donna des facilités pour le commerce international, surtout pour celui qui transitait de la mer Rouge à la Méditerranée et autorisa par un traité en 568/1173 les Pisans à s'installer à Alexandrie. Les ressources en or sont maigres en Égypte, car les mines de Nubie sont épuisées et le pays est coupé du Soudan occidental par la puissante dynastie almohade, qui règne sur le Maghrib. Persuadé que Saladin cachait ses ressources, Nûr ad-Dîn enverra finalement au

Caire, au printemps 569/1174, Ibn al-Qaysarânî avec mission d'estimer les revenus de l'Égypte. Nûr ad-Dîn allait connaître des déceptions également dans le domaine de la coopération militaire avec Saladin, notamment dans l'effort de guerre contre les Francs.

Nûr ad-Dîn invita Saladin à participer à des opérations conjointes en Palestine. En muharram 567/septembre 1171, Saladin quitte le Caire, et Nûr ad-Dîn part le rejoindre au pays de Moab. Le maître du Caire assiège le château de Shawbak, bâti en 1115, qui contrôlait la route de Damas à l'Égypte et au Hidjâz. Tandis que Nûr ad-Dîn prend position devant Kérak, clé de la Syrie, Saladin décide soudain de rentrer au Caire, le 15 rabi ' I 567/16 novembre 1171 ; l'opération tourne en fiasco. Le chef kurde donne comme prétexte de son départ des craintes d'émeutes en Égypte. Certains auteurs pensent qu'il voulait éviter de se trouver en contact avec Nûr ad-Dîn. Il semble que Saladin fut amené à lever le siège, parce qu'il avait subi de lourdes pertes, notamment en montures, de la part de bédouins alliés des Francs.

Le prince zenguide n'admet pas les excuses présentées et décide d'aller lui-même au Caire mettre à la raison son vassal réticent. Pour préciser sa situation dans la hiérarchie du pouvoir sunnite, Nûr ad-Dîn demande un nouveau diplôme d'investiture pour tous les pays où sa souveraineté était reconnue, Djéziré, Syrie et Égypte. Le calife accorde cette investiture qui enlevait aux successeurs des grands seldjouqides toute autorité sur les pays à l'Ouest du Tigre et plaçait Saladin sous l'obédience de Nûr ad-Dîn.

Malgré les mesures prises par le calife de Baghdâd, Saladin se considérait comme le maître de l'Égypte et voulait se rendre indépendant. Il demande alors conseil à ses émirs sur la conduite à tenir. Nadjm ad-Dîn intervient et persuade son fils de ne pas entrer en rébellion ouverte contre Nûr ad-Dîn, pour éviter une intervention possible du souverain de Syrie.

En 1172, Saladin a des difficultés de trésorerie pour faire face aux dépenses militaires ; il se rend, le 4 sha 'bân/1^er avril, à Alexandrie où se tient un conseil de guerre. Saladin a l'idée de lancer une expédition en direction de l'Ouest vers Barqa en Libye. Le conseil donne son accord, et l'opération est placée sous le commandement du neveu de Saladin, Taqî ad-Dîn 'Umar ; mais on doit y surseoir, car on apprend que les Nubiens, rescapés des massacres de Fustât et de Guizah, se dirigent vers le Nord et qu'ils assiègent Aswân, que commande Kanz ad-dawla. Les Noirs sont défaits et refoulés. Une expédition punitive, placée sous le commandement de Turân Shâh, pénètre dans la région, où sont regroupés de nombreux partisans pro fâtimides. Ibrim est occupée et reçoit une garnison kurde. Les troupes rentrent avec du butin. Ce succès amena la consolidation du pouvoir de Saladin en Haute-Égypte et eut des répercussions économiques, car les routes du centre de l'Afrique sont à nouveau ouvertes et permettent l'arrivée de l'or, de l'ivoire et des esclaves.

L'affaire de Nubie étant réglée, l'expédition vers l'Ouest est engagée en 568/1173.

Soutenus par des bédouins, ennemis des Almohades, les Égyptiens pénètrent sur le territoire de l'Ifrîqiya. Cette opération fut profitable, car elle rapporta un important butin pris dans les places côtières ; elle fut utile aussi sur le plan militaire, car elle allait permettre de se procurer dans les forêts d'Afrique du Nord du bois pour la construction des navires et de recruter pour ceux-ci des équipages expérimentés.

Pendant que Nûr ad-Dîn intervient en Syrie du Nord dans des querelles entre Kilidj Arslan, Seldjouqide de Konya et le Danishmendide Dhû'l-Nûn, dont l'enjeu était la possession de Sîwâs et Malatiya, profitant d'un séjour d'Amaury à Antioche, Saladin alla le 15 shawwâl 568/30 mai 1173 attaquer la région de Shawbak et de Kérak pour punir les bédouins qui, deux ans plus tôt, lui avaient infligé des dommages. Il bloqua les châteaux pendant qu'il menait son opération, puis il leva le siège et rentra au Caire. Ibn al-Athîr, panégyriste des Zenguides, donne une autre version des événements. Pour le chroniqueur contemporain, Saladin avait levé le siège des deux places fortes, lorsqu'il apprit à la fin juillet l'approche de Nûr ad-Dîn, car il ne voulait pas de jonction des troupes d'Égypte et de Syrie, qui auraient lourdement pesé sur le royaume de Jérusalem et risqué même de faire disparaître cet État latin. Saladin souhaitait, en effet, conserver un État-tampon entre lui et Nûr al-Dîn ; il trouva donc un bon prétexte pour partir, celui de la santé de son père Nadjm ad-Dîn, victime d'une chute de cheval.

L'échec de toute coopération entre les deux chefs musulmans accordait à Jérusalem un sursis de quatorze ans, et le minbar de bois, chef-d'œuvre de l'ébénisterie alépine, que Nûr ad-Dîn voulait placer à la mosquée al-Aqsâ en ex-voto pour la reconquête de Jérusalem resta pour quelques années encore en Syrie.

Lorsque Saladin rentra au Caire, il trouva son père décédé depuis le 27 dhû'l-hidjdja 568/9 août 1173. Dès lors, Saladin devint le chef de la famille kurde, continuant à reconnaître la suzeraineté de Nûr ad-Dîn en le citant à la *khutba* et en lui envoyant des rapports sur les événements d'Égypte.

Saladin ne considérait pas alors la lutte contre les Croisés comme un élément prioritaire de sa politique ; en 569/1174 il va chercher, d'abord, à étendre son influence en mer Rouge : il a besoin d'augmenter ses revenus, et le contrôle du commerce international dans cette région du monde peut être lucratif. C'est ainsi que l'on décide d'occuper le Yémen ; Nûr ad-Dîn, espérant une part des bénéfices, donne son accord. En radjâb 569/fin février 1174, un corps expéditionnaire commandé par Shams ad-dawla Turân Shâh part pour l'Arabia Felix. Cette armée gagne le Hidjâz, fait une halte à La Mekke, le temps de faire le petit pèlerinage *(umra)* et arrive à Zabîd, le 10 shawwâl 569/13 mai 1174. L'émir s'installe à Tâ'iz et occupe 'Adan. Pendant plus d'un demi-siècle, le commerce maritime entre l'océan Indien et la mer Rouge ainsi que la route terrestre de l'encens seront contrôlés par une dynastie ayyoubide.

Pendant que son frère aîné menait en Arabie son expédition coloniale, Saladin eut à faire face à un complot qui visait à le renverser et à rétablir le pouvoir fatimide. Les conjurés, qui voulaient mettre à profit l'absence d'une partie de l'armée, provenaient de milieux très différents : des hanbalites y côtoyaient des ismâ'îliens, il y avait aussi des victimes des épurations de Saladin ainsi que des membres de son entourage. Apprenant l'existence du complot, dont Amaury avait été secrètement mis au courant, Saladin réagit brutalement à la fin de sha'bân 569/début avril 1174 : il procède à des arrestations massives, les principaux participants, dont le fameux poète 'Umâra al-Yamânî, sont exécutés en public, tandis que d'autres sont bannis. L'opposition est disloquée. A peine le complot déjoué, Ibn al-Qaysarânî arrive au Caire, envoyé par Nûr ad-Dîn en mission d'information pour faire

un rapport sur les revenus de l'Égypte. Les succès de Saladin augmentent la renommée de celui-ci mais ne rapportent aucun bénéfice à Nûr ad-Dîn. Au printemps 569/1174, ce dernier prépare une campagne contre Saladin, qui ne l'ignorait pas. Le prince syrien voulait essentiellement rétablir autour du royaume de Jérusalem l'encerclement que son lieutenant avait relâché.

Un événement allait profondément modifier le jeu politique en Orient : le 11 shawwâl 569/15 mai 1174, Nûr ad-Dîn meurt d'une infection de la gorge, en laissant un fils âgé de onze ans al-Malik as-Sâlih Ismâ'îl. D'abord inhumé à la Citadelle de Damas, son corps sera plus tard transféré dans sa madrasa funéraire, bâtie au Sud de la Grande Mosquée de Damas, où il est, encore de nos jours, l'objet d'un culte populaire.

Quelques semaines après la disparition du souverain zenguide, Amaury meurt à son tour, laissant le trône de Jérusalem à un enfant, Baudouin IV, le roi lépreux, dont le régent sera Raymond de Tripoli. Les deux adversaires de Saladin sont donc deux enfants.
Les vingt-huit années du règne de Nûr ad-Dîn ont marqué une phase décisive dans l'évolution de la conscience du *djihâd* en Syrie. L'idée de guerre sainte contre les Croisés devint une des forces de premier plan de la vie politique et spirituelle en Syrie et en Djéziré.

L'âme de ce spectaculaire essor, que prend alors le *djihâd*, fut précisément Nûr ad-Dîn. Son œuvre est l'aboutissement et la consolidation de développements antérieurs, et elle peut se définir en quatre points.

L'idéologie classique du *djihâd* apparaît, sous son règne, dans toute son ampleur ; il y ajoute d'ailleurs une idée oubliée mais qui va devenir capitale, c'est le *talab ash-Shahâda*, la quête du martyre, qui fera du musulman mort au combat un *shahîd* (pl. *shuhadâ'*), un martyr mort au champ d'honneur. Puis, dans le cadre ancien, vont s'inscrire deux concepts nouveaux : d'abord celui de la sainteté de Jérusalem et de la Palestine, concept qui devient un des pôles de la propagande ; ensuite le rétablissement de l'unité politique de l'Islâm au Proche Orient est conçu comme la phase préliminaire du *djihâd* contre les Francs. Le troisième point est la mise sur pied d'un immense appareil pour la diffusion de cette idéologie visant à atteindre toutes les couches de la société. Enfin ce mouvement de *djihâd* va se fondre avec un puissant mouvement spirituel en fermentation depuis un siècle en Orient, le redressement de l'orthodoxie musulmane. S'intégrant dans l'idéologie musulmane, il fut soutenu par l'opinion publique et exprima un profond élan populaire. Une des manifestations de la propagande fut l'usage que l'on fit des inscriptions monumentales, le texte de la titulature princière exprimant une véritable profession de foi, qui tenait compte de la valeur incantatoire du verbe. Le thème central de la propagande et son agent moteur, ce fut la présentation de Nûr ad-Dîn comme le protecteur actif de l'Islâm et l'humble esclave de Dieu. Les thèmes secondaires sont l'unité et la reconquête. Pour aboutir à l'unité et pour obtenir la victoire dans le *djihâd*, il fallait la coopération de tous les États musulmans sous l'égide d'un seul chef. Nûr ad-Dîn sut sensibiliser l'opinion publique et créer un climat psychologique, dans lequel le *djihâd* représentait une idée force du courant contestataire. La littérature apporta une importante contribution à la diffusion de cette idéologie, notamment grâce à deux institutions nouvelles en Syrie, la *madrasa* et la

khânaqâh (couvent de soufis). En fin de compte, l'originalité de Nûr ad-Dîn aura été d'avoir su tirer profit d'un réarmement moral, dont il fut un des agents.

De la prise d'Édesse en 1144 à l'expédition d'Égypte de 1164, les Zenguides avaient donné à l'Islâm une supériorité telle que dès lors la destruction du royaume de Jérusalem et l'anéantissement des États croisés apparaissaient comme réalisables. Mais après la mort de Nûr ad-Dîn, en 1174, la guerre contre les Croisés perdra de son dynamisme et, durant les dix années qui vont suivre la disparition du prince syrien, les Francs ne perdront pas un pouce de leur territoire. La responsabilité en incombe à Saladin.

Sans Nûr ad-Dîn, Saladin ne peut s'expliquer. Il n'eut après la mort du prince zenguide qu'à prendre à son compte la politique de son ancien suzerain et parachever la Guerre Sainte en reprenant Jérusalem.

LE RÈGNE DE SALADIN

La Syrie au lendemain de la mort de Nûr ad-Dîn

Le jour même du décès de Nûr ad-Dîn, tous les notables de Damas reconnaissent comme nouveau souverain al-Malik as-Sâlih. Étant donné son âge, il est placé sous la tutelle d'Ibn al-Muqaddam, qui a pris le commandement des troupes de Damas. Le poste de vizir est occupé par Ibn al-ʿAdjâmî, en remplacement d'Ibn al-Qaysarânî en mission au Caire. La passation du pouvoir s'est faite sans heurts, mais le rétablissement de certains *mukûs* déplut à la population. Alep réagit contre la prise du pouvoir par Damas, la population shîʿîte, qui avait été opprimée par le prince zenguide, espérait avoir plus de liberté, mais elle fut vite déçue. Sous la conduite d'Ibn al-Khashshâb, les descendants d'Ibn ad-Dâyah, qui sont gouverneurs de la grande cité depuis trente-trois ans, demandent la tutelle du fils de Nûr ad-Dîn et son transfert à Alep. Des pourparlers se déroulent à Damas. L'émir Saʿd ad-Dîn Kumushtakîn, ancien commandant de la citadelle de Mossoul, réfugié à Alep, représente le parti pro-zenguide ; il finit par obtenir gain de cause et réussit à emmener Ismâʿîl à Alep. Le jeune prince quitta Damas, le 23 dhû'l-hidjdja 569/25 juillet 1174, mais à l'arrivée à Alep, l'émir Kumushtakîn emprisonne les membres de la famille d'Ibn ad-Dâyah et prend le pouvoir en se présentant comme l'atabeg du jeune zenguide.

Aux difficultés intérieures syriennes, il faut ajouter l'activité des adversaires du nouveau gouvernement de Damas, d'abord Saladin en Égypte, Sayf ad-Dîn Ghâzî, neveu et vassal de Nûr ad-Dîn, à Mossoul et, dans une certaine mesure, le roi de Jérusalem. Celui qui donnait le plus d'inquiétude était Saladin, bien qu'il ait reconnu la suzeraineté d'Ismâʿîl, l'ait cité dans la *khutba* et ait même frappé monnaie en son nom. En effet, le maître de l'Égypte avait manifesté le désir d'aider le nouveau souverain de Damas. Le prince de Mossoul apprit la nouvelle de la mort de son oncle, alors qu'il se rendait en Syrie avec des contingents de renfort pour l'expédition que Nûr ad-Dîn préparait contre l'Égypte. Sayf ad-Dîn Ghâzî en profita pour annexer un certain nombre de places et reçut l'hommage des gouverneurs d'Édesse, de Harrân et de Raqqa notamment ; il ramena ainsi sur l'Euphrate la frontière de la Djéziré.

Les Francs de Jérusalem réagissent immédiatement après la mort de Nûr ad-Dîn et attaquent Bâniyâs. Shams ad-Dîn Ibn al-Muqaddam entre en pourparlers et réussit à signer une trêve avec Amaury, qui mourut quelques jours plus tard, le 9 dhû'l-hidjdja/11 juillet 1174. La menace franque s'estompait.

Face à l'anarchie qui gagne la Syrie, Saladin apparaît comme le prince musulman le plus puissant, seul capable de poursuivre la politique d'unité et d'orthodoxie qui avait caractérisé le règne de Nûr ad-Dîn. Le maître de l'Égypte est inquiet et commence à multiplier les contacts avec ses partisans en Syrie. Pour le déconsidérer, il reproche à Ibn al-Muqaddam la trêve conclue avec Jérusalem ; il cherche aussi à semer la zizanie chez les Zenguides en excitant Sayf ad-Dîn de Mossoul contre son frère 'Imâd ad-Dîn Zengî II, maître de Sindjar. Tout ceci ne l'empêche pas de faire de grandes déclarations de fidélité à l'égard d'al-Malik as-Sâlih, au nom du maintien de l'unité de l'Islâm. Durant l'été 569/1174, Saladin ne quitte pas les bords du Nil, mais maintient son armée prête, sur la défensive. Le 26 dhû'l-hidjdja/28 juillet 1174, les Normands viennent attaquer Alexandrie ; cette opération avait été prévue lors du complot ourdi par les partisans pro-fâtimides et appuyé par les Francs. Le roi de Sicile n'aurait pas été averti de l'échec des conspirateurs, ce qui paraît bien étonnant ; ayant bien préparé l'expédition, n'aurait-il pas essayé de mener l'action pour son compte ? Deux cent quatre-vingts navires, transportant hommes et chevaux ainsi que des machines de guerre et du ravitaillement, jettent l'ancre devant le port, dont l'entrée est bloquée ; les troupes débarquées se heurtent aux solides fortifications de la cité. Trois jours plus tard, on apprend que des renforts envoyés par Saladin sont sur le point d'arriver. Les Normands réembarquent. Au bout de quelques jours, début muharram 570/début août 1174, une importante révolte d'éléments fâtimides sous le commandement de Kanz ad-dawla éclate ; elle affecte les régions d'Aswân et de Qûs. Saladin envoie en renfort des troupes placées sous les ordres de son frère cadet Sayf ad-Dîn al-'Adil. Les rebelles sont battus, le 7 safar 570/septembre 1174. Ce sera le dernier soulèvement au nom du calife fatimide.

Premières interventions de Saladin en Syrie

A la fin de l'été, la situation est critique en Syrie. Le fils de Nûr ad-Dîn a été emmené à Alep par Kumushtakîn, dont la politique gêne les Damascains. Ceux-ci s'adressent alors à Sayf ad-Dîn Ghâzi qui, craignant une manœuvre, refuse d'apporter son aide. La seule voie de salut pour le gouvernement de Damas est l'intervention de Saladin. Celui-ci répond favorablement aux propositions qui lui sont adressées. Le mois de septemore et le début d'octobre sont consacrés aux préparatifs. Saladin laisse comme gouverneur au Caire son frère, Sayf ad-Dîn al-'Adil, et part avec un autre de ses frères, Tughtakîn, et al-Qâdî al-Fâdil. En cours de route un certain nombre d'émirs se rallient à lui et, la propagande aidant, Saladin reçoit un accueil populaire enthousiaste à son entrée à Damas le 29 rabi' I 570/28 octobre 1174. Saladin établit de bons rapports avec les notables de la ville et abolit les taxes illégales qui avaient été introduites à la mort de Nûr ad-Dîn. Pour dissiper tout malentendu, il précise qu'il n'est venu à Damas que pour protéger les intérêts d'al-Malik

as-Sâlih, dont il reconnaît solennellement la suzeraineté ; il n'est quant à lui que le protecteur de la dynastie. Certes dès le premier jour où il fut vizir du calife fatimide, Saladin porta le titre de sultan, mais ce titre n'avait aucun rapport avec celui qui était conféré aux Seldjouqides par le calife de Baghdâd.

Les dispositions prises à Damas mettent le royaume de Jérusalem dans une situation difficile : il se retrouve entouré par les musulmans et exposé à une attaque syro-égyptienne. Saladin n'attaquera pas les Croisés, car il lui faut d'abord ressouder l'unité de la Syrie. Il est surtout préoccupé par Alep, où se trouve son légitime suzerain. Ce dernier est aux mains d'un groupe d'anciens émirs de Nûr ad-Dîn. La Syrie est séparée en deux parties hostiles : Zenguides et Ayyoubides vont s'affronter pour y avoir la suprématie. Saladin donne des instructions pour organiser une opération contre Alep.

En rabî' II/novembre 1174, Saladin nomme comme gouverneur à Damas son frère, Tughtakîn, à la place d'Ibn al-Muqaddam, qui est envoyé comme gouverneur à Ba'labakk et se dirige vers la Syrie du Nord pour récupérer les villes qui étaient devenues pratiquement indépendantes. La progression sera lente : il passe par Ba'labakk, arrive à Hims le 12 djumâdâ 570/9 décembre 1174, s'empare de la ville au bout de trois jours, mais laisse la citadelle qui continuait de résister. Saladin descend la vallée de l'Oronte, arrive à Hama, qui lui ouvre ses portes le 1er djumâdâ II/28 décembre. Le 30 décembre, Saladin campe près d'Alep. La présence de son importante armée n'impressionne personne. La population reste unanime derrière les émirs qui gouvernent au nom d'al-Malik as-Sâlih. Les portes de la cité restent closes. Saladin commence un siège, rendu pénible par les conditions atmosphériques qui sont rudes en hiver en Syrie du Nord. Les Alépins cherchent de l'aide de tous les côtés. Ils demandent à Sinân, le grand-maître des Assassins, « le Vieux de la Montagne », qui réside à Masyâf, d'organiser un attentat pour supprimer Saladin, mais celui-ci en réchappe indemne. Sollicité par Alep, Raymond III de Tripoli répond favorablement et, pour couper les communications de Saladin avec le Sud, attaque Hims le 7 radjâb 570/1er février 1175 ; le chef ayyoubide est alors à Hama, et les Francs se replient en ayant atteint leur objectif qui était de convaincre Saladin de lever le siège d'Alep. Le 21 sha'bân/17 mars 1175, après de durs combats, Saladin prend la citadelle de Hims et, le 4 ramadân/29 mars, il contraint Ba'labakk à se rendre.

Le respect de la suzeraineté du zenguide al-Malik as-Sâlih ne lui ayant pas permis d'asseoir son autorité en Syrie du Nord, Saladin va réviser sa politique. Il s'adresse alors à al-Mustadî, le calife de Baghdâd et lui demande de reconnaître son autorité sur l'Égypte, les régions conquises d'Afrique du Nord, le Yémen, la Syrie et d'autres provinces ayant appartenu à Nûr ad-Dîn, ainsi que sur les pays qu'il pourrait conquérir pour le calife 'abbâsside. Une investiture officielle lui permettrait de renforcer sa situation dans l'opinion publique, aux yeux de laquelle le calife reprenait alors une certaine autorité.

La famille zenguide, à l'exception de 'Imâd ad-Dîn Zengî II, qui est maître de Sindjar et allié de Saladin depuis 1174, est unie face au maître de l'Égypte. Sayf ad-Dîn Ghâzî, émir de Mossoul, se déclare prêt à se joindre à toute coalition dirigée contre Saladin. Une armée part de Mossoul, conduite par 'Izz ad-Dîn Mas'ûd pour aider Alep, mais lorsqu'elle arrive au début ramadân/fin mars 1175, il est trop tard. On envisage d'aller attaquer

Saladin en Syrie centrale. Saladin connaît alors quelques difficultés et attend des renforts d'Égypte. Il va chercher à gagner du temps en entamant des pourparlers avec les représentants d'Alep venus le trouver à Hama. Il accepte toutes les conditions, mais refuse de céder Rahba, ce qui met un terme aux négociations. La délégation rentre à Alep et fait état de la faiblesse des effectifs de l'armée de Saladin ; on décide sans tarder d'aller l'attaquer avec les contingents d'Alep et de Mossoul. La rencontre a lieu aux Cornes de Hama, le 19 ramadân 570/13 avril 1175. Au début, Saladin est en difficulté, puis les renforts égyptiens finissent par arriver et la victoire change de camp. Les troupes d'Alep et de Mossoul se débandent, les vainqueurs les poursuivent jusqu'à Alep. Là, Saladin peut imposer des conditions, fort simples d'ailleurs, la plus importante étant la participation de tous à la lutte contre les Croisés. L'armistice imposait uniquement une coopération militaire entre Saladin et les tenants d'Alep et n'interdisait à aucune des deux parties d'entretenir des relations diplomatiques indépendantes avec qui elle voulait. Le 12 shawwâl 570/6 mai 1175, Saladin rentre à Hama, où il reçoit l'investiture demandée au calife. Le nom du fils d'Ayyûb est cité dans la *khutba* en Syrie comme en Égypte, et les pièces de monnaie sont frappées à son nom, al Malik an-Nâsir Yûsuf b. Ayyûb.

En Syrie, Saladin se heurte à une forte opposition ; ses succès ne lui ont pas gagné l'unanimité de la population et il confie Hims et Hama à des membres fidèles de sa famille. Certes, l'armée d'Alep a été très éprouvée par la débâcle des Cornes de Hama, mais Saladin ménage les Alépins, car il craint qu'ils ne forment contre lui une coalition regroupant les Assassins et les Croisés ; cela ne l'empêche pas, dans la seconde moitié de mai 1175, d'effectuer quelques opérations en Syrie du Nord, et notamment d'attaquer des places tenues par les Assassins.

La situation de Saladin en Syrie dépend entièrement de l'Égypte : ce sont les troupes d'élite égyptiennes qui l'accompagnent, toutes les opérations sont financées sur le budget de l'Égypte ; ce sont les Égyptiens qui supportent, tant sur le plan financier qu'économique, tout le poids de la guerre. Absent depuis deux ans, Saladin se doit de regagner les rives du Nil et, pour être tranquille, il oublie ses déclarations de 1174 et n'hésite pas à signer une trêve avec le royaume latin de Jérusalem.

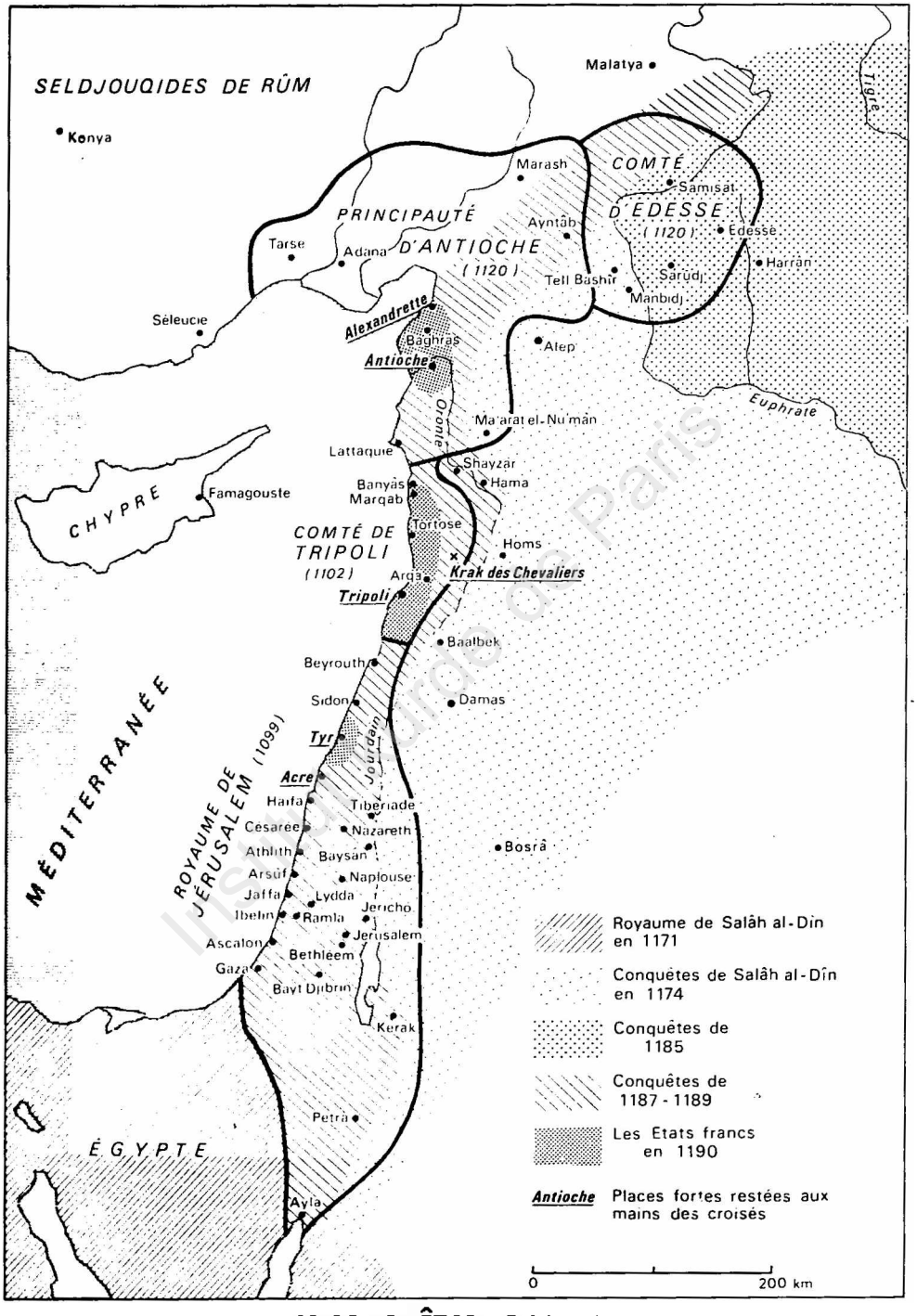
La situation reste tendue en Syrie. Sayf ad-Dîn Ghâzî se rend compte que, si l'on admet la présence de Saladin en Syrie, la domination de la famille zenguide finira par disparaître. Le seigneur de Mossoul commence à organiser une coalition avec Alep ; Saladin est averti et demande l'envoi de renforts égyptiens pour la fin de février 1176 (mi-sha'bân 571) au terme de la mauvaise saison. Les adversaires s'organisent aussi. Sayf ad-Dîn obtient des contingents du Diyâr Bakr et de Djézirè, avec lesquels il franchit l'Euphrate à al-Bîra au milieu de 571/début de 1176. Alep cherche à gagner au moins la neutralité des Francs et libère Joscelin de Courtenay et Renaud de Châtillon. Ce dernier, dès sa libération, est nommé seigneur de Kerak et Shawbak, d'où pendant une dizaine d'années il perturbera le trafic caravanier. Au début de shawwâl/mi-avril 1176, l'armée commandée par Sayf ad-Dîn se met en marche vers Damas, mais elle s'arrête à une vingtaine de kilomètres au Sud d'Alep à Tell as-Sultân. Lorsque l'armée d'Égypte s'est jointe à l'armée de Damas, le 1^er ramadân/14 mars 1176, Saladin peut partir vers le Nord ; il piétine près d'un mois dans

la région de Hama, franchit l'Oronte à Shayzar, le 29 ramadân/21 avril ses avant-gardes atteignent Tell as-Sultân, le lendemain Saladin, grâce à sa cavalerie, remporte un succès écrasant. Il allait dorénavant garder l'initiative des opérations. Les ennemis étaient incapables de poursuivre les hostilités ; après un bref répit, il se dirige sur Alep, mais il préfère ne pas assiéger la place et essaye plutôt de l'isoler. Il prend Buzâ'a à l'Ouest le 23 shawwâl/4 mai, occupe Manbidj sans combat et y trouve un abondant butin ; la prise de ces deux places coupait les communications directes entre Alep et Mossoul. Ensuite, Saladin, au début de dhû'l-qa'da/mi-mai, assiégea 'Azâz qui finit par se rendre le 11 dhû'l-hidjdja/21 juin. Pendant le siège, l'armée égyptienne subit des raids de harcèlement ; il y eut aussi une nouvelle tentative d'un commando d'assassins contre Saladin, qui fut blessé, tandis que des gardes du corps étaient tués ou blessés. Restait à prendre Hârim au Sud-Ouest d'Alep, mais Saladin marche contre Alep qui repousse toutes les attaques, et l'on signe une paix de compromis. On garantit à Saladin la propriété des territoires musulmans allant de Hama à la frontière de l'Égypte ; Alep s'engageait à participer à toute opération contre les Francs. Après l'accord avec Alep, Saladin s'en alla bombarder au mangonneau le château de Masyâf, résidence du chef des Assassins ; Sinân résiste toujours, quand Saladin apprend qu'une opération de diversion se déroule dans la Biqâ', il conclut alors un traité dont on ne connaît pas les termes, mais l'on note qu'après sa signature il n'y eut plus de tentative d'assassinat contre le chef ayyoubide. Saladin donne congé à ses troupes en muharram 572/juillet 1176 et, après un bref séjour à Hama, où il retrouve son frère Turân Shâh de retour du Yémen, il rentre à Damas le 17 safar/25 août 1176. C'est alors qu'il prend pour femme en cinquièmes noces la fille de Mu'în ad-Dîn Anar, veuve de Nûr ad-Dîn qu'elle avait épousé en 1147. Par ce mariage, il accentuait ses prétentions à l'héritage du souverain zenguide.

Retour de Saladin en Égypte

A son retour au Caire, Saladin apprend que, quelques jours plus tôt, le 11 rabî' I 572/17 septembre 1176, l'empereur Manuel avait subi une lourde défaite face au seldjouqide de Konya à Myriokephalon. Cet échec plaça les Francs d'Antioche dans une situation embarrassante, car ils se trouvaient privés désormais de toute aide byzantine terrestre pour continuer la lutte contre les musulmans. En revanche, la sécurité de l'Égypte se trouvait renforcée : toute attaque byzantine contre elle était exclue malgré la flotte impériale. D'autre part Venise, Pise et Gênes, qui avaient des comptoirs coloniaux sur le littoral syro-palestinien qu'elles avaient reçus en échange de services rendus aux Francs, reprennent alors leurs relations commerciales avec l'Égypte qui devient le pays de transit du commerce d'Extrême-Orient et un client des Républiques italiennes. Ces dernières avaient perdu tout intérêt à soutenir l'expansion du royaume latin ; désormais ni Alep, ni Damas, ni Le Caire n'avaient plus rien à craindre de Jérusalem.

Dans le dernier quart du XII[e] siècle, l'Égypte retrouve sa stabilité et sa puissance ; elle connaît aussi un redressement économique. Pendant près d'un siècle, elle avait été l'objectif de maintes invasions, ce qui avait facilité l'élimination des Fâtimides de Palestine. L'économie syrienne ayant souffert des luttes et des combats entre croisés et musulmans,



LES CONQUÊTES DE SALADIN

les responsables espéraient trouver sur les bords du Nil une source de revenus supplémentaires. En 1174, la crise syrienne aboutit à un renversement des rôles. Les maîtres du Caire vont à leur tour s'intéresser à la Syrie d'abord pour des raisons stratégiques ; la Syrie servira en effet de base de départ pour les expéditions en direction du Nord et du Nord-Est ; d'autre part, ils s'attacheront à conserver le contrôle sur la Syrie du Sud et sur la Palestine pour protéger les approches orientales de l'Égypte. Il est à noter que les souverains d'Égypte ne chercheront jamais à transférer le centre politique du pouvoir en Syrie ni à y mener une action qui aurait pu mettre en danger la stabilité de l'Égypte. Pour consolider son pouvoir, Saladin va non seulement se préoccuper des frontières de la Syrie, mais chercher à contrôler, pour garantir la sécurité de l'Égypte, les régions situées au Sud et à l'Ouest du pays, ainsi que les côtes de la mer Rouge et même le Yémen où régnera une dynastie ayyoubide. Pour mener cette politique, il fallait accroître le potentiel militaire et réorganiser les défenses.

L'armée comprend alors des régiments réguliers de *'askarî*, de cavaliers turcomans, des Turcs et des Kurdes ainsi que des auxiliaires arabes bédouins. A côté des *'askarî*-s, il y eut la *halka al-adjnâd*, sorte de milice combattant avec la lance et l'épée, qui constitua l'élite de l'armée de Saladin. Il faut ajouter aussi des unités de Mamelouks, esclaves achetés par tel ou tel émir sur les revenus de son *iqtâ'* pour assurer le service que cet émir doit au souverain. A la mort de Nûr ad-Dîn, les unités fidèles aux Zenguides, les Nûriyya, quittent l'Égypte ; il reste alors au Caire les Asadiyya de Shîrkûh, auxquels rapidement vont se joindre les unités de Salâhiyya constituées par Saladin. Durant les cinq premières années de son règne, le prince ayyoubide va accroître les effectifs de son armée, où l'on distinguait trois catégories. Un premier groupe était constitué par les principaux émirs titulaires d'*iqtâ'* qui souvent avaient été confisquées à des officiers égyptiens. Il y avait des mamelouks, qui recevaient la *djamikiya* (solde) ou bien une *iqtâ'* ou même une part d'*iqtâ'* et des *nafaqât* qui étaient des provisions en nature. La solde qui est versée aux troupes régulières était calculée sur la base du dinâr *djundî'*, dont la valeur était celle du tiers ou du quart du dinâr courant, complété par deux tiers ou trois quarts en grains. On percevait donc une partie en numéraire et le reste en nature. Certains hommes ne figuraient pas sur les rôles régimentaires : c'étaient les *battâlûn*.

La deuxième catégorie comprenait les Kinâniyya, venus de Palestine après la chute d'Ascalon (1153) et installés à Damiette, et des troupes inscrites sur les registres égyptiens. Ils touchaient une demi-solde.

La troisième catégorie était constituée par la marine qui percevait un quart de solde.

En 567/1171 Saladin disposait d'environ 14 000 cavaliers et de 1 300 bédouins montés. Au noyau de l'armée égyptienne s'ajoutaient des unités d'émirs syriens. A Damas, un tiers seulement des troupes, soit un millier d'hommes, n'a pas rejoint Alep ; à Hims il y aurait eu cinq cents hommes. Dans la région de Hama, on comptait un millier d'hommes. Face à Saladin, il y avait l'armée d'Alep et du Nord-Syrien, soit un millier d'hommes. Mossoul comptait 6 500 soldats enregistrés, auxquels s'ajoutaient quatre mille hommes fournis par les places de Djéziré et du Diyâr Bakr.

Les forces auxiliaires étaient constituées de cavaliers et de fantassins. Les escadrons

turcomans très mobiles étaient chargés de harceler l'ennemi en mouvement et d'attaquer ses voies de ravitaillement. L'emploi de la cavalerie excluait le recours à l'infanterie dans les combats habituels ; celle-ci n'intervenait que pour les sièges, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Il y avait des techniciens, les *hadjdjârûn* qui maniaient les mangonneaux *(mandjânik)* et les catapultes *(`arrâda)*, les *naqqâbun* (mineurs), les *khurâsâniyya* qui étaient sapeurs, les *djassâssûn* qui creusaient les fossés.

L'armée régulière est organisée au XII^e siècle en *tulb* de 70 à 200 hommes sous le commandement d'un émir. Au moment du départ en campagne on distribue, avec la prime d'entrée en campagne, les armures et les armes qui sont entreposées dans un arsenal *(zardkhâna)* et dont on ne se revêtait qu'au moment du combat. Ce dont le soldat avait besoin en complément des distributions, il pouvait l'acheter aux cantiniers qui constituaient un marché, le *sûq al-`askar*.

La construction d'un système complet de défense autour d'une ville est une entreprise fort onéreuse, mais Saladin, soucieux de protéger Le Caire contre les attaques des ennemis francs comme celles des révoltés, remanie l'enceinte que Badr ad-Dîn al-Djamâlî avait fait construire un siècle plus tôt. Son œuvre la plus importante est la Citadelle du Caire, qui fut bâtie au pied de la falaise du Muqattam entre 572/1176 et 579/1183-84 ; elle était inachevée à sa mort et fut terminée par son frère al-Malik al-`Adil, qui sera le grand bâtisseur de la famille. On doit à Saladin les tours aux trois quarts circulaires de son enceinte et les courtines en maçonnerie lisse. Une des réussites de Saladin fut la restauration de la marine égyptienne, qui pourra faire face à la flotte impériale byzantine et parviendra à contrôler les mouvements des navires francs en Méditerranée orientale. Le programme fut exposé par Saladin au cours d'une visite à Alexandrie en 572/1177.

En 565/1169, il ne subsiste rien de la puissance navale fâtimide : les ports de la côte syro palestinienne sont tous aux mains des Croisés, Chypre et la Crête sont sous contrôle byzantin ; faute de poste de ravitaillement le périmètre opérationnel des navires égyptiens, fort peu nombreux d'ailleurs, est réduit. Saladin a le mérite de comprendre l'importance d'une puissante force navale pour défendre l'Égypte ; il va procéder par étapes ; pour recruter des équipages, il augmente de vingt pour cent la solde des marins et pour se procurer les matériaux nécessaires à la construction navale, bois, fer et poix, il s'entend avec les Pisans. Les chantiers navals d'Alexandrie, Damiette et al-Maqs, au Caire, devinrent très actifs.

L'occupation de la côte à l'Ouest d'Alexandrie jusqu'en Ifrîqiya non seulement amène la réquisition des navires qui se trouvent dans les ports africains, mais donne accès aux riches forêts d'Afrique du Nord qui vont fournir du bois de construction à bon compte et permet le recrutement de marins expérimentés.

A la fin de 574/printemps 1179, la marine égyptienne compte quatre-vingts bâtiments, dont soixante galères et vingt navires de transports, il y a aussi des bâtiments *(harrâqa)* équipés de catapultes pour envoyer des projectiles à feu grégeois. Il semble qu'il y ait eu deux flottes, l'une de cinquante unités destinées à la défense des côtes égyptiennes et l'autre de trente vaisseaux ayant pour mission de mener l'offensive contre les Croisés. Saladin organisa aussi un Département de la Marine, le *dîwân al-Ustûl*.

Au début 573/été 1177, alors qu'une escadre normande venue de Sicile lance un raid contre le centre industriel de Tinnis dans le Delta, Philippe de Flandres arrive avec un important groupe de chevaliers en Palestine. Saladin fut averti de l'existence d'un plan de conquête de l'Égypte chez les Francs qui de ce fait étaient prêts à rompre la trêve. Début djumâdâ I/fin octobre, Saladin envoie un fort contingent en Palestine du Sud où il attend une réaction des Francs. Quelque temps après, les Croisés attaquent Hama, d'où ils sont repoussés ; ils vont alors mettre le siège au pied de Hârim, qui est l'apanage de Kumushtakîn d'Alep. Pour dégager le Nord de la Syrie menacé par les Croisés, Saladin lance une attaque dans les régions de Gaza et Ascalon, mais les troupes égyptiennes sont surprises à Tell as-Safîya le 1er djumâdâ II/25 novembre par une armée franque commandée par Renaud de Châtillon et sévèrement battues. Mais Saladin quatre mois plus tard a remis sur pied une armée prête à entrer en campagne.

Au milieu de 573/début 1178, Alep connaît de sérieuses difficultés internes, et les Francs peuvent continuer à assiéger Hârim. Saladin se rend en Syrie où il arrive le 30 ramadân/22 mars 1178, ce qui a pour résultat un accord entre les Alépins et les Francs qui se retirent de Hârim. A Damas, Saladin a quelques difficultés avec son frère Shams ad-Dawla Turân Shâh, qui souhaite obtenir Ba'labakk ; Saladin accepte, mais le titulaire Ibn al-Muqaddam refuse de céder le poste ; l'affaire finira par s'arranger après sept mois de siège. Dans le Nord de la Syrie, Kilidj Arslan de Konya, le vainqueur des Byzantins, veut récupérer dans la région du Haut-Euphrate des places que Nûr ad-Dîn avait occupées en 555/1160. Saladin envoie un détachement de cavalerie, qui contraint les troupes du Seldjouqide à lever le siège de Ra'bân. Les Francs mirent à profit ces opérations pour faire des razzias dans les territoires musulmans. Au printemps 574/1179, Saladin contre-attaque ; les troupes égyptiennes, après quelques succès dans la région côtière, infligent une sérieuse défaite à l'armée de Jérusalem dans la région de Mardj'Uyûn. Pendant ce temps, la flotte de Saladin procède à des débarquements sur la côte syrienne et rentre en Égypte avec un fort butin et un millier de prisonniers. En été, Saladin attaque avec de nombreuses troupes Bayt al-Ahzân, château situé entre Damas et la côte ; à la fin de rabi' I 575/fin août 1179, la place tombe laissant aux mains des musulmans plusieurs centaines de prisonniers et un abondant matériel. En djumâdâ I 575/octobre 1179, une flotte égyptienne pénètre dans le port de 'Akkâ (Acre), y fait des dégâts pendant deux jours, puis regagne sa base en Égypte. Les Croisés sont dans une situation difficile : ils ont subi de lourdes pertes, qui sont aggravées par la disette consécutive à la sécheresse.

En shawwâl 575/mars 1180, le calife 'abbâsside al-Mustadî meurt à Baghdâd. An-Nâsir li Dîn Allâh lui succède. Saladin lui adresse sa soumission, en espérant recevoir confirmation de l'investiture qu'il avait reçue du précédent calife. D'autres problèmes surgissent.

L'attitude de Mossoul et les ambitions du sultan de Konya amènent Saladin à s'assurer la neutralité du royaume de Jérusalem et celle du comté de Tripoli en signant une trêve de deux ans. En sha'bân 575/début 1180, Kilidj Arslan II et Nûr ad-Dîn Artuqshâh, prince de Hisn Kayfâ sont en conflit. Saladin décide d'intervenir en faveur de ce dernier. Il parvient jusqu'à Bahasnâ ; là se déroulent des négociations entre l'envoyé du prince seldjouqide et Saladin. Ce dernier va profiter des circonstances pour aller attaquer

Roupen, le roi de Petite Arménie. Le 2 safar 576/28 juin 1180, Sayf ad-Dîn Ghâzî meurt ; son frère 'Izz ad-Dîn lui succède à Mossoul et demande à Saladin confirmation des conquêtes de Sayf ad-Dîn faites au détriment du domaine de Nûr ad-Dîn. Le souverain ayyoubide refuse, prétextant que le prince défunt n'en avait que le contrôle, et il saisit cette occasion pour signaler au calife qu'il avait besoin pour mener la Guerre Sainte de la participation effective des troupes de Djéziré. A la fin de l'année 1180, Saladin signe des accords pour une durée de deux ans avec le Zenguide de Mossoul, le Seldjouqide de Konya, le roi d'Arménie, les princes artuqides du Diyâr Bakr et les Begteginides d'Irbil en Haute-Mésopotamie. A la fin de 1180, une ambassade de Baghdâd apporte le diplôme d'investiture que l'Ayyoubide d'Égypte avait demandé au calife.

A cette date reparaît sur la scène, après une captivité de seize ans, Renaud de Châtillon qui, à partir de Kérak, de Moab et de Shawbak, le Montréal des Francs non loin de Pétra, va harceler les caravanes syriennes. En 576/1181, l'ancien régent d'Antioche va attaquer Tayma sur la route des villes saintes pour gêner les pèlerins et le trafic commercial du Hidjâz.

L'administration du Caire cherche à faciliter le transit à travers l'Égypte, notamment celui des marchandises venant par la mer Rouge depuis l'Extrême-Orient et dont s'occupaient à Aden les marchands Kârimî. Une denrée fut l'objet de l'attention particulière du gouvernement : l'alun, exploité dans des mines égyptiennes. Ce sulfate, qui fut un monopole d'État, servait à fixer les teintures ; il était très recherché par les fabricants de textiles italiens qui, en échange, fournissaient des matériaux stratégiques comme le bois, le fer, la poix et l'étoupe.

Le 25 radjab 577/4 décembre 1181, al-Malik as-Sâlih, le fils de Nûr ad-Dîn, meurt, il avait demandé qu'Alep soit donnée à 'Izz ad-Dîn de Mossoul, le seul Zenguide capable de résister à Saladin. Le 20 sha'bân/29 décembre, il prit possession d'Alep et, pour légitimer sa souveraineté, épousa la mère de son cousin défunt. Par suite de transactions familiales, 'Izz ad-Dîn Mas'ûd récupère Sindjar dont le maître, son frère 'Imâd ad-Dîn Zengî II, reçoit en échange Alep, où il fait son entrée le 14 muharram/20 mai 1182. Quelques jours plus tôt, Saladin, inquiet des négociations, avait quitté Le Caire pour se rendre en Syrie ; il ignorait qu'il ne reverrait plus couler le Nil.

Installation de Saladin en Syrie

L'Égypte, malgré son rétablissement politique, économique et militaire, est gênée par la présence des Croisés en Palestine, où ils perturbent les relations caravanières entre l'Égypte et la Syrie. Les Francs pourtant sont vulnérables, car ils ne reçoivent plus l'aide de Byzance, vaincue par les Seldjouqides de Konya et harcelée par les Normands de Sicile. Il est d'autre part difficile d'espérer une aide de l'Europe, où la France et l'Angleterre se disputent les domaines des Plantagenêts, tandis que les nouveaux courants du commerce international aggravent la situation économique des États latins que les marchands italiens désertent.

Saladin réunit autour de lui une puissante armée, où sont groupés, à côté des régiments

égyptiens, des unités syriennes et des auxiliaires turcomans. L'offensive musulmane commerce en rabi' II 578/juillet 1182, avec l'appui de la marine, par un échec devant Beyrouth où les Égyptiens ne réussirent pas à synchroniser les opérations terrestres et navales. Saladin renonce alors à continuer les combats contre les Francs et se tourne contre ses rivaux musulmans. Circonvenu par l'émir begteginide Muzaffar ad-Dîn Gökbüri, seigneur de Harrân, Saladin se dirige avec ses troupes contre la Djéziré. Dans sa progression, le souverain ayyoubide rallie les émirs dissidents des territoires zenguides ; Mossoul se défend avec acharnement, mais abandonner le siège serait pour Saladin une grande perte de prestige. En sha'bân 578/décembre 1182, la médiation de Baghdâd ne donne pas de résultat ; Saladin se résoud à lever le siège et s'en va prendre la place de Sindjar, puis gagne Harrân, où il donne congé à ses troupes après une campagne de sept mois.

En shawwâl 578/janvier-février 1183, Renaud de Châtillon, après avoir coupé les communications terrestres entre l'Égypte et la Syrie, décide d'attaquer le trafic de la mer Rouge et espère atteindre les villes saintes de l'Islâm. Une escadre est mise à la mer non loin d'Ayla ; le début de l'opération est couronné de succès, mais rapidement la flotte égyptienne entre en action et attaque les navires francs au large de 'Aydhâb, port de commerce égyptien. Les navires des Croisés sont coulés l'un après l'autre, les naufragés sont faits prisonniers, Renaud de Châtillon en réchappe. Le résultat de ce raid franc fut l'interdiction faite par Saladin à tout bâtiment non musulman de naviguer en mer Rouge.

A la fin de 578/printemps 1183, Saladin revient dans le Nord et met le siège devant Amid dans le Diyâr Bakr. Malgré sa situation géographique et ses puissantes défenses, la place est prise, le 11 muharram 579/6 mai 1183. Après ce succès, les Artuqides de Mayyâfâriqîn et de Mârdîn abandonnent le camp zenguide et se rallient à Saladin. Celui-ci décide d'attaquer Alep ; chemin faisant il occupe Tell Khâlid et 'Ayntâb. Le 26 muharram 579/21 mai 1183, il met le siège devant la capitale de l'opposition zenguide. Le seigneur d'Alep 'Imâd ad-Dîn Zengî II, après des négociations secrètes avec les Ayyoubides, en échange d'Alep reçut Sindjar, Nisîbîn Khâbûra (l'actuelle Hassaké), Raqqa et Sarûdj. Le 17 safar 579/11 juin 1183, après huit années d'efforts, les bannières jaunes de Saladin flottent sur la citadelle d'Alep. Onze jours plus tard, après la prise de Hârim, la Syrie tout entière est aux mains du souverain ayyoubide. En rabi' II 579/août 1183, Saladin annonce au Calife de Baghdâd qu'il va reprendre le *djihâd* contre les Croisés et au cours des étés 1183 et 1184 il assiège Kérak, sans parvenir à prendre la place défendue par Renaud de Châtillon. Certes les Francs avaient, depuis 1179, reconstitué leur armée, mais celle-ci restait inférieure en puissance aux troupes ayyoubides. Si Saladin n'attaqua pas plus sérieusement le royaume de Jérusalem, c'est qu'il avait encore des problèmes à régler en Syrie du Nord et en Djézirè. Pour asseoir l'autorité ayyoubide à Alep, il y envoya, dès la fin sha'bân 579/décembre 1183, son frère al-Malik al-'Adil. Ce même hiver, un coup d'État se produit à Mossoul, où règne la discorde. 'Izz ad-Dîn, qui soupçonne ses rivaux d'avoir des sympathies pour Saladin, demande au calife de freiner les ambitions des Ayyoubides. Celui-ci, malgré les pressantes démarches à Baghdâd, fait la sourde oreille. Au début de 581/printemps 1185, apprenant que 'Izz ad-Dîn avec le renfort d'une armée

envoyée par l'atabeg seldjouqide d'Adharbaydjân menace Irbil, dont le seigneur est un de ses alliés, Saladin part en guerre contre Mossoul et remet à plus tard l'action contre les Francs, avec lesquels il avait d'ailleurs signé une trêve à la fin de 580/début 1185. Les opérations menées avec obstination contre Mossoul irritaient les gens du Caire, qui se plaignaient aussi de l'absence prolongée de Saladin. La situation se détériorait en Égypte : la récolte de 1184 fut éprouvée par une crue catastrophique du Nil, une révolte de bédouins avait éclaté dans la province orientale (Sharqîya), l'armée en Égypte était décimée par une épidémie de peste et l'on avait des difficultés pour maintenir le bon aloi des pièces d'or. D'autre part, la menace franque laissait planer l'inquiétude, notamment à Bilbays. Al-Qâdî al-Fâdil ne réussit pas malgré ses lettres à faire revenir Saladin dans sa citadelle au pied du Muqattam. La dernière campagne contre Mossoul fait bien apparaître le désir profond de Saladin de prendre la succession de Nûr ad-Dîn et de faire des Ayyoubides les héritiers des Zenguides. Le 8 rabî' I 581/9 juin 1185, l'armée de Saladin arrive à Mossoul. En juillet, Saladin fut distrait par des modifications politiques en Arménie et, ne pouvant contrôler la place d'Akhlat il se dédommagea en prenant Mayyâfâriqîn, puis, en sha'bân 581/novembre 1185, il reprit le siège de Mossoul. 'Izz ad-Dîn essaye de négocier, mais Saladin tombe gravement malade ; à la fin de décembre il gagne Harrân et envoie ses troupes à Nisibîn. Il songe alors à préserver pour ses descendants, par des tractations diplomatiques, les territoires qu'il a acquis. Depuis quinze ans, ce qui préoccupait Saladin, c'était d'éliminer les Zenguides et d'installer dans les territoires de l'empire de Nûr ad-Dîn ses parents ayyoubides. Il se souciait fort peu de créer une unité musulmane face aux Francs ; son ambition, qui se manifestait par une politique très personnelle, était de satisfaire les intérêts de sa famille.

En dhû'l-hidjdja 581/fin février-mars 1186, s'engagent des pourparlers de paix à l'initiative de Mossoul, et un accord est signé le 9 dhû'l-hidjdja/3 mars ; Saladin reconnaît les droits de 'Izz ad-Dîn qui, de son côté, met à la disposition du chef ayyoubide l'armée de Mossoul. Le 2 rabî' I 582/23 mai 1186, Saladin revient à Damas et nomme à la tête de l'Égypte son frère al-Malik al-'Adil, qui remplace Taqî ad-Dîn 'Umar, un de ses neveux.

Pour calmer les mouvements de contestation dans sa propre famille, le chef ayyoubide ne voit qu'un moyen, reprendre le *djihâd*. La période qui s'étend de 1187 à 1192 est celle qui est la mieux connue en Occident à cause des batailles qui l'illustrèrent et de l'action menée en Orient par Richard Cœur de Lion.

Le djihâd de Saladin

Le diplôme d'investiture du calife faisait de Saladin le chef des armées musulmanes ; il allait mener la guerre sous les auspices du calife 'abbâsside. Après l'accord signé avec Mossoul, Saladin va se tourner vers le royaume latin de Jérusalem, qui se débat dans des difficultés intérieures et où venait d'être couronné Guy de Lusignan, soutenu par le maître des Templiers, mais combattu par Raymond de Tripoli qui demande l'appui de Saladin. Celui-ci, d'autre part, mène une politique de rapprochement avec Byzance et signe même un traité avec le basileus ; à cette époque, Ayyoubides et Byzantins ont des ennemis

communs, les Normands de Sicile, les Seldjouqides de Konya, Chypre, ainsi que les Croisés et leurs alliés d'Occident qui constituent un bloc hostile aux deux puissances de l'Orient méditerranéen. Au courant de cette alliance, le comte de Tripoli s'empara d'Alexis Ange à son passage à Acre. Isaac Ange demande à Saladin d'attaquer les Croisés pour obtenir la libération d'Alexis. Au même moment, les relations des Ayyoubides avec Jérusalem entrent dans une phase critique, car à la fin de 582/début 1187 Renaud de Châtillon viole la trêve en attaquant et capturant une importante caravane se rendant du Caire à Damas. Saladin essaye de négocier la restitution des biens et la libération des hommes, mais Renaud reste sourd aux démarches de Guy de Lusignan et à l'ultimatum du chef ayyoubide. On ne pouvait plus éviter l'affrontement.

Au début de rabî' I 583/fin mai 1187, l'armée de Saladin est prête ; elle compte près de douze mille cavaliers, c'est un agglomérat de contingents de tous les émirats de l'Asie Antérieure qui s'avérera fort efficace sous la conduite du sultan ayyoubide. Le vendredi 17 rabî' II 583/26 juin 1187, Saladin part prendre le commandement de cette armée et engage le combat en Palestine. L'armée des Croisés était sensiblement égale en nombre aux contingents musulmans, mais elle n'était pas unie. Manœuvrés par Saladin, les Croisés établissent leur camp sur un plateau à Hattîn, à l'Ouest du lac de Tibériade. Sous le soleil de juillet, les Francs, dans leurs lourdes armures, souffrent de la chaleur et de la soif, et la fumée des broussailles auxquelles les musulmans ont mis le feu gêne les Croisés. Ils sont écrasés, le 24 rabî' II/4 juillet, par les hommes de Saladin. Templiers et Hospitaliers sont massacrés sans merci. Guy de Lusignan est fait prisonnier, Renaud de Châtillon, capturé, est tué par Saladin lui-même. La puissance franque est anéantie. La victoire de Hattîn ouvre la Palestine aux musulmans. Le lendemain, Saladin prend Tibériade ; quelques jours après, il va se poster devant Acre qui se rend ; il libère alors quatre mille prisonniers musulmans et Alexis, le frère du basileus. Deux mois après Hattîn, tous les ports sont pris à l'exception de Tyr et Ascalon. A Tyr, où s'est réfugié avec tant d'autres Francs Raymond de Tripoli, arrivent les renforts de Conrad de Montferrat. Au lieu d'attaquer Tyr, Saladin se dirige vers Ascalon, qui se rend en échange de la libération du roi Guy de Lusignan. Tyr devient le dernier point tenu par les Francs sur la côte. Négligeant d'attaquer cette place après le succès d'Ascalon, Saladin marche contre Jérusalem. La garnison se rend après douze jours de siège, le 27 radjab 583/2 octobre 1187.

Trois mois après Hattîn, le vendredi 4 sha'bân/9 octobre 1187, l'étendard jaune de Saladin flotte sur Jérusalem. Le qâdî d'Alep Muhyî ad-Dîn fait la *khutba*, au nom du calife an-Nâsir li Dîn Allâh, à la mosquée al-Aqsâ du haut du minbar ex-voto de Nûr ad-Dîn. La reprise de Jérusalem sera le principal titre de gloire de Saladin que retiendra l'histoire. Le 27 sha'bân 583/1er novembre 1187, Saladin va attaquer Tyr, mais ses troupes manquent de moral : n'avait-on pas libéré Jérusalem, objectif du *djihâd* ? Pourquoi aller encore se battre en hiver ? A Tyr, en revanche, le moral des Francs est très haut. Le siège est appuyé par la flotte égyptienne ; autour de la ville, le terrain est transformé en bourbier par les pluies, sur mer, le 27 shawwâl/30 décembre, la flotte égyptienne subit un échec. Finalement, le 29 shawwâl/1er janvier 1188, Saladin décide de lever le siège et part en laissant le matériel lourd sur place. Cet échec sera lourd de conséquences ; les relations se

détériorent encore après l'abandon du siège entre Saladin et le calife 'abbâsside qui revendique la conquête de Jérusalem par ses troupes, tandis que le prince ayyoubide répond que c'est son armée qui a remporté la victoire. Le fait de ne pas s'attaquer aux Francs de Tyr est interprété par Baghdâd comme un désir chez Saladin de renverser les 'Abbâssides, comme il l'avait fait des Fâtimides. Surviennent aussi des incidents de préséance des pèlerins de Baghdad sur ceux de Damas plus nombreux.

Saladin n'a plus d'argent en réserve ; des difficultés surgissent avec ses proches. Le 5 dhû'l qa 'da/6 janvier 1188, une ambassade byzantine vient à Damas remercier Saladin d'avoir libérer le frère du basileus et le félicite pour la prise de Jérusalem, où le clergé grec a remplacé les prêtres latins, et lui apprend le projet de la nouvelle croisade. Entre-temps Raymond III de Tripoli meurt à la fin de l'année 1187 sans laisser d'héritier ; avec son accord, le comté passe à la famille d'Antioche. Dorénavant Antioche et Tripoli préséance des pèlerins de Baghdâd sur ceux de Damas plus nombreux.

Durant les mois qui suivent, Saladin va prendre un certain nombre de places qui protégaient la principauté d'Antioche. Ainsi Djabala, Lâdhikiya, Sahyûn, Bakas et ash-Shughr, Darbsâk et Baghras tombent aux mains des musulmans. Antioche est pratiquement encerclée en radjab 585/septembre 1188. Quelques châteaux comme le Marqab, Tartûs, Safîtâ et Hisn al-Akrâd (Crac des Chevaliers) sont aux mains des Hospitaliers et des Templiers, qui ont chacun leur propre politique vis-à-vis des musulmans. Dès que la trêve fut signée avec Bohémond III, les troupes ayyoubides attaquent au Sud et prennent Karak de Moab en novembre 1188, puis quelques jours après Safad et, le 15 dhû'l-qa 'da 584/5 janvier 1189, Kawkab (Belvoir). La plupart des échecs francs, à cette époque, sont dus à une démographie insuffisante : les Francs manquent d'hommes pour occuper solidement la Palestine.

La troisième croisade

La chute de Jérusalem va susciter en Europe, après la visite de Guillaume de Tyr, la levée de la troisième croisade à laquelle participent trois souverains : Frédéric Barberousse, empereur d'Allemagne, soixante-sept ans, Richard Cœur de Lion, roi d'Angleterre, trente et un ans et Philippe Auguste, roi de France, vingt-trois ans. Cette croisade inquiète Saladin et Isaac Ange, et les deux souverains d'Orient décident de s'allier pour se défendre, mais Isaac n'interviendra guère contre les Croisés. Frédéric Barberousse part le premier ; ennemi de Byzance, il négocie avec le sultan de Konya, qui est hostile aux Byzantins, et demande en même temps au basileus l'autorisation de passer par le territoire byzantin. A l'approche de l'empereur la tension entre Allemands et Byzantins monte ; finalement Isaac signe, en muharram 586/février 1190, un traité avec l'empereur. En safar/mars, les Allemands traversent le Bosphore et s'engagent en Asie commettant les mêmes erreurs que celles de la première croisade ; les troupes subissent de lourdes pertes. En djumâdâ I/juin 1190, l'empereur se noie à Silifké. Les deux autres chefs de la croisade vont arriver par mer. L'armée de Richard Cœur de Lion, qui compte plus de Normands que d'Anglais, s'embarque à Marseille, tandis que Philippe Auguste part de Gênes. Les deux contingents

se donnèrent rendez-vous en Sicile en 1190, puis chemin faisant Richard Cœur de Lion prend Chypre qu'il confie aux Templiers ; en 1192, il donnera l'île à Guy de Lusignan.

Lorsque les Croisés arrivent en Orient, le siège d'Acre dure depuis dix-huit mois dans des conditions difficiles, notamment durant l'hiver 1190-91. En juin 1191, la troisième croisade apporte un précieux renfort ; en effet, le 17 djumâdâ II/12 juillet 1191, la ville se rend ; la population musulmane est autorisée à partir. Bien que Philippe Auguste, souffrant de la fièvre, ait dû rentrer en France, la troisième croisade, financée par une taxe spéciale en Europe, appelée la « dîme de Saladin », commençait sous d'heureux auspices pour les Francs, mais son action était catastrophique pour Saladin. Le défaitisme gagne les rangs des alliés du chef ayyoubide ; certains de ses vassaux, s'ils lui restent fidèles, refusent de l'aider, car ils ont leurs propres difficultés à résoudre ; ni les émirs zenguides, ni les princes seldjouqides ne l'aident. Seul le calife de Baghdâd répondra à son appel et lui enverra pour lutter contre les Francs deux chargements de naphte avec cinq spécialistes du lance-flamme. Le 14 sha' bân 587/septembre 1191, Richard Cœur de Lion prend Arsûf et, trois jours plus tard, il s'empare de Yâfâ. Conrad de Montferrat, qui tenait Tyr, propose d'aider Saladin contre le roi d'Angleterre en échange de Saydâ' et Beyrouth ; le chef musulman refuse. Pendant deux ans, les Croisés restent sur une étroite bande côtière et Saladin ne peut les en chasser, bien que Richard Cœur de Lion soit privé d'une partie de ses troupes. En fait, Saladin à cette époque est en difficulté, sa renommée est en baisse, des signes d'hostilité se manifestent à son égard, notamment à Damas, dont il doit changer le qâdî. A Alep, les éléments anti-ayyoubides vont se regrouper autour de Suhrawardî, dont les idées ne sont pas très orthodoxes. La grande popularité du mystique gêne Saladin, qui en donnant l'ordre de l'exécuter le 5 radjâb 587/29 juillet 1191, en fait un martyr. Taqî ad-Dîn 'Umar s'en va guerroyer en Arménie, une certaine rivalité apparaît entre al-'Adil, le frère de Saladin et al-Afdal le fils aîné de ce dernier. Le 3 muharram 588/20 janvier 1192, Richard Cœur de Lion prend Ascalon ; il arrive même à prendre Dârûm et va pouvoir harceler les communications entre l'Égypte et la Syrie. Saladin prend des mesures d'urgence en Égypte, fortifie Damiette, évacue les civils de Tinnis et rappelle les troupes qui étaient parties hiverner. Il en profite pour reprendre Yâfâ, que Richard ne tarde pas à récupérer. Le roi d'Angleterre est malade et Saladin a des préoccupations à l'Est de ses États : aussi les deux parties décident-elles de signer un accord, le 22 sha 'bân 588/2 septembre 1192. C'est une trêve de trois ans qui partage la Palestine et que l'on connaît sous le nom de « paix de Ramlah ». Les Croisés conservent la bande côtière de Tyr à Yâfâ, Ascalon est rendue démantelée à Saladin, les musulmans et les chrétiens ont libre passage en Palestine et les pèlerins sont protégés à Jérusalem qui restait musulmane. Après l'accord, Richard Cœur de Lion promet de revenir dans trois ans et s'embarque pour l'Angleterre.

La troisième croisade avait libéré Acre, mais laissait Jérusalem aux mains des musulmans. Le résultat de cette équipée était décevant : Frédéric Barberousse s'était noyé, Philippe Auguste était rentré précipitamment, Richard Cœur de Lion avait échoué et les conflits entre Hospitaliers et Templiers s'envenimaient.

Durant les années qui venaient de s'écouler, l'effort de guerre avait demandé de lourds

sacrifices économiques, la monnaie avait été dévaluée, les prix avaient augmenté ; Saladin décide d'imposer de nouvelles taxes, ce qui aggrave le malaise social. Les Francs découvrirent alors l'importance de l'Égypte sur l'échiquier oriental : les renforts de troupes venaient toujours d'Égypte, la marine qui subissait de lourdes pertes était égyptienne, le ravitaillement et surtout l'argent étaient envoyés du Caire. On s'aperçut qu'il n'était pas possible de défendre à la fois l'Égypte et la Palestine, et les Francs comprennent alors que « les clés de Jérusalem se trouvent au Caire » : c'est pourquoi nous verrons dès le début du XIII^e siècle les Francs diriger leurs attaques contre l'Égypte.

La fin du règne de Saladin

Richard Cœur de Lion est reparti en Europe, les deux parties adverses sont fatiguées par la lutte. Saladin passe le mois de ramadân 588/10 septembre-9 octobre 1192 à Jérusalem et songe à faire le pèlerinage à La Mekke, mais la province de Damas traverse une crise grave ; il renonce à se rendre au Hidjâz et revient à Damas, le 26 shawwâl/4 novembre 1192, après quatre ans d'absence. Il y séjourne avec ses jeunes enfants et va à la chasse ; auprès de lui se trouve son fils aîné al-Afdal, qui est très populaire dans l'armée, et al-Qâdî al-Fâdil. Le 18 dhû'l-qa'da/25 novembre 1192, al-Malik al-'Adil, responsable des provinces orientales, vient voir son frère à Damas.

En safar 589/fin février 1193, Saladin va à cheval accueillir la caravane des pèlerins, mais il ne se sent pas bien ; le lendemain, il a une forte fièvre qui inquiète son entourage ; la population ignore la situation ; sa santé se dégrade très vite et, tandis qu'il tombe dans le coma, al-Afdal organise la succession et se fait prêter serment par les officiers syriens.
Les émirs égyptiens refusent de lui obéir. Trois jours plus tard, 27 safar 589/3 mars 1193, Saladin expire à l'âge de cinquante-cinq ans ; il sera enterré à Damas à la madrasa 'Azîziya.

La réputation dont Saladin jouit encore de nos jours ne paraît pas justifiée par les faits. Au début du règne de Saladin, la Syrie prit la place de vassale du Caire, tandis que l'Égypte devenait le centre du monde musulman et connaissait à nouveau la stabilité et des conditions favorables à un renouveau de l'agriculture, de l'industrie et du commerce. Mais tout change en 578/1182 : Saladin part en Syrie poursuivre sa politique d'expansion dynastique et néglige d'abattre le royaume latin de Jérusalem, pourtant faible. L'Égypte sera désormais réduite à l'état de colonie : elle fournira des hommes pour les combats ; le ravitaillement des troupes et ses impôts serviront à payer les lourdes charges militaires. Saladin eut la chance d'avoir dans son entourage deux panégyristes dévoués, 'Imâd al-Dîn al-Isfahâni et Bahâ' ad-Dîn Ibn Shaddâd, dont les œuvres sont parvenues jusqu'à nous. Oubliant d'évoquer la politique égoïste de leur maître kurde, préoccupé avant tout d'éliminer les Zenguides et d'occuper tous leurs territoires au profit de sa famille, n'insistant pas sur le fait qu'il ne donna jamais dans son action la première place au *djihâd*, ils réussirent à le présenter comme le continuateur de la politique des Seldjouqides et des Zenguides, en lui attribuant le rétablissement de la *khutba* 'abbâsside qu'il laissa faire par un Persan sans en prendre lui-même l'initiative et en mettant en valeur sa victoire de Hattîn et la reprise de Jérusalem.

Après la mort de Saladin, son héritage est rapidement disloqué. L'empire ayyoubide est partagé entre ses fils et son frère al- 'Adil. Des dynasties ayyoubides sont installées en Syrie, en Égypte et au Yémen. Les neveux finiront par éliminer les fils du souverain défunt. Les rivalités entre les différentes branches ayyoubides les empêcheront de conserver à l'empire son unité, seule condition de survie dans un monde où se profilent déjà les Mamelouks et les Mongols.

Institut kurde de Paris

Chapitre 10

LE XIII[e] SIÈCLE

Institut kurde de Paris

LES AYYOUBIDES

Sous le règne de Saladin, l'autorité spirituelle du calife 'abbâsside fut rétablie en Égypte et les doctrines sunnites y triomphèrent. L'Égypte redevint le centre d'un grand empire et la Syrie fut une fois de plus gouvernée par elle.

La préoccupation essentielle pour le sultan ayyoubide du Caire sera de maintenir son autorité sur ses parents, les princes de Syrie, qui par un jeu d'alliances complexes rechercheront leur autonomie à l'égard de l'Égypte. Durant la période ayyoubide, qui correspond à la seconde moitié du XIII[e] siècle, la guerre contre les Croisés passera au second plan, et rares seront finalement les opérations offensives des Ayyoubides contre les Francs. Le Proche-Orient arabe connaît alors une période de stabilité d'autant plus grande que la population se désintéresse des querelles familiales des descendants plus ou moins directs de Saladin, préférant se consacrer au développement de l'agriculture et du commerce qui participèrent à l'essor économique du pays et provoquèrent une certaine prospérité matérielle et un accroissement des revenus des particuliers et de l'État. Celui-ci détient alors le monopole de la production du sucre, de l'exploitation des mines d'alun et de l'industrie textile. Les sultans encouragent les relations commerciales avec les républiques

italiennes, ce qui entraîne pour corollaire le maintien de relations politiques pacifiques avec les Francs.

Sur le plan culturel, la période ayyoubide sera en Égypte comme en Syrie fort brillante. Ces deux pays seront les centres des sciences et des lettres arabes et auront la primauté dans le monde arabophone. Le patronage des princes ayyoubides, artisans de la renaissance sunnite, suscite un remarquable développement de l'architecture, notamment par la construction de nombreuses madrasas, où se trouvera généralement le tombeau du fondateur, et de couvents *(khânaqâh)* pour les Soufis ; les travaux de défense des grandes cités ou de châteaux isolés témoignent de grands progrès dans l'art militaire ; enfin le décor, où domineront les éléments floraux et épigraphiques, atteindra à une qualité de finesse qui fera de l'art ayyoubide une des grandes périodes artistiques des pays d'Islâm.

Après la mort de Saladin, des troubles éclatent en Orient et l'unité de l'empire est brisée. Les provinces que le souverain de son vivant avait réparties entre les membres de sa famille, soit comme apanage, soit comme part de succession, deviennent plus ou moins autonomes. Leurs titulaires ont des pouvoirs quasi souverains. Durant les huit années qui ont suivi la mort du véritable fondateur de la dynastie, la conception familiale qu'il avait eue de la monarchie est mise à l'épreuve. Trois de ses fils détiennent les principaux postes en Égypte et en Syrie. L'aîné, al-Afdal ʿAlî, à Damas, est maître de la Syrie centrale et méridionale ; az-Zâhir Ghâzî, à Alep, contrôle la Syrie du Nord ; al-ʿAzîz ʿUthmân, au Caire, règne sur l'Égypte. Le frère de Saladin, al-ʿAdil, connu chez les chroniqueurs occidentaux sous le nom de Saphadin qui paraît avoir son origine dans le titre de Safâ' ad-Dîn plutôt que Sayf ad-Dîn qui lui est généralement attribué, est titulaire du gouvernement de la Djézîré avec la Haute-Mésopotamie et le Diyâr Bakr ainsi que Mayyâfâriqîn ; son fils, al-Mu'azzam ʿIsâ, est maître de Kérak et de la Transjordanie.

La structure politique de la Syrie change : les princes d'Alep et de Damas vont essayer chacun de se maintenir indépendants vis-à-vis de leurs puissants parents d'Égypte et de Mésopotamie. Le prince de Hama, Taqî ad-Dîn ʿUmar, ancien régent d'al-Afdal en Égypte, et le prince de Hims, al-Mudjâhid, petit-fils de Shîrkûh, vont chercher l'appui de parents plus forts pour se défendre contre les appétits d'autres parents. Les fils de Saladin vont se disputer et rechercheront l'arbitrage, sinon l'alliance, de leur oncle al-ʿAdil, l'aîné de la famille. L'histoire des Ayyoubides va consister en une longue série d'intrigues et de lutte entre les princes de la famille. Deux tendances vont se manifester : le prince ayyoubide qui reçoit l'Égypte cherche à étendre son hégémonie sur les possessions des autres membres de la famille régnant en Syrie et en Mésopotamie. De leur côté, ces derniers s'entendront pour ne pas subir la suzeraineté du maître de l'Égypte, et d'autre part chacun d'entre eux convoitera pour son propre compte la possession de Damas, qui devient pour un demi-siècle l'enjeu des luttes familiales.

Il faut remarquer aussi le fait qu'à chaque génération, il s'est trouvé un membre de la famille ayyoubide capable d'imposer son autorité sur les autres, comme al-Malik al-ʿAdil, son fils al-Malik al-Kâmil, puis al-Malik as-Sâlih Ayyûb.

Le règne d'al-Malik al-'Âdil

Après la mort de Saladin, al-Malik al-'Adil qui se trouve alors en Djéziré, devient le chef de la famille. C'est un homme d'expérience, qui jouit d'un prestige certain. Il y a deux périodes dans sa vie. Durant la première, il sert son frère Saladin, qu'il remplace au Caire quand le souverain est absent comme en 570/1174, qu'il représente à Alep de 579/1183 à 582/1186 ; à partir de cette date, il est chargé de la gestion des affaires d'Égypte sous l'autorité nominale d'al-'Azîz 'Uthmân, un fils de Saladin. Al-'Adil connaissait parfaitement les conditions internes de chaque principauté et restera jusqu'à la mort de son frère son homme de confiance. La seconde partie de sa vie correspond à son propre règne. En tant que prince de Djéziré, son premier soin, après la mort de Saladin, fut de combattre les princes zenguides, 'Izz ad-Dîn de Mossoul et 'Imâd ad-Dîn de Sindjar, pour les empêcher de récupérer des places que le souverain défunt leur avait prises. Durant les quatre premières années qui suivirent la mort de Saladin, il cherche à asseoir son pouvoir sur la Syrie et l'Égypte, et pour arriver à ses fins, il use de diplomatie et d'intrigues plutôt que de la guerre. A la mort de son père, al-Afdal, le prince de Damas qui est l'aîné des fils de Saladin, est considéré par certains comme le chef, mais son incapacité détourne de lui les Salâhiyya, émirs recrutés par Saladin. En djumâdâ I 590/mai 1194, al-'Azîz marche contre Damas, al-'Adil rejoint la coalition des Ayyoubides de Syrie, le maître de l'Égypte est repoussé et al-'Adil se retrouve dans Damas avec al-Afdal. L'année suivante, al-'Azîz revient vers Damas avec l'appui d'az-Zâhir d'Alep ; al-'Adil parvient à disloquer la coalition par l'intrigue et al-'Azîz repart vers Le Caire où son oncle le suit. Tous deux vont s'entendre pour éliminer al-Afdal de Damas et, en radjab 592/juin 1196, al-'Adil s'installe à Damas en qualité de vice roi d'al-'Azîz. Peu après, se déroule une série d'opérations contre les Francs. Après avoir envahi le territoire de 'Akkâ, al-'Adil prend Yâfâ, le 20 shawwâl 593/5 septembre 1197. Le mois suivant, Amaury de Lusignan récupère Beyrouth ; le 10 muharram/22 novembre, le jour de la fête de la 'Ashûrâ', les Croisés allemands assiègent Tibnîn (Toron) ; al-'Adil obtient des renforts d'Égypte et de Syrie et réussit à faire lever le siège, le 23 rabî' I 594/2 février 1198. En radjab/juin, il négocie la paix avec Amaury II et, le 24 sha'bân/1^er^ juillet, est signée une trêve de cinq ans et cinq mois. Al-'Adil laisse alors son fils al-Mu'azzam 'Isâ à Damas et retourne en Djéziré. Le 27 muharram 595/29 novembre 1198, al-'Azîz meurt au Caire en laissant un fils mineur, al Mansûr Muhammad. Les émirs Asadiyya, anciens de l'armée de Shîrkûh, appellent à la régence al-Afdal, tandis que les émirs Salâhiyya invitent al-'Adil. Al-Afdal va chercher, avec l'aide de son frère az-Zâhir d'Alep, à intercepter leur oncle, qui vient de quitter la Djéziré. Al-'Adil a juste le temps de trouver refuge à l'intérieur de l'enceinte de Damas, où il restera six mois jusqu'à ce que son fils al-Kâmil Muhammad vienne le dégager avec des troupes de Djéziré. Al-Afdal est repoussé vers l'Égypte et battu à Bilbays. Le 18 rabî' II 596/6 février 1200, al-'Adil rentre au Caire en vainqueur. Il devient alors le maître de l'Égypte ; ses fils, qui sont en Djéziré et au Diyâr Bakr ainsi qu'à Damas, reconnaissent sa suzeraineté. Pour sauvegarder l'unité de l'empire ayyoubide, al-'Adil se fait proclamer sultan au Caire, le 21 shawwâl 596/4 août 1200, et bientôt, imitant Saladin, il veut faire de chacun de ses fils son représentant dans les grandes provinces, mais il éprouve quelques

difficultés avec ses neveux, az-Zâhir d'Alep et al-Afdal qui est venu retrouvé ce dernier. Au printemps 597/1201, les deux frères prennent Manbidj et Qal ʿat Nadjm, qui contrôlent la route joignant la Syrie du Nord à la Djéziré, puis ils vont vers le Sud, n'arrivent pas à occuper Hama et, en dhû'l-qaʿda 597/août 1201, marchent contre Damas avec l'appui des émirs Salâhiyya de Palestine qui avaient rallié al-Afdal. Avant qu'ils n'arrivent à leur but, al-ʿAdil réussit à briser la coalition par l'intrigue et gagne à sa cause les Salâhiyya. En rabiʿ II 598/janvier 1202, il assiège Alep où az-Zâhir conserve son pouvoir ; en échange de sa reconnaissance d'al-ʿAdil, al-Afdal reçoit alors le fief de Sumaysât, où il mourra en 622/1225, vassal du Seldjouqide de Rûm.

Après avoir en 604/1207 reçu confirmation de son sultanat par le calife, al-ʿAdil procède à une redistribution des apanages entre ses propres fils : al-Muʿazzam ʿIsâ est maintenu à Damas, al-Kâmil Muhammad reçoit l'Égypte, al-Ashraf Mûsâ la Djéziré, tandis qu'à al-Awhad Ayyûb revient le Diyâr Bakr ; les troubles d'Akhlat en Grande-Arménie vont lui donner l'occasion d'annexer au domaine ayyoubide l'héritage de Shâh Arman. Qal ʿat Djaʿbar est confié à al-Hâfiz Arslan, mais Hims reste aux mains de la famille de Shîrkûh, et les descendants de Taqî ad-Dîn ʿUmar I gardent Hama en apanage. Les relations ne sont pas rompues avec az-Zâhir, le seul fils capable de Saladin, qui reste à Alep. Méfiant, il va se consacrer à des travaux de fortification à la citadelle d'Alep, à Qal ʿat Nadjm sur l'Euphrate et à Qal ʿat al-Mudiq sur l'Oronte.

Al-ʿAdil, de son côté, va s'occuper des défenses de ses États ; il termine, en 604/1207, les travaux de renforcement de la citadelle de Saladin au Caire. Pour mieux se protéger non seulement contre une éventuelle attaque franque, mais surtout contre ses rivaux, le sultan décide de procéder à un remaniement important de la citadelle de Damas, de 605/1206 à 614/1217. Il fortifie le mont Thabor en 607/1211 et effectue une série de travaux en 599/1202 et 615/1218 à la citadelle de Bosra, dont le noyau est constitué par un théâtre romain.

Pendant qu'al-ʿAdil réglait les affaires en Syrie, la quatrième croisade (1202-1204), qui à l'origine était dirigée contre l'Égypte, avait été détournée et avait abouti à la fondation du royaume latin de Constantinople, ce qui avait permis à l'Église romaine de détenir tous les sièges patriarcaux à l'exception de celui d'Alexandrie.

En 605/1209, al-ʿAdil doit mener des opérations en Haute-Mésopotamie, où ses fils sont en conflit avec les Zenguides et les Géorgiens ; il part à la tête d'une armée regroupant des contingents fournis par la Syrie et attaque Sindjar. Il fallait réduire les Zenguides, car az-Zâhir était tenté de s'allier à eux et de substituer à la suzeraineté d'al-ʿAdil celle du Seldjouqide. Mais une armée venue de l'Est et une note du calife intimant l'ordre de partir obligèrent le sultan ayyoubide à traiter ; il réussit à signer une paix de trente ans et à assurer la suprématie de ses fils en Djéziré. Toutes ces intrigues et luttes eurent leur influence sur la politique ayyoubide à l'égard des Francs, et notamment à l'égard du royaume latin de Jérusalem, particulièrement faible à l'époque. La seule crainte était de voir arriver en Orient une nouvelle croisade. Pour sauvegarder la paix et favoriser le développement économique de l'Égypte, le sultan est prêt à bien des concessions ; aussi

va-t-il signer, entre 594/1198 et 614/1217, plusieurs trêves de longues durées avec Jérusalem. Comme son frère Saladin, il favorise avec les républiques italiennes le commerce qui était lucratif pour les deux partenaires ; des traités commerciaux furent signés en 1207 et 1208, après la quatrième croisade, avec Pise et Venise. Les Vénitiens de Lâdhiqiya avaient un traité avec az-Zâhir et possédaient à Alep un fondaco *(funduq)*.

En 603/1206-1207, des combats sans conséquences graves opposent les Hospitaliers du Crac des Chevaliers et Bohémond IV d'Antioche et de Tripoli aux princes ayyoubides de Hama et de Hims, qui pouvaient compter sur l'appui d'az-Zâhir d'Alep. Ces affrontements visaient à s'assurer le contrôle des ressources agricoles de la Syrie centrale, et notamment de celles de la Bocquée. En ramadân 603/avril 1207, al-ʿAdil intervient dans cette région, assiège le Crac, puis s'empare du petit château d'al-Qulayʿa (Coliat) dans la fertile plaine de ʿAkkâr, en allant camper sous les murs de Tripoli. En dhû'l-hidjdja 603/juillet 1207, al-ʿAdil signe la paix avec Bohémond IV, qui entretient aussi de bonnes relations avec son voisin az-Zâhir. Celui-ci est inquiet de la puissance des Arméniens de Cilicie et recherche de potentiels alliés contre eux et contre son oncle. En 605/1208-1209, les forces d'Alep, en coopération avec les troupes seldjouqides de Rûm, interviennent contre la Cilicie ; le roi Léon II d'Arménie demande l'intercession d'al-ʿAdil et les opérations s'arrêtent. Une querelle oppose Francs et Arméniens au sujet d'Antioche et, à la suite d'un complot, Léon II d'Arménie entre à Antioche, en shawwâl 612/février 1216, et impose, comme prince, Raymond Roupen (1216-1219). Devant ces événements az-Zâhir ne peut quitter Alep pour coopérer avec Kay Kâʾûs I à une invasion de la Cilicie. Le 29 radjab 613/11 novembre 1216, az-Zâhir meurt et son fils al-ʿAzîz Muhammad lui succède : Alep reste aux mains d'un descendant direct de Saladin.

Malgré quelques accrochages entre Francs et musulmans en Syrie du Nord, tout paraît calme en Orient lorsqu'un exode massif des commerçants italiens d'Alexandrie, vers ʿAkkâ en 613/1216, annonce aux musulmans l'imminence d'opérations militaires d'envergure. En effet, al-ʿAdil va devoir faire face à la cinquième croisade, celle qui fut dirigée au début par le roi André de Hongrie. Depuis l'échec de la troisième croisade et le scandale de la quatrième, c'était la première action d'envergure en Orient. En 612/1215, au quatrième concile de Latran, Innocent III, qui mourra au bout de quelques mois en janvier 1216, appelle l'Europe à la libération du tombeau du Christ et reprend le plan d'un débarquement en Égypte. Deux ans plus tard, les Croisés se regroupent à Acre et, dès qu'al-ʿAdil apprend que les Francs mènent sous la conduite du roi de Hongrie des actions en Palestine, il confie l'Égypte à son fils al-Kâmil et va aider al-Muʿazzam à assurer la protection de Jérusalem et celle des approches de Damas. Durant l'hiver 614/1217-1218, aucune opération d'envergure n'est entreprise, et al-Ashrâf Mûsâ arrive avec des renforts. Les Ayyoubides ne tarderont pas à être engagés simultanément sur tous les fronts. Ayant appris le débarquement à côté de Damiette, des Croisés, conduits par Jean de Brienne, al-ʿAdil renvoie en Égypte une partie de ses troupes.

Profitant des difficultés d'al-ʿAdil, un groupe d'Alépins opposés à al-ʿAzîz Muhammad, petit-fils de Saladin, et à son atabeg Shihâb ad-Dîn Tughril fait appel à al-Afdal et au sultan seldjouqide de Konya. Au début de rabiʿ I 615/juin 1218, le sultan de Konya Kay

Kâ'ûs, après s'être emparé de Ra'bân et Tell Bashîr en Syrie du Nord, marche sur Alep. Al-Ashrâf, prince de Djéziré, qui se trouvait en opérations dans le comté de Tripoli, revient vers Alep et, avec l'appui du contingent arabe, il inflige une défaite aux Seldjouqides à Buzâ'a au début de rabî' II 615/juillet 1218. Ce prince ayyoubide peut, dès lors, être considéré comme le chef tutélaire d'Alep, où il laisse le pouvoir à l'atabeg Tughril.

En Palestine, al-Mu'azzam 'Isâ reste sur ses gardes. Obéissant aux ordres de son père, il démantèle plusieurs forteresses, dont celles du Thabor, Tibnîn, Bâniyâs et Safad, pour qu'elles ne tombent pas aux mains des Francs en bon état ; il devait aussi détruire les défenses de Jérusalem, mais brusquement le jeune prince ayyoubide va regagner Damas, car le 7 djumâdâ II 615/31 août 1218 son père al-'Adil venait de mourir à 'Aliqîn, près de Damas, à l'âge de soixante-seize ans. Le chef de la famille ayyoubide fut enterré à Damas dans la madrasa 'Adiliya après un règne de vingt-trois ans au cours desquels il sut exercer avec un large esprit de conciliation sa suzeraineté sur ses parents de Syrie et de Mésopotamie. Al-Mu'azzam devient maître de la Syrie méridionale et reconnaît le sultanat de son frère al-Kâmil. La présence de la cinquième croisade maintient alors la solidarité autour de la remarquable personnalité d'al-Kâmil.

Le règne d'al-Malik al-Kâmil

A Damiette, la situation des Égyptiens empire : la place est soumise à une active pression des Francs, encerclés de leur côté par les troupes du sultan. Fin radjâb 615/début octobre 1218, une contre-attaque égyptienne échoue. Al-Kâmil, sachant que les Francs allaient recevoir des renforts, appelle ses parents à l'aide. Al-Ashrâf est occupé en Djéziré par un conflit avec les Zenguides. Un complot tramé dans le camp même par Ibn Mashtûb est déjoué, au milieu de dhû'l-qa'da 615/début février 1219, peu de jours après l'arrivée d'al-Mu'azzam avec les renforts de Syrie. Quelques semaines plus tard, arrivent des secours envoyés de Hama par al-Muzaffar Ghâzî. A cette époque, al-Kâmil fait des ouvertures de paix : il propose de rétrocéder aux Francs Jérusalem, qu'al-Mu'azzam commençait à démanteler pour qu'elle soit intenable si les Francs la reprenaient. Il offre de libérer les prisonniers chrétiens et de restituer la Vraie Croix contre l'abandon du siège de Damiette, l'évacuation de l'Égypte par les Croisés et la signature d'une trêve de trente ans. Le roi Jean de Brienne et les barons sont prêts à accepter, mais le légat, l'Espagnol Pelayo (Pélage), appuyé par les ordres militaires, refuse. En djumâdâ I 616/août 1219, la même offre est renouvelée, elle connaît le même sort que la première. Finalement, le 14 sha'bân 616/5 novembre 1219, Damiette est prise par les Francs. Al-Kâmil se replie à une cinquantaine de kilomètres au Sud, en face de Mansûra, et al-Mu'azzam regagne la Syrie. L'année suivante, le prince ayyoubide de Damas harcèle les Francs de Palestine, prend Césarée et attaque à deux reprises Athlith (Château Pèlerin). Al-Ashrâf est retenu en Djéziré, face aux Artuqides de Mârdîn et d'Amid. En djumâdâ I 617/juillet 1220, il attaque les Zenguides avec des renforts venus d'Alep, prend Sindjar, puis progresse vers Mossoul ; il reste quelques mois non loin de la ville et engage des négociations.

En rabî' I 618/mai 1221, les premiers renforts allemands arrivent en Égypte ; le légat

Pélage envisage d'attaquer Le Caire ; le mois de juin se passe en préparatifs et, le 30 djumâdâ I/17 juillet, l'armée des Croisés se met en marche, le 19 elle rencontre quelque résistance, le 21 juillet elle occupe Sharamsâh. Al-Kâmil campe à Mansûra, avec les renforts de ses deux frères al Mu 'azzam et al Ashrâf. Ce dernier, cédant aux arguments d'al-Mu 'azzam, avait laissé Akhlât et le Diyâr Bakr à son frère al-Muzaffar Shihâb ad-Dîn et rejoint al-Kâmil à Mansûra. Une nombreuse armée de Croisés progresse vers le Sud et installa son camp face à celui de Mansûra. Le mois d'août s'écoule sans que la situation s'améliore pour les Francs. A la fin août (début radjab 618), la crue du Nil est proche ; les musulmans, qui connaissent bien le système hydrographique du Delta, arrivent à couper les chrétiens de leur base de Damiette ; l'armée des Francs est prise au piège et se replie en désordre. Les chrétiens demandent alors la paix, dont al-Kâmil accepte les termes auxquels ont souscrit les Templiers et les Hospitaliers ; seuls les renforts allemands refusent de céder Damiette. En fin de compte, le 10 radjab 618/30 août 1221, une trêve de huit ans est signée ; on procède à l'échange des prisonniers et les Francs évacuent Damiette, qui est réoccupée par les musulmans le 19 radjab 618/8 septembre 1221.

La cinquième croisade a échoué, et les querelles entre Ayyoubides vont reprendre. Lorsqu'avait commencé le siège de Damiette, des événements lourds de conséquence se déroulaient aux frontières orientales de l'empire 'abbâsside. Temudjîn Genghis Khân, l'empereur de l'Univers, le fondateur de l'empire Mongol, après avoir anéanti les Tatars en 1202 et pris Pékin en 1215, porte son attention sur l'Asie centrale et occidentale où les troupes mongoles entrent en contact avec les armées du Khwarizm Shâh. En 616/1219, au cours d'une bataille qui se déroule au N.-E. de la mer d'Aral, une armée commandée par Djutchi, un fils de Genghis Khân, bat les unités de Djalâl ad-Dîn Mangubirdî. A la fin de 616/1^re^ quinzaine de février 1220, le khân mongol pénètre dans la Transoxiane, prend lui-même Bukhârâ, et le 10 muharram 617/19 mars rentre sans rencontrer de résistance à Samarqand. Les troupes mongoles pénètrent dans le Khurâsân, rançonnent Nishâpûr et Herat, saccagent Tûs, pénètrent en Iraq 'Adjamî et dévastent Rayy, Qûmm, Hamadhân, avant d'aller hiverner au N.-E. de l'Adharbaydjân. Au printemps 618/1221, elles attaquent Tabriz, Marâgha, puis, renonçant à marcher sur Baghdad, elles partent de Hamadhân vers les steppes russes et la Crimée. Le khân poursuit le Khwarizm Shâh et le rejoint sur les bords de l'Indus, où il le bat le 7 shawwâl 618/24 novembre 1221. Puis Genghis Khân reprend le chemin de la Mongolie, où il mourra le 25 août 1227, tandis que Djalâl ad-Dîn ira se dédommager en Asie Antérieure.

Devant la menace mongole, le calife an Nâsir li dîn Allâh fait appel à al-Ashrâf, le prince ayyoubide de Djézirè, mais celui-ci venait de quitter son domaine pour aller apporter son appui à son frère al-Kâmil, sultan d'Égypte, pressé par les Croisés. De 1219 à 1221, les États musulmans du Proche Orient sont menacés de l'Est et de l'Ouest. Al-Ashrâf reste auprès d'al-Kâmil au Caire tandis que le royaume latin de Jérusalem est épuisé par ses expéditions dans le Delta. Peu après le danger franc étant écarté, les relations se tendent entre les trois frères ; al-Mu 'azzam craint une alliance d'al-Kâmil et d'al-Ashrâf contre lui.

En rabi' II djumâdâ I 619/juin 1222, al-Mu'azzam oblige Guy de Djubayl à signer la paix, puis il essaye, en dhû'l hidjdja 619/janvier 1223, de prendre Hama et occupe deux

villes de cette principauté Ma'arrat an-Nu'mân et Salamiya, mais sur ordre d'al-Kâmil il doit renoncer au siège et restituer ses conquêtes. Par ressentiment il s'allie à l'émir begteginide Gökbüri d'Irbil contre al-Ashrâf et il encourage son frère Muzaffar Ghâzî à se révolter à Akhlât ; mais les troupes envoyées d'Alep répriment la rébellion et, après une nouvelle démonstration sous les murs d'Hims, al-Mu'azzam est de nouveau rappelé à l'ordre par al-Kâmil (621/1224).

Tandis que Gökbüri d'Irbil, allié des Ayyoubides, attaque Mossoul où Badr ad-Dîn Lu'lu' est l'atabeg des Zenguides et que les Artuqides se dirigent vers la Djézirè, al-Ashrâf demande au sultan seldjouqide de Konya de l'aider contre ceux-ci. De son côté, al-Mu'azzam, en djumâdâ II 623/juin 1226, invite Djalâl ad-Dîn Mangubirdî, qui depuis sa défaite sur l'Indus face aux Mongols a réussi à redevenir maître de l'Iran et de l'Adharbaydjân, à s'emparer du Diyâr Bakr, tandis que lui-même attaque Hims. Les troupes d'Alep parviennent à éloigner al-Mu'azzam, mais al-Ashrâf qui, entre-temps, s'est brouillé avec Kayqubâd de Konya, ne peut plus compter sur lui et n'a d'autre solution que de se soumettre à al-Mu'azzam qui va le garder à Damas.

Le prince de Damas réagit aussi contre al-Kâmil ; en parvenant à faire passer dans son camp des éléments de l'armée d'Égypte, il le met au défi de l'attaquer en Syrie. Al-Kâmil est aussi inquiet de l'alliance de son frère avec le Khwarizm Shâh, il ne voit pas d'autre solution que de s'appuyer sur les Francs de Jérusalem, dont Frédéric II est le régent et leur renouvelle les propositions de Damiette, notamment pour la cession de Jérusalem. En djumâdâ I 624/mai 1227, la situation change. Al-Ashrâf réussit à s'évader de Damas, les princes de Hama et de Hims ne cachent pas leur hostilité à al Mu'azzam ; d'autre part les Croisés commencent à se regrouper à Acre, prémisses de la sixième croisade que Frédéric tarde tant à entreprendre, malgré des promesses renouvelées, ce qui lui vaut d'être excommunié le 28 septembre 1227. L'Ayyoubide démantèle Jérusalem et d'autres places, pendant que les Croisés germaniques prennent Saydâ', qui pour moitié appartenait à Damas, et y renforcent, fin dhû'l-qa'da 624/début novembre 1227, les défenses du château de la Mer. Le 1er dhû'l-hidjdja 624/12 novembre 1227, al-Mu'azzam meurt. Al-Kâmil approuve la désignation d'an-Nâsir Dâ'ûd à la succession de son père à Damas, mais très rapidement, après avoir confié à as-Sâlih Ayyûb la mission de le remplacer au Caire et l'avoir désigné comme héritier présomptif, le sultan d'Égypte marche contre le jeune prince qui, en ramadân 625/août 1228, appelle son oncle al Ashrâf à l'aide. En 625/1228, après les escarmouches et les travaux de fortification de l'année précédente, on s'attend en Palestine, dans le camp musulman, à l'arrivée d'une puissante armée chrétienne. Régent du royaume latin de Jérusalem depuis son mariage en 622/1225 avec Isabelle Yolande, fille de Jean de Brienne, l'empereur part finalement diriger la croisade malgré l'interdit du Pape. Il s'embarque à Brindisi, le 23 radjab 625/28 juin 1228, passe par Chypre et débarque à Saint-Jean-d'Acre, le 5 shawwâl 625/7 septembre 1228. Durant tout le séjour de Frédéric II en Palestine, Damas sera l'enjeu des querelles ayyoubides.

Réunis à Tell al-Adjûl en novembre 1228, al-Kâmil et al-Ashrâf se partagent les domaines ayyoubides. Al-Ashrâf reçoit Damas en échange du Diyâr Mudar, dont la capitale est Édesse qui passe à al-Kâmil, lequel conserve l'Égypte, mais « encercle » la province d'Alep.

Son domaine englobe les villes d'Amid, Hisn Kayfâ, Harrân, Édesse, Raqqa, Râs al-'Ayn et Sarûdj. An-Nâsir Dâ'ûd est nommé à Kérak en Jordanie et garde une partie de la Palestine, mais il refuse de quitter Damas, où il va résister à un siège de trois mois avant de se rendre, le 8 sha'bân 626/25 juin 1229. Tandis que les Ayyoubides, préoccupés par les querelles de famille, attachent peu d'attention à la croisade, l'empereur prend contact avec al-Kâmil. Sa connaissance de la langue arabe et de la civilisation musulmane acquise en Sicile, où il avait été élevé, lui facilite beaucoup la tâche. Al-Kâmil lui avait demandé son appui contre son frère al-Mu'azzam de Damas, mais la mort de celui-ci avait changé les données du problème syrien. Les négociations se poursuivent durant cinq mois et aboutissent finalement, le 22 rabî' I 626/18 février 1229. Le sultan et l'empereur signent un accord de dix ans et dix mois, valable pour le royaume de Jérusalem seulement ; les Francs d'Antioche et de Tripoli sont en dehors de cette trêve. Frédéric reçoit Acre, Yâfâ, Saydâ' sur la côte et Nazareth, Bethléem et Jérusalem, à l'exclusion du Haram, et promet assistance au sultan contre tous ses ennemis. Cet accord, accueilli avec satisfaction en Terre Sainte, fut dénoncé comme une trahison par le pape Grégoire IX et par an-Nâsir Dâ'ûd à Damas.

Après la prise de Damas par al-Ashrâf Mûsâ, s'opère une redistribution de territoires. Une série d'opérations sont conduites par les Croisés en Syrie ; ainsi, profitant de l'absence d'al Kâmil, retenu au Nord, les Hospitaliers attaquent Ba'rin (Montferrand) en muharram 627/décembre 1229, et Hama le 21 sha'bân 627/5 juillet 1230 ; ils sont mis en déroute à la fin de ramadân/début août par le prince al-Muzaffar Mahmûd.

Au Nord-Est, les Khwarizmiens continuent leurs opérations ; Djalâl al-Dîn Mangubirdî attaque, au Nord Ouest du lac de Van, Akhlât dont la garnison, composée de soldats d'al-Ashrâf, se rend, le 15 djumâdâ I 627/2 avril 1230, après sept mois de siège. Inquiet des progrès du Khwarizm Shân, le sultan seldjouqide 'Alâ ad Dîn Kay Qubâd offre son aide aux Ayyoubides contre l'ennemi commun. Al Ashrâf prend le commandement des armées ayyoubides du Nord ; il est rejoint à Siwâs par le sultan de Konya et les Khwarizmiens sont défaits le 28 ramadân 627/10 août 1230, non loin d'Arzindjân ; Djalâl ad-Dîn s'enfuit vers Tabriz, tandis qu'al Ashrâf réoccupe Akhlât en ruines.

L'année suivante, attaques et contre-attaques se succèdent avant d'aboutir à une trêve en sha'bân 628/juin 1231.

En 629/1232, les princes ayyoubides repartent en campagne pour renforcer leur contrôle sur la frontière orientale, en Djézirè et au Diyâr Bakr, qui est menacée par la présence toute proche des escadrons mongols, qui se trouvent en Iran et en Transcaucasie. C'est alors que les Artuqides perdent au profit des Ayyoubides Amid et Hisn Kayfâ, cette dernière place est dévolue au fils aîné d'al-Kâmil, as-Sâlih Ayyûb, qu'il nomme commandant en chef de l'armée dans les provinces du Nord-Est pour l'éloigner de l'Égypte. Le sultan al-Kâmil est alors au sommet de sa puissance, mais un autre prince est aussi au faîte de sa carrière : le sultan seldjouqide Kay Qubâd de Konya. Ces deux souverains ont une frontière commune, dont chacun voudra modifier le tracé à son profit. Au XIII^e siècle, le sultanat de Rûm connaît un remarquable développement, dont témoignent encore de nos jours de nombreux monuments d'architecture. Les Seldjouqides

cherchent à déborder au delà de leurs montagnes vers les riches plaines céréalières de la Syrie du Nord et du Diyâr Bakr. On les verra tantôt attaquer les Ayyoubides de Djéziré, tantôt soutenir les princes musulmans d'Alep contre leurs cousins du Caire.

Pour éloigner de ses domaines les bandes de Khwarizmiens, qui avaient été repoussées vers l'Anatolie par les Mongols après l'assassinat de Djalâl ad-Dîn le 14 shawwâl 628/15 août 1231, Kay Qubâd les envoya en Grande-Arménie prendre pour son compte Akhlât, possession d'al-Ashrâf. Pendant les dix années à venir, les Mongols s'étendront en Adharbaydjân et occuperont les principales villes d'Arménie. En été 631/1234, les Kurdes ayyoubides réagissent contre les empiètements des Turcs seldjouqides. Regroupés autour du sultan al Kâmil, ils retrouvent leur solidarité familiale. Al Kâmil prend pour objectif l'Anatolie, mais ses troupes ne parviennent pas à se frayer un chemin à travers les passes du Taurus. Al Kâmil ne peut éviter la perte de Kharpût, que les Seldjouqides prennent en dhû'l-qa'da 631/août 1234, s'assurant ainsi au Nord du Diyâr Bakr le contrôle du passage entre l'Anatolie et l'Arménie. Al Kâmil, affecté par cet échec, rentre en Égypte et, à l'automne, renvoie les troupes dans leurs foyers. Kay Qubâd, au contraire, continue son offensive et s'empare de la Djéziré, dont il déporte la population. Ces revers émoussent la confiance des Ayyoubides dans leur sultan et al Muzaffar Taqi ad Dîn II Mahmûd, prince de Hama, prend l'initiative de pourparlers avec le Seldjouqide Kay Qubâd. Il y a, à cette époque, des difficultés entre Alep et les Templiers au sujet des forteresses de Baghras et de Darbsâk, qui contrôlent les cols de l'Amanus qu'empruntent les routes reliant Antioche et la Syrie du Nord avec le golfe d'Alexandrie et la plaine de Cilicie. Après s'être réconcilié avec ses parents de Syrie, al-Kâmil engage, en djumâdâ II 623/janvier février 1236, une opération combinée avec al-Ashrâf : il réoccupe la Djézire et envoie au Caire trois mille prisonniers seldjouqides. Le fils aîné d'al-Kâmil, as-Sâlih Ayyûb, est investi du gouvernement des provinces orientales recouvrées. Quelques mois plus tard, en dhû'l-hidjdja 633/août 1236, après le départ d'al-Kâmil, les Seldjouqides reviennent, attaquent Amid et détruisent Darâ au N.-O. de Nisîbin.

Le 25 rabî' I 634/26 novembre 1236, al-'Aziz Muhammad, fils d'az Zâhir, meurt à Alep, laissant pour lui succéder un jeune garçon de sept ans, an Nâsir Yûsuf : c'est sa grand-mère Dayfa Khâtûn, sœur d'al-Kâmil, qui est régente, secondée par al Mu'azzam Tûrân Shâh : elle s'allie à al-Ashrâf : c'est alors qu'al Kâmil invite an Nâsir Dâ'ûd au Caire et lui confie Damas. Les Ayyoubides confédérés de Syrie comptent pour agir contre le sultan d'Égypte sur les Seldjouqides de Konya, où Kay Qubâd est mort le 4 shawwâl 634/31 mai 1232, laissant pour lui succéder Kay Khusraw II. Un événement inattendu survient le 5 muharram 635/28 août 1237 : la mort d'al Ashrâf Mûsâ, qui laisse Damas à son frère as Sâlih Ismâ'îl. La coalition syrienne éclate alors. Al Muzaffar II Mahmûd de Hama rejoint al-Kâmil, qui réussit à récupérer Damas après avoir nommé as Sâlih Ismâ'îl à Ba'labakk, importante place stratégique et économique de la Biqâ'. Il décide d'aller attaquer Alep mais, le 21 radjâb 635/9 mars 1238, al-Kâmil meurt à Damas à soixante ans, après un règne de vingt ans au cours duquel il préféra la négociation au combat. La disparition d'al-Kâmil laisse les princes ayyoubides déchirés par les rivalités : il n'y aura désormais plus de chef pour animer, comme à Mansûra, la solidarité familiale.

Le déclin des Ayyoubides

La dynastie ayyoubide, dont plusieurs branches se maintiendront en Syrie et notamment à Hama, déclinera rapidement. C'est al-ʿAdil II Abû Bakr, frère cadet d'as-Sâlih Ayyûb, qui est reconnu sultan à sa place par les officiers des troupes d'Égypte. L'armée d'Alep passe à l'offensive et préfère l'alliance des voisins seldjouqides à celle des Ayyoubides. Hama et Hims se font la guerre. As-Sâlih Ayyûb est en difficulté avec les Khwarizmiens, qui se sont mis au service des Artuqides ; il s'enfuit à Sindjar, où Badr ad-Dîn Lu'lu', atabeg de Mossoul, l'assiège ; c'est alors qu'en désespoir de cause, as-Sâlih fait appel aux Khwarizmiens pour le dégager ; ceux-ci vont ensuite mettre le siège à Amid et occuper Nisîbîn et la riche région du Khâbûr pour le compte d'as-Sâlih Ayyûb. En échange, le prince ayyoubide donne à ses sauveurs la province du Diyâr Mudar, située à l'Est de l'Euphrate, entre la région d'Alep et celle de Djéziré. Au mois de rabiʿ II/à la fin de l'année 1238, craignant une invasion venue d'Égypte, al-Djawwâd Yûnus, qui avait été nommé par le sultan du Caire, invite as-Sâlih Ayyûb à prendre possession de Damas, où ce dernier parvient à s'installer peu après. Les voisins sont inquiets, car le nouveau maître de la Syrie méridionale va en Palestine pour organiser une attaque contre l'Égypte. Son oncle as-Sâlih Ismâʿîl, maître de Baʿlabakk, s'allie à al-Mudjâhid de Hims et, profitant de l'absence d'as-Sâlih Ayyûb qui est à Naplouse, ils vont, le 30 rabiʿ I 637/30 septembre 1239, prendre Damas, où al-Mughîth ʿUmar représentait son père. Abandonné en Palestine par ses troupes qui ont rallié le sultan, à l'exception d'un petit groupe de mamelouks, as-Sâlih Ayyûb est pris à Naplouse par son cousin an-Nâsir Dâ'ûd et emprisonné au château de Kérak de Moab. A cette époque, l'accord concernant la Palestine, signé avec Frédéric II dix ans plus tôt, était arrivé à expiration et la croisade est reprise par Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, qui arrive à Acre, le 30 muharram 637/1^er septembre 1239.

Deux possibilités s'offrent à lui : marcher contre Damas ou bien contre l'Égypte, ce qui aurait dû permettre de prendre Damiette, que l'on pouvait échanger contre Jérusalem. En rabiʿ I/octobre, le sultan al-ʿAdil II Abû Bakr envoie en Palestine une force qui, le 14 rabiʿ II/13 novembre 1239, inflige des pertes aux Croisés près d'Ascalon, où ces derniers venaient de s'installer. Le même mois, après que les Francs eussent commencé à reconstruire les défenses de Jérusalem, an-Nâsir Dâ'ûd mit le siège devant la cité sainte et, à la mi-djumâdâ I 637/mi-décembre 1239, il réoccupe la ville et abat les fortifications. Il n'y eut pas d'opération d'envergure contre les Croisés, qui se livrent à quelques attaques contre des caravanes qui leur fournissent du ravitaillement en bétail. Au Caire, la situation s'altère, les réserves de monnaie fondent, une hostilité ouverte oppose les Kurdes aux Turcs dans l'armée égyptienne.

La position d'al-Muzaffar Taqî ad-Dîn II de Hama allait modifier la politique des Ayyoubides de Syrie. Il demande l'aide des Francs contre ses parents et songe à s'allier à eux, puis il renonce à son projet et se tourne vers l'Égypte, dont il envisage l'alliance contre la traditionnelle confédération Damas-Hims-Alep. Pour aboutir, il fallait un sultan fort au Caire ; il envisage la nomination d'as-Sâlih Ayyûb et intervient auprès d'an-Nâsir Dâ'ûd qui, le 17 ramadân 637/11 avril 1240, pour préserver l'avenir, libère as-Sâlih Ayyûb qu'il

détenait à Kérak contre la promesse, s'il arrivait à être sultan, de lui donner Damas et la Mésopotamie et demande aux Khwarizmiens d'attaquer Alep et Hims. Al-'Adil II, qui s'est rapproché d'as-Sâlih Ismâ'îl, part à la rencontre de Dâ'ûd et Ayyûb, mais il s'arrête à Bilbays, où il est déposé, le 10 shawwâl 637/4 mai 1240, par une partie de ses Mamelouks, qui appellent son frère aîné ; ainsi, le 24 shawwâl/18 mai, as-Sâlih Ayyûb, le nouveau sultan, entre au Caire sous les acclamations populaires ; il régnera de 1240 à 1249.

Le succès d'as-Sâlih Ayyûb en Égypte alarme son oncle as-Sâlih Ismâ'îl, qui lui avait pris Damas. Ce dernier s'adresse aux Croisés. Il demande leur appui contre le sultan et contre an-Nâsir Dâ'ûd et leur protection sur la frontière méridionale de la Palestine ; en échange il leur restitue le territoire qui s'étend entre Saydâ' et Tibériade, c'est-à-dire la Haute-Galilée avec le Château de Beaufort (Shaqîf Arnûn), la place de Safad qui revient aux Templiers et le Djabal 'Amila, peuplé de shî'ites. Thibaut et les Templiers acceptent cette alliance contre l'Égypte, mais les Hospitaliers y sont hostiles ; les docteurs sunnites protestent à Damas et la garnison de Beaufort refuse de céder la place qu'Ismâ'îl dut prendre de force. L'armée croisée et les troupes de Damas et de Hims se groupent entre Ascalon et Yâfâ pour couper la route côtière au sultan. En 639/1241, la guerre commence entre as-Sâlih Ayyûb et ses adversaires. An-Nâsir Dâ'ûd, déçu par Ayyûb, a rallié le parti d'as-Sâlih Ismâ'îl ; tous deux vont conclure un accord avec les Francs contre le sultan. Une rencontre a lieu dans la plaine de Gaza, les troupes musulmanes passent au sultan et les Francs sont battus. Renversement des alliances : les Francs rompent avec les Damascains et signent un accord avec le sultan.

Au Caire, as-Sâlih, de mère soudanaise, est soucieux de restaurer les finances de l'État ; il est préoccupé de maintenir le Yémen sous son autorité et de pouvoir contrôler la navigation en mer Rouge pour assurer le lucratif commerce avec l'océan Indien, ainsi que de réprimer les désordres en Haute-Égypte. Surtout, il sent le besoin de réorganiser son armée ; en effet son expérience des troupes kurdes, le manque de loyauté des unités ayyoubides d'Égypte à l'égard de son père et de son frère lui commandent une révision des structures militaires ; il va créer de nouveaux régiments de mamelouks turcs et donner à leurs officiers des fiefs et des postes détenus par les émirs des unités Kâmiliyya et Ashrâfiyya, recrutés par son père et son frère. Il construit une nouvelle citadelle dans l'île de Rawda, sur le Bahr an-Nil, pour s'y installer avec les contingents turcs achetés en Transoxiane ou au Qiptchak. C'est à ce nouveau cantonnement que les unités devront le nom de « Bahriyya » ; elles devinrent les arbitres de la situation. A la fin de l'année 1240, des changements se produisent dans le commandement franc de Palestine. Fin rabi' I 638/fin septembre, Thibaut rentre en Occident, il est remplacé quelques jours plus tard par Richard de Cornouailles, beau-frère de Frédéric II, et des négociations sont engagées avec Ayyûb. Le sultan tarde à reconnaître l'occupation d'Ascalon par les Francs qui, en sha'bân 638/mars 1241, achèveront la remise en état des fortifications. Ce délai pour signer l'accord s'explique par l'emploi en Égypte pour des constructions militaires de prisonniers francs qu'il ne voulait pas rendre pour ne pas arrêter les travaux.

Durant ces négociations, dans le Nord de la Syrie, les Khwarizmiens, alliés d'Ayyûb, attaquent le territoire d'Alep. Après avoir battu l'armée commandée par le prince

ayyoubide al-Mu'azzam Turân Shâh, le 23 rabî' II 638/11 novembre 1240, à Buzâ'a à l'Est d'Alep, ils occupent Manbidj, qui commande la route vers l'Euphrate. Quelques mois plus tard, en radjab 638/janvier 1241, les Khwarizmiens font un raid en Syrie centrale contre Sarmîn et Shayzar, dont ils dévastent les territoires. Les Ayyoubides de Syrie réagissent, et une armée syrienne, comprenant des contingents de Damas et les troupes de Hims, placée sous le commandement d'al-Mansûr Ibrâhîm, qui un an auparavant avait succédé à son père al-Mudjâhid, va exercer des représailles ; elle franchit l'Euphrate et inflige une défaite aux Khwarizmiens, près d'Édesse, le 20 sha'bân 638/6 mars 1241. Les places de Djézire sont alors partagées entre les vainqueurs et Badr ad-Dîn Lu'lu', tandis que l'armée d'Alep, qui était alliée aux forces seldjouqides contre Turân Shâh, fils et représentant du sultan as-Sâlih Ayyûb, fut obligée de rendre Amid au sultan Kay Khusraw II.

Au printemps 640/1243, plusieurs opérations se déroulèrent en Djéziré ; le sultan seldjouqide se sent menacé d'une invasion de l'Anatolie et conclut alors un accord avec les Khwarizmiens auxquels il donne Kharpût ; Akhlât est confié à l'ayyoubide de Mossoul al-Muzaffar Ghâzî. Le 12 muharram 641/2 juillet 1243, les Mongols infligent une défaite à Kay Khusraw. Cet échec seldjouqide modifie la situation dans le Nord, où les Mongols occupent Amid et Akhlât et menacent la Mésopotamie.

Au Sud de la Syrie, as-Sâlih Ismâ'îl, seigneur de Damas, privé du soutien de Hims, reste inactif. Quelques opérations ont lieu en Palestine, où une expédition égyptienne partie de Gaza fut battue non loin de Jérusalem en dhû'l-qa'da 639/mai 1242 par an-Nâsir Dâ'ûd de Kérak, allié à des Templiers ; quelques mois plus tard (5 djumâdâ I 640/31 octobre) à la suite d'un raid croisé contre Naplouse, Dâ'ûd, à qui se sont joints des contingents de Gaza, monte des opérations de représailles. Les succès des Khwarizmiens à l'Est inquiètent les Ayyoubides et les amènent à faire taire leurs rivalités, ce qui n'empêche pas as-Sâlih Ismâ'îl de n'avoir pas confiance en as Sâlih Ayyûb. En accord avec ce dernier, al Muzaffar Mahmûd envoie, en dhû'l-hidjdja 640/juin 1243, une ambassade auprès des princes d'Orient et à Baghdâd avec mission de prendre contact avec les Khwarizmiens et d'inviter Bérékè Khân à les aider contre les autres princes de Syrie, qui venaient de signer une convention avec les Francs, leur abandonnant Ascalon, Tibériade et Jérusalem. En été 642/1244, plusieurs milliers de Khwarizmiens traversent la Biqâ' en la saccageant et prennent Jérusalem, évacuée après un siège rapide, le 17 rabî' I 642/23 août 1244 ; ils occupent la Palestine et font leur jonction à Gaza avec les troupes du sultan d'Égypte commandée par l'émir Rukn ad-Dîn Baybars. Al-Mansûr Ibrâhîm, prince ayyoubide de Hims, est à la tête de la coalition syro-franque qui, malgré les renforts venus de Chypre et d'Antioche, est battue le 17 octobre 1244. Les Francs, ayant été coupés de leurs alliés musulmans par une manœuvre des Égyptiens, sont encerclés et massacrés par les Khwarizmiens. Baybars assiège ensuite Ascalon, prend le littoral palestinien et occupe Jérusalem, qui restera désormais aux mains des musulmans jusqu'à une date récente. Le sultan d'Égypte impose sa suprématie aux Ayyoubides et rétablit sa souveraineté sur la Palestine, menaçant la survie du royaume de Jérusalem. Peu après, Mughrîth le fils d'as-Sâlih Ayyûb meurt en prison à Damas et l'armée égypto-khwarizmienne se porte vers

cette ville, dont le siège commence en dhû'l-qa 'da 642/avril 1245, pour se terminer le 9 djumâdâ I 643/2 octobre. Ismâ'îl reçoit en échange de Damas les deux principales régions agricoles de la Syrie du Sud : la Biqâ' avec Ba'labakk et le Haurân avec Bosra. Les Khwarizmiens, auxquels les Égyptiens interdisent l'accès de Damas et qui se voient attribuer la région côtière de la Palestine, sont mécontents et se mutinent ; ils saccagent la riche Ghûta de Damas, battent les troupes de Baybars et offrent leurs services à Dâ'ûd de Kérak, qui peut ainsi récupérer Jérusalem, Naplouse et Hébron. Ils se mettent aussi à la disposition d'as-Sâlih Ismâ'îl et assiègent dans Damas leurs alliés de la veille. La crainte de voir Damas livrée aux Khwarizmiens amène al-Mansûr Ibrâhîm à rompre avec as-Sâlih Ismâ'îl et à s'allier à Alep. Le prince de Hims va essayer, avec les Égyptiens, de dégager Damas. Les Khwarizmiens lèvent le siège et marchent vers le Nord au-devant des Syriens. Les troupes d'Alep et de Hims, renforcées par des escadrons de Bédouins et de Turcomans, rencontrent leurs adversaires et leur infligent, le 1er muharram 644/19 mai 1246, une défaite dont ils ne se relèveront pas. Ismâ'îl trouve refuge à Alep dont le souverain, an-Nâsir Yûsuf, refuse de le remettre à Ayyûb et s'en va prendre Hims à al-Ashrâf Mûsâ. Le 27 rabi' II 644/11 septembre 1246, Dâ'ûd est battu par une unité égyptienne à as-Salt en Jordanie ; il est ensuite assiégé dans Kérak qu'il sera autorisé à garder contre la livraison des Khwarizmiens qui étaient avec lui et la restitution des territoires qu'il détenait.

Après la perte de Jérusalem et la prise de Gaza, la menace que le sultan d'Égypte fait peser sur le royaume latin de Jérusalem et sa politique agressive à l'égard des Francs suscitent une nouvelle croisade, la septième. Pendant que l'on prêche en Europe cette croisade, dont le roi de France Louis IX prend la tête, et que les troupes se rassemblent à Chypre durant l'été 1248, la lutte continue entre les Ayyoubides. As-Sâlih Ayyûb, souffrant déjà de la tuberculose qui devait plus tard l'emporter, est rentré au Caire, an-Nâsir Yûsuf à Alep s'allie à Badr ad-Dîn Lu'lu' de Mossoul et va assiéger Hims. Ayyûb marche vers Damas au milieu de l'hiver 1248-1249 et met le siège devant Hims, mais son état de santé et la nouvelle du rassemblement des Croisés à Chypre le conduisent à accepter, pour sauver la face, la médiation du calife al-Musta'sim et à traiter avec l'Ayyoubide d'Alep. Le 4 safar 647/19 avril 1249, il est ramené en litière en Égypte : il s'arrête sur la rive droite du Bahr as-Saghîr, établit son camp entre Ashmûn et Tannâh à l'Est de Mansûra, donne ordre de garnir Damiette de stocks de provisions et d'armes et d'équiper une flotte fluviale au Caire.

A la mi-safar 647/fin mai 1249, Louis IX part pour attaquer l'Égypte, qui est l'objectif des Croisés, avec un retard dû à des différends entre Génois et Pisans, qui assumaient le transport des hommes et du ravitaillement depuis Chypre. Le samedi 21 safar 647/5 juin 1249, au matin Louis IX débarque au Nord de Damiette et le commandant des troupes égyptiennes, un émir de la tribu de Banû Kinâna, fait évacuer la ville. Le lendemain les Croisés occupent sans combat la seconde ville commerciale d'Égypte qu'ils ne tarderont pas à transformer en cité franque. Le sultan as-Sâlih Ayyûb n'a pas d'autre solution que de regrouper ses forces plus au Sud à Mansûra, où al-Kâmil avait établi son camp en 616/1219-1220. Les opérations en Égypte allaient connaître une longue pause, de safar à sha'bân 647/de juin à novembre 1249, car les Croisés étaient arrivés pratiquement à la

saison de la crue du Nil. Durant ce délai, les Égyptiens vont se ressaisir ; aux troupes régulières vinrent se joindre de nombreux volontaires égyptiens, mais un malaise subsiste qui a pour origine le désir à peine voilé des mamelouks turcs bahrites de se débarrasser des Ayyoubides.

Comme en 1221, les Croisés vont se diriger vers Le Caire, considéré comme la clé de Jérusalem, le 12 sha'bân 647/20 novembre 1249, en remontant le Nil, suivis de barques de ravitaillement. Comme la fois précédente, ils sont arrêtés devant Mansûra, en radjab 647/décembre 1249, où ils installent leur camp sur la rive gauche du Bahr as-Saghîr. Pendant que les Francs progressent vers le Sud, le 14 sha'bân 647/22 novembre 1249, as-Sâlih Ayyûb meurt, à quarante-quatre ans, mais ce décès ne changera rien à la situation dans l'immédiat, car il sera gardé secret par son épouse Shadjar ad-Durr (Bouche de Perles), une femme à la forte personnalité qui mènera les affaires de l'État avec l'appui des chefs mamelouks bahrites ; celle-ci rappelle son fils, al-Mu'azzam Tûrân Shâh, qui résidait à Hisn Kayfâ, mais qui n'arrivera qu'à la fin de dhû'l-qa'da 647/février 1250. La bataille de Mansûra s'engage le 4 dhû'l-qa"da 647/8 février 1250, quand les Croisés franchissent un gué sur le Bahr as-Saghir pour attaquer le camp égyptien ; la mort au combat de Fakhr ad-Dîn Ibn ash-Shaykh, qui commande l'armée face aux Templiers, provoque la panique dans les troupes du sultan, mais la situation est reprise en mains par Rukn ad-Dîn Baybars al-Bunduqdarî (l'Arbalétrier), chef des mamelouks bahrites, qui à partir de ce moment-là seront à la pointe du combat. Jusqu'au 11 février le combat continue, acharné, avec des fortunes diverses. Puis, du 7 dhû'l-qa'da 647/11 février au 1^er^ muharram 648/5 avril 1250, l'armée franque essaie de maintenir ses positions, mais le camp est sans cesse harcelé, le ravitaillement franc est intercepté, la dysenterie et d'autres maladies sévissent parmi les Croisés. La situation du roi Louis IX est critique, le sultan le sait. Le roi propose alors d'échanger Damiette contre Jérusalem, mais le sultan refuse. Le 1^er^ muharram 648/5 avril 1250, les Croisés lèvent le camp pour battre en retraite vers le Nord. Les Mamelouks bahrites les suivent de près, l'armée croisée est encerclée le lendemain à Fâriskûr. Le roi et un grand nombre de ses barons sont fait prisonniers. La défaite de Mansûra, dont Joinville nous narre en détails les péripéties, fut aussi grave de conséquence que celle de Hattîn. L'armée croisée est anéantie, mais dans le camp franc la révolte gronde. Les Bahrites, artisans de la victoire, ne sont plus disposés à se soumettre à Tûrân Shâh, qui envoie un message à sa mère Shadjar ad-Durr. Des officiers mamelouks, craignant d'être révoqués, passent à l'action sous la conduite de Baybars et, le lundi 28 muharram 648/2 mai 1250, massacrent sans pitié Tûrân Shâh, qui demandait grâce ; à la place de l'Ayyoubide, ils proclament *Sultâna* Shadjar ad Durr en sa qualité de veuve d'as-Sâlih Ayyûb et de mère du défunt. Les Ayyoubides et leurs partisans n'apprécient pas ce geste. Le calife de Baghdâd, al-Musta'sim, ne trouve pas non plus à son goût l'élévation au trône d'une femme de son harem qu'il avait envoyée en cadeau à as-Sâlih Ayyûb, et il invite les Mamelouks à se choisir un sultan de sexe masculin.

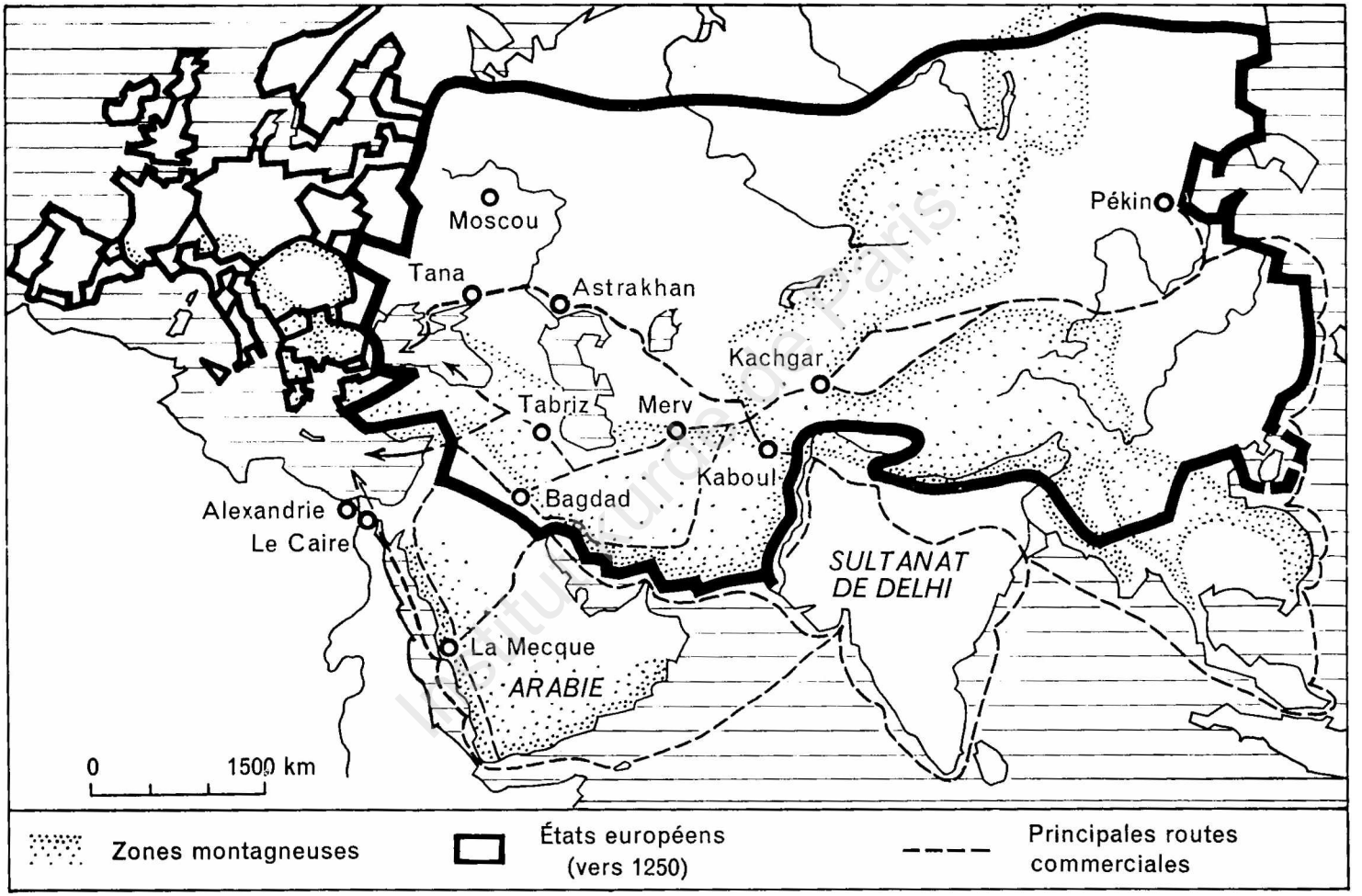
Pendant ce temps, des négociations furent menées avec Louis IX pour le libérer contre le versement d'une rançon. Damiette fut réoccupée conformément aux accords, le 2 safar 648/6 mai 1250 ; deux jours plus tard, ayant versé la rançon de cinq cent mille dinârs dont

les Templiers lui avaient avancé le montant, le roi s'embarque pour Acre, où il arrivera le 9 safar/13 mai. Mansûra marque aussi le naufrage de la branche égyptienne de la famille ayyoubide, dont les deux derniers représentants n'avaient ni les qualités ni l'autorité de leurs prédécesseurs. As-Sâlih Ayyûb avait modifié les structures militaires ; les nouveaux corps de Mamelouks ne seront pas de loyaux serviteurs de la dynastie ayyoubide, mais de fidèles soutiens de leurs chefs qui, chaque fois qu'ils le pourront, s'empareront du pouvoir dans leur intérêt personnel. Shadjar ad-Durr, femme intelligente, nomme, pour commander les armées, l'émir Aybak, puis pour consolider la position de celui-ci l'épouse et abdique en sa faveur. Il est reconnu par les troupes et prend le titre d'al-Mu'izz. A la « dynastie kurde » succédait, dirent les contemporains, le « régime turc ». Pour conserver un semblant de légitimité ayyoubide, on associa au pouvoir al-Ashrâf Mûsâ III, prince ayyoubide alors âgé de six ans ; deux ans plus tard, il quitta l'Égypte pour la Syrie.

Le règne d'as-Sâlih Ayyûb aura consisté en une suite d'intrigues et de querelles. Le sultan d'Égypte avait certes réussi à reconstituer l'empire de Saladin, mais ce n'était qu'en apparence, car la dynastie n'avait plus les forces suffisantes pour se maintenir.

Après la mort d'Ayyûb, an-Nâsir Yûsuf d'Alep s'empare de Damas, prend la tête de l'opposition en Syrie et réunit une coalition qui provoque une contre-offensive des Mamelouks d'Égypte ; il se fait battre une première fois en radjab 648/octobre 1250 à Gaza. Deux mois plus tard, une seconde expédition part contre l'Égypte, mais, le 9 dhû'l-qa'da/2 février 1251, elle est à son tour défaite ; as-Sâlih Ismâ'îl est pris et exécuté sur l'ordre de Aybak. Une troisième campagne est entreprise par an-Nâsir Yûsuf, qui parvient à occuper avant shawwâl 649/fin de 1251 la place de Dârûm au sud de Gaza. Pendant plus d'un an, les deux armées restent face à face ; finalement, l'on négocie à la fin de muharram 651/fin mars 1253 : an-Nâsir Yûsuf cède Jérusalem à Aybak et fait la paix. Louis IX, qui a passé quatre ans à Acre, d'où il avait pris des contacts avec les Assassins du Djabal Nusayrî en Syrie, qui observèrent à son égard une neutralité bienveillante sous l'œil vigilant des Templiers et des Hospitaliers. Le roi de France essaya aussi de s'entendre avec les Mongols, auxquels le sultan de Konya et le roi d'Arménie Héthoum Ier payaient tribut. Le pape Innocent IV envoya en ambassade à Karakorum le franciscain Jean Plan Carpin, mais sa mission se solda par un échec, car le Grand Khân exigeait que l'on se soumette à lui. Avant de quitter Acre, Louis IX signe avec les musulmans une paix de dix ans, six mois et quarante jours.

En 653/1255, l'indiscipline des Bahrites amène une rupture avec Aybak, qui n'hésite pas à exécuter leur chef ; c'est alors qu'un grand nombre de mamelouks bahrites s'enfuient à Damas auprès d'an-Nâsir Yûsuf, qui les reçoit comme des alliés contre l'Égypte. En 1256, Aybak rétablit la paix avec an-Nâsir et lui rend la Palestine, tandis que le traité de dix ans avec les Francs est renouvelé et étendu à l'Égypte. Les Ayyoubides de Syrie survivront encore pendant quatre ans, mais passeront les deux dernières années sous le signe de la terreur engendrée par l'approche des Mongols. Cette approche ne semble pas avoir été ressentie sur les bords du Nil. Le 25 rabî' 1 655/12 avril 1257, Shadjar ad-Durr fait assassiner son mari, elle-même est tuée trois jours plus tard. Le processus qui fut adopté pour la succession devait servir de précédent pour le pouvoir mamelouk, qui déjà se



L'EMPIRE MONGOL VERS 1250

Source : R.S. LOPEZ, *Naissance de l'Europe*

profilait au Caire. A la mort d'Aybak, son fils ʿAlī fut accepté comme successeur, mais sans pouvoir réel pour maintenir la légitimité ; le véritable successeur fut désigné par le jeu politique des Mamelouks. ʿAlī fut déposé et un officier des Mamelouks de Aybak, nommé Qutûz, fut proclamé sultan le 17 dhu'l-qaʿda 657/12 novembre 1259 et les Bahrites réfugiés en Syrie revinrent au Caire où ils furent bien accueillis.

L'arrivée des Mongols et la fin des Ayyoubides

La dernière phase de la dynastie ayyoubide commença lorsque les Croisés venant de l'Ouest firent un suprême effort pour récupérer le royaume latin de Jérusalem ; elle allait se terminer au milieu des remous provoqués par une lame de fond venue d'Asie orientale, l'invasion mongole.

Une invasion de l'Asie Antérieure par les peuples des steppes n'était pas un phénomène nouveau ; depuis des siècles des vagues de nomades étaient venues se briser sur les contreforts du Taurus ou l'avaient contourné par le Nord pour pénétrer en Anatolie. Une des dernières vagues d'envahisseurs fut celle des groupes de Turcomans, qui précèdent en Syrie l'arrivée des Seldjouqides au milieu du v^e^/xi^e^ siècle ; elle semble bien paisible, lorsqu'on la compare aux conquêtes mongoles du vii^e^/xiii^e^ siècle. Jusqu'à cette date, les Mongols n'étaient bien connus que de leurs voisins immédiats de Chine et d'Asie centrale, ainsi que de quelques missionnaires musulmans et nestoriens. On n'avait que des notions vagues sur leur religion, à base d'animisme, enseignée par les Chamans, mais en revanche on avait souvent entendu parlé de leur cruauté. C'est pourquoi, à l'annonce de leur arrivée, les gens saisis de terreur fuyaient devant eux, vers l'Ouest ; les tribus de cavaliers, ayant perdu leurs pâturages d'Iran, se mettaient au service du premier prince qui les payait. Ainsi agirent les bandes de Khwarizmiens dans le second quart du vii^e^/xiii^e^ siècle.

Au cours du second semestre de 640/1243, les troupes mongoles du général Baydju, maître de l'Adharbaydjân, contournent l'Arménie par le Nord, pénètrent en Anatolie et infligent non loin de Sebaste à Köse Dagh, en dhû'l-hidjdja 640/juin 1243, une sévère défaite à l'armée du sultan seldjouqide de Rûm. Les Mongols deviennent alors les « protecteurs » du sultanat de Konya, de l'Arménie et de la Cilicie, dont le roi Héthoum I^er^ leur paie tribut. L'Anatolie qui se trouve à l'extrême limite occidentale de l'immense empire mongol n'intéresse que secondairement les Mongols. Ceux-ci n'eurent jamais l'intention de supprimer ni le sultanat seldjouqide ni le royaume d'Arménie ; ce qu'ils cherchaient, c'était de s'assurer une zone neutre. Lorsqu'en 1245, le sultan Kay Khusraw II meurt en ne laissant que des héritiers mineurs, les Mongols partagent le sultanat de Rûm en deux, entre l'aîné Kay Kâ'ûs II et le second fils Kilidj Arslan IV, qui avec l'appui des Mongols se voit attribuer la partie orientale du domaine seldjouqide. Il règne alors dans cette région une certaine anarchie, qui aboutira à l'émancipation des Turcomans des zones frontières et à l'organisation dans les villes d'associations corporatives dirigées par les *Akhî*-s.

En 652/1254, le roi d'Arménie prend le chemin de Karakorum, la capitale de l'empire Mongol, qui connaît alors son extension la plus grande, allant de la Corée à la Pologne et du golfe du Tonkin à la mer Noire. Héthoum I^er^ arrive à la cour du Grand Khân Möngke,

au moment où celui-ci venait d'arrêter une campagne décisive contre les États musulmans. Le souverain mongol manifeste à cette occasion de la bienveillance à l'égard du royaume d'Arménie et des chrétiens en général. Certains se mirent à espérer une alliance contre l'ennemi commun musulman, mais aucune ambassade n'aboutit à une coopération : seule l'alliance arméno-mongole fut une réalité.

En 654/1256, de nouvelles troupes mongoles placées sous le commandement de Hulagu franchissent l'Amû Darya et arrivent au Khurâsân. Les Mongols assiègent Alamût, où les Assassins sont installés depuis 483/1090. Ne pouvant résister au siège, la place forte se rend, le I^er dhû'l-hidjdja 654/20 décembre 1256. Assez rapidement après ce succès, les Mongols envisagent la conquête de l'Iraq et de la Syrie. Hulagu souhaiterait prendre la succession des grands sultans seldjouqides à Baghdâd, mais le calife al-Musta'sim, qui règne depuis 1242, refuse catégoriquement. Sachant que le calife, partisan de la paix, ne dispose d'aucune armée et connaissant le violent antagonisme qui opposait alors les sunnites de la ville et les shi'ites du vaste faubourg marchand de Karkh, les Mongols décident de passer à l'action. En dhû'l-qa'da 655/novembre 1257, les Mongols prennent la direction de Baghdâd, tandis que l'armée de Hulagu marche vers l'Ouest, les troupes du général Baydju descendent de Mossoul sur la rive droite du Tigre. Le 10 muharram 656/17 janvier 1258, le siège de Baghdâd commence ; le 4 safar 656/10 février, le calife se rend à Hulagu, la population est désarmée, puis massacrée, la fumée des incendies obscurcit le ciel. Le vendredi 9 safar/15 février, Hulagu fait son entrée dans la ville, jonchée de ruines et de cadavres ; cinq jours plus tard, al-Musta'sim est massacré à son tour.

Le califat 'abbâsside de Baghdâd, après cinq siècles d'existence, sombre dans un bain de sang.

Les accords passés dès 641/1243 avec le Seldjouqide Kilidj Arslan IV et le roi Héthoum I^er, assurant la sécurité sur le flanc Nord, vont permettre d'engager de 1258 à 1260 une opération d'envergure contre l'Iraq du Nord, la Djézirè et la Syrie. Les querelles familiales vont affaiblir à leur tour la puissance mongole. La mort du Grand Khân Möngke, le 19 sha'bân 657/11 août 1259, provoque un violent conflit entre ses fils pour sa succession, et en ramadân 657/septembre 1259 Hulagu doit rentrer en Asie, laissant à Kitbogha Noyon, un chef turc d'origine et nestorien de religion, des forces réduites amputées de quelques contingents. Partant de Baghdâd dès les premiers jours de septembre, les Mongols prennent Mossoul, Nisibin, Mârdîn, ainsi que Mayyâfâriqîn, puis obliquent vers l'Ouest et sont rejoints à Édesse par les troupes arméniennes de Héthoum et celles du gendre de ce dernier, Bohémond IV, prince d'Antioche et de Tripoli, qui sera excommunié plus tard pour cette alliance. Édesse et Harrân se soumettent, Sarûdj voit sa population massacrée, al-Bîra est prise et Manbidj est mise à sac. Ayant appris la progression de Kitbogha, an-Nâsir Yûsuf quitte Alep et prend position près de Damas, où vient le rejoindre al-Mansûr, l'Ayyoubide de Hama. Il appelle alors à l'aide le sultan du Caire, Qutûz. Les armées groupant des contingents mongols, arméniens et francs suivent l'arc du Croissant Fertile, traversent l'Euphrate et arrivent devant Alep, le 2 safar 658/18 janvier 1260. Les Mongols pénètrent dans la cité, le 8 safar/24 janvier ; la citadelle résistera un

mois, puis sera démantelée. Ensuite les Mongols pillent Hama, dont l'émir avait rejoint an-Nâsir près de Damas ; Hims dont l'émir al-Ashrâf Mûsâ s'est soumis aux Mongols lui est restitué ; puis, le 17 rabî' I 658/mars 1260, ils entrent à Damas, vide de défenseurs et y favorisent les chrétiens. A l'approche des Mongols, an-Nâsir Yûsuf et al-Mansûr II s'étaient repliés vers le Sud et étaient arrivés jusqu'à al-'Arîsh à la limite de l'Égypte ; là an-Nâsir se ravisa et revint en Jordanie, où il fut livré par ses serviteurs kurdes à Kitbogha. Il sera tué par Hulagu, lorsque celui-ci apprendra la nouvelle de la défaite mongole. Progressant vers le Sud, les envahisseurs prennent Bâniyâs, Adjlûn, traversent le Jourdain pour s'emparer de Naplouse, leur avant-garde atteint Gaza.

C'est un moment dramatique de l'histoire de l'Islâm : rien ne semble pouvoir résister au flot mongol, seules l'Égypte et l'Arabie restent inviolées. Un ambassadeur mongol est envoyé au Caire demander la soumission au Grand Khân ; Qutûz, qui s'était proclamé sultan le 24 dhû'l-qa'da 657/12 novembre 1259, refuse et met à mort le messager. Comprenant la gravité du danger, Qutûz regroupe des forces considérables et va demander alors aux Francs de Palestine, qui contrairement à ceux d'Antioche se sont opposés aux Mongols, leur aide, ou à défaut la permission de passer par la Palestine. Les Croisés laissent le libre passage sur leur territoire et fournissent le ravitaillement aux Mamelouks. Tandis que l'avant-garde égyptienne, commandée par Baybars réussit à repousser vers le Nord des éléments mongols qui étaient parvenus à Gaza, les troupes d'Égypte sous le commandement de Qutûz arrivent en Galilée et, le vendredi 25 ramadân 658/3 septembre 1260, écrasent l'armée mongole à l'ouest de Baysân, à 'Ayn Djâlût. Kitbogha y tombe dans une embuscade et est tué de la main de Qutûz. L'ayyoubide de Hama al-Mansûr, qui avait rallié les forces égyptiennes, apporte sa contribution à la victoire musulmane. L'effet psychologique de cette victoire fut retentissant : l'armée mongole n'était donc pas invincible. Les troupes mamloukes poursuivent vers le Nord, châtient à Damas ceux qui avaient collaboré avec l'occupant nestorien. Qutûz ne sera satisfait que lorsque les Mongols seront chassés de Syrie et auront retraversé l'Euphrate. Il convient de noter que les effectifs engagés par Kitbogha ne représentaient qu'une partie des troupes dont disposait le Grand Khân. Les Mongols ne dépasseront jamais plus vers l'Ouest la limite atteinte en 1260.

Au cours de sa progression, Qutûz restaure les princes ayyoubides et nomme des gouverneurs, étendant ainsi sur la Palestine et la Syrie la suzeraineté du sultanat mamelouk. Sur le chemin du retour, Baybars qui avait de profonds dissentiments avec Qutûz réussit, avec l'aide d'un groupe de mamelouks fidèles, à l'assassiner au cours d'une partie de chasse, le 15 dhû'l-qa'da 658/23 octobre 1260. Après quoi, Baybars gagne Le Caire à bride abattue et s'empare du trône sultanien.

L'année suivante, une seconde armée mongole part d'Iraq, entre en Syrie et reprend Alep, en dhû'l-hidjdja 659/novembre 1261. Al-Mansûr de Hama et al-Ashrâf de Hims regroupent leurs forces, battent les troupes mongoles le 15 muharram 660/10 décembre 1261 et repoussent l'ennemi au-delà de l'Euphrate ; ce sera la dernière action d'éclat de la dynastie ayyoubide. La Syrie devait, dans les années à venir, connaître d'autres incursions mongoles, tandis que Mossoul restait sous le contrôle mongol.

En 661/1263, le sultan mamelouk Baybars tue par trahison al-Mughîth et s'empare de Kérak ; la même année, à la mort d'al-Ashrâf Mûsâ, dernier descendant de Shîrkûh, la principauté de Hims est supprimée, tandis qu'Alep depuis la mort d'an-Nâsir Yûsuf n'est plus aux Ayyoubides, et seul al-Mansûr grâce à ses loyaux services est autorisé à conserver sa principauté de Hama, où le dernier rameau de la dynastie des Ayyoubides de Syrie survivra jusqu'en 742/1342.

Une autre branche ayyoubide, installée autour de Hisn Kayfâ, résistera durant deux siècles grâce à l'appui des tribus kurdes de la région ; elle survivra à l'occupation mongole et même au raz de marée timouride, mais succombera sous les coups des Ak Koyunlu.

La dynastie ayyoubide compta de grands souverains, mais fut minée par les querelles intestines. Elle a duré moins d'un siècle en Égypte et en Syrie, mais elle a joué un rôle important dans les relations de l'Orient musulman avec l'Occident chrétien, aussi bien dans le domaine économique qu'artistique et intellectuel, et Le Caire et Damas connurent à son époque un remarquable épanouissement, dont témoignent de nombreux monuments religieux, civils et militaires.

Après la mémorable victoire de 'Ayn Djâlût, une page de l'histoire est tournée, une ère nouvelle s'ouvre ; les Turcs venus d'Asie centrale vont apporter à l'Islâm une vigueur nouvelle ; les contemporains ne s'y trompèrent pas, en l'appelant l'ère du pouvoir des Turcs, du *dawlat al-Atrâk*.

Institut kurde de Paris

CONCLUSION

Institut kurde de Paris

Nous avons essayé, dans notre texte, d'éviter dans la mesure du possible, l'emploi de termes occidentaux, car comme le note l'historien britannique Bernard Lewis « ces termes sont basés sur des catégories de pensée et d'analyse occidentales et découlent pour la plupart de l'histoire de l'Occident... L'application de ces termes à une société formée sous d'autres influences et menant à un autre genre de vie ne peut être qu'une analogie souvent trompeuse » et génératrice de faux sens. Malgré d'apparentes similitudes les sociétés ne sont pas identiques et il n'y a jamais eu d'identification totale ; ainsi des termes comme religion, État, communauté ou souveraineté auront un sens différent selon que l'on se référera à des structures purement occidentales ou à des structures arabo islamiques. Pour comprendre les hommes et les institutions de l'Orient arabe, qui apparaît souvent comme un prisme unique aux multiples facettes, il ne faut jamais perdre de vue le contexte islamique.

Une remarque s'impose au sujet de l'expression « Moyen Age » qui est employée dans le sens euro-centrique adopté dans la périodisation de l'histoire occidentale, mais qui ne signifie pas grand chose pour l'Orient. En effet la période placée par les Européens entre l'Antiquité et l'Age Moderne se situe tout autrement dans l'historiographie musulmane ; celle-ci distingue l'époque antéislamique, puis l'époque de la Révélation et des quatre premiers califes (les *Râshidûn*), suivie par le règne des Omeyyades, auquel succèdent le

califat 'abbâsside, la phase turque avec les Seldjouqides et après la destruction de Baghdâd par le Mongol Hulagu, l'époque des Mamelouks, l'empire ottoman et enfin la renaissance du monde arabe qui, à partir du milieu du XX^e^ siècle est entré dans la phase socialiste.

Que représentait l'Islâm pour les Occidentaux de notre Moyen Age ?

Un des problèmes de l'histoire médiévale est bien celui de la juxtaposition de systèmes de pensée incompatibles et l'opposition de systèmes politiques éminemment différents.

L'existence même de l'Islâm fut un des problèmes les plus importants pour la Chrétienté médiévale. Du point de vue théologique, l'Islâm appelait une réponse au mystère de son existence. Quel était le rôle providentiel de l'Islâm dans l'histoire ? Etait-ce un signe de la fin du monde ou une déviation dans le développement du Christianisme. Apparu dans une région où naquirent et vécurent la majorité des prophètes du monothéisme, l'Islâm était-il une hérésie, un schisme, un système de pensée original ou une nouvelle religion ? Des savants et des hommes d'affaires qui avaient des contacts directs ou indirects avec l'Islâm se posèrent ces questions. Pour les fidèles musulmans, la nouvelle religion fut dès l'origine, une révélation venue du Ciel par l'intermédiaire de l'archange Gabriel, reçue par Muhammad, l'envoyé de Dieu, qui l'a transmise aux Croyants sous la forme du Livre incréé : le *Coran*.

Entre le monde « latin » qui englobe les pays imprégnés de « romanité » situés entre la Méditerranée et la Mer du Nord, et le monde musulman qui occupe la bordure méridionale de la Méditerranée et une grande partie de l'Asie Antérieure et de l'Asie Centrale, la différence majeure provient de la croissance lente de l'Occident et de la maturité précoce de l'Orient. Quand le monde antique vole en éclats, l'Islâm hérite de la science et de la philosophie des Grecs, qui sont transmises par l'intermédiaire de moines syriaques, tandis que l'Occident tombe aux mains des Barbares.

Cet Occident barbare ne reçut en héritage que la littérature de Rome ; en revanche, en Orient, la pensée grecque passe sans rupture des écoles du monde hellénistique par l'intermédiaire des savants syriaques aux écoles arabes et est adaptée à la religion musulmane. Cette transmission fut un phénomène aussi remarquable dans l'histoire de la pensée que l'avènement de l'Islâm le fut dans l'histoire des institutions politiques.

L'esprit occidental mit beaucoup de temps à admettre l'existence de l'Islâm. Deux époques sont à distinguer dans la connaissance de l'Islam par l'Occident : avant et après la première Croisade. Au cours de la première époque, nous constatons en Europe une ignorance complète de l'Islâm en tant que religion et système de pensée : rares sont ceux qui y connaissent alors le nom de Muhammad. Pour la masse, le Musulman est l'adversaire que l'on combat sur plusieurs fronts et bien souvent on le confond avec le Normand, le Slave ou le Magyar. Avec l'arrivée des armées musulmanes dans la péninsule ibérique, l'Europe perçoit l'existence des Sarrasins : ainsi appelait-on au Moyen Age les Arabes, et plus particulièrement ceux qui avaient envahi l'Afrique du Nord et l'Europe. Entre 700 et 1100, on chercha à rattacher les origines de ces Sarrasins à l'histoire de l'Ancien Testament. Bède le Vénérable, le moine anglais qui au II^e^/VIII^e^ siècle fut en

Occident le plus grand spécialiste de la Bible et qui resta jusqu'au VII^e^/XII^e^ siècle l'autorité suprême en la matière, ne voyait dans les Musulmans que des « mécréants », ni plus ni moins féroces que d'autres. Commentant la *Genèse,* Bède rattache les Sarrasins à Ismâ'îl, ce qui est aussi conforme à la tradition musulmane qui fait d'Ismâ'îl l'ancêtre des tribus de l'Arabie du Nord. Il n'y a chez le moine anglais aucune hostilité à l'égard des Sarrasins, il n'en ressentait aucune de leur part. Son œuvre était déjà écrite lorsque, trois ans avant sa mort, un raid arabe s'avança jusqu'à Poitiers en 114/732, mais ce n'était là il est vrai qu'une péripétie, qui fut grossie plus tard et au sujet de laquelle il serait intéressant de poursuivre une étude semblable à celle de Georges Duby sur le dimanche de Bouvines.

En Espagne, *al-Andalus* des textes arabes, la situation était différente du reste de l'Europe du fait de l'occupation d'une grande partie de la péninsule par les Musulmans après 711. Le pays fut en contact quotidien avec les Musulmans, et nombreux furent ceux qui cherchèrent alors dans les prophéties bibliques des signes pour comprendre les succès de l'Islâm. Il n'y eut ni violence, ni fanatisme, ni hostilité véritables ; celles-ci ne devaient se manifester qu'à deux moments : au début du IV^e^/X^e^ et au IX^e^/XV^e^ siècle, à la fin de notre Moyen Age.

A la veille des Croisades, l'Occident ressentait encore un malaise face à l'Islâm, non pas parce qu'il y voyait une menace, mais surtout parce que la portée de cette menace, de ce danger était imprévisible et ne pouvait se mesurer. L'Occident ne pouvait saisir les motifs de l'Islâm car, à quelques rares individus près, il en ignorait complètement la nature. Profondément imprégné par l'Antiquité classique, l'Occident ne pouvait se détacher de cet héritage pour comprendre une pensée nouvelle dont la démarche lui était étrangère. Intellectuellement, on se livrait à des rapprochements entre les trois religions monothéistes abrahamiques : Judaïsme, Christianisme et Islâm, mais les Occidentaux considéraient ce dernier comme monolithique, ignorant ses diverses tendances. On admettait une religion sans prêtres ni sacrements, mais deux points faisaient problème : la reconnaissance d'un Dieu unique, créateur omnipotent de l'univers, et la différence dans les moyens que Dieu a choisis pour se révéler aux hommes. Pour les uns, la Révélation est faite par le Christ, tandis que pour les autres la Révélation est le *Coran,* le verbe incréé de Dieu, dicté au prophète Muhammad. Il y a aussi désaccord sur le caractère de la prophétie. Pour l'Islâm, 'Isâ/Jésus, fils de Marie, est reconnu comme un des prophètes de Dieu, mais ni sa nature divine, ni l'Incarnation ne sont acceptées ; sa résurrection est niée, la Trinité n'est pas reconnue, les Musulmans accusent même les Chrétiens de polythéisme. Le Christianisme de son côté refuse de reconnaître en Muhammad, issu de la race d'Ismâ'îl, fils d'Abraham, l'envoyé de Dieu et le sceau des Prophètes. Vers le XI^e^ siècle, tout ce que l'on savait de Muhammad, c'est qu'à l'origine il était pauvre et orphelin, et l'on racontait qu'il avait accédé à la classe des marchands par son mariage avec Khadîdja. Une mauvaise interprétation des coutumes suscitait des critiques contre ses mariages successifs de la part des Occidentaux pour qui le mariage était une monogamie indissoluble ; les censeurs oubliaient, ou ignoraient, que la polygamie en Islâm implique des devoirs et une égalité stricte de traitement, tandis qu'en Occident les maîtresses, sans statut défini, étaient couramment admises.

On reconnaissait des points communs au Christianisme et à l'Islâm, non seulement le Décalogue, mais aussi l'immortalité de l'âme, l'existence d'une vie future et la nécessité des bonnes actions pour entrer au Paradis. On se trouvait en face d'une religion qui considérait que Juifs et Chrétiens n'avaient pas conservé pures et intactes les révélations faites à Moïse et à Jésus et qui voulait revenir à la pureté de la religion d'Abraham. Cette religion confirme et le *Pentateuque (Tawrâ)* et les *Evangiles (Indjîl)*, mais n'accorde sa foi qu'au *Coran*, ce livre sacré qu'en général les Occidentaux ne connaissaient pas directement et ne comprenaient pas.

Ce qui troublait les hommes d'Occident, c'était la vigueur et le rayonnement de l'Islâm. Si cette religion avait été mauvaise, elle aurait dû déjà manifester des signes de décadence ; or ce n'était pas le cas. Le système de pensée musulmane recevait l'adhésion d'hommes que l'Occident médiéval admirait, comme al-Farabî (m. 950) ou Avicenne (Ibn Sina, m. 1037), maillons dans la chaîne de transmission de la pensée grecque ; et l'on ne pouvait pas imaginer que ces adeptes fervents de l'Islâm aient été des simples d'esprit.

Nous devons constater qu'à l'arrivée des Turcs seldjouqides l'Islâm, en quatre siècles, a parcouru un chemin que l'Occident mit plus longtemps à faire. Le monde musulman a produit du IIIe/IXe au Ve/XIe siècle plus d'ouvrages philosophiques et scientifiques que la Chrétienté n'en donna à la même époque. La pensée musulmane s'est épanouie grâce aux travaux des traducteurs de la cour de Baghdad. Ces traductions permirent aux influences grecque, iranienne et indienne de jouer, par l'intermédiaire des moines nestoriens, un rôle de ferment actif dans le développement spirituel de l'Islâm, ne fût-ce que par le réflexe d'autodéfense des milieux sunnites, qui s'attachèrent à donner la réplique aux courants philosophiques non conformes à l'orthodoxie musulmane.

Ces considérations diverses et complexes expliquent la réaction embarrassée de l'Occident médiéval face à l'Islâm.

Il y avait aussi des divergences de structure : le Christianisme occidental et l'Islâm oriental représentaient non seulement deux systèmes différents de religion, mais ils étaient aussi l'expression de deux sociétés dissemblables sur bien des points. Une société agraire, féodale et monacale caractérisait l'Occident à une époque où la force de l'Islâm reposait sur de grandes cités, des cours opulentes et sur un système de longues voies de communication par terre, par mer et par fleuves. L'un était refermé sur lui-même, l'autre s'ouvrait sur le monde et même l'envahissait. L'idéal occidental était alors célibataire, hiérarchisé et sacerdotal, il allait donner naissance aux ordres de chevalerie, mais un heureux emprunt à la littérature arabe allait permettre l'éclosion de la littérature courtoise et redonner sa place à l'amour. L'Islâm proposait un esprit laïque et des principes égalitaires, il jouissait alors d'une grande liberté de pensée sans prêtres ni clergé, sans ordre religieux, – trois éléments conçus en Occident comme essentiels à l'équilibre social. Il faut toutefois noter que nous assisterons au VIe/XIIe siècle en Orient à une réaction spirituelle très nette, génératrice d'un certain puritanisme, et verrons les hommes de religion jouer un rôle de premier plan dans l'État et les couvents se multiplier dans le *dâr al-Islâm*. Une des particularités du VIe/XIIe siècle sera d'avoir été tant en Occident qu'en Orient, le siècle de la spiritualité : il y avait alors une crise morale qui amena un désir de purification intérieure, d'où naquit la vocation

mystique, comme le notait Louis Massignon. Dans l'un s'élèvent des cathédrales et se construisent des couvents clunisiens ou cistérciens, dans l'autre se multiplient les lieux de prières et les madrasas des quatre *madhhab-s*. L'essor du mysticisme développe le monarchisme collectif des soufis, qui feront retraite dans les couvents *(ribât*-s ou *khânaqâh*-s*)*, bâtis dans les cités et en dehors des villes.

Le développement des deux sociétés, fondées sur des principes contraires, ne suit pas le même rythme. L'Occident latin passe par une longue période de relative stagnation pour aboutir au XV^e^ siècle, a un renouveau social et économique qui le marquera pour plusieurs siècles. L'Islam, lui, arrive à la plénitude de la puissance et de la maturité vers les III^e^/IX^e^ - IV^e^/X^e^ siècles, il ralentira ensuite sa progression, connaîtra certes des périodes glorieuses et brillantes dans les siècles qui suivront, mais jamais plus il ne retrouvera la fécondité de ses débuts.

Pour mieux juger de la nature de chacun des mondes, mettons en parallèle deux grands esprits contemporains : Gerbert, né en 940 en Auvergne et mort pape en 1003, sous le nom de Sylvestre II, et Avicenne (Ibn Sïna) né en 980 en Transoxiane et mort en 1037. Ces deux hommes ont occupé des postes très élevés. C'étaient deux esprits curieux de tout, deux êtres remarquables, de loin supérieurs à leurs contemporains, mais là s'arrête la ressemblance.

En effet, la cour royale que connut Gerbert fut celle d'Hugues Capet, puis celle d'Othon III, les écoles qu'il vit furent celles des monastères et des cathédrales, petites et mal équipées en ouvrages. De la Grèce, il ne connut que ce que les savants des derniers temps de Rome furent capables de transmettre à leurs successeurs, comme l'introduction à la logique d'Aristote par Porphyre (fin du III^e^ siècle) et les traductions et des résumés de Boèce (VI^e^ siècle. C'est avec ces faibles éléments auxquels s'ajoutaient des notions de science médicale, que Gerbert rédigea ses œuvres ; c'est avec ce bagage qu'il conçut un modèle de système planétaire. Que d'efforts pour une maigre moisson !

Si Gerbert, au lieu de naître à Aurillac, avait vu le jour à Bukhârâ et s'il avait étudié à Baghdâd ou Isfâhân au lieu de Reims, il se serait trouvé dans un milieu mieux adapté à sa nature, à son potentiel intellectuel, et il aurait eu à sa disposition tous les ouvrages qu'il pouvait souhaiter.

Avicenne (Ibn Sina) était né près de Bukhârâ, quelque quarante ans après Gerbert ; il vécut à la cour sâmânide, puis alla à Isfâhân et mourut à Hamadhân en 428/1037. Le contraste est frappant entre le moine, le pape, l'homme politique ne pouvant réaliser ses plans faute de moyens, et Avicenne, juriste, médecin et personnage politique, philosophe de cour et homme d'action vivant dans le siècle.

A seize ans, Avicenne connaissait l'introduction de Porphyre que Gerbert avait lue, mais il apprit en plus la géométrie d'Euclide et l'*Almagéste* de Ptolémée ; il connaissait l'ensemble de la littérature médicale grecque, l'arithmétique indienne et des subtilités de la jurisprudence musulmane *(fiqh)*. Ce fut un esprit encyclopédique imprégné de la tradition des sciences telle qu'elle avait été conçue par les sages de la Grèce antique.

Nous savons par lui ce que contenait la bibliothèque du prince de Bukhârâ : aucune

bibliothèque comparable n'exista en Occident avant la fin du Moyen Age. L'absence de contacts, le manque de documentation furent un lourd handicap pour Gerbert dont l'horizon, faute de voyages, resta limité. Les travaux de Gerbert ont été vite oubliés en Occident et sont restés pratiquement inconnus en Orient tandis que les œuvres d'Avicenne ont joué un grand rôle dans le monde, car elles ont contribué à une meilleure compréhension entre l'Islâm et le Christianisme.

L'image que l'Occident avait de l'Orient, environ mille ans après la naissance du Christ, il en trouvait les éléments essentiels dans les récits des pélerins qui sans interruption purent se rendre en Terre Sainte du IV^e^ au XI^e^ siècle pour y avoir, sur le conseil de saint Jérôme, le contact physique avec les lieux où s'était accompli le mystère de la Rédemption. L'image ne concernait que les lieux où avaient vécu et étaient morts des personnages vénérés. Rien au cours des siècles n'arrêta le courant des pélerins, tout au plus ce courant fut-il un temps ralenti par la conquête musulmane, mais dès 670 l'évêque gaulois Arculfe de Périgueux visita l'Orient à partir du X^e^ siècle, qui marque le début de la grande période des pélerinages. Le pélerinage, qu'il fut chrétien vers Jérusalem ou musulman *(hadjdj)* vers La Mekke, avait un caractère de purification. Il fut toujours organisé sous la conduite d'un chef ayant les pleins pouvoirs et imposant une certaine discipline ; les deux types de pélerinage avaient leurs itinéraires précis et leurs lieux de rassemblement. Si au retour le musulman recevait le titre d'*al-hadjdjî,* le chrétien était appelé « paumier », car il rapportait des palmes bénies de Terre Sainte.

Au XI^e^ siècle, la sécurité devient incertaine en Terre Sainte pour les pélerins, tandis que les combats reprennent. Alors apparaît ce qu'Alphandéry a appelé la « théologie de l'action armée » ; la pensée religieuse de l'Occident admet : « le droit de tuer » comme une des libertés du salut. En Orient, la notion de *djihâd,* devenue la notion de « juste guerre », connaît une certaine diffusion, mais sans échos sérieux dans la population. Tandis que l'Orient est déchiré par des querelles dynastiques sans grands desseins, l'Occident chrétien prépare le climat psychologique favorable à l'incitation à la Croisade.

Par son appel au concile de Clermont, le pape Urbain II prêchera la croisade pour aller au secours des Chrétiens d'Orient ; il n'est question alors ni de Terre Sainte ni de Jérusalem. Les Chrétiens considèrent qu'ils ont été spoliés du tiers de leurs meilleures provinces ; tout territoire qui fut un jour chrétien et qui a été pris par l'Islâm est considéré comme appartenant de droit à l'Église et doit lui être restitué. Les Musulmans estiment eux, que l'univers appartient à l'Islâm et que tout territoire occupé par les Chrétiens doit être récupéré.

L'avance des Chrétiens d'Occident contre l'Islâm au V^e^/XI^e^ siècle établit de nouveaux rapports. Pendant plus de deux siècles, Francs et Musulmans seront en contact constant. Pour les Musulmans d'Orient, le terme d'*Ifrandj* s'appliquera aux habitants de l'Europe continentale et des Iles britanniques, et plus particulièrement aux Croisés, sans faire de différences entre les contingents nationaux, comme le note Bernard Lewis, et désignera les catholiques. A l'époque des opérations militaires et économiques, connues en Occident sous le nom de Croisades, une meilleure connaissance mutuelle permet de longues périodes de trêve et le développement d'un commerce euro-arabe qui ne connaîtra d'éclipse qu'à la fin du XV^e^ siècle, à l'aube de ce que l'on appelle l'époque moderne.

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

Il sera facile de compléter cette bibliographie sélective au moyen des bibliographies signalées dans certains des ouvrages cités.

Pour la plupart des personnages historiques et des noms de lieux ainsi que pour bien des termes techniques les bibliographies qui figurent à la fin des notices de l'*Encyclopédie de l'Islâm* fourniront de précieuses indications.

1. OUVRAGES DE RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

○ *Encyclopédie de l'Islâm, dictionnaire géographique, ethnographique et biographique des peuples musulmans*, 4 vol. + 1 suppl., Leyde, Brill, 1913-1943 ; nouvelle édition en cours depuis 1960 : T. I, A-B, 1 399 p ; T. II, C-G, 1 173 p. ; T. III, H-Iram, 1 303 p. ; T. IV, Irân-Kemâl, Pasha-Zâde, pp. 1-912 (livr. 61-74).

○ SAUVAGET (J.), *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman. Eléments de bibliographie*, 1re édition, Paris, A. Maisonneuve, 1943, 202 pages ; Addenda, 1947. 2e édition refondue et complétée par Cl. Cahen, 1961, 267 p. Edition américaine sous le titre *Jean Sauvaget's Introduction to the History of the Muslim East, a bibliographical guide*, based on the second edition as recast by Claude Cahen, Univ. of California Press, 1965, 252 p. Ouvrage de base pour l'orientation bibliographique.

○ MAYER (H.E.), *Bibliographie zur Geschichte der Kreuzzuge*, Hanovre 1960, XXXII + 271 p., Complément dans *Historische Zeitschrift*, année 1969, Sonderheft 3, pp. 641-731. Bibliographie s'arrêtant en 1967.

○ CRESWELL (K.A.C.), *A Bibliography of the Architecture, Arts and Crafts of Islâm to Ist Jan. 1960*, American University at Cairo Press, 1961, XXIV + 1330 col. + XXV p.

○ CRESWELL (K.A.C.), *Supplément* au précédent, *Jan. 1960 to Jan. 1972*, Le Caire, 1973, in folio, XIII p. + 366 col. + IX p. Nombreuses notices et références à des comptes rendus.

○ ATIYA (A.S.), *The Crusade, Historiography and Bibliography*, Londres, O.U.P., 1962, in 8e, 170 p.

○ PEARSON (J.D.), *Index Islamicus 1906-1955*. A catalogue of articles on Islamic subjects in periodicals and other collective publications, XXXVI + 897 p., Cambridge, Heffer, 1958.

First supplement, 1956-1960, XXVIII + 316 p., Cambridge, 1962.

Second supplement, 1961-1965, XXX + 342 p., Cambridge, 1967.

Third supplement, 1966-1970, XXXVI + 384 p., Londres, Mansell, 1972.

Fourth supplement, 1971-1975, Londres, Mansell, 1976 (Part I), 1971-1972, XVI + 109 p., 1972 ; (Part II), 1972-1973, XVI + 92 p., 1973 ; (Part III), 1973-1974, XVI + 128 p., 1975 ; (Part IV), 1974-1975, XVI + 109 p. ; (Part V), 1975, XV + 143 p.

2. CADRE GÉOGRAPHIQUE

a) Atlas

○ HAZARD (H.W.), *Atlas of Islamic History*, 3rd edition, Princeton, 1954.

○ ROOLVINK (R.), *Historical Atlas of the Muslim Peoples*, Amsterdam, 1957, 40 pl. Précieux pour l'histoire médiévale.

b) Ouvrages généraux

○ BIROT (P.) et DRESCH (J.), *La Méditerranée et le Moyen-Orient*, T. II : La Méditerranée Orientale et le Moyen-Orient, Paris, P.U.F., coll. Orbis, 1955, 562 p.

○ PLANHOL (Xavier de), *Les Fondements géographiques de l'histoire musulmane*, Paris, Flammarion, 1968, 443 p. 30) pl., 12 cartes. Bibliographie, pp. 369-405.

3. HISTOIRE GÉNÉRALE

○ HITTI (P.K.), *History of the Arabs*, 6e édit., Londres, 1956, 822 p., 21 cartes. Traduction française de M. PLANIOL, *Précis d'Histoire des Arabes*, Paris, Payot, 1950, 209 p.

○ PERROY (E.), *Le Moyen Age*, Paris, P.U.F., T. III, coll. Histoire générale des Civilisations, 1955, 4e édit., 1965, cf. chapitres d'histoire musulmane par Cl. CAHEN.

○ LEWIS (B.), *Les Arabes dans l'Histoire* (traduit de l'anglais), Neuchâtel, La Baconnière, 1958, 190 p., seconde édition anglaise, 1968. Ouvrage classique.

○ *Histoire Universelle*, Paris, Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 3 vol., cartes ; T. I, 1956 : Des origines à l'Islâm ; T. 2 : 1957, De l'Islâm à la Réforme ; T. 3 : 1958, De la Réforme à nos jours.

○ MANTRAN (R.), *L'Expansion musulmane (VIIe-XIe s.)*, Paris, P.U.F., coll. Nouvelle Clio, 1969, 334 p., 5 cartes, abondante bibliographie en langues européennes.

○ *Histoire du Développement Culturel et Scientifique de l'Humanité* (sous auspices de l'U.N.E.S.C.O.), T. III : *les Grandes Civilisations du Moyen Age* par Vadime ELISSEEFF, Jean NAUDOU, Gaston WIET et Philippe WOLFF, 800 p., 27 cartes, nomb. illustr. Paris, R. Laffont, 1969. L'ouvrage traite des grands ensembles de civilisations de 400 à 1300. Manque un index, mais bibliographie utile.

○ CAHEN (Cl.), *L'Islâm des origines au début de l'Empire ottoman*, T. 14, Paris, Bordas, coll. Histoire universelle, 1970, 280 p., cartes et illustrations, très résumé.

○ P.M. HOLT, Ann K.S. LAMBTON and B. LEWIS, *The Cambridge History of Islâm*, 2 volumes, Cambridge Univ. Press, 1970, vol. I, *The Central Islamic Lands*, XVIII + 815 p., cartes, bibliographie, pp. 737-750.

○ SOURDEL (D.), *Histoire des Arabes*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je ?, 1976, 128 p.

4. GÉNÉRALITÉS SUR L'ISLAM

○ MASSÉ (H.), *L'Islâm*, Paris, A. Colin, 1945, 2e édition, 224 p. Surtout historique.

○ GRÜNEBAUM (G. von), *Medieval Islam : a Study in Cultural Orientation*, 1re édit., 1946, 2e édit. Chicago, 1953, VII + 378 p. Traduction française *L'Islâm médiéval*, Paris, Payot, 1962, 383 p.

○ SOURDEL (D.), *L'Islâm*, Paris, P.U.F., coll. Que sais-je ?, 1949, 128 p., très cursif.

○ PAREJA (F.M.), *Islamologie*, Beyrouth, 1957-1963, 1148 p., cartes. Bibliographie pour chaque chapitre. Introduction brève, mais complète, à la connaissance et à l'étude de l'Islâm sous tous ses aspects.

○ GABRIELI (F.), *Les Arabes* (trad. fr. de *Gli Arabi*, Florence, 1957), Paris, Buchet Chastel, 1963, 245 p.

○ GARDET (L.), *L'Islâm, religion et communauté*, Paris, Desclée de Brouwer, 1967, 406 p.

○ SOURDEL (D. et J.), *La civilisation de l'Islâm classique*, Paris, Arthaud, coll. Les Grandes Civilisations, 1968, 676 p., VIII pl. en couleurs, 224 ill., 4 cartes h.t., nombr. fig., plans, cartes.

○ MIQUEL (A.), *L'Islâm et sa civilisation (VIIe-XXe siècles)*, Paris, A. Colin, coll. Destins du Monde, 1968, 572 p., 25 cartes, 40 pl., 95 fig. Beaucoup d'idées, ouvrage vivant.

○ LOMBARD (Maurice), *L'Islâm dans sa première grandeur (VIIIe-XIe siècles)*, Paris, Flammarion, 1971, 245 p., 30 cartes et schémas, tableau synoptique. Ouvrage posthume, donne une analyse « économique » de l'histoire de l'Islâm.

○ SCHACHT (J.) et BOSWORTH (C.E.), *The Legacy of Islam*, second edition, XIV + 530 p., 63

illustr., Oxford Clarendon Press, 1974. Edition complètement refondue, ne subsiste aucun auteur de la première édition, le libellé même des chapitres est différent.

○ HODGSON (Marshall G.S.), *The Venture of Islam. Conscience and History in a World Civilization*, 3 vol. Chicago U.C.P., 1974.

Vol. I, *The Classical Age of Islam*, XII + 532 p. + 8 cartes, glossaire, bibliographie pp. 497-512. Analyse la civilisation islamique des origines à 945.

Vol. 2, *The Expansion of Islam in the Middle Periods*, VII + 609 p., 18 cartes, glossaire, bibliographie complétant celle du vol. 1 pp. 575-579. Dans ce volume sont traitées l'époque de 950 à 1250 et celle de 1250 à 1500.

Vol. 3, *The Gunpowder Empire and Modern Times*, VI + 469 p., 7 cartes. Bibliographie. Ce volume concerne les périodes moderne et contemporaine. Ouvrage magistral ouvrant des perspectives nouvelles pour l'étude du monde musulman.

Pour la chronologie voir :

○ CATTENOZ (M.G.), *Tables de Concordance des ères chrétienne et hégirienne*, 2e édit., Rabat, 1954, 368 p. D'usage commode.

Pour les généalogies voir :

○ ZAMBAUR (E. de), *Manuel de généalogie et de chronologie pour l'histoire de l'Islâm*, Hanovre, 1927, rééd., 1955. Ouvrage important.

○ BOSWORTH (C.E.), *The Islamic Dynasties. A chronogical and genealogical handbook*, XVIII + 245 p. Edinburgh Univ. Press, coll. Islamic Survey n° 5, 1967. Notices plus riches que dans le précédent ouvrage. Pas de tableaux généalogiques. Traduct. russe par P.A. Gryaznevitch, avec bibliographie et notes plus développées, 324 p., Moscou, 1971.

5. L'ARABIE AVANT MAHOMET

○ LAMMENS (H.), *Le Berceau de l'Islâm*, Rome, 1914.

○ DUSSAUD (R.), *La pénétration des Arabes en Syrie avant l'Islâm*, Paris, Geuthner, 1955, 235 p., fig., cartes.

○ GABRIELI (Fr.), *L'Antica Società beduina*, Studi semitici 2, Rome 1959, 155 p. Ouvrage collectif (7 contributions dont 3 en français).

6. MAHOMET

○ BLACHÈRE (R.), *Le Problème de Mahomet, essai de biographie du fondateur de l'Islâm*, Paris, P.U.F., 1952, VIII + 132 p. Important.

○ GAUDEFROY-DEMOMBYNES (M.), *Mahomet*, Paris, Albin Michel, coll. Evolution de l'Humanité, 1957, 708 p. Réed. Livre de poche, 1969, 698 p. Bibliographie à jour. Exposé très documenté, dépasse la personnalité de Mahomet dont il analyse le message.

○ GABRIELI (F.), *Mahomet et les grandes conquêtes arabes*, Paris, Hachette, coll. L'Univers des connaissances, 1967, 255 p.

○ RODINSON (M.), *Mahomet*, Paris, Club Français du Livre, 1961. Nouvelle édition, revue et augmentée, Seuil, coll. Politique, 1968, 383 p. Exposé original.

○ WATT (Montgomery), *Muhammad, Prophet and Statesman*, Londres, 1961, trad. franç. par O. MAYOT, *Mahomet, Prophète et Homme d'État*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1962, 215 p. Bon résumé.

7. LE CORAN

○ BLACHÈRE (R.), *Le Coran*, traduction selon un essai de reclassement des sourates, Paris, G.P. Maisonneuve, 1947-1951, 3 vol., T. I, LIX + 273 p. ; T. II, XIII + 536 p. ; T. III, pp. 537-1240.

Institut Kurde de Paris

○ BLACHÈRE (R.), *Le Coran*, n° 1245, P.U.F., coll. Que sais-je ?, 1966, 128 p. Excellente mise au point.

○ MASSON (D.), *Le Coran et la révélation judéo-chrétienne. Etudes comparées*, 2 vol., Paris, Adrien-Maisonneuve, 1958, T. I, X + 448 p. ; T. II, p. 449 à p. 829. Bibliographie.

8. PENSÉE MUSULMANE

○ GIBB (H.A.R.), *La Structure de la pensée religieuse de l'Islâm*, Paris, Larose (I.H.E.M., Notes et Documents, fasc. VII), 1950.

○ GARDET (L.), *La cité musulmane, vie sociale et politique*, Paris, Vrin, 1954, 404 p., 2e édition, 1961, 424 p.

○ ANDRAE (Tor), *Les Origines de l'Islâm et le Christianisme*, Paris, Maisonneuve, coll. Initiation à l'Islâm, 1955, 213 p.

○ CORBIN (H.), *Histoire de la philosophie islamique*, T. I ; Des origines jusqu'à la mort d'Averroes (1198). Idées, Paris, Gallimard, 1964, 384 p. Eléments de bibliographie. Exposé original, renouvelle la question.

○ LAOUST (H.), *Les Schismes dans l'Islâm (Introduction à une étude de la religion musulmane)*, Paris, Payot, 1965, 466 p. Excellent historique des différents mouvements spirituels musulmans.

9. DROIT MUSULMAN ET INSTITUTIONS

○ MAWARDI (al-), *Les Statuts gouvernementaux ou règles de droit public et administratif (Ahkâm as-Sultâniyya)*, trad. E. Fagnan, Alger, 1915, XIII + 584 p.

○ GAUDEFROY-DEMOMBYNES (M.), *Les Institutions musulmanes*, Paris, Flammarion, 1931, 3e édition, 1946, 221 p. Expose les principes de la Shar 'ia, évoque le culte et les rites.

○ TYAN (E.), *Histoire de l'organisation judiciaire en Pays d'Islâm*, Annales de l'Université de Lyon, Paris-Beyrouth, 1938-1943, T. I, 527 p. ; T. II, 504 p. Ouvrage classique.

○ LAOUST (H.), *Le Traité de droit public d'Ibn Taimiya*, P.I.F.D., Beyrouth, 1948, XLVIII + 224 p. Indispensable à l'historien du Moyen Age et du Monde contemporain.

○ LAOUST (H.), *Le Précis de Droit d'Ibn Qudama*, P.I.F.D., Damas, 1950, LVIII + 342 p. Ouvrage de droit hanbalite de la fin du XIIe s., encore très « actuel ».

○ SCHACHT (J.), *Esquisse d'une histoire du droit musulman* (I.H.E.M., Notes et documents XI), Paris, Besson, 1955, 91 p. Ouvrage indispensable, très clair.

○ TYAN (E.), *Institutions du droit public musulman*, Paris, Sirey, 1954-1957, T. I, Le Califat, XIII + 545 p. ; T. II, Sultanat et Califat, 626 p. Manuel commode, exposé théorique.

○ FATTAL (A.), *Le Statut des non-musulmans en pays d'Islâm*, Beyrouth, 1958, XVI + 394 p. La période étudiée va de 622 à 1517. Excellente étude, bibliographie.

○ LAOUTS (H.), *La Profession de foi d'Ibn Batta*, Damas, 1958, CLII + 172 p. et 93 p. de texte arabe.

○ SOURDEL (D.), *Le Vizirat 'Abbâsside de 749 à 936*, I.F.D., Damas, 1959-1960, 2 vol. LXXVIII + 797 p. Importante bibliographie (334 titres).

○ MAQDISI (G.), *Ibn 'Aqil et la résurgence de l'Islâm traditionaliste au XIe s.*, Damas, 1963, XXXIV + 602 p. Très bonne étude sur les écoles sunnites et shi 'ites à Baghdâd. Bibliographie.

○ COULSON (N.J.), *A. History of Islamic Law*, coll. « Islamic Survey », Edinburgh University Press, 1964. Excellent ouvrage.

10. ÉCONOMIE ET SOCIÉTÉ

○ PELIAT (Ch.), *Le Milieu basrien et la formation de Gâhiz*, Paris, A. Maisonneuve, 1953, XXXVI + 308 p. Bibliographie.

○ ATIYA (A.S.), *Crusade, Commerce and Culture*, O.U.P., Londres, 1962, 280 p., 3 cartes.

○ GOITEIN (S.D.), *A Mediterranean Society. The Jewish Communities of the Arab World as portrayed in the documents of Cairo Geniza*, University of California Press, 1967-1971, vol. 1, Economical foundations, XXXVI + 550 p. ; vol. 2, The Community, XVIII + 633 p. (Etudie la période de 950 à 1250.) Etude fondée sur les documents de la Geniza du Caire.

○ MIQUEL (André), *La Géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du XI^e siècle*, coll. « Civilisations et Sociétés », vol. 7 et 37, Mouton, Paris-La Haye, 1967-1975, T. I, L + 426 p., bibliographie ; T. II, XXVII + 705 p. Index pp. 541-589.

○ LOMBARD (Maurice), *Monnaie et Histoire d'Alexandre à Mahomet*. Mouton, Paris-La Haye, 1971, coll. « Civilisations et Sociétés », n° 26. En guise d'introduction donne une liste méthodique des sources orientales et occidentales relatives à l'histoire économique du Monde musulman (VIII^e-XI^e siècle) et une bibliographie d'orientation.

11. CROISADES

○ CAHEN (Cl.), *La Syrie du Nord à l'époque des Croisades et la principauté franque d'Antioche*, Paris, Geuthner, 1940, VII + 768 p. Ouvrage classique.

○ SETTON (K.M.), édit. *A History of the Crusades*, vol. 1, BALDWIN (M.W.), *The first hundred years*, Philadelphia, 1955, XXV + 694 p., 14 cartes, vol. 2, HAZARD (H.W.), *The later crusades 1189-1311*, Philadelphia, 1962, XXII + 859 p., 23 cartes, vol. 3, HAZARD (H.W.), *The Fourteenth and Fifteenth Centuries*, Univ. of Wisconsin Press, 1975, XXI + 813 p., 21 cartes. Les chapitres sont rédigés par divers auteurs et parfois se chevauchent. Bibliographie en note au début de chaque chapitre, précieux index.

○ OLDENBOURG (Z.), *Les Croisades*, Gallimard, Paris, 1965, 652 p., 51 ill., 6 cartes, bibliographie sommaire. Bonne synthèse générale.

○ ELISSÉEFF (N.), *Nûr ad-Dîn, un grand prince musulman de Syrie au temps des Croisades (511-569 H/1118-1174)*, P.I.F.D., Damas, 1967, LXXVII + 1 076 p. en 3 tomes, 1 carte. Bibliographie, pp. XIX-LXXVII.

○ EHRENKREUTZ (A.S.), *Saladin*, State University of New York, 1972, 290 p. Bibliographie, pp. 263-273.

12. LANGUE ARABE

○ *Arabiya, in l'Encyclopédie de l'Islâm*, nouvelle édit., T. I, pp. 579-622.

○ BLACHÈRE (R.), *Éléments de l'arabe classique* (1^re édition, 1939), Paris, G.P. Maisonneuve, 1958, 174 p. Manuel très clair.

○ FLEISCH (H.), *Introduction à l'étude des langues sémitiques, éléments de bibliographie*, Paris, A. Maisonneuve, 1947 (coll. Initiation à l'Islâm, t. IV), 147 p.

○ LECOMTE (G.), *Grammaire de l'Arabe*, coll. « Que sais-je ? », Paris, P.U.F., 1963, 128 p.

13. LITTÉRATURE ARABE

○ PELLAT (C.), *Langue et littérature arabes*, Paris, A. Colin, 1952, 224 p., réédition revue et mise à jour, coll. U 2, 240 p., Paris, A. Colin, 1970.

○ WIET (G.), *Introduction à la littérature arabe*, Paris, G.P. Maisonneuve, 1966, 337 p.

○ MIQUEL (A.), *La littérature arabe*, coll. « Que sais-je ? », Paris, P.U.F., 1969, 128 p. Cursif.

14. RECUEILS DE TEXTES TRADUITS

○ SAUVAGET (J.), *Historiens arabes*. Coll. Initiation à l'Islâm, Paris, Maisonneuve, 1946, 190 p. Pages choisies traduites et présentées, glossaire.

○ DERMENGHEM (E.), *Les plus beaux textes arabes*, Paris, Edit. de la Colombe, 1951, 558 p. Anthologie destinée au grand public.

○ WIET (G.), *Grandeur de l'Islâm de Mahomet à François Ier*, Paris, Table Ronde, 1961, XI + 376 p. Présente l'histoire du monde musulman au moyen d'un choix de textes arabes classiques traduits. Glossaire.

○ DUCELLIER (A.), *Le Miroir de l'Islâm. Musulmans et Chrétiens d'Orient au Moyen Age (VIIe-XIe siècle)*, coll. « Archives », Paris, Julliard, 1971, 313 p.

15. ART DE L'ISLAM

○ PIJOAN (J.), *Arte islamico*, vol. XII de la *Summa Artis*, 628 p., 872 ill., 24 pl. couleur, Madrid, 1949. Bon exposé général.

○ SOURDEL-THOMINE (Janine), « Art de l'Islâm » dans *Encyclopédie de la Pléiade*, Histoire de l'Art, I, Le Monde non-chrétien, Paris, Gallimard, 1961, pp. 933-1087, 2 cartes. Excellent tableau d'ensemble.

○ MARÇAIS (G.), *L'Art musulman*, coll. « Les Neuf Muses », Paris, P.U.F., 1962, 186 p., XXXIX pl. h.t., bibliographie. Exposé cursif.

○ OTTO DORN (Katharina), *L'Art de l'Islâm*, Paris, Albin Michel, 1967, 278 p., 60 pl. couleur, 121 fig., 6 cartes. Traduction du *Kunst des Islam*, Baden-Baden, 1964. Classement chronologique par dynasties, belles photos.

○ SOURDEL-THOMINE (J.) et SPULER (B.), *Die Kunst des Islam*, dans coll. « Propylaen Kunst Geschichte », Berlin, 1973, 426 p., 416 ill. Très belles illustrations, bibliographie pp. 401-410.

○ BUCKHARDT (Titus), *Art of Islam, Language and Meaning*, 228 p., 200 pl. couleur, 100 illustrations, Londres, 1976. Publié à l'occasion du World Festival of Islam (1976).

PÉRIODIQUES SPÉCIALISÉS

○ *Arabica*, Revue d'études arabes, T.I 1954, traite de la langue, de la littérature et de la civilisation arabes.

○ *Bulletin d'Études Orientales*, publié par l'Institut Français d'Études Arabes de Damas (cité B.E.O.), T. I 1931. Études sur les divers aspects de l'Orient musulman.

○ *Bulletin of School of Oriental and African Studies*, publié à Londres (cité B.S.O.A.S.), T. I 1917.

○ *Cahiers de Civilisations Médiévales* (Xe-XIIe siècles), publiés par le Centre d'Études Supérieures de Civilisation Médiévale de l'Université de Poitiers (cité C.C.M.), T. I 1958 publie un fasc. annuel supplementaire de bibliographie. Fait paraitre des articles consacrés à l'Islâm médiéval.

○ *Journal d'Histoire Économique et Sociale de l'Orient* (cité J.E.S.H.O.), T. I 1957, Périodique important, articles en plusieurs langues.

○ *Mélanges de l'Institut Dominicain d'Études Orientales du Caire* (cité M.I.D.E.O.), T. I 1954, axé sur l'Égypte médiévale et moderne, donne des bibliographies et listes d'éditions de textes arabes.

○ *Revue des Études Islamiques*, publiée à Paris, T. I 1926 (citée R.E.I.), et ses *Abstracta Islamica* qui constituent un bulletin bibliographique précieux.

○ *Studia Islamica*, publiées à Paris, T. I 1953 (citées S.I.).

La liste complète des périodiques et ouvrages collectifs (*festschriften*, en hommages, mélanges) pourra être consultée en tête des volumes de l'*Index Islamicus* de PEARSON.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 5

INTRODUCTION GÉOGRAPHIQUE 7

Le relief du Moyen-Orient arabe 9
Le climat et le milieu 13

1. LE PROCHE-ORIENT AVANT L'HÉGIRE 17

Les anciens États Arabes 17

Lakhmides et Ghassânides 18
Les royaumes de l'Arabie du Sud 20

Les Grandes Puissances à la veille de l'Hégire 22

L'offensive perse au début du VII^e^ siècle 23

Évolution de la Société à la veille de l'Hégire 24

La société bédouine 25

La situation religieuse en Asie antérieure 27

La religion en Arabie avant l'Islâm 30

L'Arabie et la rivalité économique entre la Perse et Byzance 32

2. LA NAISSANCE DE L'ISLAM 35

Muhammad 35

Muhammad à La Mekke 35
Muhammad à Médine 39

Le Coran 44

Structure du Coran 44
Les recensions du Coran 47

Les obligations rituelles du Croyant (ʿibâdât) 48

Le credo 48
La prière 49
L'aumône légale 51
Le jeûne 52
Le pèlerinage 53

3. LES CALIFES RASHIDUN ET LA PREMIÈRE EXPANSION DE L'ISLAM 57

Le califat d'Abû Bakr 57

Le califat de ʿUmar 61

L'extension de la Conquête 61
L'organisation de l'Empire sous ʿUmar 66
Le régime foncier et la politique fiscale de ʿUmar 67
Djizya et kharâdj 69
L'évolution sociale 71

Le califat de ʿUthmân 72

La première période 644-650 73
L'opposition en action 651-655 75

Institut Kurde de Paris

Le califat de Ali 75
De la prise du pouvoir à Siffîn 75
La sécession kharidjite 78

4. LE CALIFAT OMEYYADE 84

Les Sufyanides 86
Le califat de Mu'awiya 86
Les relations arabo-byzantines, 88.
Le califat de Yazid Ier 90
Révoltes et répressions, 91.

Les Marwanides 93
Le califat de Marwân Ier 93
Le califat de 'Abd al-Malik 93
Le gouvernement d'al-Hadjdjadj, 94. — Les opérations en Ifrîqiya, 96. — Les réformes de l'État, 96.
Le califat d'al-Walid 97
L'extension vers l'Occident, 99.

Les derniers Marwanides 100
Le califat de Sulaymân b. 'Abd al-Malik 100
Le califat de 'Umar II b. 'Abd al-Aziz 101
Le califat de Yazid b. 'Abd al-Malik 103
Le califat de Hisham 104

La fin de la dynastie omeyyade 107
Le califat d'al-Wâlid b. Yazid 107
Les califats de Yazid III et d'Ibrâhim 107
Le califat de Marwân b. Muhammad 108
L'opposition aux Omeyyades dans les provinces orientales 109

5. L'EMPIRE 'ABBASSIDE 118

L'avènement des 'Abbâssides 118
La révolte d'Abû Muslim 121

Les premiers califes 'abbâssides 124
Le califat d'al-Mansûr 126
Répression des révoltes, 127. — Promotion des Barmakides, 128. — Fondation de Baghdâd, 128.
Le califat d'al-Mahdi 131
Reprise de la guerre byzantine, 131. — Révoltes d'al-Muqanna' et des Muhammira, 132.
Le califat de Hârûn ar-Rashîd 134
Les Barmakides, l'apogée et la chute, 135. — La révolte au Khurâsân, 136.
Le califat d'al-Amîn 137
Le califat d'al-Mamûn 138
Révolte d'Abû Sarayâ, 140. — Révolte de Hamza b. Adrak, 140. — Révolte de Bâbak, 141.
Le califat d'al-Mu'tasim 143
L'armée 'abbâsside, 144.
Le califat d'al-Mutawakkil 145
Révolte des Zandj, 146. — Les Saffarides, 147. — Le mouvement qarmate, 148.

Institut kurde de Paris

6. ASPECTS DE L'ÉTAT 'ABBASSIDE 150

L'institution du califat 151

Conditions d'accession au califat 152
Désignation de l'imâm 154
Succession et destitution 156
Devoirs et pouvoirs de l'imâm 157

Les insignes du calife, 159.

Le vizir 161

La formation du vizir 162
Les fonctions administratives du vizir 163

L'administration 163

Les services centraux 163
L'administration provinciale 165

Le barid, 166.

Les finances 167

Les revenus 168
L'iqtâ' 'abbâsside 172
Les dépenses 173
La monnaie et le crédit 173

Le commerce à l'époque 'abbâsside 175

Les communications fluviales 176
Les communications maritimes 177
Les communications terrestres 178
Produits et objets du commerce 180
La technique commerciale 181

7. LA DÉSINTÉGRATION DU CALIFAT 'ABBASSIDE (IX^e-XI^e SIÈCLE) 183

La situation politique à l'Est du califat 183

L'avènement des dynasties turques en Orient musulman 183
Les Sâmânides 187
Les Qarakhânides 188
Les Ghaznawides 189

Les amir al-Umarâ' Buwayhides 192

La situation politique à l'Ouest du califat 194

Les Tûlûnides 194
Les Ikhshidides 195
Les Fâtimides 196

Le califat d'al-Mu'izz, 199. — Le califat d'al-Hâkim, 201. — Le califat d'al-Mustansir, 202.

Les Hamdânides 204

L'émirat hamdânide de Mossoul, 105. — L'émirat hamdânide d'Alep, 206.

8. LES SELDJOUQIDES 208

L'avènement des Seldjouqides 208

Le sultanat de Tughril beg 210

Les Grands Seldjouqides 213

Institut Kurde de Paris

Le sultanat d'Alp Arslan 213
Le sultanat de Malik Shâh 216

Qui était Atsiz ?, 219.

La situation en Orient à la mort de Malik Shâh 221
Le sultanat de Barkyârûq 223
Les ismaéliens 225

9. LES XI[e] ET XII[e] SIÈCLES 230

L'Orient à l'époque de la première croisade 230

L'arrivée des Croisés 230

Siège d'Antioche par les Croisés, 233.

La situation en Syrie et en Djéziré 234

Les Bûrides de Damas, 235. — Il Ghâzi de Mardin, 237.

La dynastie zenguide et la contre-croisade 238

Le règne de Nûr ad-Dîn 244

Les débuts de Nûr ad-Dîn 244
La seconde croisade 246
Consolidation de la position de Nûr ad-Dîn 249
La prise de Damas 252
L'Égypte, objectif de Nûr ad-Dîn et d'Amaury I[er] 257
Le vizirat de Saladin 263
Réactions contre Saladin 265
La rivalité entre Nûr ad-Dîn et Saladin 267

Le règne de Saladin 271

La Syrie au lendemain de la mort de Nûr ad-Dîn 271
Premières interventions de Saladin en Syrie 272
Retour de Saladin en Égypte 275
Installation de Saladin en Syrie 280
Le djihâd de Saladin 282
La troisième croisade 284
La fin du règne de Saladin 286

10. LE XIII[e] SIÈCLE 288

Les Ayyoubides 288

Le règne d'al-Malik al-'Âdil 290
Le règne d'al-Malik al-Kâmil 293
Le déclin des Ayyoubides 298
L'arrivée des Mongols et la fin des Ayyoubides 305

CONCLUSION 309

BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE 315

ACHEVE D'IMPRIMER SUR LES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE MODERNE DE L'EST
25-BESANÇON
DEPOT LEGAL : 4e TRIMESTRE 1979
N°D'ORDRE A. COLIN : 7846

Institut Kurde de Paris

N = 487
C = 53

Institut kurde de Paris

Cet ouvrage est publié dans la collection U, série Histoire médiévale que dirige Georges Duby.

Dans la même série :

Ch.-E. DUFOURCQ et J. GAUTIER-DALCHÉ : *Histoire économique et sociale de l'Espagne chrétienne au Moyen Age.*

Jacques PAUL : *Histoire intellectuelle de l'Occident médiéval.*

Guy FOURQUIN : *Histoire économique de l'Occident médiéval.*

J.-F. LEMARIGNIER : *La France médiévale, institutions et société.*

Institut Kurde de Paris

De l'avènement de l'Islam à l'échec de la poussée mongole en Orient, cet ouvrage, qui se veut d'abord un précis clair et utile, retrace le déroulement de six siècles d'une histoire qui va transformer le monde.

Les faits essentiels s'inscrivent dans la succession des principales dynasties, depuis les califes Rashidun jusqu'aux sultans Seldjouqides. La place accordée à la présentation du contexte spirituel dans lequel est apparu l'Islam, et à celle des aspects majeurs du Coran, permet de comprendre le climat religieux dans lequel baignent les hommes et les institutions de l'Orient arabe. L'étude du système gouvernemental, tel qu'il fonctionne à l'apogée du califat de Baghdad, et l'analyse des activités économiques et des conditions sociales, replacées dans leur cadre géographique, complètent cette introduction à la connaissance de l'histoire médiévale du monde musulman.

K 3